This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

Sue
MKV

PLIK ET PLOK

ATAR-GULL

NKV

ASTOIN NEW-YORK

PARIS — TYPOGRAPHIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, 46, RUE SAINT-L

EUGÈNE SÜE

— ŒUVRES —

PLIK ET PLOK

—

ATAR-GULL

—

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

PANTHÉON DE LA LIBRAIRIE

26, rue de la Reynie, et rue Saint-Denis, 90

—

1858

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE

15 janvier 1831.

A la faveur de la concentration profonde qui captive tous les intérêts dans un ordre d'idées hautes et graves, l'auteur de ces récits espère se glisser inaperçu parmi le monde littéraire. Puis, ayant pris date et place, comme tant d'honnêtes gens que l'on a trouvés, après nos longues tourmentes sociales, assis très-haut dans l'opinion d'un bon nombre, il aspire à pouvoir se carrer, comme eux, dans une décente réputation négative, due au silence de la critique et à l'opportunité des grands événements, si favorables aux petits esprits.

Or, la carrière des vétérans dont nous parlons a été pleine, entière, honorée, grâce à leur ancienneté, qui dans les lettres prouve le mérite, à peu près comme un chevron prouve la valeur.

L'avenir calme, la douce et paresseuse quiétude de ces gras chanoines de la littérature, ont tellement affriandé l'auteur de ce livre, qu'il se hâte de s'inscrire comme *profès* dans leur ordre, estimant que les mêmes circonstances amèneront sans doute un jour les mêmes résultats.

Un certificat de vie littéraire est donc toute l'ambition de l'auteur.

Cela dit, passons.

Avant Cooper, il y aurait peut-être eu de l'audace à tenter d'intéresser le public français à des habitudes, à des carac-

tères qui n'éveillent en lui aucune sympathie. Inexpert mœurs maritimes, il lui est vraiment impossible d'apprécie vérité des tableaux qu'on déroulerait à ses yeux.

Par la topographie de leur pays, et grâce à leur politiq les Américains étaient appelés, mieux qu'aucun peuple monde, à comprendre la haute portée du génie de Coo N'y a-t-il pas dans ses créations plus qu'une œuvre d'artis N'existe-t-il pas une profonde pensée patriotique dans le ge qu'il a trouvé? Ce genre est une expression des vœux, des soins, de la puissance de sa nation; c'est l'histoire des Ét Unis dramatisée.

Aussi, voyez si de la Nouvelle-Orléans à Boston il est cœur qui ne batte pas, un front qui ne se colore, quand o lit ces belles pages où se peignent les luttes de cette sauv et vigoureuse Amérique, dont la religion fut de rester li sous son beau ciel, au milieu de ses riches forêts, sur son vierge, et de refouler dans son île brumeuse cette aristocratic Angleterre, chargée de taxes, accablée par ses vieux systèn de colonisation.

Insouciants que nous sommes de la mer, nos gloires nava sont presque ignorées à Paris. Bonaparte avait vu qu'il lui ét impossible de lutter directement avec l'Angleterre. Il lui fall réunir à chaque moment ses forces pour écraser de tout s poids ses ennemis sur le continent. Si la marine eut une pla secondaire dans ses combinaisons, c'est que deux fois s amiraux perdirent les vaisseaux de la France, et que, po nous servir de l'une des expressions de Napoléon, une flotte s'improvise pas comme une armée. Aussi, malgré quelqu admirables combats partiels soutenus par nos marins, la r nommée n'a eu de voix que pour célébrer la gloire de n armées de terre.

Et ceci fut une grave injustice comme art et comme p litique,

Comme politique, parce que la plupart des hommes croient à ce qu'ils lisent, parce que les récits de nos victoires sur mer, colorés en littérature, poétisés, exagérés peut-être, eussent fini par nous donner à nous-mêmes une idée de notre importance maritime. Ce sentiment eût à la longue filtré parmi les masses en France, dans l'étranger; cette foi nationale eût produit de grands résultats sans doute; car l'on se tromperait, je crois, en pensant que les histoires, les romans, les mémoires faits sur les conquêtes de Bonaparte n'ont pas augmenté nos forces morales au dedans, notre puissance au dehors.

Et puis, si vous saviez comme les mœurs maritimes sont neuves et piquantes! comme c'est chose singulière, curieuse et digne d'étude que l'intérieur d'un navire! N'est-ce pas un résumé de toutes les connaissances, de tous les arts, de toutes les industries humaines? N'est-ce pas une œuvre qui prouve à quelle hauteur peut s'élever notre intelligence?

Un champ digne d'étude surtout, ce sont et ces habitudes, ces affections, ces haines florissant sur de frêles planches; et tous ces caractères âprement mis en relief par l'isolement, par la concentration; et cette physionomie morale d'un peuple, accusée là plus vigoureusement que partout ailleurs, parce que, dans cette vie incessamment périlleuse, l'homme, moins usé par les coutumes d'une civilisation décrépite, reproduit plus vivement le type imprimé à chaque race par la nature.

Et les matelots!... Quelle nation pour celui qui comprend, qui sait creuser ces âmes profondes! C'est un peuple puissant et faible : tantôt furieux comme un soldat par un jour de pillage, tantôt timide et naïf comme un enfant, lorsque le navire est mollement bercé dans le calme; en mer, complet et éprouvé, le matelot supporte les privations avec un dédain, avec une fermeté stoïques; à terre, se plongeant dans tous les excès, il s'adonne au plaisir avec une ardeur qui ne peut se comparer qu'à la vigueur d'organisation déployée en de déli-

rantes orgies; à bord, couchant sur le pont, mangeant d
le fer; à terre, poussant les recherches et le luxe de la tab
un degré inouï, dissipant en huit jours le fruit de deux
d'épargnes involontaires.

Et au fait, le matelot, ce pauvre homme, ne doit-il pas
blier dans un joyeux festin, qui finit avec son or, et ses lo
quarts de nuit pendant lesquels il frissonnait sous le givre
ces heures de tempête, quand, balancé sur une vergue
voyait en souriant le gouffre qui menaçait de l'engloutir
ces jours nécessiteux où, prisonnier dans un faux-pont ét
et malsain, il a manqué d'air, d'eau, de pain, d'espoir e
lumière?...

Pauvre homme, demain il n'aura plus d'or! demain, plu
vin fumant et généreux, plus de lit moelleux, de bonne
rieuse et folle; demain, plus de gais spectacles qui épanc
saient sa franche et joviale figure, toujours bourgeonnée,
pourprée, rayonnante!...

Plus de tout cela!

Demain, pauvre matelot, tu embrasseras ta vieille mère
lui remettant scrupuleusement une part sacrée de tes é
gnes; car une belle marchande aux yeux brillants, aux
veux noirs, aura beau te vanter encore la qualité supéri
de son grog, le parfum de son tabac et ses mets appétissan

— Que j'avale dix brasses de câble si je touche à c
somme, — *c'est la part de la mère!...* — diras-tu en ferm
vite ta longue bourse de cuir.

Maintenant tu vas t'embarquer de nouveau! maintenant
vaillante frégate, une discipline sévère!... — Largue les voi
serre les voiles! En haut, en bas! Du biscuit dur, de l'eau
rompue, et des coups si tu bouges!...

Eh bien, il regagne son bord en chantant, sans un reg
sans un soupir. Pendant ces huit jours si brillamment col
par des plaisirs sans nombre, il s'est fait des souvenirs p

les deux années qui vont s'écouler. Pendant de longues nuits sans sommeil, il se rappellera ses jouissances une à une; il s'isolera du présent en se plongeant dans ses pensées; il retrouvera au fond de son âme je ne sais quel parfum de vin, quels sourires de femme, quels vagues reflets du temps passé qui le dédommageront de ses affligeantes réalités.

Tel est ce peuple, essentiellement bon, mais joignant la fierté d'un Écossais à la naïve bonhomie d'un Breton; courbant patiemment le dos sous un coup de poing, mais poignardant pour un soufflet; — passant de l'extrême joie à l'extrême chagrin sans rien perdre de la vivacité de ces deux sentiments. A bord, d'une gaieté douce et mélancolique, d'une imagination ardente sans cesse entretenue par une vie sédentaire et par des récits dont la grossière poésie ne manque ni d'étrangeté ni de grandiose; être complexe, multiple enfin! vivant d'anomalies et d'oppositions; mais par-dessus tout, imprégnant sa vie entière d'une insouciante et railleuse intrépidité, qui lui reste toujours malgré tant de dangers courus, après tant d'années d'une existence qui n'est elle-même qu'un long péril.

Nous l'avons dit, Cooper, dans ses admirables romans, a peint cet homme d'une manière aussi large que pittoresque. Il a vivement excité la curiosité, l'intérêt pour des mœurs dont les détails contrastent rudement avec ceux de notre vie citadine. Mais malheureusement l'énergie, la finesse de l'original, s'effacent presque toujours dans la traduction. En français, ce style est dépouillé de sa nerveuse concision. Nous admirons bien encore les grands traits qui distinguent ce talent vraiment neuf; mais les nuances, les couleurs locales, la précieuse naïveté des idiomes, échappent à ceux qui ne peuvent pas lire en anglais ces pages merveilleuses.

Cependant, nous pensons que si quelques-uns de nos talents du premier ordre, que si Victor Hugo, de Vigny, J. Janin, Mé-

rimée, Nodier, Balzac, P. L. Jacob, Delatouche, etc., etc., laient échanger une année de leur vie studieuse contre année d'existence maritime, et tentaient alors d'appliquer puissance, leur richesse d'exécution à la peinture de la nous aurions certes encore une gloire littéraire de plus pourquoi Lamartine n'essayerait-il pas de mener sa mu où lord Byron a conduit la sienne dans le deuxième chan *Don Juan* et dans son *Corsaire?* La crainte de l'imitatio serait pas rationnelle : Cooper a peint des Américains; pourriez décrire les mœurs des Français, d'autres sites, d tres lieux, d'autres costumes, d'autres combats...

Tout talent dont la base gît dans une observation exact la nature ne serait-il donc plus toujours *sui generis*, fil lui-même, sans égal, influent?... Ne dit-on pas Corneill Shakspeare, Gœthe et Chateaubriand?

Mais je me trompe. Nous avons déjà notre Cooper : un p qui vous émeut et vous attache par la vérité de ses desc tions, par l'énergie de sa composition. En présence de ses vres, votre cœur se serre!... Voyez-vous ces lames énor qui déferlent et se brisent sur ce navire démâté... ce sombre et brumeux, ces figures de femmes éplorées, pa tantes, et qui contrastent d'une manière si sublime avec l titude calme, froide, d'un marin commandant toujours tempête, même au moment où il périt?

Ailleurs, au contraire, votre âme se dilate et s'épanouit. nez... l'atmosphère est pure; pas un nuage pour voiler ce b lant soleil qui disparaît à l'horizon au milieu d'une vap rougeâtre! Et puis, quel calme! quelle joie douce anime pêcheurs rentrant leurs filets et leurs barques sur cette pl étincelant aux derniers feux du soleil!

Entendez-vous les cris des enfants... le chant des matel Voyez-vous la belle tête de l'aïeul, ce vieux marin qui se porter à la porte de sa chaumière pour jouir encore de l'

posant spectacle dont il est toujours ému, même après des années?

Ce poëte, vous le connaissez, j'en suis sûr. N'avez-vous pas admiré *le Kent*, *le Colombus*, *le Coucher du soleil sur le bord de la mer?*... Ce poëte donc, notre Cooper, n'est-ce pas Gudin? Sur ses toiles, n'est-ce pas le même coloris, la même naïveté, la même hauteur de conception que dans les pages du *Pilote*, du *Corsaire rouge?*

Ah! si quelqu'un des écrivains que nous avons nommés entendait notre impuissante voix, nous aurions une double gloire en ce genre : possédant déjà la poésie peinte, nous jouirions encore de quelques délicieuses poésies écrites.

Quant à l'auteur de ce livre, son rôle est à peu près celui d'un nain du moyen âge, dont je veux vous raconter l'histoire :

» Un jour, quelques bandes de routiers et d'archers gallois
» avaient cerné l'abbaye de Saint-Cutberth, en Bretagne. Leur
» chef, Tortesmains, chevauchait insolemment en vue des
» remparts, hors pourtant de la portée des traits lancés par les
» hommes d'armes de l'abbé.

» Ce que voyant les moines du haut des murailles, ils invo-
» quaient piteusement l'intercession de saint Cutberth, lors-
» qu'ils aperçurent, non sans étonnement, le nain du prieur,
» qui portait, ou plutôt traînait après lui une arbalète prodi-
» gieusement lourde et massive.

» — Dieu me baille merci! — cria le prieur, — le gars a
» osé porter la main sur l'arbalète inféodée à monseigneur
» saint Cutberth, dans la nef de notre église!... sur l'arbalète,
» grand Dieu! que ce grand saint fit tomber des mains d'un
» géant qui en usait pour atteindre les marchands lombards
» et les pèlerins qui passaient sur les terres de l'abbaye.

» — Mais, — dit le nain, — oubliez-vous, sire, que cette

» arme transperce le plus solide haubert de Grenade à mille
» pas de distance?

» Et ce disant, il avait appuyé entre les créneaux l'arc puis-
» sant qui avait armé le géant, mais le pauvre nain ne put
» seulement pas faire mouvoir le rude cranequin de l'arme...

» Et le chef des routiers, le damné Tortesmains, injuriait
» toujours par ses gestes le prieur, l'abbaye et les moines.

» Tandis que l'abbé gourmandait le nain de ce qu'il osait
» porter des mains débiles sur une arme si pesante... un che-
» valier, vassal du prieuré, d'un bras merveilleusement ferme,
» saisit l'arbalète que le nain avait disposée sur le créneau; la
» corde de fer se tendit, la flèche siffla, atteignit Tortesmains
» au défaut de son heaume.

» Le soir, les archers gallois, effrayés de sa mort, avaient
» laissé libres toutes les issues de l'abbaye de Saint-Cutberth.

» Et en voyant les dernières lances des routiers briller au
» soleil couchant, puis bientôt disparaître à l'horizon, le
» pauvre nain s'applaudit de sa folle et impuissante tentative,
» car un plus fort que lui avait vaillamment et heureusement
» réalisé son idée. »

Le lecteur a compris le sens de cet apologue.

Nous nous estimerions très-heureux, si quelque écrivain de renom marchait dans la voie que nous indiquons par ces essais.

EUGÈNE SUE.

PLIK ET PLOK

KERNOK LE PIRATE

Got callet deusan Armoriq.
C'était un homme dur de l'Armorique.

Prov. breton.

CHAPITRE PREMIER

LE CACOU ET LA SORCIÈRE

Les écorcheurs et fileurs de chanvre (cacous) vivent séparés du reste des hommes...

La présence d'un fou dans une maison défend ses habitants contre les maléfices des esprits malins.

CONAM-HEK, *Chron. bretonne.*

Par une nuit de novembre, sombre et froide, le vent de nord-ouest soufflait avec violence, et les longues lames de l'Océan venant se briser sur les bancs de granit qui couvrent la côte de Pempoul, les pointes déchirées de ces rocs tantôt disparaissaient sous les vagues, tantôt se découpaient en noir sur une écume éblouissante.

Placée entre deux rochers qui la protégeaient contre les efforts de l'ouragan, s'élevait une cabane de misérable apparence; mais ce qui rendait vraiment son abord horrible et infect, c'était une multitude d'os, de cadavres de chevaux et de chiens, de peaux ensanglantées, et d'autres débris qui annonçaient assez que le propriétaire de cette masure était *cacou*, ou écorcheur.

X LIBRARY

stoin Collection.
resented in 1884.

Sue
NKV

PLIK ET PLOK

ATAR-GULL

NKV

ASTOIN NEW-YORK

CHAPITRE III

LA BONNE AVENTURE

La sorcière dit au pirate :
« Bon capitaine, en vérité,
Non, je ne serai pas ingrate,
Et vous aurez votre beauté. »

VICTOR HUGO, *Cromwell.*

Dis-moi la bonne aventure, ô gué.
La bonne aventure.

Il entra, se dépouilla d'une capote de toile cirée qui ruisselait de pluie, l'étendit près du foyer, secoua son large chapeau de cuir verni, et se jeta sur un méchant escabeau.

Kernok pouvait avoir trente ans : sa taille large et carrée, qui promettait une vigueur athlétique, ses traits basanés, sa chevelure noire, ses larges favoris lui donnaient un air dur et sauvage. Pourtant sa figure eût passé pour assez belle, sans la mobilité extraordinaire de ses épais sourcils, qui se joignaient ou se séparaient suivant l'impression du moment.

Son costume ne le distinguait en rien d'un simple matelot; seulement deux ancres d'or étaient brodées sur le collet de sa veste grossière, et un large poignard recourbé pendait à sa ceinture par un cordon de soie rouge.

Les habitants de la cabane examinaient l'étranger avec une expression de crainte et de soupçon, et attendaient patiemment que ce singulier personnage fît connaître le but de sa visite.

Mais lui ne paraissait occupé que d'une chose, de se réchauffer; aussi jeta-t-il sans façon dans le foyer quelques morceaux de bois encore garnis de fer. — Chiens, — dit-il entre ses dents, — ce sont les débris d'un navire qu'ils auront attiré et fait echouer sur la côte. Ah! si jamais *l'Épervier...*

— Que voulez-vous? — dit Ivonne, lasse du silence de l'inconnu.

Celui-ci leva la tête, sourit dédaigneusement, ne dit mot, allongea ses jambes le long du feu, et, après s'être établi le mieux possible, c'est-à-dire le dos appuyé contre la muraille et les pieds sur les chenets :

— Vous êtes Pen-Hap le cacou, n'est-il pas vrai, mon brave? — dit enfin Kernok, qui, à l'aide de son bâton ferré, tisonnait avec autant d'aisance que s'il eût été au coin de la cheminée d'une excellente auberge de Saint-Pol; — et vous, la sorcière de la côte de Pempoul? — ajouta-t-il en regardant Ivonne d'un air interrogatif. Puis, toisant l'idiot avec dégoût : — Quant à ce monstre, si vous le menez au sabbat, il doit faire peur à Satan lui-même; au reste, il vous ressemble, ma vieille, et si je mettais cette figure-là sur l'avant de mon brick, les bonites effrayées ne viendraient plus se jouer et bondir sous la proue.

Ici Ivonne fit une grimace colérique. — Allons, allons, belle hôtesse, calmez-vous, et n'ouvrez pas le bec comme un goëland qui va fondre sur un banc de sardines. — Voilà qui vous apaisera, — dit Kernok en faisant sonner quelques écus; — car j'ai besoin de vous et de... *monsieur*.

Cette harangue et ce mot *monsieur* surtout furent prononcés avec un air si évidemment narquois, qu'il fallut et la vue d'une longue bourse de peau honnêtement garnie et le respect qu'inspiraient les larges épaules et le bâton ferré de Kernok, pour empêcher le digne couple de faire éclater une colère trop longtemps comprimée.

— Ce n'est pas, — ajouta le corsaire, — que je croie à vos sorcelleries. Autrefois, dans mon enfance, à la bonne heure. Comme un autre, je frissonnais à la veillée en entendant ces beaux récits, et maintenant, belle hôtesse, j'en fais autant de cas que d'un aviron brisé. Mais *elle* a voulu que je vinsse me faire dire la bonne aventure avant de me remettre en mer. Enfin, voyons, allons-nous commencer, êtes-vous prête, *madame?*

Ce *madame* fit encore horriblement grimacer Ivonne.

— Je ne reste pas ici! — s'écria le cacou, pâle et tremblant.

— C'est aujourd'hui le jour des morts; femme, femme, tu nous perdras, le feu du ciel écrasera cette demeure!

Il sortit et ferma la porte avec violence.

— Quel diable le mord? Cours donc après lui, vieille chouette; il connaît la côte mieux qu'un pilote de l'île de Batz; j'en aurai besoin. Va donc, sorcière maudite!

Ce disant, Kernok la poussait vers la porte.

Mais Ivonne reprit, en se dégageant des mains du pirate :

— Viens-tu pour insulter ceux qui te servent? Cesse, cesse, ou tu ne sauras rien de moi.

Kernok haussa les épaules d'un air d'insouciance et d'incrédulité.

— Enfin, que veux-tu?

— Savoir le passé et l'avenir, rien que ça, ma digne mère; ce qui est aussi possible que de filer dix nœuds, le vent debout, — répondit Kernok en jouant avec les cordons de son poignard.

— Ta main?

— La voilà; et, j'ose le dire, pas une ne sait mieux nouer une garcette ou presser la détente d'un pierrier. C'est donc là que tu lis ton grimoire, vieille fée! Va, j'y crois autant qu'aux prédictions de notre pilote, qui, en brûlant du sel et de la poudre à canon, s'imagine reconnaître le temps qu'il doit faire à la couleur de la flamme. Sottises que tout cela! je ne crois, moi, qu'à la lame de mon poignard ou à l'amorce de mon pistolet, et quand je dis à mon ennemi : — Tu mourras! le fer ou le plomb accomplissent mieux ma prédiction que toutes les...

— Silence! dit Ivonne.

Pendant que Kernok exprimait aussi librement son scepticisme, elle avait étudié les lignes qui se croisaient dans sa main.

Alors, elle fixa sur lui ses yeux gris et perçants, puis approcha son doigt décharné du front de Kernok; il tressaillit en sentant l'ongle de la sorcière se promener sur les rides qui se dessinaient entre ses sourcils.

— Holà! dit-elle avec un sourire hideux, holà! toi, si fort, tu trembles déjà!

— Je tremble... je tremble... Si tu crois qu'il est possible de

sentir sans degoût ta griffe s'approcher de ma peau, tu te trompes fort. Mais vienne, au lieu de ton cuir noir et tanné, une main douce et potelée, tu verras que Kernok... que... car... que...

Et il balbutiait, baissant involontairement les yeux devant le regard fixe et arrêté de la sorcière.

— Silence! — dit-elle encore; et sa tête retomba sur sa poitrine : on l'eût dite absorbée dans une profonde rêverie. Seulement elle était agitée, par intervalle, d'une espèce de tremblement convulsif, et l'on entendait ses dents s'entre-choquer. La lueur vacillante du foyer qui s'éteignait éclairait seule, de sa clarté rougeâtre, l'intérieur de cette masure; et, reflétée de la sorte, la tête difforme de l'idiot, qui sommeillait tapi dans un coin, devenait réellement effrayante. On ne voyait d'Ivonne que sa mante noire et ses longs cheveux gris; la tempête mugissait au dehors. Il y avait je ne sais quoi d'horrible et d'infernal dans cette scène.

Kernok, Kernok lui-même éprouva un léger frisson qui le parcourut, rapide comme l'étincelle électrique. Et sentant peu à peu se réveiller en lui son ancienne superstition d'enfant, il perdit cet air d'incrédulité moqueuse dont ses traits étaient empreints en entrant.

Bientôt une sueur froide mouilla son front. Machinalement il saisit son poignard, et le tira du fourreau...

Comme ces gens qui, à moitié éveillés, croient sortir d'un songe pénible en faisant quelque mouvement violent :

— Que l'enfer étouffe Mélic! — s'écria Kernok, — ses sots conseils et moi aussi, moi assez buse pour les suivre! Me laisserai-je intimider par des momeries bonnes à effrayer des femmes et des enfants? Non, sacrebleu! il ne sera pas dit que Kernok... Holà! fiancée du démon, parle vite; il faut que je parte. M'entends-tu? — Et il la secoua fortement.

Ivonne ne répondait pas; son corps suivait les impulsions que lui donnait Kernok. On ne sentait pas même la résistance que fait éprouver un être animé. On eût dit d'une morte.

Le cœur du pirate battait avec violence. — Parleras-tu? — murmura-t-il; et il releva violemment la tête d'Ivonne, qui était baissée, appuyée sur sa poitrine.

Elle resta relevée.

Mais son œil était fixe et terne.

Les cheveux de Kernok lui dressaient sur la tête; ses deux mains en avant, le cou tendu, comme fasciné par ce regard pâle et morne, il écoutait respirant à peine, dominé par une puissance au-dessus de ses forces.

— Kernok, — dit enfin la sorcière, d'une voix faible et saccadée, — jette, jette ce poignard. — Et elle montrait le poignard qui tremblait dans la main de Kernok. — Jette-le, te dis-je, il y a du sang; du sang *d'elle et de lui.*

Et la vieille sourit d'une manière affreuse; puis, mettant le doigt sur son col : — Là... tu l'as frappée... et pourtant elle vit encore. Mais ce n'est pas tout... Et le capitaine du négrier ?...

Le poignard tomba aux pieds de Kernok; il passa la main sur son front brûlant, et serra si violemment ses deux tempes, que la trace de ses ongles y resta empreinte. Il se soutenait à peine, et s'appuya sur le mur de la cabane.

Ivonne continua :

— Que tu aies jeté ton bienfaiteur à la mer après l'avoir poignardé, c'est bien! ton âme ira à Teus's; mais que tu aies frappé Mélie sans la tuer, c'est mal; car, pour te suivre, elle a quitté ce beau pays où croissent les poisons les plus subtils; où les serpents jouent et s'enlacent au clair de lune, en confondant leurs sifflements; où le voyageur entend, en pâlissant, le râlement de la hyène, qui crie comme une femme qu'on égorge; ce beau pays où les vipères rouges font des morsures qui tuent, qui portent dans les veines un venin qui les corrode.

Et Ivonne tordait ses bras, comme si elle eût ressenti ces affreuses convulsions.

— Assez, assez! — dit Kernok, qui sentait sa langue se glacer.

— Tu as porté le fer sur ton bienfaiteur et sur ta maîtresse, leur sang retombera sur toi, ton terme approche! — Pen-Ouët ! — cria-t-elle à voix basse.

A cette voix sourde et creuse, Pen-Ouët, qu'on eût cru endormi profondément, se leva dans une espèce d'accès de somnambulisme, et se mit aux genoux de sa mère, qui prit ses

mains dans les siennes, et, appuyant son front contre son front :

— Pen-Quët, il demande ce que Teus's lui accorde à vivre... Au nom de Teus's, réponds-moi.

L'idiot poussa un cri sauvage, parut réfléchir un instant, recula d'un pas, et frappa le sol avec la tête de cheval, qu'il ne quittait plus.

Il frappa d'abord cinq fois, puis encore cinq fois, puis trois.

— Cinq, dix, treize, — dit sa mère, qui comptait à mesure, — treize jours encore à vivre, tu entends! et puisse Teus's t'envoyer sur notre côte, le corps livide et froid, entouré de longues herbes marines, les yeux ternes et ouverts, l'écume à la bouche et ta langue mordue entre tes dents! Treize jours.. et ton âme à Teus's!

— Mais *elle, elle !* — dit Kernok. haletant dans un délire affreux.

— *Elle*, — reprit Ivonne, — mais tu ne m'as payée que pour toi. Bah! je serai généreuse. — Puis elle réfléchit un moment, en posant son doigt sur son front.

— Eh bien, *elle* aussi aura les membres roidis, le visage bleu, la bouche écumante et les dents serrées. Oh! vous ferez de beaux fiancés, et plaise à Teus's que je vous voie, par une nuit de novembre, accrochés sur un rocher noir qui sera votre lit nuptial, avec les lames de l'Océan pour rideaux, le cri des taraks et des corbeaux pour chants de noces, et l'œil ardent de Teus's pour flambeau!

Kernok tomba évanoui, et deux éclats de rire singuliers retentirent dans la cabane.

On frappa à la porte.

— Kernok, mon Kernok! — dit une voix douce et fraîche.

Ces mots firent sur Kernok un effet magique; il ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec étonnement et effroi. — Où suis-je donc? — dit-il en se levant; — est-ce un rêve, un rêve affreux? Mais non... mon poignard... cette cape... Il est trop vrai... enfer! maudite vieille! je saurai...

La vieille et l'idiot avaient disparu.

— Kernok, mon Kernok, ouvrez donc, — répéta la douce voix.

— *Elle*, — s'écria-t-il, — *elle* ici! — et il se précipita vers la porte.

— Viens, — dit-il, — viens! — et sortant de la cabane, la tête nue, l'air égaré, il l'entraîna rapidement. En gravissant les rochers qui bordent la côte, ils atteignirent bientôt la route de Saint-Pol.

CHAPITRE IV

LE BRICK L'ÉPERVIER

Fameux bâtiment, allez!
D'puis l'étambot jusqu'aux huniers.
Il n'en est pas dans l'arsenal
Qui puisse marcher son égal :
Vent d'bout, il file au mieux
Dix nœuds.

Chanson de matelot.

Le brouillard qui voilait les environs du petit port de Pempoul se dissipait peu à peu, et le disque du soleil paraissait d'un rouge foncé au milieu de ce ciel gris et terne.

Bientôt Saint-Pol, dominé par ses grands bâtiments noirs et ses clochers de pierre, apparut vague et incertain à travers la vapeur qui s'élevait des eaux, puis se dessina d'une manière plus arrêtée quand les pâles rayons du soleil de novembre eurent chassé l'air épais et humide du matin.

A droite s'élevait l'île de Kalot et ses brisants, le moulin et le clocher bleu de Plougasnou, tandis qu'au loin se déroulait la côte de Treguier, au sable fin et doré, terminée par les immenses rochers qui se perdent à l'horizon.

Le joli bassin de Pempoul ne contenait ordinairement qu'une soixantaine de barques et quelques navires d'un tonnage plus élevé.

Aussi le beau brick *l'Épervier* dépassait-il de toute la hauteur de ses huniers cette ignoble foule de lougres, de sloops, de chasses-marées, qui étaient mouillés autour de lui.

Vrai! c'est un beau brick que le brick *l'Épervier!*

Peut-on se lasser de le voir droit et ras sur l'eau avec ses formes étroites et élancées, sa haute mâture un peu penchée sur l'arrière, qui lui donne un air si coquet et si marin; comment ne pas admirer ce gréement fin et léger, ces larges basses-voiles, ces huniers et ces perroquets si élégamment échancrés, et ces bonnettes qui se déploient sur ses flancs, gracieuses comme les ailes d'un cygne, et ces focs élégants qui semblent voltiger au bout de son beaupré, et sa ligne de vingt caronades de bronze, qui se dessine noire et blanche comme les bandes d'un damier!

Et puis, jamais la vapeur odorante de la myrrhe brûlant dans les cassolettes d'or, jamais la violette avec ses feuilles veloutées, jamais la rose et le jasmin distillés dans de précieux flacons de cristal n'approcheront du délicieux parfum qui s'exhalait de la cale de *l'Épervier:* quel odorant goudron, quel suave bitume!

Vrai Dieu! mordieu! c'est un beau brick que le brick *l'Épervier!*

Et puisque vous l'admirez endormi sur ses ancres, que diriez-vous donc si vous le voyiez donnant la chasse à quelque malheureux trois-mâts marchand? Non! jamais cheval de course écumant sous le frein n'a bondi avec autant d'impatience que *l'Épervier,* lorsque le pilote venait au vent au lieu de laisser porter sur le navire poursuivi. Jamais l'alcyon, rasant l'eau du bout de son aile, n'a volé avec autant de rapidité que ce beau brick, lorsque, par une forte brise, ses huniers et ses perroquets hauts, il glissait sur l'Océan, tellement penché que le bout-dehors de ses basses vergues effleurait le sommet des vagues.

Vrai Dieu! mordieu! cordieu! c'est un brave brick que le brick *l'Épervier!*

Et c'est lui que vous voyez là, tout noir, affourché sur ses deux câbles.

A bord, il restait peu de monde : le maître d'équipage, six matelots et un mousse, rien de plus.

Les matelots étaient groupés dans les haubans ou assis sur l'affût des caronades.

Le maître d'équipage, homme d'environ cinquante ans, enveloppé dans un long caban oriental, se promenait sur le pont d'un air agité, et la protubérance que l'on remarquait sous sa joue gauche annonçait par son excessive mobilité qu'il mordait sa chique avec fureur.

Or, le mousse, qui, immobile auprès du maître, son bonnet à la main, paraissait attendre un ordre, remarquait ce fâcheux pronostic avec un effroi toujours croissant; car la chique du maître était pour l'équipage une espèce de thermomètre qui annonçait les variations de son caractère; et ce jour-là, suivant les observations intérieures du mousse, le temps avait l'air de se mettre à l'orage.

— Mille millions de tonnerre! — disait le maître en enfonçant son capuchon sur ses yeux, — quel infernal vent l'a poussé? Où est-il? Dix heures, et pas encore revenu à bord! Et sa bête de femme qui part au milieu de la nuit pour aller le rejoindre, le diable sait où... Une si belle brise! Perdre une si belle brise! — répétait-il d'un ton déchirant en regardant un léger plumet attaché aux haubans, qui, par la direction que lui donnait le vent, annonçait une forte brise du nord-ouest. — Il faut être aussi fou qu'un homme qui se met le doigt entre le câble et l'écubier.

Le mousse, impatienté de la longueur de ce monologue, avait déjà essayé deux fois d'interrompre le maître d'équipage; mais le coup d'œil furieux et la mobilité excessive de la chique de son supérieur l'en avaient empêché. Enfin, faisant un effort sur lui-même, son bonnet sous le bras, le cou tendu, la jambe gauche en avant, il se hasarda à tirer le maître par un pan de sa houppelande :

— Maître Zéli, — lui dit-il, — le déjeuner vous attend.

— Ah! c'est toi, Grain-de-Sel; que fais-tu là, gredin, buse, animal, rat de cale? Veux-tu que je te fasse tanner le cuir, que je te rende l'échine aussi rouge qu'un rosbif cru? Répondras-tu, mousse de malheur?

A ce torrent d'injures, de menaces, le mousse n'opposait qu'un calme stoïque, habitué qu'il était aux boutades de son supérieur.

Et, soit dit en passant, vous saurez que, si je croyais à la

métempsycose, j'aimerais mieux revenir pour toute ma vie dans le corps d'un cheval de fiacre, d'un surnuméraire, d'un âne de Montmorency, d'animer enfin ce qu'il y a de plus misérable, plutôt que de séjourner une seconde dans la peau d'un mousse.

Nous l'avons dit, le mousse ne soufflait mot; et lorsque maître Zéli s'arrêta pour reprendre haleine, Grain-de-Sel hasarda, avec un air plus humble que de coutume :

— Le déjeuner vous...

— Ah! le déjeuner! — s'écria le maître, enchanté de faire tomber sa fureur sur quelqu'un; — ah! le déjeuner! Tiens, chien!

Ceci fut accompagné d'un soufflet et d'un coup de pied si violents, que le mousse, qui était en haut de l'escalier du faux-pont, disparut comme par enchantement, et arriva au fond de la cale en glissant avec rapidité le long des marches de l'échelle.

Arrivé là, le mousse se releva, et dit en se frottant les reins:

— J'en étais sûr, je l'avais vu à sa chique, il a de l'humeur.

Et après un moment de silence, Grain-de-Sel ajouta d'un air fort satisfait :

— J'aime bien mieux ça que d'être tombé sur la tête.

Puis, consolé par cette réflexion philosophique, il fut fidèlement veiller au déjeuner de maître Zéli.

CHAPITRE V

RETOUR

> Holà! d'où venez-vous, beau sire, la tête nue... la ceinture pendante?... Quelle pâleur!... tudieu... l'ami... quelle pâleur!
>
> WORDS-VOK.

Quoiqu'il eût un peu épanché sa colère sur Grain-de-Sel, maître Zéli arpentait toujours le pont, en levant de temps en temps le poing et les yeux au ciel, et murmurait quelques

paroles qu'il était impossible de prendre pour une pieuse invocation.

Tout à coup, fixant un regard attentif sur la jetée du port, il s'arrêta, saisit une longue-vue attachée près des habitacles, et, l'approchant de son œil :

— Enfin, enfin, c'est heureux! — s'écria-t-il, — le voici; oui, c'est bien lui... Quels coups d'avirons, comme ils nagent! Allons, ferme, bravo, mes garçons! doublez, doublez, et nous pourrons profiter de la brise et de la marée!

Et maître Zéli, oubliant qu'il était difficile de l'entendre à deux portées de canon, encourageait de la voix et du geste les matelots qui ramenaient à bord Kernok et son compagnon.

Enfin, l'embarcation qu'ils montaient atteignit le brick et aborda à tribord. Maître Zéli courut à l'échelle donner le coup de sifflet qui annonçait la présence du capitaine, et, son chapeau à la main, se disposa à le recevoir.

Kernok monta avec agilité le long du brick et sauta sur le pont.

Le maître fut frappé de sa pâleur et de l'altération de ses traits. Sa tête nue, ses habits en désordre, la gaîne sans poignard qui pendait à sa ceinture, tout annonçait un événement extraordinaire. Aussi Zéli n'eut-il pas le courage de reprocher à son capitaine une absence trop prolongée, et c'est avec un air d'intérêt respectueux qu'il s'approcha de lui.

Kernok embrassa le brick d'un regard rapide et vit à l'instant si tout était en ordre.

— Maître, — dit-il à Zéli d'une voix impérieuse et dure, — à quelle heure est le flot?

— A deux heures un quart, capitaine.

— Si la brise ne mollit pas, nous appareillerons à deux heures et demie. Faites hisser le pavillon et tirer le coup de canon de partance; virez au cabestan, désaffourchez, et quand les ancres seront à pic, vous me préviendrez. Où est le lieutenant, le reste de l'équipage?

— A terre, capitaine.

— Envoyez les embarcations les chercher. Celui qui ne sera pas à bord à deux heures aura vingt coups de corde et huit jours de fers sur un parc à boulet. Allez!

Jamais Zéli n'avait vu à Kernok un air si rude et si sévère. Aussi, contre son habitude, il ne fit pas une foule d'objections à chaque ordre de son capitaine, et se contenta d'aller promptement les exécuter.

Kernok, après avoir considéré d'un œil attentif la direction du vent et des boussoles, fit un signe à son compagnon et descendit dans sa chambre.

C'est ce compagnon qui vint le chercher dans l'antre de la sorcière. La voix pure et fraîche qui disait : « Kernok, mon Kernok ! » c'était la sienne ; comment n'eût-elle pas été douce, sa voix ! Il était si joli avec ses traits délicats et fins, son grand œil voilé par de longs cils, ses cheveux châtains et soyeux qui s'échappaient des larges bords d'un chapeau verni, et cette taille souple et élancée que dessinait une veste de gros drap bleu, et cette tournure vive et alerte ; comme il marchait libre et dégagé, le col dressé, la tête haute ! Ah ! *que Salero !* seulement sa figure paraissait dorée par un rayon du soleil des tropiques.

C'est aussi de ce climat brûlant que Kernok avait ramené ce gentil compagnon, qui n'était autre que Mélie, belle jeune fille de couleur.

Pauvre Mélie ! pour suivre son amant elle avait quitté la Martinique et ses bananiers, et la savane, et sa case aux jalousies vertes. Pour lui, elle eût donné son hamac aux mille couleurs, ses madras rouges et bleus, les cercles d'argent massif qui entouraient ses jambes et ses bras ; elle eût tout donné, tout, jusqu'au sachet qui renfermait trois dents de serpent et un cœur de ramier, charme magique qui devait protéger ses jours tant qu'elle le porterait suspendu à son col.

Ainsi, voyez si Mélie aimait son Kernok.

Il l'aimait aussi, lui, oh ! il l'aimait avec passion, car il avait baptisé du nom de Mélie une longue couleuvrine de 18, placée sur le gaillard d'avant de son brick ; et il n'envoyait pas un boulet à l'ennemi qu'il ne se souvînt de sa maîtresse. Il fallait bien qu'il l'aimât, puisqu'il lui permettait de toucher à son excellent poignard de Tolède et à ses bons pistolets anglais. Que dirais-je de plus, c'est à elle qu'il confiait la garde de [illegible]vision particulière de vin et d'eau-de-vie !

M[illegible]ait plus que tout l'amour de Kernok, c'é-

tait une large et profonde cicatrice que Mélie portait au col. Cela provenait d'un coup de couteau que le pirate lui avait donné dans un mouvement de jalousie. Or, comme il faut toujours juger de la force de l'amour par la violence de la jalousie, on voit que Mélie devait passer des jours filés d'or et de soie auprès de son doux maître.

Elle descendit avec lui.

En entrant dans sa chambre, Kernok se jeta sur un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains, comme pour échapper à une vision funeste.

Il avait surtout frémi en apercevant la fenêtre par laquelle son défunt capitaine était tombé à la mer, comme chacun sait.

Mélie le considérait avec douleur; puis, elle s'approcha timidement, s'agenouilla en prenant une de ses mains, qu'il lui abandonna :

— Kernok, qu'avez-vous? votre main est brûlante.

Cette voix le fit tressaillir : il leva la tête, sourit amèrement, et jetant son bras autour du cou de la jeune mulâtresse, il la pressa contre lui; sa bouche effleurait sa joue, lorsque ses lèvres rencontrèrent la fatale cicatrice.

— Enfer! malédiction sur moi! — s'écria-t-il avec violence. — Maudite vieille, sorcière infernale, où a-t-elle appris...

Et il fut pour respirer à la croisée; mais, comme repoussé par une force invincible, il s'en éloigna avec horreur, et s'appuya sur le bord de son lit.

Ses yeux étaient rouges et ardents; son regard, longtemps fixe, se voila peu à peu; et succombant à la fatigue et à l'agitation de la veille, ses yeux se fermèrent. Il combattit d'abord le sommeil, puis y céda...

Alors, elle, les yeux humides de larmes, attira doucement la tête de Kernok sur son sein, qui s'élevait et s'abaissait rapidement. Lui, se laissant aller à ce doux balancement, s'endormit tout à fait; tandis que Mélie, retenant son haleine, écartant les cheveux noirs qui cachaient le large front amant, tantôt y déposait un léger baiser, tantôt p doigt effilé sur ses épais sourcils, qui se contrac vulsivement, même pendant son sommeil.

. . . . . .

— Capitaine, nous sommes à pic, — dit maître Zéli en entrant.

En vain Mélie lui fit signe de se taire, montrant Kernok endormi : Zéli, ne connaissant que l'ordre qu'il avait reçu, répéta d'une voix plus forte : — Capitaine, nous sommes à pic !

— Hein !... Qu'y a-t-il ?... Qu'est-ce ?... — dit Kernok en se dégageant des bras de la jeune fille.

— L'ancre de bâbord est à pic, — répéta Zéli pour la troisième fois, avec une intonation plus élevée encore.

— Et qui a donné cet ordre, maître sot ?

— Vous, capitaine.

— Moi !

— Vous, capitaine, en revenant à bord, il y a deux heures ; vrai comme voilà un chasse-marée qui borde sa trinquette, — dit Zéli avec un accent de conviction profonde, en montrant par la fenêtre un navire qui exécutait en effet cette manœuvre.

Et Kernok jetait un regard sur Mélie, qui baissait, en souriant, sa jolie tête, pour confirmer l'assertion de Zéli.

Alors il passa rapidement la main sur son front, et dit :

— Oui, oui, c'est bien, dérapez, fais tout préparer pour l'appareillage ; je vais monter. La brise n'a pas molli ?

— Non, capitaine ; au contraire, elle fraîchit beaucoup.

— Va et dépêche-toi.

Le ton de Kernok n'était plus dur et impétueux, mais seulement brusque ; aussi Zéli, voyant que le calme avait succédé à l'agitation de son capitaine, ne put s'empêcher de prononcer un mais...

— Vas-tu recomme[illegible] mais et tes si ? Prends garde... ou je te casse mon[illegible] sur la tête ! — s'écria Kernok d'une voix de tonne[illegible] ant sur maître Zéli.

Celui-ci s'esquiva [illegible], jugeant bien que son capitaine [illegible] situation d'esprit assez paisib[illegible] ses éternelles contradictions. [illegible] Méli[illegible] nt. — Com[illegible] nt ?

[illegible] ! [illegible] res de som[illegible] et [illegible] s sottes que [illegible] fo[illegible] ête. Allons,

allons, la brise fraîchit, nous allons sortir du port. Aussi bien, que faisons-nous là, tandis qu'il y a des trois-mâts dans la Manche, des galions dans le golfe de Gascogne, et de riches navires portugais dans le détroit de Gibraltar?

— Comment! vous partirez aujourd'hui, un vendredi?

— Écoute bien ce que je vais te dire, ma bien-aimée : j'aurais dû te châtier d'importance pour m'avoir décidé par tes supplications à aller entendre les rêveries d'une folle. Je t'ai pardonné; mais ne me romps pas davantage les oreilles de ton bavardage, sinon...

— Ses prédictions sont-elles donc sinistres?

— Ses prédictions! j'en fais cas comme de ça... Seulement, ce que je puis lui prédire, moi, à la vieille chouette, et tu verras si je me trompe, c'est qu'à ma première relâche à Pempoul, j'irai avec une douzaine de gabiers [1] lui rendre une visite dont elle se souviendra; que la foudre m'écrase s'il reste une pierre de sa cassine, et si je ne lui rends pas le dos de la couleur de l'arc-en-ciel!

— Ne parlez pas ainsi d'une femme *à seconde vue*, par pitié! ne partez pas aujourd'hui; tout à l'heure un goëland noir et blanc voltigeait au-dessus du brick en poussant des cris aigus; c'est d'un mauvais présage... ne partez pas!

En disant ces mots, Mélie s'était jetée aux genoux de Kernok, qui l'avait d'abord écoutée avec assez de patience; mais, lassé, il la repoussa si durement que la tête de Mélie rebondit sur le plancher.

Au même instant, à une secousse violente que le navire éprouva, Kernok, devinant que l'ancre venait de céder au cabestan, s'élança sur le pont, son porte-voix à la main.

[1] Matelots d'élite.

CHAPITRE VI

APPAREILLAGE

Alerte! alerte! voici les pirates d'Ochali qui partent.

Le Captif d'Ochali.

Lorsque Kernok parut sur le pont, il se fit un profond silence.

On n'entendait que le bruit aigu du sifflet de maître Zéli, qui, penché sur l'avant du brick, faisait amarrer l'ancre en indiquant la manœuvre par des modulations différentes.

— Faut-il déraper l'ancre de tribord? — cria-t-il au second, qui transmit cette demande à Kernok.

— Attends, — dit celui-ci, — et fais monter tout le monde sur le pont.

Un coup de sifflet particulier, répété par le contre-maître, était à peine donné, que les cinquante-deux hommes et les cinq mousses qui composaient l'équipage de *l'Épervier* étaient sur le pont, rangés sur les deux lignes, la tête haute, le regard fixe et les mains pendantes.

Ces braves gens n'avaient pas l'air candide et pur d'un jeune séminariste, oh! non. On voyait à leurs traits durs et prononcés, à leur teint hâlé, à leur front sillonné, que les passions, — et quelles passions! — que les passions avaient passé par là, et qu'ils avaient mené une vie, hélas! bien orageuse, ces honnêtes compagnons.

Et puis, c'était un équipage cosmopolite; c'était comme un résumé vivant de presque tous les peuples du monde : Français, Russes, Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Américains, Égyptiens, Hollandais, que sais-je? il y avait de tout, vous dis-je; jusqu'à un Chinois que Kernok avait embauché à Manille. Pourtant cette société, composée d'éléments si peu

homogènes, vivait à bord en parfaite intelligence, grâce à la rigoureuse discipline que Kernok avait établie.

— Fais l'appel, — dit-il au second, et chaque matelot répondit à son nom.

Il en manquait un, Lescoët, le pilote, un compatriote de Kernok.

— Note-le pour vingt coups de corde et huit jours de fers, — dit celui-ci au lieutenant.

Et le lieutenant écrivit sur son carnet : *Lescoët*, 20 *c. de c. et* 8 *j. de f.*, avec autant d'insouciance qu'un négociant qui date l'échéance d'un billet.

Kernok alors monta sur le banc de quart, déposa son porte-voix près de lui et parla en ces termes :

— Enfants, nous allons reprendre la mer. Il y a deux mois que nous moisissons ici, comme un ponton pourri; nos ceintures sont vides; mais la soute à poudre est pleine, nos canons ont la bouche ouverte, et ne demandent qu'à parler. Nous allons sortir par une bonne brise de nord-ouest et flâner du côté du détroit de Gibraltar! et si saint Nicolas et sainte Barbe nous assistent, mordieu! enfants, nous reviendrons les poches pleines faire danser les filles de Saint-Pol et boire le vin de Pempoul.

— Hourra! hourra! — cria l'équipage en signe d'approbation.

— Dérape à tribord, range à larguer le grand foc, à border la brigantine! — cria Kernok d'une voix de stentor, donnant aussitôt l'ordre d'appareiller, pour ne pas laisser refroidir l'ardeur de son équipage.

Le brick, n'étant plus appuyé sur ses ancres, suivit l'impulsion du vent et vint sur tribord.

— Range et largue les huniers, oriente au plus près! brasse, brasse bâbord! amarre les huniers! — cria encore Kernok.

Et le brick, sentant la force de la brise, se mit en marche; ses larges voiles grises se gonflèrent peu à peu, le vent circula en sifflant dans ses cordages; déjà Pempoul, la côte de Tréguier, l'île Sainte-Anne-Ros-Istan et la tour Blanche, s'effaçant peu à peu, fuyaient aux yeux des matelots, qui, groupés dans les haubans et dans les hunes, le regard fixé sur la

terre, semblaient saluer la France d'un long et dernier adieu.

— La barre à bâbord, la barre à bâbord ! laisse arriver ! — cria tout à coup Zéli avec effroi.

Aussitôt la roue du gouvernail tourna rapidement, et *l'Épervier* s'inclina et frémit sur la lame.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda Kernok quand la manœuvre fut exécutée.

— C'est Lescoët qui nous rejoint, capitaine ; le bateau qui le porte a manqué de se laisser aborder, et nous l'eussions coulé comme une coquille de noix, si je n'avais fait venir sur tribord, — répondit Zéli.

Le retardataire, qui était lestement sauté à bord, s'avança d'un air confus près de Kernok.

— Pourquoi as-tu autant tardé ?

— Ma vieille mère vient de mourir ; j'ai voulu rester jusqu'au dernier moment pour lui fermer les yeux.

— Ah ! — dit Kernok ; puis, se tournant vers son second : — Faites régler le compte de ce bon fils.

Et le second dit deux mots à l'oreille de Zéli, qui emmena Lescoët à l'avant du brick.

— Mon garçon, — lui dit-il alors en balançant une corde longue et mince, — nous avons un os à ronger ensemble.

— Je comprends, — dit Lescoët en pâlissant ; — et combien ?

— Une misère.

— Mais encore ? on aime à savoir.

— Tu verras ; on ne te fera tort de rien ; d'ailleurs, tu compteras.

— Je me vengerai.

— On dit toujours cela avant, et puis après, on n'y pense pas plus qu'à la brise de la veille. Allons, mon garçon, dépêchons ; car je vois le capitaine qui s'impatiente, et il pourrait vouloir me faire goûter de la même sauce.

Et on attacha Lescoët sur une échelle de haubans, les bras élevés, le dos nu jusqu'à la ceinture.

— On est prêt, — dit maître Zéli. Kernok fit un signe, la garcette siffla et retentit sur le dos de Lescoët. Jusqu'au sixième coup il se comporta fort décemment ; on n'entendait qu'une espèce de gémissement sourd qui accompagnait chaque coup

de corde. Mais au septième le courage l'abandonna, et, au fait, il devait souffrir beaucoup, car chaque coup laissait sur son corps un sillon rouge qui devenait aussitôt bleu et blafard; puis l'épiderme s'enleva, la chair était vive et saignante. Il paraît que la torture devint intolérable, puisqu'un état d'affaissement général remplaça l'irritation convulsive qui jusque-là avait soutenu Lescoët.

— Il se trouve mal, — dit Zéli, la garcette levée.

Alors M. Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier du bord, s'approcha, tâta le pouls du patient; puis, grimaçant une espèce de moue, il leva les épaules et fit un mouvement significatif à maître Zéli.

La garcette joua de nouveau, mais le son qu'elle rendait n'était plus sec et éclatant comme lorsqu'elle retombait sur une peau lisse et polie, mais sourd et mat comme le bruit d'une corde qui frapperait une boue épaisse.

C'est qu'aussi le dos de Lescoët était à vif; la peau tombait en lambeaux, à ce point que le maître mettait sa main devant ses yeux pour ne pas être éclaboussé par le sang qui jaillissait à chaque coup.

— Et vingt, — dit-il avec un air de satisfaction mêlé de regret, comme une jeune fille qui donne à son amant le dernier des baisers qu'elle lui a promis.

Ou, si vous l'aimez mieux, comme un banquier qui compte sa dernière pile d'écus.

Toujours est-il qu'on emporta Lescoët sans qu'il donnât aucun signe de vie.

— Maintenant, — dit Kernok, — un bon emplâtre de poudre à canon et de vinaigre sur ces égratignures, demain il n'y paraîtra plus. — Puis, s'adressant au maître timonier : — Courez une bonne bordée au sud-ouest; si l'on signale une voile, venez m'avertir.

Et il descendit dans sa chambre pour rejoindre Mélie.

CHAPITRE VII

CARLOS ET ANITA

. . . . . Ce tumulte affreux, cette fièvre dévorante... c'est l'amour...

O. P.

Aver la morte innanzi gli occhi per me.

PÉTRARQUE.

La douce influence des climats méridionaux se faisait encore sentir, car le trois-mâts *le San-Pablo* se trouvait à la hauteur du détroit de Gibraltar. Poussé par une faible brise, toutes ses voiles étaient dehors, depuis le contre-cacatois jusqu'aux focs d'étai. Il venait du Pérou, et se rendait à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant la rupture de la France et de l'Angleterre.

L'appartement du capitaine était occupé par don Carlos Toscano et sa femme, riches négociants de Lima, qui avaient frété *le San-Pablo* à Calao.

On ne reconnaissait plus la chambre du navire, tant Carlos y avait déployé de luxe et d'élégance. Sur les parois nues et grises s'étendait une riche draperie qui, se séparant au-dessus des fenêtres, retombait en plis ondoyants. Le plancher était recouvert de nattes de Lima tressées d'une paille fine et blanche, et encadrées dans de larges dessins de couleurs tranchantes. De longues caisses de bois d'acap rouge et poli contenaient des camélias, des jasmins du Mexique et des cactus aux feuilles épaisses. Puis, dans une belle volière de citronnier entourée d'un léger réseau d'argent, voltigeaient des bengalis à la tête verte, aux ailes pourpres reflétées d'or, et de jolies perruches de Porto-Rico, toutes bleues, avec une aigrette orange et un bec noir comme l'ébène.

L'air était tiède et embaumé, le ciel pur, la mer magni-

fique; et, sans le léger balancement que la houle imprimait au navire, on aurait pu se croire à terre.

Assis sur un riche divan, Carlos souriait à sa femme, qui tenait encore une guitare à la main.

— Brava, brava, mon Anita! — s'écria-t-il, — jamais on n'a mieux chanté l'amour.

— C'est qu'on ne l'a jamais mieux éprouvé, mon ange.

— Oui, et pour toujours... — dit Carlos.

— Pour la vie... — dit Anita.

Et leurs bouches se rencontrèrent, et il la serra contre lui dans une étreinte convulsive.

En tombant à leurs pieds, la guitare rendit un accord doux et harmonieux comme le dernier son d'un orgue.

Carlos regardait sa femme de ce regard qui va au cœur, qui fait frissonner d'amour, qui fait mal.

Et elle, fascinée par ce regard âcre et brûlant, murmurait en fermant ses yeux appesantis : — Grâce!... grâce... mon Carlos!

Puis, joignant ses mains, elle glissa doucement aux pieds de Carlos, et appuya sa tête sur ses genoux; de sorte que sa pâle figure était comme voilée par ses longs cheveux noirs : seulement ses yeux brillaient à travers. ainsi qu'une étoile au milieu d'un ciel sombre.

— Et tout cela est à moi, — pensait Carlos; — à moi seul au monde, et pour toujours! car nous vieillirons ensemble; les rides sillonneront aussi cette figure fraîche et veloutée; ces anneaux d'ébène s'arrondiront en boucles argentines, — disait-il en passant sa main dans la chevelure soyeuse d'Anita, — et, vieille, vieille grand'mère, elle s'éteindra par un beau soir d'automne, au milieu de ses petits-enfants, et ses derniers mots seront : — Je te rejoins, mon Carlos. — Oh! oui, car je serai mort avant elle... Mais d'ici là, que d'avenir! que de beaux jours! Jeunes et forts, riches, heureux d'une conscience pure et du souvenir de quelques bienfaits, nous aurons revu notre belle Andalousie, Cordoue et son Alhambra, sa mosaïque d'or, ses portiques découpés à jour, son architecture aérienne, notre belle villa avec ses bois d'orangers frais et parfumés, et ses bassins de marbre blanc où dort une eau limpide.

— Et mon père... et la maison où je suis née... et la jalousie verte que je soulevais si souvent quand tu passais, et la vieille église de San-Juan, où pour la première fois, pendant que j'étais à prier, ta bouche murmura à mon oreille : — Mon Anita, je t'aime!... — Et vois si la Vierge me protége! au moment où tu me disais : — Je t'aime, — je venais de lui demander ton amour, en promettant une neuvaine à Notre-Dame, — reprit Anita, car son époux avait fini par penser tout haut.— Écoute, mon Carlos,—soupira-t-elle;—jure-moi, mon ange, que dans vingt ans nous dirons une autre neuvaine à Notre-Dame pour lui rendre grâce d'avoir béni notre union.

— Je te le jure, âme de ma vie! car dans vingt ans nous serons encore jeunes d'amour et de bonheur.

— Oh! oui, notre avenir est si riant, si pur, que...

Elle ne put achever, car un boulet ramé, entrant en sifflant par la poupe, lui fracassa la tête, coupa Carlos en deux, et brisa les caisses de fleurs et la volière.

Quel bonheur pour les bengalis et les perruches, qui se sauvèrent par les fenêtres en battant joyeusement des ailes!

CHAPITRE VIII

PRISE

. . . . . Vil métal!

BURKE.

. . . . . Possible!

BALZAC.

— Sacrebleu, le beau coup! Vois donc, maître Zéli... le boulet est entré au-dessous du couronnement, et est sorti par le troisième sabord de tribord. Mordieu! Mélie, tu fais merveille!

Ainsi disait Kernok, une longue-vue à la main, et caressant la couleuvrine encore toute fumante qu'il venait de pointer lui-

même sur *le San-Pablo*, parce que ce navire n'avait pas hissé assez vite son pavillon.

C'est ce boulet qui venait de tuer Carlos et sa femme.

— Ah! c'est heureux, — reprit Kernok en voyant le pavillon anglais se dérouler peu à peu au bout de la corne du trois-mâts, — c'est heureux, il se nomme... il dit de quel pays! mais je ne me trompe pas... un Anglais; c'est un Anglais, et le chien ose le signaler, et il n'a pas un canon à son bord! — Zéli, Zéli, — cria-t-il d'une voix de tonnerre, — fais larguer toutes les voiles du brick, border les avirons; dans une demi-heure nous nagerons dans ses eaux. Vous, lieutenant, faites faire le branle-bas de combat, envoyez les hommes à leurs pièces, et distribuez les sabres et les piques d'abordage.

Puis, s'élançant sur une caronade : — Enfants! si je ne me trompe, ce trois-mâts arrive de la mer du Sud; à cette guibre courte et camarde, à cette rentrée, je reconnais un bâtiment portugais ou espagnol qui se rend à Lisbonne sous pavillon anglais, ignorant peut-être que la guerre est déclarée à l'Angleterre. Ça le regarde. Mais ce chien-là doit avoir des piastres dans le ventre. Nous allons voir, cordieu! Enfants, sa coque seule vaut vingt mille gourdes! mais patience, *l'Épervier* étend ses ailes et va bientôt montrer ses ongles. Allons, enfants! nageons, nageons ferme!

Et il animait de la voix et du geste les matelots qui, courbés sous les longs avirons du brick, doublaient la vitesse que lui donnait la brise.

D'autres marins s'armaient précipitamment de sabres et de poignards, et maître Zéli faisait en tous cas disposer les grappins d'abordage.

Kernok, lui, après avoir fait toutes ses dispositions, descendit dans le faux-pont et enferma Mélie, qui dormait dans son hamac.

On était prêt à bord de *l'Épervier* : le capitaine du malheureux *San-Pablo*, reconnaissant le brick de Kernok pour un bâtiment de guerre, tout en gémissant du malheur arrivé à son bord, avait hissé le pavillon anglais, espérant se mettre sous sa protection.

Mais quand il vit la manœuvre de *l'Épervier*, dont la

marche était encore hâtée par de longs avirons, il n'eut plus de doute et comprit qu'il était tombé sous le vent d'un corsaire.

Fuir était impossible. A la faible brise qui soufflait par rafales avait succédé un calme plat, et les avirons du pirate lui donnaient un avantage de marche positif. Il ne fallait plus songer à se défendre. Que pouvaient faire les deux mauvais canons du *San-Pablo* contre les vingt caronades de *l'Épervier*, qui ouvraient leurs gueules menaçantes?

Le prudent capitaine mit donc en panne, attendit l'événement, ordonna à son équipage de se prosterner à genoux, et d'invoquer san Pablo, le patron du navire, qui ne pouvait manquer de manifester sa puissance dans une telle occasion.

Et, suivant l'exemple du capitaine, l'équipage dit un *Pater*.

Mais *l'Épervier* avançait toujours.

Deux *Ave*.

On entendait déjà le bruit de ses avirons, qui battaient les flots en cadence.

Cinq *Credo*.

Vale me Dios! — c'était la voix, la grosse et terrible voix de Kernok qui résonnait aux oreilles des Espagnols.

— Oh! oh! — disait le pirate, — il met en panne, il amène son pavillon, le gredin est souventé; il est à nous. Zéli, fais mettre en travers, armer la chaloupe et le grand canot; je vais aller flâner à bord.

Et Kernok, passant des pistolets dans sa ceinture, s'armant d'un large coutelas, fut d'un bond dans l'embarcation.

— Et si c'est une ruse, si le trois-mâts fait un seul mouvement, — cria-t-il au lieutenant, — faites force d'avirons et venez vous embosser à longueur de gaffe.

..... Dix minutes après, Kernok sautait sur le pont du *San-Pablo*, ses pistolets à la main, son sabre entre ses dents.

Mais il poussa un tel éclat de rire que sa bonne lame tomba de sa bouche. S'il riait tant, c'était de voir le capitaine espagnol et son équipage agenouillés devant une statue grossière de saint Paul, et se frappant la poitrine à coups réitérés. Le capitaine surtout baisait une relique avec une ferveur toujours croissante, en murmurant : — San Pablo, *ora pro nobis*...

San Pablo ne pria point, hélas!

— Finis tes singeries, vieux corbeau, — dit Kernok, quand il eut assez ri, — et mène-moi à ton nid.

— *Senor, no entiendo,* — répondit en frissonnant le malheureux capitaine.

— Ah! c'est vrai, — dit Kernok, — tu n'entends pas le français.

Or, comme Kernok possédait de toutes les langues vivantes juste ce qui était relatif et nécessaire à sa profession, il reprit avec aménité :

— *El dinero, compadre,* — l'argent compère.

Et l'Espagnol essaya de balbutier encore un *no entiendo.*

Mais Kernok, qui était au bout de son instruction, remplaçant le dialogue par la pantomime, lui mit sous le nez le canon de son pistolet.

A cette invitation, le capitaine poussa un profond, un douloureux, un poignant soupir, et fit signe au pirate de le suivre.

Quant au reste de l'équipage du *San-Pablo,* les matelots du brick l'avaient garrotté pour n'être pas distraits dans leurs opérations.

L'entrée de la soute, où était déposé l'argent de don Carlos, se trouvait sous la natte qui couvrait le plancher. Aussi Kernok fut-il obligé de passer par la chambre où gisaient les restes sanglants des deux époux. Le pauvre capitaine détourna la vue, et passa la main sur ses yeux.

— Tiens! — dit Kernok en poussant le cadavre du pied, — voilà l'ouvrage de Mélie. Mordieu, quelle besogne! Ah çà! mais *el dinero... el dinero,* compère, c'est l'important.

Ils ouvrirent la soute; alors Kernok fut sur le point de se trouver mal à la vue d'une centaine de tonneaux cerclés en fer, sur chacun desquels on lisait vingt mille piastres (50,000 fr.).

— Est-il possible! — s'écria-t-il. — Quatre, cinq... peut-être dix millions!

Et, dans sa joie, il embrassait son second, il embrassait les matelots, il embrassait le capitaine espagnol, il embrassait tout le monde, tout, jusqu'aux cadavres sanglants de Carlos et d'Anita.

. . . . . .

Deux heures après, une embarcation conduisait à bord de l'*Épervier* les cinq dernières tonnes d'argent, reste des dépouilles du trois-mâts marchand, où Kernok avait laissé dix hommes de garnison, l'équipage espagnol garrotté sur le pont, et le capitaine attaché au grand mât.

—Enfants, — dit Kernok, — je vous donne ce soir, comme on dit, *nopces et festin*, et puis une surprise, si vous êtes sages.

— Mordieu! sacrebleu! capitaine, nous serons sages, sages comme des vierges,—répondit maître Zéli en faisant l'agréable.

CHAPITRE IX

ORGIE

Hic chorus ingens
. . . Colit orgia.

AVIENUS.

— Du vin, sacrebleu! du vin!

Les bouteilles se choquent, les flacons se brisent, les jurements et les chants éclatent de toutes parts.

C'est tantôt le bruit sourd que fait un pirate aviné en tombant sur le pont, tantôt la voix chevrotante de ceux qui tiennent encore leur verre à la main et de l'autre se cramponnent à la table.

— Du vin ici, mousse, du vin, ou je t'assomme!

Et il y en a qui luttent entre eux pied contre pied, front contre front. Ils s'étreignent, ils s'enlacent : l'un glisse, tombe; un os crie et se rompt, et les imprécations remplacent le rire.

Il y en a qui sont couchés saignants, le crâne ouvert, au pied de gais compagnons qui détonnent une délirante chanson bachique.

Il y en a qui, dans le dernier degré de l'abrutissement et de l'ivresse, s'amusent à écraser entre deux boulets la main d'un matelot ivre mort.

Et il y a une foule d'autres jeux encore.

Les gémissements, les cris de rage et de folle joie se confondent et s'accouplent.

Le pont est rougi de vin ou de sang. Qu'importe! le temps fuit rapide à bord de *l'Épervier :* tout est folie, entraînement, délire. Allez, allez, jouissez de la vie, elle est courte. Les jours mauvais sont fréquents; qui sait si aujourd'hui aura pour vous un lendemain. Amusez-vous donc, parbleu! saisissez le plaisir en tout et partout.

Non ce plaisir frêle, décent, aux ailes d'or et d'azur, qui ressemble à une jeune fille douce et timide; ce plaisir délicat, qui aime à secouer sa tête fraîche et blonde devant les mille glaces d'un boudoir, ou à effleurer du bout de ses lèvres roses une coupe remplie d'une liqueur glacée; ce sybarite enfin qui ne veut autour de lui que fleurs, parfums et pierreries, femmes jeunes et vives, musique mélodieuse et vins exquis. Non, sacrebleu! mais ce plaisir robuste et carré, à l'œil de satyre, au rire de démon, qui hante les tavernes et les tripots, boit et s'enivre, mord et déchire, frappe et tue, puis se roule et se tord au milieu des débris d'un repas grossier, en poussant un éclat de rire qui ressemble au râlement d'un chacal.

Allez, allez, jouissez de la vie; elle est courte, vous dis-je. Donc on jouissait de la vie à bord de *l'Épervier*.

Il était nuit close : les fanaux qui garnissaient les bastingages répandaient une vive clarté sur le pont du navire, que Kernok avait fait garnir de tables pour fêter son heureuse capture.

Au repas succédait le divertissement. Le mousse Grain-de-Sel, après s'être frotté de goudron de la tête aux pieds, avait trouvé bon de se rouler dans un sac de plumes; et, sorti de là, il ressemblait assez à un volatile à deux pieds et sans ailes.

Et quel plaisir de le voir gambader, tourner, sauter, danser, voltiger, enhardi par les applaudissements de l'équipage, et excité par les coups de corde que maître Zéli lui administrait de temps en temps pour entretenir sa souplesse.

Mais un drôle de corps, un plaisant, un Allemand, je crois, voulant rendre la fête complète, approcha une mèche enflammée de l'aigrette d'étoupe qui se balançait avec grâce sur le front de Grain-de-Sel...

Puis le feu communiquant de l'étoupe aux cheveux, des che-

veux aux plumes, l'acrobate improvisé, le malheureux Grain-de-Sel, absorba tant de calorique, que sa peau se fendit et craqua sous son enveloppe enflammée.

Pour le coup on riait aux larmes à bord de *l'Épervier*. Pourtant, comme le mousse poussait des cris affreux, une bonne âme, une âme compatissante, car il y en a partout, le prit et le jeta à la mer en disant : — Je vais l'éteindre.

Heureusement Grain-de-Sel nageait comme un saumon; il se plut même à prolonger son bain, qui le rafraîchit beaucoup, se promena autour du brick comme un triton ou une naïade, à votre choix, puis y rentra par le sabord d'arcasse, en disant avec son stoïcisme accoutumé : — J'aime bien mieux ça que d'être brûlé vif; mais je me suis tout de même joliment amusé.

On entendit un coup de pistolet; puis un cri perçant sortit de la chambre de Kernok, Zéli s'y précipita; c'était un rien, une misère.

Figurez-vous que Kernok, un peu échauffé par le grog, avait beaucoup vanté son adresse à Mélie. — Je te parie, — lui disait-il, — que d'un coup de pistolet je te fais sauter le couteau que tu tiens à la main. — Mélie ne doutait pas de l'habileté de son amant; mais, ne se souciant pas de l'épreuve, elle avait éludé la proposition.

— Lâche, — lui avait crié Kernok : — eh bien! pour t'apprendre, je vais t'enlever ton verre; et ce disant, il s'était armé d'un pistolet, et le verre de Mélie, brisé par la balle, avait volé en éclats.

Quand Zéli entra, Kernok, renversé en arrière, le pistolet encore à la main, riait de la frayeur de Mélie, qui, pâle et tremblante, s'était réfugiée dans un coin de la chambre.

— Eh bien! Zéli, — dit le pirate, — eh bien! mon vieux loup de mer, tes demoiselles s'amusent-elles bien là-haut?

— Je vous en réponds, capitaine; mais ces dames attendent la surprise.

— La surprise? Ah! c'est vrai; écoute...

Et il dit deux mots à l'oreille de Zéli. Celui-ci recula d'un air étonné, ouvrant sa large bouche.

— Comment... vous voulez...

— Certes, je le veux. N'est-ce pas une surprise?...

— Et une fameuse, qui sera drôle encore... J'y vais, capitaine.

Kernok monta bientôt sur le pont avec Mélie. A son aspect, ce furent de nouveaux cris de joie.

— Hourra pour le capitaine Kernok, hourra pour sa femme, hourra pour *l'Épervier!!!*

Une fusée partit du *San-Pablo*, qui était en panne à deux portées de fusil du brick. Elle décrivit sa courbe, et retomba en pluie de feu.

— Capitaine, voyez donc cette fusée, — dit le lieutenant.

— Je sais ce que c'est, mon brave. Allons, allons, enfants, faites circuler le rhum et le genièvre. Un verre à moi, un verre à ma femme!

Mélie voulut refuser; mais comment résister à son doux ami?

— Vivent les camarades et les braves enfants du capitaine de *l'Épervier!* — dit Kernok, après avoir bu.

— Hourra! — reprit l'équipage d'une voix forte et sonore.

L'orgie était alors à son comble. Les matelots s'étaient pris par la main et tournoyaient avec rapidité tout autour du pont, en chantant à tue-tête les refrains les plus obscènes et les plus crapuleux.

Bientôt maître Zéli accosta à bâbord, ramenant à bord du *San-Pablo* les dix hommes que Kernok y avait laissés momentanément.

Il ne restait plus à bord du navire espagnol que son équipage, lié et garrotté sur le pont.

— Tout est prêt, — dit Zéli; — quand la seconde fusée partira, capitaine, c'est que la mèche aura atteint...

— C'est bien, — répondit Kernok en l'interrompant. — Enfants, je vous ai promis une surprise si vous vous conduisiez bien. Votre sagesse et votre modération ont dépassé mon attente; vous allez en être récompensés. Vous voyez ce trois-mâts espagnol : gréé et équipé comme il l'est, il vaut bien... trente mille piastres... je le paye quarante mille, moi, enfants! je l'achète sur ma part de prise, afin d'avoir le plaisir d'offrir à l'équipage de *l'Épervier* un feu d'artifice avec accompagne-

ment de musique. Tenez, voici le signal. Allons, prenez vos places!

Et tout l'équipage, du moins ceux qui étaient en état de monter et de voir, se groupèrent dans les hunes et dans les haubans.

La seconde fusée étant sortie du *San-Pablo*, le feu commençait à s'y développer....

C'était la surprise que Kernok ménageait à son équipage; il avait envoyé maître Zéli à bord du navire espagnol, pour retirer le peu de poudre qui pouvait y rester, et disposer des matières combustibles dans la cale et dans le faux-pont, puis garrotter le plus solidement possible les malheureux Espagnols, qui ne se doutaient encore de rien.

C'était donc *le San-Pablo* qui brûlait; la nuit était noire, l'air calme, la mer comme un miroir.

D'abord une fumée épaisse et bitumineuse sortit par les panneaux du navire avec une nuée d'étincelles.

Et un cri perçant... affreux... qui retentit au loin, s'élança de l'intérieur du *San-Pablo;* car son équipage voyait à quel sort il était réservé.

— Voilà déjà la musique, — dit Kernok.

— Ils chantent diablement faux, — répondit Zéli.

Bientôt la fumée se colora davantage, devint d'un rouge vif, et fit enfin place à une colonne de flammes qui, s'élevant en tourbillonnant du grand panneau, projeta sur les eaux un long reflet couleur de sang.

— Hourra!!! — cria l'équipage du brick.

Puis l'incendie s'augmenta; le feu, sortant des trois panneaux à la fois, se joignit et s'étendit comme un vaste rideau enflammé, sur lequel la mâture et les cordages du *San-Pablo* se dessinaient en noir.

Alors aussi les cris des Espagnols garrottés au milieu de cette fournaise ardente devinrent si atroces que les pirates, comme malgré eux, poussèrent des hurlements sauvages pour étouffer la voix déchirante de ces malheureux.

L'incendie était alors dans toute sa force. Bientôt les flammes s'attachèrent au gréement et coururent le long de tous les cordages; les mâts, n'étant plus soutenus par les haubans,

craquèrent, et tombèrent sur le pont avec un fracas effroyable; des manœuvres en feu pendaient de tous côtés, et cet immense foyer de lumière paraissait d'autant plus éclatant que la nuit était plus sombre.

Les Espagnols ne criaient plus...

Tout à coup la flamme, faisant une large trouée dans un des flancs du navire, et le grand mât s'abattant du même côté, *le San-Pablo* donna une forte bande, se pencha sur tribord, et l'eau entra en bouillonnant dans la cale.

Peu à peu le corps du navire s'abîma. Déjà il n'avait plus hors de l'eau que son mât d'artimon, seul resté debout, isolé sur l'eau, et qui flamboyait comme une torche funèbre... puis le mât disparut; le mât de hune éleva encore un moment son brandon enflammé; mais bientôt l'eau frémit autour, et l'on ne vit plus qu'une légère fumée rougeâtre, puis plus rien... rien... que l'immensité... la nuit...

— Tiens! déjà fini, — dit Kernok; — *le San-Pablo* nous a volé notre argent.

— Vive le capitaine Kernok, qui donne d'aussi belles fêtes à son équipage! — cria Zéli.

— Hourra! — répondit l'équipage.

Et les pirates, fatigués, se jetèrent sur le pont; Kernok laissa *l'Épervier* en panne jusqu'au point du jour, et fut goûter quelques instants de repos avec cette satisfaction d'un homme opulent qui regagne sa chambre à coucher à la fin d'une fête somptueuse qu'il vient de donner.

Puis le pirate murmura en s'assoupissant : — Ils doivent être contents, car j'ai fort bien fait les choses : un navire de trois cents tonneaux et trois douzaines d'Espagnols! c'est honnête; il ne faut pourtant pas qu'ils s'y habituent; c'est bon de temps en temps, parce qu'après tout il faut bien rire un peu.

CHAPITRE X

CHASSE

Away!... Away!...

BYRON.

. . . . En avant!... en avant!...

Tout dormait à bord de *l'Épervier;* Mélie seule était montée sur le pont, agitée par une vague inquiétude. Quoique la nuit fût encore sombre, une lueur blafarde, qu'on apercevait à l'horizon, annonçait l'approche du crépuscule. Bientôt de larges bandes d'un rouge vif et doré sillonnèrent le ciel, les étoiles pâlirent, disparurent, le soleil commença de poindre, puis s'éleva lentement sur les eaux bleues et immobiles de l'Océan, qu'il sembla couvrir d'un voile de pourpre.

Le calme étant toujours aussi plat, le brick restait en panne sous ses amures de la veille. Mélie rêvait assise sur le banc de quart, sa tête cachée entre ses deux mains; mais lorsqu'elle la releva, le jour, déjà assez élevé, lui permettait de distinguer les objets qui l'entouraient : elle frémit d'horreur et de dégoût!

C'étaient des matelots couchés au milieu des pots et des débris du repas de la veille; c'était le désordre le plus complet; les boussoles renversées, les manœuvres et les cordages confusément mêlés, des armes et des verres en éclats, des tonneaux défoncés laissant couler sur le pont des flots de vin et d'eau-de-vie... Ici, de braves compagnons endormis, les bras jetés deçà et delà, étreignaient encore une bouteille dont il ne restait plus que le goulot, semblables à ces fiers Cordovans, qui, morts, gardaient pourtant au poing le tronçon d'une dague. Là, un pirate dormait le cou passé sous la roue du gouvernail, de sorte qu'au moindre mouvement de rotation, il devait avoir la tête écrasée.

Un vrai lendemain d'orgie, et d'orgie de pirate, encore!

Mélie commença par bénir la Providence de ce qu'elle avait protégé avec tant de sollicitude toute cette honnête société,

que le brick berçait sur les eaux; car, grâce à l'incurie qui régnait à bord pour le moment, si une tempête se fût élevée pendant la nuit, c'était fait de *l'Épervier* et de Kernok, et de l'équipage et des dix millions; quel dommage!

Aussi voulut-elle prier. La pauvre fille trouvait à bord si peu d'occasions d'élever son âme vers le Créateur! Pour prier, elle s'agenouilla et tourna involontairement les yeux vers cette ligne vaporeuse et bleuâtre qui ceint l'horizon; mais elle ne pria pas. Son regard devint fixe et s'attacha sur un point d'abord incertain, mais que bientôt elle parut mieux distinguer; enfin, portant la main au-dessus de ses sourcils pour isoler davantage les rayons visuels, elle resta un instant contemplative, puis ses traits prirent une vive expression de crainte, et en deux bonds elle fut dans la chambre de Kernok.

— Tu es folle, — disait le pirate en montant sur le pont d'un pas lourd et encore aviné; — mais si tu m'as éveillé pour rien...

— Tenez, — répondit Mélie en lui présentant une longue-vue d'une main, tandis que de l'autre elle désignait un point blanc qui se voyait à l'horizon.

— Sacrebleu! — dit Kernok après avoir regardé attentivement, et il porta vivement la lunette à son œil gauche. — Mille tonnerres!

Et il frotta le verre de l'instrument comme pour s'assurer qu'il voyait bien et clairement, et que nulle illusion d'optique ne le trompait. Il ne se trompait pas! . . . . . .

(Ici un crescendo de tout ce que vous pourrez choisir de plus vigoureusement imprécatif dans le glossaire d'un pirate.)

A peine ce torrent de malédictions et de jurements était-il débordé, que Kernok s'arma d'un anspect. Un anspect est un morceau de bois long de cinq à six pieds, et de quatre pouces carrés. Ce jouet de chêne sert à manœuvrer l'artillerie du bord. Kernok changea provisoirement cette destination; car il employa le sien à réveiller son équipage. Or, les coups d'anspect, glorieusement accompagnés de jurons à faire foudroyer le brick, plurent dru comme grêle, tantôt sur le pont, tantôt sur les matelots endormis. Aussi, quand la ronde du capitaine fut terminée, tous ses hommes étaient à peu près debout, se

frottant les yeux, la tête ou le dos, et demandaient, en faisant d'effroyables bâillements :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Ce qu'il y a ! — cria Kernok d'une voix de tonnerre, — ce qu'il y a, chiens que vous êtes ! un navire de guerre, une corvette anglaise faisant force de voiles pour nous atteindre... une corvette qui a sur *l'Épervier* l'avantage de la brise, car le vent fraîchit là-bas, et il ne nous arrivera qu'avec cet Anglais, que la foudre écrase !

Et tous les yeux se tournaient vers le point que Kernok désignait du bout de sa longue-vue.

— Huit, dix, quinze sabords ! — s'écria-t-il, — une corvette de trente canons ; c'est gentil, et de l'escadre bleue, encore.

Il appela Zéli.

— Écoute, Zéli, il ne s'agit pas ici de lanterner ; fais border les avirons, mettre tout en ordre le plus vite possible ; virons de bord et gagnons le large : *l'Épervier* n'a pas le bec et les ongles assez durs pour s'amuser à une telle proie.

Puis il emboucha son porte-voix :

— Chacun à son poste pour larguer les huniers et les perroquets ! Range à larguer les cacatois et les contre-cacatois, à gréer les bonnettes hautes et basses ; et vous, mes garçons, courbez-vous sur vos avirons ; si nous pouvons prendre de l'air, *l'Épervier* n'aura rien à craindre. Vous savez, mordieu ! que nous avons dix millions à bord. Ainsi, choisissez, ou d'être pendus aux vergues de l'Anglais, ou de retourner à Saint-Pol, vos ceintures pleines, boire le grog et faire danser les filles !

L'équipage de Kernok le comprit parfaitement ; l'alternative était inévitable ; aussi, grâce aux voiles dont il était chargé et à ses vigoureux rameurs, *l'Épervier* commença à filer trois nœuds.

Mais Kernok ne s'abusait pas sur la marche de son brick ; il voyait bien que la corvette anglaise avait sur lui un avantage réel, puisqu'elle venait avec le vent. Aussi, en prudent capitaine, le pirate fit faire branle-bas de combat, ouvrir la soute aux poudres, garnir les parcs à boulets, apporter sur le pont les piques, les haches d'abordage, veillant à tout avec une activité incroyable et semblant se multiplier.

La corvette anglaise avançait, avançait toujours...

Kernok fit appeler Mélie, et lui dit :

— Chère amie, le four chauffera probablement; tout à l'heure tu vas descendre dans la cale, t'y blottir, et ne pas plus bouger qu'un canon sur son affût... Ah! à propos, si tu sens le brick tourbillonner et descendre, c'est que nous coulerons à fond. Tu comprends bien... nous coulerons, et attends-toi à voir plutôt cela qu'un marsouin fumer une pipe. Allons, pas de larmes, embrasse-moi vite, et que je ne te revoie plus qu'après la danse, si je n'y laisse pas ma peau.

Mélie devint tellement pâle, que vous l'eussiez prise pour une statue d'albâtre. — Kernok... laissez-moi près de vous, — murmura-t-elle, et elle jeta ses deux bras autour du cou du pirate, qui tressaillit un instant et puis la repoussa.

— Va-t'en! — lui cria-t-il, — va-t'en!

— Kernok... que je veille sur tes jours! — dit-elle en s'attachant à ses pieds.

— Zéli, délivre-moi de cette folle et descends-la à fond de cale, — reprit le pirate.

Et comme on allait se saisir de Mélie, elle se dégagea violemment, et s'approcha de Kernok le teint animé, l'œil étincelant :

— Au moins, — lui dit-elle, — prends ce talisman, porte-le, il protégera tes jours pendant le combat : son effet est certain; c'est ma vieille grand'mère qui me l'a donné. Ce charme magique est plus fort que la destinée... Crois-moi, porte-le.

Et elle tendait à Kernok un petit sachet rouge suspendu à un cordon noir.

— Arrière cette folle! — dit Kernok en haussant les épaules; — ne m'as-tu pas entendu, Zéli? à la cale.

— Si tu meurs, que ce soit donc par ta volonté; mais au moins je partagerai ton sort. Rien, plus rien maintenant ne protége mes jours; je redeviens femme comme tu es homme! — s'écria Mélie, qui jeta le sachet dans les flots.

— Bonne fille! — dit Kernok en la suivant des yeux pendant que deux matelots la descendaient dans le faux-pont, au moyen d'une chaise fixée à une longue corde.

Et la corvette anglaise approchait, approchait toujours...

Zéli s'avança près de Kernok.

— Capitaine, l'Anglais nous gagne.

— Je le vois sacrebleu bien, vieux sot! nos avirons ne font rien, ils fatiguent inutilement nos hommes; fais-les déborder, charger les caronades à deux boulets, placer les grappins d'abordage, mettre les pierriers dans les hunes; car nous allons en découdre, et il n'y a pas à tergiverser. Fais aussi amener les perroquets et hâler bas les bonnettes; si la brise fraîchit, nous nous battrons sous nos huniers; c'est la meilleure allure de *l'Épervier*.

Quand la manœuvre fut exécutée, Kernok harangua son équipage ainsi qu'il suit :

— Enfants, voici une corvette qui a les reins solides; elle serre de si près *l'Épervier*, que nous ne pouvons espérer de gagner au vent; d'ailleurs il n'en fait pas. Si nous sommes pris, nous serons pendus; si nous nous rendons, ce sera tout de même; combattons donc en braves matelots, et peut-être qu'en faisant feu, comme dit le proverbe, des quatre pattes et de la queue nous nous en retirerons avec nos culottes. Mordieu! mes garçons, *l'Épervier* a bien coulé un grand trois-mâts sarde sur les côtes de Sicile, après deux heures de combat; pourquoi craindrait-il cette corvette à pavillon bleu? Songez aussi que nous avons dix millions à conserver. Cordieu! enfants, dix millions ou la corde!

L'effet de cette péroraison fut péremptoire, et tout d'une voix l'équipage cria : — Hourra! Mort aux Anglais!

La corvette se trouvait alors si proche, que l'on distinguait parfaitement ses amures et son gréement.

Tout à coup une légère fumée s'éleva à son bord, un éclair brilla, un bruit sourd retentit, et un boulet siffla en passant près du beaupré de *l'Épervier*.

— La corvette commence à parler, dit Kernok, — c'est notre pavillon qu'elle veut voir, la curieuse!

— Que faut-il hisser? — demanda maître Zéli.

— Ceci, — dit Kernok, — car il faut être galant.

Et il poussa du pied une vieille souquenille de matelot, toute tachée de goudron et de vin.

— C'est drôle! — dit le maître, et le haillon se guinda majestueusement en haut de la drisse.

On croit que la plaisanterie parut faible à bord de la corvette; car deux coups de canon en partirent presque au même instant, et les boulets hachèrent en quelques endroits le gréement de *l'Épervier*.

— Oh! oh! nous nous fâchons, la belle; tu fais la bégueule, — dit Kernok. — A moi, Mélie! — et il s'allongea sur la couleuvrine qu'il avait baptisée de ce nom, visa, pointa : — A toi, l'Anglaise! — et il fit jouer la batterie.

— Bravo! — s'écria-t-il, quand la fumée de l'amorce fut dissipée et qu'il put voir l'effet de son coup, — bravo! Vois donc, Zéli, déjà son perroquet de fouque en pantène : ça promet, ça promet, garçons; mais c'est quand *l'Épervier* va lui chatouiller les flancs avec ses griffes d'abordage que l'Anglaise va rire.

— Hourra! hourra! — cria l'équipage.

La corvette ne riposta pas au boulet de Kernok, répara son avarie au plus vite, et laissa porter en plein sur le corsaire.

. . . . . .

Alors elle en était tellement près qu'on entendait la voix et le commandement des officiers anglais.

— Enfants, à vos pièces, — dit Kernok en se précipitant sur son banc de quart le porte-voix à la main; — à vos pièces, et, sacredieu! ne faites pas feu avant le commandement.

CHAPITRE XI

COMBAT

> L'abordage!... l'abordage!...
> On se suspend au cordage,
> On s'élance des haubans.
>
> VICTOR HUGO, *Navarin*.

— Maître Durand! des boulets!! — Maître Durand, il vient de se déclarer une voie d'eau dans la fosse aux lions. — Maître Durand, ma tête, mon bras, tenez, voyez comme ça saigne!

— Et le nom de maître Durand, le canonnier-chirurgien-charpentier du bord, retentissait depuis le pont jusqu'à la cale, dominant le bruit et le tumulte inséparables d'un combat aussi acharné que celui qui se livrait entre le brick et la corvette; et, de fait, à chaque volée qu'il envoyait, *l'Épervier* tremblait et craquait dans sa membrure comme s'il eût été sur le point de s'entr'ouvrir.

— Maître Durand, des boulets! — La voie d'eau! — Ma jambe! — répétaient des voix confuses et pressées.

— Mais, sacredieu! un instant; je ne puis pas tout faire : des boulets à envoyer en haut, une avarie à réparer en bas, vos blessures à regarder... Il faut commencer par le plus pressé, et puis on s'occupera de vous, tas de braillards; car à quoi êtes-vous bons maintenant? vous êtes aussi inutiles qu'une vergue sans voiles et sans ralingues.

— Maître! des boulets! vite des boulets!

— Des boulets! vrai Dieu, quels coups! si on joue cet air-là encore pendant un quart d'heure, nous serons à sec de gargousses. Tenez, enfants, et ménagez-les. Ce sont les dernières.

Alors M. Durand quitta le sac du canonnier pour prendre le maillet du calfat, et se précipita dans la fosse aux lions afin d'arrêter la voie d'eau.

— Sacrebleu! je souffre bien, — dit maître Zéli.

Il était étendu par terre dans le faux-pont, à peine éclairé par un fanal soigneusement fermé; sa cuisse droite ne pendait plus qu'à un seul lambeau, la gauche avait été entièrement emportée.

Autour de lui gémissaient d'autres blessés, jetés pêle-mêle sur le plancher en attendant que M. Durand pût quitter le maillet pour le couteau.

— Sacrebleu! j'ai soif, — continua maître Zéli; — je me sens faible. C'est à peine si j'entends nos canons parler; est-ce qu'ils sont enrhumés?

Au contraire, les bordées étaient plus nourries et plus éclatantes que jamais : c'est que l'audition de maître Zéli était déjà affaiblie par les approches de la mort.

— Oh! j'ai soif, — dit-il encore, — et froid, moi qui avais si chaud tout à l'heure! — Puis, s'adressant à un confrère :

— Fais donc attention, toi, le Polonais, qu'est-ce que tu as à te roidir comme ça? Oh! cré coquin! est-il laid! Tiens, voilà ses yeux blancs.

C'en était un qui expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Durand, viens donc, cordieu! — cria de nouveau Zéli, — viens voir ma jambe, mon vieux.

— Je suis à toi dans l'instant; un coup de maillet encore, et l'avarie que nous avions à la flottaison ne paraîtra pas plus que la trace d'un aviron sur la surface de l'eau. Allons, à ton tour; nous nous sommes donc cognés?

— Oui, un peu, — répondit Zéli.

M. Durand décrocha le fanal et l'approcha de maître Zéli, qui grimaça une espèce de sourire, tout fier de la surprise de M. Durand.

— Tiens, — dit le chirurgien-charpentier-canonnier, — où est donc ton autre jambe, farceur?

— Là-haut, sur le gaillard d'avant, encore peut-être... Allons, débarrasse-moi de celle-ci, car elle me gêne. On dirait qu'on m'a attaché un boulet de trente-six au pied. Oh! j'ai soif, toujours soif.

Tout en examinant la jambe de maître Zéli, M. Durand secoua trois ou quatre fois la tête et sifflota, fort bas, il est vrai, l'air du Bouton de rose, puis finit par dire :

— Tu es f...u, mon vieux.

— Ah! mais là, vrai, bien?...

— Oh! bien.

— Alors, si tu es un brave garçon, prends mon pistolet et casse-moi la tête.

— J'allais te le proposer.

— Merci.

— Tu n'as pas de commission avant?

— Non. Ah! si : tiens, voilà ma montre; tu la donneras à Grain-de-Sel.

— Bien. Allons...

— Ah! j'oubliais; si le capitaine ne crève pas là-haut comme un mousquet, dis-lui de ma part qu'il a commandé comme un brave.

— Bien. Voyons...

— Ainsi, tu crois que je suis ce qui s'appelle...

— Oui, foi d'homme, et tu penses bien que je ne voudrais pas faire une farce à un ami.

— C'est vrai. Malgré ça, c'est vexant tout de même... Brrr. Quel froid! Je ne puis presque plus parler... Il me semble que ma langue est aussi lourde qu'un morceau de plomb. Tiens, ça tourne... Adieu, vieux. Encore une poignée de main... Allons, y es-tu?

— Oui.

— Ah çà! ne me manque pas! Feu! me v'là guéri...

Il tomba.

— Pauvre b....., dit M. Durand.

Ce fut l'oraison funèbre de maître Zéli.

M. Durand aurait peut-être désiré terminer toutes ses opérations aussi cavalièrement; mais ses autres clients, effrayés de la violence du topique, qui avait pourtant si bien réussi à maître Zéli, préférèrent des emplâtres d'étoupe et de graisse, que l'honnête docteur appliquait indistinctement à tout et pour tout, avec un supplément de consolations pour les mourants. C'était tantôt : — Bah! après nous, la fin du monde. — Ou bien encore : — La prochaine campagne devait être rude, l'hiver froid, le vin mauvais; — et une foule d'autres gracieusetés destinées à adoucir les derniers moments de ces pauvres pirates, qui avaient le souci de quitter une honorable existence sans trop savoir où ils allaient.

M. Durand fut interrompu brusquement au milieu de ses soins spirituels et temporels par Grain-de-Sel, qui tomba comme une bombe au milieu de sept agonisants et de onze morts.

— Viens-tu gâter ma besogne, chien? — dit le docteur.

Et le mousse reçut avec cette admonition un soufflet à assommer un rhinocéros.

— Non, maître Durand; au contraire, on demande des gargousses là-haut, car on vient d'envoyer la dernière volée; c'est la corvette anglaise qui tient bon, tout de même; elle est rase comme un ponton, et elle fait un feu qu'on ne s'y voit pas... Ah! — Et puis j'ai un doigt emporté par un biscaïen. Tenez, maître Durand...

— Veux-tu pas que je perde mon temps à regarder ton égratignure, gredin, chien!

— Merci, monsieur Durand; le fait est qu'il vaut mieux ça qu'un bras de moins, — dit Grain-de-Sel en tortillant à la hâte son tronçon de doigt dans de l'étoupe. — Mais tenez, — ajouta-t-il, — voilà une pratique qui vous arrive, maître.

C'était un blessé qu'on descendait dans le faux-pont; comme il était mal attaché, il tomba et s'acheva sur le panneau.

— Encore un de guéri, — dit maître Durand, qui était absorbé, pensant à remédier au manque de boulets.

— Des gargousses!... en haut des gargousses! — crièrent plusieurs voix avec un accent de terreur.

— Sacrebleu! quand on devrait charger les caronades avec des mousses, on fera feu sur l'Anglais! — s'écria maître Durand en montant rapidement sur le pont.

Grain-de-Sel le suivait, ne sachant pas si l'intention que le maître avait manifestée, de l'employer comme projectile, était une plaisanterie ou non. Mais, fidèle à son système de consolation, il se dit : — J'aimerais encore mieux ça que d'être pendu par les Anglais.

CHAPITRE XII

COMBAT

> Silence! tout est fait, tout retombe à l'abîme :
> L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
>
> VICTOR HUGO, *Navarin.*

— Eh bien! des boulets, ou nous sommes coulés comme des chiens! — cria Kernok à maître Durand aussitôt que celui-ci parut sur le pont.

— Pas un, — dit le docteur en grinçant des dents.

— Que mille millions de tonnerres enlèvent le brick! et rien, rien pour recevoir l'Anglais qui va nous aborder! Tiens, sacrebleu! regarde...

Et ce disant, Kernok poussa Durand contre le bastingage,

qui tombait en morceaux. En effet, quoique la corvette fût horriblement avariée, elle venait vent arrière sur le brick sous un lambeau de sa misaine, tandis que *l'Épervier*, qui avait perdu toutes ses voiles et ne gouvernait plus qu'au moyen de son foc et de sa brigantine, ne pouvait éviter l'abordage que l'Anglais voulait tenter, étant bien supérieur en nombre.

— Pas un boulet! pas un boulet! Saint Nicolas! sainte Barbe, et tous les saints du calendrier, si vous ne venez pas à mon aide, — cria Kernok dans un état d'effroyable exaspération, — je jure d'aller chamberner et bouleverser vos niches, comme je brise ce compas! Et que le tonnerre m'écrase s'il reste pierre sur pierre d'une seule de vos chapelles sur toute la côte de Pempoul!!!

Et le pirate, écumant de colère, avait mis en pièces une des boussoles qui se trouvaient près de lui.

Il paraîtrait que tous les saints que Kernok implorait si brutalement voulurent se conduire en gens canonisés. Des hommes auraient puni le téméraire, des demi-dieux vinrent à son secours, montrant par là combien leur essence éthérée était supérieure à nos intelligences étroites et rancunières.

Aussi, à peine Kernok eut-il terminé sa singulière et effrayante invocation, que, frappé d'une idée subite, d'une idée d'en haut peut-être, il s'écria en rugissant de joie :

— Les piastres!... cordieu, mes garçons, les piastres!... chargeons-en nos pièces jusqu'à la gueule; cette mitraille-là vaut bien l'autre. — L'Anglaise veut de la monnaie, elle en aura, et de la toute chaude, qui, en sortant de nos canons, ressemblera plutôt à des lingots de bronze qu'à de bonnes gourdes d'Espagne. — Les piastres sur le pont!... les piastres!

Cette idée électrisa l'équipage. Maître Durand se précipita dans la soute, et l'on roula sur le pont trois barils d'argent, cent cinquante mille livres environ.

— Hourra! Mort aux Anglais! — crièrent les dix-neuf pirates qui restaient en état de combattre, noirs de poudre et de fumée, et nus jusqu'à la ceinture pour manœuvrer plus à l'aise.

Et une sorte de joie féroce et délirante les exalta.

— Les chiens d'Anglais ne chanteront pas que nous sommes

avares, — dit l'un; — car cette mitraille-là va bien payer le chirurgien qui les pansera.

— On voit que nous nous battons avec une dame. Sacre-dieu! quelle galanterie! des boulets d'argent!... On soigne la corvette, — dit un autre.

— Je ne demanderais qu'une gargousse comme ça de haute paye, pour m'amuser à Saint-Pol, — reprit un troisième.

Et de fait, on jetait l'argent à poignée dans les caronades, on les en gorgeait. Cinquante mille écus y passèrent.

A peine toutes les pièces étaient-elles chargées que la corvette se trouvait près du brick, manœuvrant de manière à engager son beaupré dans les haubans de *l'Épervier;* mais Kernok, par un mouvement habile, passa au vent de l'Anglais, et une fois là, se laissa dériver sur lui.

A deux portées de pistolet, la corvette lâcha sa dernière bordée; car elle aussi avait épuisé ses munitions; elle aussi s'était battue bravement et avait fait des prodiges de courage, depuis deux heures que durait ce combat acharné. Malheureusement la houle empêcha les Anglais de pointer juste, et toute leur volée passa au-dessus du corsaire, sans lui faire aucun mal.

Un matelot du brick fit feu avant l'ordre.

— Chien d'étourdi! — s'écria Kernok; et le pirate roulait à ses pieds, abattu d'un coup de hache.

— Et surtout, — s'écria-t-il, — ne faites feu que lorsque nous serons bord à bord; qu'au moment où les Anglais iront pour sauter sur notre pont, nos canons leur crachent au visage, et vous verrez que cela les vexera, soyez-en sûrs!

A cet instant même, les deux navires s'abordèrent. Ce qui restait de l'équipage anglais était dans les haubans et sur les bastingages, la hache au point, le poignard aux dents, prêts à s'élancer d'un bond sur le pont du brick.

Un grand silence à bord de *l'Épervier*...

— Away! goddam, away! lascars, — cria le capitaine anglais, beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui, ayant eu les deux jambes emportées, s'était fait mettre dans un baril de son pour arrêter l'hémorragie et pouvoir commander jusqu'au dernier moment.

— Away! goddam! — répéta-t-il.

— Feu, maintenant, feu sur l'Anglais! — hurla Kernok.

Alors tous les Anglais s'élancèrent sur le brick.

Les douze caronades de tribord leur vomirent à la face une grêle de piastres, avec un fracas épouvantable.

— Hourra!... — cria l'équipage tout d'une voix.

Quand l'épaisse fumée se fut dissipée, et qu'on put juger de l'effet de cette bordée, on ne vit plus aucun Anglais, aucun... Tous étaient tombés à la mer ou sur le pont de la corvette, tous étaient morts ou affreusement mutilés. Aux cris du combat avait succédé un silence morne et imposant; et ces dix-huit hommes qui survivaient seuls, isolés au milieu de l'Océan, entourés de cadavres, ne se regardaient pas sans un certain effroi!

Kernok lui-même fixait les yeux avec stupeur sur le tronc informe du capitaine anglais; car la mitraille d'argent lui avait encore emporté un bras. Ses beaux cheveux blonds étaient souillés de sang; pourtant le sourire lui restait sur les lèvres... C'est qu'il était mort sans doute en pensant à elle, à elle, qui, baignée de larmes, allait revêtir de longs habits de deuil, en apprenant sa fin glorieuse. Heureux jeune homme! Il avait peut-être aussi sa vieille mère pour le pleurer, lui qu'elle avait bercé tout petit enfant. C'était peut-être un avenir brillant qui avortait, un nom illustre qui s'éteignait en lui. Quels regrets il devait laisser! Combien on devait le plaindre! Heureux! trois fois heureux jeune homme! que ne devait-il pas à la couleuvrine de Kernok! d'un boulet elle en avait fait un héros pleuré dans les trois royaumes. Quelle belle invention que la poudre à-canon!

Tel devait être à peu près le résumé des réflexions de Kernok; car il resta calme et riant à la vue de cet horrible spectacle.

Ses matelots, au contraire, s'étaient longtemps regardés avec une espèce d'étonnement stupide. Mais, ce premier mouvement passé, le naturel insouciant et brutal reprenant le dessus, tous, d'un mouvement spontané, crièrent : — Hourra! Vive *l'Épervier* et le capitaine Kernok!

— Hourra! mes garçons! — reprit celui-ci. — Eh bien! vous le voyez, *l'Épervier* a le bec dur; mais il faut maintenant son-

ger à réparer nos avaries. Suivant mon estime, nous devons être du côté des Açores. La brise fraîchit; allons, enfants, nettoyons le pont. Et quant aux blessés... quant aux blessés, — répéta-t-il d'un air pensif, en frappant machinalement le bastingage avec sa hache d'armes, — tu les feras porter à bord de la corvette, maître Durand, — dit-il brusquement.

— Pour?... — demanda celui-ci d'un air interrogatif.

— Tu le sauras, — répondit Kernok d'un air sombre, en fronçant ses épais sourcils.

Maître Durand fut remplir les ordres du capitaine en murmurant : — Que veut-il en faire? C'est louche...

— Mousse, ici! — cria Kernok à Grain-de-Sel, qui essuyait d'un air triste la montre que maître Zéli lui avait léguée; — car elle était toute couverte de sang.

Le mousse leva la tête; des larmes roulaient dans ses yeux. Il s'avança près du terrible capitaine sans penser à trembler. Une idée fixe le dominait, c'était le souvenir de la mort de maître Zéli, auquel il était vraiment bien attaché.

— Tu vas descendre à fond de cale, et dire à ma femme qu'elle peut venir m'embrasser; entends-tu? — dit Kernok.

— Oui, capitaine, — répondit Grain-de-Sel; — et une grosse larme tomba sur la montre.

Il disparut aussitôt par le grand panneau pour chercher Mélie.

Kernok monta avec agilité dans les hunes, examina le gréement avec la plus scrupuleuse attention : les avaries étaient nombreuses, mais pas inquiétantes, et avec le secours de mâts et de vergues de rechange, il vit bien qu'il pourrait continuer sa route et regagner le port le plus voisin.

Grain-de-Sel remonta sur le pont, mais seul.

— Eh bien! — dit Kernok, — où est donc ma femme, butor?

— Capitaine... c'est que...

— C'est que quoi? parleras-tu, chien?

— Capitaine... elle est dans la cale...

— Je le sais bien. Pourquoi ne monte-t-elle pas, gredin?

— Ah dame! capitaine... c'est qu'elle est morte...

— Morte!... morte! — dit Kernok en pâlissant; et, pour la première fois, sa figure exprima la douleur et l'angoisse.

— Oui, capitaine, morte derrière une caisse à eau, tuée par un boulet qui est entré au-dessous de la flottaison; et ce qu'il y a de drôle, c'est que le corps de madame votre femme a bouché juste le trou que le boulet avait fait; sans cela l'eau entrait, et le brick était coulé. Madame votre femme a sauvé *l'Épervier*, tout de même, et il vaut bien mieux ça pour elle que...

Grain-de-Sel, qui avait baissé les yeux au commencement de sa narration, ne pouvant soutenir le regard étincelant de Kernok, se hasarda à lever la tête.

Kernok n'était plus là; il s'était précipité dans la cale, et il regardait, les yeux secs, les bras croisés, les poings convulsivement serrés; car, suivant le rapport du mousse, la tête et une partie de l'épaule de Mélie, broyées dans le trou du boulet, avaient empêché le projectile d'aller plus loin.

Pauvre Mélie! sa mort même avait été utile à son Kernok.

Le pirate resta seul environ deux heures, enfermé dans la cale près des restes de Mélie. Là, il usa sa douleur, car lorsqu'il remonta sur le pont, sa figure était impassible et froide. Seulement, un peu avant son retour, un cri douloureux s'était fait entendre, et une masse informe avait disparu au milieu des eaux. — C'était le cadavre de Mélie.

Pendant ce temps, maître Durand avait fait porter les blessés sur la corvette anglaise.

— Mais pourquoi ne nous laisse-t-on pas à bord du brick? — demandaient-ils avec instance au bon docteur.

— Mes enfants, je n'en sais rien; c'est peut-être parce que l'air est meilleur ici, et dans les blessures graves il faut changer d'air, c'est connu.

— Mais, maître Durand, voilà qu'on emporte pour le brick toutes les vergues et les mâts de rechange de la corvette. Comment allons-nous donc naviguer?

— Peut-être par la vapeur, — répondit M. Durand, qui ne pouvait résister au plaisir de faire une plaisanterie.

— Tiens... vous vous en allez, maître Durand, et vous aussi, camarades. Eh bien, et nous! et nous!... Maître Durand!... maître Durand!

Ainsi disaient les blessés, assez forts pour crier, mais non

pour marcher, en voyant le chirurgien-canonnier-charpontier descendre dans son canot et regagner le brick avec son équipage.

— Oui, le plus souvent que c'est pour nous faire changer d'air qu'on nous envoie ici, — dit un Parisien qui avait un bras de moins et un biscaïen dans la colonne vertébrale.

— Eh bien! pourquoi nous y envoie-t-on, Parisien? — demandèrent plusieurs voix avec inquiétude.

— Pourquoi?... dans le but de nous faire crever, pendant qu'ils profiteront de nos parts de prise. Comme c'est malin! Seulement, s'ils avaient eu pour deux liards de cœur, ils auraient fait une trouée dans la cale pour nous couler... au lieu de laisser ici de bons enfants s'entre-dévorer comme des requins. Ça sera dans le genre du *Colin* que j'ai vu au Mont-Thabor chez M. Franconi, — ici sa voix commence à s'affaiblir, — car je viens de leur entendre dire qu'il ne restait pas de vivres à bord de la corvette, et que c'est en partie pour s'en procurer qu'elle nous avait donné la chasse. C'est vexant tout de même de mourir quand on est riche; car, avec ma part de prise, je m'en serais joliment donné à Paris... Dieu! la Chaumière, — le Vauxhall, — l'Ambigu... — et les demoiselles ! ! ! Ah! oui, c'est vexant; car maintenant le temps de nouer une garcette, et je serai cuit... je ne sens déjà plus mes jambes, et puis on dirait que mon cœur se retourne... — Adieu, les autres. C'est pour vous que ça va être sciant... car vous n'êtes pas tendres, mes agneaux... Vous serez joliment coriaces, et pour vous avaler il faudra une fameuse sauce... — Sa langue devint alors tellement embarrassée, qu'il fut impossible d'entendre un mot. Cinq minutes après il était mort. Le Parisien avait deviné juste : il est impossible de rendre les imprécations et les malédictions dont Kernok et le reste de l'équipage furent accablés. Un blessé anglais, qui comprenait le français, fit part à ses compatriotes de la destinée qui les attendait. La rumeur augmenta. Chacun jurait et blasphémait dans sa langue. C'était un bruit! un bruit! à réveiller un chanoine. Mais tous ces malheureux étaient trop grièvement blessés pour pouvoir se lever; et, d'ailleurs, pas d'embarcations...

Il y en eut plusieurs qui se roulèrent près de la coupée des

bastingages, et se laissèrent tomber à la mer, prévoyant toute l'horreur du sort qui était réservé à leurs compagnons.

— C'est fait ! — dit maître Durand à Kernok, dès qu'il fut de retour.

— Nous sommes parés, — répondit Kernok ; — la brise fraîchit du sud. Avec cette misaine pour grand'voile, et les perroquets au lieu de huniers, nous pouvons faire route. Oriente grand largue et mets le cap au nord-nord-est.

— Ainsi, — dit maître Durand en montrant la corvette qui se balançait désemparée, — ces pauvres diables, nous les laissons là ?

— Oui... — répondit Kernok.

— C'est tout de même un procédé peu délicat.

— Ah ! vrai... Sais-tu ce qui nous reste de vivres à bord, grâce à la fête que je vous ai donnée, sauvages ?

— Non.

— Eh bien ! il nous reste un baril de biscuits, trois tonnes d'eau et une caisse de rhum ; car vous avez gaspillé en un jour les vivres de trois mois.

— C'est autant de notre faute que de la leur.

— Je m'en... moque ; nous avons encore peut-être huit cents lieues à faire et dix-huit matelots à nourrir ; or, ceux-là doivent passer avant tout, car ils sont en état de manœuvrer.

— Ceux que vous laissez sur la corvette vont crever comme des chiens, ou se manger les uns les autres ; car demain, après-demain... ils auront faim.

— Je m'en... moque, qu'ils crèvent ! Il vaut mieux que ce soient ceux qui sont à moitié morts que nous autres, qui avons encore du câble à filer.

Les matelots du brick entendaient cette conversation ; ils commencèrent à murmurer : — Nous ne voulons pas abandonner nos camarades, — dirent-ils.

Kernok promena sur eux son coup d'œil d'aigle, mit sa hache d'armes sous son bras, croisa ses mains derrière son dos, et dit d'une voix impérieuse : — Hein ? vous ne... voulez pas ?...

On fit silence, profond silence.

— Je vous trouve encore de singuliers animaux ! — s'écria-t-il. — Sachez donc, canailles, que nous sommes à huit cents

lieues de toute terre; qu'il faut compter sur au moins quinze jours de traversée, et que si nous gardons les blessés à bord, ils soifferont toute notre eau, et ne nous serviront pas plus qu'un aviron à un trois-ponts.

— C'est vrai, — interrompit le canonnier-chirurgien-charpentier, — rien ne boit comme un blessé; c'est comme l'ivrogne, c'est desséchant.

— Et quand nous serons sans eau et sans biscuits, est-ce saint Kernok qui vous en enverra? Nous serons obligés de manger notre chair et de boire notre sang, comme ils vont faire, du reste; belle chienne de nourriture. Ça vous tente, n'est-ce pas, tas de lascars que vous êtes; au lieu qu'en tâchant de rallier Bayonne ou Bordeaux, nous pouvons revoir la France et y vivre en bons bourgeois avec notre part de prise, qui ne sera pas mince, puisqu'elle sera augmentée de la leur... — ajouta Kernok en désignant les blessés de la corvette.

Cet argument calma victorieusement les derniers scrupules des récalcitrants.

— Enfin, — dit Kernok, — ce sera comme ça, parce que je le veux; est-ce clair, hein? Et le premier qui ouvre la bouche, je la lui fermerai, moi, avec la coquille de mon poignard. Allons, cordieu! courons grand largue une bordée au nord.

Les dix-huit hommes qui composaient alors l'équipage obéirent en silence, jetèrent un dernier regard sur leurs compagnons, leurs frères, qui poussaient des cris affreux en voyant le brick s'éloigner. Puis, comme la brise fraîchit beaucoup, *l'Épervier* fut bientôt loin du lieu du combat. Mais le lendemain une horrible tempête s'éleva, d'énormes montagnes d'eau semblaient à chaque minute devoir submerger le brick, qui, ayant mis à la cape, fuyait devant le temps sous sa pouiouse.

Enfin, après une traversée pénible, *l'Épervier* atteignit Nantes, y relâcha pour réparer ses avaries, et, suivant les vœux de Kernok, reprit la mer pour venir mouiller encore une fois dans la baie de Pempoul.

Là, une commission d'enquête fut formée pour vérifier la légalité de la prise. Alors Kernok jura tous ses jurons qu'il irait désormais débarquer à Saint-Thomas, puisque ces cormorans

d'administrateurs venaient pêcher dans ses eaux! Ce furent ses propres expressions.

CHAPITRE XIII

LES DEUX AMIS

> Un' âme si rare et exemplaire ne couste-t'elle non plus à tuer qu'une âme populaire et inutile?
>
> MONTAIGNE, liv. II, ch. XIII.

C'est une bonne auberge que l'auberge de *l'Ancre d'or*, à Plonezoch. Près de la porte s'élèvent deux beaux chênes verts et touffus, qui ombragent des tables de noyer toujours engageantes, tant elles sont soigneusement cirées; et comme *l'Ancre d'or* est placée sur la grande place, il n'y a pas de coup d'œil plus animé, surtout à l'heure du marché, par une belle matinée de juillet.

Aussi deux honnêtes compagnons, deux appréciateurs de cette heureuse localité avaient pris racine devant une de ces tables si luisantes et si polies; ils causaient de choses et d'autres, et la conversation devait durer depuis longtemps, car un bon nombre de bouteilles vides formaient un imposant et diaphane rempart autour des interlocuteurs.

L'un, pouvant bien avoir soixante ans, fort laid, fort brun, fort trapu, avait de larges et longs favoris tout blancs, qui tranchaient d'une manière bizarre avec son teint basané. Il était vêtu d'un vaste habit bleu grotesquement taillé, d'un large pantalon de toile et d'un gilet d'écarlate aux boutons à ancres, trop court au moins de six pouces; enfin un immense col de chemise roide et empesé se dressait menaçant bien au-dessus des oreilles de ce personnage. En outre, de larges boucles d'argent brillaient à ses souliers, et un chapeau verni, impertinemment posé sur le côté de sa tête, achevait de lui donner un air crâne et coquet qui contrastait singulièrement

avec son âge avancé. Au reste, il était évidemment en toilette et paraissait gêné dans ses atours.

Son ami, d'une mise moins recherchée, paraissait beaucoup plus jeune. Une veste et un pantalon de drap composaient toute sa parure, et une cravate noire, nouée négligemment, permettait de voir son cou nerveux qui supportait une figure hâlée, mais riante et ouverte.

— Vienne la Saint-Saturnin, — dit-il en frappant légèrement le fourneau de sa pipe sur la table pour en faire sortir toute la cendre, — vienne la Saint-Saturnin, et il y aura vingt ans que *l'Épervier*, — ici il ôta sa toque de laine à carreaux rouges et bleus, — que notre pauvre brick aura mouillé pour la dernière fois dans la baie de Pempoul, sous le commandement de feu M. Kernok. — Et il soupira en secouant la tête.

— Comme le temps passe! — reprit l'homme au grand col de chemise en avalant un énorme verre d'eau-de-vie; — il me semble que c'est hier, n'est-ce pas, Grain-de-Sel? Et je t'appelle toujours Grain-de-Sel entre nous, parce que tu me l'as permis, mon garçon. Hé! hé! cela me rappelle notre bon temps. — Et le vieillard se prit à rire doucement.

— Sacredieu! ne vous gênez pas, monsieur Durand; vous êtes un ancien, vous, un ami de ce pauvre M. Kernok. — Et il leva encore les yeux au ciel en soupirant.

— Que veux-tu, mon garçon, quand vient l'heure de déraper, — dit M. Durand en humant, avec un long sifflement, une goutte de vin qui restait au fond de son verre, vide depuis longtemps, — quand la camarde nous tient à pic, il faut bien que le câble cède. C'est ce que je disais toujours à mes malades, à mes calfats, ou à mes canonniers, car tu sais...

— Oui, oui, je sais, maître Durand, — répondit aussitôt Grain-de-Sel, qui tremblait d'entendre l'ex-canonnier-chirurgien-charpentier de *l'Épervier* recommencer le récit de ses triples exploits; — mais c'est plus fort que moi, ça me fend le cœur quand je pense qu'il y a encore un an ce pauvre M. Kernok était là-bas dans sa ferme de Treheurel, et que nous fumions tous les soirs une vieille pipe avec lui.

— C'est vrai, Grain-de-Sel. Dieu de Dieu! quel homme! Était-il aimé dans ce canton! Un malheureux matelot lui de-

mandait-il quelque chose, il l'obtenait à l'instant. Enfin, depuis vingt ans qu'il s'était retiré des affaires pour vivre en bourgeois, il n'y avait qu'une voix sur sa bienfaisance. Et puis quelle respectable figure lui donnaient ses grands cheveux blancs et son habit marron! avait-il l'air bonhomme quand il portait sur son dos les petits enfants du vieux Cerisoët le canonnier, ou qu'il leur faisait des bateaux de sureau! Seulement, moi, je lui faisais toujours un reproche à ce pauvre Kernok, c'était de donner dans la calotte.

— Ah! parce qu'il était marguillier! Bah! c'était pour tuer le temps. Mais avouez tout de même qu'il représentait joliment dans son banc de chêne, avec ses gants blancs et son jabot, le jour de fête de la paroisse de Saint-Jean-du-Doigt.

— J'aimais mieux le voir sur son banc de quart, une hache à la main et sa corne d'amorce en sautoir, — répondit l'ex-canonnier-charpentier-chirurgien en remplissant son verre.

— Et à la procession donc, maître Durand, quand il rendait le pain béni, se dandinait-il avec son cierge, qu'il voulait toujours tenir comme une épée, malgré les leçons de l'enfant de chœur. Mais ce qui désolait surtout M. le curé, c'est que le capitaine Kernok chiquait tant, qu'à la messe il crachait sur tout le monde.

— Ça le désolait, ça le désolait... c'est donc pour ça qu'il a embêté mon vieux camarade pour lui faire laisser au presbytère vingt arpents de ses meilleurs prés.

Ici Grain-de-Sel allongea beaucoup la lèvre inférieure en clignotant des yeux, regarda maître Durand de l'air le plus fin, le plus malicieux, le plus narquois qu'il lui fut possible d'improviser, en secouant la tête d'un air négatif.

— Sacrebleu! je le sais bien, — répéta maître Durand, presque offensé de la pantomime de l'ancien mousse.

— Allons, allons, soyez calme, maître Durand, — reprit celui-ci; — ce n'est pas au curé qu'il a fait cette donation.

Ici une pause, ici l'étonnement de maître Durand se manifesta par l'écarquillement excessif de ses paupières et par l'absorption d'un glorieux verre de vin.

— C'est, — dit Grain-de-Sel, — c'est à la nièce du curé, eh!

— Ah! le vieux farceur, le vieux farceur, — murmura

maître Durand en poussant un éclat de rire tout homérique; — je ne m'étonne plus s'il était marguillier et s'il rendait le pain bénit.

Et il se laissa aller avec Grain-de-Sel à des élans de gaieté si bruyants, que des chiens qui passaient en aboyèrent.

— Ce qu'il y a de vexant, — reprit Grain-de-Sel, — c'est que toute la fortune de M. Kernok retourne au gouvernement, et cela, parce qu'il n'a pas fait de testament.

— Fallait y penser. Et qu'est-ce qui pouvait prévoir cet accident-là?

— Vous l'avez vu, vous, après la chose... n'est-ce pas, monsieur Durand? car moi, j'étais allé à Saint-Pol.

— Sûr que je l'ai vu. Figure-toi, mon garçon, qu'on vient me dire : Monsieur Durand, ça sent le brûlé chez M. Kernok, mais un drôle de brûlé! Il était, ma foi, huit heures du matin, et personne n'osait entrer dans sa chambre; ils sont si bêtes! J'y entre, moi, mon garçon, et... Ah! mon Dieu! tiens, donne-moi à boire, car ça me fait mal toutes les fois que j'y pense.

Il se remit un peu par un large trait d'eau-de-vie, et continua :

— J'y entre, et figure-toi que je manque d'être suffoqué en voyant le corps de mon pauvre vieux Kernok tout couvert d'une large flamme bleue qui courait de la tête aux pieds, tout juste comme la flamme du punch. Je m'approchai, je jetai de l'eau; bah! il brûlait plus fort, car il était à moitié cuit.

Grain-de-Sel pâlit.

— Ça t'étonne, mon garçon : eh bien, moi, je m'y attendais, je l'avais prédit.

— Prédit!...

— Oui. Il buvait trop d'eau-de-vie, et je lui disais toujours : Mon vieux camarade, tu finiras par une *concustion invantanée*, — dit maître Durand avec importance, en appuyant sur chaque mot et en gonflant ses joues.

Il voulait dire une combustion instantanée, solution exacte et vraie de la mort de Kernok, donnée par un médecin de Quimper, fort habile homme, qu'on avait mandé un peu tard.

— Et ça ne vous fait pas trembler, monsieur Durand? — dit Grain-de-Sel, qui voyait avec peine l'ex-canonnier-chirurgien

charpentier prendre la même direction que son défunt capitaine.

— Moi, c'est bien différent, mon garçon, je coupe mon eau-de-vie avec du vin, — et il la buvait pure, le vieux lascar.

— Ah !... — répondit Grain-de-Sel, peu convaincu de la tempérance de M. Durand.

— Tiens, — dit celui-ci, — en voilà un qui mourra dans la peau d'un voleur, si on ne l'écorche pas tout vif.

Et il montrait un grand homme sec et mince, à uniforme bleu, brodé d'argent, qui traversait la place. — Que je voudrais être à bord avec ce chien de Plik, lui les bras attachés à une échelle de hauban, le dos nu... et moi une bonne garcette à la main ! Quand je pense que pour avoir passé par les mains de ce gueux de commissaire, nos parts de prise ont diminué de neuf dixièmes; qu'au lieu d'avoir les soixante mille francs qui me font vivre depuis vingt ans, je devrais peut-être avoir un million, et que ce pauvre vieux Kernok n'a eu en tout que deux cent mille francs sur les tonnes d'argent qui nous revenaient du trois-mâts espagnol !

— Bah ! — reprit Grain-de-Sel, — un peu plus, un peu moins. J'ai tout de même été bien content de quitter le métier avec ce que j'ai eu, et de pouvoir m'acheter un chasse-marée pour faire le cabotage. Mais c'est depuis que je ne vois plus ce pauvre M. Kernok que quelque chose me manque.

— A propos, — reprit M. Durand, — je crois que voici bientôt l'heure du service que nous lui faisons faire à Saint-Jean-du-Doigt, à ce pauvre vieux.

Grain-de-Sel tira une montre d'argent d'au moins un pouce d'épaisseur.

— Vous avez raison, monsieur Durand, il est dix heures. — Puis, allongeant sa montre, attachée avec soin à une longue chaîne d'acier renforcée d'un cordonnet noir : — Tenez, la reconnaissez-vous ? — dit-il au maître.

— Si je la reconnais !... c'est celle que ce pauvre Zéli m'a dit de te remettre le jour du combat de *l'Épervier* contre la corvette. Pauvre Zéli ! je le vois encore, me tendant la main, et me disant : — Tiens... c'est pour Grain-de-Sel. Adieu... vieux... ne me manque pas. — Sacrebleu ! — dit le vieillard

tout ému, — ça me fait plus de peine en y pensant maintenant, que ça ne m'en a fait dans le moment. Pauvre Zéli ! — Et la tête de M. Durand retomba dans ses mains calleuses et ridées.

Grain-de-Sel paraissait absorbé par un douloureux souvenir en regardant sa montre.

— Ça nous fait cinq litres et une bouteille d'eau-de-vie, — dit l'aubergiste, son bonnet à la main, et inquiet du séjour prolongé des deux marins.

— Paye-toi là-dessus, — dit Grain-de-Sel en lui jetant une pièce d'or.

Et donnant le bras au vieux Durand, il gagna avec lui la chapelle de Saint-Jean-du-Doigt.

CHAPITRE XIV ET DERNIER

LA MESSE DES MORTS

. . . Elle frappe les airs comme le glas funeste
Qui demande aux vivants des larmes pour les morts,
Alors qu'un froid cercueil est tout ce qui nous reste
De *celle* qui sourit à nos premiers efforts.

SEXTIUS DELAUNAY, *Œuvres inédites.*

Figurez-vous une anse resserrée entre deux montagnes, dans laquelle une foule de bateaux bretons, aux voiles rouges et carrées, viennent aborder en s'échouant sur un beau fond de sable d'une blancheur éblouissante.

Au fond, c'est la mer, dont les flots bleus, après avoir prolongé les contours de la baie, viennent mourir sur de fraîches prairies toutes coupées de haies de rosiers sauvages et d'aubépines en fleurs qui répandent au loin leur parfum.

Çà et là quelques chênes séculaires soutiennent un toit de chaume couvert de jolies pervenches bleues et de clématites, qui pendent en longues guirlandes.

Pour animer ce paysage, tantôt c'est une chèvre dressée

sur ses pattes de derrière, qui paraît suspendue à ces festons verdoyants; tantôt c'est la mince charrette traînée par de grands bœufs, et le cri rauque et continu de l'essieu, et la chanson sauvage du Bragoubras, et l'allure rapide du montagnard d'Arrès, qui monte à cru un de ces petits chevaux noirs au poil frisé, à l'œil saillant, aux jambes nerveuses, qui gravissent les mornes de la côte avec autant de légèreté qu'un chamois.

Puis, au milieu de cette colline, dont la pente est presque insensible, on voit les bâtiments consacrés à Saint-Jean-du-Doigt. Ici l'église gothique, avec ses arceaux et ses ogives, ses longues et frêles colonnes, ses frontons découpés à jour comme une légère dentelle, contraste singulièrement avec le lourd clocher de plomb qui élève son faîte gris et terne au-dessus de la sombre verdure des mélèzes et des sapins.

Les tintements redoublés de toutes les cloches de l'église de Saint-Jean annonçaient la cérémonie dont nous avons parlé, un service funèbre pour l'âme de feu M. Barbe-Nicolas Kernok, propriétaire à Treheurel. Or, toute la population du canton, dont le digne vieillard était adoré, avait quitté ses travaux pour venir rendre un dernier hommage à son respectable bienfaiteur.

Il fallait voir quelle foule se pressait sous le porche de l'église, et les jeunes filles au corset écarlate brodé de bleu, à la blanche coiffe, et les vieilles femmes avec leurs capes, qui les cachaient, et les hommes avec leur barrette noire, d'où s'échappaient de longs cheveux qui tombaient jusque sur leur large ceinture de cuir, où était passé un large couteau.

Tout cela se heurtait et devisait en attendant que les portes fussent ouvertes.

Bientôt arrivèrent Grain-de-Sel et maître Durand. A leur aspect, toutes les têtes s'inclinèrent; eux ne répondirent que par un salut protecteur à ces marques de déférence.

Enfin, la porte s'ouvrit; chacun se rua, se heurta, se coudoya, et chacun fut casé.

Le soleil dardait joyeusement ses rayons dorés à travers les vitraux coloriés de la chapelle, et venait réfléchir leurs mille nuances sur le banc de chêne noir et poli, tout chargé de lourdes sculptures, sur le banc où s'épanouissait Kernok aux

jours solennels. Hélas! qu'il était bien! avec quelle dignité calme il étalait son immense jabot et son habit marron! avec quelle adresse il dérobait sa chique à l'œil du curé! avec quel air de componction il fermait les yeux, feignant de prier et de se recueillir, alors que le prône du prédicant l'affectait de la plus agréable somnolence.

Et il fallait que le souvenir de cette figure vénérable fût encore bien présent à la pensée de Grain-de-Sel et de M. Durand; car ils s'arrêtèrent immobiles devant le banc d'œuvre.

— Je crois toujours le voir, — dit M. Durand.

— Et moi aussi, — répondit Grain-de-Sel.

Une rumeur sourde annonça l'arrivée de M. Karadeuc, le desservant de la paroisse.

Il officia.

Après l'office, M. Karadeuc monta en chaire.

Alors les fidèles saisirent ce moment pour éternuer, se moucher, tousser, bâiller, soupirer, se tourner et se retourner.

Puis on fit silence... mais un grand silence!

Le prédicateur s'avança sur le bord de sa tribune, y étala des mains osseuses et velues; ses yeux brillaient sous ses épais sourcils roux, et sa bouche grimaçait un singulier sourire... puis il commença :

« Mes chers frères, *apprehendi te ab extremis terræ et a longinquis ejus vocavi te; elegi te, et non abjeci te; ne timeas, quia ego tecum sum.* »

Comme l'auditoire se composait de bas Bretons renforcés, cet exorde fit peu d'effet.

« Oui, mes frères, ce qui veut dire : Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté; ne crains rien, parce que je viens à toi.

» Or, mes frères, ces paroles peuvent s'appliquer au vertueux, au digne, au respectable vieillard que nous pleurons tous... en un mot, à Barbe-Nicolas Kernok, ancien négociant. »

Ici M. Durand donne un premier coup de coude à Grain-de-Sel, qui, se prenant le nez entre le pouce et l'index, laisse échapper une espèce de mugissement sourd et de rire étouffé.

« Hélas! mes frères, reprit le curé, cet ancien négociant, ce

Kernok, c'était aussi un agneau éloigné du bercail! Cet agneau était aussi dans des pays éloignés... et la Providence l'a pris par la main. »

— Par la patte, dit le vieux Durand.

— Comparer le capitaine à un agneau! — répondit Grain-de-Sel en mettant sa toque devant sa figure.

Le prédicateur continua nonobstant.

« La Providence, mes frères, lui a dit aussi : *Elegi, non abjeci te*... je t'ai choisi, et je ne t'ai pas repoussé, quoique ta vie ait été agitée. »

— Il appelle ça *agitée*, — murmura Durand en donnant un second coup de coude à Grain-de-Sel, qui riposta avec la même énergie, c'est-à-dire d'une force à enfoncer deux côtes à l'ex-charpentier-chirurgien-canonnier. Oh! ils se comprenaient.

« ... Oui, mes frères, agitée. Mais après avoir navigué sur une mer orageuse, la poupe de son esquif atteignit un rivage de paix et de repos. »

— La poupe! ça parle marine! — dit Durand d'un air méprisant; la proue donc, la proue, sacristain!

Le curé jeta un regard d'indignation sur Durand et répéta avec obstination :

« Mais la *poupe* de son esquif atteignit enfin le rivage de paix et de repos, où ce vertueux, ce digne, ce respectable, cet angélique vieillard fit épanouir la fleur de la bienfaisance et de la religion. »

— Est-il bête, ce curé! — murmura Grain-de-Sel.

— Bête comme un hareng, — répondit Durand en haussant les épaules.

« ... Ainsi, mes frères, reprit le prédicateur, unissez-vous à moi pour remercier le Roi des rois de ce qu'il a couronné celui que nous pleurons d'une des auréoles de son éternité. »

— Amen, — répondirent les assistants.

— Dis donc, Grain-de-Sel, vois-tu le capitaine Kernok coiffé d'une auréole? — dit maître Durand.

Mais Grain-de-Sel ne l'écoutait plus, car le curé était descendu de la chaire pour se diriger vers le cimetière où reposait Kernok; ils arrivèrent devant sa tombe.

La figure de Grain-de-Sel devint sombre et sévère, il tenait

sa toque dans ses deux mains pendantes, et Durand lui serrait le bras en s'essuyant les yeux.

Alors le curé dit quelques prières, qui furent répétées en chœur par les assistants agenouillés, puis tout le monde se retira.

Durand et Grain-de-Sel restèrent seuls.

Et le soleil avait déjà disparu depuis longtemps derrière les montagnes de Tregnier, que les deux amis étaient encore assis près du tombeau de Kernok, muets et pensifs, la tête cachée dans leurs mains.

PLIK ET PLOK

EL GITANO

Cara de angel y corazon de demonio.
Figure d'ange et cœur de démon.

LOPEZ DE VEGA

CHAPITRE PREMIER

LE BARBIER DE SANTA-MARIA

Un barbero di qualidad.

— Par l'œil de saint Proco, je vous jure, mon compère, que le Gitano va débarquer à Matagorda. Ma digne tante Isabella, en revenant de l'île de Léon, a vu tous les gardes-côtes sur pied, et m'a dit qu'on avait posté deux vedettes dans le phare pour surveiller les évolutions du navire de ce damné, que l'on aperçoit au large.

— Par la châsse de saint Iago! compère, le pêcheur Pablo arrive de Conil, et il vient de me répéter encore que la tartane aux voiles rouges est mouillée à une demi-portée de canon de la côte, et que tous les habits de cuir [1] sont en alerte...

— On a abusé de votre crédulité, seigneur don José.

— On s'est joué de vous, *monsieur du Rasoir*, — répondit José en sortant d'un air narquois.

Cette qualification de *monsieur du Rasoir* fit tressaillir

[1] Les douaniers.

violemment Florès; car, s'il *rajeunissait* le public, c'était pour ne pas démentir absolument la signification, hélas! trop positive, du plat d'étain luisant qui se balançait dans un coin obscur de la porte; mais aussi, au grand jour, apparaissait un immense tableau représentant une main armée d'une lancette, et ouvrant avec délicatesse les veines d'un bras colossal. Ainsi l'observateur comprenait facilement que le barbier mettait son amour-propre et sa gloire à exercer certaines pratiques chirurgicales, et que c'est presque malgré lui qu'il descendait jusqu'à l'ignoble rasoir, dont les profits paraissaient pourtant assez honnêtes.

Maître Florès jouissait d'ailleurs d'une considération méritée; sa boutique, comme le sont généralement en Espagne les boutiques de barbiers, était le rendez-vous de tous les nouvellistes, et particulièrement des marins retraités qui habitaient Santa-Maria; et si les nouvelles que l'on puisait à cette source n'étaient pas revêtues d'un caractère bien authentique, on ne pouvait nier qu'elles ne fussent au moins fabriquées en conscience : détails, mots historiques, portraits, circonstances, rien n'y manquait. Dévot, d'un esprit souple et conciliant, le barbier exhalait la béatitude par tous les pores; il était toujours soigneusement habillé de noir; ses cheveux gris et lisses s'arrondissaient derrière ses oreilles, et deux larges places rouges, remplaçant les sourcils, se dessinaient au-dessus de deux petits yeux fauves d'une mobilité extraordinaire; mais ce qui, surtout, méritait l'attention, c'était sa main, dont la teinte blanche et fraîche, les ongles roses eussent fait honneur à un chanoine de Tolède.

On l'a dit, Florès tressaillit violemment à l'impertinente apostrophe de José, et ce mouvement subit et colérique fit malheureusement dévier cette main toujours si ferme et si assurée : or l'acier entama légèrement le cou d'une de ses pratiques, qui se carrait avec complaisance dans le grand fauteuil de noyer noir et poli où venaient successivement s'asseoir tous les marins de l'île de Léon et de Santa-Maria.

— Que le diable vous berce, mon maître! — dit le patient en bondissant sur son siége. — La place de bourreau est vacante à Cordoue; par le Christ! vous pouvez l'obtenir, car

vous avez d'excellentes dispositions pour ouvrir le gosier des chrétiens.

Et il essuya avec le bout de son écharpe le sang qui coulait de sa blessure.

— Calmez-vous, — répondit Florès avec importance, consolé, ravi même de sa maladresse, par l'idée seule qu'il pourrait mettre en pratique ses glorieuses connaissances chirurgicales; — calmez-vous, mon cher fils, l'épiderme seul a été attaqué; il n'y a eu que les vaisseaux capillaires de lésés, et un emplâtre de diachylum, ou d'onguent de la mer, ou de salsarina, remédiera à mon inadvertance; et même, à bien dire, cette petite évacuation sanguine vous sera fort salutaire, car vous me paraissez un compère très-sujet à la pléthore : donc, mon fils, au lieu de blasphémer, vous devriez...

— Vous remercier, n'est-ce pas, mon maître? je m'en souviendrai, et au premier coup de couteau que j'aurai donné, je répondrai à l'alcade : Seigneur, mon ennemi est un compère sujet à la pléthore, et tout ceci n'est qu'une évacuation sanguine. Par le ciel! c'est pour son bien, monseigneur.

Ici les nombreuses pratiques qui encombraient la boutique de Florès se prirent à rire si bruyamment, que le barbier en devint pourpre de colère. — Fils de Satan! — murmura-t-il en appliquant son bienfaisant dictame sur la blessure saignante.

— Vous me maudissez: mon père, — reprit le marin; — faites, ne vous gênez pas; je vous pardonne tout, même la saignée, grâce à la bonne nouvelle que vous venez de nous donner... Ah! la tartane du maudit est mouillée près de Conil! Par le sein de ma mère, je donnerais bien les huit années de solde que Ferdinand me doit pour voir ce damné Bohémien, les fers aux pieds et aux mains, agenouillé dans la chapelle ardente! Que de fois, en lui donnant la chasse sur le lougre garde-côte, j'ai renié mon patron pendant les bordées que nous faisait courir ce favori de l'enfer! car c'est toujours par le plus mauvais temps qu'il prenait la mer; et tandis que notre navire roulait couvert par la lame, le sien avait l'air de bondir et de glisser sur les vagues!... Santa Carmen! je gagerais cette paire d'espardilles neuves que si le Bohémien met-

tait son doigt dans un bénitier, l'eau sainte frémirait et bouillonnerait comme si l'on y avait plongé un fer rouge.

— Ça s'est vu, — dit Florès; — mais ce qu'il y a de certain, c'est que ma nouvelle est positive.

— Que le ciel vous entende, — dit l'un, — et je promets à san Francisco de faire coucher mes domestiques sur la pierre, et de ne leur donner que des garbanços cuits à l'eau pendant neuf jours!

— Qu'on le saisisse, et je fais offrande à la Vierge d'une belle mantille et d'un anneau, — dit un autre.

— Moi, — reprit un troisième, — j'ai déjà fait vœu à Notre-Dame del Pidar d'aller d'ici à Xérès pieds nus avec un cierge de trois livres entre les dents, et les mains attachées derrière le dos, quand j'aurai vu ce renégat jeté dans un cachot en attendant son supplice.

— Et moi, — s'écria un marchand de bestiaux, — je consens à donner deux de mes meilleurs cabris aux saints pères de San-Juan, si on veut me promettre d'écarteler le mécréant, et de lui couler du plomb dans les yeux; car, par san Pedro! je ne veux pas la mort du pécheur, mais il faut une justice. Si ce cousin de Satan se contentait de faire la contrebande, quoiqu'il soit damné, on pourrait encore acheter de ses marchandises en les faisant exorciser; mais le maudit pille les fermes qui sont sur la côte, enlève nos filles, et commet des profanations dans nos chapelles. Encore dernièrement on a trouvé la statue de saint Ildefonse avec une toque de matelot sur la tête et une longue pipe dans la bouche. Par les sept douleurs de Notre-Dame! de telles abominations annoncent quelque grand fléau!

— Et dire, — reprit le marin, — que monseigneur le gouverneur de Cadix ne peut pas disposer d'une bonne frégate pour mettre un terme à ces horreurs, et que nous n'avons pour nous défendre que quelques douaniers gardes-côtes qui fuient dès qu'ils aperçoivent le beaupré de la tartane maudite. Armons quelques felouques en commun, mes compères, et, par saint Jacques! nous verrons bien si Satan le protége, et si le renégat est à l'abri du fer et du plomb.

— Une chose singulière, — reprit à voix basse le marchand

de bestiaux, — c'est que Pédrillo, mon chevrier, m'a assuré avoir vu un canot du navire bohémien venir aborder le long des rochers où est bâti le couvent de San-Juan, et que...

— Et que?... — demanda-t-on tout d'une voix.

— Et que le damné lui-même était entré dans le saint lieu!

— Jésus! sainte Vierge! santa Carmen! quelle horreur! — dit la foule en se signant.

— Ce n'est rien encore : le damné s'est avisé de monter sur la tour de l'horloge, et mon chevrier l'a parfaitement vu fumant son cigare maudit, et puis après... l'a entendu chanter un air maudit sur sa guitare maudite!!!

— Mais les dignes pères, comment ont-ils souffert cette abomination? — demanda Florès d'un air contrit.

— Ah! voilà! — et l'interlocuteur ferma à demi les yeux en souriant malicieusement.

Malgré tout le danger qu'il y avait à s'entretenir des affaires du clergé, on allait peut-être discuter gravement sur ce sujet, lorsqu'une voix grêle et stridente dit d'un ton moqueur : — A moins que le damné Bohémien ne soit Satan lui-même.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers un coin obscur de la boutique du barbier; car c'était là que se trouvait l'inconnu qui venait de prononcer ces singulières paroles. Quand il vit tous les regards de l'assemblée fixés sur lui, il se leva, laissa tomber son manteau brun, traversa lentement la longue salle de maître Florès, et fut gravement s'asseoir dans le grand fauteuil, qui alors attendait un patient.

Sa taille était bien prise, quoique au-dessous de la moyenne, et son riche costume andalou en laissait voir toute l'élégance. Il défit le mouchoir rouge qui entourait sa tête, et il s'en échappa une forêt de cheveux qui voilèrent presque sa figure; ses grands yeux noirs brillaient d'un doux éclat.

— Allons, mon maître, — dit-il à Florès, et il allongea l'index le long de son menton en imitant le mouvement du rasoir; — et pour mes péchés, — ajouta-t-il, — ne m'arrangez pas comme le camarade aux boutons à l'ancre. Surtout pas d'évacuation sanguine.

Le camarade aux boutons à l'ancre allait répondre, lorsqu'une rumeur d'abord éloignée, mais bientôt plus rappro-

chée, l'en empêcha; on distinguait une voix d'homme timide et suppliante, et une voix de femme aigre et criarde.

— Insigne menteur, je vais te confondre! — dit-elle en entrant, la mante en désordre et traînant après elle un jeune garçon d'une quinzaine d'années.

— Ma tante Isabella! — dit Florès le rasoir levé.

— Et le pêcheur Pablo! — s'écrièrent les assistants.

— Senora, — disait l'enfant, — je vous jure sur l'âme de mon père que j'ai vu, il y a deux heures, la tartane aux voiles rouges mouillée près de Conil.

La senora Isabella fit un geste qui aurait eu toute sa signification et toute sa portée sans le marin qui s'interposa prudemment entre les deux champions.

— Encore ce Bohémien maudit! — repartit le jeune homme au costume andalou. — Mes maîtres, voici une belle occasion de prouver ce que j'avançais tout à l'heure, savoir, que ce damné est Satan lui-même. — Et il se leva gravement sur son fauteuil.

— Allons, senora, je suis à même d'éclaircir la question, car j'ai vu le navire aux voiles rouges il n'y a pas deux heures.

— C'est comme moi, — répondirent en même temps Isabella et Pablo.

— Un moment, — dit l'inconnu, — jurez-vous par le saint nom de Dieu et par le martyr de la croix de dire la vérité?

— Nous le jurons.

— Parlez donc, senora.

— Eh bien donc, aussi vrai que santa Isabella, ma patronne, a sa châsse à Cordoue (elle se signa), j'ai vu, il n'y a pas deux heures, le navire du Bohémien croiser à la hauteur de Matagorda, et que Dieu me retire de cette vie si je mens.

— Parle, toi, — dit-il au pêcheur.

— Que san Pablo me fasse périr à ma première pêche, moi et ma felouque, si je n'ai pas vu, il y a deux heures, la tartane du damné mouillée à une portée de carabine de Conil; et c'est si vrai, mes seigneurs, que j'ai rencontré tout près de Vejer un détachement de douaniers qui se rendaient sur la côte en toute hâte, guidés par le fils de Barso, le petit Barsillo, qui les avait été prévenir; je ne veux pas contredire la

dame Isabella, mais que Dieu m'écrase si je ne dis pas vrai!

Il y avait dans deux versions si différentes[1] un tel accent de vérité et de conviction, que les spectateurs se regardaient avec étonnement. L'étranger lui-même souriait d'un air d'incrédulité. Quant à Florès, il ne s'apercevait pas que, depuis que sa nouvelle pratique s'était placée sur le grand fauteuil, il passait machinalement le dos de son rasoir sur le menton de ce Salomon improvisé.

— Holà! mon maître, — dit le jeune homme, — en continuant de cette manière, je n'aurai pas à craindre l'évacuation sanguine du camarade; et il faut que vous soyez furieusement préoccupé pour n'avoir pas vu au premier coup d'œil qu'au lieu de me raser il s'agissait de mettre mes cheveux en ordre.

— En effet, — dit le barbier confondu, — en effet, vous avez le menton aussi lisse qu'une figue de Barbarie : on dirait d'une femme.

— D'une femme! — répétèrent Pablo et la senora Isabella.

Au même instant, un tout petit enfant s'approcha de la porte, y avança sa jolie tête blonde, puis la retira, s'avança encore, comme s'il eût cherché quelqu'un, aperçut l'inconnu, et en deux bonds fut entre ses genoux.

A peine lui eut-il parlé à l'oreille, que celui-ci se leva brusquement, saisit son manteau, jeta une piastre à Florès en disant d'un air singulier : — Il faut bien, mes maîtres, que ce Bohémien soit Satan lui-même, puisqu'il est dans trois endroits à la fois; car je vous jure, moi, par le Christ! — dit-il en se signant, — qu'il louvoie depuis deux heures en vue de San-Lucar.

Ces mots achevés, il sauta lestement sur son cheval, qui hennissait à la porte, prit l'enfant en croupe, et disparut bientôt dans un épais tourbillon de poussière que le galop de sa monture fit élever au milieu de la rue Majaderita-Angosta.

Les pratiques de Florès, qui s'étaient précipitées à la porte pour suivre des yeux ce personnage, firent, en rentrant dans la boutique du barbier, des conjectures fort bizarres sur la *triplicité* vraiment *phénoménale* du contrebandier bohémien,

[1] Il y a plus de vingt-cinq lieues de distance entre ces deux endroits.

conjectures qu'on abandonna sans les avoir épuisées, pour s'entretenir de la course de taureaux qui devait avoir lieu le lendemain.

CHAPITRE II

LA COURSE DE TAUREAUX

> Madrid, quand tes taureaux bondissent,
> Bien des blanches mains applaudissent,
> Bien des écharpes sont en jeu.
> . . . . . .
>
> A. DE MUSSET.

Espagne! Espagne! que ton soleil se lève pur et brillant! Déjà Santa-Maria est baignée de flots de lumière; les mille fenêtres de ses maisons blanches scintillent et flamboient, et les orangers parfumés de l'Alameda semblent couverts de feuilles d'or. Au loin, c'est Cadix, enveloppé d'une vapeur chaude et rougeâtre, et là, sur le sable éblouissant de la plage, de grandes lames bleues et transparentes viennent dérouler comme un long feston de diamants leur écume étincelante des feux du soleil; et puis, dans le port ce sont des myriades de felouques, de balancelles, dont les flammes se déploient, soulevées par une légère brise qui circule en sifflant dans les cordages. C'est la fraîche senteur des algues marines, le chant des matelots qui déploient les larges voiles grises, encore humides de la rosée de la nuit, le tintement des cloches de l'église, le hennissement des chevaux qui bondissent en s'élançant dans les prairies verdoyantes qui s'étendent derrière la ville... Tout enfin est bruit, parfum et lumière.

Et l'empressement causé par l'annonce d'une course de taureaux qui devait avoir lieu le jour même à Santa-Maria augmentait encore ce tumulte. Presque toute la population des villes et des villages environnants encombre les chemins. Là, des calèches rouges, couvertes de riches dorures, volent en-

traînées par un cheval rapide dont la tête est chargée de plumes bigarrées et de clochettes qui résonnent au loin; ici, le pavé tremble et gémit sous les pas de huit mulets dont les harnais resplendissent de chiffres et d'armoiries d'argent, et qui conduisent à grand'peine un coche lourd et massif entouré par la magnifique livrée d'un grand d'Espagne, et précédé par des coureurs couverts de moire et de tresses éclatantes.

Plus loin, c'est l'allure preste et ringante du paysan andalous. De par tous les saints d'Aragon, qu'il est bien avec son amoureuse en croupe et son beau costume brun tout brodé de soie noire et doublé d'incarnat! Et ces milliers de petits boutons d'or taillés à jour qui serpentent le long de la cuisse et viennent s'arrêter au-dessus de ses guêtres de chamois! Comme son pied s'appuie ferme dans son large étrier mauresque! Mais on ne peut voir sa figure, car elle est presque voilée par la mantille de son Andalouse.

Par saint Jacques, le joli couple! comme elle l'étreint de ses deux bras, et que les manches vertes de son monillo se dessinent avec grâce sur la couleur sombre de la veste de son amant! Quel feu dans ces prunelles qui scintillent sous ces épais sourcils noirs! Vrai Dieu! quels regards! quelle taille souple! et que la Vierge bénisse cette complaisante basquine aux longes franges de satin, qui laisse voir une jambe fine et ronde et un pied d'enfant!... Trois fois bénie soit-elle, car on a vu un moment la jarretière bleue qui attache et son bas de soie, et le petit poignard de Toscane qu'une véritable Andalouse ne quitte jamais!

En avant! Leur bon cheval bai s'est élancé : sa crinière noire tressée de rubans incarnats flotte sur son cou nerveux, et l'écume blanchit déjà son mors et ses brillantes bossettes. En avant, jeune garçon! que ton éperon presse le flanc de ta monture, car ta brune aux longs sourcils, toute tremblante de ces bonds précipités, te serrera violemment contre son cœur, et tu en sentiras les battements; et ses cheveux caresseront ton front, et son souffle brûlera ta joue!

Par saint Jacques, en avant, jeune couple, et disparaissez aux yeux jaloux dans ce nuage de poussière dorée!

Mais voilà la porte de Santa-Maria. Tout se presse et se heurte : ce sont des cris confus de douleur et de joie; hommes, femmes, vieillards, enfants, sont là immobiles, attendant avec angoisse le moment de la course. Enfin les barrières s'ouvrent, le peuple se précipite, et en un instant les immenses galeries qui entourent l'arène sont remplies de spectateurs haletants de désir et d'impatience.

— Place! place à l'alcade, à la Junte et à monseigneur le gouverneur! Devant eux marchent les miliciens de la ville avec leurs longues carabines; puis les sergents, qui sonnent de leurs clairons, et portent des bannières jaunes et rouges où sont brodés les lions des Castilles et la couronne royale.

— Place, place à la Monja! car ceci est la première et la dernière fête à laquelle la pauvre jeune fille assistera. Aujourd'hui elle appartient au monde, demain elle appartiendra à Dieu : aussi, aujourd'hui elle est éblouissante de pierreries, sa robe est toute luisante de paillettes d'argent, et cinq rangs de perles entourent son cou d'albâtre; encore des perles et des diamants sur ses bras blancs et potelés, encore des perles et des fleurs dans ses beaux cheveux noirs qui ombragent son front pâle. — Voyez, qu'elle est touchante! comme elle regarde la supérieure du couvent de Santa-Magdalena avec amour et respect! Il n'y a pas un coup d'œil pour ce spectacle bruyant et animé; pas un sourire pour ce murmure d'admiration qui la suit, pour les hommages empressés de la plus haute noblesse de Séville et de Cordoue. Rien ne la peut distraire de ses saintes pensées. Orpheline, riche, on la donne à Dieu et puis à la supérieure de Santa-Magdalena. Ce cœur pur et naïf craint le monde sans le connaître, car on a voulu lui faire gagner le ciel sans combattre. Demain, suivant l'usage, cette épaisse chevelure tombera sous le ciseau; demain la toile et la bure remplaceront ces éclatants tissus; demain elle sera liée à jamais par un serment redoutable; mais aujourd'hui l'usage veut qu'elle assiste aux vanités et aux joies trompeuses de ce monde qu'elle ignore, comme pour lui faire un éternel et dernier adieu.

— Place donc! place à la Monja, qui entre dans sa loge toute pavoisée et toute tendue d'étoffe blanche semée de fleurs.

— Bravo! les clairons sonnent, le signal est donné, les barrières s'ouvrent : un taureau s'élance et bondit dans l'arène! C'est un brave taureau sauvage, né dans les forêts de San-Lucar; il est fauve; seulement une étroite ligne blanche serpente sur son dos. Ses cornes sont courtes, mais fortes et acérées, et il n'y a pas d'acier plus luisant et plus poli. Son cou musculeux supporte sans peine une tête énorme, et ses jambes sèches et nerveuses ne faiblissent pas sous le poids de son poitrail et de sa croupe, qui sont d'une largeur extraordinaire.

Quant à ses flancs, ils sont osseux, arrondis et retentissent sous les coups réitérés de sa longue queue, qui, en les battant, bruit comme un fouet.

Quand il entra, ce fut une explosion d'admiration à ébranler les montagnes de la Sierra, et les cris de *bravo*, *toro!* retentirent de toutes parts. — Lui, s'arrêta court, suspendit un moment les battements de sa queue, et regarda avec étonnement autour de lui... Puis il fit à pas lents le tour de l'enceinte qui séparait l'arène des spectateurs, y chercha une issue, et, n'en trouvant pas, revint au milieu du cirque, et là, commençant d'aiguiser ses cornes, y fit tourbillonner le sable au-dessus de sa tête.

A ce moment un chulillo se présenta.

— Que la Vierge te protége, mon fils! et fasse le ciel que ton bel habit de satin bleu brodé d'argent n'ait pas tout à l'heure une doublure rouge comme la banderole que tu fais voltiger devant les yeux de ce compère qui mugit et s'irrite!

— Bravo, chulillo, ta patronne veille sur toi! car c'est à peine si tu as eu le temps de te jeter derrière l'enceinte pour échapper au taureau, dont les yeux commencent à briller comme des charbons ardents.

— Mais, patience, voici venir le picador avec sa longue lance, et monté sur un vaillant cheval pie; son large chapeau gris est tout chargé de rubans, et il porte des espèces de bottes et de cuissards rembourrés pour se préserver des premières atteintes.

— Bravo, taureau! tu prends ton élan la tête baissée, tu te précipites sur le picador... Mais il t'arrête court en t'enfon-

çant sa bonne lance au-dessus de l'épaule gauche. Ton sang ruisselle, tu mugis, et ta fureur redouble. Vrai Dieu! la course sera belle!

— Par saint Jacques! quel bond! quel mugissement! bravo, taureau! le picador roule renversé; son vaillant cheval pic a le flanc entr'ouvert; ses entrailles sortent au milieu de flots de sang. Il fait quelques pas... tombe... et meurt... Bien, mon compère aux cornes aiguës, bien! aussi tu entends résonner les trépignements et les cris d'une joie frénétique. Je le dis encore : vrai Dieu!... la course sera belle!

— Mais silence! voici les benderillas de fuego. Oh! oh!... tu t'accules le long de l'enceinte en foulant la terre et en poussant des hurlements horribles. Que sera-ce donc, mon fils, quand ce brave chulillo, que Notre-Dame protége! t'enfoncera dans le poitrail ces longues flèches garnies de fleurs et entourées de fusées et de pétards qui s'allument comme par enchantement? — Tiens, ne disais-je pas vrai!... Par l'âme de mon père, le chulillo est éventré! — Jésus! le beau coup de corne! — C'est sa faute, il ne s'est pas jeté de côté assez à temps. Bravo, taureau! que tu es noble et fier, bondissant au milieu de ces flammes qui éclatent et se croisent! Ton sang se mêle au feu; ta peau frémit et craque sous les fusées qui serpentent, s'arrondissent en gerbes, et retombent en pluie d'or; ta rage est à son comble, et les spectateurs ont fui de la première enceinte, craignant que tu ne la franchisses, et pourtant elle a six barres de haut!

— Enfer! le matador n'arrive pas! voici pourtant le moment. En trouvera-t-il un plus désirable? Jamais; car jamais la furie de ce compère n'atteindra un plus haut degré, et je parierais ma bonne escopette contre un fusil anglais que le matador y périra. — Sainte Vierge! comme il tarde! fais donc qu'il arrive bientôt.

— Mais c'est lui... le voici : c'est Pepé Ortis!

— Viva Pepé! viva Pepé Ortis!

— Ah!... il salue monseigneur le gouverneur et la Junte, et puis la Monja... Il a ôté son chapeau, et l'on voit pendre sa résille rouge. Bon! il fait ployer sa large épée à deux tranchants... Jésus! que d'or sur sa veste orange! j'en suis ébloui!

De l'or partout!... de l'or jusque sur les coins de ses bas et sur les bouffettes de ses souliers de daim gris.

Enfin le voilà dans l'arène!...

— Tue le taureau pour moi, mon amour, lui crie une Andalouse au teint bruni et aux dents d'émail. — Par le Christ, ne souris donc pas ainsi à ta maîtresse!... Fuis, José, fuis! le taureau fond sur toi. — Mais non, José l'attend de pied ferme, son épée entre les dents, saisit une de ses cornes, et saute légèrement par-dessus lui. — Bravo, mon digne matador, bravo! aussi ramasse la fleur d'amandier que ton amoureuse t'a jetée en battant des mains.

Mais voici que le taureau se retourne! Santa Carmen! mauvais signe! Il s'arrête, ne mugit plus; ses jambes sont tendues, ses yeux en feu, et sa queue roulée en anneaux. Recommande ton âme à Dieu, José, car la barrière est loin et le taureau est proche. En avant! demonio!... en avant ta bonne lame! — Jésus! il est trop tard! l'épée se brise en éclats, et José, traversé par une corne du taureau, est cloué sur la balustrade! Je le disais bien, vrai Dieu! que la course serait belle!

Ce furent alors des hurlements de joie, et des cris d'une admiration convulsive, des cris à éveiller des morts.

— Bravo, taureau! bravo!... s'écrièrent toutes les voix de la foule. Toutes?... non, une seule manqua, ce fut celle de la jeune fille à la fleur d'amandier.

Depuis longtemps pareille fête ne s'était vue : le taureau, encore excité par sa victoire, parcourait le cirque en faisant des bonds effroyables, se ruait sur les restes sanglants du matador et du chulillo, et des lambeaux de ces deux maladroits pleuvaient sur les spectateurs! On était donc dans une cruelle incertitude sur l'issue de la course, car la fin de Pepé Ortis avait singulièrement refroidi le zèle de ses confrères, lorsqu'un incident bizarre, inouï, rendit la foule silencieuse et stupéfaite d'étonnement.

CHAPITRE III

EL GITANO

Que ses regards brûlants font frémir !... qu'il est beau !

DELPHINE GAY, *Magdeleine*, ch. v.

Vous savez que le cirque de Santa-Maria est bâti sur le bord de la mer, et que deux portes seulement y donnent accès. Eh bien! tout à coup la barrière qui faisait face à la loge du gouverneur s'ouvrit avec force, et un cavalier se présenta.

Ce n'était point un chulillo, car il n'agitait pas en l'air un léger voile de soie rouge, et sa main ne brandissait ni la longue lance du picador, ni l'épée à deux tranchants du matador; il n'avait non plus de chapeau chamarré de rubans, de résille, ni de veste brodée d'argent. Vêtu tout de noir, à la mode des Croates, il portait des bottines de daim qui retombaient en plis nombreux sur sa jambe, et une toque de matelot où flottait une plume blanche; puis il montait, avec une adresse et une élégance peu communes, un petit cheval noir harnaché à la mauresque, plein de vigueur et de feu; enfin de longs pistolets richement démasquinés pendaient aux arçons de sa selle, et lui ne portait qu'un de ces sabres courts et étroits qui sont d'usage dans la marine militaire.

A peine avait-il paru que le taureau s'était retiré à l'autre extrémité de l'arène pour se préparer à combattre ce nouvel adversaire. Aussi l'homme noir eut-il le temps de faire exécuter à sa monture quelques passes brillantes, et de venir se poster au pied de la loge de la Monja. Là, il se mit à regarder fixement cette fiancée du Seigneur ! ! !

La figure de la pauvre fille devint pourpre comme la fleur du grenadier, et elle cacha sa tête dans le sein de la supérieure, indignée de la témérité de cet inconnu.

— *Ave, Maria*... quelle hardiesse ! dirent les femmes.

— Par la Vierge! d'où sort ce démon? se demandaient les hommes, stupéfaits d'une pareille audace.

Tout à coup un cri général retentit, car le taureau prenait son élan pour fondre sur le cavalier à la plume blanche, qui se retourna, salua la Monja, et lui dit en souriant : — Pour vous, senora, et en l'honneur de vos beaux yeux, bleus comme l'azur du ciel.

A peine achevait-il ces mots que le taureau s'élança... Lui, avec une promptitude merveilleusement servie par la souplesse de son cheval, fit une pointe, et se trouva à dix pas de son ennemi, qui le poursuivit avec acharnement. Mais, grâce à sa vitesse, le petit cheval le dépassait presque en se jouant, et il prit sur lui assez d'avance pour que son maître pût s'arrêter un moment devant la loge de la Monja, en lui disant : — Encore pour vous, senora; mais cette fois en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan.

Le taureau arrivait avec furie : l'homme à la plume blanche l'attendit froidement, tira un pistolet de ses arçons, l'ajusta et l'abattit avec tant d'adresse qu'il vint tomber en mugissant aux pieds de son cheval. En voyant le danger imminent que courait cet homme singulier, la Monja avait jeté un cri perçant, et s'était précipitée sur la balustrade de sa loge, les deux mains en avant : il en saisit une, y imprima un brûlant baiser, et continua de jeter sur elle un regard fixe et arrêté.

Il y avait dans cette scène étrange tant de sujets d'étonnement pour les Espagnols, qu'ils restaient comme pétrifiés. Ce costume bizarre, ce taureau tué, contre tous les usages, d'un coup de pistolet; cet homme qui baisait la main d'une demi-sainte, d'une fiancée du Christ, tout cela contrastait tellement avec les habitudes reçues, que la Junte, l'alcade et monseigneur le gouverneur restaient béants, tandis que celui qui excitait si vivement la curiosité attachait des yeux enflammés sur la Monja, tremblante et confuse, qui n'avait pas la force de sortir de sa loge. En vain la supérieure accablait l'homme noir des épithètes les plus accablantes, telles que : impie, damné, misérable renégat! en vain elle lui criait, avec l'accent de la plus sainte indignation : — Redoutez la colère du ciel et des hommes, vous qui avez osé faire entendre des paroles mon-

daines à ces oreilles chastes, vous qui n'avez pas tremblé en touchant la main d'une épouse de Dieu!

Le misérable regardait toujours la Monja en répétant avec admiration : — Qu'elle est belle! qu'elle est belle!

Enfin la voix glapissante de l'alcade le tira de son extase, d'autant plus facilement que la Monja avait quitté sa loge, appuyée sur le bras de la supérieure, et que deux sergents vinrent saisir la bride de son cheval; il s'y prêta de bonne grâce.

— Pour la cinquième fois, qui que vous soyez, répondez, — disait l'alcade. — De quel droit avez-vous tué d'un coup de pistolet un taureau destiné aux *plaisirs* du public ? De quel droit avez-vous adressé la parole à une jeune fille qui doit demain prononcer des vœux saints et éternels? En un mot, qui êtes-vous?

Et le municipal reprit sa place en s'essuyant le front, regarda le gouverneur d'un air satisfait, et dit aux deux sergents : — Tenez bien son cheval, messieurs.

— Qui je suis? — dit l'étrange cavalier en redressant fièrement sa tête, que jusque-là on n'avait pu bien distinguer.

Et l'on vit des traits d'une régularité parfaite; ses yeux étaient hardis et perçants, une moustache noire et luisante ombrageait ses lèvres vermeilles, et sa barbe touffue, qui se dessinait en deux arcs le long de ses joues, venait s'arrêter sur un menton à fossette : seulement son teint était pâle et mat.

— Qui je suis? — répéta-t-il d'une voix pleine et sonore, — vous allez le savoir, digne alcade.

Et il appuya vigoureusement ses éperons dans les flancs de son cheval en lui donnant une violente saccade. Alors l'animal se dressa si brusquement et fit un bond si prodigieux, que les deux sergents roulèrent dans le cirque, renversés d'un coup de poitrail.

— Qui je suis?... Je suis le Gitano, le Bohémien, le maudit, le damné, si vous aimez mieux, digne alcade!

Et en deux sauts il franchit l'enceinte et la barrière, gagna la grève qui était proche, et on put le voir se jeter à la nage avec son cheval...

Alors il se passa un événement assez bizarre. Le nom du

Bohémien fit un effet tel que toute la population voulut sortir à la fois et se précipita vers les issues trop étroites pour donner passage à cette masse d'hommes qui se ruaient du même côté. Aussi, les poutres des galeries du cirque se fendirent et craquèrent, ne pouvant supporter une secousse aussi violente, et toute une partie de l'amphithéâtre s'abîma sous les pieds des spectateurs. Le tumulte et l'effroi furent bientôt à leur comble, une foule de personnes étaient entassées les unes sur les autres, et celles surtout qui supportaient ce poids énorme poussaient des cris lamentables en se recommandant à leurs patrons.

— C'est ce maudit, ce damné, — disait-on, — qui a attiré la colère du ciel en osant profaner la fiancée du Christ! sa présence est un fléau... Anathème, anathème sur lui! — Et c'étaient des malédictions à faire frémir notre saint-père!

En vain l'alcade et le gouverneur, qui avaient échappé à ce désastre, faisaient leur possible pour rétablir l'ordre : ils ne pouvaient parvenir à faire entendre la voix de la raison à quelques milliers d'Espagnols froissés et écrasés qui hurlaient à la fois. Aussi les autorités en étaient à invoquer les derniers saints du calendrier lorsque cet immense amas d'hommes se dissipa comme par enchantement. Chacun se trouva tout à coup sur pied, mais chez plusieurs les accents d'une véritable douleur avaient remplacé les cris de la crainte et du saisissement.

Voici :

Le malheureux barbier Florès, placé au plus bas étage du cirque, se trouva au nombre de ceux qui supportaient tout le poids de la foule. Or, après avoir fait avec ses compagnons d'infortune d'incroyables efforts pour échapper à la pression, et voyant que de saines et bonnes raisons ne pouvaient rien sur l'indolence des compères des couches supérieures, qui en prenaient à leur aise pour se débarrasser, sans penser qu'ils pesaient indirectement de toute leur lourdeur sur les couches inférieures, le barbier Florès donc, harassé, écrasé, articula avec peine à quelques malheureux qui gémissaient comme lui :

— Mes compères, m'est avis qu'en jouant du couteau au-dessus de nous, à tort et à travers, nous éveillerions la sensi-

bilité et la pitié de nos oppresseurs, grâce à quelques boutonnières que je me chargerai de fermer soit avec le diachylum, l'onguent de mer, ou la...

Et il s'arrêta pour reprendre haleine, car son malheureux destin l'avait fait tomber immédiatement sous les corps de deux moines et d'un boucher.

— Ou la falsarina, — reprit-il en respirant à peine. — Ainsi donc, mes pères, absolvez-moi d'avance, car c'est pour le salut de tous, surtout de ceux qui sont en dessous; et vous allez voir, mes révérends, que la pointe d'un couteau persuade mieux que les plus belles paroles.

— *Ave, Maria,* que Dieu nous garde, — répondirent les deux moines qui pressaient le barbier de toute leur rotondité monacale, et qui sentirent à ses mouvements saccadés et empêchés qu'il cherchait son couteau. — Au nom du ciel ! ne faites pas une telle chose, mon fils : Homicide point ne seras.

— Mais, mes pères, c'est vous qui êtes homicides, car vous m'ét... vous m'étouffez.

— Par le Christ ! on nous étouffe nous-mêmes.

— C'est donc pour vous que je vais travailler. Tournez-vous de côté, mes pères, les blessures sont ainsi moins dangereuses, car on ne rencontre que les fausses côtes. Enfin, je le tiens, — dit-il en ouvrant difficilement son couteau.

— Y sommes-nous, mes compères ?

— Mais du tout, Jésus, nous n'y sommes pas.

— C'est égal, que Dieu nous aide !

Et il se mit à frapper à coups redoublés et comme il put au-dessus de sa tête. Ceux qui reçurent ce charitable avertissement ne trouvèrent rien de plus efficace pour le faire cesser que de l'imiter, et ce moyen incisif, se propageant avec rapidité de bas en haut, eut bientôt le résultat le plus satisfaisant, sauf les boutonnières que Florès se chargea de cicatriser et cicatrisa probablement avec son habileté accoutumée.

Quand on fut remis de cette violente émotion, le premier cri fut de demander où était le maudit, et de courir au rivage. Une tartane aux voiles rouges, toute pavoisée comme en un jour de fête, se balançait au large... C'était lui, on n'en pou-

vait douter. — Au port! au port! — cria-t-on, et on se précipita vers l'embarcadère pour voler à sa poursuite.

Mais là, grand Dieu, quel spectacle! Le peuple espagnol est tellement avide de courses de taureaux que pas un homme, pas une femme, pas un enfant, n'était resté dans la ville, tous étaient au cirque, les marins mêmes avaient abandonné leurs navires, et quand ils arrivèrent à la jetée, ils trouvèrent toutes les amarres coupées, et virent au loin felouques et balancelles que la mer avait emportées en se retirant.

Alors ce fut une nouvelle rumeur de malédictions sur le Bohémien, et toute la population se jeta à genoux d'un mouvement spontané pour demander à Dieu de faire abîmer la tartane, qui semblait braver cette foule éplorée en étalant ses brillants pavois de mille couleurs.

Tout à coup le ciel sembla exaucer ces vœux, certainement bien justes, car deux voiles apparurent au loin : elles serraient le vent au plus près en courant à contre bord l'une de l'autre, de telle façon que le navire du Bohémien devait se trouver pris entre elles deux ou se jeter à la côte; et quelle ne fut pas la joie publique quand on eut reconnu les deux lougres douaniers qui hissèrent le pavillon espagnol en l'assurant d'un coup de canon!

Alors la tartane changea rapidement ses amures, vira de bord avec une prestesse qui tenait du prodige, passa entre les deux lougres en leur lâchant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la Torre.

Quoique la manœuvre savante et prestigieuse de la tartane eût dérouté les plans de campagne et la tactique des spectateurs de Santa-Maria, ils comptaient toujours sur la vitesse et le nombre des attaquants pour voir leur ennemi pris et traîné à la remorque. Mais la tartane, ayant sur les deux lougres un avantage de marche positif, disparut bien avant eux derrière la pointe de la Torre, qui s'avançait de beaucoup dans la mer; et ce n'est qu'après un quart d'heure de navigation que les gardes-côtes, qui voguaient dans les mêmes eaux, disparurent aussi aux yeux de la foule, cachés par le promontoire.

Et tout Santa-Maria frémissait d'impatience et de désir de connaître l'issue du combat qui allait se livrer derrière cette montagne.

CHAPITRE IV

LES DEUX TARTANES

Adieu la balancelle
Qui sur l'onde chancelle,
Et comme une étincelle
Luit sur l'azur des mers.
. . . . . .

VICTOR HUGO, *Navarin*.

— En avant, mon fidèle Iskar; vois, la mer est azurée, et la vague vient doucement caresser ton large poitrail, tout blanchi d'écume! En avant! tu plonges dans l'eau limpide tes naseaux qui s'ouvrent et frémissent! et ta longue crinière roule des perles brillantes comme des gouttes de rosée. En avant! déploie encore ces jarrets vigoureux qui fendent la lame en sifflant. Courage, mon fidèle Iskar, courage; car, hélas! les temps sont changés! — Que de fois, sous la fraîche verdure du Prado de Séville et de Cordoue, tu atteignis et dépassas les brillants *boggies* qui entraînaient de belles filles de Grenade brunes et rieuses, avec leur réseau de pourpre qui volait au vent, et leur riche monillo attaché par des agrafes chatoyantes! — Que de fois tu as bondi d'impatience auprès de l'étroite fenêtre fermée par un store soyeux, derrière lequel soupirait ma chère Zetta! — Que de fois tu as henni pendant que nos lèvres se cherchaient et se pressaient brûlantes, quoique séparées par le tissu jaloux! — Mais alors j'étais riche; alors le pavillon de guerre aux larges bandes rouges et au lion royal se hissait au grand mât quand je montais à bord de ma vaillante frégate; alors l'inquisition n'avait pas mis ma tête à prix!... alors on ne m'appelait pas le réprouvé! et plus d'une fois la femme d'un grand d'Espagne m'a souri tendrement quand, par un beau soir d'été, j'accompagnais sur ma *guzla* ma voix pure et sonore! — Allons, courage, mon fidèle Iskar,

car le passé est loin!! Mais tu m'as entendu, car tes oreilles se dressent et tes hennissements redoublent. Courage... voici ma tartane! la voici, mon amoureuse, qui se balance sur les flots ainsi qu'un alcyon se laisse bercer dans son nid par une lame transparente! Mais n'entends-tu pas comme moi des cris confus et éloignés, une rumeur affaiblie qui vient expirer à mes oreilles? Par le disque d'or du soleil! c'est cette ignoble foule de Santa-Maria que mon nom a terrifiée, et qui s'est abimée sous les débris de l'arène! Au moins pour la seconde fois je l'ai vue, cette nonne. — Qu'elle est belle! et demain ensevelie à jamais dans le couvent de Santa-Magdalena!... O crime! et je ne la ravirais pas à Dieu!

Et son sourire avait quelque chose d'affreux.

A peine le Gitano achevait-il ces mots que de la tartane s'abattit sur l'eau une espèce de pont flottant et incliné, qui était amarré aux bordages du navire par de longs bras de fer. Le cheval appuya fortement ses pieds de devant sur l'extrémité de ce plancher, et d'un élan vigoureux gagna le tillac, qui s'élevait fort peu au-dessus du niveau de la mer.

L'intérieur de ce bâtiment était tenu avec un soin et une propreté rares, et on ne voyait personne à bord, personne, qu'un gros moine rebondi, vêtu d'une robe bleue et ceint d'une corde; mais le révérend paraissait être dans un état pénible d'inquiétude et d'angoisse : armé d'une énorme longue-vue, il la braquait incessamment sur l'espace qui sépare Santa-Maria de l'île de Léon, en poussant par intervalle des exclamations, des lamentations et des invocations à attendrir un corrégidor.

Mais quand il eut aperçu le Gitano, sa figure prit vraiment une expression à faire pitié; son front bas et rasé était couronné d'une ligne circulaire de cheveux d'un blond pâle qui semblèrent se dresser de fureur. Il roulait des yeux hagards, et un tremblement convulsif agitait ses lèvres et son triple menton. Enfin, ayant fait évidemment tous ses efforts pour articuler un mot, et ne pouvant y parvenir, il saisit le Gitano par le bras, et du bout de sa longue-vue, qui tremblait dans sa main d'une manière effroyable, il lui désigna un point blanc que l'on apercevait à l'entrée du golfe.

— Eh bien! qu'est-ce que cela? — demanda le réprouvé.

— C'est... c'est... le... le... garde-côte! — bégaya le moine avec une peine extrême. Et l'on entendait ses dents s'entre-choquer. Et il le regardait, les bras croisés sur sa poitrine haletante.

Le Gitano haussa les épaules, fut s'asseoir sur un bastingage, et se tourna vers Santa-Maria en répétant : — Qu'elle était belle!

La longue-vue tomba des mains du moine; il se frappa le front, eut l'air de se recueillir un moment, essuya son visage inondé de sueur, fit comme un violent effort sur lui-même pour prendre une résolution hardie, et s'adressant au commandant de la tartane, qui paraissait toujours absorbé dans son amoureuse rêverie :

— Réprouvé... renégat... damné, apostat, excommunié... fils de Satan... bras droit de Belzébuth!...

— Eh bien! — dit le Gitano, que ce bouillant exorde avait tiré de ses réflexions.

— Eh bien! trois fois maudit! je te somme, au nom du supérieur du couvent de San-Francisco, mon maître et le tien...

— Le mien! non, moine.

— Mon maître et le tien, de déployer tes voiles et de prendre le large. Ce garde-côte approche, et nous devrions être en vue de Tarifa, si l'enfer ne t'avait pas suggéré la folle pensée d'aller à cette course de taureaux, et de me laisser là tout seul, moi qui n'entends rien à vos manœuvres maudites. Et si l'on t'avait saisi, puisque ta tête est mise à prix!

— Je ne le craignais pas.

— Il ne s'agit pas de toi, par le Christ, mais bien de moi. Si tu avais été arrêté à terre, comment aurais-je fait ici, moi?

— Que voulez-vous, les distractions sont rares dans notre état; l'idée de voir cette fête m'a souri, et mon bon ange m'a guidé, mon père!

— Ne m'appelle pas ton père, damné! Pour celui que tu nommes ton bon ange, par san Juan! il a le pied fourchu.

— Comme vous voudrez, je n'y tiens pas. Quant à votre sommation, j'en fais cas comme de cela... — Et il frappa de sa houssine ses bottes toutes trempées d'eau. — Sachez donc

que j'attendrai non-seulement ce garde-côte, mais encore un autre qui doit arriver de l'est.

— Tu les attendras! sainte Vierge! tu les attendras! ô san Francisco, priez pour moi!

Et après un moment de silence, il s'écria de toutes ses forces : — En haut le monde! en haut, mes frères! Au nom du supérieur de San-Francisco, je vous ord...

— Finissons, moine! — dit le damné; et il lui mit une main sur la bouche, et de l'autre serra si violemment le bras du tonsuré que le malheureux comprit toute la signification de ce geste, et se jeta sur le pont du navire avec l'expression de cette terreur muette qui nous accable quand nous avons la conviction intime de ne pouvoir échapper à un danger imminent.

Le Gitano sourit de pitié, puis il regarda fixement dans la direction de la baie de Cadix.

— Par les rochers de la Carniole! tu tardais bien aussi, toi! — s'écria-t-il en voyant le second lougre poindre à l'horizon et s'avancer rapidement. — Vous arrivez là comme deux limiers qui traquent une biche dans un hallier; mais les limiers sont lourds et pesants, tandis que la biche est légère et rusée. Par les yeux bleus de tantôt! la chasse va déjà commencer, car voici les fanfares.

C'était un des lougres qui assurait son pavillon d'un coup de canon. A ce bruit inattendu, le malheureux moine fit un bond convulsif, souleva craintivement sa tête au-dessus du plat-bord, et, apercevant les deux gardes-côtes, la baissa vite et se précipita dans le faux-pont en faisant de nombreux signes de croix.

Le Gitano s'approcha silencieusement de la boussole, compara sa direction avec l'aire de vent, calcula les chances de brise, réfléchit un instant... puis prit un sifflet d'or suspendu à sa ceinture, en fit sortir trois sons aigus, et d'un bond fut sur le bastingage.

A ce signal, dix-huit nègres montèrent silencieusement sur le pont. Un second coup de sifflet avait à peine retenti que la tartane avait gréé et déployé son antenne, son beaupré et sa trinquette, bordé ses phoques, et que le damné tenait la barre du gouvernail. Les deux lougres s'approchaient de chaque côté, et n'étaient pas à une portée de canon de la tartane, lorsque

celle-ci vira de bord, passa intrépidement au milieu de ses ennemis en leur envoyant sa volée, et laissa porter en plein sur la pointe de la Torre, en piquant droit dans le vent. Cette incroyable manœuvre ne pouvait être tentée qu'avec un navire aussi fin voilier et d'une marche aussi supérieure; or, avant que les deux lougres eussent pris le vent, le Gitano louvoyait déjà sous le promontoire, qui le cachait aux yeux des Espagnols malhabiles qui avaient masqué, et étaient encore occupés à s'orienter. C'est à cet endroit que les habitants de Santa-Maria les perdirent de vue.

A une portée de fusil de la base de ce promontoire s'élevait une chaîne d'énormes blocs de granit qui formaient, en s'avançant dans la mer, les bords escarpés d'un étroit chenal qui serpentait entre eux et le pied de la montagne et n'avait d'issue qu'à travers les brisants les plus dangereux.

Le Gitano avait une telle habitude de ces écueils qu'il s'aventura sans crainte dans cette passe, et après y avoir navigué avec une adresse merveilleuse, il fit carguer toutes les voiles et démâter en larguant les haubans, qui n'étaient pas établis à poste fixe, mais sur des moufles; de sorte qu'au bout de quelques minutes la tartane, qui tirait peu d'eau, était rase comme un ponton et entièrement cachée par les rochers qui masquaient le canal du côté de la pleine mer.

Là, le sifflet du damné retentit de nouveau, mais à deux reprises différentes, avec des modulations singulières.

Aussitôt on entendit le bruit d'avirons qui battaient l'eau en mesure, et l'on vit sortir de derrière un quartier de roche une tartane en tout semblable à celle du Gitano. A l'arrière était le jeune homme à la douce figure et au menton imberbe qui avait tant étonné le barbier Florès. Le damné lui fit un signe qu'il parut comprendre, car il hâla son navire le long des rochers tant qu'il fut souventé par la hauteur du cap; puis, étant parvenu à l'autre extrémité du chenal, après avoir habilement évité une foule de récifs, il prit le vent, gonfla ses voiles, et débouqua de la passe à l'instant que les deux lougres espagnols doublaient enfin le promontoire. Quand ils aperçurent cette nouvelle tartane, ils firent force de voile, et laissèrent porter sur elle, croyant toujours poursuivre le Gitano,

— Vous êtes de braves chasseurs, — disait celui-ci, assis tranquillement sur sa poupe. — La biche vous a donné le change, vous êtes sur une fausse voie ; et pendant que ce faon va croiser dans tous les sens pour vous fatiguer et vous entraîner à sa poursuite, la biche mettra bas les riches tissus de Venise, les aciers d'Angleterre et les cuivres d'Allemagne qu'elle tient renfermés dans ses flancs. Allons ! allons, en chasse, et, par cette étoile qui commence à briller, puisse la mienne être heureuse cette nuit, car le soleil baisse !

En effet, déjà le soleil touchait à son déclin, et la mer et le ciel, se confondant à l'horizon enflammé, ne formaient qu'un immense cercle de feu. Le sommet des flots scintillait éclairé par de longs reflets d'or qui venaient s'éteindre dans les ombres que projetaient les grands rochers de la côte. Longtemps on vit la tartane manœuvrer avec une agilité surprenante pour échapper aux deux lougres. Tantôt elle carguait à demi ses voiles rouges et mettait en travers à la lame. La vague alors la couvrait d'une mousse blanche qui retombait en pluie brillante des nuances diaprées de l'arc-en-ciel, et semblait l'entourer d'une auréole de pourpre et d'azur ; et là, elle attendait ses ennemis, la perfide, en se laissant aller aux ondulations de l'eau... Puis, quand ils approchaient, frémissante sous son gouvernail, elle venait au vent, étendait ses voiles comme de grandes ailes de pourpre, et laissait bien loin derrière elle ces bons bâtiments espagnols qui s'étaient follement flattés de la saisir.

Tantôt, virant de bord et se couvrant tout a coup de pavois et de pavillons de mille couleurs, elle courait elle-même sur les gardes-côtes. Eux se séparaient aussitôt pour la prendre entre deux feux, et se préparaient activement au combat. Mais elle, comme une coquette inconstante et capricieuse, revenait sur ses pas, serrait le vent au plus près, et allait se plonger dans les flots de lumière qui embrasaient l'atmosphère, désespérant ainsi ces honnêtes gardes-côtes, qui venaient encore de faire une tentative inutile. Enfin, elle usait de la supériorité de sa marche et de sa manœuvre pour réussir à fatiguer les deux lougres, et à les entraîner avant la nuit loin de l'endroit où le Gitano comptait opérer son débarquement.

Or, la maudite remplit si bien ses instructions, que peu à peu les trois navires se voilèrent de vapeur, s'enfoncèrent dans la brume et disparurent tout à fait quand le soleil ne jeta plus qu'une lueur sombre et rougeâtre, et que les étoiles commencèrent à briller.

En ce moment, le Gitano, penché sur l'avant de sa tartane, écoutait d'une oreille attentive un bruit cadencé qui résonnait lourdement comme le pas de plusieurs chevaux.

— Enfin ce sont eux ! — s'écria-t-il.

CHAPITRE V

LE BLASPHÈME

N'es-tu donc rien qu'un moine pleureur?

J. Janin, *Confession.*

On ne pouvait descendre du sommet de la montagne de la Torre que par un étroit sentier taillé dans le roc, qui faisait une foule de détours. La pente du chemin était ainsi moins rapide, mais il fallait beaucoup de temps pour arriver jusque sur la grève.

A l'entrée de ce sentier parut un nomme à cheval, que l'on distinguait difficilement à la pâle lueur du crépuscule; il s'arrêta court, sembla conférer un moment avec ses compagnons, sans doute cachés par quelques aloès, puis jeta en l'air un cigarito allumé, qui décrivit un léger sillon de feu.

Quand le même signal fut parti de la tartane, cet homme continua sa marche, suivi d'une douzaine d'Espagnols aussi à cheval, qui s'avancèrent avec précaution au milieu des nombreuses rampes de cette route difficile. Les uns portaient un *sombrero*, les autres une résille ou un simple mouchoir de couleur tranchante dont les bouts flottaient sur leurs épaules; mais tous avaient ce teint hâlé, ces traits durement caractérisés, enfin l'aspect peu rassurant qui distingue les contreban-

diers de terre qui exploitent le littoral de l'Andalousie. Leurs chevaux étaient chargés de deux larges coffres recouverts de toile goudronnée d'une légèreté extraordinaire, mais tellement spacieux que le cavalier ne pouvait monter que sur la croupe, où il s'asseyait à peu près comme un timbalier derrière ses timbales. En outre, des peaux de mouton entouraient les sabots de leurs montures; de sorte qu'il était impossible de les entendre quand elles marchaient au pas.

Arrivé sur la grève, à deux portées de fusil de la tartane, le chef de cette petite troupe arrêta son cheval, et se retournant vers ses compagnons :

— Par la châsse de mon patron! — il ôta son chapeau, — mes fils, à la clarté de la lune qui se lève, je ne vois sur le pont du navire que le maudit avec sa toque et sa plume blanche.

UNE VOIX. — Où est donc le frère?

UNE AUTRE. — Si le frère n'est pas présent, pas un réal de ces marchandises n'entrera dans mes coffres. Dieu me sauve! mais le supérieur du couvent de San-Juan a bien tort d'employer un pareil mécréant pour débarquer sa contrebande, et quoiqu'il y ait un moine pour la bénir et effacer les griffes de Satan, m'est avis que tôt ou tard nous serons punis de nos trafics avec un excommunié. — Amen!

LE CHEF. — Et crois-tu que je ne craigne pas comme toi la colère de la sainte Vierge en touchant des marchandises qui, par saint Jacques! sentent plutôt le soufre que le buis béni?

UN PHILOSOPHE, qui avait été cuisinier d'un cortès. — Mais songez donc, compère, songez donc que dans toutes les tiendas de la route on vous les échangera contre de bons quadruples, sans flairer si elles sentent le soufre ou le béni?

LE CHEF. — Tais-toi, impie!

LE PHILOSOPHE. — Et c'est vrai, après tout, ce ne sont pas les simagrées du révérend qui ôteront l'odeur, si odeur il y a; qu'il me les donne endiablées, mais à meilleur marché, et moi, j'en fais mon affaire; car mon avis serait...

— *Ave, Maria purissima!* plaignez le blasphémateur, dirent les contrebandiers en se signant et en frémissant d'hor-

reur. Plusieurs fervents catholiques cherchèrent même leurs couteaux.

Le Gitano, ne concevant rien à ce retard, réitéra le signal accoutumé, et l'on vit briller un nouveau sillon de feu.

— Que de temps perdu! — dit le philosophe. Et il s'avança dans l'eau jusqu'à portée de voix de la tartane : — Seigneur damné, seigneur maudit, — s'écria-t-il d'un air bouffon, — avez-vous donc oublié que ces saintes gens n'approcheront pas si le révérend, par sa présence, ne rassure les consciences timides de ces agneaux ? — Et il rejoignit le gros de la troupe qui le maudissait.

Le Gitano se frappa le front et donna un léger coup de sifflet. — Le frère! — dit-il à un nègre qui se montra à l'entrée du panneau. Le noir disparut, et revint seul un instant après en faisant un signe de tête négatif. — Eh bien, qu'on le hisse! — Le nègre alors, avec une promptitude admirable, leva une antenne, y établit une poulie et une corde, descendit dans le faux-pont, et trois minutes après on vit le révérend s'élever majestueusement au milieu de l'ouverture qui conduisait à la cale, planer un instant au-dessus de la tartane et abaissant son vol audacieux, prendre terre à côté du damné, qui le débarrassa officieusement des sangles et des cordages dont on avait entouré ce nouvel Icare.

En voyant l'ascension du moine, les contrebandiers, qui attendaient sur la grève, avaient crié *Gloria in excelsis*, et s'étaient agenouillés, croyant que c'était un miracle; mais le philosophe rit beaucoup de leur simplicité.

Quand le nouvel Icare fut debout, il toisa le Gitano de l'air le plus digne et le plus méprisant qui lui fût possible, à peu près comme un martyr regarde son bourreau.

LE GITANO. — Excusez-moi, mon père, si je vous ai fait aider à monter; mais ces honnêtes contrebandiers attendent impatiemment que vous exerciez votre saint ministère.

Et il lui montra le groupe, qui observait attentivement ce qui se passait à bord.

LE MOINE. — De combien de charité chrétienne faut-il que je sois doué pour consentir à passer des jours entiers avec un apostat, un réprouvé de ton espèce, et tout cela pour épurer

tout ce que ton hérétique et satanique contact a souillé! afin que des chrétiens puissent se servir de ces marchandises sans redouter la colère du ciel!

LE GITANO. — Que voulez-vous, mon père? votre supérieur me paye bien et m'emploie pour débarquer les objets de contrebande dont est gorgé son couvent; il m'emploie, parce qu'il sait que personne mieux que moi ne connaît les détours et les passages de cette côte, et que, si je suis pris, il ne sera compromis en rien, vu que la sentence de mort qui pèse sur moi... Mais anathème, comme vous dites, anathème! je suis maudit. On le sait... et comme même les contrebandiers espagnols sont trop religieux pour acheter quelque chose qui ait été touché par un excommunié, on vous envoie afin de bénir ces riches étoffes, ces brillants aciers, afin de mettre la conscience des acheteurs en repos et de trouver un débouché aux ballots de votre digne supérieur. Enfin, en diminutif, nous sommes Dieu et le diable.

LE MOINE. — Misérable!... renégat!... mécréant!

LE GITANO. — En outre, vous faites un honnête commerce avec ces bonnes gens, car vous leur vendez un peu bien cher vos bénédictions et vos exorcismes, qui, entre nous, ne rendent ni la soie plus serrée, ni l'acier plus flexible.

LE MOINE. — Fils de Satan! infâme damné!

LE GITANO. — Mais comme votre gracieux souverain paralyse toutes les industries, et qu'il prohibe ce qu'il empêche de fabriquer, la contrebande devient indispensable; les moines l'exploitent avec Gibraltar, et l'Espagnol paye double ce qu'il pourrait fabriquer chez lui. Je trouve cela, moi, du dernier bouffon.

LE MOINE. — Exécrable réprouvé! je...

LE GITANO. — Assez, moine, ces gens t'attendent; va faire ta besogne, car le temps se couvre et la nuit s'avance.

— Chien maudit! ma besogne!... ma besogne!... — murmurait le moine en gagnant le rivage au moyen d'un pont jeté de la tartane, et sur lequel le Gitano était aussi descendu, monté sur son petit cheval qu'on avait hissé de la cale de la même manière que le révérend, ce dont le moine maugréa d'autant.

Pendant que le Gitano s'occupait à faire débarquer les mar-

chandises, le révérend s'était approché des contrebandiers. — La paix soit avec vous! mes frères, — leur dit-il.

En baisant le bas de sa robe ils répondirent : — Amen!

LE MOINE. — Vous voyez, mes fils, combien votre salut m'est cher, et...

LE PHILOSOPHE. — C'est-à-dire : nous est cher... à nous. Mais fasse Dieu que ce capital, placé ici-bas en orémus, nous rapporte là-haut la vie éternelle!

— Silence! l'hérétique! — crièrent-ils.

Le moine fit un geste de mépris et continua : — Combien votre salut m'est cher!... car je m'expose à passer des jours entiers avec ce fils de Satan pour que Dieu ne s'irrite pas de vos relations avec lui.

— Et pour débiter votre pacotille, — repartit l'incorrigible philosophe.

— Aussi nous vous bénissons, mon pere, — crierent les autres contrebandiers à haute voix, afin d'étouffer cette impertinente interruption.

LE MOINE. — Jésus! mes fils, je gémis comme vous que cette tartane soit commandée par un renégat; mais ce renégat est le seul homme, c'est-à-dire le seul mécréant qui connaisse bien cette côte. Hélas! hélas! que ne se présente-t-il un chrétien!

— Écoutez, mon père, — dit le marin qui avait souffert de la distraction de Florès, — l'homme à l'évacuation sanguine, enfin; — écoutez, mon père, est-ce une bonne action que de délivrer la terre d'un païen?

— On obtient le ciel, mon fils!

— Merci, mon père. — Et il s'éloigna.

En ce moment, le Bohémien était descendu de son cheval, et restait absorbé dans ses réflexions, tandis que ses noirs finissaient le débarquement. Son fidèle Iskar se jouait sur la grève et baignait sa longue crinière, lorsque tout à coup il bondit et poussa un hennissement qui fit brusquement retourner son maître et le tira de sa rêverie.

A ce moment, le couteau du marin était levé sur la poitrine du Gitano : ce dernier saisit l'assassin à la gorge avec tant de promptitude et de force qu'il ne put jeter un cri. Le couteau

lui tomba des mains; ses yeux roulèrent dans leur orbite et ses doigts se roidirent; puis peu à peu ils s'assouplirent, ses bras s'allongèrent le long de son corps, ses jambes s'affaiblirent, et il tomba étranglé. Ses compagnons crurent qu'on retournait un ballot.

— A genoux! mes fils, — dit le moine aux contrebandiers. Ils s'agenouillèrent, moins le philosophe, qui regardait la lune en sifflant l'air de la *Tragala*.

Alors le moine, armé d'un goupillon, s'approcha des ballots et en fit le tour en disant : — Arrière, Satan, arrière! et que ce signe de rédemption purge ces marchandises de la souillure que l'hérésie y a imprimée. Arrière, Satan, arrière!

Et il répandit des flots d'eau bénite sur les caisses.

— Il les mouille trop; il va les avarier, — dit le philosophe.

— Silence! — cria-t-on tout d'une voix.

— Arrière, Satan! — dit encore le moine. — Maintenant, mes frères, vous pouvez toucher à ces objets.

Les contrebandiers l'entourèrent avec empressement, et il tira un long papier de sa ceinture.

— Ces six ballots, mes fils, sont des soieries vénitiennes dont vous pouvez voir les échantillons à la lueur de ce fallot. Voyez quelles riches couleurs! comme ce tissu est serré et moelleux! Nous les mettrons à deux quadruples la barre, mes fils!

— Oh! mon père!

— Mais elle est sainte et pense, mes fils!

— Par les cornes de Satan! l'estampille de la douane du ciel nous coûte plus cher que celle de Cadix, — s'écria le maudit philosophe.

— Tais-toi, misérable! — dit le moine.

— Mais, révérend, deux quadruples!...

— C'est donné, mon cher fils. Elle les coûte au supérieur.

Et la discussion allait s'entamer, si, du haut du sentier, un homme ne fût accouru dans la plus grande agitation : c'était le pêcheur Pablo.

— Par la Vierge, fuyez! — s'écria-t-il; — fuyez! les habits de cuir sont sur mes pas; nous sommes trahis par le marin Punto. Il a indiqué le lieu du débarquement à l'alcade de Vejer; il a promis de tuer le Gitano; il a promis d'augmenter encore

le désordre où vous jetterait sa mort, en larguant les amarres de la tartane pour donner le temps aux douaniers d'arriver et de vous couper toute retraite.

— Mort! mort à Punto! — Et les couteaux luisaient.

— Ce n'est pas tout, — ajouta-t-il; — les crimes et les profanations du maudit retomberont sur vous, et monseigneur l'évêque a ordonné de vous traquer et de vous tuer comme des loups de la Sierra, pour vous être joints à un excommunié.

— Le saint pasteur change ses brebis en loups? Quel miracle! — ajouta le philosophe.

— Ainsi, fuyez!... fuyez!... point de quartier pour vous.

— Mort à Punto le traître! mort! — Et tous les couteaux le cherchaient.

— C'est fait, — dit le Gitano en poussant du pied le cadavre. — Ainsi, chargez vos marchandises en toute hâte, car la mer monte, le ciel se couvre de nuages; et si une fois vous avez vu briller là-haut les carabines des habits de cuir, ce sera à choisir entre le feu et l'eau, mes fils.

Puis il donna un coup de sifflet prolongé, et tous les noirs, ayant regagné la tartane, retirèrent le pont et se hâlèrent au long des rochers qui formaient le bord opposé du chenal. Le damné resta sur la grève, monté sur son fidèle Iskar.

— Je le disais toujours au supérieur, — criait le moine : — Prévenez monseigneur l'évêque que le damné est à votre solde, et les poursuites seront dirigées en conséquence. Point... Il a voulu le lui cacher, et voici ce qui arrive.

Et s'adressant au Gitano avec inquiétude : — Mais pourquoi fais-tu éloigner ton navire, le regagnerons-nous donc à la nage?

— A quoi bon ce navire, maintenant, mon père? Je ne puis sortir avec le flot au milieu de ces brisants.

— Mais au moins nous y serions en sûreté, dans le cas où les douaniers descendraient ce chemin pour nous surprendre; et, par le Christ! ils ne pourraient approcher de la tartane à travers ces vagues et ces roches. Fais donc mettre le pont à terre.

Le Gitano fit en souriant un geste négatif qui terrifia le moine.

Les contrebandiers n'avaient pas pris part à cette discussion, tant ils étaient empressés d'emballer en toute hâte les marchandises qu'ils comptaient avoir à bien meilleur marché, grâce à cet événement. Le philosophe surtout chargeait son cheval de telle sorte que le malheureux animal ployait déjà sous le faix; et pourtant le philosophe entassait toujours ballot sur ballot, disant tout bas : — Une fois sur la route de Vejer, il faudra que Dieu te prête les ailes d'un séraphin pour me rejoindre, moine. — Et son cheval portait au moins un tiers de la cargaison de la tartane.

— Ah! j'y suis, — dit le moine, que le signe de tête du Gitano avait beaucoup effrayé, — j'y suis: le seigneur capitaine reste avec nous, parce qu'il connaît une secrète issue qui peut nous aider à sortir de cette anse sans remonter ce sentier, aussi haut que l'échelle de Jacob. Le seigneur capitaine me l'a dit cent fois, je me le rappelle maintenant.

En achevant ces mots, ses dents s'entre-choquaient; il était aussi pâle qu'un cadavre, et pourtant il tâcha de grimacer un sourire en regardant l'excommunié de l'air le plus humble et le plus affable.

La figure du Gitano prenait une expression équivoque, lorsqu'à la lueur d'une fusillade qui partit du haut de la montagne on aperçut les gardes-côtes qui se développaient et prenaient position. Tout espoir de retraite était perdu de ce côté.

— Sainte Vierge! sauvez-nous, monsieur le capitaine, — dit le moine; — le passage! Seigneur Dieu! indiquez-nous le passage!

— Le passage! — répétèrent les contrebandiers avec effroi, sans savoir ce dont il s'agissait.

— Quel passage? — demanda le Gitano; — mais vous rêvez, mon père, et je crains que vous ne fassiez un mauvais songe; car les habits de cuir commencent à descendre, et les balles sifflent. Tenez!...

— Mais, mon Dieu! vous m'avez dit qu'il y avait au milieu de ces rocs une issue cachée qui rejoignait la côte, une issue qui pouvait nous donner le moyen de sortir de cette anse fermée que la mer gagne déjà, et des rochers partout!... Sainte

Vierge! partout des rochers à pic! — s'écria le moine désespéré, en regardant au-dessus de sa tête.

— Partout des rochers à pic! — répéta le Gitano.

— Allons, révérend, un miracle, c'est le moment, — dit le philosophe, qui regardait d'un œil de douleur son cheval si richement chargé.

Plusieurs coups de feu partirent de nouveau du sommet de la montagne, mais les balles tombèrent mortes; car les douaniers n'approchaient que lentement et étaient encore fort éloignés, à cause des nombreux détours que faisait le sentier. La lune brillait au milieu d'un beau ciel, et sa douce clarté éclairait ce curieux tableau dans tous ses détails.

— Que j'aime une belle nuit d'été! — dit le Gitano; — les fleurs s'épanouissent pour aspirer la fraîcheur de l'air, et leur parfum vous arrive plus suave. Tenez! mes frères, sentez-vous la bonne odeur des aloès et des caïtiers?

Une nouvelle fusillade interrompit cet inconvenant monologue; mais, cette fois, un contrebandier tomba.

— Au nom du Christ! tu dois nous sauver; au nom de Dieu, je te l'ordonne! — cria le moine au Gitano, en lui montrant le ciel.

Ce mouvement fut beau, mais il ne produisit aucun effet, car le Gitano répondit en riant : — Au nom de Dieu, de Dieu!... y pensez-vous, mon père? Ne plaisantez donc pas. Le moment est grave! grave!... voyez plutôt ce chrétien qui se tord et perd son sang.

Au rire effrayant du damné se joignit le bruit de la mer, qui montait, montait, et venait à chaque instant battre et rétrécir l'étroit espace où se pressaient ce petit nombre d'hommes.

Les Espagnols se signèrent en frémissant. Un d'eux arma son escopette, et la dirigea sur le Gitano. Le moine se précipita à temps. — Malheureux! lui seul peut nous sauver; lui seul connaît ce passage!

Voyant cette démarche hostile, le Gitano était entré dans la mer, qui s'élevait jusqu'au poitrail de son cheval. — Voici les douaniers qui descendent les dernières rampes, mes fils, et vous savez que maintenant les balles comptent, — cria le maudit en montrant le contrebandier blessé à mort.

Les Espagnols se jetèrent alors aux pieds du moine : — Mon père, priez pour nous !

Et le moine et eux se prosternèrent en criant :

— San Juan, san Juan ! priez Dieu pour nous !

Et ils se frappaient la poitrine, tandis qu'à la lueur de la fusillade on voyait le Gitano à cheval les dominer de toute sa hauteur, et cette figure étrange, dont la nuit semblait doubler les proportions, se dessinait en noir avec de vifs reflets couleur de feu sur une pluie d'écume éblouissante de blancheur.

Plusieurs coups de feu retentirent encore; un second contrebandier tomba, et l'on entendit les commandements des officiers gardes-côtes.

La frayeur du moine était à son comble; il se traîna jusqu'au bord de la mer, et là, les genoux dans l'eau, il cria au Gitano avec l'accent de la plus profonde terreur : — Sauve-moi ! sauve-moi !

Et il pleurait, le moine !

— Par l'âme de ton père, sauve-nous ! nous te donnerons de l'or, de l'or à remplir ta tartane ! — hurlèrent les contrebandiers.

Et ils l'imploraient à mains jointes, tandis que trois d'entre eux se roidissaient dans les dernières convulsions de l'agonie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — bégaya le moine. — Et il se tordait les bras, et il se roulait sur la roche ensanglantée.

— Dieu est sourd ! — dit le Gitano; — invoque Satan. — Et il rit !

— Arrière, arrière, blasphémateur ! — répondit le frère en se relevant avec effroi.

Mais la mer gagnait tellement, que les lames venaient briser à leurs pieds et les couvraient d'écume.

— Invoquez Satan, et je vous sauve. Derrière ces rochers est une issue secrète masquée par une pierre mouvante : elle vous mettra à labri des gardes-côtes. Il est temps encore, car maintenant l'escarpement vous cache à leurs yeux, — reprit le Gitano, qui était à flot avec son cheval.

Et les contrebandiers interrogeaient chaque roche avec désespoir, et le moine, les yeux fixes, la figure livide, fit un nouveau mouvement d'horreur en pensant à la proposition du maudit... Puis pourtant il parut faiblir.

Et ceci est concevable, car en ce moment, quoiqu'on ne vît pas les douaniers, on entendait le bruissement de leurs armes et le craquement des batteries qu'on armait.

— Eh bien! — dit le moine en délire, — eh bien! Satan, sauve-nous! car tu n'es, tu ne peux être que Satan.

— Oui, Satan, sauve-nous! — crièrent les Espagnols avec un accent de terreur indéfinissable.

Et, haletants, les yeux fixes et étincelants, ils attendaient.

. . . . . .

Le Gitano haussa les épaules, tourna la tête de son cheval du côté de la tartane, et la gagna à la nage au milieu d'une grêle de balles, en chantant cette vieille romance mauresque d'*Hafiz:*

— Oh! permets, charmante fille, que j'enveloppe mon cou avec tes bras, etc., etc.

. . . . . .

Les contrebandiers restèrent anéantis.

— Feu! par saint Jacques, feu! Tirez sur le cheval et sur la plume blanche, c'est le bandit lui-même, — criait l'officier, que l'on distinguait parfaitement, car sa troupe s'était arrêtée à l'avant-dernière rampe pour se former en un peloton épais qui faisait un feu nourri et continu sur le reste des contrebandiers.

Or, ce qui restait de ces négociants sans patentes n'avait qu'à choisir entre le feu et l'eau, comme avait dit le Gitano.

— Feu! feu sur ces mécréants! — répétait l'officier pour stimuler sa troupe; — monseigneur l'évêque a promis des indulgences pour ce carême, et puisque le chef nous échappe, écrasons le reste de sa bande. Feu!...

— Mais, capitaine, je vois un moine...

— Infâme, impie déguisement! Feu sur l'apostat!

— Par san Pedro! feu donc. A vous, mon révérend.

Le moine reçut le coup dans la poitrine, et tomba à genoux. Ils ne restaient plus que deux, lui et le philosophe, aussi blessé. Les autres avaient été ou tués ou noyés en voulant gagner la tartane au milieu des brisants, ou entraînés par les lames, qui devenaient affreuses.

— Mes fils! — criait le frère, — je suis un moine de San-Juan, envoyé par mon supérieur; pitié! au nom du Christ, pitié!

Et il se cramponna aux pointes aiguës du rocher.

— Ce qui fait, — balbutia le philosophe en recevant une seconde et mortelle blessure, — que si j'avais à croire en quelque chose, je ne croirais ni à Dieu ni au diable, car j'ai essayé de tous les deux, et... je...

Ses bras s'ouvrirent. Il lâcha le morceau de granit qu'il étreignait avec force, écarquilla les yeux... et disparut.

— Grâce! grâce! mon Dieu! je me noie! — hurla le moine qui se débattait sous une lame.

Il mordait le roc.

— Comment! — dit l'officier, — l'impie vit encore! feu donc, par saint Jacques!

Trois coups de carabine partirent à la fois; la robe bleue du révérend flotta un instant, et l'on ne vit plus rien, rien... ni chevaux, ni hommes, ni moine! rien que des vagues écumantes, qui avaient déjà envahi la première rampe du sentier, et venaient déferler à grand bruit sur la seconde.

Le Gitano seul avait échappé.

— Par le Christ! sa tartane va se briser contre les écueils, — crie l'officier. — Dieu est juste; et puisqu'il sort du chenal contre la marée, sa perte est certaine.

En effet, le damné louvoyait intrépidement dans cette passe, que la fureur des lames devait rendre impraticable.

CHAPITRE VI

LA MONJA, LA NONNE

> Ah! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
> Et les austérités de ce sombre couvent
> D'un regret criminel ne m'ont point préservée :
> En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.
>
> DELPHINE GAY, *Madame de la Vallière.*

Certes, si j'étais nonne et que j'eusse à choisir un couvent, je choisirais celui de Santa-Magdalena; c'est un digne couvent triste et sombre, placé sur le bord de la mer, à sept lieues de

Tarifa. Au nord, l'Océan, qui vient battre ses murailles; au sud, des lagunes impraticables; à l'ouest, des rochers à pic; mais à l'est... oh! à l'est, une belle prairie toute verte, traversée par un petit ruisseau qui fait mille détours et brille au soleil comme un long ruban argenté; sans compter les violettes et les clématites qui parfument ses bords; sans compter les palmiers aux longues flèches et les amandiers qui l'ombragent. Et puis, au milieu de la plaine, le charmant petit village de Pelleta, avec son haut clocher, grêle et élancé, ses maisons blanches et son bouquet d'orangers et de jasmin. Et puis encore à l'horizon les montagnes brunes de Medina, dont le versant est couvert d'ifs et d'oliviers...

Je vous le répète, si j'étais nonne, je ne choisirais pas d'autre couvent que le couvent de Santa-Magdalena.

Et les jours de fête donc! on vient danser presque sous ses murs, et vous m'avouerez que pour une pauvre recluse c'est plaisir que d'entendre le roulement enivrant des castagnettes qui bruissent sous les doigts agiles des Andalous... et de voir les poses lentes et tranquilles du boléro; le *majo* poursuivre sa *maja*, qui le fuit et l'évite... puis se rapproche et lui jette un bout de son écharpe qu'il baise avec transport, et dont il s'entoure d'une main, tandis que de l'autre il fait résonner ses castagnettes d'ivoire!

Agitez, agitez vos castagnettes, jeunes garçons, car la *cachucha* remplace le boléro. La *cachucha!* voilà une vraie danse andalouse! une danse bruyante et animée, preste et lascive. Allez... allez... liez un bras amoureux à la taille de votre maîtresse, et entraînez-la rapide et frémissante au bruit de l'instrument sonore. Allez... son sein palpite, son œil brille, le vent soulève son épaisse chevelure noire et effeuille sa guirlande de fleurs; puis vous murmurez à son oreille : — Mon amour... qu'il me serait doux de respirer ce soir près de toi l'odeur des amandiers... — Et elle s'est élancée plus vive, et son bras vous a étreint si fortement que vous avez senti son cœur bondir sous sa mantille.

Va, ne crains rien, bonne fille, ta mère n'a rien entendu, et ce soir, après la prière, quand ton vieil aïeul t'aura baisée au front, tremblante, inquiète, tes petits pieds effleureront le

gazon, tu t'arrêteras vingt fois, respirant à peine. Enfin, tu t'assoiras, palpitante, au pied de ce bel amandier en fleurs, dont les feuilles luisantes refléteront la douce clarté de la lune. Là, tout à coup, deux grands bras viendront t'envelopper. Eh! sainte Vierge! quel courage! brave fille, tu n'auras pas peur!

Mais le son des castagnettes est moins éclatant, le soleil se couche, la *cachucha* tournoyante a cessé, les jeunes filles regagnent leur village, et rient, et chantent en arrondissant derrière leurs oreilles les boucles soyeuses de leurs cheveux humides.

Maintenant ne direz-vous pas comme moi que c'est un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena; car, enfin, figurez-vous une pauvre jeune fille enfermée là avec ses dix-huit ans, ses yeux noirs, et son cœur espagnol qui bat sous son scapulaire.

D'abord, à matines, c'est une longue prière dans une église sombre et glacée; et puis les vêpres, et puis la messe, et puis l'*Angelus*, et puis le salut, et puis que sais-je, moi? Pour distraction, deux heures de promenade dans le jardin du vieux cloître. Vous savez, un jardin de cloître? de grands chênes noirs et silencieux, un gazon rare encadré dans des bordures de buis, et du soleil à midi : voilà tout.

Aussi avouez que lorsqu'un jour de fête on a pu s'échapper un moment de l'église pour venir dans sa cellule, le cœur bat d'aise et de joie!

On entre, on ferme soigneusement sa porte, et l'on est chez soi. Chez soi! comprenez-vous ce mot? quatre murs nus, mais ils sont blancs; un crucifix d'ébène au-dessus d'une petite table de noyer, mais elle est couverte de fleurs; une fenêtre grillée, mais elle donne sur la prairie verte; un lit étroit et mince, mais on y rêve. Franchement, avec toutes ces richesses et vos souvenirs de petite fille, envieriez-vous le sort de la camarera mayor de la reine de toutes les Espagnes?

Eh bien, pourtant, une jeune fille est là, seule; le crucifix, la petite table, la fenêtre, le lit, le parfum doux et faible, rien n'y manque : et elle ne regarde ni la prairie, ni la danse, ni le soleil qui se couche étincelant.

Son front est caché dans ses mains, et des larmes roulent sur ses doigts déliés.

Elle lève la tête : c'était la Monja qui assistait à la course de taureaux.

Elle n'était plus brillante de satin et de pierreries comme le jour où elle avait dit adieu au monde. Oh! non; une large robe de bure ensevelissait sa jolie taille comme dans un linceul, ses grands cheveux noirs étaient coupés et cachés par un bandeau de toile qui dessinait l'ovale de son front blanc et candide, et retombait de chaque côté de ses joues. Mais qu'elle était pâle, bon Dieu! ses yeux bleus si doux et si purs sont entourés d'un léger cercle noirâtre, où des veines d'azur sillonnent cette peau délicate et rosée.

— Mon Dieu, pardon! pardon! — dit-elle, et elle se jeta à genoux sur la pierre.

Quelque temps après elle se releva les joues pourpres, les prunelles étincelantes :

— Fuis... fuis... dangereux souvenir! — s'écria-t-elle en se précipitant à la fenêtre. — Oh! de l'air, de l'air, je brûle! Oh! je veux voir le soleil, les arbres, les montagnes, cette fête, ces danses. Oui, je veux voir cette fête, être absorbée tout entière par ce spectacle bruyant. Heureux!... heureux sont-ils! Bravo! jeune fille; quelle légèreté! quelle grâce! que j'aime la couleur de ta basquine et les tresses de ton réseau! Que j'aime cette fleur bleue dans tes cheveux blonds! Mais tu te rapproches de ton danseur... Il est beau, ses yeux se fixent sur les tiens avec amour... *Lui* aussi avait un doux regard, mais...

Et elle cacha sa tête dans ses mains, et elle se tut; car son cœur battait d'une force à rompre sa poitrine. Puis, reprenant et parlant avec vitesse, comme si elle eût voulu échapper à un souvenir qui l'oppressait :

— Comme le soleil se couche radieux et brillant! Jésus! quel beau nuage de pourpre aux reflets d'or! que sa forme est bizarre et changeante! Tout à l'heure c'était une élégante tour mauresque aux mille créneaux, maintenant c'est presque un globe de feu; mais ses contours varient encore, ils se découpent plus arrêtés. Santa Carmen! on dirait une figure humaine. Oui... ce large front... et... cette bouche... Oh! non... si... Jésus... il *lui* ressemble!

Et, haletante, elle était à genoux, les mains jointes, dans

une sorte d'extase, devant cette image fantastique qui se voila de vapeur, s'effaça peu à peu, et disparut tout à fait.

Quand elle ne vit plus rien qu'un horizon enflammé, elle se releva dans un violent paroxysme, et se jeta sur son lit en gémissant.

— *Lui*... toujours *lui*... *lui* partout! — s'écria-t-elle avec un geste de désespoir. — Horreur! quand je me prosterne devant ton image sacrée, ô Christ! tes traits divins s'effacent... et c'est *lui* que je vois! *lui* que j'adore!... Si, muette et confuse, je veux écouter avec recueillement la supérieure faire une sainte lecture, eh bien, sa voix semble s'affaiblir et s'éteindre, et c'est *lui* que j'entends; car le son harmonieux de ses paroles vibre toujours dans mon cœur... Horreur! enfin, si je me traîne repentante au tribunal de Dieu, là, c'est encore *lui*... car mon amour est le seul crime dont je puisse m'accuser.

Elle se prit à pleurer.

— Un crime! est-ce bien un crime? O ma mère, si tu n'étais pas morte, tu serais là; j'aurais ma tête sur tes genoux, toi... ta main dans mes cheveux encore longs et bouclés; et tu m'apprendrais si c'est un crime, car je te dirais tout. Vois-tu, ma mère, on m'avait assuré que je devais être heureuse au couvent, mais que pour cela il fallait quitter le monde; j'ai dit oui, car alors je ne savais pas qu'un jour le monde... ce serait *lui*. Et puis on m'a faite belle, on m'a parée comme une sainte, et on m'a menée à une fête où un taureau a tué deux chrétiens, — m'a-t-on dit, — car je m'étais cachée dans le sein de la supérieure tout le temps de cet horrible spectacle... Mais tout à coup un cri d'étonnement a retenti, et j'ai soulevé la tête : c'était... c'était *lui*. Oui, il a fixé sur moi un regard... qui me tuera; et il m'a dit la première fois... oh! je l'entends encore : *Pour vous, senora, et en l'honneur de vos beaux yeux, bleus comme l'azur du ciel.* Puis, rapide, il s'est élancé... et j'ai frémi malgré moi... La seconde fois, il m'a dit avec la même voix, avec le même regard, en me souriant et me saluant de sa main droite : *Pour vous encore, senora, et en l'honneur de cette bouche vermeille, purpurine comme le corail du Pervan.* — Et, avec intrépidité, il

a attendu le monstre dont les cornes étaient teintes de sang humain, et il l'a abattu à mes pieds... Moi, l'effroi m'avait saisie, j'ai jeté mes mains en avant, tant je craignais pour lui ; car il me semblait que, s'il avait été blessé, je serais morte de sa blessure. Alors, *lui* a pris ma main, oh ! bien malgré moi, ma bonne mère... et l'a baisée là, oui, c'est là... Vois... mes lèvres en ont rougi la place.

Et ses yeux se fermèrent. Elle s'appuya sur son chevet, et continua à voix basse et en mots entrecoupés :

— Et peut-être tu me dirais, ma mère : — Ma Rosita, tu l'aimes donc bien ? Allons, vous serez fiancés, et Dieu vous bénira. — Oh ! oui... fiancés... Voilà mon fiancé ; qu'il est beau !... Des fleurs... partout des fleurs... Voici mes compagnes en longs voiles blancs... le son grave de l'orgue... et la foule qui répète comme moi : — Qu'il est beau, son fiancé ! — Ah ! voici le vieux prêtre ; sa main tremble en nous unissant : il est à moi ! c'est mon époux ! c'est mon époux !... Oh ! ma mère, reste... Tu me laisses ? — Ton époux est avec toi, mon ange ! — Ma mère ! ma bonne mère !

Heureuse fille, elle dormait. — N'est-ce pas, je le répète, un digne couvent que le couvent de Santa-Magdalena ?

CHAPITRE VII

LE LEVANTE

. . . . *La muerte !!*
La mort !!

DON QUIJOTE.

Le levante est un vent d'est ; lorsqu'il souffle il fait pâlir les marins les plus intrépides. Ce n'est pas une de ces innocentes brises qui soulèvent des vagues hautes comme des montagnes, non ; la mer ne s'élève que fort peu ; car telle est la force du levante qu'il refoule les flots, qu'il les nivelle par la

puissance de pression qu'exerce la colonne d'air sur la surface de l'eau.

Mais aussi il faut que le timonier veille à la barre, sainte Vierge! qu'il y veille bien, s'il ne veut pas voir le navire disparaître en tournoyant dans une rafale!

Après cela le soleil brille, le ciel est beau, d'un bleu magnifique, avec de jolis nuages d'un rose vif, qui sont du plus charmant effet.

Les navires d'un tonnage élevé, tels que vaisseaux, frégates et corvettes, tout en manœuvrant avec prudence, ont pourtant encore à craindre de ces coups de vent; mais les goëlettes, tartanes, sloops, ont toutes les chances possibles pour périr, par leur grande propension à *engager*, ces bâtiments étant, comme on dit, essentiellement *canards*.

Si le danger est grand pendant le jour, la nuit il devient immense, surtout lorsqu'on louvoie près des côtes, qui sont loin d'être saines, et entourées de courants de quatre à cinq nœuds de vitesse.

Or il faisait nuit, et le levante, qui soufflait sur la côte de la Velda, hérissée de rochers, était un peu plus violent qu'il ne fut lors du mémorable coup de vent de 97, qui fit sombrer la totalité des vaisseaux mouillés dans la rade de Cadix : on le sait, tout périt, corps et biens.

C'était enfin un de ces braves coups de vent pendant lesquels les matelots sont livides et croient en Dieu.

Les étoiles flamboyaient, et les vagues, en se choquant, dégageaient tant de lueurs phosphorescentes que cette vaste plaine, d'un noir sourd, était presque éclairée par des milliers d'étincelles bleuâtres, et vraiment, sauf le levante qui mugissait plus fort que le tonnerre, c'était un beau spectacle.

Les deux sloops gardes-côtes qui avaient donné la chasse à la tartane sosie du Gitano tourbillonnaient sur ce gouffre béant.

Ils avaient dégréé leurs huniers, leurs focs, leur grand'-voile, et fuyaient vent arrière sous leur misaine au bas ris; on avait amarré la barre du gouvernail, et les soixante-trois hommes qui composaient les deux équipages étaient fort occupés dans le faux-pont à mettre leur conscience en ordre. Comme

il n'y avait pas de prêtre présent, ils se confessaient les uns aux autres.

La confession est une chose admirable en elle-même, à terre, par exemple, dans une église de village dont les vitraux laissent pénétrer un joyeux rayon de soleil, quand vous allez partir pour une longue, longue campagne, et que votre vieille grand'mère est là à genoux, tout en pleurs, faisant brûler pour vous un cierge béni à Notre-Dame : oh! oui, alors, la confession à l'oreille d'un sage et vertueux prêtre à cheveux blancs, qui, sortant du confessionnal et appuyant son bras tremblant sur le vôtre, vous dit : — Mon fils, allons donc voir mes ouailles qui dansent sous la saulée tout là-bas, là-bas, au bord du ruisseau, et en passant nous porterons une bouteille de mon bon vin au pauvre vieux Jean-Louis le protestant.

Comme cela, oui, je comprends la confession; mais à bord, au milieu d'une tempête, lorsque ce n'est qu'à force de bras qu'on peut échapper à une mort imminente, lorsque les lames déferlent et brisent avec fureur sur le navire, lorsqu'à chaque minute vous voyez disparaître un de vos agrès, quand la mâture s'incline et craque, quand une vague s'abat et mugit sur le pont, s'y déroule, court et entraîne hommes, vergues, canots... oh! m'est avis alors que la confession est une pratique au moins déplacée et sans utilité aucune pour virer de bord ou pour serrer un hunier.

On avait donc amarré la barre du gouvernail à bord des deux sloops qui naviguaient dans les mêmes eaux, et personne, personne n'était resté sur le pont des navires, qui allaient positivement à la grâce de Dieu; or, en fait de tactique, c'est une mauvaise allure, car le sloop *la Châsse de saint Joseph*, par suite de l'angle que sa barre formait avec sa quille, laissant plus porter que son confrère *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept-Douleurs*, arriva droit sur ce dernier, l'aborda par la poupe; et comme la partie de l'arrière d'un navire est beaucoup plus faible que son avant, *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept-Douleurs* reçut le beaupré de *la Châsse de saint Joseph* dans son couronnement, qui fut défoncé et donna libre accès à une voie d'eau qui coula ledit sloop et les soixante confessants et confessés.

Vous voyez que la confession ne vaut rien dans une telle occurrence.

Mais le sloop ne coula pas instantanément.

La Châsse de saint Joseph sentit, à l'effroyable commotion qu'il éprouva, que quelque chose d'extraordinaire se passait au dehors, et on envoya un jeune mousse, qui était en train de se confesser de son soixante-troisième péché, pour voir ce qui arrivait. Il monta aussitôt en rampant sur le pont, vit le beaupré et la guibre presque entièrement fracassés, et à une portée de fusil l'autre sloop, dont l'arrière était submergé, élever son avant au-dessus des vagues; son avant, où s'était réfugié tout ce qui restait de l'équipage.

Le capitaine du navire qui s'abîmait mit ses deux mains devant sa bouche en forme de trompe, et, au moyen de ce porte-voix improvisé, il parla avec beaucoup d'empressement au mousse, qui eut l'attention de se former aussi avec sa main une espèce de cornet acoustique.

Mais malheureusement *la Bénédiction de Notre-Dame des Sept-Douleurs* était sous le vent, et le mousse n'entendit pas un mot; mais, comme on lui avait dit de *voir* ce qui arrivait, il s'accroupit près de la poulaine, et regarda.

Quelques-uns des naufragés se jetèrent à la mer; mais, par l'ange de Saint-Pierre! une bonite n'aurait pas piqué au vent, et il fallait nager contre vent, flot et courant, pour arriver au sloop, qui pourtant était tout proche. — Impossible. — Aussi ils se noyèrent, les imprudents, après avoir été aveuglés par le revolin des vagues, qui leur fouettait le visage à y laisser des traces sanglantes.

Le mousse voyait tout cela à la lueur de son fanal, en tâchant de ne perdre ni une convulsion, ni un grincement de dents, afin que son rapport fût exact; mais il priait Dieu pour eux, le pauvre et digne enfant!

Bientôt l'avant du sloop coula davantage, et ceux qui survivaient à ce désastre montèrent au mât de misaine, qui seul s'élevait au-dessus de la mer, et c'était chose curieuse de voir ce mât, sur lequel des têtes d'hommes étaient groupées, qu'on pardonne l'image, comme le sont des cerises sur ces légers bâtons qui plaisent tant aux enfants.

Cette poutre, chargée d'hommes, ne resta pas dix minutes hors de l'eau, après quoi elle s'enfonça; mais pendant les dix minutes qu'elle mit à s'abîmer... quel drame se passa!

Enfin ils ne restèrent que deux sur le mât, les deux frères, je crois, gens pieux et bien pensants; mais l'instinct vital l'emporta sur la fraternité; car étant tout petits, oh! ils s'aimaient beaucoup. Le plus beau des fruits était celui qu'ils s'offraient, et, pour une faute commise, leur mère trouvait toujours deux coupables. Plus tard ils adoraient la même femme : ils la tuèrent pour qu'elle ne fût à aucun. — Ils étaient Espagnols, excusez-les. — Pour ceci, ils furent envoyés pendant cinq ans aux galères; l'aîné s'était échappé; mais, ne pouvant parvenir à favoriser l'évasion de son frère, il revint tendre ses mains aux chaînes et son dos au bâton, ne voulant pas quitter ce frère chéri.

Enfin deux braves et loyaux compagnons s'il en fut; mais que voulez-vous? en face de la mort il est bien permis d'égoïser un peu.

Le mât se dressait donc encore à six pieds hors de l'eau, et, pour celui qui en occupait le sommet, c'était une hauteur comparable à celle des montagnes les plus élevées; car, dans ces moments décisifs, une minute d'existence, c'est une année... un pouce de terrain, c'est une lieue.

Le frère aîné, qui pourtant avait la place inférieure, sentant la fraîcheur de la mer qui le pressait comme dans un cercle de fer glacé, fit un violent effort, et se cramponna aux genoux de son puîné.

Celui-ci, qui étreignait le mât de toutes les forces convulsives de l'agonie, tenta d'appuyer son pied sur la poitrine de son frère pour le noyer... Désespoir! impossible. Il lui serrait les genoux comme dans un étau.

Et, chose étrange, ces deux têtes, qui souvent s'étaient joyeusement souri et tendrement embrassées, là se suivaient d'un œil avide, là se tuaient du regard.

Enfin, celui qui occupait le haut du mât l'abandonna un instant.

L'autre aperçut le mouvement, et s'élança...

C'est là que le puîné l'attendait. Il lui jeta les deux bras au-

tour du cou, non mollement comme autrefois, en lui disant : — Bonjour, frère; mais avec frénésie. De façon qu'il l'étrangla en lui serrant la gorge sur le chouque de misaine avec un bout de cordage qui flottait. — Démarche inutile : la pensée seule fut éteinte dans ce corps, car les bras du cadavre serraient toujours aussi fortement les genoux du fratricide quand ils disparurent tous les deux !

Lorsque le mousse ne vit plus rien, il se frotta les yeux, regarda encore une fois, et descendit faire son rapport, qui étonna beaucoup; on coupa court à la confession, avec promesse d'y revenir, et le quart de bâbord monta sur le pont par les ordres du capitaine. Le vent soufflait avec un peu moins de violence, mais la nuit était claire; on mit un bon matelot à la barre pour éviter les embardées, et l'on continua de courir à l'ouest.

Ils laissaient porter dans cette direction depuis quelque temps, lorsque le matelot de quart à l'avant cria : — Navire à tribord !

On se précipita à la lueur des fanaux, et l'on vit la tartane entièrement désemparée, la tartane qu'ils poursuivaient depuis la veille ! la tartane, cause première de tous leurs désastres !

— Enfin ! — hurla le capitaine garde-côte, — la sainte Vierge nous protége, et Dieu est juste. Tu vas payer, maudit, la mort de nos frères !

Et malgré l'impétuosité du vent, il tenta de mettre en travers.

CHAPITRE VIII

LA CHASSE DE SAINT JOSEPH

Por miedo?... No, senor...
Par peur?... Non, seigneur...

CALDERON.

— Iago ! Iago ! — cria le capitaine de *la Châsse de saint Joseph*, — Iago, mon second moi-même, fais mettre les canonniers à leurs pièces.

— Capitaine... je...

— Tu trembles, on dirait ?

— Non, capitaine, mais le levante m'a porté sur les nerfs.

— Par le Christ ! à la bonne heure. Que penserait-on si l'on voyait le lieutenant du navire que je commande trembler comme un goëland par un temps d'orage ! Allons, canonniers, à vos pièces ; et vous autres, orientez grand largue, prenons le vent de cette tartane, que Satan confonde ! et en passant à poupe, nous lui enverrons notre volée. Que Dieu me soit en aide, le levante mollit !... Ah ! par la Vierge ! ce sera une belle fête pour le peuple de Cadix que le jour où tu y entreras les fers aux pieds et aux mains, avec ton équipage de démons, chien maudit ! — disait l'honnête Massareo en montrant le poing à la tartane désemparée, silencieuse et sombre, qui se balançait au mouvement des flots.

— Oui, oui, — reprit Massareo, — par saint Joseph, ruse de guerre ! tu ne bouges pas plus qu'une bouée, pour que je m'approche de toi à longueur de gaffe... Alors tu jetterais sur mon pauvre lougre une chemise soufrée qui le brûlerait jusqu'aux œuvres vives !.... ou tu me jouerais quelque autre tour diabolique. Mais Notre-Dame protége le vieux Massareo. Plus d'une fois il a dérobé de riches galions du Mexique aux griffes de ces damnés d'Anglais, qui en savaient pourtant long, sainte Vierge ! les hérétiques, — et il se signa. Puis, s'adressant au timonier : — Toi, viens au vent ; lofe, lofe donc, butor, et songe à virer de bord.

Le levante diminuait sensiblement, et on voyait, aux nuages qui s'avançaient rapidement de l'horizon et aux oscillations de la brise, qu'elle tournait au sud. Les étoiles se voilèrent, et la nuit, d'abord fort claire, devint épaisse tout à coup. La tartane était plongée dans l'obscurité ; seulement un point lumineux brillait à son arrière, dans la direction de la chambre ; mais on n'entendait pas le plus léger bruit à bord, et personne ne paraissait sur le pont.

Le capitaine du lougre garde-côte, ayant heureusement effectué son changement d'amures, revint et laissa porter sur la tartane jusqu'à demi-portée de pistolet. Là, il appela son lieutenant Iago ; mais celui-ci, croyant qu'il s'agissait

de commander le feu, disparut avec la rapidité de l'éclair.

— Iago! — reprit-il encore.

— Seigneur capitaine, il est à fond de cale par votre ordre, a-t-il dit, pour veiller au passage des poudres.

— Le misérable! Par saint Jacques! qu'on l'apporte mort ou vif sur le pont; et toi, donne-moi mon porte-voix de combat, Alvarès.

Alors le brave Massareo tourna vers le navire muet l'énorme orifice de l'instrument, et lui cria :

— Ohé!... de la tartane!... ohé!...

Puis il baissa le porte-voix, mit sa main en conque auprès de son oreille pour ne pas perdre un son, et écouta attentivement.

Rien... Profond silence...

— Hein? — dit-il au premier quartier-maître, qui était près de lui.

— Je n'ai rien entendu du tout, seigneur capitaine, si ce n'est une espèce de gémissement; mais, par le ciel, ne vous y fiez pas; parlez plutôt à bons coups de canon, ils entendront cette langue-là, par saint Pierre! car notre brave amiral Galledo, que Dieu tient sous son bras droit, — il ôta son bonnet et reprit : — notre brave amiral disait toujours que c'était la langue universelle, et que...

— Paix! Alvarès, paix! tais-toi, vieux congre. Il m'a semblé voir quelque chose se remuer sur le pont. — Et de nouveau, embouchant l'immense porte-voix, il cria :

— Ohé!... de la tartane!... ohé!... envoyez une embarcation à bord, ou l'on va vous couler...

— Comme des chiens maudits que vous êtes, — ajouta Alvarès.

— Te tairas-tu! ils peuvent avoir parlé, et ta sotte langue, qui va aussi vite que le cric d'un cabestan, m'a empêché de rien entendre, — dit le capitaine en reprenant avec une volubilité colérique :

— Pour la troisième fois, ohé! de la tartane!... répondez... ou je fais feu.

Cette fois on distingua un gémissement prolongé qui n'avait rien d'humain, et fit pâlir le capitaine Massareo sur son banc de quart.

— Capitaine, si vous m'en croyez, — dit Alvarès en se signant, — envoyons notre volée et virons de bord; car je vois le feu Saint-Elme qui voltige à l'arrière, et, par la Vierge! il ne fait pas bon ici.

— C'est par trop fort! — s'écria Mássareo. — Saint Paul, priez pour nous! Allons, à la grâce de Dieu! Canonniers, à vos pièces; armez vos batteries. Bien. Faites le signe de croix. Bien. Maintenant, feu!... feu... tribord!

La volée partit, et sa lueur, éclairant un instant la tartane, projeta sur les eaux un vif reflet de lumière. Puis, quand la fumée blanchâtre de la poudre fut dissipée, on vit toujours le bâtiment, noir, silencieux, avec son point lumineux à l'arrière, obscurci de temps en temps par une ombre qui passait et repassait dans la chambre.

— Eh bien, Alvarès? — demanda Massareo, qui ne comprenait rien à l'obstination du navire canonné.

— Seigneur, tous les boulets ont porté en plein bois, et ce maudit ne bouge pas. Pourtant il y a du monde à bord, j'en jurerais par mon chapelet.

— Le cas est épineux, — dit Massareo avec inquiétude; — je vais faire courir une bordée au large, pendant que moi, toi, le canonnier Pérès et ce poltron d'Iago, qui est pourtant d'un assez bon conseil, nous délibérerons sur la marche qu'il faut suivre.

On vira de bord en s'élevant à l'est; on apporta Iago. Les quatre membres de cette assemblée se réunirent, et la discussion fut ouverte.

Aucun plan n'avait encore été arrêté lorsque le prudent Iago s'écria :

— Avec la protection de Notre-Dame, voici ce que je fais, moi : j'arme une chaloupe en guerre, je m'approche de la tartane maudite, et je m'en empare à l'abordage!... Hein! mes compères, qu'en dites-vous?

Ses compères avaient bien pensé à ce moyen, le seul qu'on pût raisonnablement employer; mais aussi ses compères s'étaient abstenus d'en parler, sachant que celui qui indiquerait cette mesure serait naturellement chargé de l'exécuter. L'inconcevable témérité d'Iago les tirant d'embarras, il n'y eut

qu'une voix pour louer et féliciter l'auteur de cet admirable plan de campagne, qui vit, mais trop tard, dans quelle position dangereuse il venait de se mettre.

— Le ciel vous a inspiré, remerciez-le, Iago, — dit le capitaine.

— Frère Iago, que tu es heureux! — reprit Alvarès en lui frappant amicalement sur l'épaule. — Par le Christ, c'est une belle occasion pour toi de passer officier. Que ne suis-je à ta place! Quelle gloire tu vas recueillir en exécutant ton audacieux projet! Prendre le maudit à l'abordage!!! On vendra ton portrait dans les rues de Cadix, et l'on te chantera sur la place San-Antonio. Heureux mortel! — Et il gagna l'escalier qui menait à la cale en sifflotant d'un air dégagé.

— Mais! — s'écria le malheureux Iago, tremblant et étourdi, — je n'ai pas dit que je...

— Vous aurez meilleure chance pour aborder le maudit en l'attaquant par tribord, mon fils, — lui dit gravement le canonnier Pérès; — bâbord porte malheur, et voici probablement ce qui arrivera : — Vous approchez à une longueur d'embarcation... on tire sur vous... C'est bien, mon compère. — Vous accostez... on lance du haut des vergues une grappe de boulets qui coule votre chaloupe... C'est très-bien, mon compère. — Alors, avec l'agilité que vous devez posséder, vous et votre monde, tâchez de vous attacher aux porte-haubans, aux échelles, et à tout ce qui est à votre portée... C'est parfait, mon compère. Mais en voici bien d'une autre, par tous les saints du paradis! pendant que vous êtes cramponnés au plat-bord, un panneau se démasque tout à coup, et vous vous trouvez nez à nez avec une douzaine de tromblons évasés, chargés jusqu'à la gueule de balles, clous et lingots, qui, vous pensez bien, font un feu d'enfer et tuent les trois quarts de vos hommes au moins. — Alors, ceux qui restent, — s'il en reste, — grimpent lestement à l'abordage comme des chats sauvages, le poignard entre les dents et le pistolet au poing; on se bat corps à corps, on tue, on est tué... mais on a toujours eu de la gloire, et voilà. — Par les douleurs de Notre-Dame, que ne suis-je à votre place! oh! oui, que ne suis-je à votre place, mon fils! — répéta-t-il avec un bruyant soupir, mais en disparaissant néanmoins assez vite dans le faux-pont.

— Mais, sainte Vierge! — s'écria Iago, qui avait vingt fois tenté d'interrompre le canonnier Pérès, — mais, par la couronne d'épines du Seigneur! j'ai donné ce conseil, ce n'est pas pour l'exécuter moi-même, et puisqu'ils envient ma place...

— Non, Iago, — reprit le brave Massareo, — ce serait une injustice; cette mission vous appartient de droit, et vous l'aurez, vous l'aurez, Iago! C'est aussi pousser la délicatesse trop loin.

— Vous avez semé, il est juste que vous recueilliez, — dit un autre.

— Sans doute, il faut beaucoup de courage, de sang-froid, d'agilité, et de bonheur surtout, pour mettre fin à une entreprise aussi hasardeuse; mais, avec l'aide de Dieu et de votre patron, Iago, vous vous en tirerez à votre honneur; sinon, vous mourrez de la mort des braves, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Allez, mon fils, faites bien, Dieu et votre chef ont les yeux sur vous, — reprit le capitaine.

— Mais par tous les saints des chapelles de la cathédrale de Cadix! — cria Iago, pâle de crainte et de colère, — je veux à l'instant...

— Je ne puis que louer un tel empressement, Iago. Je vais donc donner les ordres nécessaires pour faire armer la chaloupe en guerre. Rien ne vous manquera : poignards, haches, piques d'abordage, espingoles, balles mâchées et non mâchées, petits paquets de mitraille. — Soyez tranquille, mon fils, je veille sur vous avec la sollicitude d'un père. — Allons, allons, modérez cette ardeur, et, comme un véritable Espagnol, songez à Dieu, à votre roi et à votre dame, si vous en avez une. Pensez donc quelle sera sa joie quand elle vous verra revenir mourant, couvert de blessures, et que la foule criera en vous entourant : « C'est lui, c'est le vainqueur du Gitano! c'est le brave Iago! » Ah! mon fils, si ma position ne m'obligeait à rester à bord... mort de ma vie! vous n'auriez pas eu cette mission. Non, par saint Jacques! vous ne l'auriez pas eue.

Et il prenait le même chemin que les autres membres du conseil, lorsque Iago le retint par le bras en s'écriant :

— Non, capitaine, non; j'aimerais mieux rester dans une

église, ma toque sur la tête, ne pas m'agenouiller devant le saint sacrement, manquer à mon rosaire, que d'aller à bord de ce navire damné, de ce navire où Satan tient sa cour; et d'ailleurs, — reprit-il avec assurance, convaincu d'avoir trouvé un argument sans réplique, — d'ailleurs, ma religion me défend le contact des excommuniés et des apostats.

— Qui vous parle de cela, mon fils? — dit le capitaine en se signant; — je suis trop bon chrétien, je tiens trop au salut du corps et de l'âme de mes matelots pour les exposer ainsi.

— A la bonne heure, capitaine, c'est cela; tenez surtout au salut *du corps*, entendez-vous? du corps de vos marins, c'est l'important, — dit Iago un peu rassuré.

— Mon fils, — reprit le capitaine, — vous ne m'avez pas compris; je suis loin d'exiger que vous étrangliez le mécréant de vos propres mains. Sainte Vierge! non, sans doute; ce contact me fait frémir d'horreur; mais la balle de votre mousquet ou la lame de votre poignard éviteront cette souillure à vos mains toutes chrétiennes.

Iago, encore exaspéré par la déception qu'il éprouvait, s'écria : — Non, ni fer, ni plomb, ni moi, ne mettrons cet excommunié à mort! Je n'irai pas à bord, par les mille plaies de saint Julien, non, je n'irai pas! — ajouta-t-il en frappant violemment du pied.

— Iago, mon ami, — reprit froidement le capitaine, — j'ai droit de vie et de mort sur tout homme de mon équipage qui se révolte et refuse d'exécuter mes ordres.

Et ce disant, il lui montra deux pistolets qu'il avait déposés sur le cabestan.

Dans cette effrayante alternative, Iago préféra l'abordage, et descendit dans la chaloupe qui l'attendait avec la morne résignation d'un homme que l'on mène à la mort.

En s'éloignant du lougre, le malheureux Iago, se rappelant les avis et les prédictions du canonnier, que la peur avait gravés dans sa tête, s'attendait à chaque moment à une subite décharge de mousqueterie. Il accosta pourtant le long de la tartane sans qu'un seul coup de feu partît de celle-ci. Alors, jetant son amarre, il recommanda son âme à Dieu; car, d'après les renseignements topographiques et précis du canon-

nier, c'était à ce moment que les larges gueules des tromblons devaient faire un *feu d'enfer*.

Il attendit donc, baisa son chapelet en s'écriant :

— A genoux, mes frères, nous sommes morts!

Les dix hommes qui l'accompagnaient, profitant à tout hasard de cet avertissement, se jetèrent dans le fond de la chaloupe.

Silence, le même silence. On n'entendit, on ne vit rien... que la lumière qui brillait toujours dans la chambre, et qui de temps en temps était obscurcie par une ombre qui la cachait en passant.

Iago, un peu rassuré, se hasarda à lever la tête, puis la baissa vite à un craquement de la tartane, puis la releva encore, et n'aperçut ni tromblons ni panneaux.

Comme rien ne donne autant d'assurance qu'un danger passé ou évité, Iago se redressa saisi d'une ardeur martiale, et grimpa à bord, suivi de ses dix hommes, que son exemple électrisait. Arrivés sur le pont, ils ne trouvèrent que des débris, des manœuvres brisées par le vent, un désordre enfin qui annonçait que ce navire avait cruellement souffert du levante. Mais tout à coup on entendit un bruit désordonné dans le faux-pont.

Les dix matelots et le second de *la Châsse de saint Joseph* se regardèrent en pâlissant; pourtant ils crièrent d'une voix un peu chevrotante, il est vrai : — Vive le roi! En avant *la Châsse de saint Joseph* et le brave Iago !

Or, les compagnons d'armes du brave Iago, qui étaient sur ses talons, pressés les uns contre les autres, entendant ce tapage imprévu, se rapprochèrent si brusquement de lui, que le malheureux héros fut poussé dans le grand panneau qui était à ses pieds, et disparut.

Ses matelots, prenant cette chute pour une preuve de dévouement et d'intrépidité, suivirent ce nouveau Curtius aux cris de vive Iago! et sautèrent dans le faux-pont comme les moutons de Panurge.

Iago s'était relevé promptement, et profitant de l'erreur de ses marins, il leur dit à voix basse :

— Mes fils, le courage et le sang-froid ne sont rien : vous

avez tous vu qu'au risque de tomber sur des milliers de piques ou de sabres, je me suis précipité aveuglément dans le faux-pont... c'est de l'audace, voilà tout.

— Vive notre brave Iago ! — répétèrent les matelots.

— Taisez-vous, au nom du ciel, taisez-vous, mes fils; vous poussez des cris à effaroucher les mouettes. Gardez vos vive Iago! pour plus tard. Vous crierez cela sur la place San-Antonio. Ce sera d'un bon effet; mais avisons au moyen de forcer ce repaire de démons.

Et il montrait la grande chambre, dans laquelle on faisait toujours un bruit infernal. Tout à coup, frappé d'une idée subite, il s'écria : — Mes amis, armez vos carabines... Feu sur cette cloison !

Ce qui avait surtout décidé Iago à prendre ce parti, c'est que dans cette manœuvre il se trouvait nécessairement posté derrière sa troupe, et par conséquent à l'abri du premier choc de la sortie que pouvaient tenter les assiégés. — Feu ! et que Dieu nous aide! — répéta-t-il en poussant son peloton devant lui. On fit feu.

A une distance aussi rapprochée, les balles, arrivant en masse sur la cloison, la défoncèrent en partie, et avant que les matelots eussent rechargé leurs armes, une masse effroyable les culbuta et roula sur eux en poussant d'horribles mugissements.

— Méfiez-vous ! — criait Iago, qui tenait un de ses braves par le milieu du corps, et promenait çà et là devant lui cette espèce de bouclier vivant, — méfiez-vous, c'est une ruse de guerre; ils vont bientôt fondre sur vous. Rechargez vos armes.

— Seigneur lieutenant, — dit un marin, — mais l'assiégé a la plus belle paire de cornes que jamais chrétien ait eue plantée sur la tête.

— Saisissez le monstre ! — cria Iago en reculant avec son bouclier; c'est le damné, saisissez-le... *Vade retro, Satanas*... Saint Jacques, saint Joseph, ayez pitié de nous !

— Mais, lieutenant, ce n'est... ce n'est qu'un bœuf, par la Vierge ! et un vaillant bœuf qui se meurt, je crois. Jésus, sept balles dans le corps ! — Et la lumière que l'on apporta de la grande chambre permit de s'assurer de l'exactitude de ce cu-

rieux bulletin. C'était en effet un bœuf destiné à la nourriture de l'équipage de la tartane, et qu'on avait probablement été forcé d'abandonner en quittant le navire.

— Un bœuf, un ignoble bœuf ! — disait Iago. — Un plan d'attaque combiné avec tant de sang-froid et exécuté avec tant d'audace pour... pour prendre un bœuf à l'abordage !

— Nous allons l'emporter, n'est-ce pas, lieutenant ? Il y a assez longtemps que nous doublons le cap *Lard* et la pointe *Gourganes* pour jeter l'ancre sur un peu de viande fraîche.

— Tenez... les entendez-vous? — reprit Iago avec colère. — Anes, brutes que vous êtes! vous allez, n'est-ce pas, vous exposer aux huées de vos camarades en emportant ce beau trophée... Je m'y oppose; remontez sur le pont, suivez-moi, fermez les écoutilles, et surtout, une fois à bord du lougre, ne démentez pas un mot de ce que je dirai au capitaine Massareo, dans votre intérêt comme dans le mien.

Iago revint à bord du lougre, où l'on commençait à s'inquiéter des suites de la fusillade, et fit, avec une impudence rare, un récit détaillé de son combat contre le Gitano et ses démons. — Enfin, — ajouta-t-il, — enfin, capitaine, tous morts ou hors de combat.

En écoutant cette héroïque narration, où l'intrépidité de Iago se révélait pour la première fois, le capitaine Massareo, qui connaissait parfaitement la lâcheté de son second, ne concevait rien à ce changement subit ; mais, se rappelant la mâchoire de Samson, l'âne de Balaam, et tant d'autres miracles, il finit par regarder Iago comme un élu que Dieu avait tout à coup animé d'un souffle divin, pour lui donner la force de combattre un réprouvé, un fils de l'ange rebelle. Aussi, une fois qu'il eut adopté cette malheureuse idée, il crut aveuglément toutes les sottises et tous les mensonges qu'il plut à Iago de lui débiter.

— Et le Gitano? — demanda-t-il enfin.

— Le Gitano, capitaine, était probablement déguisé, mais je suis convaincu qu'il est au nombre des morts. Diable de sang, comme ça tache! — dit Iago, qui voulait sans doute détourner la conversation d'un sujet aussi délicat, et il s'interrompit pour essuyer une large trace sanglante qui sillonnai

sa veste : c'était encore une suite de l'agonie du pauvre quadrupède.

— Vous êtes blessé, brave Iago? — dit le capitaine avec intérêt, — je veux voir.

— Non, non, par ma mère, vous ne verrez pas. C'est un rien, une misère, — répondit Iago avec une insouciance affectée, en se reculant précipitamment; — mais ce qui est important, capitaine, c'est de couler bas ce nid de démons. Les écoutilles sont fermées, ce sera l'affaire de quelques volées, et nous aurons purgé la côte du plus grand scélérat qui l'ait jamais infestée.

Massareo se mourait d'envie de demander à son tour pourquoi on n'avait pas ramené de prisonniers qui auraient pu faire foi de l'heureux succès de l'expédition; mais il se voyait alors nécessairement chargé de cette seconde mission, et comme il ne s'en souciait nullement, il acquiesça donc à tout ce que voulut le vaillant et saint Iago, et l'on commença à canonner vigoureusement la tartane sosie du Gitano, qui ne pouvait résister longtemps à un feu aussi bien nourri.

CHAPITRE IX

LE RÉCIT

Homicide point ne seras ;

Comm. de Dieu.

Pendant que le brave Massareo écrasait l'une des tartanes, l'autre, sortie de la passe de la Torre, naviguait avec habileté, malgré les rafales du levante, dont la violence diminuait pourtant sensiblement.

Il n'y avait rien au monde de plus éblouissant que la petite chambre de ce navire, au milieu de laquelle deux convives étaient alors attablés. Un énorme globe de cristal fixé au plafond projetait une clarté vive et pure, qui se jouait sur une riche étoffe turque, d'un bleu lapis, où l'on voyait brodés de

beaux oiseaux rouges qui déployaient des ailes dorées, et tenaient entre leurs pattes d'argent de longs serpents aux écailles vertes comme des émeraudes, enfin un divan de satin brun faisait le tour de cette pièce, qui formait un carré long.

Au centre, et proche du divan, s'élevait une table servie avec une recherche et un goût exquis; mais, au lieu d'être soutenue par des pieds, quatre légères chaînes de bronze la suspendaient au plancher, dans la crainte du mouvement du tangage et du roulis. Le tintilla de Rota, le xérès et le pacarète étincelaient dans de précieux flacons de cristal dont les mille facettes réfléchissaient une lumière changeante et colorée comme les nuances du prisme, tandis que les raisins de San-Lucar, aux grains violets et veloutés, les figues noires de Médina, les grenades de Séville, que le soleil avait fendues, et les oranges longues d'Altrava, s'élevaient en pyramides élégantes dans des corbeilles tressées d'un léger filigrane de vermeil, telles qu'on en voit à Smyrne; puis le linge éclatant de blancheur était, selon la mode orientale, traversé en tous sens par de brillants dessins brochés d'or et de soie.

Seulement de simples bouteilles d'un verre brun, au col long et étroit, au bouchon goudronné et fixé par des liens de fer, des bouteilles enfin qui sentaient la France et le champagne d'une lieue, contrastaient singulièrement avec le luxe et l'appareil tout asiatique qui régnait dans cette pièce.

Et c'était bien du champagne, car deux coupes coniques et cylindriques, qui se dressaient sur leur large pied de cristal, venaient d'être glorieusement remplies, et la liqueur rosée qui pétillait, scintillait, éleva bientôt sa mousse frémissante bien au-dessus des bords du verre.

— Attention, commandant, la marée monte!

Ainsi disait le jeune homme imberbe qui commandait cette tartane sosie, poursuivie avec tant d'acharnement et de malheur par les deux lougres gardes-côtes, pendant que le damné débarquait la contrebande du couvent de San-Juan au pied des rochers de la Torre...

La même tartane que le brave Iago avait enlevée à l'abordage contre un bœuf et ses cornes, et dont son vaillant capitaine achevait la défaite à grands coups de canon.

— Commandant, la marée baisse, et si vous n'y prenez garde, elle sera tout à fait basse dans une minute, — répéta l'enfant, et d'un trait il huma ce qu'il appelait la marée, de façon que son verre fut à sec. — Que j'aime ce vin de France! Car notre xérès et notre malaga, avec leur couleur d'un jaune sombre, me semblent aussi tristes qu'un cantique chanté par une duègne; tandis que la teinte riante et rosée de ce champagne me ravit d'aise. Vrai Dieu! c'est comme si j'entendais la Juana fredonner sur ma guitare un vif et fringant boléro. Ma foi, vive le vin de France, reprit-il en abaissant si joyeusement son verre sur la table qu'il le brisa. Ce bruit tira l'autre convive de sa rêverie, c'était le Gitano.

— La France! Fasillo, sur ma parole, c'est un digne pays!

— Pays de l'hospitalité, — dit Fasillo en absorbant un second verre de champagne.

Le Gitano regarda, se pencha en arrière sur les coussins du divan, et partit d'un éclat de rire.

— Et de la liberté, — continua Fasillo avec le même geste.

Ici les éclats de rire du Gitano furent si violents qu'ils retentirent au-dessus du bruit de la tempête qui mugissait au dehors, et ils redoublèrent même à la grande confusion du pauvre Fasillo, qui le regardait d'un air mécontent et étonné.

Le Gitano s'en aperçut.

— Pardon, Fasillo, pardon, mon enfant; mais ta naïve admiration pour ce doux pays de France, comme on dit, m'a rappelé tant de choses!...

Après un moment de silence, le Gitano passa rapidement sa main sur son front, comme pour chasser une idée pénible, et dit en souriant :

— Maintenant que nous ne pouvons plus faire la contrebande, et que notre escadre est réduite de moitié, où irons-nous, Fasillo?

— En Italie, commandant! Comme ici, le soleil est chaud, le ciel bleu, les arbres verts; comme ici, les femmes brunes chantent sur la guitare et s'agenouillent devant la Madone! sans compter que plus d'une anse de la côte de Sicile offrirait un bon et sûr ancrage à votre tartane. Allons! le cap sur l'Italie, commandant.

— En Italie!... non, car les meurtriers y sont punis de mort, vois-tu, Fasillo!

— Dieu! vous, meurtrier! — s'écria l'enfant avec effroi.

— Écoute, Fasillo, j'avais quatorze ans; moi et ma sœur Sed'lha nous conduisions mon père, qui marchait à peine, lorsqu'il tomba frappé d'un coup de carabine. C'était le fruit d'une sainte haine que nous portait un chrétien. Je n'avais sur moi que mon stylet; je m'élançai, poursuivis l'assassin, et l'atteignis près d'un rocher. Il était fort et vigoureux, mais le sang de mon père avait taché ma ceinture... et je l'égorgeai avec délices. Voilà comme je quittai l'Italie avec ma pauvre petite Sed'lha. Qu'aurais-tu fait, toi, Fasillo?

— J'aurais vengé mon père, — dit l'enfant après un moment de silence expressif. Mais il reprit en soupirant : — Virons de bord, commandant, et allons en Égypte. On dit que Méhémet-Ali et Ibrahim accueillent les étrangers. Allons à Alexandrie...

— C'est une bonne ville qu'Alexandrie : c'est là que je débarquai en fuyant l'Italie. Un brave émir me recueillit avec ma sœur et m'envoya au collége, car il y a plus d'instruction et de colléges à Alexandrie que dans toutes les Espagnes, Fasillo.

— Je vous crois, commandant.

— Là, j'appris la langue franque, l'espagnol, la science des chiffres, l'art nautique. Enfin on fit de moi un brave marin.

— Et par ma mère! on fit un brave marin.

— Au bout de six ans je commandais un brick qui rencontra le brûlot de Canaris, Fasillo.

Fasillo fit le salut militaire.

— Et je revins dans le port pour me radouber, réparer les ravages du feu, et recruter un nouvel équipage : ce qui arrivait toujours quand on rencontrait Canaris et son brûlot. On me reçut avec joie à Alexandrie. Vrai, c'est une joyeuse ville, surtout par un beau soir, quand le soleil se couche derrière les sables du désert, et qu'il dore de ses rayons le harem de Méhémet, les fortifications du vieux port, le palais de Pharaon et la colonne de Pompée. Alors la brise de mer rafraîchit l'air embrasé; les nègres ont étendu la tente rayée bleu

sur la terrasse, et, couché sur un moelleux coussin, on attire la vapeur du tabac lévantin, qui se parfume en traversant une eau de rose et de lilas. Et puis, une belle fille de Candie ou de Samos s'agenouille en rougissant et vous offre un sorbet glacé dans une coupe richement ciselée. Vous faites un signe, elle approche tout près, et, un bras passé autour de son beau cou, qui se penche, vous considérez avec insouciance cette tête d'ange qui se dessine comme une apparition fantastique au milieu d'une fumée bleuâtre et odorante, qui, en tourbillonnant, s'élève de votre narghiléh au bout d'ambre.

Les yeux de Fasillo brillaient certainement davantage que les facettes scintillantes des flacons de cristal : — Allons à Alexandrie, commandant! — s'écria-t-il en se levant à demi.

— A Alexandrie! qu'éprouverais-tu, mon cher enfant, si l'on t'asseyait sur la flèche aiguë d'un minaret au dôme d'étain qui s'élance dans les nuages! flèche d'ailleurs étincelante et dorée, et qu'on te laissât dans cette gênante position jusqu'à ce que les corbeaux aient dévoré les prunelles de tes grands yeux noirs?

Cette proposition éteignit l'ardeur de Fasillo, qui remplit prestement son verre en souriant : — Virons donc encore de bord, commandant.

— Oui, Fasillo, car tel est le sort qui m'attend en Égypte, si jamais le beaupré de ma tartane se dirige vers ce sol enchanté!

— Et pourquoi, commandant?

— Oh! parce que j'ai plongé cinq fois mon kangiar dans la gorge du bon vieil émir qui nous accueillit, ma Sed'lha et moi, et me fit instruire comme un rabbin.

— Dieu du ciel! encore un meurtre! vous, meurtrier de votre bienfaiteur!

— Il avait abusé de l'hospitalité donnée pour séduire ma sœur, et il ne pouvait la prendre pour femme. Qu'aurais-tu fait à ma place, Fasillo?

Le jeune Espagnol cacha sa tête dans sa main.

— Et votre sœur? — demanda-t-il.

— Il me restait encore une dernière preuve d'affection à lui donner, et je la lui donnai.

— Et laquelle?

— Je l'ai tuée, Fasillo.

— Tuée! votre sœur aussi! vous, fratricide! Anathème!

— Enfant! sais-tu, en Égypte, quel sort attend une jeune fille de ma caste qui a succombé, quand son séducteur est marié? le sais-tu? On la dépouille de ses vêtements et on la promène nue par la ville; puis on la mutile de la manière la plus horrible, on la revêt d'un sac, et on l'expose à la porte d'une mosquée, où tout homme, même un chrétien, peut la couvrir de coups, d'injures et de boue... Qu'aurais-tu donc fait de plus pour ta sœur, toi, Fasillo?

— Ainsi, toujours des meurtres, toujours! Cependant, malgré moi je l'admire, — dit Fasillo anéanti.

— Buvons, enfant! vois, la mousse argentée frissonne et petille. Buvons, et chassons les sombres souvenirs d'autrefois. A ta maîtresse, à la Juana et à ses yeux noirs!

Fasillo répéta presque machinalement :

— A la Juana et à ses yeux noirs!

— Fasillo, mais où allons-nous donc jeter l'ancre?

— J'y suis, en France, commandant; — et il montrait son verre à moitié vide. — Car, par la Juana, si les Français ressemblent à leur vin!...

— Juste, Fasillo, juste. Comme leur vin, ils éclatent, pétillent et s'évaporent.

— Il n'y a pourtant pas là, j'espère, de minarets aux flèches aiguës, sur lesquelles on vous assoit, de mosquées où l'on insulte de jeunes filles, et de chrétiens qui abattent un vieillard comme un chevreuil. D'ailleurs, n'y avez-vous pas été, commandant?

— Oui, Fasillo.

— Et vous êtes resté longtemps dans ce beau pays?

— Fasillo, quand je quittai l'Égypte, je vins à Cadix, du temps des Cortès : j'offris mes services; on ne me demanda pas si je portais la croix ou le turban, mais on me fit manœuvrer une bonne frégate de guerre, et quand on vit ce que je valais, on me la confia. Je fis quelques croisières heureuses, et surtout je parcourus la côte avec le plus grand soin. Plus tard, quand la sainte alliance eut reconnu par experts que ton doux pays avait la fièvre jaune...

— Par Mina, c'était bien une fièvre de liberté.

— Bien, Fasillo, ce fut un petit accès de liberté, court et rapide, que la sainte alliance arrêta vite avec quelque peu de poudre à canon. Belle victoire! car tes compatriotes, qui ne tirent jamais sur un homme qui porte un crucifix, durent abaisser leurs armes devant les croix, les bannières et les moines qui précédaient l'armée française, et s'agenouillèrent devant l'ennemi comme au passage d'une procession. Aussi ce fut une victoire, une victoire d'eau bénite, Fasillo. Moi, suivant un autre système, je laissais passer les tonsures et je tirais sur les soldats. Aussi, à la paix de Cadix, je fus condamné à mort comme franc-maçon, comunero, rebelle, hérétique, ce qui est tout un. Je m'échappai à Tarifa, où nous nous renfermâmes avec Valdès et quelques autres hommes. On nous assiégea, et au bout de huit jours d'une vigoureuse défense, j'eus le bonheur de tomber mourant entre les mains d'un officier français qui favorisa ma fuite, et j'arrivai à Bayonne, de là à Paris.

— A Paris, commandant, vous avez été à Paris?

— Oui, mon enfant; et là, vie neuve et singulière : je renoue connaissance avec un capitaine de navire que j'avais vu au Grand-Caire, au moment où il allait être décapité pour avoir levé le voile d'une des femmes d'un fellah. Je l'avais sauvé à bord de mon brick. Me trouvant en France, il voulut me témoigner sa reconnaissance, et me présenta chez un petit nombre d'amis comme un Égyptien proscrit par l'inquisition. Alors, ce furent de si vives et de si chaudes protestations d'intérêt que j'en fus ému, Fasillo. Bientôt le cercle s'agrandit, et chacun voulut m'entendre raconter mon existence malheureuse. Moi, je m'y prêtai; il est toujours doux de parler de ses malheurs à ceux qui vous plaignent, et il y a jusque dans l'infortune un misérable amour-propre qui vous pousse à dire : Voyez comme ma plaie saigne, voyez. Mais je fus cruellement puni de cette vanité de souffrances, car je m'aperçus un jour qu'on me faisait bien souvent répéter mes malheurs. Plus défiant, j'étudiai ces âmes généreuses, j'écoutai les réflexions que faisaient naître mes aveux. Là, je pus apprécier l'espèce d'intérêt qu'on portait à un homme brisé

par le chagrin. D'abord je fus accablé, depuis j'en ai ri. Figure-toi, Fasillo, qu'il leur fallait à tout prix des émotions neuves, comme ils disaient, et, pour en trouver, je crois qu'ils auraient assisté à l'agonie d'un mourant et analysé un à un ses mouvements convulsifs. Or, à défaut de mon agonie, ils exploitèrent le récit de mes maux; ils se plurent à faire vibrer chaque corde douloureuse de mon cœur pour voir quel son elle rendait. Oui, quand moi, les yeux étincelants, la poitrine gonflée de sanglots, je leur disais l'agonie de ma pauvre sœur et mes horribles imprécations quand je vis qu'elle était morte... morte pour toujours! eux disaient, en battant des mains : « Quelle expression! — quel geste! — Qu'il jouerait bien Othello ! »

Oui, quand moi je racontais mes combats pour l'indépendance de l'Espagne, qui m'avait proscrit; quand, mon exaltation africaine arrivant jusqu'au délire, haletant, je m'écriais encore : Liberté! liberté!... eux disaient : « C'est vraiment un bel homme! qu'il jouerait bien Brutus! »

Et puis, quand ils avaient assisté à cette torture morale qu'ils m'imposaient en exaltant mes souvenirs, ils s'en allaient froidement au bal, à leurs affaires, à d'autres plaisirs; car pour eux tout était dit : la pièce était jouée. Alors, je croyais me réveiller d'un songe, et je me trouvais seul avec mon ami le capitaine de navire, fier de moi comme d'un tigre apprivoisé que l'on montre!

— Les infâmes! — s'écria Fasillo.

— Non, Fasillo; ces braves gens cherchaient des distractions. Le jour est si long! et d'ailleurs de quoi me plaindrais-je? ils ne m'ont pas sifflé; au contraire, ils m'ont applaudi. Que veux-tu? ma vie était mon rôle; car là comme ailleurs tout est rôle, amitié, courage, vertu, gloire, dévouement.

— Oh! commandant! — dit Fasillo avec amertume.

— Tout, enfant, tout! même la pitié des femmes pour le malheur. Tiens, vois-tu, Fasillo, j'aimais avec passion une femme belle, jeune, riche et brillante. Un soir, je m'étais glissé avant l'heure dans son boudoir, et, tapi derrière une glace, j'attendais. Tout à coup la porte s'ouvre, et Jenny entre avec une femme belle, jeune aussi. Bientôt vinrent les confi-

dences; et comme son amie lui enviait mon amour, Jenny lui répondit : — Crois-tu pas que je l'aime? non, comtesse, non; mais il m'étonne et m'attendrit; il me fait peur, enfin il m'amuse. Que les lamentations d'un héros de roman sont pâles auprès de son désespoir; car, ma chère, quand je mets le pauvre garçon sur le chapitre de ses chagrins d'autrefois, il pleure de vraies larmes, et, le croirais-tu? j'en suis tout émue, — ajouta-t-elle en riant à gorge déployée.

Vois-tu, Fasillo, elle avait trahi ses devoirs; elle s'était donnée à moi pour me faire jouer aussi tour à tour le remords, la fureur ou l'amour : j'en eus pitié, Fasillo. A boire, enfant! — Voilà pour l'hospitalité de France, comme tu disais; voici pour la liberté : — Un matin, mon ami le capitaine de navire vint m'apprendre que ma présence à Paris était dans le cas de rallumer le flambeau de la révolte en Espagne, et que, si je n'avais pas quitté la France dans trois jours, je risquais fort d'être arrêté et conduit jusqu'aux frontières; de là... tu comprends ce qui m'attendait. Voyant mon embarras, Fasillo, ce brave homme, qui allait prendre à Nantes le commandement d'un négrier, me proposa de partir avec lui : j'acceptai, et dix jours après nous étions en vue du détroit de Gibraltar. Mon bon ami voulut bien relâcher à Tanger, où je restai quelque temps; là, un juif, Zamerith, affilié à une de nos sectes de l'Orient, un des chefs, me céda les deux tartanes avec leurs équipages de nègres muets; et toi, caro mio, pardessus le marché; toi, pauvre aspirant de marine, qu'on avait pris à bord d'un yacht dont on massacra les passagers, tu t'attachas à mon sort, pauvre enfant! — Tu aimes le damné, dis-tu? bien vrai, tu m'aimes?

Le Gitano prononça ces derniers mots d'un air ému. La seule larme qu'il eût répandue depuis bien longtemps brilla un moment dans ses yeux, et il tendit la main à Fasillo, qui la saisit avec une exaltation inconcevable, en s'écriant : — A la vie, à la mort, commandant!

Et une larme aussi obscurcit le regard de Fasillo; car tout ce qui impressionnait l'esprit ou la figure du maudit se reflétait chez lui comme dans un miroir.

Pourtant, quoiqu'il adoptât les idées du Gitano, ce n'était

point la pâle et servile parodie de ce caractère saillant; mais, ce caractère résumant à ses yeux tous les traits qui font l'homme supérieur, il le copiait comme une belle âme copie la vertu. S'il voulait partager ses périls, c'est qu'il était mû par une espèce de fatalisme, persuadé qu'il vivait de sa vie et qu'il mourrait de sa mort. Enfin cet homme bizarre était pour cet enfant passionné plus que père, ami, maîtresse, c'était une croyance.

Et de fait, ce composé d'audace et de sang-froid, de cruauté et de sensibilité; ce coup d'œil sûr et perçant du profond tacticien, joint à une promptitude d'exécution toujours justifiée par le succès; ce langage tantôt chargé de couleurs orientales, tantôt dur et abrupt; ces vastes connaissances, ces crimes que l'on comprend et que l'on excuse, cet intérêt qui s'attache au proscrit, cette existence flétrie sitôt, les révélations amères de cette âme forte et généreuse, que le destin amène à prouver l'amour filial par un meurtre, et l'amour fraternel par un meurtre encore! enfin, la vue de ce réprouvé, grand de tant de malheurs, tout cela devait fasciner une tête ardente et jeune. Aussi le Gitano exerçait sur Fasillo cette inévitable et puissante influence qu'un homme aussi extraordinaire devait imposer à tout caractère exalté; en un mot, Fasillo éprouvait pour lui ce sentiment qui commence à l'admiration et finit au dévouement héroïque.

— A boire, Fasillo, — reprit le commandant, dont le regard avait repris sa vivacité habituelle, — à boire; car je viens de te faire une longue et ennuyeuse confession, mon enfant; seulement songe à ne plus me reparler de tout ceci jamais, jamais. Tu sais ma vie maintenant. — Allons, à ta Juana!

— A votre Monja! commandant.

— Je l'avais oubliée, ainsi que mon projet d'escalade, car les murs sont élevés, Fasillo.

— Par le ciel, commandant, si les murs du couvent de Santa-Magdalena sont élevés, une flèche garnie d'un fil de soie lancée par une arbalète peut atteindre bien haut et retomber dans le jardin du cloître.

— Et puis, Fasillo?

— Et puis, commandant, votre Monja, qui a reçu le fil de

soie dont vous avez gardé un bout, vous en avertit par un léger mouvement; alors vous attachez une échelle de corde à l'extrémité du fil qui retombe de votre côté; la jeune fille l'attire à elle, fixe l'échelle en dedans du mur, comme vous en dehors, et, par la Vierge! vous pouvez, par une belle nuit, entrer dans le saint lieu et en sortir aussi facilement que je vide ce verre.

— Par mon kangiar, jeune homme, tu connais le fort et le faible de la redoute, et ma foi, j'ai bien envie...

A ce moment, un vieux nègre à cheveux blancs, le seul de l'équipage qui ne fût pas muet, descendit rapidement, s'élança dans la chambre, et interrompit le Gitano.

CHAPITRE X

LE PRODIGE

. . . . Je n'y comprends rien, maître, il est démon ou sorcier; mon plaid rouge est devenu noir, et j'ai ébréché ma claymore en frappant sur l'aile satinée d'un jeune cygne.

WORD'WOK, *Aventures de Ritsborn le bon fou.*

— Eh bien! Bentek, — dit le Gitano au vieux nègre, — que veux-tu? Pourquoi arriver ici en sautant et en te démenant comme un requin piqué par le harpon? — Mais Bentek, vivant au milieu de son équipage de muets, avait fini par prendre la parole en horreur et en perdre presque l'habitude; aussi il ne répondit au damné que par le monosyllabe de *poûn... poûn!...* qu'il accompagnait de gestes brusques et précipités. — Ah! j'y suis, — dit Fasillo; — le vieux cormoran veut probablement parler du canon.

Fasillo ne se trompait pas, car il achevait à peine cette phrase qu'un coup de canon éloigné se fit entendre, puis un second, puis un troisième. Enfin, on distingua bientôt une vive canonnade.

C'étaient les braves de Massareo qui détruisaient l'autre tartane.

— Par les saints du paradis! — s'écria le bouillant jeune homme, — voilà du canon.

Le Gitano écoutait silencieusement, pendant que Bentek continuait sans interruption ses *poûn... poûn!...* et sa vive pantomime. Fasillo, lui, bouclant à la hâte le ceinturon de son sabre, y glissait son poignard et ses pistolets. Il avait déjà le pied sur la première marche de l'escalier du faux-pont, lorsque le Gitano, qui s'était replongé dans le duvet de son divan, lui cria : — Fasillo, à boire, mon enfant, et causons de la Monja et de l'escalade du couvent de Santa-Magdalena.

— A boire... causer... dans ce moment? — demanda Fasillo, confondu, en abandonnant le cordon de soie pourpre qui allait lui servir à monter l'escalier.

Le Gitano regarda fixement Bentek, et fit un geste dont le vieux nègre comprit toute l'expression, car en deux bonds il avait disparu.

— Oui, mon enfant, à boire dans ce moment; car, Fasillo, tu es comme le jeune et ardent savo, qui, ne distinguant pas le cri inoffensif de l'alcyon du cri de guerre du tarak, étend ses ongles et aiguise son bec pour soutenir un combat imaginaire.

— Comment!...

— Écoute attentivement ce bruit, et tu entendras qu'on ne riposte pas à cette canonnade; si tu n'étais pas là, si tu n'avais pas été forcé par ce levante d'enfer d'abandonner la pauvre sœur de ma tartane, qui, toute désemparée, flotte maintenant au gré des lames comme le nid désert d'un goëland; si tu n'étais pas là, te dis-je, caro mio, je ne resterais pas étendu sur ce sofa, car je craindrais pour toi. Ainsi, calme cette ardeur, Fasillo; c'est assurément quelque navire qui périt et demande du secours. Il s'adresse mal, Fasillo; ce que j'ai fait pour toi hier, je ne l'eusse fait ni ne le ferai jamais pour personne.

— Je vous dois la vie une seconde fois, commandant; sans vous, sans la vague qui m'a jeté sur votre passage, j'étais englouti avec le malheureux canot que je montais en m'éloignant de ma tartane.

— Pauvre enfant, tu avais pourtant manœuvré avec une rare adresse pour emmener ces deux pesants gardes-côtes loin de la pointe de la Torre, pendant que j'y débarquais la contrebande du tonsuré. — Mauvaise nuit pour lui, Fasillo; aussi, pourquoi a-t-il blasphémé... — *le bon Dieu l'a puni,* — ajouta-t-il en riant et en vidant son verre.

— Par l'âme de ma mère, commandant, votre seconde tartane marchait comme une dorade : quelle légèreté ! elle eût viré de bord dans un verre d'eau. Hélas ! qu'en reste-t-il, de ce fin et joli navire, maintenant? rien... que quelques planches brisées ou accrochées sur les roches.

— J'arrivais donc bien à propos, Fasillo?

— Dieu du ciel ! commandant, j'étais démâté de mon grand mât, de mon beaupré; les trois quarts de mon équipage avaient été emportés par les lames, et mes pompes ne franchissaient plus la voie d'eau; hélas ! il me fallut bien abandonner le bâtiment, qui peut-être est déjà coulé tout à fait. — En ce moment, le bruit de la canonnade devint si distinct que le Gitano s'élança sur le pont, suivi de Fasillo.

La nuit était noire et épaisse, et le damné, se trouvant au vent du lougre de Massareo, qui tirait du côté opposé, avait pu s'approcher sans être vu, la lueur des coups de canon n'éclairant que la carcasse du navire sur lequel on pointait.

Le damné laissa porter encore un instant, fit éteindre tous les feux, et mit en panne à une demi-portée de fusil du garde-côte, qui canonnait, canonnait, et dont l'équipage, attentif, était groupé sur les bastingages. On entendait parfaitement la voix de Iago et le commandement du brave Massareo.

— Par le ciel, c'est la coque de l'autre tartane que ces chiens font couler ! — s'écria Fasillo à voix basse, en montrant au Gitano les débris du pauvre bâtiment, qui était éclairé par chaque volée et commençait à s'abîmer. — Feu sur eux, commandant, feu !

— Silence, enfant, — répondit le damné. Et il emmena Fasillo dans sa chambre, où il fit aussitôt descendre Bentek.

On sait qu'après la vaillante expédition de Iago contre le bâtiment qui avait un innocent bœuf pour tout défenseur, on sait que, revenu à bord, le digne lieutenant de *la Châsse de*

saint Joseph avait décidé le capitaine Massareo à détruire la tartane, espérant par là effacer les traces de son mensonge.

Sa voix aigre et criarde dominait surtout à bord du lougre espagnol. — Allons, courage, mes fils! — disait-il; — Dieu est juste, et, par son assistance et la mienne, nous allons être délivrés de cet infernal Gitano.

— Comment! — demanda l'honnête Massareo, — vous êtes donc bien sûr, Iago, que le damné est au nombre des morts?

— Où voulez-vous qu'il soit, capitaine? Ce n'est pas avec un pareil temps que l'on peut se sauver à la nage d'un bâtiment qui sombre. — Mais écoutez, j'ai voulu vous ménager une surprise, — dit Iago, s'apercevant que la tartane s'abîmait à vue d'œil : — j'ai la certitude que le damné était au nombre des blessés, je l'ai terrassé et garrotté.

— Toi! — dit Massareo d'un air plus que dubitatif.

— Moi! — répond Iago avec une inconcevable insolence.

— Iago, si tu peux me donner une preuve de ce que tu avances, par l'orteil de san Bernardo! la douane et M. le gouverneur de Cadix te donneront plus de piastres qu'il ne t'en faudra pour armer et équiper un bon trois-mâts et faire les voyages du Mexique.

— Une preuve, capitaine; quand ce ne seraient que ces horribles hurlements que l'on entend... tenez... un homme ordinaire parle-t-il de cette façon-là? qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est le damné?

C'était encore le malheureux bœuf, qui, pressentant sa fin, mugissait à faire trembler.

— Le fait est, Iago, — reprit le capitaine en frissonnant, — que ni vous ni moi n'appellerions au secours de cette manière.

— Et si vous l'aviez vu, le maudit, — reprit Iago, — quand je lui plantai deux balles dans le côté : si vous aviez vu le monstre, comme il se débattait! mais, par les sept douleurs de Notre-Dame, son sang était noir, noir comme du goudron, et sentait si fort le soufre que Bendito a cru qu'on brûlait des mèches dans la cale.

— Sainte Vierge, ayez pitié de nous, — dit le bon Massareo, intéressé au dernier point; — mais pourquoi avez-vous autant tardé à nous donner ces détails?

Comme une volée partit en même temps que la question du capitaine, Iago n'eut pas l'air de l'avoir entendue, et reprit avec une imperturbable impudence : — Je le vois encore, capitaine, habillé tout de rouge, le scélérat ! avec des têtes de mort brodées en argent, et puis une taille... huit pieds et quelques pouces; des épaules... des épaules larges comme l'arrière du lougre, et puis une barbe rouge, des cheveux rouges, des yeux brillants, et des dents... c'est-à-dire des défenses, comme un sanglier des forêts de Galzar. Quant à ses pieds, ils étaient fourchus comme les pattes de mon bélier Pelieko. — Massareo louait Dieu, en se signant, de ce que, par sa volonté, on avait pu délivrer la côte d'un pareil réprouvé.

A ce moment, la tartane coula fracassée, aux cris joyeux de l'équipage du garde-côte, et l'épaisseur des ténèbres, qui, pendant cette longue canonnade, avait été dissipée par intervalles, semblait encore augmenter. La mer était presque calme, et il ne régnait qu'une faible brise du sud.

— Enfin, — s'écria le capitaine, — nous en sommes débarrassés par l'intercession de Notre-Dame et le courage de Iago, qui peut compter pour un miracle éclatant! Mais que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Mes fils, à genoux, et remercions le ciel de ce témoignage de sa bonté pour les bénis, et de sa colère contre les maudits. — Amen, — dit l'équipage qui s'agenouilla; et tous entonnèrent en chœur une espèce de *Te Deum* d'un effet fort agréable. L'air était lourd, la nuit sombre, et l'on ne pouvait se voir à deux pas.

A la fin du premier verset, il se fit un silence, un profond silence. Massareo reprit seul :

— Dieu de bonté, qui veilles sur tes enfants et les défends contre Satan... — Il ne put aller plus loin.

Lui, Iago et tout l'équipage restèrent pétrifiés sur le pont, les yeux fixes, hagards, et dans une effrayante immobilité.

— Sur ma parole... je le crois...

Vous savez que la mer était bien calme, la nuit noire... tout était noir. Eh bien?

Un immense foyer d'une lumière rouge et éclatante s'embrasa tout à coup; la mer, réfléchissant cette clarté flamboyante, roula des vagues de feu, l'atmosphère s'enflamma et

les sommets des rochers de la Torre furent teints d'une lueur pourpre, comme si un vaste incendie eût dévoré la côte.

Cette lumineuse auréole était sillonnée en tous sens par de longs jets de flammes qui éclataient en mille étincelles, se croisaient en losanges ou retombaient en pluie d'or, d'azur ou de lumière. C'étaient des myriades d'ardents météores qui scintillaient en petillant, de vifs et fréquents éclairs d'une blancheur éblouissante.

Et puis, au milieu de ce lac de feu, apparaissait le Gitano et sa tartane.

C'était le Gitano lui-même, entouré de son équipage de nègres, dont les hideuses figures ressemblaient à des masques de bronze rougis au feu...

Le Gitano, sur le pont de son navire, tout habillé de noir, avec sa toque noire et sa plume blanche, ses bras croisés, et monté sur son petit cheval, qui portait une riche housse de pourpre, et dont les crins, tressés de fil d'or, retombaient en balançant des nœuds de cristaux et de pierreries liés par des rubans d'argent.

A côté du damné, et appuyé sur le cou d'Iskar, était Fasillo, vêtu de noir aussi et tenant à la main une longue carabine damasquinée; puis Bentek et ses noirs, rangés sur deux lignes, entouraient silencieusement les canons, et la légère fumée blanchâtre qui s'élevait de distance en distance prouvait que les mèches étaient allumées, les pièces chargées.

Il n'y avait rien au monde de plus imposant que ce spectacle, qui avait l'air d'une apparition satanique; car le profond silence de l'équipage du réprouvé, son immobilité, ce navire noir avec toutes ses voiles serrées, ses agrès soigneusement rangés, qui, aux yeux des Espagnols, qui ignoraient que le Gitano eût deux tartanes, semblait surgir du fond de l'abîme au milieu de flots de lumière et de jets de flammes, au moment même où ils croyaient l'avoir à jamais détruit; cette figure calme et froide du damné, dont le regard avait quelque chose de surhumain, tout cela devait terrifier le malheureux Massareo et sa bande, qui ne virent dans cette aventure pyrotechnique que le triomphe de Satan.

La voix du damné tonna, et tout l'équipage du lougre, qui

était agenouillé et comme fasciné par cet étrange spectacle, se précipita la face contre le pont.

— Eh bien! — dit le Gitano, — eh bien, brave garde-côte, tu vois que ni le feu ni l'eau ne veulent de moi, et que chacun de tes boulets a réparé une de mes avaries. Par Satan! mon maître, t'exposeras-tu encore à la poursuite du Gitano, croiras-tu encore que des misérables tels que toi et les tiens puissent arrêter dans sa course celui qui résiste au souffle des tempêtes et à la volonté de ton Dieu?

Personne de l'équipage du lougre ne fut tenté de relever cette impertinente fanfaronnade.

— Mais, par la prunelle ardente de Moloch! vous ne répondez pas? Allons, que ce capitaine qui vient de radouber ma tartane avec tant d'adresse, que ce vaillant capitaine se lève, ou j'écrase ce bateau. Sur ma parole! songez-y bien, mes frères, vous ne trouverez pas comme moi, au fond de l'Océan, de braves démons aux ailes de feu qui, sortant des abîmes de lave ardente où ils s'agitent, prendront votre lougre sur leur large dos pour le remettre à flot! Car la clarté que vous voyez, mes frères, n'est que le reflet de leurs ailes qu'ils ont déployées un instant. Encore une fois lève-toi, capitaine, ou j'attache à ton navire un certain feu que l'eau bénite et les exorcismes n'éteindront pas, je te le jure.

Tous les Espagnols firent instantanément un soubresaut, comme s'ils avaient reçu une commotion électrique, mais personne ne se releva.

— De par l'ongle de Belzébuth! c'est sans doute ce héros à l'habit bleu et à l'épaulette d'or qui cache sa tête derrière une caronade, et ne bouge pas plus qu'un poisson mort. — Fasillo, mon enfant, remue-lui un peu cette jambe que l'on voit encore, car le vaillant se glisse comme une couleuvre le long de cet affût.

Fasillo lâcha la détente de sa longue carabine, et le capitaine Massareo, par le brusque mouvement que lui fit faire sa blessure, se trouva presque assis sur le pont, fixant sur le Gitano des yeux éteints qui regardaient sans voir.

La balle de Fasillo lui avait, je crois, cassé la jambe.

— Va dire aux limiers de la douane et au gouverneur de

Cadix que j'aurais pu te mettre en pièces et incendier ton navire, et que je ne l'ai pas fait. Regarde-moi bien là, ajouta le Gitano en mettant le bout de l'index au milieu de son front large et découvert, regarde-moi bien là, pour te souvenir du damné et de sa clémence; mais comme demain tu pourrais croire avoir fait un rêve, voici qui te prouvera la réalité de ta vision. Adieu, brave!

En même temps, il prit une mèche de la main de Bentck, et s'approcha d'un canon; le coup partit, le boulet siffla, brisa le mât de misaine du lougre garde-côte, défonça une partie du plat-bord de l'avant, tua deux hommes et en blessa trois.

A peine le coup de canon avait-il retenti que l'immense foyer de lumière au milieu duquel était apparu le Gitano s'éteignit comme par enchantement, et l'obscurité profonde qui remplaça cette clarté éblouissante rendit les ténèbres plus épaisses encore; on ne distingua plus absolument rien, et l'on n'entendit aucun bruit.

. . . . . .

— Eh bien, Fasillo, que dis-tu de ma vengeance? — demanda le Gitano à son jeune compagnon, après qu'ils se furent beaucoup éloignés du lougre au moyen des longs avirons de la tartane, qu'on avait soigneusement enveloppés, de façon que la manière mystérieuse dont le Gitano disparut pût passer aux yeux des Espagnols pour un nouveau prodige.

— Votre vengeance, commandant, votre vengeance! Comment donc auriez-vous traité vos amis? laisser ces misérables!... Par la Vierge! si vous saviez ce que je souffrais en voyant la pauvre tartane tomber pièce à pièce sous le canon de ces lâches!

— Tu es un enfant, caro moi, si j'avais coulé ces misérables et leur lougre, qui l'aurait su? on les croirait perdus dans le coup de vent, et demain deux autres lougres se mettraient de nouveau à ma poursuite. Demain, Fasillo, ni brick, ni frégate, ni vaisseau ne l'oseront, tant a été grande la terreur que j'ai su inspirer aux gardes-côtes. J'aurais tué douze lâches; je paralyserai le courage de dix mille braves, parce que dans ton doux pays, on s'y bat vaillamment contre des hommes, mais on a encore peur du diable. — Les moines le savent bien;

aussi ils se servent de Dieu, comme je me sers de Satan. Encore un rôle, Fasillo.

Fasillo ne répondit rien, mais demanda au Gitano ce qu'il comptait faire désormais.

— Ma foi, mon enfant, il ne faut plus penser à la contrebande; il ne nous reste guère qu'une chance, c'est d'aller offrir nos services aux insurgés de l'Amérique du Sud; mais avant de partir, je veux revoir la Monja. La terreur de tes compatriotes durera longtemps, Fasillo; d'ailleurs notre retraite est toujours aussi sûre et aussi secrète : ainsi causons du couvent de Santa-Magdalena, Fasillo.

— Causons, commandant.

Ils causèrent, et longuement.

Quant à Massareo et à son équipage, ils attendirent le jour dans la même position, c'est-à-dire le nez sur le pont du navire, et ce n'est que lorsque le soleil fut tout à fait haut qu'ils osèrent lever la tête; mais comme ils n'avaient pas manœuvré pendant cette nuit terrible, ils se trouvèrent échoués sur la côte de Conil, en face de la tour qui sert aux signaux.

Alors ces malheureux, pâles et défaits, se soulevant à peine, se regardèrent avec un geste de frayeur, et d'un bond sautèrent sur la grève, en se sauvant à toutes jambes, comme si le Gitano eût été sur leurs traces.

Ils trouvèrent un asile à Conil; là, ils racontèrent longuement le prodige infernal, et ce récit, déjà dénaturé par eux, prit, en passant par la bouche des paysans de Conil et des environs, un caractère tel que ce n'était plus une tartane, mais un immense vaisseau, rempli de légions de démons vomissant des flammes, portant des ailes de feu, et ayant à leur tête le Gitano, — ou plutôt Satan lui-même, comme on l'avait dit judicieusement dans la boutique du barbier, — qui s'était élancé du fond de l'Océan, au moment où la tartane venait de s'abîmer sous les coups du garde-côte; enfin ce fut une histoire digne du *Romancero*, mais qui, tout absurde qu'elle était, et suivant la prédiction du Gitano, tint pendant longtemps tout le littoral en haleine, et porta à son comble la terreur qu'inspirait le nom du damné.

CHAPITRE XI

AMOUR

> Je voudrais avoir autant de sens que les belles nuits ont d'étoiles, pour les occuper tous de notre amour : je pense que c'est par là que les anges sont heureux entre toutes les créatures.
>
> CH. NODIER, *Roi de Bohême.*

Oh! que j'aime une nuit d'été, une douce nuit d'Espagne, avec son ciel transparent et bleu comme le ciel des beaux jours de France, et sa lune plus étincelante que leur soleil! car alors tout est mystère et silence, tout grandit dans l'obscurité; car alors le léger frémissement de l'aile diaprée d'un phalène, une fleur qui, détachée de sa corolle, tombe et bruit sur une feuille sèche, le murmure des rameaux que l'air agite et balance, résonnent plus à votre oreille inquiète et attentive que le canon qui tonne dans un jour de fête.

Voyez le couvent de Santa-Magdalena! maintenant que le soleil ne le dore plus de ses rayons, comme il s'élève imposant avec ses noires et hautes murailles et ses vastes portiques gris, découpés en festons! comme ses tours pesantes, ses longues galeries désertes encadrent bien la sombre verdure des vieux chênes! comme ses grandes ombres font ressortir la lumière blanche et vive qui éclaire les murs, argente les toits de plomb et la brillante aiguille du clocher!

Je vous le dis, tout est silence; on distinguerait le vol d'un papillon de celui d'une abeille.

Tenez! n'entendez-vous pas les violentes pulsations d'un cœur qui bondit et les élans d'une respiration saccadée? N'entendez-vous pas jusqu'au souple et frais gazon crier sous le léger fardeau qui le presse?

Glissez-vous derrière ce chèvrefeuille qui entoure ce beau palmier de ses guirlandes de pourpre... Voyez... Vrai Dieu! c'est la Monja! c'est le Gitano!

Un pâle et faible rayon de la lune se jouait sur ce joli groupe. Le Bohémien était assis aux pieds de la nonne, ses coudes sur les genoux de la jeune fille; il souriait avec amour à cette tête d'ange, et se prêtait aux caprices enfantins de la Monja, qui tantôt voilait ce front large et élevé, tantôt le découvrait en écartant son épaisse chevelure.

— Ange de toute ma vie, — dit enfin Rosita, — je voudrais mourir ainsi dans tes bras, mes yeux fixés sur les tiens, mes mains dans les tiennes!

— Non pas moi, mon amour; c'est ainsi que je voudrais toujours vivre, — répondit le Gitano.

— Oh oui! toujours vivre ainsi; car vivre, c'est être près de toi; vivre, c'est t'aimer... Aussi ma prière de chaque soir est que la Vierge protége nos amours, caro mio!

— Elle les protége aussi, cher ange! vois, tout nous sourit.

— Pourtant te souvient-il de cette tempête? Jésus! quelle frayeur en te voyant escalader les murs à la lueur des éclairs pour regagner ta chaloupe! Le ciel était en feu, sainte Vierge! et je vis plus tard, aux blessures de tes mains, que tu avais été obligé de t'attacher aux roches aiguës, au risque d'être enlevé par les lames furieuses.

Et encore tremblante du danger passé, elle l'enlaça fortement de ses deux bras, comme si elle eût voulu le soustraire à un péril imminent. — T'en souviens-tu? dis...

— Non, mon ange, je ne me souviens que du baiser que tu me donnas en me disant adieu.

— Te souviens-tu de la course de taureaux? du jour où je te vis dans la plaine qui s'étend dans le cloître? Oh! comme mon cœur battait quand je compris à tes gestes que tu m'avais reconnue, et quand j'entendis ta voix sous ma fenêtre!

Et puis, dit-elle plus bas, quand, au moyen d'une flèche, tu me lanças une échelle de soie dans ce jardin... comme ma main tremblait en l'attachant au pied de ce palmier!

— Ma main tremblait aussi, Rosita.

— Te souviens-tu?... Mais pourquoi parler du passé, ô mon amant! le présent est à nous, à nous le présent et son délire, et sa joie enivrante, et ses brûlantes caresses, et sa douce lassitude... Va... quand je serai seule, quand, dans une ar-

dente insomnie, mon sein palpitera, mes yeux se noieront de larmes, alors... il sera temps d'invoquer mes souvenirs.

Et sa tête se pencha sur celle du Gitano, et leurs bouches se pressèrent. — Oh! viens, — dit-il en la soulevant doucement, — viens promener sous ces vieux orangers et respirer leur parfum... Tiens! vois-tu, Rosita, je suis ton cavalier; cette sombre allée, c'est le Prado de Madrid; viens, mon amoureuse, enlace ton bras au mien, baisse la longue dentelle de ta mantille sur tes yeux brillants, et viens voir ces beaux équipages, ces magnifiques livrées. Et puis ce vieux cloître noir et silencieux, c'est le théâtre. Viens au théâtre, tout resplendissant d'or, de cristaux et de lumière. Voici le roi, voici la reine et leur cour étincelante de pierreries; on se lève, on salue. Toi, tu entres dans ta loge, ta robe est blanche comme ton sein, une fleur pourpre comme tes lèvres est enlacée dans tes cheveux... On se lève aussi, Rosita, on se lève aussi pour toi, comme pour la reine de toutes les Espagnes, en disant : — Qu'elle est belle!

Et il regardait la jeune fille en souriant, et il épiait une pensée de vanité sur ce front pur et candide.

— Oh! j'aime mieux le vieux cloître et ton amour, — reprit-elle; et comme elle se rapprochait de lui, son pied heurta contre une pierre verdâtre; elle trébucha. — Qu'est-ce que ceci, mon amour? — demanda le Gitano.

— Une tombe! — dit la jeune fille en l'arrêtant comme il allait fouler cette terre sacrée; elle se signa.

— Eh quoi! une tombe ici, dans le jardin de ce cloître; mais je croyais que les chrétiens n'enterraient leurs morts que dans une terre bénie : celle-ci l'est-elle donc?

— Non, sainte Vierge! car on dit bien bas, dans le cloître, que cette fosse est celle de Pépa, de Pépa, qui un jour osa fuir cette sainte retraite; mais on l'atteignit sur la route de Séville; son amant fut tué en la défendant, et elle...

— Eh bien! et elle, cher ange?

— Oh! elle fut ramenée prisonnière dans le couvent, et mourut de mille morts. Trois ans de supplice, mon amour, couchant sur un lit de pierres aiguës, sans sommeil, sans repos, battue chaque jour, et vivant de la nourriture la plus

misérable, dans laquelle encore on jetait des animaux immondes pour la mortifier ici-bas, et lui faire expier son crime, disait la supérieure.

— Ainsi, par le disque du soleil ! — s'écria le Bohémien, — si l'on nous surprenait?... — Et il regardait la jeune fille avec anxiété, car cette cruelle question lui était pour ainsi dire échappée malgré lui, et il sentait tout ce qu'une pareille supposition devait avoir d'affreux pour elle.

— Je mourrais comme Pépa, — répondit l'enfant en souriant avec une admirable expression d'amour et de résignation; — comme elle, je mourrais pour mon amant. Oh ! je le savais, j'y avais pensé.

— Eh quoi ! cette horrible destinée...

— Est mille fois moins horrible qu'un jour passé sans te voir, sans te dire : Je t'adore... — murmura-t-elle entre ses dents convulsivement serrées, et se laissant glisser à ses pieds toute frémissante. . . . . .

. . . . . .

— Tu le veux ? adieu, — dit-elle avec un profond soupir.

— Oui, adieu, mon ange, il faut nous quitter. Vois, déjà la nuit est moins sombre, les étoiles pâlissent, et cette lueur rougeâtre annonce le retour de l'aurore. Encore adieu, ma Rosita.

— Encore un baiser... un seul... le dernier ! âme de ma vie.

Et le soleil dorait déjà la cime des hautes tourelles du couvent que ce dernier baiser durait encore.

Enfin le Gitano s'arracha des deux bras qui l'étreignaient amoureusement, regagna son échelle de soie, et la gravit avec son agilité habituelle.

La Monja, assise au pied du palmier, suivait tous ses mouvements d'un œil inquiet et charmé. — A ce soir, disait-elle, — à ce soir, mon seigneur, mon amour.

Le Bohémien, arrivé au dernier échelon, s'étant retourné une dernière fois pour sourire encore à Rosita, s'apprêtait à enjamber le mur, lorsque l'échelle se replia tout à coup sur elle-même, glissa rapidement le long de la muraille, et le Gitano tomba aux pieds de la nonne, sanglant, mutilé, le crâne

ouvert! On venait sans doute de couper les amarres qui retetenaient l'échelle en dehors.

— Je suis trahi! — s'écria le Bohémien, et ses yeux se tournèrent vers la nonne qui était à genoux, les mains jointes, pâle, immobile, le regard fixe, la respiration suspendue.

— Rosita, Rosita, tâche de me traîner derrière ces orangers avant que le jour paraisse, car je ne puis me soulever. Oh! je souffre bien!

Le malheureux avait la cuisse brisée, les os trouaient la peau.

— Rosita, mon amour, ma Rosita, aide-moi... — répéta-t-il d'une voix faible.

La nonne poussa un éclat de rire violent et saccadé, ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, mais elle ne bougea pas.

— Enfer! la malheureuse devient-elle folle? — s'écria l Gitano, et il voulut prendre la main de la jeune fille, mais ce mouvement lui arracha un cri perçant.

Sa fracture était vive et saignante.

Tout à coup on entendit un bruit, d'abord sourd et confus, dans la direction de la porte du jardin.

— Rosita, Rosita, c'est ton amant qui t'en prie, sauve-toi, du moins, sauve-toi, — disait le Bohémien d'un ton déchirant.

Elle restait immobile et agenouillée devant lui.

Le bruit devenant plus distinct et plus rapproché, il essaya de se traîner derrière un épais bouquet de chèvrefeuille, qui pouvait le cacher à tous les yeux.

Après des souffrances inouïes, il parvint à s'y blottir.

Tout à coup la porte du cloître s'ouvrit, et une foule de douaniers, de moines, de gens du peuple, envahit le jardin en poussant d'atroces rugissements.

— Mort au damné! mort au maudit! — criait-on de toutes parts.

Le Gitano se glissa comme un serpent derrière une touffe d'aloès. La foule arriva près du mur, auprès du palmier, et là, trouva la nonne, toujours agenouillée, toujours immobile, toujours les mains jointes

Ces cris désordonnés la tirèrent du paroxysme où elle était plongée; elle baissa les yeux, vit du sang fraîchement répandu, et sourit. Mais ses lèvres s'étaient si convulsivement rétrécies que ce sourire était atroce.

La foule frémit, se signa, et resta muette.

La nonne alors, faisant signe de la main à ceux qui l'entouraient, se mit à suivre à genoux la trace sanglante que le Gitano avait laissée sur le sable.

Tous marchaient en silence et frappés d'horreur; ils arrivèrent enfin au buisson qui recélait le Bohémien.

Là, Rosita s'arrêta un moment pour écarter les feuilles épaisses et vernissées des aloès, se fit jour à travers cet épais taillis, se traîna auprès du maudit, poussa un cri terrible, et tomba à ses côtés... morte...

— Le renégat est là : cernez cet endroit, et repoussez le peuple.

— Rends-toi, chien, car vingt carabines sont braquées sur toi. En joue, vous autres! — s'écria le commandant des gardes-côtes.

Les batteries craquèrent.

— Pauvre enfant, tu ne souffriras pas leurs tortures, au moins, — dit le Gitano en regardant la Monja, et une larme que les plus affreuses douleurs n'avaient pu lui arracher tomba sur sa joue brûlante.

— Rends-toi, renégat! ou je fais feu, — répéta le commandant.

— Vous êtes des vaillants, mes fils, — répondit le Gitano : — le cerf est aux abois, et vous le craignez encore! belle chasse, sur ma parole.

Il se tut, on se précipita sur lui, on le garrotta, et trois jours après il était à Cadix, dans la prison de San-Augusto, sous la garde d'un bataillon de miliciens.

Depuis longtemps, des pêcheurs, en signalant la présence d'un canot qui croisait la nuit en vue des murs du couvent, avaient éveillé les soupçons de l'alcade. On embusqua des

hommes dans les enfoncements des rochers; on épia les démarches du Gitano; on le suivit, on le vit aborder, lancer son échelle, on attendit; et quand on s'aperçut à la tension des cordages qu'il remontait, on les coupa au dehors, et il arriva ce que vous savez.

CHAPITRE XII

LA CHAPELLE ARDENTE

> Par ma barrette! croyez-vous qu'on soit à son aise sur un édredon de cette étoffe, s'écria La Balue, en cherchant à s'allonger dans sa cage de fer.
>
> De Forges le Routier, *Histoire du temps de Louis XI.*

Tout au milieu de la place San-Juan, là, auprès du rempart, s'élève une assez jolie rotonde, surmontée d'un toit d'étain, luisant comme la coupole d'un minaret. L'espace qui règne entre chaque assise de pierre est rempli par de fortes grilles de fer; de façon que ce monument représente assez bien une vaste cage circulaire.

Au centre est une belle chapelle, toute chargée de cierges de cire blanche, avec de riches ossuaires de drap noir, couverts de larmes et de têtes de morts brodées en argent; au pied de l'autel est posé, d'un côté, un simple cercueil de sapin, ouvert et préparé; de l'autre, un lit composé de trois planches et d'un sac de cendres; enfin, dans une séparation fermée par une balustrade, est un homme vêtu de rouge, qui prie agenouillé et recueilli. Celui qui, assis sur le bord de ce lit, se courbe sous le poids de ces lourdes chaînes, c'est le Gitano; — ce cercueil, c'est le sien; — l'homme qui prie agenouillé et recueilli, c'est le bourreau!

Le Gitano a été jugé, condamné, et, suivant l'usage, il reste en *capilla* ou chapelle ardente pendant les trois jours qui précèdent son supplice.

Cette coutume bizarre, léguée par l'inquisition, consiste à chanter au condamné les prières des agonisants pendant le temps qu'il passe en *capilla*;

A l'empêcher de dormir le jour et la nuit, afin qu'il mortifie son corps et son âme, et qu'il puisse méditer à loisir sur le long voyage qu'il va bientôt entreprendre;

A lui offrir toutes les consolations religieuses que peuvent donner des moines et des capucins!

A l'habituer doucettement à des idées de néant, en lui mettant sous les yeux le cercueil qui doit recevoir son cadavre, et le bourreau qui doit le délivrer de cette vie de misère et de tribulation.

Le bourreau est aussi retenu dans la rotonde pour un autre motif : il s'agit de le purifier à l'avance de l'homicide qu'il va commettre.

Tout se passait donc dans l'ordre voulu : les cierges brûlaient, les moines chantaient, le bourreau priait, et le cercueil attendait béant.

Le Gitano bâillait à faire frémir, et appelait l'heure de son supplice avec autant d'impatience qu'un homme qui a bien sommeil et qui désire son lit.

Pourtant il s'en manquait encore de dix-sept heures.

Les moines cessèrent de chanter, car la voix se fatigue; le bourreau se releva, car la pression du pavé sur les rotules est bien douloureuse. Une peau de bouc remplie de tintilla circula entre les capucins et l'exécuteur. Il est juste de dire que celui-ci but le dernier; et comme après tout il était bon, humain, il passa l'outre à travers un barreau, et l'offrit au Bohémien.

— Merci, frère, — dit celui-ci.

— Par le Christ! vous êtes bien dégoûté, — répliqua le digne homme; — mais, je le vois, vous me méprisez à cause de mon état. Écoutez donc, compère, il faut que tout le monde vive, et j'ai des charges : j'ai une vieille grand'mère infirme, une épouse adorée, et deux tout petits enfants, avec de beaux cheveux blonds et de fraîches joues roses, qui à l'heure qu'il est rougissent peut-être leurs jolies mains potelées en touchant à mes outils. Et bien plus!...

Le Gitano l'interrompit par un mouvement si brusque que

toutes ses chaînes résonnèrent comme s'il les eût brisées.

— Est-ce bien possible! — disait le damné les yeux fixés sur une belle grande jeune fille, qui, mêlée à la foule curieuse, venait d'écarter un instant sa cape de soie noire en lui faisant un signe expressif. — Fasillo, Fasillo ici! — répétait-il avec les marques du plus grand étonnement.

Les psalmodies des capucins recommencèrent avec une nouvelle vigueur, l'homme à la casaque rouge se remit à sa purification, et le Gitano retomba dans ses pensées, car la grande jeune fille avait disparu.

Vaincu par la fatigue et l'insomnie, il commençait à sommeiller, lorsqu'un carme, qui s'en aperçut, lui chatouilla benoîtement les narines avec une plume en lui disant : — Songe à la mort, mon frère.

Le Bohémien se réveilla en sursaut et lança un regard terrible au saint homme.

— Bénissez-moi plutôt, mon frère, — dit celui-ci, — car voici le révérend Paolo, supérieur de San-Francisco, qui vient à vous.

En effet, un puissant moine entrait dans l'enceinte, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine. — *Ave, Maria purissima, mater Dei,* — murmura-t-il en s'approchant, et il fit un signe au carme, qui s'éloigna sans attendre le répons.

Le moine s'assit auprès du Gitano, qui le regardait avec une singulière expression de mépris et d'ironie; et, ayant soupiré profondément plusieurs fois, il exprima ainsi d'une petite voix aigre et mordante, qui contrastait avec son énorme rotondité :

— Que le ciel vous soit en aide, mon frère.

— Dites plutôt le diable, mon frère.

— Vous vous obstinez donc à mourir dans l'impénitence finale?

— Mais oui.

— Songez donc, mon frère, de quelle gloire vous vous couvririez en faisant une abjuration de vos erreurs, et en entrant dans le giron de notre sainte Église.

— Pour si peu de temps, est-ce la peine?

— Mais la vie éternelle, mon frère?

— Ne faites donc pas le prêtre avec moi, compère; ce qui vous intéresse avant tout, c'est de voir ma conversion opérée par un moine de votre ordre, je le conçois : une conversion comme celle-là peut bien vous amener une centaine de fidèles de plus, et ça en vaut la peine.

— Le ciel, mon frère, m'est témoin...

— Finissons; tout cela devient si niais et si plat que vous me dégoûtez. — Holà! mon compère au gilet rouge, abandonnez-vous donc si vite vos nouvelles connaissances? — cria le Gitano au bourreau sans vouloir répondre davantage aux supplications du révérend.

Le bourreau accourut vite, la figure riante et épanouie. — A la bonne heure; causons un peu, car c'est toi, mon brave ami, qui vas me renvoyer dans le néant. Bel état que le tien! Tu fais ce que leur Dieu ne pourrait faire : à l'heure fixe, à point nommé, tu éteins une vie comme on souffle un flambeau, — dit le Gitano.

— Le fait est, mon frère, que cela ne dure guère plus, — repartit le bourreau en souriant.

— Ma foi, ces gens veulent que je me confesse; je te choisis, toi : tu entendras de bizarres révélations; mais non, tu aurais peur!...

L'homme au gilet rouge pâlit. Le moine, qui s'était tu jusqu'alors, se leva, sortit un moment, puis rentra accompagné de deux vigoureux galiegos, qui portaient des cordes.

— Mes frères, — leur dit-il doucement en leur montrant le Gitano, — ce pécheur endurci n'est déjà que trop à plaindre, empêchez-le donc de se damner davantage en prononçant de si horribles blasphèmes. Bâillonnez-le, mes fils, et que Dieu l'ait dans sa sainte garde!

Puis il s'en alla, et l'on bâillonna le Gitano; mais ses yeux devinrent rouges et brillants comme des charbons ardents.

Comme il paraissait assez calme au bout de deux heures, on lui retira son bâillon, d'autant plus que quelques jolies femmes de la meilleure société de Cadix, qui se pressaient aussi autour de l'enceinte, avaient fort justement fait observer qu'il serait impossible de bien voir les traits du Bohémien tant que cette vilaine plaque de cuir lui couvrirait le nez et la bouche.

Or, le bâillon tomba devant des raisons aussi philanthropiques.

Mais tout le monde ne portait pas ce tendre intérêt au Bohémien; les uns applaudissaient au jugement de la Junte, les autres se promettaient un grand plaisir le jour du supplice, plusieurs adressaient même de furibondes interpellations au Gitano, qui se contentait de sourire.

Un entre autres, un grand homme sec et pâle, corrégidor de Séville, qui se trouvait à Cadix pour suivre un procès, s'acharnait surtout après le malheureux condamné; c'était à chaque instant :

— Quel scélérat!... Quel bonheur pour la société qu'un pareil monstre soit puni suivant ses mérites... Je le verrai étrangler avec joie.

Il paraît que le Bohémien se lassa de ces injures.

Il redressa fièrement sa tête, et s'écria d'une voix sonore :

— Seigneur don Perès, vous êtes peu charitable.

— Qui a dit mon nom à ce misérable? — demanda l'homme, pâle, confus et étonné.

— Oh! mon maître, je sais bien autre chose; et votre villa près du Guadalquivir? et ce joli boudoir tout tapissé de nattes de Lima, avec ses persiennes vertes et son bassin de marbre blanc?

— Jésus! comment ce démon peut-il connaître...

— C'est là que pendant la chaleur ardente du jour, la senora Perès venait chercher le silence et le frais.

— Chien! ne profane pas un nom respectable. Mais il n'y a donc plus de lois, plus de justice? Tu mens; tais-toi, ou je te fais bâillonner de nouveau, — disait le corrégidor en fureur.

Mais la foule, qui commençait à trouver l'entretien fort amusant, se rapprocha davantage, et le senor don Perès se trouvant dans l'impossibilité d'effectuer sa retraite, le Gitano continua :

— Vous dites que je mens, seigneur don Perès, voulez-vous des preuves?

— Te tairas-tu, renégat!

— En voici donc. La senora est belle et jeune, brune, avec des yeux noirs comme l'aile d'un corbeau; grasse et blanche,

et puis un pied, une taille, une main, à rendre fou un chanoine de l'Escurial.

— Infâme! oses-tu bien...

— Enfin, au bas de l'épaule gauche un petit signe noir, coquet, velouté, fait encore ressortir l'éblouissante blancheur d'une peau de satin... Ce n'est pas tout.

Le corrégidor écumait de rage et ne pouvait trouver une seule parole pour répondre au Gitano et aux plaisanteries dont la foule l'accablait sans pitié. Enfin il s'écria, en se précipitant sur la grille : — Mais cet infernal Bohémien a donc su par quelque camériste de ma femme... ou bien serait-ce...

— Non, seigneur, Perès, non, — reprit le Gitano; — je l'ai su du capitaine de vaisseau que vous receviez chez vous, à Séville, car ce capitaine... c'était...

— Achève donc, scélérat!

— C'était moi!... Votre nino est-il baptisé, seigneur?

La fureur de don Perès était à son comble : il se rua avec violence sur la grille; vains efforts, le Gitano était à l'abri de sa colère.

— Je m'en doutais. Et il ne sera pendu qu'une fois! — hurlait l'infortuné corrégidor en s'accrochant aux barreaux.

Enfin, des amis charitables l'entraînèrent, la foule s'écoula peu à peu, et quand la nuit vint, il n'y avait presque plus personne autour de la chapelle.

— Je suis donc débarrassé de ces stupides curieux, — dit le Gitano, comme onze heures sonnaient à l'église de San-Francisco. — Mais non, en voici encore, et de la plus dangereuse espèce, — s'écria-t-il en voyant deux prêtres, vêtus d'une soutane noire, s'avancer vers la chapelle.

Le frère gardien fut à leur rencontre. — Que voulez-vous? — demanda-t-il durement au plus âgé, car on sait quelle haine la race monacale porte au reste du clergé.

— Entendre ce chrétien, qui nous a fait appeler, — répondit gravement le prêtre.

— C'est impossible. Par saint Jacques! il a renvoyé le révérend père Paolo, en le traitant comme un muletier ivre.

— C'est-à-dire que nous mentons, chien maudit! — s'écria le compagnon du vieux prêtre, qui, malgré le large cha-

peau rabattu sur son visage, paraissait beaucoup plus jeune.

Le Gitano, calme jusque-là, était resté simple spectateur de cette scène; mais entendant cette voix bien connue, il s'écria :

— Misérable carme, laisse entrer ces dignes prêtres; c'est moi, moi, le Gitano, qui les ai fait chercher pour recevoir mes dernières volontés, pour me confesser. Ainsi, qu'attends-tu?

— Puisque vous le voulez, mon frère, — dit le carme déconcerté, — à votre aise; mais, par la Vierge, quel tort vous avez eu de ne pas accepter la médiation du père Paolo; il est si bien avec l'Éternel! Amen.

Au moment où le gardien allait traverser l'enceinte qui le séparait du Gitano, le jeune prêtre se jeta sur la main du Bohémien et la baigna de ses larmes.

— Imprudent, vous allez vous perdre! — s'écria son compagnon en se jetant devant lui pour le cacher aux yeux du carme; puis, quand ce dernier fut éloigné, il s'approcha du Gitano et lui dit :

— Je sais, monsieur, quelles sont vos intentions, vos croyances, vos volontés : je n'abuserai pas des moments, ils sont précieux, écoutez-moi : — Il y a une heure, ce jeune homme, qui est peut-être le seul ami que vous ayez dans le monde, s'est jeté à mes pieds. Il m'a tout dit, et vos crimes et vos erreurs... Il m'a demandé enfin de favoriser une dernière entrevue qu'il voulait avoir avec vous à tout prix, j'y ai consenti. C'est peut-être une faiblesse; mais, dans le moment solennel où vous vous trouvez, j'ai cru que, puisque vous refusiez les consolations de la religion, celles de l'amitié au moins vous aideraient à supporter votre affreuse position. — Vous savez tout. Quand minuit sonnera, il faudra vous quitter. — Je vais prier pour vous; car l'homme qui est capable d'inspirer un pareil dévouement ne doit pas être entièrement criminel.

Et le vénérable prêtre s'agenouilla au pied de l'autel.

— Monsieur, — dit le Gitano, — je suis fâché que ma reconnaissance ne puisse être que d'une aussi courte durée...

— L'heure s'avance... — reprit le prêtre.

— Hélas! oui, — dit le Bohémien. — Et s'adressant à Fasillo, car c'était bien lui qui, morne et abattu, le considérait

d'un œil fixe : — Eh bien! Fasillo, mon enfant, adieu! Nos projets...

— Mon commandant! mon pauvre commandant! — Et il pleurait.

— Tiens, vrai, je regrette la vie à cause de toi; je t'aimais.

— Je ne vous survivrai pas.

— Enfant, n'as-tu pas encore ma tartane, mes noirs? Va-t'en, fuis en Amérique... Tu es jeune... brave...

— Non, je vous vengerai... ici.

— Fasillo, tu exécuteras mes ordres : je te le défends.

— Vous serez vengé. Mon plan est là, fixe, arrêté comme la mort qui vous menace, car vous allez mourir. Vous, si brave! si grand! mourir! mourir comme un misérable! — disait le pauvre Fasillo à voix basse, de peur d'éveiller les soupçons des gardiens, — et il se tordait les bras.

Le Gitano passa une main sur son front.

— Tiens, Fasillo, finissons cette scène, elle est atroce. Adieu! Laisse-moi.

— Commandant, pas encore, pas encore...

— Écoute, mon enfant, tu trouveras dans une cassette de fer des cheveux, ce sont ceux de ma pauvre sœur; tu trouveras une vieille ceinture, c'était celle que mon père portait quand il fut tué : tu les brûleras. Le reste t'appartient : tout, jusqu'au sachet qui te rendra maître du juif de Tanger, s'il te prend fantaisie d'y retourner.

— Mais vous, ne pouvoir vous sauver; voir votre agonie, vos souffrances!

— Par la foudre, Fasillo, oublies-tu, mon enfant, nos longues et rudes traversées, nos dangers, nos périls, et au bout de tout cela des fatigues nouvelles; tandis que demain, Fasillo, demain, du repos, du vrai repos, et pour toujours. Ne me plains donc pas; c'est pour toi que je souffre. Enfin, adieu! fuis l'Espagne, gagne une autre terre; vends la tartane, les noirs, et vas-y vivre tranquille, heureux, et, au milieu de ton bonheur, quelquefois une pensée pour le Bohémien.

Fasillo tomba à ses pieds.

— Ne trouves-tu pas, mon enfant, qu'il est malheureux de finir ma vie par où j'aurais dû la commencer? Si j'avais eu à

vingt ans un ami comme toi et une maîtresse comme Rosita, je ne serais pas en chapelle ardente, j'aurais eu encore mes illusions, j'aurais eu une famille, de douces affections, et je me serais un jour paisiblement éteint au milieu de mes petits-enfants. Bizarre destinée! — Et après une pause, il détacha un mouchoir de soie rouge qui entourait son col, et le donna à Fasillo : — Tiens, tu le porteras pour l'amour de moi. Adieu!

— Ah! jusqu'à la mort...

— Allons!... adieu.

L'horloge de San-Francisco sonna minuit.

Chaque coup vibra d'une manière déchirante au cœur du pauvre enfant; au dernier, il tomba comme évanoui.

Le Gitano poussa un cri, le prêtre accourut et en même temps le carme.

— Sainte Vierge! qu'éprouve donc votre compagnon? — demanda le gardien.

— Ce n'est rien : l'émotion en entendant le grand coupable.

— Venez, mon fils, remettez-vous, — disait le bon vieillard en soulevant Fasillo.

Celui-ci reprit ses sens, regarda autour de lui, et se précipita encore dans les bras du Gitano.

— Quelle charité! — disait le gardien; — il va se meurtrir avec les fers de ce bandit.

Le prêtre fut obligé de l'arracher de ses bras presque sans connaissance.

— Monsieur! — lui dit le Gitano, — je voudrais vous revoir demain.

Il resta seul, médita profondément toute la nuit, et lorsque les cloches de l'*Angelus* et les dernières lueurs du matin le tirèrent de sa rêverie, il passa la main sur son large front, et dit : — J'ai beau faire, je ne puis croire à une éternité! — puis il ajouta en souriant : — Je rirais bien, pourtant, si je me trompais!...

CHAPITRE XIII

EL GARROTE. LE GARROT

Pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive.
Il me semble que vous devez bien regretter cette belle vie, lui dis-je avec l'air du plus grand intérêt.

J. JANIN, *l'Ane mort.*

(Au milieu de la place San-Juan-de-Dios s'élève une estrade, deux escaliers y conduisent; au centre est un fauteuil de bois fort simple, adossé à un long pieu; deux lignes de miliciens s'étendent de chaque côté de cet échafaud, et forment un long cordon qui va rejoindre la porte de la chapelle ardente. Une foule innombrable encombre la place, et garnit les fenêtres et les toits des hautes maisons de ce barrio; enfin les remparts, et jusqu'aux fortifications qui défendent la porte de terre, sont envahis par la multitude. — Il est onze heures, le soleil brille, et la haute coupole de San-Juan se détache sur un ciel pur et bleu.)

LE BARBIER FLORÈS, à un homme du peuple. — Faites-moi la faveur, mon compère, de me laisser un peu passer devant vous, votre taille vous permet de voir par-dessus ma tête, et, Dieu me sauve! ces spectacles sont malheureusement si rares qu'entre chrétiens il faut s'aider un peu dans la voie du salut.

L'HOMME DU PEUPLE. — Allons, passez, seigneur, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

FLORÈS. — Santa Carmen vous bénira, mon compère, et vous ne regretterez pas de m'avoir obligé quand vous saurez que j'ai de curieux détails sur le renégat qu'on va tout à l'heure étrangler.

UNE JEUNE FILLE. — Sainte Vierge! vous l'avez vu peut-être? Quel bonheur! une telle faveur n'est pas faite pour des gens comme nous; pendant ces trois jours que le damné vient de passer en capilla, les bonnes places auprès de la grille n'étaient que pour les grandes dames.

UNE AUTRE JEUNE FILLE, toute chargée de rubans et couverte de fard et de mouches. — Je suis donc une grande dame, moi, car je l'ai vu

comme je vois le plat à barbe de ce barbier aux jambes de héron, et, par ma patronne!...

LE BARBIER FLORÈS, avec une intonation colérique. — Ta patronne, ma fille, ne figure pas dans le calendrier, et si je ne m'abuse, elle a souvent fait le tour de la ville, la tête rasée, et montée sur une bourrique, le visage tourné du côté de la queue.

LA JEUNE FILLE, tirant son couteau de sa jarretière. — Barbier de l'enfer, ton gosier est trop étroit pour de telles paroles; par le Christ! je vais te l'agrandir.

UN MAJO. — Allons, tais-toi, hé, la fille aux rubans, hé! retourne rue del Fideo, chanter sur ta guitare et baisser ta jalousie pour jeter des fleurs aux passants. Si tu as vu le Gitano de si près, c'est que probablement le bourreau t'a souvent aidée à détacher ta mantille, et il t'aura protégée dans cette circonstance. (Lui arrachant son couteau.) Demonio! ne joue pas avec cette épingle, car tu te blesseras et moi aussi. Veux-tu que je la remette à son ceinturon, fille de mon âme?

LA JEUNE FILLE. — Chien d'hérétique, je serai vengée, car voilà le frère José.

UN CAPUCIN, portant d'une main une lanterne, sur laquelle sont peints des diables au milieu des flammes, et de l'autre une bourse. — Pour les âmes en souffrance dans le purgatoire, mes frères, donnez au nom du Christ. Le ciel vous le rendra. (Les assistants saluent humblement, s'agenouillent avec componction, et ne donnent rien du tout.)

LA FILLE AUX BEAUX RUBANS. — *Ave Maria*, recevez ce réal, frère José, et priez pour que ce chien de majo soit éventré à sa première débauche. — Dites donc, frère José, vous verrai-je bientôt? Ma natte est blanche, mes alcantaras sont garnis de fleurs nouvelles, et j'ai de royaux cigares de la Havane.

LE CAPUCIN, tournant rapidement les talons, et criant d'une voix haute : — Por las almas del purgatorio, senores!

LA JEUNE FILLE. — Frère José, frère José, vous m'avez donc oubliée, je n'ai pourtant omis ni une messe, ni un *Angelus*.

FLORÈS. — Il paraît, mes compères, que le révérend dirige la conscience de la senora : heureusement qu'il est robuste, car ce doit être une terrible tâche! Amen.

LA JEUNE FILLE. — Caramba! il est bien dur, mes seigneurs,

d'entendre ainsi calomnier un saint homme par un comunero, un franc-maçon!

PLUSIEURS VOIX. — Un maçon! un comunero! où donc, où donc, le maçon?

FLORÈS, pâlissant. — Par le sein de ta mère! tais-toi, fille, ne plaisante pas ainsi, il n'en a pas fallu davantage pour faire assommer Perès.

LA JEUNE FILLE. — Vous entendez, mes seigneurs, il connaissait Perès, qui reçut, par la grâce de Dieu, plus de coups de bâton que ce barbier hérétique n'a rasé de mentons dans sa vie. Voyez plutôt, il a un ruban vert autour du col; par la Vierge qui me voit et m'éclaire! c'est un maçon! éloignez-vous, mes fils, éloignez-vous. (Rumeur dans le peuple.)

PLUSIEURS VOIX. — A la mer, le comunero! — Mort au maçon! — A la mer!

FLORÈS. — Je vous jure, par le sang de la croix, mes compères, que ce ruban ne signifie rien, et que...

UN PAYSAN, le frappant. — Tiens, carajo! ah! tu oses te mêler à la société des chrétiens!

UN AUTRE. — A toi ce coup, et voyons si tes frères te secourront, demonio, appelle-les à ton aide.

PLUSIEURS VOIX. — A la mer! — A la mer!

LA JEUNE FILLE. — Bravo, mes seigneurs, la Vierge vous bénira, rapportez son ruban vert et sa tête à l'alcade, et les quadruples ne vous manqueront pas plus que les indulgences pour ce carême.

FLORÈS, battu, poussé, déchiré, passe pour ainsi dire de mains en mains jusqu'au rempart qui est baigné par la mer; là, un vigoureux Andalous le saisit et le jette à l'eau en criant : — Dieu me sauve! Ainsi meurent les maçons hérétiques et les constitutionnels, ennemis du roi absolu!

LA FOULE. — Bravo! — Viva el rey absoluto!

UN MARIN. — Silence! silence, mes fils, voilà, si je ne me trompe, le cortége qui commence à défiler. Vrai Dieu! c'est un beau jour pour moi.

UN PAYSAN. — Pour vous comme pour tout le monde, seigneur marin.

LE MARIN. — Plus beau pour moi, par saint Jacques! N'étais-je pas à bord du garde-côte qui lui donna la chasse sous le commandement du capitaine Iago?

PLUSIEURS VOIX. — Comment, seigneur, vous avez assisté à cet effrayant combat! sainte Vierge! et vous vivez!

LE MARIN. — Heureusement nous avions communié la veille, mes fils, car sans cela le démon nous entraînait au fond des enfers.

UN PAYSAN. — Mais comment cela est-il donc arrivé, seigneur? car enfin vous aviez coulé sa tartane, a-t-on dit.

LE MARIN. — Oui, compère, coulé comme une coquille de noix, et tout à coup elle a reparu derrière nous, couverte de flammes, et chargée de plus de dix mille démons qui jetaient le feu par les yeux et par la bouche!

PLUSIEURS VOIX. — Sainte Vierge, priez pour nous!

LE MARIN. — Et au milieu d'eux tous, le Gitano, le maudit, qui se démenait en blasphémant et insultant le ciel, les saints du paradis et monseigneur le gouverneur!

LA FOULE. — Jésus, quelle horreur! et qui vous a délivrés du monstre?

LE MARIN. — Notre capitaine avait heureusement une bouteille d'eau, bénite par l'archevêque de Tolède, et comme l'infernal navire était tout proche, on a lancé à bord le saint liquide.

LE PAYSAN. — Avec un canon, compère?

LE MARIN. — Non, frère, le coup est parti de la pharmacie du bâtiment; vous comprenez, et alors tout s'est éteint comme par enchantement, et la tartane s'est abîmée de nouveau au bruit des rugissements des démons.

UN BOURGEOIS. — Mais, seigneur marin, comment le Gitano a-t-il donc fait pour se laisser prendre dans le jardin du cloître, s'il était doué de cette puissance infernale?

LE MARIN. — Juste, parce qu'il était dans un endroit sacré : un couvent, sainte Vierge! fouler la terre d'un couvent, c'est pour un damné comme s'il nageait dans l'eau bénite.

LA FOULE. — C'est vrai! — Seigneur Dieu! c'est toujours ainsi; — qui ose en douter?

LE BOURGEOIS. — Mais, mes seigneurs, une fois sorti du couvent, dans la rue, ne pouvait-il reprendre sa puissance?

LE MARIN. — Mais on avait eu le soin de tremper les chaînes dont on l'a chargé dans l'eau bénite, et deux moines lui en versaient à chaque instant sur la tête. Aussi, Jésus! fallait-il voir ses contorsions, c'était au point qu'il ne pouvait marcher.

LE BOURGEOIS. — Je le crois, vrai Dieu! le malheureux avait la cuisse cassée!

UNE FEMME. — C'était une embûche qu'il tendait pour se faire plaindre. Jésus! à l'entendre, il souffrait de sa blessure!

LE BOURGEOIS. — Voyez-vous, mes compères, tout cela ne me paraît pas très-clair, et quoi qu'en disent les moines, je ne crois pas...

UNE FEMME. — Mais vous n'êtes donc pas chrétien, alors; vous êtes donc hérétique, puisque vous ne croyez pas aux premiers principes de la religion. Santa Carmen! vous me faites frémir. Sainte Vierge, priez pour moi! Il ne croit pas!!...

LE BOURGEOIS, *se rappelant le sort de Florès, en regardant s'il est loin du parapet.* — Senora, je crois en tout, j'ai fait vœu d'un cierge de trente livres à Notre-Dame del Pilar, je porte un chapelet; tenez.

PLUSIEURS VOIX. — Est-ce vrai? — Voyons le chapelet, — c'est peut-être un maçon.

LE BOURGEOIS, *fort pâle.* — Tenez, mes seigneurs, tenez, voyez-le. Et cette lettre du supérieur de San-Juan qui m'est adressée. Voyez, mes seigneurs, lisez!

PLUSIEURS VOIX. — Nous ne savons pas lire. C'est un piége que nous tend l'hérétique. — Le maçon, à la mer! ce doit être un maçon.

(*On se précipite sur le bourgeois; mais à ce moment les chants des moines qui accompagnent le cortége deviennent plus éclatants, et le peuple, abandonnant le bourgeois, qui se réfugie dans une taverne, se presse au premier rang.*)

UNE FEMME. — Ah! quel bonheur, sainte Vierge! voici la procession. Nous serons bien, Juana, vois donc, presque à toucher l'échafaud. Dis donc, ma fille, il y a deux échelles.

JUANA. — Sans doute, comme ce damné a autrefois commandé un vaisseau royal, on lui a fait la faveur de lui donner

un escalier à part, il ne montera pas par celui du bourreau; c'est toujours agréable.

UN HOMME. — Demonio! quelle injustice, on accorde cela à un renégat, et on me le refusera peut-être, à moi.

JUANA. — Vois donc, Pépa, voici son cercueil que portent les pénitents gris. Jésus! qu'ils sont laids avec cet œil qui brille sous leur capuchon.

PÉPA. — Voici le bourreau qui suit derrière. Sainte Vierge! il n'est pas laid pour un bourreau, le rouge lui sied bien. Seulement, qu'il est pâle!

JUANA. — C'est tout simple, c'est le bourreau de Cordoue, qui vient remplacer le nôtre; il faut lui laisser le temps de se reconnaître, il est bien permis d'avoir un peu de timidité, car ici on n'est pas encore habitué à lui.

UN HOMME. — Dites donc, commères, voyez-vous le Gitano?

JUANA. — Non, mon fils. Voici les bannières du couvent de San-Juan, et puis les sergents avec leurs carabines prêtes à faire feu, et... (S'adressant à Fasillo, qui arrive enveloppé d'un manteau, et qui la coudoie rudement.) Mais prenez donc garde, jeune homme; vous avez manqué de me renverser, sainte Vierge! Encore! allons, bien, mettez-vous devant moi, à toucher l'échafaud, la meilleure place. (Bas à Pépa.) Jésus! Pépa, quel regard, ses yeux flamboient sous son chapeau.

PÉPA. — C'est peut-être le fils d'une victime du damné, et il vient rire à son supplice, c'est si naturel. Mais le voici! Après mon jour de communion, certainement c'est mon plus beau jour, Juana. Sainte Vierge! je te remercie de m'avoir si bien placée!

PLUSIEURS VOIX. — Ah! bravo! — Demonio! — Chien maudit! — A la mort le Gitano! à la mort!

UN HOMME. — Je donne vingt piastres pour remplacer le bourreau.

UN AUTRE. — J'en donne quarante, mais je veux l'égorger, qu'on voie son sang.

UNE FEMME, jetant un riche reliquaire aux pieds de l'alcade. — Ce chapelet vaut vingt quadruples, je le donne à la Vierge, mais que je puisse le mettre à mort.

FASILLO, écrasant le chapelet sous ses pieds et saisissant violemment le bras de la femme. — Silence, femme! si tu tiens à la vie, silence!

LA FEMME AU CHAPELET. — Seigneur Dieu! A l'aide! ce garçon m'enfonce ses ongles dans la chair. Voyez, le sang jaillit.

PLUSIEURS VOIX. — Silence! taisez-vous; silence!

(Arrive le Gitano, chargé de fers; il marche appuyé sur le prêtre, et il roule une branche de jasmin entre ses doigts.)

UN HOMME. — Enfin, le voici! Savez-vous, compère, que le bourreau est plus pâle que lui.

JUANA. — Jésus! le renégat n'a pas voulu d'un moine; il est accompagné d'un curé. Quelle corruption!

UNE VOIX. — Mes seigneurs qui êtes devant, et qui voyez, dites-moi donc comment il est vêtu?

JUANA. — Tout de noir; il s'appuie sur le prêtre, car sa blessure a l'air de le faire souffrir; et puis ses fers le gênent. Jésus! au lieu de penser à l'éternité, il s'amuse à respirer le parfum d'un jasmin.

UN HOMME. — L'infâme! il ne sourcille point. A la mort! à la mort!

LE PRÊTRE, soulevant la chaîne du Gitano. — Vous devez souffrir beaucoup, appuyez-vous sur moi. Hélas! nous sommes bien près...

LE GITANO. — Du terme de notre voyage, c'est vrai; mais d'ici, la vue est riante; on découvre toute la côte de San-Lucar, c'est un beau spectacle.

PLUSIEURS VOIX. — A la mort, le chien! — Qu'on le coupe en morceaux!

LE GITANO. — On ne s'entend pas avec tous leurs cris; dites-moi, mon cher curé, on a donc élevé dernièrement ces nouvelles batteries?

LE PRÊTRE. — Oui; mais songez...

LE GITANO. — A la mort! Eh! mon vieil ami, voici le compère à la casaque rouge qui y pense pour moi; c'est assez d'un.

UN HOMME. — Qu'on le crucifie! qu'on le brûle à petit feu!

LE GITANO. — Vous ferez difficilement un peuple avec ces gens-là. Quel soleil pur! quel beau ciel!

LE PRÊTRE. — Oui, mon ami, mon fils, le ciel; pensez au ciel.

LE GITANO. — Mais nous voici arrivés; adieu, mon ami, encore votre main. Tenez, prenez cette fleur; c'est tout ce que j'ai : gardez-la. Adieu, mon vieil ami.

LE PRÊTRE. — Ah! avec ce courage, cette énergie, quelle destinée vous avez manquée!

LE GITANO, essuyant une larme. — C'est vrai, c'est un singulier destin.

VOIX DU PEUPLE. — Oh! le lâche, il pleure. A la mort, le lâche!

LE GITANO, continuant en souriant. — Chose bizarre! Par une amère dérision du destin, ce n'est que sous le couteau du bourreau que je trouve les affections que j'ai si ardemment cherchées pendant toute une vie d'orages, que je trouve Fasillo, Rosita et vous : à quoi tient la vertu, pourtant? La vertu! vous m'y feriez croire, bon vieillard.

LE PEUPLE. — A la mort! le damné! l'apostat! — On tarde bien! — A la mort!

LE BOURREAU. — Seigneur Gitano, le peuple s'impatiente.

LE GITANO. — Je serais désolé de faire attendre sa seigneurie. (Il tend ses mains au prêtre.) Adieu, mon ami.

LE PRÊTRE. — Je ne vous quitte pas encore.

Le Gitano met le pied sur l'échelle, FASILLO s'approche de lui, saisit sa main, et dit d'une voix sourde : — Adieu, commandant! Vous serez vengé, vengé d'une épouvantable manière; vengé sur toute cette infâme populace, et par moi, par moi seul. Maintenant mourez, je puis voir votre mort sans pâlir. (Ici le jeune homme laisse tomber les plis de son manteau, redresse sa tête, ses joues sont pourpres, et il promène sur la foule un regard d'aigle.)

LE GITANO, à voix basse en montant les degrés. — Adieu, caro mio Fasillo!

JUANA. — Sainte Vierge, Pépita, sais-tu que ce jeune homme aux yeux ardents a parlé au maudit!

PÉPA. — Je l'ai vu; il lui a sans doute reproché quelque crime; car, vois que son air est radieux maintenant qu'on va mettre au cou du damné son dernier collier!

UN HOMME. — Ah! voilà enfin le maudit sur le fauteuil. Tu

resteras longtemps assis là, si tu dois te relever sur tes jambes, chien.

UN AUTRE. — Ah! Dieu soit loué, on lui met le cou dans le collier de fer qui est fixé au poteau.

JUANA. — Sainte Vierge! mais ils vont serrer. (Se retournant vers le peuple.) Mais, mes seigneurs, on va déjà le garrotter?

UN HOMME. — Eh bien?...

JUANA. — Mais il est sacrilége, il nous faut le poing; on nous trompe, on nous vole.

LE PEUPLE. — C'est vrai, le poing, le poing du sacrilége, le poing avant la mort! (Violents murmures, cris, tumulte; le bourreau, qui allait serrer la vis de rappel du collier de fer, s'arrête. L'alcade se consulte avec la Junte.)

L'ALCADE. — C'est juste, nous l'avions oublié, nous sommes dans notre tort.

UN MEMBRE DE LA JUNTE. — Alors nous n'en finirons jamais; cela va encore durer deux heures, et chacun a ses occupations.

L'ALCADE. — Mon cher ami, nous n'avons pas déjà des occasions si fréquentes d'être agréables à ces criards pour manquer celle-ci. C'est l'affaire d'un moment, et l'on se popularise.

LE PRÊTRE, au Gitano, toujours attaché sur le fauteuil. — Mon ami, mon fils, pardonnez-leur, le fanatisme les égare.

LE GITANO. — C'est ce que je vois. Ne m'en coupera-t-on qu'un?

FASILLO, d'une voix haute. — Bravo! peuple, bravo! invente des tortures, tu seras largement payé.

JUANA. — Le pauvre digne enfant a raison, Dieu nous récompensera de notre zèle, sainte Vierge!

FASILLO, riant. — Oui, femme, Dieu ou le diable.

JUANA. — Jésus, quel coup d'œil!

LE PEUPLE. — Le poing, le poing du sacrilége, du maudit!

L'ALCADE, au peuple. — Mes seigneurs, je réclame un peu de silence (D'une voix glapissante.) La justice, vivant et sacré symbole de la Divinité, n'est pas un vain mot, non, mes seigneurs, la justice, vous la voyez représentée par les augustes membres de la Junte. Or, cette justice s'est toujours fait un devoir de se rendre aux vœux du peuple, sage défenseur de la religion et du trône.

LE PEUPLE. — Viva! — viva!

L'ALCADE. — Or, mes seigneurs, la Junte...

LE PRÊTRE, l'interrompant. — Monsieur, au nom du ciel, songez que ce malheureux attend la mort, là, sur cet échafaud.

L'ALCADE. — Je sais ce que j'ai à dire. Or, mes seigneurs, la Junte a pesé, mûri, combattu dans sa profonde sagesse la demande que vous lui adressez; et voyez, mes seigneurs, si le bien, l'intérêt, l'avantage du peuple n'est pas le seul mobile de toutes nos décisions; voyez si les délégués de votre roi n'ont pas à cœur de suivre ses paternelles instructions, les paternelles instructions de celui qui vous porte dans son cœur comme une vaste famille. (L'alcade s'attendrit par degrés.) Car il me l'a dit, mes seigneurs, il me l'a dit à moi-même : — Je vous confie une partie de mes droits sur mes enfants. (Il pleure.) Songez que leur bonheur m'est cher avant toute chose. (Il sanglote.) Comme j'ai juré de faire votre bonheur, je tiendrai mon serment. Mais je me tais, mes seigneurs, je me tais, car les expressions me manquent; heureusement les faits y suppléeront. (Avec un touchant sourire mêlé de larmes.) Vous aurez le poing, mes bons amis, vous aurez le poing.

LA FOULE. — Viva! — viva el alcade! — viva el rey absoluto! — viva el alcade!

L'ALCADE. — Bourreau, tu as entendu, agis.

LE GITANO. — Enfin!

LE BOURREAU. — Non, mon seigneur.

L'ALCADE. — Comment!

LE BOURREAU. — On m'a fait venir de Cordoue, on m'a dérangé de mes occupations, ce n'est pas ma faute, à moi, si le bourreau de Cadix est mort.

L'ALCADE. — Que nous fait cela?

LE BOURREAU. — Mon seigneur, on me donne vingt douros pour étrangler le condamné que voici, mais non pour lui couper encore le poing. Ajoutez dix douros, seigneur, et je suis à vous.

LE PRÊTRE. — Quelle horreur, ô mon Dieu!

LE GITANO. — Le drôle donnera une bonne dot à sa fille; il entend les affaires.

L'ALCADE, à la Junte. — M'est avis, mes seigneurs, que c'est

fort cher, dix douros. (Au bourreau.) Allons donc, Miko, bah! un coup de couperet est bientôt donné, voyons, sois complaisant.

LE BOURREAU. — Vous ne l'aurez pas à un réal meilleur marché.

LE PEUPLE, jetant de l'argent. — Voilà, voilà les dix douros; le poing du sacrilége!

UN BOUCHER, agitant son coutelas et se précipitant sur l'échafaud. — Par saint Jacques! je le coupe pour rien, moi, le poing! et l'autre encore, et la tête, si l'on veut!

LE BOURREAU. — Compère, vais-je tuer vos bestiaux, moi? Chacun son état; seulement prêtez-moi ce coutelas, si vous êtes chrétien.

(Le boucher redescend au milieu des bravos; le bourreau ramasse soigneusement l'argent, remonte, appuie le poing du Gitano sur le bras du fauteuil, lève le coutelas, la lame siffle, le poignet tombe à côté du prêtre, qui prie agenouillé.)

LA FOULE. — Bravo! — Viva! — Mort à l'hérétique! — Mort au sacrilége!

LE GITANO. — Je croyais que c'était plus douloureux, mon vieil ami.

LE PRÊTRE, se levant, et d'une voix sonore et retentissante. — Il était coupable devant les hommes, ce martyre l'absout devant Dieu!

FASILLO, se précipitant sur le poignet et l'enveloppant dans son manteau. — Prêtre, tu ne dis pas tout : ce sang retombera sur eux! — Adieu, commandant, il me faut encore de la force pour te venger : je m'en vais, car une minute de plus, et je mourrais là. (Fasillo disparaît dans la foule.)

PÉPA. — Qui appelle-t-il son commandant, ce jeune fou? Tais-toi donc, Juana, car voici le beau moment. Silence, silence!

On fait un profond silence.

Le prêtre se jette dans les bras du condamné; le bourreau s'approche, passe au cou du Gitano le collier de fer qui s'adapte au poteau; puis il agit, au moyen d'un tourniquet, sur la vis de rappel, et le carcan, en se serrant contre le pieu, presse violemment le cou du patient. Encore un tour, et le Gitano est étranglé; à ce moment, le prêtre lui jette un voile

sur le visage et tombe à ses pieds en priant; la foule crie bravo et se retire satisfaite. Le soir, quand le soleil se coucha derrière la tour de la douane, l'alcade revint au pied de l'échafaud, où l'on avait laissé le corps du supplicié. Là, il se découvrit, et selon l'usage encore, le Gitano ne répondit pas, les valets du bourreau prirent son corps, qui fut jeté à la voirie et dévoré par les chiens.

CHAPITRE XIV

MAITRE PLOK

La vengeance! plaisir des hommes.

Ce fut dans une de ces rues sales, étroites et fangeuses, bordées de hautes maisons sans fenêtres, dans la rue Moa-B'd'hal, je crois, à Tanger, que Fasillo se rendit après une heureuse traversée. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'exécution du Gitano, et sa tartane, toujours cachée dans sa retraite impénétrable, avait échappé d'autant plus facilement aux yeux des gardes-côtes, que tout Cadix était persuadé que le capitaine Massareo avait détruit le seul navire que le Bohémien eût jamais possédé : aussi Fasillo doubla-t-il facilement la distance qui sépare Cadix de Tanger.

C'est vraiment une laide rue que la rue Moa-B'd'hal, d'abord parce qu'un soleil ardent la calcine, et puis parce qu'elle est le repaire de juifs et d'Arméniens, qui ont trouvé le moyen de passer pour des brigands, même au milieu des peuplades de pirates qui habitent cette partie de la côte d'Afrique. Aussi n'est-ce pas sans quelque danger que l'on pouvait se hasarder à traverser cette rue des Juifs, car souvent les Arabes du bey s'amusaient à s'embusquer à chacune de ses extrémités, et là, munis de leurs longs fusils, si merveilleusement incrustés d'argent et de nacre, ils guettaient les Arméniens, et dès que l'un d'eux mettait la tête hors de sa porte pour sortir, quatre ou cinq coups de fusil l'avertissaient que les fils du désert venaient de

boire quelques verres de ce bon c'hispa, que la vieille Mauresque de la place au poisson leur vendait si bon marché, et qu'ils étaient en train de se divertir un peu.

Aussi Fasillo eut-il beaucoup de peine, non à se faire ouvrir, mais seulement à attirer à l'étroit guichet d'une énorme porte de fer la longue et cadavéreuse figure d'un grand vieillard, coiffé d'une espèce de calotte jaune, qui encadrait d'une manière bizarre son hideux visage.

Le dialogue suivant s'établit en langue française :

FASILLO. — Vous tardez bien, mon père, et vous savez pourtant qu'il pleut des balles pour les chrétiens dans cette rue maudite.

LE JUIF. — N'est-ce que cela? Adieu, jeune homme.

FASILLO. — Un mot; ne refermez donc pas si vite ce guichet.

LE JUIF. — Parle, mais sois bref.

FASILLO. — Ici dans la rue, je ne puis; laissez-moi entrer chez vous, et alors...

LE JUIF. — Que l'anneau de Salomon te serve de collier! Va-t'en.

FASILLO. — Puisque vous me refusez, je vais tenter un dernier moyen. (Il lui montre un sachet couvert d'emblèmes hiéroglyphiques.)

LE JUIF. — Que vois-je! un tel trésor entre tes mains, jeune homme? Qui a pu... Mais entre, entre vite; car une balle a bien vite traversé une casaque, et, pour ma vie, je ne voudrais pas que ce talisman fût souillé par ces mécréants.

La porte s'ouvrit.

Fasillo entra en se baissant, traversa deux autres énormes grilles de fer, et se trouva dans une cour étroite qui ne recevait de jour que par en haut; devant lui était le vieux juif, vêtu d'une espèce de surplis jaune, qui dessinait ses membres longs et anguleux.

— Voyons, — dit-il, — voyons, mon fils, que je considère ce sachet de plus près.

Et ses yeux flamboyaient sous ses épais sourcils.

— Voyez, mon père, — répondit Fasillo.

— Par les cinq étoiles de Stenboth! ce sont les insignes d'un bien haut grade dans notre affiliation, et je dois obéir à

celui qui les porte, sans m'informer de quelle manière il les possède. Qu'ordonnes-tu, enfant? le vieillard est à tes genoux.

— On t'appelle Jacob, et pourtant ton nom est Plok; n'est-il pas vrai, vieillard? — demanda Fasillo.

— C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens!

— Or, seigneur Plok, vous avez des magasins qui ont une entrée donnant sur la grève, près l'anse de Bétim'Sah?

— C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens!

— Et dans ces magasins vous cachez de riches tissus de Tunis, des écharpes de Constantinople et de beaux cachemires venant du Caire et d'Ispahan?

Le juif pâlit, mais répondit néanmoins :

— C'est la vérité. Que l'ange me touche du doigt si je mens!

— Tu vas donc cette nuit, sans délai, sans fraude, faire charger de ces marchandises une tartane mouillée dans l'anse de Bétim'Sah, sous pavillon danois.

Le juif, qui était agenouillé, se releva comme s'il eût été mordu par une vipère.

— Par la ceinture des mages! tu n'y penses pas, jeune homme; c'est impossible. Par Balthazar! les cheveux me dressent sur la tête rien que d'y songer.

— Infâme juif! dit l'enfant, ne crois-tu pas que je veuille tes marchandises pour rien? Tiens, voici de l'or, de l'or encore à acheter tes magasins, et toi-même et ton rabbin.

— Dieu du ciel! garde ton or, il m'épouvante. Tu te trompes étrangement sur les motifs de mon refus, jeune homme. Ne sais-je pas que, muni de ce saint emblème, tu pourrais tout exiger de moi, ma fortune et ma vie; mais ce que tu demandes, le sais-tu?

Et il joignait ses mains, et son regard, attaché sur Fasillo, exprimait la terreur la plus profonde.

— Je le sais, maître Plok.

— Tu le sais? mais non, c'est impossible.

Alors il regarda avec inquiétude autour de lui, et, comme s'il eût craint d'être entendu, s'approcha de l'oreille de Fasillo, et lui parla un instant à voix basse, puis le regarda en secouant la tête d'un air interrogatif.

— Je le savais, te dis-je, maître Plok.

— Et vous voulez...

— Je le veux.

Le soir, Fasillo surveillait l'embarquement des marchandises, et le vieux Bentek et les noirs portaient à bord les derniers ballots, lorsque maître Plok, qui s'était toujours tenu éloigné, s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Le démon seul, mon fils, a pu vous charger d'une telle commission; j'en suis innocent : que la vengeance du ciel retombe sur vous et sur ceux qui vous font agir!

— Que le ciel vous ait en aide! maître Plok, — répondit Fasillo, lui tendant la main.

Mais le juif fit un effroyable bond en arrière.

— C'est vrai, je n'y pensais plus, — dit l'enfant. — Adieu, maître. Au revoir.

— Au revoir... Ce sera donc demain, car avant trois jours votre mère n'aura plus de fils.

— Non, juif. Au revoir... là-bas, où notre premier bonjour sera un grincement de dents; car avant toi, maître Plok, j'aurai pour lit une fournaise ardente, mais je t'y garderai une bonne place, maître. Au revoir donc.

— Il me fait horreur, — dit le juif. Et, immobile sur la plage, il suivait de l'œil Fasillo, qui regagna la tartane, fit orienter les voiles, et, profitant d'une bonne brise d'est, qui devait le porter rapidement dans le détroit de Gibraltar, mit le cap au nord-ouest, s'éloigna peu à peu, et disparut dans les profondeurs de l'horizon.

Quand le juif ne vit plus rien, il regagna Tanger à pas lents; mais, arrivant devant une voûte basse qui donnait sur la grève, il doubla le pas en levant les mains au ciel, car cette porte était l'entrée de ses magasins.

Juste un mois après l'exécution du Gitano, une peste effroyable ravageait Cadix; car Fasillo avait fait échouer sa tartane au pied du fort Sainte-Catherine...

Sa tartane, remplie des marchandises achetées par lui à Tanger, avait été pillée par le peuple.

Or, en achetant ces marchandises, qui venaient du Levant, alors désolé par une épidémie, Fasillo savait qu'elles étaient infectées, et que maître Plok n'attendait pour les purifier qu'un moment favorable[1].

Le peuple de Cadix, qui ignorait cette circonstance, s'empara des beaux cachemires d'Ispahan et des tissus de Géorgie, et le peuple fut pestiféré.

La bonne compagnie trouva commode d'acheter ces raretés à vil prix, et la bonne compagnie fut pestiférée.

Jusqu'à l'alcade et les membres de la junte, qui ne purent résister non plus au désir de voir leurs femmes et leurs filles parées comme les nobles épouses et les demoiselles d'un grand d'Espagne, et les membres de la junte, l'alcade et leurs familles furent pestiférés!

Enfin, il périt une innombrable quantité de monde à Cadix et dans les environs, car les mois de juillet et d'août furent très-chauds, et la fièvre jaune vint compliquer la peste.

On estime le nombre des morts à vingt-neuf mille sept cent trente-deux, sans compter les moines.

On ne sait ce que devint Fasillo et son équipage de noirs.

Mais il avait tenu parole au Gitano.

Il l'avait vengé!

[1] Beaucoup de juifs de Tanger font ce lucratif métier : ils achètent des marchandises infectées à vil prix, les sanifient tant bien que mal, et les revendent en Europe. La peste de Cadix, en 1760, n'a pas eu d'autre cause. Un bâtiment contrebandier échappa aux visites sanitaires, et propagea l'épidémie.

FIN DE PLIK ET PLOK

ATAR-GULL

À MONSIEUR

FENIMORE COOPER

Paris, ce 15 mai 1831.

Me pardonnez-vous, monsieur, de répondre publiquement à la lettre si flatteuse que vous avez bien voulu m'écrire au sujet de mon premier ouvrage ?

Cette vanité de jeune homme impatient de mettre tout le monde dans la confidence de sa bonne fortune littéraire est sans doute blâmable; mais, sentant le besoin de donner quelques explications sur ce nouveau livre, j'ai pensé qu'elles acquerraient bien plus d'importance et de valeur en vous étant adressées, à vous, monsieur, qui avez créé le *roman maritime* d'une manière si originale et si puissante, et qui partagez avec Gœthe et Scott le rare et précieux privilége d'être un des *types* de la littérature étrangère contemporaine.

Je suis persuadé comme vous, monsieur, que si l'esprit général de notre nation pouvait arriver peu à peu à comprendre tout ce qu'il y a de forces, de ressources, de moyens de défense ou de conquêtes commerciales dans la marine, la France pourrait devenir l'égale de toute puissance européenne sur l'Océan.

C'est aussi cette conviction profonde, monsieur, qui m'a donné le courage de publier quelques essais maritimes; car, venant après vous, il fallait un tel mobile pour oser entreprendre une tâche aussi périlleuse.

J'ai longtemps agité la question de savoir si je ne devais pas choisir pour sujets de romans quelques-uns de ces merveilleux faits d'armes, si nombreux dans nos annales maritimes; mais j'ai estimé qu'il était mieux de débuter modestement comme peintre de *genre*.

Et puis j'ai pensé aussi que le public, plus familiarisé avec l'idiome, la langue et les habitudes des marins par mes premières esquisses, pourrait prêter une attention moins distraite alors par l'étrangeté de ces mœurs à une fabulation tout historique, d'une portée plus large et d'un intérêt plus national.

Vous trouverez peut-être, monsieur, que j'ai bien abusé, dans *Atar-Gull*, de cette licence que vous nous accordez, de commettre des meurtres flagrants et atroces pour exciter la sensibilité du lecteur; mais je me débattais en vain sous la fatale influence de l'effrayant sujet que j'avais embrassé, et, comme *Macbeth* de Shakspeare, ma *férocité* n'a pas eu de bornes, parce qu'un crime était la conséquence, la déduction logique d'un autre crime.

Aussi, monsieur, j'ai une terrible crainte de passer pour un *homme abominable*, faisant de l'horreur à plaisir.

Et pourtant, à la faveur de cette peinture trop exacte (je le crois) de la traite des noirs, de leur esclavage et de ses résultats, j'ai voulu, non élever une polémique bâtarde et usée sur des droits que plusieurs contestent, mais bien poser des faits, des chiffres, au moyen desquels chaque partie adverse pourra établir ses comptes. — L'addition seulement reste à faire.

Maintenant, monsieur, je vais vous soumettre le plan que j'ai cru devoir suivre pour parfaire ce livre.

Permettez-moi seulement une question.

Ne vous est-il pas souvent arrivé de rencontrer par hasard, dans le monde, un homme que vous ne connaissiez pas, et que vous regardiez pourtant avec une curieuse attention, tant sa physionomie vous frappait?

La tournure originale, incisive de quelques phrases vous étonnait, et vous écoutiez avidement... — Alors, tombant sous le charme d'une conversation rapide, étincelante, animée, n'éprouviez-vous pas je ne sais quelle sympathie pour cet être si singulier qui, apparaissant là comme isolé au milieu de ce

monde bruyant et tumultueux, semblait presque fantastique, tant il y avait d'imprévu, de charme et de mystère dans cette rencontre?

Et puis, malheur, un importun vous frappait sur l'épaule, vous détourniez la tête avec humeur... et malheur... car l'inconnu était peut-être Byron, Chateaubriand, Bonaparte...

Et il avait disparu... et vous ne le revoyiez plus... plus jamais... Aussi y pensiez-vous toujours avec un sentiment de tristesse douce et de regret... En un mot, cette soirée, cette heure de conversation *datait* dans votre vie, n'est-ce pas?

Et laissez-moi, monsieur, citer à l'appui de ceci deux faits personnels : il ne s'agit ni de Byron, ni de Chateaubriand, ni de Bonaparte, mais d'hommes qui ne manquaient pas de supériorité.

Un jour, j'étais à Saint-Pierre (Martinique), et, comme notre frégate devait mettre à la voile, j'allai le soir faire mes adieux à une excellente et digne famille, dont les soins touchants et empressés m'avaient arraché à une mort cruelle. — J'arrivai, et après quelques moments d'une causerie amicale, on annonça le curé de***.

Figurez-vous, monsieur, un homme jeune encore, pâle, le front saillant, des yeux vifs et noirs, une parole brusque, brève, et l'air, le ton de la meilleure compagnie.

On parla politique. — Je m'attendais à une discussion étroite et hargneuse, ou à un dédaigneux mutisme de la part du prêtre. — Point : le prêtre causa longtemps, et sa conversation âpre et nerveuse, ses idées claires, fortes et neuves, m'étonnèrent à un point extrême.

On parla beaux-arts, musique, peinture : même supériorité, même science, toujours naïve, saine et vigoureuse... Et je me souviens qu'il nous fit, entre autres choses, une curieuse et poétique dissertation sur l'influence du polythéisme et du christianisme dans les arts, tout à l'avantage de la dernière croyance.

On parla statistique, géométrie, mécanique; il en raisonna comme un habile praticien, et le colon chez lequel je me trouvais lui demanda même pourquoi il ne faisait pas exécuter en grand l'admirable moulin à sucre qu'il avait inventé.

Enfin, monsieur, vaincu par les sollicitations de mon hôte, qui jouissait de ma stupéfaction, nous allâmes au presbytère. Il était, je crois, minuit.

Ici, le prêtre nous chanta de sa musique, nous montra de sa peinture, voulut bien nous lire un de ses livres, un manuscrit remarquable sur la liberté des cultes, nous expliqua ses machines à moudre les cannes, singulièrement simplifiées.

Que vous dirai-je, monsieur? ce prêtre résumait en lui tous les prodiges de l'intelligence et du savoir : simple, pauvre et bon, d'une infatigable activité d'esprit, ne dormant presque pas, et passant sa vie à fouiller les racines de l'arbre de la science; en un mot, c'était presque un *Faust*, à la damnation près (je le suppose du moins).

Enfin, monsieur, ces heures rapides passèrent; je restai sous le charme jusqu'à trois heures du matin; à cinq heures j'étais en route pour la Jamaïque, et je ne devais plus revoir ce prêtre singulier, je ne l'ai plus revu; peut-être a-t-il fini ses jours sous le ciel brûlant des tropiques, car sa santé était faible et usée par l'étude... peut-être ce génie ardent et inconnu est enseveli sous une pierre obscure.

Une autre fois, en Grèce, quelques jours avant le combat de Navarin, je vis pendant une heure, à Anti-Paros, un descendant du célèbre Panajotti, favori du vizir Kropoli; cet intrépide vieillard avait puissamment contribué au soulèvement de son pays, connu Byron et égalé Canaris; d'une finesse d'esprit exquise, d'un jugement droit et éprouvé, il me parla longuement de la Grèce, et jamais la position vraie de ce malheureux pays, son avenir, ses ressources, n'ont été plus poétiquement exposés que par ce vieux Grec à longs cheveux blancs, au costume pittoresque, assis sur un fragment de marbre aux sculptures effacées, prophétisant l'avenir de cette nation, qui fut toujours un prétexte dans les mains des puissances européennes.

Je quittai, et ne vis plus qu'une fois cet homme extraordinaire : ce fut le lendemain du combat du 20 octobre; il passait rapidement dans un canot le long de notre vaisseau, et se rendait, je crois, auprès de l'amiral, comme envoyé du gouvernement grec.

Cette longue et fatigante digression, monsieur, tend à établir ceci, que souvent des êtres tantôt remarquables par une grande puissance d'organisation, tantôt par des vices ou des vertus portés à l'excès... mais toujours frappants, saillants, d'une espèce à part, traversent notre existence, rapides et éphémères, comme ces météores que nous ne voyons qu'un moment, et qui s'éteignent pour toujours.

Or, monsieur, je me suis demandé pourquoi, dans les romans maritimes surtout, dont le cercle est immense, dont les scènes sont souvent séparées entre elles par des milliers de lieues, on ne tenterait pas de jeter cet imprévu, ces apparitions soudaines qui brillent un instant et s'effacent pour ne plus reparaître;

Pourquoi, au lieu de suivre cette sévère unité d'intérêt distribué sur un nombre voulu de personnages qui, partant du commencement du livre, doivent, bon gré mal gré, arriver à la fin pour contribuer au dénoûment chacun pour sa quote-part;

Pourquoi, dis-je, en admettant une idée philosophique ou un fait historique qui traverserait tout le livre, on ne grouperait pas autour des personnages qui, ne servant pas de cortége obligé à l'abstraction morale qui serait le pivot de l'ouvrage, pourraient être abandonnés en route suivant l'opportunité ou l'exigeante logique des événements.

Alors, monsieur, le lecteur éprouverait peut-être cette impression que j'ai tâché de rendre sensible, cette impression qui résulte de la subite apparition d'un homme extraordinaire que l'on ne voit qu'une fois et dont on se souvient toujours.

Je sais, monsieur, qu'il faudrait un prodigieux talent pour arriver à ce résultat, d'attacher l'intérêt du lecteur sur un personnage pendant le tiers de l'action, je suppose, puis de faire disparaître ce personnage et de reverser l'intérêt sur celui qui le remplace, enfin d'arriver ainsi au dénoûment de l'ouvrage.

Mais s'il était possible de réussir, je crois qu'on aurait surmonté l'écueil inévitable que les romans maritimes semblent offrir par les distances et les événements qui doivent nécessairement rendre l'unité d'intérêt et de lieu au moins bien difficile.

Car enfin, monsieur, un navire est en route; avant d'arriver à sa destination, il touche dans dix pays différents : là, des mœurs étrangères, insolites, qui n'offrent aucun rapport entre elles, et peut-être là dix actions, dix puissants motifs d'intérêt, de quoi faire un beau livre; le vaisseau part, on ne se revoit plus, les amitiés commençantes sont brisées, l'amour brusquement tranché à sa première phase. Adieu l'unité d'intérêt.

Somme toute, ainsi qu'on l'a déjà dit, n'est-ce pas aussi une unité d'intérêt qu'un fait ou une idée morale, qui, traversant tout un livre, sert de pivot, de lien, aux événements ou aux personnages qui gravitent autour?

Et le roman de marine surtout, ne peut-il pas vivre d'épisodes qui seraient déplacés dans tout autre genre de composition?

Je sais qu'il était donné à un talent tel que le vôtre, monsieur, d'encadrer, de resserrer dans le cycle de l'unité les scènes immenses que vous avez décrites, et de résoudre un problème insoluble pour tout autre; mais c'est parce que je reconnais l'impossibilité d'atteindre à cette hauteur que je tâche de faire excuser le système contraire que j'ai adopté.

J'ose croire, monsieur, que vous ne verrez pas dans tout ceci la moindre idée de fonder, d'établir une théorie quelconque; je vais seulement au-devant de la critique qui pourrait, à juste titre, me reprocher d'avoir essayé de mettre en relief dans ce livre trois personnages au lieu d'un, sur lequel toute l'attention du lecteur devait être concentrée.

Je ne terminerai pas cette trop longue lettre, monsieur, sans vous exprimer encore toute ma reconnaissance pour les encouragements que vous avez daigné donner à des ébauches bien imparfaites sans doute.

EUGÈNE SUE.

ATAR-GULL

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

LA CATHERINE

> Jamais d'enfants! jamais d'épouse!
> Nul cœur près du mien n'a battu;
> Jamais une bouche jalouse
> Ne m'a demandé : D'où viens-tu?
>
> VICTOR HUGO, ode XXI, t. II.

> Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?
>
> *Vieil air.*

Voyez ce brick, il glisse bien timidement sur la mer des Tropiques, car c'est à peine si cette brise légère et folle peu gonfler ses larges voiles grises.

Écoutez le murmure sourd et mélancolique de l'Océan; on dirait le bruit confus d'une grande cité qui s'éveille; voyez comme les vagues se soulèvent à de longs intervalles et déroulent avec calme leurs immenses anneaux; quelquefois une mousse blanche et frémissante jaillit du sommet diaphane de deux lames qui se rencontrent, se heurtent, s'élèvent ensemble et retombent en poussière humide après un léger choc.

Oh! qu'elle est scintillante et nacrée cette frange d'écume qui se découpe sur les flancs bruns du navire! comme le cuivre de la carène étincelle en reflets d'or au milieu de ces eaux

vertes et limpides! que le soleil brille doucement au travers de ces voiles arrondies qui projettent au loin leurs ombres tremblantes!

Et par l'ange de saint Pierre, c'est un vaillant brick que celui-ci, qui, mollement bercé sur une mer paresseuse, semble s'y jouer comme une dorade par un beau temps.

Au souffle de cette petite brise, il continue honnêtement son chemin vers le sud-est, arrivant sans doute d'Europe, où il se sera défait de toute sa cargaison, car il navigue sur son lest, et montre presque deux pieds de cuivre hors de l'eau.

Il fait à bord une chaleur excessive, et le soleil ardent de l'équateur calcine le pont, malgré la double tente qui couvre la dunette.

Dans ce navire, tout était propre, luisant, frotté; il y régnait un ordre admirable, un arrangement minutieux des plus petits détails, on eût dit un de ces comptoirs d'acajou soigneusement cirés, qui font la gloire et le bonheur d'un respectable fabricant de bonneteries.

Les fenêtres, ouvertes à la brise, laissaient pénétrer dans la dunette un courant d'air vif et frais qui soulevait de jolis rideaux de toile de Perse, et une vaste moustiquaire dont les plis légers entouraient un lit suspendu.

L'ameublement de cette petite cabine était fort simple : deux chaises, quelques instruments de mathématiques, un porte-voix, une malle, une table à roulis, et sur la table deux verres et une cruche de genièvre.

Au-dessus, le portrait d'une femme grasse et rebondie, souriant à un gros enfant joufflu qui lui offrait une rose, je crois; et dans le fond du tableau, un chat angora, l'œil vif, la patte en l'air, jouant avec une bobine de coton.

Quel portrait! quelle femme! quel enfant! quelle rose! quel chat!

Tout cela fade et blanc, faux et lourd, laid, guindé, plâtré; pourtant on y trouvait je ne sais quelle naïveté d'expression qui n'était pas sans charmes : on reconnaissait dans cette peinture informe une bonne nature de femme heureuse et gaie; et jusqu'à ce gros enfant rouge comme sa rose, tout semblait respirer le bonheur et la joie. — Et puis, au-dessus

du tableau pendait, soigneusement accrochée à un clou, une vieille couronne de bluets toute fanée.

L'équipage du brick, accablé par la chaleur, s'était sans doute retiré dans le faux-pont, et tout dormait à bord, excepté le matelot du gouvernail et trois autres marins couchés au pied du grand mât.

Le timonier fit alors tinter huit fois une petite cloche placée près de lui, et cria d'une voix forte : — Allons, vous autres, relevez le quart.

Le bruit causé par cette manœuvre réveilla sans doute l'habitant de la dunette, car la moustiquaire s'agita, on entendit tousser, remuer, grogner, et un homme en sortit, après s'être frotté vingt fois les yeux en bâillant d'une étrange manière.

C'était M. Benoît (Claude-Borromée-Martial), capitaine et propriétaire du brick *la Catherine*, de trois cents tonneaux, doublé et chevillé en cuivre (le brick).

M. Benoît (Claude-Borromée-Martial) était court, replet, fortement coloré, un peu chauve, avait le nez gros et rouge, les lèvres épaisses, le menton rentré, les joues pleines et lisses, et de petits yeux d'un bleu clair qui exprimaient une parfaite quiétude; en somme, c'était bien la plus honnête physionomie du monde. Une veste et un pantalon de toile rayée composaient toute sa toilette, et lorsqu'après avoir entouré son cou d'un madras, couvert sa tête grisonnante d'un grand chapeau de paille, il sortit de sa dunette, la figure calme et reposée, l'air souriant, satisfait, les mains croisées derrière le dos... vrai, n'eussent été les feux dévorants de l'équateur qui faisaient étinceler l'Océan comme un miroir au soleil, la chaleur étouffante et le plancher mobile du brick... on eût pris M. Benoît pour un campagnard, humant l'air parfumé du matin dans son bosquet de tilleuls fleuris, et allant s'asseoir sur le frais gazon pour respirer à son aise la bonne odeur de ses jasmins tout brillants des gouttes de rosée.

— Eh bien, garçon, — dit-il au timonier en lui pinçant joyeusement l'oreille, — *la Catherine* file donc devant la brise comme une demoiselle respectueuse devant sa mère? (Car les comparaisons de M. Benoît étaient toujours chastes.)

— Oui, capitaine; mais elle se tortille comme une déhan-

chée, la vilaine. Tenez... quel coup de roulis... et cet autre...

— Ah! dame, mon garçon, si nous avions quelques quintaux de fer dans notre cale, elle serait appuyée, cette pauvre *Catherine;* mais arrive notre chargement, et tu la verras ne pas plus broncher que l'armoire à linge que j'ai à Nantes dans ma petite salle à manger, où je reçois mes amis, — disait naïvement le bon capitaine en étouffant un soupir de regret.

A ce moment, un grand homme, brun et décharné, descendit des haubans de misaine et sauta sur le pont.

— Je ne l'ai plus revue, — dit-il au capitaine Benoît en lui rendant sa lunette, il faut qu'elle soit cachée dans la brume; car elle épaissit diablement, la brume; et le soleil, hein... est-il foncé?...

— Le fait est, monsieur Simon, que le soleil a l'air du four de campagne que Catherine faisait rougir au feu pour dorer le macaroni que j'aimais tant... (Ici nouveau soupir.) Mais, dis-moi, cette goëlette... elle me tracasse.

— Disparue, capitaine, disparue; j'avais d'abord craint que ce ne fût une goëlette de guerre, mais non; un gréement tenu comme la tignasse d'un mousse malpropre, des mâts de hune et des flèches de perroquet à faire chavirer le bon Dieu, s'il s'embarquait à bord... et...

— Simon... Simon.... tu recommences, je n'aime pas à t'entendre blasphémer comme un païen; tu fais le philosophe, et ça te jouera un tour... tu verras.

— Allons, bon, motus; mais, je vous le dis, cette goëlette n'est point un bâtiment de guerre pour sûr; d'ailleurs, les croiseurs anglais ou français ne visitent jamais ce côté de la ligne; ainsi ne craignez rien.

— Je ne crains rien non plus; j'ai, exprès, choisi ce côté de la ligne, parce que je n'ai pas de concurrents; mes affaires n'en vont pas plus mal; encore un ou deux jours, et nous verrons le père Van-Hop... Il devient retors en diable, par exemple; le *bois d'ébène*[1] renchérit. Ah! il est passé, ce bon temps

[1] Les négriers appellent ainsi les chargements de noirs qu'ils prennent sur la côte.

où, pour quelques caisses de quincailleries, j'en chargeais mon brick à ne savoir où mettre les pieds...

— Alors, — dit Simon, — on se moquait pas mal du déchet.

— Un tiers, Simon, toujours un tiers de déchet, parce qu'il faut, vois-tu, que le bois d'ébène fasse son jeu dans le faux-pont, à cause de l'humidité et de la chaleur.

— Aussi, capitaine, ce qui reste est fameux! et on peut le vendre à la Jamaïque pour en faire des pioches et des chariots, sans craindre qu'il éclate, — répondit Simon en riant.

— Farceur... et pourtant c'est une partie toujours *très demandée* par ces messieurs des colonies.

— Cordieu! capitaine, si vous croyez qu'il ne faut pas plus de temps au chanvre pour pousser que pour s'user une fois qu'il est tressé en cordages... et que le bon Dieu n'a qu'à souffler pour...

— Ah çà, Simon, encore! tu ne veux donc pas finir?... Silence donc, tu vas nous attirer quelque chose de là-haut; tais-toi : viens plutôt causer de Catherine et boire une gorgée de gyn.

Le capitaine et son second entrèrent dans la dunette et s'attablèrent.

— Tiens, Simon, — dit Benoît en montrant le portrait qui ornait sa petite chambre, — vois donc, on croirait que Catherine nous regarde, et Thomas, donc... est-il ressemblant! Jusqu'à Moumouth qui a l'air de me reconnaître avec sa patte levée; et puis c'est cette couronne-là qu'ils m'ont donnée le jour de ma fête... à la Saint-Claude... Pauvres chers amours! allez... je pense à vous. — Et il soupira profondément. Le digne homme!...

— Le fait est, capitaine, que vous pouvez vous vanter de faire un crâne père de famille, — dit l'autre avec l'accent d'une intime conviction.

— Aussi, une fois cette campagne finie, — reprit Benoît, — je plante mes choux; car, après tout, qu'est-ce que je veux, moi? je n'ai pas d'ambition. Ah! mon Dieu! une petite maison blanche, des volets verts, et un rond d'acacias sous lequel on dîne avec une paire d'amis et sa chère Catherine... sa

chère *épouse.* — Et les yeux du capitaine Benoît petillaient de plaisir en contemplant avec amour le portrait de celle qu'il appelait son *épouse.*

— C'est qu'aussi, capitaine, votre épouse... ah! votre épouse est digne d'être aimée... elle a, sacredieu! une paire de *bossoirs* que...

— Simon! ah! Simon...

— Pardon, capitaine; c'est le gyn, il est fameux, et ça monte. A propos de gyn, capitaine... Mais voyez donc quel calme, quel beau temps! ça réjouit le cœur. A propos de gyn, on dit, et j'en suis sûr, qu'il n'y a rien de bon pour la santé comme de faire bouillir dans du tafia une pomme de pin piquée d'une douzaine de piments enragés, et gros comme le poing de poivre de Cayenne; on mêle ça avec le rhum ou le genièvre, et mordieu! capitaine, c'est à regretter de n'avoir pas le gosier large, large comme une manche à vent, pour s'en abreuver à flots.

— Bigre! ça doit gratter un peu, — dit Benoît en hochant la tête (pardonnez-lui ce juron (bigre), c'était le seul qu'il se permît).

— Du tout, capitaine, c'est un velours, c'est doux comme le duvet d'une jeune mouette, un baume pour l'estomac... J'ai connu un quartier-maître voilier, un nommé Bequet, qui s'est guéri avec ça d'un affreux catarrhe qu'il avait pris à Terre-Neuve sur un banc de glaces.

— Ça, c'est vrai comme Catherine n'a qu'un œil. Simon, à ta santé, mon garçon.

— Ne me croyez pas si vous voulez... A la vôtre, capitaine. Mais voyez donc quel temps!

— Au fait, Simon, quel joli calme! il fait presque frais. Oh!... le beau soleil!... A ta santé... Un temps comme celui-là, vois-tu, ça donne envie de boire.

— Capitaine, ceci est physique... Mettez une éponge imbibée au soleil, et vous verrez la chose. A la vôtre...

— Ah! Simon... c'est toi qui me fais l'effet de l'éponge, car tu t'imbibes joliment, — répondit maître Benoît, qui commençait à être fort gai, très-gai, on ne peut pas plus gai.

— Dis donc, Simon...

— Capitaine...

— Si tu es raisonnable et que le père Van-Hop ne m'écorche pas trop, en revenant de la Jamaïque... nous relâcherons quelque part.

Et en parlant de parcourir ainsi presque le quart du globe, le bonhomme n'y mettait pas plus d'importance que s'il eût dit : — En revenant du faubourg, si j'ai fait un bon marché, nous entrerons prendre quelque chose dans une taverne.

— Vrai... bien vrai?

— Foi d'homme, Simon, et alors... deux ou trois bonnes journées... des farces, — dit à voix basse et mystérieusement Benoît en couvrant à moitié sa bouche avec sa main gauche.

— C'est ça, capitaine, des folies, nous rirons, je dépense ma solde en deux jours; allez donc, des voitures, des femmes, des oranges, des gants, des bas, des chaînes de montres, un castor en poil et des bretelles! Allez donc... tout le tremblement à la voile!

— Et c'est vrai, et allez donc, — répétait Benoît à moitié gris, en frappant sur la table avec son gobelet de fer-blanc. — Et allez donc... nous nous amuserons joliment... Quel beau temps!... Ah! ouf! mais il ne faudra pas que Catherine sache... bigre!!!

— Pardieu... capitaine... je le crois bien... A sa santé... Nous relâcherons à Cadix... Ah! capitaine... capitaine, je vous vois déjà sur la place San-Antonio... Tonnerre du diable!... c'est là qu'il y a des femmes! des yeux grands comme les écubiers d'une frégate, des dents... comme des râteliers de tournage, et puis, comme dit la chanson :

Y una popa,
Caramba,
Como un bergantin.

Ah bah! faut jouir de la vie, au bout du mât la hune.

— C'est vrai, Simon, d'un jour à l'autre on peut avaler sa gaffe[1]... et bigre! on a raison de...

A ce moment, le capitaine fut interrompu par un bruit in-

[1] Mourir.

fernal, et le brick donna une telle bande sur bâbord, que les bouts-dehors des basses vergues plongèrent d'un pied dans l'eau.

Benoît et Simon s'attendaient si peu à cette effroyable secousse, qu'ils furent jetés sur la cloison.

— C'est une saute de vent[1], — cria Benoît tout à fait dégrisé et se précipitant hors de la dunette.

— Ce qui nous annonce un ouragan... Ainsi, nous allons rire, — dit Simon en suivant son capitaine.

CHAPITRE II

L'OURAGAN

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix.
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise,
Tout, sur le ciel et l'eau, s'effaçait à la fois.
Et dans mon âme aussi, pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour.

LAMARTINE, *Harmonies*, l. II, h. II.

Hélas! quand la mer roule sur des catholiques, ils sont obligés d'attendre plusieurs semaines qu'une messe leur ôte un boisseau de charbons ardents du purgatoire; car, tant qu'on ignore ce qu'ils sont devenus, les gens ne veulent pas risquer leur argent pour les âmes des morts : il en coûte trois francs pour faire dire une messe!

BYRON, *Don Juan*, ch. II, st. LVI.

Heureux matelot! ta vie est accidentée d'une manière si piquante! tout à l'heure du calme, du soleil, un balancement doux comme celui qu'une jeune Indienne imprime à l'érable

[1] On donne ce nom à un changement subit de plusieurs quarts dans le vent régnant. Les marins expérimentés jugent du moment où le vent doit sauter

rouge festonné de guirlandes d'apios qui cache parmi ses fleurs le berceau de son fils.

Alors l'insouciance, la molle paresse, une causerie sans suite, capricieuse et vagabonde; alors tes gais souvenirs de terre, le vieux chant de ton pays, et une bouteille de ce genièvre poivré qui réjouit tant le cœur et y verse la poésie à flots; car ta poésie, à toi, bon marin, c'est l'espérance!... L'espérance de voir dans l'avenir des combats dont tu sors vainqueur, une grosse orgie, un ancrage sûr où ton navire puisse dormir pendant que tu sèmes à terre les piastres, les gourdes, les onces, les moïdors, que sais-je, moi? car, en vérité, tu as des monnaies de toutes sortes, brave homme; le ciel sait où tu les prends... Enfin, le genièvre te montre tout cela à travers son prisme jaune et brillant comme la topaze. Tu poignardes ton ennemi, tu serres ton or, tu baises les joues d'une joyeuse fille... Tiens, des sequins; tiens, des peziques... en voici, cordieu! en voici; achète des robes à falbalas comme la femme d'un amiral, fais-toi belle, et donne-moi le bras...

Mais tout à coup le ciel se couvre, l'Océan mugit, le vent gronde, laisse là ton verre à moitié plein, n'achève ni ton projet, ni ta chanson, ni ton sourire, plisse ton front et brave la mort, car elle est menaçante...

Or, aussi à bord de *la Catherine*, on était généralement d'avis qu'elle menaçait.

L'équipage monta sur le pont, triste, silencieux, car on n'était pas encore au fort du péril; on l'attendait, on le voyait arriver, et cette conscience d'un danger prochain, inévitable, avait assombri toutes les figures.

Le brick s'était fièrement redressé, quoiqu'il eût perdu son petit mât de hune dans la bourrasque. Mais les vagues commencèrent à s'enfler, et le ciel se couvrit de vapeurs glauques et rougeâtres comme la fumée d'un incendie, qui, se reflétant sur les eaux, voilèrent d'une teinte grise et lugubre cet Océan tantôt si frais et si bleu.

— C'est un échantillon de ce que le vent nous promet, et il

par le calme qui précède ; ce qui est important pour ne pas perdre des mâts ou des voiles, car les sautes de vent arrivent avec une furieuse violence.

tiendra, — avait dit Benoît qui s'y connaissait; aussi, à peine les huniers étaient-ils amenés qu'un mugissement sourd se fit entendre, et une large zone de nuages sombres, noirs, qui semblait unir le ciel et la mer, s'avança rapidement du nord-ouest en chassant devant elle un banc d'écume bouillonnante, effroyable preuve de la fureur des vagues qui accouraient avec la tempête...

Benoît et Simon se serrèrent la main en échangeant un coup d'œil sublime.

Ces physionomies, naguère insignifiantes comme la brise folle qui se jouait dans les cordages du vaisseau, parurent sortir d'un sommeil léthargique; ces hommes vulgaires, ces nains pendant le calme, grandirent... grandirent avec l'ouragan et se dressèrent, géants intrépides, au premier choc de la tempête.

Ce qu'il y avait de mesquin et de plat dans la figure du capitaine disparut; ce front tout à l'heure stupide se releva brillant d'une incroyable audace qui semblait défier le ciel! ce regard terne devint éclatant, et un sourire de dédain et de supériorité donna une admirable expression à cette bouche si niaise.

C'est qu'aussi, en présence de ces instants décisifs, de ces imminentes questions de vie ou de mort, les petits détails de beauté conventionnelle s'effacent, l'âme seule se reflète sur le visage, et si, au moment du péril, cette âme s'est réveillée puissante et vigoureuse, elle imprimera toujours un caractère noble et grandiose aux traits de l'homme qui osera lutter contre la nature en furie.

— Enfants, — cria le capitaine, car déjà l'ouragan hurlait plus fort que le tonnerre; — enfants, ne craignez rien, ce n'est que de l'eau et du vent; dépassez le mât de hune qui nous reste. Toi, Simon, cours à l'avant, nous essayerons de tenir la cape avec la grande voile au bas ris, tâche de la faire amurer... et toi, timonier, la barre dessous; mettez-vous deux, trois s'il le faut, pour gouverner; car je crois que le vent va s'entêter contre le brick, comme un enfant mutin contre son père... Aussi, mes garçons, ne lui cédons pas... c'est d'un mauvais exemple.

A peine Benoît achevait-il ces mots, que l'ouragan tombait à bord.

La Catherine tourbillonna longtemps sur des lames affreuses qui se brisaient entre elles, et disparut même au milieu d'une pluie d'écume soulevée par la violence de la tempête qui sifflait dans les manœuvres, pendant que les craquements de la membrure se succédaient, secs et précipités, comme le bruit d'un marteau sur une enclume ; inondé par d'énormes masses d'eau qui, s'abattant sur le pont avec un horrible fracas, le balayaient dans toute sa longueur ; soulevé sur le dos monstrueux des vagues et lancé dans un abîme sans fond, le malheureux brick semblait devoir s'engloutir à chaque instant.

— Tenez-vous aux haubans et aux râteliers, — criait Benoît, — ce n'est rien, ça rafraîchit, il fait si chaud!... et puis la propreté de *Catherine* sera faite pour demain... et vous, la barre sous le vent... lofez... lofez... ou sinon...

Il ne put achever, une montagne d'eau qui s'élevait à la hauteur des hunes, déferlant contre la dunette, se déroula sur le pont, le couvrit de débris et se retira vers la proue en emportant deux hommes qui disparurent au milieu des flots. Ces deux hommes venaient, je crois, d'épouser les deux sœurs, deux Nantaises fraîches et roses ; ils s'aimaient beaucoup, une forte amitié de matelots ; toujours de quart ensemble, toujours ivres ensemble, toujours se battant ensemble ; l'un s'était marié pour faire comme l'autre, l'autre se jeta à l'eau pour sauver son ami ou faire comme lui, — se noyer. — Or, ils finirent ainsi qu'ils avaient commencé : — ensemble!

Simon était fortement accroché à une drisse ; quand la vague fut écoulée, il se releva fièrement, le front intrépide, ruisselant d'eau, ses cheveux collés sur ses joues.

Un matelot, jeté violemment sur la drôme par cette dernière lame, s'était cassé le bras, et hurlait très-fort.

— Veux-tu fermer la bouche, braillard, — lui dit Simon, — ou tu avaleras la première *baleine*[1] qui tombera à bord.

Les cris redoublaient.

[1] La première lame

— Après tout, je m'en moque,— dit Simon,—fais la pompe, si ça t'amuse...

Il fallait bien tâcher de consoler et d'égayer ce pauvre blessé.

— Et toi, mon vieux Caiot, — disait le capitaine Benoît au timonier, — la barre sous le vent... attention...

— Oh! capitaine, — répondait celui-ci en s'essuyant le front, — tant que le navire gouvernera, *n'y a pas de soin*, ça balance, c'est, sauf respect, comme le tape-cul qui est à Nantes au *Panier fleuri*, autant jouer à ça qu'à autre chose, et on n'a pas à craindre les plats-dos.

— Défiez-vous... défiez-vous, capitaine, — cria Simon, car il vit arriver avec fracas une énorme lame qui, se dressant menaçante, resta immobile pendant cet espace si court où le sommet est tenu en équilibre sur sa base... mais la violence du vent la fit pencher; elle plia sur elle-même, se déroula pesamment en poussant devant elle une nappe d'eau blanchissante, vint s'abattre avec fracas sur l'arrière du brick, et il disparut encore sous cette vague qui tonnait comme la foudre...

La commotion fut si violente, que le safran du gouvernail, heurté par le travers, donna une affreuse secousse à la barre : les trois hommes qui la tenaient furent renversés sur le pont, et par suite de ce malheureux accident, le brick venant au vent, la grande voile fasilla et fut masquée en grand.

Benoît sortait alors de dessous la vague qui venait de se retirer, et tenait embrassé le portrait de sa femme qu'il avait repêché au milieu des débris de la dunette.

— Je ne laisse pas comme cela enlever Catherine, — disait-il, — car ma pauvre épouse...

Il ne put achever en voyant le position critique du navire. — Nous sommes perdus ! — s'écria-t-il, et d'un bond il se précipita sur la barre pour laisser arriver et tâcher de démasquer.

Impossible... il était trop tard.

Le grand mât résista à peine deux secondes, plia... se rompit avec un bruit éclatant, brisa le gréement qui se tenait du côté du vent, tomba sur le bastingage de bâbord... et de là dans la mer, en entraînant les haubans qui l'attachaient toujours au navire.

Ce qu'il y avait d'horrible dans cette position, c'est que ce mât, poussé par les lames furieuses, allait et revenait contre le brick, auquel il tenait encore par une partie de ses manœuvres, et, agissant comme un bélier sur ses flancs, menaçait d'y faire une trouée qui l'eût coulé à fond.

Une seule chose restait à faire : c'était de couper les cordages qui liaient cette poutre au brick [1].

— Il n'y a pas à balancer, c'est dangereux, mais il y va de notre peau, — dit Benoît en s'amarrant aussitôt au bout d'une manœuvre, et d'un saut il fut à cheval sur le bastingage, sa hache à la main.

— Catherine et Thomas, — dit le brave homme en enjambant le plat-bord, — c'est pour vous...

Il s'élança...

Mais une main de fer saisit la corde au moment où il allait sauter, et le digne Benoît fut un instant suspendu en l'air, puis halé à bord par son ami Simon.

— Ah ! gredin ! — s'écria Benoît, — tu veux donc faire sombrer le brick?

Et il dirigea sa hache sur Simon, qui évita le coup...

— Diable ! vous devenez vif, capitaine; je voulais vous dire que ce n'est pas là votre place... Pour cette besogne vous ne verriez pas assez clair : Catherine et Thomas vous brouilleraient la vue...

Et il sauta sur le bastingage.

— Mon bon Simon, — dit Benoît en l'arrêtant par la jambe, — jure-moi...

— Sacré mille tonnerres, mille millions de diables ! voulez-vous me lâcher?... sacré...

— Ce n'est pas comme ça que je voulais te faire jurer, mais amarre-toi... pour l'amour de Dieu, amarre-toi...

Simon ne l'entendait plus, il s'était déjà jeté à la mer, afin d'atteindre le mât et de s'y cramponner pour le débarrasser de son gréement.

[1] Mais le danger était immense, car on ne pouvait opérer cette scission qu'en se jetant à la mer, afin de s'accrocher au *chouque* du mât... là seulement les haubans n'étaient pas en chaînes de fer, comme cette partie du gréement qui tient au porte-hauban.

Le vent se calmait, mais la houle était toujours très-forte.

— Pauvre Simon!... il est cuit, — dit Benoît en voyant son second tâchant de se tenir à cheval sur cette poutre ronde qui roulait à chaque lame et s'avançait vers le flanc du brick.

La position de Simon était horriblement dangereuse, car il risquait à tout moment d'être écrasé contre le navire.

— Encore un coup de hache, Simon, — criait Benoît, — et nous sommes parés... Ah!... mon Dieu... Simon... Simon... défie la vague... à la mer... jette-toi à la mer... tu vas... Simon... Ah!...

Et le capitaine poussa un cri affreux en mettant la main devant ses yeux.

Simon avait eu la tête broyée entre le mât et le brick; mais aussi, grâce à son intrépide sang-froid, le navire était sauvé d'une position bien critique, je vous assure.

L'ouragan s'apaisait peu à peu, comme toutes les bourrasques des mers des Tropiques, qui tombent aussi rapidement qu'elles s'élèvent; le vent se régla, les nuages chassèrent rapidement vers le sud.

Quand Benoît eut accordé quelques moments à sa douleur et à ses regrets, il fit nettoyer le pont des débris de manœuvres et de charpente qui l'encombraient, amurer la misaine, et, profitant d'un vent bon frais, mit le cap au sud-est.

Comme on le pense bien, l'expression grandiose de M. Benoît sembla disparaître avec le danger et la tempête; — une fois la brise réglée, le navire en route... il redevint l'homme grossier, vulgaire, niais, mais honnête, faisant la traite avec autant de conscience et de probité qu'il est possible d'en mettre dans les affaires, et ne croyant pas agir plus mal que s'il eût vendu des bestiaux ou des denrées coloniales, ne pensant enfin qu'à s'amasser une fortune indépendante pour vivre tranquillement le reste de ses jours et assurer l'avenir de sa petite famille. Le digne père!

Il veilla toute la nuit et pensa même plus à Simon qu'à sa chère Catherine : Simon naviguait avec lui depuis si longtemps! Simon connaissait ses habitudes, lui était dévoué, s'occupait des minutieux détails de l'emménagement des nègres à bord avec une patience, une humanité qui charmaient le capi-

taine; jamais les noirs ne manquaient de vivres, et, sauf le *déchet*, qu'on ne pouvait éviter, la cargaison arrivait toujours aux colonies, grâce à cette paternelle administration, arrivait, dis-je, toujours saine et bien portante. Simon était son factotum. A Nantes il menait promener Thomas ou allait au marché avec madame Benoît, un panier au bras; enfin, Simon était pour le capitaine un être inappréciable, un ami véritable et dévoué.

Aussi, en attendant le jour, M. Benoît s'essuya-t-il plus d'une fois les yeux.

Il était encore plongé dans ses douloureux regrets, lorsque le matelot de vigie cria : — Terre à bord !

— Déjà ? — dit Benoît en montant sur son banc de quart. — Je ne me croyais pas si près des côtes, heureusement elles sont açores. Toi, timonier, tiens cette montagne ouverte d'un quart, avec ce bouquet de palmiers, jusqu'à ce que tu arrives à l'embouchure de la rivière Rouge.

— Enfin nous y voilà, — dit le capitaine, — pourvu que le père Van-Hop ait de quoi me radouber et me regréer... Je ne parle pas du bois d'ébène; c'est le plus fin courtier de la côte d'Afrique, et il connaît les bons endroits, le compère... mais il va m'écorcher. Ah ! si mon pauvre Simon était là au moins... mais non... plus jamais !... Ah ! mon Dieu, plus jamais... comme c'est triste !...

Et le bonhomme mouilla son troisième mouchoir à tabac, précieusement marqué, par sa chère Catherine, d'un C et d'un B.

CHAPITRE III

LE COURTIER

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire,
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.

LAMARTINE, *Méditation* II.

Le commerce! ah! monsieur, le commerce! c'est le lien des nations, la fraternité de la grande famille, la providence du pauvre, la sécurité du riche!... Ah!... monsieur, le commerce!!!

WANDRYK, *Essai d'Économie politique pratique.*

Le soleil se levant pur, radieux, caressait la surface de l'Océan, comme pour le consoler de la tempête de la nuit, et e sourd murmure des vagues, encore agitées par un reste de houle, ressemblait aux derniers grondements d'un chien qui s'apaise à la vue de son maître.

La Catherine entra dans la rivière des Poissons, située vers le sud de la côte occidentale d'Afrique, et, remorquée par sa chaloupe, commença de remonter le courant pour gagner une petite anse dessinée par un des contours du fleuve.

Ce fleuve coulait lentement au travers d'une majestueuse forêt, et ses eaux tranquilles reflétaient un ciel bleu, des arbres verts chargés d'oiseaux et de fruits de toutes couleurs.

Ici le mimosa aux feuilles grêles et dentelées, l'ébénier avec ses élégantes girandoles jaunes, les sabris aux gousses rouges appuyées sur des abricotiers sauvages; là des saules courbés par le courant qui entraînait leur longue chevelure lisse et argentée, tandis que des lianes flexibles les entouraient d'un réseau de fleurs pourpre.

Quelquefois un large et brusque rayon de soleil, perçant ce

sombre feuillage, l'illuminait en partie, de sorte qu'on pouvait voir la tête et le col orangé d'un *didrick* briller vivement éclairés, pendant qu'une ombre capricieuse, venant durement trancher ce coloris éclatant, voilait d'une terne demi-teinte le reste de son corps et les longues plumes blanches de sa queue.

Ainsi, lorsqu'un rapide jet de lumière, pénétrant par une étroite entrée, traverse une salle obscure, on voit aussitôt tourbillonner au milieu de l'axe de ce rayon une foule d'atomes scintillants.

Ainsi, tout ce qui dans le bois se trouvait inondé de cette nappe de clarté resplendissante étincelait de mille feux ; c'étaient des perroquets rouges agitant leurs ailes d'un noir velouté, des flamands roses, des colibris nuancés d'or et d'azur, et des cardinaux incarnats avec leur aigrette ondoyante et soyeuse.

Et puis le beau rayon s'arrêtait à la surface du fleuve, s'y réfléchissait, jouait un instant sur des nénufars blancs, des campanules bleues, asiles parfumés et flottants d'une myriade d'insectes dont les corselets diaprés chatoyaient comme autant de rubis et d'émeraudes. Enfin il s'éteignait comme à regret, le beau rayon, en laissant sur la surface du fleuve une éblouissante auréole qui contrastait avec les ombres vertes et transparentes projetées par l'épaisseur des arbres de la rive.

Quand le brick eut atteint l'endroit désigné pour son mouillage, un petit canot, monté par trois marins, remonta plus à l'est le courant du fleuve, et arriva bientôt à une partie du rivage qui paraissait mieux frayée. — Sciez... sciez... mes garçons ! — cria Benoît en se levant du banc de l'arrière où il était assis, et donnant une légère impulsion à la barre, il profita du reste de l'aire de l'embarcation pour accoster.

— Mouille un grappin, Caiot, — dit-il ensuite à un jeune quartier-maître, — et si je ne suis pas revenu dans une heure, retourne à bord, et viens demain matin me prendre ici.

Puis, au moyen d'une planche jetée de la yole au rivage, M. Benoît descendit à terre et se mit à suivre un sentier dont il paraissait connaître parfaitement les détours.

— Pourvu, — pensait le digne homme en s'éventant avec les vastes bords de son chapeau de paille, — pourvu que ce diable de Van-Hop soit encore à son habitation ; il doit pour-

tant savoir que c'est l'époque à laquelle je ne manque jamais de venir... quinze jours plus tôt ou plus tard... C'est un drôle de corps que ce père Van-Hop, il vit là au milieu des bois comme s'il était chez lui; il n'a rien changé de ses anciennes habitudes; ça faisait tant, tant rire ce pauvre Simon... Ah!... enfin il faut se faire une raison...

On entendit aboyer un chien.

— Bon! — dit Benoît, — je reconnais la voix du vieux César, l'ancien doit être encore dans sa cassine.

Les aboiements du chien se rapprochèrent, et l'on distingua en outre une voix aigre et perçante qui disait en grondant :

— Ici, César, ici; ne vas-tu pas prendre un homme pour une panthère?

Le sentier que suivait le capitaine de *la Catherine* faisait en cet endroit un coude assez brusque; aussi se trouva-t-il tout à coup devant une maison bâtie en pierre rougeâtre et recouverte d'un toit de brique; de fortes grilles de fer protégeaient les fenêtres, et une large palissade semblait défendre l'entrée de cette demeure.

— Eh bien! bonjour, bonjour, père Van-Hop, — criait Benoît en tendant amicalement la main au propriétaire de cet édifice; mais celui-ci ne bougea pas, et se recula au contraire d'un air maussade comme pour barrer sa porte.

Figurez-vous un petit homme sec, grêle, qui ressemblait à une fouine, mais propre, mais soigné, mais tiré, comme on dit, à quatre épingles. Quand il ôta son chapeau de feutre, luisant de vétusté, on vit une petite perruque blonde minutieusement peignée : il portait une sorte de houppelande grise à collet, un gilet chocolat à boutons de métal, et une culotte de velours foncé; enfin des bottes à revers un peu poudreuses, du linge fort blanc et de volumineux cachets en graines d'Amérique complétaient sa parure.

Il restait là sur le seuil de sa porte, calme et sans crainte, je vous le jure; seulement il tenait par contenance un excellent fusil à deux coups avec lequel il badinait, tout en armant et faisant craquer la batterie.

Puis il siffla son chien qui s'était mis en arrêt sur maître Benoît.

— Comment, — dit ce dernier, — comment, père Van-Hop, vous ne me reconnaissez pas? mais c'est moi... c'est Benoît... votre ami Benoît... eh bigre!... mettez donc vos lunettes...

Ce que fit prudemment le vieillard; après quoi il s'écria avec un accent hollandais fortement prononcé :

— Eh! c'est vous, compère Benoît... mais vous arrivez bientôt... ce n'est pas un reproche au moins, au contraire, je suis enchanté de vous rendre mes devoirs... Mais par quel hasard...

— Un hasard... un hasard de nord-ouest, qui m'a démâté de mon grand mât, et qui m'a poussé chez vous comme si le diable eût soufflé dans ma voilure...

— Désolé, mon cher capitaine, désolé; mais ne restez pas à vous rôtir au soleil, entrez donc, entrez donc, vous prendrez quelque chose, un pied d'éléphant... une tranche de bosse de bison... ou un filet de girafe... Holà... holà... Cham, Stropp, allons donc, paresseux, servez-nous.

Et à ces cris, deux mulâtres qui dormaient sur une natte se levèrent lentement pour obéir à leur maître.

Après quelques façons cérémonieuses, telles que : — Après vous... — Non, je suis chez moi... — Je n'en ferai rien, etc., etc., — Van-Hop et Benoît entrèrent dans une maison parfaitement propre et tenue à l'européenne.

Les deux vieux amis s'étant placés devant une table de bois rouge soigneusement cirée et honnêtement garnie, la conversation s'engagea.

— Vous dites donc, capitaine Benoît, que votre grand mât...

— Absent, père Van-Hop, absent; mais ce que je regrette plus que toute ma mâture, c'est ce pauvre Simon, vous savez...

— Eh bien!... ce que vous appelez *ce pauvre Simon* est...

— Mort à la mer... mort comme un brave marin, en sauvant le brick... Ah!...

Ici le père Van-Hop articula une espèce d'exclamation sourde et caverneuse qu'on pourrait, je crois, formuler ainsi : — *Peuh,* — mais qui exprimait la plus entière indifférence; c'était son habitude quand il avait entendu faire une question ou narrer un fait qui ne méritait, à son avis, ni intérêt ni réponse.

— *Peuh,* — fit donc Van-Hop, — faute d'un homme, le navire ne reste pas en panne... mais faute d'un grand mât, c'est différent... Aussi, ne pouvant remplacer votre Simon, je pourrais toujours, je le crois du moins, vous fournir un bon mât... Voyons un peu.

Et il tira lentement d'un grand casier un volumineux registre qu'il feuilleta quelque temps, puis il posa son doigt décharné sur une des pages et continua :

— Oui, j'ai votre affaire, mon brave capitaine; c'est le bas mât d'une corvette anglaise que le vent a jetée à la côte il y a quelque temps, je l'ai en magasin... Nous mettrons cela à mille francs... hein? c'est donné...

— Bigre! donné... donné... Mais vous avez donc un magasin maintenant?

— Peuh! — reprit Van-Hop en souriant avec modestie, — quand je dis un magasin... voyez-vous, je veux dire mon enclos, un coin où j'ai mis ce que j'ai pu retirer de ces débris; j'ai de l'ordre, vous le savez, et chez moi tout est casé et étiqueté, et puis j'ai pensé que quelqu'une de mes pratiques pourrait en avoir besoin; il ne faut pas songer qu'à soi.

— C'est délicat, et en outre, dans l'occasion, ça rapporte mille francs... au moins.

— Peuh! — fit le courtier.

— Mais, dites-moi, père Van-Hop, une fois mon navire réparé, il me faut aussi un chargement.

Alors les petits yeux fauves du vieillard brillèrent de plaisir, son nez pointu sembla s'agiter d'un mouvement de merveilleuse olfaction. Il fut encore chercher un autre registre coté T. N, n° 2, et, après l'avoir parcouru un instant, il dit en souriant :

— J'ai ce qu'il vous faut, capitaine; mais je ne voulais pas vous l'assurer avant d'avoir consulté mon carnet, car j'ai aussi promis un chargement à M. Drake, un capitaine anglais qui doit m'arriver dans une quinzaine, et je tiens à remplir mes engagements avec tout le monde... Vous ne connaissez pas M. Drake... capitaine?

— Non...

— C'est un fort aimable garçon; par exemple, il est roux,

et il louche un peu; mais le cœur sur la main, un galant homme, qui ne regarde pas à deux noirs de plus ou de moins; il a de la fortune, et fait la traite en amateur... parce qu'après tout il faut bien s'occuper à quelque chose...

— Payer sa dette à son pays, — ajouta Benoît; — mais revenons à mon chargement.

— Eh bien! digne capitaine, ce chargement est la meilleure, la plus favorable occasion du monde; depuis trois mois, les *grands* et *petits Namaquois* se font une guerre continue, et le roi des grands Namaquois, mon voisin, à qui j'ai parlé de vous, et qui désire avoir l'avantage de faire votre connaissance, capitaine... — dit Van-Hop en se levant de sa chaise et saluant avec grâce.

— Vous êtes trop honnête... à lui rendre mes devoirs, — répondit Benoît, qui savait vivre.

— Le roi Taroo donc a une admirable partie de petits Namaquois de la rivière Rouge, dont il se défera au meilleur marché possible; ce sont des nègres tous jeunes... pas trop jeunes pourtant, de vingt à trente... des épaules... des poitrails... il faut voir cela; et ensuite se nourrissant très-bien, ce qui est rare, et puis très-doux, très-doux; mon Dieu! on les mènerait avec un fouet à lanières simples... de vrais agneaux... enfin, c'est une affaire d'or... Ça vous va, n'est-ce pas?

— Y aura-t-il une commission pour vous comme la dernière fois?

— Peuh! — fit le courtier, — comme je vous attendais d'un moment à l'autre, j'ai été au *kraal* (village) de Taroo, et je l'ai engagé, dans notre intérêt commun, à bien diriger ses prisonniers, à les bien soigner, à les entretenir le mieux possible; et, vrai, j'ai été dernièrement les voir dans leurs parcs... ils sont magnifiques, gras à lard, les compères; par exemple, j'ai engagé Taroo à les mettre aux bourgeons de calebasse; ça rafraîchit et donne un beau lustre à la peau.

— Les bourgeons de calebasse ne sont pas méprisables; mais voyez-vous, père Van-Hop, de temps en temps deux ou trois figues de Barbarie et un grand verre d'eau fraîche, ça vaut peut-être encore mieux... Mais il faut surtout ne pas oublier le grand verre d'eau après; sans cela, ça échauffe horrible-

ment; et puis, à terre, il n'est pas mal non plus de les faire suer, ça ôte la mauvaise graisse, comme dit le proverbe, *nègre gras ne va pas.*

— Possible, capitaine, chacun tond son chien comme il l'entend, — reprit Van-Hop d'un air piqué.

— Oh! père Van-Hop... ce n'est pas que je veuille dire que votre recette est mauvaise; au contraire, vous vous y entendez... et très-bien... vous êtes un malin...

— Peuh!... que voulez-vous, capitaine, le gouverneur du Cap m'a chassé pour une misère; obligé, par la sentence, de m'en éloigner de cinquante lieues, je me suis établi dans cette habitation que j'ai achetée d'un colon qui redoutait l'entourage; moi, au contraire, au moyen de quelques cadeaux, je suis parfaitement avec les hordes voisines; elles n'ont aucun intérêt à me faire du mal, puisque je les aide à se débarrasser de leurs prisonniers, et, après tout, je rends service à tout ce monde-là; autrefois ils se mangeaient comme des bêtes féroces, et les Namaquois de la rivière Rouge font encore de ces plaisanteries-là, parce qu'ils n'ont aucun moyen d'exportation.

— Bien, — se dit Benoît aparté, — j'ai furieusement envie de rôder par là... C'est une terre promise, j'y aurai le bois d'ébène pour rien, j'en suis sûr.

Et il reprit haut : — Comment, ils se mangent? Brrr... brrr... ça fait frémir.

— Je le crois bien; aussi il faut voir comme les grands Namaquois se défendent, et se tuent même plutôt que de se rendre à leurs ennemis.

— Il faut pourtant espérer que les petits Namaquois finiront par se civiliser, — observa judicieusement Benoît, — par se vendre...

— Parbleu! au moins ça profite à quelqu'un...

— C'est ce que je me tue à leur expliquer, en Europe; s'ils ne se vendaient pas on n'en achèterait pas... Sortez de là si vous pouvez.

— Tenez, voyez-vous, capitaine, dans votre Europe ils sont cent fois plus sauvages que les nègres... Ah çà!... que m'apportez-vous en échange?

— Comme à l'ordinaire : des quincailleries, des verroteries,

de la poudre, des fusils, du plomb en saumon et du fer en barre.

— Très-bien; alors, mon ami, nous nous occuperons d'abord de mettre votre brick en état; pendant ce temps-là j'irai prévenir le roi Taroo d'amener ses noirs. Ah çà! vous me restez à souper et à coucher. Demain, au point du jour, vous retournerez à votre bâtiment, et moi, j'irai au kraal... C'est convenu... vous le savez, je suis rond en affaires.

Les deux négociants causèrent longuement, soupèrent bien, et furent se coucher un peu ivres.

CHAPITRE IV

LA VENTE

Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents! La famille de l'homme n'est que d'un jour: — le souffle de Dieu la disperse comme une fumée; à peine le fils connaît-il le père; le frère, la sœur. Le chêne voit germer ses glands autour de lui: il n'en est pas ainsi des enfants des hommes!

CHATEAUBRIAND, *René.*

— Foi de Dieu, compère, la génisse et le veau, cinquante écus marqués?

— Non, cinquante-cinq...

— Cinquante.

— Cinquante-cinq... c'est donné.

— Cinquante...

— Allons, mettons-en cinquante-deux, compère, et rompons la paille... Nous demanderons ensuite une cruche de vin et une galette de blé noir.

— Tope... compère... ma croix en Dieu.

— Tope, compère, ma croix en Dieu. — Paille rompue, marché fait.

CONAM-HEC, *Mœurs bretonnes.*

Deux jours après l'entrevue du capitaine Benoît et du respectable Van-Hop, *la Catherine* se balançait sur les eaux tranquilles de la rivière aux Poissons, et grâce au bas mât de la

corvette anglaise, que le courant avait apporté jusqu'à la hauteur du brick, qui fut ainsi remâté au moyen de deux bigues dressées sur les gaillards, il était impossible de retrouver à bord la moindre trace des ravages de l'ouragan.

Les caillebotis et les panneaux avaient été enlevés, afin d'aérer et de sanifier la cale, pendant que l'équipage remplissait les barriques d'une eau pure et fraîche. On allait en consommer une si grande quantité!!!

Il était environ midi, et le capitaine Benoît, légèrement vêtu, s'occupait à remettre sa dunette en ordre, à poser une foule de clous dont la destination était d'avance invariablement fixée; puis il s'arrêtait pour considérer un instant le portrait de Catherine et de Thomas, et recommençait à ranger, frotter, étiqueter.

Malheureusement, le matelot de veille à l'avant du brick vint l'arracher à ces touchantes et modestes occupations d'intérieur pour lui annoncer qu'une pirogue accostait à bâbord.

C'était un des mulâtres de Van-Hop, qui, saluant Benoît, lui dit :

— Mon maître vous attend, capitaine...

— Enfin... il est donc arrivé le vieux serpent! je n'y comptais plus.

— Capitaine, il revient du kraal au moment même avec beaucoup de noirs et le roi Taroo qui les escorte; ils n'attendent que vous et les marchandises, capitaine.

— Caiot, — dit Benoît à son quartier-maître, grand et beau garçon, qui remplaçait le pauvre Simon comme lieutenant du capitaine... — Caiot, fais armer la chaloupe, mets-y neuf hommes, et embarque à bord les caisses et ballots que tu trouveras dans les soutes.

— On est paré, — dit Caiot au bout d'une demi-heure.

— Ah çà! mon garçon, — reprit le capitaine, — je te laisse à bord; fais toujours bien aérer l'entre-pont, préparer les barres de justice, les fers, les menottes; que tout cela soit propre, convenable, décent; enfin qu'ils se trouvent ici comme chez eux... ou à peu près.

— *N'y a pas de soin*, capitaine, ça sera gréé à donner envie d'y fourrer les pieds et les mains; je vais faire balayer

le lit de ces *messieurs*, et il faudra qu'ils soient bien difficiles s'ils ne sont pas contents; car les draps ne feront pas de plis, je vous jure.

— C'est cela, mon garçon; avant tout l'humanité, vois-tu, parce qu'enfin ce sont des hommes comme nous, et une bonne action trouve tôt ou tard sa récompense... — ajouta Benoît de la meilleure foi du monde.

Quand les marchandises furent arrimées à bord de la chaloupe, et que plusieurs matelots s'y furent placés, M. Benoît descendit dans sa yole, et, devançant l'autre embarcation, arriva bientôt près de M. Van-Hop, qui l'attendait à sa porte.

— Allons donc, allons donc, capitaine; arrivez donc, flâneur.

— C'est bien plutôt vous, père Van-Hop; deux jours... deux jours entiers...

— Si vous croyez que les affaires vont vite avec ces gaillards-là, vous vous trompez; ils sont plus adroits qu'on ne le pense, diable! mais enfin le roi Taroo est là dans ma case; vous allez le voir et vous entendre avec lui... mais vos marchandises?

— Ma chaloupe les apporte; j'ai laissé un homme dans la yole pour montrer le chemin aux autres et les conduire ici.

— Avec les marchandises?

— Sans doute... soyez tranquille...

— Bien... très-bien... Maintenant je vais vous présenter à Sa Majesté.

— Dites-moi donc, compère, je ne suis guère en toilette pour me présenter devant Sa Majesté... j'ai une barbe de sapeur... et puis une veste...

— Allez donc, allez donc... ne voulez-vous pas lui donner dans l'œil... vieux coquet? — dit plaisamment le courtier en poussant Benoît dans l'intérieur de la maison.

Le roi Taroo, majestueusement assis sur la table (au grand déplaisir de Van-Hop), les jambes croisées comme un tailleur, fumait dans une grande pipe.

C'était un fort vilain nègre de quelque quarante ans, paré de son mieux, fièrement coiffé d'un vieux chapeau à trois cornes chargé de petites plaques de cuivre et portant pour tout vêtement une grande canne à pomme argentée et un lambeau de ceinture rouge qui lui ceignait à peine les reins.

Comme le courtier parlait fort agréablement namaquois, il servit d'interprète; et après une heure de vive et chaleureuse discussion, on convint de se fier aux lumières de Van-Hop, qui devait rédiger les bases du traité consenti de part et d'autre; il tira donc une écritoire de corne d'un secrétaire de noyer, tailla soigneusement une plume qu'il approcha vingt fois de ses yeux et qu'il imbiba d'encre, à la grande satisfaction de Benoît, dont la patience était à bout.

Puis il lut lentement ce qui suit à Benoît, après l'avoir préalablement traduit au roi Taroo :

Sur l'habitation de l'Anse-aux-Prés, ce... etc.

Moi, Paul Van-Hop, agissant au nom de... Taroo (nom de baptême en blanc), *chef du kraal de Kanti-Opow, tribu des grands Namaquois, je vends au nom dudit Taroo, à M. Benoît...* (*Claude-Borromée-Martial*), *capitaine du brick* la Catherine, *savoir :*

Trente-deux nègres, race de petits Namaquois, sains, vigoureux et bien constitués, de l'âge de vingt à trente ans; ci-contre, 32 *nègres.*

Item : *Dix-neuf négresses à peu près du même âge, dont deux pleines et une ayant un petit de quelques mois... que le vendeur donne noblement par-dessus le marché; ci-contre,* 19 *négresses.*

Item : *Onze négrillons et négrillonnes de neuf à douze ans; ci-contre,* 11 *négrillons.*

Total : 32 *nègres,* 19 *négresses,* 11 *négrillons.*

Et le courtier accentuait son addition comme s'il eût dit :

Total : 32 livres 19 sous 11 deniers.

Lesquels il livre audit Benoît (*Claude-Borromée-Martial*), *moyennant...*

Ici le courtier fut interrompu...

— Mon bon Van-Hop, — dit le capitaine, — ajoutez : et à dame *Catherine-Brigitte Loupo*, son épouse, comme étant en communauté de biens, meubles et immeubles...

— Ce n'est pas la peine... monsieur Benoît.

— Si fait, car je dois bien ça... à ma pauvre épouse...

— Comme vous voudrez...

Le chef Taroo, s'étant fait expliquer par Van-Hop le sujet

de la discussion, et n'y comprenant rien du tout, but deux verres de rhum.

Le courtier continua, après avoir accédé au désir de Benoît, et mentionna dame Catherine-Brigitte Loupo; il reprit :

Moyennant :

Vingt-trois fusils complets, garnis de leur baguette, batterie et baïonnette ;

Cinq quintaux de poudre à tirer ;

Vingt quintaux de fer en barre ;

Quinze quintaux de plomb en saumon,

Et six caisses de verroteries, colliers, bracelets en cuivre et en fil de laiton, qu'il s'oblige à remettre à moi, Van-Hop (Paul), agissant au nom et place du chef Taroo.

Item, *pour mes frais de commission, déplacement, etc., ledit Benoît s'engage à me remettre dans les vingt-quatre heures la somme de mille livres en argent monnayé et ayant cours, sans préjudice du marché fait pour lui avoir fourni les matériaux nécessaires pour radouber et remâter son brick.*

Fait double entre nous, etc. [1]

Ceci lu et entendu, le chef Taroo agita la tête, et levant un bras en signe d'acquiescement, pinça le nez de l'époux de Catherine, qui répondit à cette royale faveur par un salut fort courtois.

— Voici la plume, capitaine, — dit Van-Hop, — maintenant signez.

— Tout cela est bel et bon, mais, avant de signer, je voudrais voir nos *messieurs* et nos *madames*.

— Rien de plus juste, capitaine, je ne suis pas de ces gens qui, comme on dit, conseillent d'acheter chat en poche... venez par ici... vous les examinerez tout à votre aise.

Ils s'approchèrent alors de l'enclos où l'on avait provisoirement renfermé les noirs.

Hommes, femmes, enfants, étaient étendus à terre, les mains liées derrière le dos par une corde qui, leur entourant aussi

[1] Tout ce traité est historique et existe en double au greffe du tribunal de Saint-Pierre (Martinique), comme pièce à l'appui d'un procès fait à un nègre.

les pieds de nœuds assez lâches pour qu'ils puissent marcher, remontait encore faire le tour du col et se rattachait enfin au gros palmier qu'on leur faisait porter en route sur les épaules, par mesure de prudence.

Benoît examina ces noirs en fin connaisseur.

Il leur fit craquer les articulations pour juger de la souplesse des membres, puis ouvrir la bouche afin de voir l'état des dents, du palais et des gencives;

Élever et abaisser les paupières dans le but de s'assurer si le globe de l'œil était pur et limpide;

Regarda la plante de leurs pieds pour être certain qu'il n'y avait aucune trace de *chiques* ou insectes malfaisants qui déposent leurs œufs sous l'épiderme, et causent ainsi de violentes maladies... quelquefois le tétanos... par exemple;

Leur frappa doucement le sternum et écouta si la poitrine résonnait *bon creux*;

Leur mit le genou sur l'estomac, sans appuyer trop fort... (oh! non certes, le cher homme!) mais seulement pour juger si, malgré cette pression, la respiration s'échappait facile et sonore...

Enfin il s'occupa encore longtemps d'apprécier ou de découvrir une foule de défauts ou de qualités qu'il nous est impossible d'énumérer ici.

Pendant ce long et consciencieux examen, que nous venons de décrire en partie, Benoît avait quelquefois souri d'un air de satisfaction; deux fois même, à la vue d'une belle et forte nature d'homme, il allongea ses lèvres en faisant entendre un léger sifflement admiratif; d'autres fois, au contraire, ses sourcils s'étaient contractés, et un énergique hum, hum, ou une forte inclinaison de la tête sur la clavicule gauche avaient témoigné de son mécontentement.

Pourtant, après quelques réflexions, employées sans doute à supputer les chances probables de son marché, il dit à Van-Hop : — J'accepte, compère, et vous faites une affaire d'or...

— Peuh... Mais, capitaine, avant de partir, examinez donc un peu, je vous prie, ce gaillard que le chef Taroo m'a donné pour épingles. C'est un des plus beaux nègres que j'aie vendus de ma vie; voyez, c'est fort comme un bison, grand comme

une girafe; mais, par exemple, il est si têtu, si têtu, qu'après l'avoir roué de coups pour l'engager à se servir de ses jambes, le roi Taroo a été réduit à le faire apporter ici comme un jeune taureau récalcitrant, tenez... plutôt...

Et il lui montrait un nègre qu'on pouvait juger d'une haute et puissante stature, quoiqu'il fût courbé en deux, ayant les pieds et les mains jointes attachés ensemble.

— C'est, je crois, — continua Van-Hop, — le chef du kraal ennemi, un petit Namaquois; il s'entête, mais quinze jours de régime du bord et des colonies, et il deviendra doux comme une gazelle.

Taroo, qui les avait suivis, après s'être ingéré de glorieuses rasades d'eau-de-vie, s'approcha, et la vue de son ennemi rallumant sans doute sa colère et sa haine, il se mit à injurier et menacer bien grossièrement le petit Namaquois; mais celui-ci fermait les yeux avec une dignité stoïque, et ne répondait à ces invectives que par un chant triste et doux.

Ce sang-froid irrita fort le chef Taroo, qui lança une pierre au malheureux noir; mais comme elle ne l'atteignit pas, il allait sans doute recommencer, lorsque Van-Hop le prit par le bras et lui dit en bon namaquois :

— Doucement, doucement, grand chef, ce prisonnier est à moi maintenant, et vous allez me le détériorer... Ne confondons pas, s'il vous plaît.

Taroo continua ses cris et ses menaces; ces mots surtout : Atar-Gull, revenaient sans cesse au milieu de ses hurlements sauvages.

— Que diable chante-t-il là? — demanda Benoît.

— C'est son nom... il s'appelle, à ce qu'il paraît, Atar-Gull.

— Drôle de nom; le premier petit chat qui naîtra de Moumouth... c'est le chat angora de ma femme, père Van-Hop... je l'appellerai... Comment dites-vous?

— Atar-Gull... Dites comme moi... tenez : Atar...

— Atar...

— Bien, très-bien... Atar... Gull.

— Atar... Gull... Atar-Gull...

— Parfait...

— Je le dirai comme ça jusqu'à demain : Atar-Gull... Atar-

Gull; c'est égal, c'est un bien drôle de nom... Ah çà, combien voulez-vous du compère?...

— Voyons, pour vous, et à cause de votre épouse, mettons cent piastres.

— Cent piastres!... et moi, que gagnerais-je donc? Mon Dieu... cent piastres... cent piastres!

— Vous le vendrez trois cents à la Jamaïque... Tenez, comme c'est bâti! quelles épaules! quels bras! Il est un peu maigre, mais quand il aura repris... vous verrez... d'abord je vous jure qu'il a du fond...

— Quatre-vingts piastres, et c'est une affaire arrangée, père Van-Hop, et vraiment c'est une folie; mais tenez, pour le dire entre nous, j'emploierai mon gain à acheter des marabouts et un cachemire que je destine à madame Benoît, et puis à faire construire un petit canot pour Thomas, qui est fou de marine.

— Allons... Ah!... vous faites de moi tout ce que vous voulez, mais vous êtes si bon mari, si bon père... qu'on ne peut rien vous refuser... Va pour quatre-vingts gourdes... C'est donné.

Enfin, l'affaire conclue, les marchandises livrées à Van-Hop, car Taroo, à force de goûter le rhum, était tombé ivre-mort, les nègres rafraîchis, Benoît obtint que l'escorte du chef de kraal se joindrait à ses huit matelots pour conduire par terre les nègres vendus jusqu'au mouillage de *la Catherine;* là ils devaient être embarqués ou hissés à bord, selon la bonne volonté ou la résistance de chacun.

Quant à Atar-Gull, un fin *serpent*, avait dit le chef Taroo, Benoît le fit porter à bord de la chaloupe, et le recommanda particulièrement à la surveillance du patron.

Toutes ces petites dispositions prises, l'argent compté, les échanges faits, Benoît et Van-Hop n'avaient plus qu'à se séparer, jusqu'à la première traite, d'autant plus que le capitaine voulait profiter de la marée et d'une bonne brise d'est; or, suivant ce sage axiome, *que le vent n'attend personne*, il tendit cordialement la main au courtier :

— Allons, père Van-Hop... au revoir.

— Et Dieu fasse que ce soit bientôt, digne capitaine.

— Encore une poignée de main; c'est plaisir que de traiter avec vous, père Van-Hop.

— Ce bon capitaine, ça me fend le cœur de vous voir partir; mais tenez, encore deux ou trois ans de séjour sur la côte, et après vous m'emmènerez avec vous en Europe...

— Bien vrai... ce sera une fameuse partie, nous rirons, allez... Mais je bavarde, et je devrais déjà être à mon bord... Adieu, adieu, mon vieux...

Et ils s'embrassèrent à s'étouffer, c'était à arracher des larmes, à attendrir un cœur de roche.

— Tenez, père Van-Hop, avec ces bêtises-là vous me feriez pleurer comme un veau... Adieu, — dit brusquement Benoît, et d'un saut il fut dans sa yole, qui descendit le courant du fleuve avec rapidité.

— Encore adieu, digne capitaine, — criait Van-Hop en le saluant de la main; — bien des choses à madame Benoît, bon voyage...

— Au revoir, compère, — répondait Benoît, qui de son côté agita son chapeau de paille tant qu'il put apercevoir le courtier sur le rivage.

Deux heures après tous les noirs étaient dûment embarqués, arrimés, encaqués dans le faux-pont de *la Catherine*, les nègres à bâbord et les négresses à tribord; quant aux négrillons, on les laissa libres.

Atar-Gull fut séparément mis aux fers.

Il est inutile de dire que, pendant toutes ces manœuvres, les noirs s'étaient laissé prendre, mener, hisser et enchaîner à bord avec une insensibilité stupide : ne pensant pas qu'on pût avoir d'autre but que celui de les dévorer, ils mettaient, selon la coutume, tout leur courage à rester impassibles.

Avant de lever l'ancre, M. Benoît fit faire une bonne distribution de morue, de biscuit, et d'eau un peu mêlée de rhum.

Mais presque aucun nègre n'y voulut toucher, ce qui n'étonna pas le digne capitaine, car les noirs, on le sait, restent ordinairement les cinq ou six premiers jours du voyage à peu près sans manger : aussi c'est alors que le *déchet* est le plus à craindre; ce moment passé, sauf quelques fâcheux résultats de la chaleur et de l'humidité, la proportion des pertes est fort minime.

Enfin il mit à la voile par un joli vent frais de sud-est, vers les trois heures du soir, et à six heures... au coucher du soleil, la côte d'Afrique ne se dessinait plus au loin que comme une ligne brumeuse et étroite.

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

L'INCONNUE

Si mon songe de bonheur fut vif, il fut de courte durée.

CHATEAUBRIAND, *Atala*.

— Vous voulez être riche?

Elle l'était, la coquine, deux fois plus qu'elle ne le méritait.

— Et vous le serez : puisque c'est l'or que vous aimez, il faut aller vous chercher de l'or.

DIDEROT, *Ceci n'est pas un conte*, vol. VII.

Dors, va, dors en paix, brave capitaine; allonge tes membres engourdis sur la toile fine et blanche tissée par ta Catherine. La vois-tu assise au coin d'un feu petillant, dans les longues soirées d'hiver, l'œil fixe, humide; elle quitte quelquefois le travail pour attacher un long regard sur ton portrait, tout en jouant avec l'épaisse et rude chevelure de Thomas, pendant que Moumouth, grave et silencieux, lèche et polit sa fourrure soyeuse et bigarrée.

Alors elle calcule sans doute avec angoisse le terme de ton voyage, la vertueuse épouse! C'est qu'aussi tu l'aimes tant, ta digne femme! Pour elle, tu braves des dangers sans nombre; pour elle, capitaine Benoît, tu te voues corps et âme à un métier atroce, tu passes pour un brigand, pour un ignoble vendeur de chair humaine, toi... toi, dont l'âme est si naïve et si pure! Tu devras rendre, il est vrai, un bien effrayant compte devant Dieu!... mais tu auras au moins procuré à Catherine une douce et paresseuse existence. Tu seras tout consolé, brave homme, et tu grimaceras encore ton honnête sourire au milieu des flammes de Lucifer, en voyant peut-être Catherine, assise dans le ciel, pêle-mêle avec les blonds chérubins aux ailes de moire et d'azur.

Comment aussi le retour d'un pareil mari ne ferait-il pas époque dans une famille?

Je ne saurais pourtant vous dire au juste si Catherine espère ou redoute ce bienheureux retour... Peut-être le sait-il... ce grand canonnier de marine étendu complaisamment dans le fauteuil unique de M. Benoît, coiffé de la *gorra* de M. Benoît, fumant, enfin, dans la meilleure pipe de M. Benoît, du tabac de M. Benoît, alors que Thomas et Moumouth regardent par moment cet intrus d'un air craintif et colère.

Eh! mais j'y pense: si, pendant que le brave capitaine trafique avec le père Van-Hop, affronte les tempêtes... Catherine... le...

Bah... bah... dors, va; dors, Claude; dors, Martial; dors, Borromée; rêve, rêve le bonheur et la fidélité de ta femme... Un songe heureux, vois-tu, frère, c'est encore ce qu'il y a de plus positif dans notre tant joyeuse existence... dors, la brise fraîchit, ton autre Catherine est en route (et elle est doublée, chevillée en cuivre, celle-ci!)...

Bonne, bonne *Catherine!* elle n'est pas coquette non plus, celle-ci. Oh! mon Dieu, tous les ans, une pauvre couche de goudron, quelques voiles neuves, un coup de peigne dans son gréement, et la voilà pimpante et proprette, toujours douce, soumise, obéissante... Ah! digne Benoît, c'est à celle-ci que tu devrais borner tes amours... Au lieu de ton gros Thomas, tu te serais donné un joli petit sloop, vif, léger, hardi, qui eût voltigé autour de ton brick comme un jeune alcyon autour de sa mère.

Cette Catherine-ci aurait reçu dix, vingt, trente canonniers... que tu n'en eusses pas été jaloux... certainement non, au contraire, comme vont le prouver les événements.

Enfin, dors toujours... le soleil va se lever pur et radieux, si j'en crois cette légère vapeur et cette teinte de pourpre qui lutte à l'orient contre les dernières ombres de la nuit, et fait pâlir les étoiles.

Dors, capitaine; ton second, ton autre Simon, ton fidèle Caiot, veille pour toi, veille pour tous...

Depuis quelques instants, lui et sa longue-vue, incessamment braquée vers le sud-est, observaient dans cette direction avec une infatigable curiosité.

— Je donnerais mon quart de vin pendant huit jours, — se disait Caiot, — pour que le soleil fût haut... Par tous les saints du calendrier, il me semble pourtant voir quelque chose... non... si... Diable de brume... une fois le soleil levé, je serais sûr... allons encore... Ah! voici enfin une clarté de crépuscule; gueux de fanal, sors donc... sors donc... Ah! enfin le voilà... est-il rouge ce matin!... Mais, oui... oui... je distingue parfaitement... c'est une goëlette tout au plus à un mille de nous... Ah çà... mais... je n'ai jamais vu de voilure comme la sienne... quelles basses voiles!... quels huniers! quelle mâture penchée sur l'arrière!...

Et en énumérant ces singulières qualités, la figure de Caiot prenait peu à peu une expression d'étonnement nuancée d'une légère teinte de frayeur.

— Mais, — reprit-il en braquant de nouveau sa lunette, — elle a l'air d'avoir le même cap que nous; on dirait qu'elle navigue dans nos eaux. *N'y a pas de soin,* mais il faut toujours prévenir le capitaine.

D'un bond, Caiot fut à la porte de la dunette, et après sept minutes d'un bruit à réveiller un chanoine, la porte s'ouvrit lentement, et M. Benoît apparut sur le pont, tout étonné, débraillé, ébouriffé, se tordant les bras, se frottant les yeux encore lourds de son bon gros sommeil, et entremêlant cette expressive pantomime de oh!... de brrr... de ah!... il fait frais... brrr... etc.

— Bigre de Caiot! — dit enfin le capitaine qui commençait à avoir des idées lucides.

Or, je ne suis pas superstitieux; mais il me semble peu convenable de saluer le soleil par un quasi-juron, par: « Bigre, bigre de Caiot! » car je me rappelle toujours en tremblant le sort de ce pauvre Simon (que les flammes de l'enfer ne lui soient pas trop ardentes!).

— Bigre de Caiot! — fit donc le capitaine, — je dormais bien... Enfin, que me viens-tu chanter?

— Je crains que ce soit une drôle de ronde... capitaine; c'est une goëlette qui paraît vouloir...

— Ah! mon Dieu... une goëlette... c'est peut-être celle que nous deux ce pauvre Simon nous avions déjà signalée!

— C'est possible, capitaine; voici la longue-vue...

— Donne... donne, mon garçon... Ah! mais... oui... bigre!... c'est bien cela; et tu dis qu'elle a l'air de nous suivre?

— Voyez plutôt, capitaine.

— Ça ne dit rien, on peut faire la même route sans pour cela suivre les gens comme des voleurs à la piste.

— Si vous m'en croyez, capitaine, nous laisserons porter un quart de plus, nous virerons de bord s'il le faut; et si elle imite en tout notre manœuvre, nous serons bien sûrs alors qu'elle veut nous appuyer une chasse. Hein?

— Pourquoi faire nous chasser? ce n'est pas un bâtiment de guerre préposé pour empêcher la traite, c'est tenu comme une piguière; si c'est un pirate, il doit bien voir à notre air d'où nous venons, et qu'il n'y a rien à faire ici pour lui... .

— Dame, capitaine... voyez... mais elle approche... elle nous gagne... c'est celle-là qui a des jambes... Bon, voilà qu'elle grée ses cacatois... et toujours le cap sur nous; c'est là que je reconnais l'entêtement, — dit Caiot en agitant son index.

— Écoute, garçon, fais venir un peu au vent, après laisse arriver; virons enfin de bord... et si elle nous suit toujours, nous lui demanderons ce qu'elle nous veut, n'est-ce pas?... c'est plus franc...

D'après cette décision, *la Catherine* se mit à louvoyer.

Vous êtes-vous quelquefois trouvé la nuit, par un ciel voilé, dans une de ces longues rues de Cordoue si sombres et si étroites, errant avec insouciance et entendant sans l'écouter le bruit encore cadencé de vos pas, qui retentissait sur les larges dalles des trottoirs?

Abîmé dans une douce et amoureuse pensée, vous marchiez toujours; mais votre imagination s'égarait ailleurs, soulevait peut-être cette jalousie verte, ces lourds rideaux de soie... que sais-je, moi?

Lorsqu'un autre bruit de pas qui semblait être l'écho de votre marche, écho d'abord lointain, puis plus proche, puis enfin tout près de vous, appelait votre attention, et vous tirait d'une ravissante rêverie, sans doute.

Alors, redressant la tête, élevant votre cape sur vos yeux, et cherchant dans votre poche la crosse mignonne et ciselée

d'un pistolet, chef-d'œuvre d'Ortiz père, doyen des armuriers de Tolède, vous ralentissiez fièrement le pas...

On ralentissait le pas derrière vous.

Vous le doubliez...

On le doublait.

Vous quittiez le trottoir gauche...

On quittait le trottoir gauche.

Vous alliez à droite...

On allait à droite.

Vous reveniez à gauche...

On revenait à gauche.

Las enfin, et prenant le milieu de la rue, car en Espagne les entrées de porte sont dangereuses, vous vous retourniez bravement en disant au fâcheux : — Seigneur cavalier, que veut votre grâce?

Et sa grâce pouvait voir luire dans l'ombre le canon damasquiné du chef-d'œuvre d'Ortiz père.

Alors ici le drame se simplifiait ou se compliquait singulièrement.

Eh bien! *la Catherine* avait exactement agi sur l'Océan comme vous aviez agi dans la rue de Cordoue; elle avait louvoyé, — viré, — tourné; — la damnée goëlette avait louvoyé, viré, tourné.

Or le capitaine Benoît, ne conservant plus aucun doute sur les intentions de ce navire, n'imita pas votre impertinente fanfaronnade; d'abord, parce qu'il n'avait pas de canons à bord, et qu'il s'était aperçu, dans les différentes manœuvres exécutées par la goëlette, qu'elle avait des canons, et beaucoup.

Et puis l'âge et l'expérience avaient mûri cette vieille tête grise; aussi ordonna-t-il simplement à Caiot de mettre dehors toutes les voiles du brick, et de tâcher d'échapper par la fuite à cet infernal curieux.

C'était, vous voyez, un moyen que vous pouviez encore employer pour dénouer le drame de la rue de Cordoue.

Le brick marchait comme un poisson; mais la goëlette volait comme un oiseau, et on voyait même qu'elle ne déployait pas encore toutes ses ressources, se contentant d'observer toujours une honnête distance entre elle et le brick.

Celui-ci se couvrit de toile; elle, sans efforts, avec calme sans paraître augmenter sa voilure... doubla sa vitesse, et s maintint toujours à la même portée.

— C'est infernal, — disait Benoît qui, ne comprenant rie à cette manœuvre, voyait l'immense supériorité de la goëlett sur son brick... — Puisqu'elle marche mieux que moi, pour quoi ne pas profiter de son avantage, et me dire tout de suit ce qu'elle veut... au lieu de s'amuser avec *Catherine* comm un chat avec une souris?

Il ne croyait pas dire si juste, le pauvre homme.

— Capitaine... tenez... tenez, la voilà qui ouvre la bouche — dit Caiot en voyant l'éclair qui précède un coup de canon.. — *N'y a pas de soin,* — dit-il en levant la tête au long siffle ment qui cria dans les cordages : — c'est à boulet!

— Ah çà, mais est-elle bête? — dit Benoît rouge de colère — Qu'est-ce que ces bigres de sauvages-là? et pas un canon mon bord!... — hurlait le capitaine en se rongeant les pouces — Aussi a-t-on jamais vu un négrier attaqué par un pirate car ça ne peut être que ça...

Un second éclair brilla, et ce ne fut point un sifflement, mai bien un bruit sourd et mat que l'on entendit; c'était un boule qui se logeait dans la préceinte.

— Ah! bigre... bigre... bigre de goëlette!... elle va me coule comme une outre...

— Capitaine, — fit Caiot, pâle et blême comme tout l'équi page que ces salves réitérées avaient attiré sur le pont, et qu devisait fort agité sur tout ceci, — capitaine, elle veut peut-êtr vous prier de mettre en panne?

— J'y pensais; mais c'est bien dur. Allons, allons, brasse tribord, la barre sous le vent.

L'effet des voiles se neutralisant, le brick resta immobile alors aussi le feu cessa à bord de la goëlette, qui s'approch tout près de *la Catherine,* et on entendit ces mots s'échappe de l'orifice d'un large porte-voix :

— Ohé! du brick, envoyez une embarcation à bord avec l capitaine dedans.

— *Avec le capitaine dedans!* — répéta ironiquemen Benoît; — plus souvent que j'irai... est-ce qu'il se fiche d

moi, sans pavillon, sans signe de reconnaissance, avec sa tournure de flibustier? ah! oui... pas mal... Pauvre Catherine, va... si tu savais que dans ce moment...

Le monologue de Benoît fut interrompu par le porte-voix de la goëlette, qui répéta avec le même accent, la même mesure :

— Ohé! du brick, envoyez une embarcation à bord avec le capitaine dedans.

Et puis aussi on vit briller un boute-feu sur les passavants de l'inconnue.

— Bigre de scie... je t'entends bien, — dit Benoît; et, tâchant d'éluder la question, il répondit à son tour avec volubilité :

— Ohé! de la goëlette, d'où venez-vous?

— Que voulez-vous du capitaine?

— Pourquoi ne hissez-vous pas votre pavillon?

— De quelle nation êtes-vous?

— Je ne vous connais pas.

— Je suis Français.

— Je vais de Nantes à la Jamaïque.

— Je n'ai rencontré aucun navire.

Le porte-voix de la goëlette, dont on voyait toujours la large gueule, laissa déborder ce flux de paroles et de questions, et après un moment de silence, la grosse voix répéta avec le même accent, avec la même mesure :

— Ohé! du brick, envoyez une embarcation à bord avec le capitaine dedans.

Et un coup de canon, qui ne blessa personne, partit avec le dernier mot de la phrase, en manière de péroraison.

— Le chien, est-il taquin! — dit Benoît. — Allons, il faut y mordre. Oh! mon pauvre Simon, Simon, où es-tu?... La yole à la mer, Caiot, et quatre hommes pour y nager.

— Capitaine, — dit Caiot, — défiez-vous; ça m'a l'air d'un flibustier.

— Que diable veux-tu qu'il me prenne! il a peut-être besoin d'eau ou de vivres...

— C'est encore possible... Le canot est paré, capitaine...

Et le malheureux Benoît y descendit à peine vêtu, sans armes, sans chapeau... au moment où le maudit porte-voix

répétait encore, avec le même accent, avec la même mesure :

— Ohé ! du brick, envoyez une embarcation à bord avec le capitaine dedans.

— *Le capitaine dedans... le capitaine dedans...* Il y est, bigre d'animal, *dedans...* On y va... un instant donc ! — grommelait Benoît comme un domestique récalcitrant qui répond à la vibrante et infatigable sonnette d'un maître asthmatique et goutteux.

— Allons toujours donner la pâtée aux moricauds, — dit Caiot, — car ils crient comme des chacals.

CHAPITRE II

LA HYÈNE

Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler une larme.

CHATEAUBRIAND, *Rene.*

. . . . . Cette scène avait quelque chose d'étrange, qui étonnerait l'âme la plus assurée.

CHARLES NODIER, *Roi de Bohême.*

C'est une étrange sensation que produit sur l'oreille le bruit qu'on fait en armant un pistolet, quand vous savez que le moment d'après votre sein va être visé à douze toises de distance ou à peu près ; — cent, n'est-ce pas une distance honorable ?

BYRON, *Don Juan*, ch. IV, XLI.

Plus Benoît approchait de la goëlette, plus il concevait de défiance et de soupçons, surtout lorsque, arrivé tout près, il put distinguer les étranges compagnons qui, appuyés sur les bastingages, suivaient curieusement les manœuvres de son petit canot.

Ce fut aussi avec un imperceptible battement de cœur que le capitaine de *la Catherine* remarqua deux petits nuages d'une fumée bleuâtre qui, tourbillonnant au-dessus des caro-

nades, attestaient des dispositions encore nostiles de ce singulier navire.

Enfin, Claude-Borromée-Martial accosta la goëlette.

(Ce fut, je crois, un vendredi du mois de juillet 18.., à sept heures vingt-neuf minutes du matin.)

Au moment où Benoît se disposait à monter à bord, un coup de sifflet aigu, modulé, retentit fortement; cette marque de déférence qui, dans la civilité nautique, signale toujours l'arrivée d'un personnage de distinction, rassura un peu notre bon capitaine.

— Ils ne sont pas encore si sauvages qu'ils en ont l'air, — dit-il en se hissant au moyen de tire-veilles qu'on lui avait jetées avec galanterie.

Il arriva sur le pont de *la Hyène* (la goëlette s'appelait *la Hyène*).

Là, ma foi, n'eût été la grâce toute courtoise avec laquelle on avait sifflé pendant qu'il grimpait à bord, là, Benoît eût senti une bien poignante inquiétude, croyez-moi, car il put considérer à loisir ce hideux équipage.

Quelles figures, bon Dieu!

Certes, l'équipage de *la Catherine* n'était pas tout composé de timides adolescents qui venaient de se séparer pour la première fois d'une bonne vieille mère, en emportant sa sainte bénédiction, qui s'essuyaient les yeux au seul souvenir de ses cheveux blancs, si vénérables, qu'ils baisaient chaque matin avec respect et joie en disant : — Bonjour, mère!

Avant le départ, tous n'avaient pas été murmurer une humble prière à la bonne Vierge qui protége les pauvres marins, et puis offrir naïvement sur son autel une modeste couronne de pâquerettes des bois.

Et lorsque le soleil, disparaissant le soir sous un immense dais de pourpre et d'or, semblait changer la mer en un océan de feu, et inondait encore le brick d'une clarté flamboyante, certes, bien peu allaient d'habitude se prosterner sur le pont et unir leurs voix reconnaissantes en un religieux cantique, dont les touchantes paroles se mêlaient aux majestueuses et sublimes harmonies de la nature.

Ce n'étaient pas non plus de chastes et d'honnêtes pensées

qui venaient sourire à leur ardente imagination, et dont ils se berçaient le soir en s'endormant balancés dans un hamac.

Certes, ils n'avaient pas de ces visages frais, roses et candides, de ces fronts blancs et purs qui se colorent d'une si voluptueuse rougeur au premier regard d'une femme; ils ne soulevaient pas timidement de ces beaux yeux voilés de longs cils de soie, de ces yeux qui disent à seize ans, avec une mélancolie si douce : — Oh !... comme j'aimerais une femme qui voudrait de moi... mais, mon Dieu, quelle femme voudra de moi?...

— Vous, peut-être, madame? — Pauvre enfant ! s'il le savait !

Revenons aux marins de Benoît, non certes, ils n'étaient pas ainsi; je l'avouerai même, ils se montraient un peu blasphémateurs, — un peu buveurs, — un peu querelleurs, — un peu tueurs, — un peu joueurs, — un peu voleurs, — un peu adonnés aux négresses, aux Espagnoles, aux Indiennes, aux Japonaises, aux Américaines, aux Haïtiennes, même aux Namaquoises, grandes ou petites, cela dépendait de la route qu'ils suivaient.

Mais, grand Dieu ! quelle différence avec l'équipage de *la Hyène*, quels hommes ! ou plutôt quels démons !

Laids, sales, déchirés, couverts de méchants haillons, noirs de poudre et de fange, basanés, cuivrés, bronzés, cicatrisés; les cheveux et la barbe longs, malpropres, les yeux farouches et creux, les ongles crochus, et des jurements ! des plaisanteries ! ah !

C'était à donner la chair de poule à l'honnête Benoît, qui, après tout, faisait, si vous voulez, un petit trafic que quelques personnes réprouvent, mais au moins le faisait-il honnêtement, en conscience, et, après tout, comme il le disait avec beaucoup de justesse d'esprit, « pour soutenir les colonies; car, sans colonies, adieu sucre, adieu café, adieu indigo, etc. »

Ces réflexions, je vous le dis, vinrent en foule assaillir le capitaine Benoît lorsqu'il fut sur le pont de *la Hyène*.

Et ce pont avait aussi, comme tous ces atroces visages, une expression, une physionomie particulière.

C'étaient des manœuvres mêlées et confondues, des armes jetées çà et là, pour qu'on pût les trouver toujours prêtes, un plancher humide et boueux, couvert, en quelques endroits, de

larges taches d'un rouge noir, des canons en état de faire feu, mais remplis de crasse et de rouille; puis, sur quelques affûts, encore des taches de ce même rouge noir, mêlées de certains débris membraneux séchés et racornis au soleil, que Benoît reconnut en frissonnant pour être des restes de lambeaux de chair humaine!

Oh! c'est alors qu'il regretta le pont de son brick, si blanc, si propre, si net! son gréement lisse et peigné, les jalousies vertes de sa petite chambre, ses jolis rideaux de toile perse, bigarrés et émaillés de fleurs comme un parterre... et sa moustiquaire diaphane... et son lit où il dormait si bien... et son verre de gyn, humé lentement en compagnie de ce pauvre Simon, tout en causant de Catherine et de Thomas, de ses riants projets pour l'avenir, de sa modeste ambition et de son espoir de finir ses jours par une belle soirée d'automne, à l'ombre des acacias qu'il avait plantés, entouré de deux ou trois générations de petits Benoît.

Oh! mon Dieu, Montaigne a bien raison! *comme la fatalité nous masche!*

— Tu as b... renaclé pour venir au lof, vieux marsouin, — lui dit un homme à figure repoussante, et qui n'avait qu'un œil; cet intrigant était à peine vêtu d'un pantalon déchiré, d'une vieille, vieille chemise de laine rouge, sale et grasse, et ceint d'une corde au travers de laquelle passait la lame d'un grand couteau à manche de bois.

Ici Benoît rassembla sa dignité, son courage, et répondit sans émotion :

— Vous aviez seize canons et je n'en avais pas un... c'est pas cher d'amariner les gens à ce prix-là, bigre!

— C'est pour cela, mon gros souffleur, qu'il faut gouverner droit, parce que la raison est toujours du côté des canons... et tu vois si nous sommes raisonnables...

Dit le gentilhomme, en lui faisant observer que les gaillards étaient parfaitement garnis...

— Enfin, — reprit Benoît avec impatience, — vous m'avez hélé, que voulez-vous de moi? Je perds la brise; est-ce que vous allez m'embêter encore longtemps comme ça?

— N'y a que le commandant qui puisse te répondre; en

attendant, sois calme et ronge ton câble, ça t'empêchera de grincer des gencives...

— Le commandant! ah! vous avez un commandant ici, ça doit être du propre, — dit imprudemment Benoît, avec une sorte de moue dédaigneuse.

— Mords ta langue, vieille carogne, ou je te l'arrache pour la jeter aux requins!

— Mais, bigre d'enfer!... — s'écria le malheureux capitaine... — enfin, que me voulez-vous?... est-ce de l'eau, ou des vivres?

— De l'eau et des vivres, toujours de l'eau et des vivres, même du rhum, ça ne peut jamais nuire.

— Dites donc cela tout de suite... Ohé!... toi, Jean-Louis, — cria Benoît à un des canotiers, — rallie le bord et apporte dans la yole...

— Toi, — dit l'interlocuteur de Benoît en s'adressant au matelot précité, — toi, Jean-Louis, je *t'infuse* deux balles dans le torse si tu fais mine de pousser au large.

— Oh! quelle bigre, bigre de scie! Vous ne voulez donc ni eau ni vivres?

— Nous irons nous-mêmes en chercher à ton bord, vieille bête...

— Comme je danse, — fit Benoît.

— Tu verras, que je te dis... et sans toi encore.

Ici le capitaine de *la Catherine*, au lieu de répondre, clignota des yeux, enfla sa joue gauche en la soulevant avec sa langue, et tapa légèrement sur cette proéminence du bout de son index.

Cette pantomime, bien inoffensive vous le voyez, parut pourtant insultante au gentilhomme, car, d'un revers de sa large main noire et velue, il étendit le pauvre Benoît sur le pont en lui disant :

— Est-ce que tu prends *le Borgne* pour un mousse, dis donc? Attachez-moi cet animal-là par les pattes, vous autres...

Ce qui fut fait malgré les bigre réitérés de Benoît.

Les matelots de son embarcation étaient tenus en respect par le Borgne et ses honnêtes amis.

Une grosse tête, hideuse et crépue, sortit du panneau en

criant : — Le Borgne!... le Borgne! le commandant demande ce qu'on déralingue sur le pont.

— C'est le vieux caïman qui gouverne le brick, *que l'on fait se taire.*

La grosse tête disparut.

Puis elle reparut.

— Eh! — dit le vilain mousse, — eh! le Borgne, le commandant ordonne qu'on lui apporte le *monsieur*.

Et, bon gré mal gré, l'honnête Benoît fut affalé par le panneau, et se trouva auprès d'une petite porte qui donnait dans la cabine du seigneur et maître de *la Hyène*.

Là, le misérable entendit une voix, oh! une voix de tonnerre qui hurlait :

— Mais qu'on le coupe en deux comme une pastèque, ce vieux gueux-là... s'il se rebiffe... Ah! on l'a apporté!... eh bien! qu'il entre... et nous allons nous voir le blanc des yeux!

. . . . . .

Ici, Claude-Martial-Borromée pensa à Catherine et à Thomas, boutonna sa veste, passa la main dans ses cheveux gris, toussa deux fois... se moucha... et entra...

CHAPITRE III

MONSIEUR BRULART

> Peut-être, messieurs, ne savez-vous pas ce que c'est que le pal?...
>
> JULES JANIN, *l'Ane mort.*

> Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était arrivée.
>
> P. MÉRIMÉE, *l'Enlèvement de la redoute.*

En vérité, il méritait bien de commander *la Hyène* et son hideux équipage.

Telle fut la première réflexion du capitaine Benoît lorsqu'il se trouva face à face avec ce personnage.

Figurez-vous un homme de taille athlétique, avec un visage pâle et plombé, un front plissé, un nez long et mince, d'épais sourcils d'un noir de jais, et des yeux d'un bleu clair et vitreux d'une fixité insupportable; un menton large et carré, des joues creuses, recouvertes d'une barbe épaisse à moitié longue, et puis enfin une bouche bordée de lèvres minces et blafardes, agitées par un tremblement convulsif presque continuel, qui, par exemple, laissaient voir, pourquoi ne l'avouerait-on pas, de fort belles dents parfaitement rangées.

Pour tout vêtement, il portait une grosse chemise bleue à moitié usée qu'il attachait ordinairement autour de ses reins avec un bout de bitord; aussi Benoît put-il admirer à son aise la force puissante de ses membres musculeux, bruns et velus.

Seulement ses mains, toutes malpropres, toutes noires qu'elles étaient, témoignaient, par leur forme longue et effilée, par la délicatesse de leurs contours, témoignaient, dis-je, d'une certaine distinction de race...

Le commandant Brulart (car il avait un nom et s'appelait Brulart), même aucuns disent un nom ancien, un nom historique, qui, déjà illustre sous François Ier, fit pâlir plus d'une fois les généraux de Charles-Quint; quant à moi, je ne crois guère à ces dires : toujours est-il que M. Brulart était assis sur un vieux coffre, et avait devant lui une petite table tachée de graisse et de vin sur laquelle il s'appuya quand il vit entrer Benoît.

Ce fut donc la tête dans ses mains, les coudes sur la table, son regard clair et perçant attaché sur le bonhomme, qu'il s'apprêta à engager la conversation.

Benoît, voulant lui épargner la peine de commencer, prit la parole avec dignité :

— Saurai-je enfin pourquoi... — Mais M. Brulart l'interrompit de sa grosse voix :

— *Pourquoi toi-même!* chien; au lieu de m'interroger, réponds... Pourquoi as-tu été si longtemps à mettre ton *ourque* en panne?

A ces mots, le front de M. Benoît se colora d'une vive et légitime indignation; il fût peut-être resté impassible pour une

injure adressée à lui personnellement, mais insulter son brick... sa *Catherine!* appeler son joli navire une ourque! c'était plus qu'il n'en pouvait supporter; aussi reprit-il vivement :

— Mon brick n'est pas une ourque, entendez-vous, malhonnête, et si je n'avais pas un bas mât trop pesant, je rendrais les huniers à votre bateau...

Ici M. Brulart fit trembler la goëlette aux éclats de son gros rire, et continua sans changer de position.

— Tu mériterais bien, vieille carcasse démâtée, que je te fisse amarrer à une ligne de loch, et que je te f... à la mer... à la remorque de ma goëlette, pour que tu puisses juger si elle file bien... mais je te réserve mieux que ça... oui, mon vieux, mieux que ça, — dit Brulart en voyant l'air étonné de Benoît. — Mais ce n'est pas encore l'heure; dis-moi, d'où viens-tu?

— Je viens de la côte d'Afrique, je fais la traite, j'ai mon chargement, et je vais à la Jamaïque pour y vendre mes noirs...

— Je savais tout cela mieux que toi, je te le demandais pour voir si tu mentirais...

— Vous le saviez?...

— Je te suis depuis Gorée...

— C'est donc vous... que jai vu avant l'ouragan... dans la brume...

— Un peu... ainsi touche là, confrère, salut!... — dit Brulart en tirant une mèche de ses épais cheveux noirs, comme si c'eût été la corne d'un chapeau. — Ah!... nous faisons la traite! et moi aussi... j'en suis enchanté.

— J'étais sûr que nous nous entendrions, — dit Benoît un peu rassuré par cette parité d'état.

— Mais, dis-moi, tes noirs, où les as-tu pris? car l'ouragan nous a séparés, et je ne t'ai retrouvé que cette nuit.

— Sur la côte... à l'embouchure de la rivière des Poissons; ils m'ont été vendus par un chef de kraal des grands Namaquois; c'est une partie des petits Namaquois qui provenait d'une prise faite pendant la guerre...

— Ah! vraiment...

— Mon Dieu, oui, j'avais même eu l'idée, si mon chargement n'eût pas été complet, de descendre jusqu'au fleuve

Rouge, qui est à peu près à trente lieues dans le sud-est de la rivière des Poissons.

— Pour?...

— Pour compléter mon chargement avec des grands Namaquois, car ils se sont fait des prises des deux côtés; et si les grands Namaquois vendent les petits, les petits mangent les grands Namaquois.

— Ah! ils les mangent!

— Ils les mangent à la croque-au-sel... — répéta Benoît tout à fait rassuré, en faisant l'agréable; — ainsi, commandant, vous voyez, puisqu'ils les mangent, ils les vendraient peut-être à bon marché aussi, et je vous enseigne cet endroit comme *un bon coin*.

— Oh! moi, je prends mes cargaisons de noirs ailleurs... c'est une combinaison à part... une espèce de tontine dans laquelle *j'amortis* beaucoup...

— Ah!... — fit Benoît ouvrant ses petits yeux, — c'est une tontine... pourrai-je en être?

— Comment! mon brave, tu y es déjà!...

— Déjà... — dit Benoît, qui n'y comprenait rien.

— Déjà... Mais, dis-moi, tu as quitté la rivière des Poissons?...

— Hier soir... Mais cette tontine...

— Bien, ton estime t'éloigne de la rivière?...

— De vingt lieues environ... Et cette tontine que...

— Et tu es sûr que les petits Namaquois du fleuve Rouge ont aussi fait prisonniers des grands Namaquois?

— Sûr, sûr, c'est leur chef Taroo qui me l'a dit; mais vous voyez, commandant, que je m'amuse aux lanternes, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous donner six tonnes d'eau et deux barils de biscuit; vous concevez qu'avec près de quatre-vingts noirs à bord et vingt hommes d'équipage, c'est beaucoup... mais nous causerons de la tontine, et vrai, comme Catherine est mon épouse, je me *saigne* pour vous.

— C'est le mot, — dit Brulart en souriant d'une façon singulière.

— Je ne puis pas faire un fifrelin de plus, — ajouta Benoît d'un air décidé.

— Je te jure pourtant, moi, par tous les reins que j'ai brisés!... — cria Brulart.

Et il leva sa tête d'entre ses mains.

— Par tous les crânes que j'ai fendus!...

Et il se dressa debout.

— Par tous les gosiers que j'ai échancrés!...

Et il marcha sur Benoît.

— Par tous les navires que j'ai pillés!...

Et il regarda le malheureux capitaine sous le nez.

— Que tu feras davantage pour moi, *monsieur des grands Namaquois*.

— Me trahirais-tu? — demanda Benoît pâle comme la mort.

— Si je te trahis?...

Et à peine Brulart avait-il terminé ces mots, qui furent accentués lentement, qu'un rire tout homérique, ou plutôt tout méphistophélétique, ou mieux encore, un vrai rire de hyène, souleva sa large poitrine.

— Ah! gredin... bigre de forban!... — dit l'honnête Benoît en lui sautant au cou.

Mais Brulart saisissant les deux bras de Benoît, les emprisonna dans son poignet de fer, tandis que de l'autre main il dénoua la corde qui lui servait de ceinture, et, en quelques minutes, Benoît fut ficelé, lié, enchevêtré, de manière à ne pouvoir faire le plus léger mouvement; après quoi Brulart le posa en travers sur son grand coffre, en lui disant : — A tout à l'heure, nous allons rire... *confrère*.

Et il monta sur le pont au bruit des imprécations, des injures, des bigre, des hurlements du malheureux Benoît, qui sautait par soubresauts sur son coffre comme un poisson sur le sable.

CHAPITRE IV

ARTHUR ET MARIE

— Oh!... — lui dit-il en mourant; — oh! mon Anna, coupe les boucles de mes longs cheveux qui ressemblent aux tiens...

— Au moins, — se dit à part la douce fille, — je pourrai donner des bagues à mes amants sans dégarnir ma chevelure. — Ils me suivront au tombeau... qui, je te le jure. est entr'ouvert, mon adoré... — reprit-elle tout haut.

Une larme brilla dans les yeux ardents du moribond.

Historique.

Ils auraient dû vivre invisibles dans l'épaisseur des bois, comme les rossignols mélodieux; ils n'auraient jamais dû habiter ces vastes solitudes appelées sociétés, où tout est vice et haine: chaque créature née libre se plaît dans un secret asile. Les oiseaux les plus doux ne nichent qu'avec une compagne, l'aigle prend seul son essor, la mouette et les corbeaux se réunissent en troupes sur les cadavres, comme font les mortels.

BYRON, *Don Juan*, ch. IV, XXIV.

Pour en finir une bonne fois avec tous les antécédents, vrais ou faux, attribués à Brulart, nous rapportons ici une anecdote qui, sans se rattacher précisément à son histoire, y a trait, en ce sens que le héros de l'aventure porte aussi ce nom ancien, historique, déjà illustre sous François Ier, ce nom dont quelques-uns honoraient Brulart, ainsi qu'on l'a fait observer ailleurs.

A peine âgé de vingt-sept ans, le comte de *** avait déjà mené une existence passablement orageuse; doué par la nature d'une puissance physique et intellectuelle extraordinaire, jeune encore, il s'était livré avec emportement à tous les excès, à toutes les débauches, et conséquemment avait beaucoup dimi-

nué le patrimoine considérable que lui avait légué son père.

Il vit par hasard dans le monde, où il allait très-peu, une jeune fille fort belle, mais sans fortune.

Par hasard aussi il en devint éperdument amoureux; c'était son premier amour véritable. Or, un premier amour de débauché, c'est, on le sait, la passion la plus frénétique, la plus violente qu'on puisse imaginer.

La jeune fille, fort belle, répondit bien à la passion frénétique; mais comme elle était aussi sage que jolie, mais comme sa tante, qui l'avait élevée, s'était mariée quatre fois et possédait naturellement une prodigieuse expérience de ce bas monde, on n'accorda ni un baiser, ni un serrement de main avant l'union civile et religieuse.

Le comte de *** avait remarqué dans Marie (la fille fort belle s'appelait Marie) une tête ardente, des idées exaltées, et surtout un profond instinct du confortable qui n'attendait que la jouissance d'une fortune brillante pour se développer.

Or, avant de signer le contrat, il lui dit à peu près ceci.

— Marie, j'ai des vices, des défauts et même des ridicules...

La jeune fille sourit... en montrant deux rangées de petites perles blanches.

— Marie, je suis violent, emporté, querelleur, et jusqu'à présent malheureux en duels comme en amour...

La jeune fille soupira, en le regardant avec un air de compassion touchant et sincère. Mais il fallait voir quels yeux!... et comme les soupirs allaient bien à cette gorge de vierge!

— Marie, j'avais beaucoup d'argent, beaucoup; les chevaux, les chiens, la table et les femmes m'en ont absorbé une furieuse quantité...

La jeune fille sourit avec indifférence... en levant ses jolies épaules rondes...

— Marie, il me reste, je crois, trois cents et quelques mille francs, vous avez dix-neuf ans, des émotions toutes fraîches à satisfaire; la vie est neuve pour vous; le luxe, les plaisirs, le tourbillon enivrant d'une grande ville, vous sont inconnus... et, par conséquent, doivent vous faire grande envie. Pour répondre à tous ces besoins, j'ai peu d'argent, et beaucoup de défauts; mais enfin voulez-vous de moi?

Le jeune fille lui ferma la bouche avec sa main mignonne et potelée.

Le comte de *** l'épousa donc.

De quoi ses amis rirent beaucoup.

Sa femme, jusqu'alors froide et réservée, se livra à tout le délire d'une première passion; brune, jeune, ardente, elle sympathisa vite avec l'âme brûlante, le caractère fougueux de son mari.

Chose étrange! la possession n'affaiblit pas leur ivresse, et les plaisirs du jour naissaient des souvenirs de la veille.

On l'a dit, quoique le patrimoine du comte eût singulièrement maigri, il avait encore une honnête rotondité de cent mille écus au moment du mariage.

Mais comme, avant tout, le comte adorait son idole, son dieu, sa Marie, son dieu resplendissait de pierreries, ne foulait que le satin et le cachemire, et n'aventurait jamais ses petits pieds sur le pavé des rues ou la poussière des promenades.

Et le malheureux patrimoine desséchait, fondait à vue d'œil que c'était pitié...

Or, un jour, sur les trois heures du soir, quatre mois après leur mariage, et le lendemain du retour du comte, qui avait fait une légère absence, ils étaient couchés tous deux, beaux de leur pâleur, de leurs traits fatigués : — Arthur, — disait Marie, en peignant ses longs cheveux noirs, qu'elle avait si beaux, avec ses jolis doigts blancs un peu amaigris, — Arthur... encore un mois de pareil bonheur... et puis mourir... dis, mon ange, nous aurons usé tous les plaisirs, depuis la molle et douce extase jusqu'au spasme nerveux et convulsif qui fait envier notre luxe, notre ivresse toujours renaissante... Nous sommes trop heureux... il est impossible que cela dure... devançons l'heure des regrets qui viendrait peut-être! veux-tu, dis, mon amour... veux-tu mourir bientôt?... Un charbon parfumé, ma bouche sur ta bouche, et nous nous en irons comme toujours... ensemble...

Et la délicieuse créature, sa tête entre les mains, ses coudes à mignonnes fossettes appuyés sur les riches dentelles de son oreiller, attachait ses grands yeux battus et voilés sur la pâle figure de son mari.

Arthur se dressa de toute la hauteur de son buste, son regard flamboyait, et une incroyable expression d'étonnement et de joie rayonnait sur son front... Il était plongé dans une ravissante béatitude... cette idée lui était venue à lui... cinq jours avant, et au fait :

A vingt-huit ans il avait vécu autant qu'il est possible de vivre avec un corps de fer, une âme de feu et des tonnes d'or; cette passion qu'il éprouvait pour sa femme semblait résumer toutes ses passions, car il l'aimait de tout l'amour qu'il avait eu pour les chevaux, les chiens, le jeu, le vin et les filles d'opéra ou d'ailleurs.

Et puis aussi le misérable patrimoine était devenu si étique, si souffreteux, si chétif, si diaphane, qu'on voyait la misère au travers.

Et puis aussi, l'accord parfait qui avait existé jusque-là entre *pouvoir* et *volonté* (eût dit Scudéry) avait disparu... qu'aurait-il regretté?...

Aussi Arthur ne répondit rien. Il est de ces sensations qu'aucune langue humaine ne peut exprimer; — deux grosses larmes roulèrent sur ses joues flétries... ce fut sa seule, son unique réponse...

Mais le dévouement de Marie eut une si inconcevable influence sur cet être énergique, qu'il l'exalta pour quelque temps encore à un degré de puissance inouïe et presque surnaturelle... Il faut avouer que cette influence magique ne s'étendit pourtant pas jusqu'au patrimoine, car quinze jours après il était défunt, le patrimoine! oh! bien défunt... et lui donc!... *Bone Deus!* pauvre Arthur!

. . . . . .

— C'est donc aujourd'hui, — disait Marie, toujours belle, quoique amincie, car avant son mariage elle était un peu grasse, un peu colorée...

— C'est ce soir... — répondit-il tendrement.

— As-tu écrit?... — demanda-t-elle.

— Sois tranquille, on n'inquiétera personne, chère et bonne Marie. — Et ils arrivèrent calmes et joyeux dans les bois de Ville-d'Avray, car ils avaient abandonné l'idée de l'asphyxie; c'est commun, au lieu qu'avec un bon poison rapide comme la

foudre, on peut quitter la vie sous un bel ombrage frais et riant; justement on était en juillet.

— Ce n'est pas une femme, c'est un ange, — disait Arthur en voyant Marie déboucher tout heureuse, toute souriante, un petit flacon de cristal mince, friable et rempli d'une belle liqueur limpide, verte comme l'émeraude.

Ils s'étendirent tous deux sous un chêne magnifique, dans un épais taillis, désert et reculé; l'air était tiède, le ciel pur, le soleil à son déclin.

— Devine, cher adoré... comment nous allons partager cette douce liqueur, — dit la jeune femme en jetant son bras blanc et potelé autour du cou de son mari, et le baisant au front.

— Je ne sais, mon ange, — répondit Arthur avec insouciance en comptant sous ses lèvres les palpitations du cœur de Marie.

— Eh bien! — dit-elle avec un regard ardent et passionné, pendant qu'un frisson voluptueux semblait courir par tout son corps, — eh bien! mon Arthur, nous mettrons ce mince cristal à moitié entre nos dents... et nous le briserons au milieu d'un de ces baisers délirants... tu sais...

— Oh! viens... donc... — dit Arthur.

. . . . . .

Le soleil se coucha.

Le lendemain, à la nuit, le comte sortit comme d'un affreux sommeil, la langue rude et sèche... le gosier brûlant et des battements d'artères à lui rompre le crâne...

Il était à la même place que la veille. Il sentit aussi mille pointes aiguës lui déchirer les entrailles.

Pour lors il se tordit, cria, mordit la terre, car il souffrait des douleurs atroces...

Dans un moment de calme, il chercha le cadavre de Marie avec angoisse.

Elle n'y était plus...

Les douleurs le reprenant, il se tordit de nouveau, hurla tant et si bien, qu'un honnête garde-chasse le recueillit, l'emmena dans sa maison et le soigna comme un fils.

L'incroyable force de tempérament du comte résista à

cette violente secousse, et au bout de quinze jours il fut presque hors de danger.

Mais qu'était devenue Marie? c'est ce qu'il ne put savoir.

Un matin le brave garde-chasse apporta, avec sa *petite note pour les bons soins donnés à monsieur* (ce qui cotait l'humanité du garde-chasse à dix francs par jour), apporta, pour distraire son hôte, un numéro de l'honnête *Journal de Paris*.

Le comte se mit à le lire, et sa figure prit une expression bien étrange.

*Deux cents francs de récompense à qui ramènera chez M. M..., rue ***, un lévrier blanc, de grande taille, marqué de taches jaunes aux oreilles, fort méchant, et mordant au nom de* Verdaw.

Ce n'est pourtant pas cela qui pouvait faire craquer si violemment les dents du comte les unes contre les autres... continuons :

Le nommé Chavard a été condamné à cinq ans de travaux forcés et à la marque pour avoir volé, avec effraction, escalade nocturne et à main armée, cinq choux et un lapin blanc; mais, vu les circonstances atténuantes (Chavard jouissait, avant ce crime, d'une bonne réputation, et veuf, père de cinq petits enfants, vivait d'une industrie qui venait d'être détruite par l'invention d'une nouvelle machine à vapeur fort économique, employée par un banquier millionnaire).

Vu ces circonstances, on lui fait remise de la marque, etc., etc.

Ce n'était pourtant pas non plus cette conséquence d'une civilisation très-avancée qui faisait pâlir le comte et rouler ses yeux sanglants dans leur orbite; voyons autre chose, nous y sommes, je crois :

*Depuis quinze jours environ, le comte Arthur de *** a disparu de son domicile; il y a tout lieu de croire qu'un suicide a mis fin à ses jours, et que des affaires dérangées et des chagrins domestiques l'auront poussé à cette extrémité, d'autant plus que l'on assure que madame la comtesse de *** est partie la veille même ou le lendemain de la disparition de son mari, avec un des plus riches seigneurs de la capitale; ils ont pris, dit-on, la route de Marseille.*

C'est cela pour sûr qui terrifia le comte et le fit tomber sur

son lit sans connaissance. Pendant cet évanouissement douloureux et poignant comme un cauchemar par une nuit d'été, lourde et chaude, il lui sembla voir des êtres fantastiques, hideux et flamboyants, qui, en se rapprochant les uns des autres, formaient un sens, comme s'ils eussent été les signes animés d'une langue inconnue.

Et il lut les mots suivants qui étincelaient et tournaient rapides, rapides comme la roue d'un moulin :

« Une jeune et jolie femme ne renonce jamais au luxe et aux plaisirs...

— Pour se tuer, surtout...

— Elle t'a joué, sot...

— Elle a aimé ton or, quand tu avais de l'or...

— Elle a aimé ta jeunesse et ta beauté, quand tu avais de la jeunesse et de la beauté.

— L'orange est sucée, adieu l'écorce...

— Elle en aime un autre qui a de l'or, comme tu avais de l'or; de la beauté, comme tu avais de la beauté...

— Elle a voulu se débarrasser de toi...

— Elle a compté sur ta niaise exaltation...

— Et puis sur ta ruine...

— Et puis sur son sang-froid et son adresse pendant que tu te livrerais à un dernier transport frénétique et convulsif...

— Et elle rit de toi avec son amant, — son amant, — son amant...

— Car elle te croit mort, — mort, — mort... »

Ici le comte fit un bond affreux, se réveilla, se dressa roide sur ses pieds, tout d'une pièce, la bouche écumante, et tomba en travers de son lit, les yeux grands ouverts, fixes, presque sans pouls et faisant entendre un râlement sourd et étouffé...

Ce fut encore le bon garde-chasse qui le tira de cette nouvelle crise, qui le combla de nouveaux soins, toujours à dix francs la journée d'affection et d'attachement.

Quand le comte put se lever et marcher, il lui donna un brillant pour aller le vendre, le paya sur le prix, et s'en fut.

Onc depuis le bon garde-chasse n'en entendit parler.

S'il eût pourtant lu *le Sémaphore* de Marseille, il eût été peut-être frappé du paragraphe qui suit :

*Un crime affreux vient de jeter la consternation dans nos murs; depuis quelque temps, madame la comtesse veuve de *** était arrivée ici avec M. de ***, parent de notre archevêque; cette dame voyageait, dit-on, pour sa santé, et voyait toute notre grande société, lorsque hier, au coucher du soleil, des cris affreux partent de l'appartement de cette dame, qui est logée sur le port, hôtel des Ambassadeurs. On enfonce la porte, et on la trouve baignée dans son sang, percée de plusieurs coups de poignard; elle n'a pu dire que ces mots à son compagnon de voyage : « Je* le *croyais mort,* il *ne l'est pas...* il *vient de m'assassiner... crains tout de* lui... *je n'ai aimé que toi, amour... » — Et elle expira.*

*Ses obsèques ont eu lieu ce matin dans l'église de Saint-Joseph; on est à la recherche de l'assassin, qui est, dit-on, le mari de cette dame, le comte Arthur de ***, qu'on avait cru mort; mais on n'espère pas le découvrir, car plusieurs témoins affirment avoir vu, avant-hier soir, peu de temps après le meurtre, un homme marchant fort vite se dirigeant vers le port, et dans la soirée, on sait qu'un mistic sous pavillon sarde a mis à la voile. Mais les plus fortes présomptions portent à croire que ce monstre de jalousie a terminé sa vie dans les flots. Voici le signalement affiché à la préfecture : Taille, cinq pieds dix pouces, — très-maigre, figure longue et pâle, — sourcils noirs, — barbe noire, — cheveux noirs, — yeux bleu très-clair, — dents blanches, — menton carré, — vêtu d'une redingote verte et d'un chapeau rond.*

Nous n'aurions pas fatigué le lecteur de ces longs et fastidieux extraits de journaux, si la coïncidence de noms ne nous avait frappé, comme on l'a déjà dit.

Quoique le signalement précité offre quelques points de ressemblance avec celui du commandant Brulart, d'autant plus que, dix années s'étant écoulées depuis cette aventure, l'âge du comte Arthur de ***, s'il vivait, se rapporterait parfaitement à celui de Brulart, qui est maintenant, je crois, dans son trente-septième printemps; pourtant nous n'oserions prendre sur nous d'affirmer l'identité : nous laissons à la perspicacité du lecteur le soin d'éclaircir ce doute.

Toujours est-il que Brulart (comte ou non) monta sur le pont, laissant l'honnête Benoît maugréer à son aise, étendu sur le grand coffre.

CHAPITRE V

QUE LE BON DIEU VOUS PUNIT DE FAIRE LA TRAITE

. . . . *Aliquis providet*. . . . .
Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piége à tes pas :
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté ;
Mais ma vengeance paternelle
Confondra le doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

LAMARTINE, *Méditation* VIII.

Lorsque M. Brulart parut sur le pont de *la Hyène,* tous les entretiens particuliers cessèrent comme par enchantement.

Et de fait, si ce personnage n'était pas affable et gracieux, il était au moins imposant et terrible aux yeux de son équipage.

Sa chemise ouverte laissait voir son cou bruni, ses membres nerveux et endurcis aux fatigues. Il s'appuyait sur une énorme barre de chêne qu'il faisait tournoyer de temps en temps, comme si c'eût été le plus mince roseau.

— Où est le Borgne, canailles? — demanda-t-il.

Le Borgne s'approcha.

— Fais armer la chaloupe en guerre, prends quinze hommes, deux pierriers à pivots, et va amariner le bateau de ce *monsieur;* quant à ces chiens qui sont dans le canot, mène-les aussi à bord, et mets-les aux fers avec le reste de l'équipage du brick. A vous quinze vous pourrez manœuvrer ce bâtiment : imite mes mouvements, et navigue dans mes eaux... tu commanderas ce navire... veille aussi à la nourriture des nègres... allons, file...

Les ordres de M. Brulart furent exécutés à la lettre; seulement, lorsque Caiot vit arriver l'embarcation armée qui venait

s'emparer de *la Catherine,* il eut le fol entêtement de vouloir résister un peu; aussi lui et deux autres, je crois, furent tués, et le Borgne pensa judicieusement que ce serait autant de moins à garder et à nourrir. Bientôt *la Hyène* orienta ses voiles, et, serrant le vent au plus près, mit le cap au sud, comme pour regagner la côte d'Afrique.

Benoît sentit alors, aux secousses du navire et au bruit qu'on faisait sur le pont, que la goëlette se remettait en route.

La brise fraîchit, et la marche de *la Hyène* se trouvait tellement supérieure qu'elle fut obligée d'amener ses huniers pour que *la Catherine* pût la suivre, et pourtant son nouveau commandant, le Borgne, la couvrait de voiles.

— Toi, timonier, le cap à l'est-sud-est, — dit Brulart, — et veille aux embardées, ou je te cogne; — puis il descendit retrouver son prisonnier.

— Ah! brigand... forban, gredin!... — cria celui-ci dès qu'il le vit, — ah! si j'avais eu des canons et mon brave Simon... tu ne m'aurais pas pris comme un congre dans son trou...

— Tout de même, papa...

— Non!... bigre... non!...

— Comme tu voudras... mais il fait solidement soif...

Brulart prit alors sa barre de chêne, et frappa le plancher.

Le mousse à la vilaine tête reparut, et à peine M. Brulart eut-il fermé ses doigts moins le pouce, qu'il tendit vers sa bouche en haussant le coude... qu'une grosse cruche de rhum était sur la petite table.

Le capitaine de *la Catherine,* toujours amarré sur son coffre, se trouvait dans l'impossibilité de faire un mouvement.

— Dis donc, confrère, — reprit Brulart après s'être ingéré un énorme verre de cette liqueur alcoolique; — dis donc, pour passer le temps, jouons à un jeu, veux-tu? à *pigeon vole...* non, tu es attaché; à *mon corbillon...* c'est bien fade; à *M. le curé n'aime pas les os...* ça sent le blasphème; tiens, j'y suis, jouons à deviner; je te préviendrai quand tu *brûleras,* comme nous disions au lycée Bonaparte... Voyons, devine... devine... Ah! tiens, devine ce que je vais faire de toi et de ton équipage?

— Bigre, ce n'est pas malin! nous piller, scélérat...

— Non, va toujours...

— Nous faire prisonniers... monstre...

— Non, va toujours...

— Eh bien donc! nous massacrer, car tu es capable de tout.

— Tu brûles... mais ce n'est pas ça tout à fait.

— Mille millions de tonnerre... être là immobile, amarré comme une ancre au capon... c'est à se dévorer la langue.

— Tu donnes ta langue au chien... c'est-à-dire que tu renonces, que tu ne devines pas... Eh bien! écoute...

Il but encore un grand verre, et Benoît ferma les yeux...

Mais se ravisant : — Je ne veux pas t'entendre, vilain gueux, — s'écria-t-il, — je t'empêcherai bien de parler... tu vas voir...

Et Claude-Borromée-Martial se mit à crier, à vociférer, à chanter, à hurler pour couvrir la voix de M. Brulart et ne pas ouïr ses atroces plaisanteries.

Deux ou trois matelots, épouvantés de ce bruit infernal, se précipitèrent à la porte de la cabine, croyant qu'on s'y égorgeait.

— Voulez-vous retourner là-haut, canailles, — dit Brulart, — ne voyez-vous pas que c'est monsieur qui s'amuse à chanter des romances namaquoises! Ah! scélérat de musicien, va!

Et le pauvre Benoît de continuer ses ah! ah! ses oh! oh! sur tous les tons pour s'étourdir et couvrir la voix de son hôte.

— Ah! oui, mais ça m'embête, — dit Brulart, — c'est bon un moment, et puis tu t'enroueras.

En deux tours Benoît fut bâillonné; ses yeux devinrent rouges comme du sang, et lui sortaient de la tête.

— A la bonne heure, sois gentil, et on causera avec toi; pour ta peine, je vais t'apprendre ce que je vais faire de ta seigneurie et de ton équipage. Je te dirai d'abord que j'avais autrefois la sottise d'aller acheter des noirs à la côte : tel bon marché qu'ils soient, c'est encore trop cher... Un jour que nous avions, moi et mes agneaux, dépensé jusqu'au dernier quart le fruit d'une assez bonne opération, j'eus l'idée de la *tontine* dont je t'ai parlé... Allons, reste donc tranquille, — tu te feras du mal... Or, je flâne le long de la côte... et quand j'aperçois un négrier que je suppose chargé, — crac... je mets son chargement dans ma *tontine*... et lui et son équipage, je les *amortis* comme j'ai eu l'honneur de te le dire... de cette façon, les noirs ne me coûtent que la nourriture, que la *façon*, et je puis

les donner aux colonies à meilleur marché que mes confrères : ainsi tu vois la chose; mais en t'entendant parler des grands et petits Namaquois, il m'est bien venu, pardieu! une autre idée... tu vas rire.

Benoît pâlit.

— Vois-tu, nous avons le cap à l'est-sud-est... c'est-à-dire que nous portons un peu au nord de la rivière Rouge, où nous allons, autrement dit, chez les petits Namaquois, dont tu as acheté les frères, parents et amis.

Benoît fit un mouvement brusque et convulsif...

— Comprends-tu?... j'ai un de mes agneaux qui parle très-bien cafre et namaquois; je le mets dans ma chaloupe avec toi et ton équipage, et je vous expédie à terre... en faisant bien expliquer aux petits Namaquois que tu es l'homme blanc qui depuis longtemps les achète quand ils sont faits prisonniers par leur ennemi, le chef des grands Namaquois, et tu juges s'ils seront contents de se venger sur toi et les tiens du sort affreux que l'on fait endurer à leurs compatriotes.

Les yeux de Benoît étincelèrent, et on entendit un gémissement étouffé.

— A la bonne heure, tu commences à comprendre... Ainsi donc, mon Cafre va trouver le chef du kraal des petits Namaquois, et lui dit à peu près ceci :

« Grand chef! mon maître, un homme blanc respectable, vient de donner la chasse à un autre blanc; mais cet autre blanc est un misérable, le voici... ce monstre a acheté à votre ennemi, le chef des grands Namaquois, tous les prisonniers qu'ils vous a faits dans la dernière bataille... témoin, ce cadavre de l'un d'eux... qu'il a sans doute égorgé. » — C'est, vois-tu, confrère, — dit Brulart en souriant d'une manière infernale et se penchant près de Benoît, — c'est un de tes noirs que nous préparons, c'est-à-dire que nous noyons à cet effet, pour prouver que c'est la vérité, parce que, s'il était en vie, il pourrait jaser...

Les yeux de Benoît s'ouvrirent d'une affreuse manière... et ils semblèrent lancer des éclairs.

— Tu y es, n'est-ce pas, mon frère? — continua Brulart; — mon Cafre ajoute...

« Nous n'avons donc trouvé, grand digne chef, que ce cadavre; ils avaient sans doute jeté les autres à la mer pour tromper la vigilance de mon maître, qui poursuit sans relâche ces atroces marchands de chair humaine... et n'être pas surpris en flagrant délit. Mais heureusement ce petit Namaquois est revenu à la surface de l'eau comme pour donner une preuve de leur crime... car Dieu est Dieu!... Or, grand chef, mon maître livre ce blanc et son équipage à ta justice et à ta sévérité, ne demandant en échange, et pour leur faire subir la loi du talion, que vingt ou trente de vos prisonniers, compatriotes de ces grands Namaquois qui ont si indignement vendu tes frères à ce misérable; et d'ailleurs, si vous destinez vos ennemis à être dévorés, tâtez du blanc, et vous verrez que c'est un manger fort délicat. »

Ici le linge qui bâillonnait Benoît se teignit peu à peu de sang... et ses yeux se fermèrent... Le malheureux capitaine venait de se rompre une artère par la violence de sa colère et de sa rage si longtemps comprimées...

Brulart le fit revenir à lui au moyen de quelques gouttes de rhum qu'il lui introduisit charitablement dans les yeux.

— Oh ! pitié... pitié!...—dit Benoît d'une voix faible et entrecoupée...

— Je ne comprends pas, — répondit Brulart en ricanant...

— Pitié ! — répéta le capitaine de *la Catherine*...

— Je n'entends que le français... Mais je continue : tu juges de la joie du chef de kraal et des siens de tenir des blancs ! ceux qui ont acheté les nègres leurs frères... ils ne marchandent pas, ils nous donnent en échange de vous autres des grands Namaquois à remuer à la pelle... et quant à toi et aux tiens... voilà où est la farce, on vous scalpelle... on vous roue... on vous brûle... on vous mange, un tas de folies, quoi... et moi, qui garde ton brick, je me trouve avoir par le fait deux charmants navires, je charge ma goëlette des grands Namaquois qu'on me troque pour toi et les tiens. Je mets le cap sur les Antilles; je vends mes noirs à bon compte, et j'ai fait ainsi le bonheur des colons, de mon équipage, mais par-dessus tout j'ai puni un infâme négrier comme toi, qui vend ses frères ainsi que des bestiaux... Dis donc, après cela, qu'il n'y a pas

une Providence, mon gros compère! ouf... — Et pour péroraison, Brulart absorba deux verres de rhum coup sur coup...

Le malheureux Benoît restait écrasé sous le poids de cette horrible éloquence, et ne pouvait placer une parole... Quand le corsaire eut fini, il se recueillit un instant et dit avec un calme affecté que démentait le tremblement de sa voix :

— Il est impossible qu'un projet aussi affreux puisse entrer dans la tête d'un homme... je ne croyais pas encore qu'on puisse voler un négrier... mais enfin, volez mon brick, mes noirs... mais au lieu de me jeter sur la rive du fleuve Rouge, menez-moi à la rivière des Poissons, au moins là... j'ai des amis... je ne serai pas massacré... c'est encore moins pour moi que pour mon équipage, je vous le jure... la preuve, c'est que je vous le demande à genoux... tuez-moi.... mais ne les exposez pas à un sort aussi horrible; ces malheureux ont des familles, des femmes, des enfants.

— Juste... Je suis fabricant de veuves et d'orphelins, c'est aussi ma partie.

— Capitaine, — reprit le commandant de *la Catherine*, avec des larmes dans la voix... — Dieu me punit du métier que je fais, mais il est témoin que c'est avec humanité que je l'ai exercé... et puis, capitaine, oh! capitaine, j'ai une femme et un enfant... qui n'ont que moi... prenez tout... mais, par grâce, laissez-moi la vie... oh! la vie! que je revoie mon enfant.

— Voyez-vous le volage! tout à l'heure il voulait la mort! Arrange-toi donc...

— Oh! grâce... pour mon équipage et pour moi! c'est une cruauté inutile.

— Comment, diable, inutile... j'y gagne un brick et un chargement de noirs...

— Mon Dieu, mon Dieu, que faire!... ma pauvre femme et mon enfant... — disait Benoît en pleurant à chaudes larmes...

— Bien, des larmes, bien, je voudrais, vois-tu, voir pleurer du sang... oh! j'ai eu aussi, moi, d'atroces douleurs dans ma vie; il faut que l'homme me paye ce que l'homme m'a fait souffrir, sang pour sang, torture pour torture... et j'y perds...

— Mais, au nom du ciel, est-ce ma faute?... je ne vous ai jamais fait de mal... moi...

— Tant mieux, ta souffrance sera plus affreuse.

— Commandant... grâce !... grâce !...

— Tu me fais rire... mais je vais m'assoupir, ainsi remets ta langue au croc, ou, bien mieux, je vais te remettre ton bâillon, ce sera plus sûr.

Ce qu'il fit.

Puis il s'assoupit jusqu'à ce que son mousse Cartahut fût descendu et l'eût secoué fortement; ledit Cartahut reçut de Brulart un vigoureux coup de poing pour son message, et reprit en se frottant la tête :

— C'est la terre qu'on voit...

— Ah ! chien... bien vrai, mort de Dieu, je rêvais que je voyais rôtir ce b..... là, — dit Brulart en montant sur le pont...

— Mais tu es donc un monstre... un cannibale !... — criait sourdement Benoît malgré son bâillon; sa voix s'éteignit...

Brulart, arrivé sur le pont, reconnut en effet les hautes montagnes sèches et rougeâtres qui cernent cette partie de la côte, et à l'aide de sa longue-vue il distingua quelques cases à l'embouchure de la rivière Rouge.

Il est inutile de répéter ce qu'on a déjà dit; qu'il suffise de savoir que le projet si complaisamment dévoilé à Benoît fut exécuté à la lettre avec le plus grand bonheur, la réussite la plus complète.

Le nègre noyé, le Cafre interprète, rien n'y manqua, seulement, Benoît, ayant demandé comme grâce dernière à Brulart de se charger d'une lettre qu'il aurait fait parvenir en France pour prévenir Catherine et Thomas de ne plus l'attendre... plus jamais... et puis de lui laisser embrasser encore une fois ce mauvais portrait et cette couronne fanée qui lui étaient si précieux... on assure que le capitaine de *la Hyène* les lui refusa, et fit même sur cette peinture les plus horribles plaisanteries.

Enfin, le soir même M. Brulart passa à bord du brick, et donna le commandement de la goëlette à son second, le Borgne.

Son chargement se composait de cinquante et un noirs du capitaine Benoît, sans compter Atar-Gull, et de vingt-trois grands Namaquois qu'il avait eus en échange de M. Benoît et

de l'équipage de *la Catherine*, lesquels noirs furent aussi mis aux fers et embarqués à bord de la goëlette...

On ne sait ce que devinrent Benoît et ses compagnons, seulement le Cafre qui avait conduit cette négociation apprit à l'équipage de la goëlette que tout le kraal des petits Namaquois, femmes, enfants, hommes, vieillards, semblaient transportés d'une joie délirante, et que, désignant l'équipage de Benoît et ce malheureux capitaine, garrottés et couchés par terre, ils chantaient en se caressant l'estomac :

— Nous les ensevelirons là, noble tombeau, noble tombeau pour les hommes pâles, nous les ensevelirons là, et nous donnerons leurs yeux et leurs dents au grand *Tommaw-Owouh.*

. . . . . .

— Maintenant, — dit Brulart, — laissons porter sur la Jamaïque... Que sur près de cent noirs, il m'en reste seulement trente, à deux mille francs pièce... pour ce que ça me coûte... c'est une affaire d'or...

Et, selon son habitude, il se retira dans sa chambre en faisant la défense accoutumée :

— Le premier qui osera entrer ici avant demain, — *à la mer !*

Que faisait-il ainsi chaque nuit ?

Pourquoi cet isolement, cette lumière qui brûlait sans cesse ?

C'est ce que l'équipage de *la Hyène* ne pouvait savoir.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

LE FAUX-PONT

Le mal régna dès lors dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'âme et la matière,
Tout gémit; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

LAMARTINE, *Méditations*.

L'homme est un animal bizarre, et fait un singulier usage de sa nature et des arts qu'il invente; il se tue, il se vend; l'un fabrique des nez artificiels, un autre invente la guillotine; celui-là vous casse les os, celui-ci vous les remet en place; — mais la vaccine a été certainement un excellent antidote des fusées à la Congrève.

BYRON, *Don Juan*, chant I, CXXIX.

On le sait, le capitaine Brulart fit embarquer à bord de *la Catherine* tout son mobilier, c'est-à-dire sa table tachée de graisse et de vin, son vieux coffre où il n'y avait rien du tout, la chemise bleue, sale et trouée qu'il portait sur lui, son gros bâton (ou son éventail à bourrique, comme il disait plaisamment) et son grand pot d'étain qui tenait trois pintes.

Mais, une fois entré dans la dunette du malheureux Benoît, il fut émerveillé des richesses qu'elle contenait. Il s'empara d'abord du chapeau de paille et de la vieille couronne de bluets qu'il planta sur sa tête, puis d'une veste et d'un pantalon dont il se revêtit insolemment : tout cela, il est vrai, lui était fort court et fort étroit; aussi ne ménageait-il pas les imprécations et les injures contre l'ancien propriétaire; après tout, il n'y regardait pas de si près, et s'en trouva fort bien; aussi, le lendemain matin, à son réveil, il dit en se mirant avec complaisance dans la petite glace de la dunette :

— Il n'y a rien de tel que la toilette pour refaire un homme.

Puis il déjeuna de bon appétit d'une dalle de morue sèche, d'un fromage de Hollande, de trois galons d'eau-de-vie, et après boire fut inspecter les nègres et descendit dans le faux-pont.

Les grands Namaquois avaient été un peu négligés, un peu oubliés depuis la veille; mais que voulez-vous, il s'était passé tant d'événements, tant de choses, qu'on ne pouvait penser à tout.

Donc, sur les midi, le capitaine Brulart arriva dans le faux-pont, singulièrement espacé aux dépens de la cale; car, de l'étrave à l'étambot, le faux-pont avait, je crois, trente-cinq pieds, et son grand bau à peu près quinze pieds, autrement dit, trente-cinq pieds de long sur quinze de large; la hauteur était de dix. La lumière ne pouvait passer que par le grand panneau grillé et regrillé.

Brulart commença son inspection par tribord.

Oh! de ce côté, ce n'étaient que des enfants, de frêles et pauvres créatures qui, servant d'appoint dans ces marchés de chair humaine, formaient pour ainsi dire la *monnaie* de ce trafic.

Ces enfants jouaient là comme ils eussent joué sur les bords frais et ombragés du fleuve Rouge.

Mon Dieu, pour eux, rien n'était changé; seulement, au lieu du ciel pur qui leur souriait la veille, c'était le lourd plafond du brick; au lieu du soleil éblouissant qui les inondait de chaleur et de lumière, c'était le panneau carré du faux-pont qui suintait à travers ses barreaux un jour douteux et un air épais. Seulement, en montrant le plafond et le panneau, ils se demandaient, dans leur naïf langage, pourquoi ce ciel était si noir et si près, et ce soleil si pâle et si froid... et puis pourquoi ces vilains cercles de fer enchevêtraient leurs petits pieds déjà endoloris et gonflés; et puis aussi pourquoi ils ne voyaient pas leur mère depuis trois jours, leur mère qui justement leur avait promis un joli collier de plumes de colibris et une pagne plus brillante à elle seule que tous les cail loux de la rivière Rouge.

Enfin, las de se questionner, de pleurer, ils se roulaient et

se battaient entre eux pour attendre plus patiemment sans doute l'heure de manger; car, depuis deux jours, on les avait un peu oubliés, et ils avaient bien faim.

Brulart passa, et, sans le faire exprès, le capitaine écrasa presque la jambe d'un de ces enfants sous son pied large et massif.

C'est qu'il faisait si sombre dans ce faux-pont.

Le pauvre petit poussa un cri bien déchirant.

— Mets des sabots, mauvais rat d'Afrique, — dit Brulart.

Et il continua sa promenade jusqu'au milieu du brick, fort mécontent de ces négrillons que l'on vend si mal... Par exemple, arrivé là, sa mauvaise humeur fit place à un sourire de satisfaction qui rida ses lèvres.

Car là commençait la *section des mâles*, comme il disait.

La clarté du grand panneau tombant d'aplomb sur cet endroit, il put facilement les examiner.

C'étaient des hommes forts et vigoureux; aussi le négrier contemplait-il avec une curieuse avidité ces vastes poitrines, ces bras nerveux, ces épaules larges et découpées, ces reins souples, cambrés et musculeux, et encore, enchaînés qu'ils étaient, on ne pouvait juger de toute la puissance de ces êtres sains et jeunes, car le plus vieux n'avait pas trente ans.

Ces nègres, par exemple, n'imitaient pas l'heureuse et naïve insouciance des enfants; car eux, je crois, comprenaient mieux leur situation.

Souvent dans leur kraal, assis autour d'un bon feu de palmier et d'aloès qui répandait une fumée si odorante et une flamme si blanche, souvent ils avaient entendu raconter par un vieillard que dans le Nord, quelques tribus, au lieu de manger leurs prisonniers, les vendaient aux hommes blancs qui les emmenaient dans leur pays... bien loin... bien loin... Ici, les renseignements s'arrêtaient, et la crainte s'augmentait de cette ignorance; aussi, nous l'avons dit, les Namaquois de feu le capitaine Benoît (hélas! on peut bien, je crois, dire de feu) étaient sombres et tristes.

Les uns assis, la tête penchée sur la poitrine et le bout de leurs pieds dans leurs mains, avaient les yeux fixes, ternes, et restaient dans un état d'immobilité parfaite...

D'autres roidissaient leurs bras, serraient fortement leurs dents, et faisaient je ne sais quel mouvement buccal intérieur; mais de temps en temps leurs joues s'enflaient, leurs yeux devenaient sanglants, et on entendait une sorte de crépitation sourde et saccadée s'échapper de leur poitrine haletante.

Ils cherchaient, ceux-là, on peut le présumer du moins, à avaler leur langue; espèce de mort, dit-on, assez commune chez les sauvages.

D'autres, couchés en long, semblaient fort calmes; mais de temps en temps ils imprimaient à leurs jambes une violente et affreuse secousse, comme pour les arracher de l'anneau qui les étreignait, ce qui était absurde, et prouvait bien la stupide ignorance des sauvages; car ces anneaux, rivés avec la barre, n'avaient, comme on le pense bien, aucune élasticité...

Ceux-ci enfin, et c'était le plus grand nombre, tournés sur le côté, dormaient d'un sommeil souvent interrompu par quelques mouvements convulsifs, quelques tiraillements de l'estomac, ou quelques joyeux souvenirs des rivages du fleuve Rouge...

Comme le souvenir d'une bonne danse namaquoise, si vive et si preste, au son du *jnoumjnoum*, sous des mimosas qui secouent leurs pétales roses et font mystérieusement bruire leur dentelle de verdure, alors que le soleil couchant illumine le sommet des arbres, que les oiseaux du ciel chantent leur chanson du soir, que les legouanes murmurent un cri plaintif, et que le ramage des didriks et des moineaux du Cap se mêle aux sourds et lointains rugissements des lions et des panthères...

Alors que le monstrueux hippopotame, comme la vieille divinité de ce fleuve africain, fendant l'onde bouillonnante, montre son corps noir et cuirassé tout ruisselant d'eau, de joncs verts et de nénufars, dont les fleurs bleues se détachent sur les larges plis d'argent de la rivière...

Alors enfin que c'est fête au kraal, et que le chef a promis pour le lendemain une grande chasse à l'éléphant.

Danse alors, vaillant Cafre, danse, tes flèches sont acérées, ta hache est luisante et ton arc est verni; danse, car le soleil se couche, mais la lune brille, et Narina l'aime tant! la pâle clarté de la lune!

Je vous le dis, c'était le rêve de quelques-uns... car autant la figure de ceux qui veillaient devenait sombre et chagrine, autant celle d'un bon nombre de dormeurs s'épanouissait rayonnante et heureuse; un surtout, Atar-Gull, un grand jeune nègre aux cheveux frisés, dilatait son bon et franc visage que c'était plaisir de voir ses joues s'enfler, ses sourcils s'écarter, ses oreilles remuer, ses mains battre la mesure, et un inconcevable frémissement de bonheur courir par tout son corps; de voir enfin deux rangées de belles dents blanches qu'il montrait en ouvrant la bouche sans parler... le pauvre garçon, tant il était content de son rêve!

— Je vais te faire me rire au nez, f.... noireau, — dit Brulart, que cette gaieté hors de saison importunait, et d'un coup de son bâton de chêne il éveilla le dormeur en sursaut.

Alors vraiment c'était à fendre le cœur de voir cet homme, je veux dire ce nègre, tout à l'heure si gai, si content, conserver un instant encore l'expression de cette joyeuseté factice, puis, baissant les yeux sur ses fers, s'entourer tout à coup d'un morne désespoir, et laisser couler deux grosses larmes le long de ses joues.

C'est qu'il revoyait sa position actuelle dans son vrai jour, et que, comme les autres, il avait grand'faim, car on les avait aussi un peu oubliés.

Brulart passa, et arriva au bout du brick près l'avant.

C'est là que les femmes étaient parquées.

— Ah! ah! — dit le forban, — voici le sérail, mille tonnerres de diable! il faut voir clair ici. Cartahut, va me chercher un fanal, — dit-il à son mousse. La lumière vint, et Brulart regarda.

Vrai, si je n'avais eu un de mes grands-oncles chanoine de Reims, un bien saint homme! je vous révélerais, sur ma parole, un gracieux et érotique tableau.

Figurez-vous une vingtaine de négresses ayant presque toutes l'âge d'un vieux bœuf, non de ces Cafres rabougries d'un brun terne, sales, huilées, graissées, avec une vilaine tête laineuse et crépue; non!

C'étaient de sveltes et grandes jeunes filles, fortes et charnues, au nez droit et mince, au front haut et voilé par d'épais

cheveux noirs, lisses comme l'aile d'un corbeau. Et quels yeux! des yeux d'Espagnoles, longs et étroits, avec une prunelle veloutée qui luit sur un fond si limpide, si transparent qu'il paraît bleuâtre... Pour la bouche, c'était de l'ébène, de l'ivoire et du corail...

Et si vous les aviez vues là, mordieu! toutes ces Namaquoises, bizarrement éclairées par le fanal de Brulart...

Si vous aviez vu cette lumière vacillante courir et jouer sur ces corps tant souples, tant gracieux, qu'elle semblait dorer...

Les unes, à moitié couvertes d'une pagne aux vives couleurs, laissaient à nu leurs épaules rondes et potelées, les autres croisaient leurs beaux bras sur une gorge ferme et bondissante; celles-ci...

Ah! si je n'avais eu un de mes grands-oncles chanoine de Reims, un bien saint homme!...

On aime, je le sais, une peau fraîche, élastique et satinée, qui frissonne et devient rude sous une bouche caressante. On aime à entourer un joli cou blanc d'une chevelure soyeuse et dorée qui se joue sur des veines d'azur.

On aime à clore sous un baiser les paupières roses, les longs cils d'un œil bleu, doux et riant comme le ciel de mai.

On aime autant, je le sais, la pourpre et les perles incrustées dans l'ivoire que dans l'ébène.

On aime ce maintien timide, cette allure modeste qui font si doucement tressaillir une robe de vierge... On aime encore à voir un petit pied au travers de la légère broderie d'un bas de soie encadré dans le satin.

Mais pourquoi dire anathème, cordieu! sur ces beautés noires et fougueuses comme une cavale africaine, farouches et emportées comme une jeune tigresse?...

Oh! si vous les aviez vues parées pour le harem d'Ibrahim, avec leurs voiles rouges tressés d'argent, leurs anneaux d'or, leurs chaînes de pierreries qui étincelaient sur le sombre émail de leur peau comme un éclair au milieu d'une obscure nuée d'orage!...

Oh! si vous les aviez vues, furieuses, échevelées, les narines sifflantes, le sein dressé, ouvrir, fermer à demi, et ouvrir en-

core des yeux nageants, qui regardent sans voir, et dardent au hasard un long jet de flamme...

Si vous aviez senti leurs délirantes morsures, entendu leurs cris de rage convulsifs... Si...

Ah! mon Dieu! j'oubliais mon grand-oncle le chanoine, un bien saint homme, et le capitaine Brulart...

En somme, il s'était sans doute fait à lui-même cette comparaison (que je lui emprunte, croyez-le, je vous prie) des beautés noires et beautés blanches; car il dit à Cartahut : — Mène là-haut ces deux cocottes; — et autant pour les réveiller que pour les désigner, il donna à chacune un coup de son bâton...

L'effet fut aussi prompt qu'il l'avait espéré, Cartahut ouvrit le cadenas, et les chassa devant lui, toutes tristes et toutes honteuses, et à moitié nues, les pauvres filles!...

Et en les voyant monter les étroites marches de l'échelle, le regard vitreux du capitaine Brulart s'éclaira sourdement, et brilla comme une chandelle au travers de la corne transparente d'une lanterne.

Il remonta aussi; mais en arrivant près du panneau de l'arrière, il s'arrêta tout à coup, à la vue d'un spectacle étrange et hideux.

CHAPITRE II

ATAR-GULL

En aucune chose l'homme ne sait s'arrêter au point de son besoin de volupté, de richesse, de puissance; il embrasse plus qu'il ne peut estreindre : son avidité est incapable de modération.

MONTAIGNE, liv. II, ch. XII.

Il y a des héros en mal comme en bien.

LA ROCHEFOUCAULD.

On se souvient, je crois, du beau grand nègre que feu M. Benoît avait acheté du courtier, d'Atar-Gull enfin, réveillé si brusquement tout à l'heure par Brulart, parce que, disait-il,

ce noireau lui riait au nez. — C'était lui qui excitait encore l'attention du capitaine.

Séparé, je sais bien pourquoi, des autres noirs, on l'avait étendu en travers de la porte d'une petite cabine, située à l'arrière du brick.

En repassant auprès de lui, maître Brulart glissa, trébucha, et finit par tomber en jurant comme un païen.

En se relevant, il vit ses mains toutes tachées de sang, et Atar-Gull presque sans haleine.

Il s'approcha, et après un mûr examen, il s'aperçut que le malheureux s'était ouvert les veines du bras... avec ses dents!!!

Les morsures encore saignantes le prouvaient assez.

— Ah! chien! — s'écria le négrier, — tu t'amuses à me faire perdre deux cents gourdes; une fois rengraissé, ton compte sera bon.

Puis, passant la tête hors du panneau : — Holà! Cartahut, — s'écria-t-il, et le mousse descendit.

— Tu vas aller dans le coffre là-haut, tu prendras les deux mouchoirs à tabac de cette vieille bête que l'on est probablement en train de mastiquer sur les bords du fleuve Rouge; il doit être coriace en diable le chien, mais ces petits Namaquois ont de bonnes dents... enfin, grand bien lui fasse, ça' le regarde; — tu vas toujours m'apporter ses mouchoirs, et en outre, une chique que tu trouveras dans un vieux soulier, accroché à bord, près du porte-voix, car il faut bien que je fasse le médecin ici!

Hélas! le capitaine Brulart n'avait point de chirurgien, par une raison bien simple : un homme était-il blessé à son bord, dans un combat, par exemple... il avait vingt-quatre heures pour se guérir, et au bout de ce temps, s'il ne l'était pas, — à la mer.

Quant à ces rhumes légers qui soulèvent à bonds précipités le sein de nos jolies femmes, tout enveloppées de cachemires et de dentelles, de soie et de fourrures; quant à ces petites toux gracieuses et coquettes, et que l'on calme à grand'peine en puisant une guimauve blanche et parfumée dans un drageoir d'or...

Quant à ces spasmes nerveux, à cette douce et triste mélan-

colie qui voilent l'éclat de deux beaux yeux et les cernent d'une auréole azurée... on ne les connaissait pas à bord de *la Hyène*.

C'était quelquefois, souvent même, un homme couvert de guenilles et de fange, ivre-mort, gorgé de lard et de morue, que Brulart faisait pendre la tête en bas pendant qu'on lui administrait, comme digestif, une vigoureuse bastonnade.

Ou bien un autre qui recevait d'un ami intime, d'un frère, au milieu d'une innocente discussion sur le vol droit ou anguleux d'un goëland, sur l'avantage du poignard droit ou du poignard recourbé; qui recevait, dis-je, un coup de barre de fer sur la tête... lequel coup Brulart guérissait encore au moyen d'une forte application de sa bastonnade digestive à la plante des pieds, parce qu'une douleur chasse l'autre, disait-il...

Et puis, pour rétablir l'équilibre, on finissait la cure en réitérant l'application sur les reins, parce qu'alors la douleur, quittant la tête pour les pieds et les pieds pour les reins, devait avoir perdu toute son intensité dans ces voyages successifs. — Sinon, comme il paraissait patent qu'on ne pouvait jamais guérir, et que Brulart n'avait pas besoin de bouches inutiles à son bord, — *à la mer*.

On le voit, le capitaine pouvait fort bien se passer de chirurgiens, puisqu'il réunissait des connaissances d'un effet aussi sûr et aussi prompt; pourtant, lorsque Cartahut descendit, Brulart enveloppa avec une merveilleuse adresse les deux bras d'Atar-Gull, après avoir appliqué sur l'ouverture des veines ouvertes deux chiques, préalablement mâchées par Cartahut, qui reçut cinq coups de pied à irriter un éléphant, pour ne pas mastiquer assez vite le topique.

— Maintenant, — dit Brulart à deux des siens, — attachez-moi les mains de ce moricaud-là et montez-le en haut, sur le pont, il a besoin d'air...

On emporta Atar-Gull presque inanimé : alors le vent, qui circulait plus vif, lui fit ouvrir les yeux.

C'était, on le sait, un homme d'une haute et puissante stature, en un mot, aussi colossal dans son espèce que Brulart l'était dans la sienne...

A un geste du capitaine, tout l'équipage reflua sur l'avant, et il resta seul à contempler son prisonnier.

Atar-Gull, de son côté, ne le quittait pas du regard, et tenait arrêté sur lui un coup d'œil fixe et intuitif.

Entre ces deux hommes, il existait je ne sais quelle affinité cachée, quels secrets rapports, quelle bizarre sympathie, naissant de leur conformation physique; involontairement ils s'admiraient tous deux, car tous deux avaient prototypée dans tous leurs traits cette apparence de vigueur, de force et de caractère indomptable, qui est l'idéal de la beauté chez les sauvages.

Ces deux hommes devaient s'aimer ou se haïr; s'aimer, non de cette amitié timide et menteuse que nous connaissons dans nos brillants hôtels, que l'on éprouve par un peu d'or, qui s'effraye d'un mot, d'un adultère ou d'un soufflet, mais de cette amitié large et puissante qui donne coup pour coup, du sang pour du sang, qui se montre au milieu du meurtre et du carnage quand le canon tonne et que la mer mugit, et qui veut qu'on s'embrasse les lèvres noires de poudre et les bras rougis... et puis... si Pylade est blessé à mort, — un énergique adieu, un bon coup de poignard pour terminer une lente agonie, un serment d'atroce vengeance que l'on tient, peut-être une larme, — et Oreste est en paix avec lui-même.

Voilà comme Brulart et Atar-Gull devaient s'aimer, s'aimer ainsi ou se haïr à la mort, car tout devait être extrême chez ces deux hommes.

Ils se haïrent... — Cette impression fut électrique et simultanée... mais elle se traduisit bien différemment chez chacun d'eux; les yeux de Brulart étincelèrent et ses lèvres pâlirent. — Atar-Gull, au contraire, resta calme, froid, et un sourire d'une inimitable douceur vint errer sur sa bouche; — son regard, tout à l'heure fixe et arrêté, devint suppliant et craintif, et c'est avec une expression de soumission profonde que le nègre tendit ses bras à Brulart...

Et pourtant la haine d'Atar-Gull était implacable, mais la subtile intelligence du sauvage lui apprenait que, pour arriver à satisfaire cette haine, il fallait se traîner par de longs et obscurs détours. Et la dissimulation qui se trouve aussi savante, aussi instructive dans l'état de nature que dans l'état de civilisation la plus avancée, vint merveilleusement le servir.

— C'est un lâche... il me craint, et il me demande grâce, — avait dit Brulart, — je croyais qu'il valait mieux que ça; au fait, c'est trop brute pour avoir de la colère et de la haine.

Cette conviction perdait Brulart; de ce jour Atar-Gull avait sur lui un avantage immense.

Le capitaine, ne le jugeant donc pas digne de son animosité, lui tourna le dos.

Et ses pensées prirent une autre direction; il vint à se souvenir que ses noirs n'avaient rien pris depuis la veille, et appelant le Malais, qui parlait cafre et avait servi d'interprète dans l'échange du malheureux Benoît, il lui donna ses ordres.

Une heure après, les grands Namaquois reçurent une portion d'eau, de morue et de biscuit, puis vinrent par fractions de douze ou quinze humer un peu d'air sur l'avant du brick.

Ils s'épanouissaient aux bienfaisants rayons du soleil, ces pauvres nègres; ils oubliaient la vapeur épaisse et humide de la calle, et riaient de leur rire stupide en voyant ce ciel bleu, qu'ils se montraient les uns aux autres.

Le Malais remonta comme la troisième fraction de femmes descendait... car les femmes que nous avons vues dans le faux-pont participaient aussi à cette bienfaisante promenade. — Capitaine... — dit le Malais à Brulart (et il lui parla bas à l'oreille).

— Tout à l'heure, dans ce moment je suis en affaires, — répondit le capitaine qui paraissait courroucé. — Viens ici, toi, le Grand-Sec. — Il s'adressait à un matelot qu'on avait, je ne sais pourquoi, surnommé le Grand-Sec, car il était gros et petit. — Viens ici, — reprit-il; — et pourquoi, carogne, as-tu osé *toucher* à une de ces *dames* qui viennent de descendre; ne sais-tu pas mon ordre... et que c'est sacré?...

— Oh! sacré... sacré...

Et il allait ajouter je ne sais quel horrible blasphème, que la large main de Brulart fit brusquement rentrer dans sa vilaine bouche.

— Et vous croyez que l'on a une cargaison pour votre plaisir! et que vous la gaspillerez, et que vous vous passerez toutes les douceurs de la vie?

— Vous en avez bien deux dans votre dunette, excusez...

alors c'est différent, y paraît que ça vous va, et que ça ne nous va pas! — dit l'incorrigible Grand-Sec, après avoir ramassé deux de ses dents et étanché le sang qui coulait à flots de sa bouche...

— Ah! tu raisonnes, mignon?... Tu la veux... eh bien, tu l'auras...

— La négresse?... — fit le Grand-Sec.

— Oui!!!

Et dans ce *oui* il y avait une horrible ironie qui fit, malgré lui, tressaillir le matelot.

— Mais d'abord... il faut faire une petite promenade, mon garçon... ça t'ouvrira l'appétit pour souper... Mettez-le à cheval, — dit Brulart en montrant le malheureux Grand-Sec. — Et ce fut une grande joie à bord du brick.

Car si l'on comptait trouver parmi ces gens pitié ou commisération, c'était faute.

Une punition ça aidait à passer le temps, car les cris du condamné égayaient un peu... mais tout cela ne valait pas une mort... oh! une mort!... parce que, voyez-vous, à une mort on héritait... ce n'était pas tous les jours fête!

Enfin, dix minutes après, le Grand-Sec *faisait sa promenade à cheval.*

C'est-à-dire qu'on lui avait mis une barre de cabestan entre les jambes, après l'avoir exhaussé de manière que ses pieds ne touchassent pas à terre; de plus, pendait à chaque jambe, à défaut de boulets, un des lourds pierriers de feu M. Benoît, et enfin, selon l'ordre du capitaine, on imprima au cabestan un mouvement rapide de rotation à peu près comme celui d'un jeu de bague; la seule différence consistait en ceci, qu'au lieu d'avoir les pieds appuyés sur des étriers, le Grand-Sec les avait tiraillés par deux poids de cent livres chaque.

Aussi les articulations commençaient à craquer et à se détendre, comme s'il eût été écartelé...

Il criait... il criait, et ses plaintes étaient aiguës, convulsives et saccadées.

— Vois-tu, Grand-Sec, — dit l'un en riant aux larmes, — tu es dans ta croissance...

— Hue... hue donc! pique donc ton cheval, Grand-Sec... tu as pourtant de fameux éperons... — disait un autre, en montrant les deux masses de bronze qui allaient arracher et séparer la jambe de la cuisse...

— Tu t'engageras comme tambour-major de cavalerie, car, vrai, tu as grandi de deux pouces, — criait un troisième...

Enfin c'était un feu croisé de quolibets et de hurlements de douleur atroce...

Brulart reprit sa conversation avec le Malais.

— Tu dis donc qu'il y a deux moricaudes qui ne veulent pas monter?

— Je ne dis pas *veulent*, capitaine, je dis *peuvent*... vu qu'elles sont mortes...

— Diable... et est-ce des bonnes?

— Il y en a une qui n'était pas mauvaise... l'autre comme ça... un peu maigrotte...

— Et le troisième jour déjà... tonnerre du diable! qu'elles n'aillent pas se mettre à jouer ce jeu-là... Est-ce de chaleur ou de faim?

— Je crois que c'est de chaleur *et* de faim.

— Débarrasse ça tout de suite du faux-pont, ça me gâterait les autres.

— Et c'est bien vu, capitaine, car elles commencent déjà à s'avarier.

. . . . . .

Dix minutes après, deux matelots parurent sur le pont, portant les cadavres des négresses... enveloppés, ou à peu près, dans une pagne...

On allait les jeter par-dessus le bord... — Un instant, — dit Brulart...

Et on les laissa tomber sur le pont, qui résonna sourdement.

Un cri plaintif et faible sembla sortir d'un des linceuls...

Les matelots se regardèrent.

— Ce b..... de Malais s'est sans doute trompé, — dit Brulart, — il l'aura crue *finie*, et elle n'est peut-être qu'*en train*... voyons...

Et il tira violemment la pagne qui entourait à peine une des deux négresses...

Un tout jeune enfant tomba du sein de sa mère, où il était attaché...

(C'était une des deux négresses ayant un *petit* porté sur la facture Van-Hop, vous savez...)

Cette frêle et chétive créature redoublait ses faibles cris... et s'accrochait au corps de sa pauvre mère qui ne pouvait plus l'entendre!

Brulart eut l'air presque attendri...

— Toi, le Malais, — dit-il, — va chercher en bas l'autre négresse qui a un enfant, et monte-les ici...

Et il prit le négrillon dans ses larges et grandes mains...

La négresse monta toute tremblante, croyant qu'on allait la battre, et serrant son fils entre ses bras...

Quand elle vit les deux cadavres, elle poussa un cri triste et doux, s'agenouilla et se prit à chanter quelques paroles d'une mélodie singulière...

— Toi, le Malais, — dit Brulart, — apprends-lui qu'elle n'est pas là pour seriner des antiennes, mais pour prendre ce négrillon et le nourrir avec le sien...

Le Malais lui présentant l'enfant : — Tiens, — lui dit-il en cafre, — le chef pâle t'ordonne de partager ton lait entre ton fils et celui-ci.

La jeune femme le regarda avec étonnement, et répondit en secouant la tête :

— Oh! non, je ne puis; cet enfant, vois-tu, est le premier-né d'une vierge...

— Qu'est-ce que cela fait?...

— Oh! non, je ne puis... sa mère est morte... elle est allée au grand kraal de là-haut! il faut que son enfant meure avec elle... sans cela... qui la servirait au grand kraal... la pauvre mère... si ce n'est son enfant?... Il faut qu'il meure! le premier fils d'une vierge jamais ne doit quitter sa mère...

Et la jeune femme reprit son chant triste et doux, puis baisa le petit enfant qui lui souriait en lui tendant ses bras.

Le Malais traduisit cette conversation à Brulart.

— Ah! bah... tout ça m'embête... va au grand kraal... alors, ça vaut mieux pour toi...

Et le négrillon voltigea au-dessus du bord et disparut!...

— Quant à elle, pour m'avoir résisté, fais-lui un peu tambouriner les reins.

On se mit à battre la pauvre négresse, et quoiqu'elle avançât les bras en avant pour garantir son négrillon des atteintes du fouet, il en reçut quelques coups, et la mère, je vous jure, criait plus pour lui que pour elle...

Ses cris se mêlèrent à ceux du Grand-Sec, à la grande joie de l'équipage, qui trouvait le concert complet.

Enfin, comme l'homme à cheval perdait connaissance, on arrêta.

On le descendit.

Mais on le coucha sur le pont, car il ne pouvait se tenir debout.

— Il est plus fatigué que s'il avait fait dix lieues... le bon cavalier, — dit un plaisant, — il n'a pourtant pas été secoué.

— Silence, canaille! — dit Brulart...

On fit silence...

Le brick et la goëlette marchaient toujours de conserve, la brise était fraîche et le soleil se couchait étincelant, pas un nuage, un ciel pur et chaud, une mer douce et calme...

— Vous avez tous vu, — continua le capitaine, — ce *monsieur* qui vient de descendre de cheval; il avait manqué à mon ordre, et vous savez de quel bois je paye ordinairement ces fautes-là... aujourd'hui je veux être bon enfant.

L'équipage frémit...

— Je veux, au lieu de le punir, le récompenser...

Les matelots se regardèrent, et trois des plus intrépides pâlirent...

— Et que ça vous serve d'exemple : écoute, toi, Grand-Sec...

Le Grand-Sec leva péniblement la tête et souleva des yeux éteints.

— Tu as voulu tâter des négresses...

Le malheureux poussa un long soupir... il n'y pensait plus, je vous jure...

— C'est une idée comme une autre, d'ailleurs tu es dans l'âge des amours, aussi je ne t'en veux pas pour cela; pour te le prouver, au lieu d'une... je t'en donne deux... mon bonhomme!

L'infortuné ne comprit pas... mais l'équipage saisit parfaitement l'intention, et fut d'abord comme atterré d'une atrocité si calme... mais après, voyant le côté plaisant de l'aventure, il se dérida, et un sourire, qui gagna de proche en proche, vint éclaircir ces figures un instant assombries.

— Qu'on l'amarre sur une cage à poules avec ces deux charognes... et — *à la mer*.

— Vivant? — demanda avec anxiété le Malais, qui était intime du Grand-Sec et l'aimait de tout son cœur...

— Ça va sans dire, — reprit Brulart en regagnant sa dunette...

. . . . . .

On entendit quelques mots entrecoupés, des imprécations, des blasphèmes, des prières à attendrir un inquisiteur, des rires, des sanglots, d'affreuses plaisanteries, des cris perçants... puis enfin un bruit sourd qui fit rejaillir l'eau sur le pont.

Alors Brulart se pencha sur le plat-bord et, montrant à son équipage la cage à poules qu'ils laissaient déjà derrière eux, et le misérable Grand-Sec... dont les yeux flamboyaient... et qui, se tordant sur les cadavres malgré les cordes qui l'étreignaient... poussait des hurlements de rage qui n'avaient rien d'humain.

— Que ça vous serve d'exemple, mes agneaux... et encore, — ajouta-t-il en souriant... — il ne mourra pas de faim!...

Dix minutes après, la cage à poules ne paraissait plus qu'un point lumineux au milieu de l'Océan, car le soleil couchant la colorait fortement de ses rayons... puis elle s'effaça tout à fait quand le soleil disparut dans la brume... et que la nuit fut venue.

Alors, on vit poindre une lumière dans la dunette de Brulart : c'est cette lumière et cette retraite qui intriguaient si fortement l'équipage; que faisait-il ainsi toutes les nuits? et pourquoi s'enfermer aussi soigneusement? car à bord du brick comme à bord de sa goëlette, il avait défendu, sous peine de mort (et il tenait sa promesse), il avait défendu d'approcher de sa cabine, à moins d'un cas imprévu et imminent, et encore s'était-il réservé le droit de juger après si le cas

était réellement imminent; or, si malheureusement il ne le croyait pas tel, — *à la mer,* — celui qui, oubliant ses ordres, se fût approché de sa cabine avant huit heures.

CHAPITRE III

MYSTÈRE

Je n'y puis rien comprendre.
Musique de BOÏELDIEU.

Brulart avait soigneusement fermé, verrouillé, cadenassé la porte de sa dunette.

Au dehors, pas le plus léger bruit, quelquefois le sifflement des cordages... le frôlement des voiles... le clapotis des vagues qui battaient doucement la poupe du brick, et s'ouvraient au sillage phosphorescent du navire, voilà tout.

Il écouta encore, regarda bien si personne ne l'épiait... et s'avança vers son grand coffre.

Il l'ouvrit.

On aurait cru d'abord que ce vieux bahut ne contenait rien... mais en l'examinant attentivement, on y découvrait un double fond.

Il le leva.

Et dans un coin de cette cachette il prit un coffret recouvert de cuir de Russie.

Cette petite caisse, richement ornée, portait un bel écusson armorié.

C'était peut-être le blason de Brulart...

Brulart ferma hermétiquement les rideaux de la dunette, et posa le précieux coffret sur sa petite table sale et graisseuse qu'il approcha du lit...

Il se coucha à demi étendu, après avoir dédaigneusement jeté le chapeau, la couronne, la veste et la culotte de feu M. Benoît.

Alors il leva le couvercle de l'étui, et ses yeux brillaient d'un feu singulier...

Sa figure, ordinairement rude, sauvage, semblait se dépouiller de cette écorce épaisse, et ses traits, fortement caractérisés, paraissaient vraiment beaux, tant une subite et inimitable expression de douceur s'y était révélée... Il secoua son épaisse chevelure, comme un lion qui se débarrasse de sa crinière, écarta ses longs cheveux, et tira respectueusement du coffret un petit flacon de cristal miraculeusement sculpté et presque caché sous l'or et les pierreries qui l'ornaient...

Puis il approcha ce merveilleux bijou de sa lampe fumeuse et fétide, et, à sa lueur rougeâtre, contempla ce qu'il contenait.

C'était une liqueur épaisse, visqueuse, d'une teinte plus colorée, plus brillante que celle du café. Il paraît qu'elle était pour lui d'un bien haut prix, car ses yeux rayonnèrent d'une joie céleste quand il s'aperçut que le précieux flacon était encore aux trois quarts plein.

Il le baisa avec onction et amour, comme on baise la main d'une vierge, et le déposa, non sur la vilaine table; oh non! mais sur un petit coussinet de velours noir, tout brodé d'argent et de perles...

Il tira aussi du coffret une petite coupe d'or et un assez grand flacon de même métal.

Mais pendant toute cette cérémonie il y avait sur les traits de Brulart autant de recueillement et d'adoration que sur le visage d'un prêtre qui retire le calice du tabernacle...

Et, ouvrant délicatement la petite fiole, il versa goutte à goutte la séduisante liqueur qui tombait en perles brillantes comme des rubis.

Il en compta vingt... puis il remplit la coupe d'une autre liqueur limpide et claire comme du cristal, qui prit alors une teinte rouge et dorée.

Et il porta la coupe à ses lèvres avides, but avec lenteur en fermant les yeux et appuyant sa large main sur sa poitrine; après quoi il resserra coupe, flacon dans le petit coffre, et le petit coffre dans le grand bahut, avec la même mesure, le même soin, le même recueillement...

Et quand il se redressa, vous eussiez baissé les yeux devant

ce regard inspiré... qui faisait presque pâlir la lumière de sa ampe; il était beau, grandiose, admirable, ainsi; ses guenilles, sa longue barbe, tout cela disparaissait devant l'incroyable conscience de bonheur qui éclatait sur son front tout à l'heure sombre et froncé... maintenant lisse et pur comme celui d'une jeune fille...

— Adieu, terre!... à moi le ciel... — dit-il en s'élançant sur son lit.

Dix minutes après il était profondément endormi.

Il venait de prendre la dose d'opium qu'il buvait chaque soir.

Or, par une bizarrerie que l'effet et l'habitude constante de cet exhilarant peuvent facilement expliquer, il avait fini par prendre l'existence factice qu'il se procurait au moyen de l'opium, ses créations si poétiques, si merveilleuses, ses délirants prestiges, ses ravissantes visions, pour sa vie *vraie, réelle,* dont le souvenir vague et confus venait étinceler par moments à son esprit, dans le jour, parmi des scènes affreuses, comme la conscience d'une journée de bonheur vient quelquefois dilater notre cœur, même au milieu d'un songe horrible...

Tandis qu'il considérait sa *vie vraie,* sa vie qu'il menait au milieu de ses brigands, du meurtre et du vol, à peu près comme un songe, un cauchemar pénible auquel il se laissait entraîner avec insouciance, et qu'il poussait machinalement à l'horrible, selon le besoin, le désir du moment, sans réflexion, sans remords, et même avec une secrète jouissance, comme ces gens qui se disent vaguement au milieu d'un rêve affreux :

— Que m'importe... je me réveillerai toujours bien!

C'était, en un mot, — la vie renversée.

Le fantastique mis à la place du positif.

Un rêve à la place d'une réalité.

C'est obscur, je le sais.

Mais essayez de l'opium, madame, et vous me comprendrez...

Croyez d'ailleurs un homme d'*expérience.*

CHAPITRE IV

OPIUM

Rien n'est vrai, rien n'est faux ;
Tout est songe et mensonge.
LAMARTINE, *Harmonies.*

Écoutez, mes enfants, cette effrayante histoire,
Comme d'un saint avis gardez-en la mémoire,
Un jour vous la direz à vos petits-neveux
Quand la neige des ans blanchira vos cheveux.
DELPHINE GAY, *la Tour du prodige.*

O douce et ravissante ivresse de l'opium, ivresse pure et suave, ivresse toute morale, élevée, poétique!

A côté de la vie réelle, triste, déçue, douloureuse, tu improvises une vie fantastique, brillante et colorée!

Là, jamais un chagrin; mollement bercé de rêve en rêve, on jouit sans regret... c'est un long jour de fête sans lendemain, un amour sans larmes... un printemps sans hiver.

Tantôt c'est un gai voyage sur ce beau lac, dominé par l'antique habitation de vos aïeux et encadré d'un gazon vert que foulent en dansant de jeunes filles aux robes flottantes.

C'est une séduisante causerie sous un ombrage séculaire où l'on se parle si bas, si près, que les lèvres se touchent et frémissent.

Ou bien encore, c'est la demoiselle au corselet d'émeraude, aux ailes de nacre et de moire que l'on poursuit en chantant la vieille chanson qu'une mère vous a apprise autrefois.

Et puis souvent, pour contraster avec ces tableaux si frais, si jeunes, si parfumés, surgit une bizarre vision, quelque chose d'horrible et d'étrange... qui vous terrifie et vous glace un moment...

Alors c'est comme la peur qu'on éprouve au milieu d'une paisible vallée d'automne, quand l'aïeul raconte quelque lugubre et sanglante chronique.

Mais aussi que cette folle terreur d'un instant donne un

charme plus vif aux voluptueuses caresses de ces femmes pâles, douces, aériennes, qui réalisent tous les songes de votre ardente jeunesse ; vous savez! quand le regard sec, haletant sur votre couche solitaire, vous appeliez en vain l'être mystérieux et inconnu que l'on rêve toujours à quinze ans.

Oh! qu'alors elle semble vulgaire cette ivresse du punch, malgré ses mille flammes bleuâtres et nacrées, ses étincelantes aigrettes d'opale et de feu qui frissonnent, petillent en courant sur les bords d'une large coupe!

Oubliez le champagne au milieu des glaçons : laissez bouillonner sa mousse; laissez-la déborder et couler à longs flots sur le cou brun des bouteilles.

— Après tout, que serait cette ivresse? Quelque lourde et grossière orgie, des idées sans suite, une tête pesante, une raison éteinte ou hébétée.

Au lieu que l'opium! Tenez... voyez ce Brulart! si vous saviez ce qu'il rêve!

C'est un homme étrange que cet homme! Féroce et crapuleux, c'est à force de vices et de crimes qu'il a pris un impérieux et irrésistible ascendant sur une tourbe d'êtres dégradés et infâmes; jamais une pensée noble ou consolante; on dirait que c'est en riant, d'un rire satanique, qu'il creuse dans la fange pour voir jusqu'à quel point d'ignominie peut aller la dégradation humaine.

Cette vie, c'est sa vie apparente de chaque jour, sa vie physique, sa vie de brigand, de négrier, de pirate, d'assassin... sa vie qui le fera pendre.

Maintenant il rêve : l'esprit, l'âme a quitté son ignoble enveloppe... c'est son autre existence qui commence... son existence aussi à lui, belle, riante, parée, avec des fleurs et des femmes, des palais somptueux, des chants de gloire et d'amour, son existence à vous désespérer tous, oui, cent fois oui, car l'ivresse de l'opium l'élève à un degré de puissance inouïe. Les trésors du monde, le pouvoir des rois ne pourraient jamais, dans votre vie réelle, vous donner la millième partie des jouissances ineffables que goûte ce brigand en guenilles.

Et ce n'est pas une heure, un jour, une année... mais la moitié de sa vie qu'il passe dans cette sphère divine, où il

est presque dieu; quant à sa vie réelle, ce n'est pour lui, je l'ai dit, qu'un cauchemar qu'il pousse à l'horrible autant qu'il le peut; car, vus d'aussi haut, en présence de tels souvenirs... que sont les hommes? mon Dieu!... de la matière à contrastes, de la boue qu'on jette à côté d'un diamant pour en faire briller plus vives les étincelantes facettes...

Ainsi du moins pensait Brulart.

Tenez, suivez d'ailleurs le rêve qui répand sur ses traits cette incroyable expression de plaisir et d'extase.

SONGE

C'était une merveilleuse villa qui se mirait aux flots bleus de l'Adriatique, avec ses arbres verts, ses majestueuses colonnades et ses escaliers de marbre blanc, baignés par une mer indolente...

Une foule de gondoles aux riches dorures, recouvertes de tentes et de rideaux de pourpre, se balançaient amarrées aux dalles, et impatientes battaient l'eau de leurs deux grandes ailes satinées qui tenaient lieu de rames et de voiles.

On entendit une musique délicieuse... des sons vibrants et sonores comme ceux de l'harmonica... aériens comme ceux des harpes éoliennes.

Et puis de belles filles pâles, avec des yeux noirs, des cheveux noirs et un ineffable sourire sur leurs lèvres roses, se placèrent dans les barques en jouant d'une lyre d'ébène.

Et cette harmonie suave et mélancolique remplissait les yeux de larmes... de larmes douces comme celles qu'on répand à la vue d'un ami retrouvé.

Alors les gondoles s'animèrent, tendirent leurs ailes argentées à une brise... odorante, qui, traversant de vastes bois d'orangers et de jasmins, apportait une senteur délicieuse, et la petite flotte s'éloigna doucement.

A l'arrière de chaque gondole une place était réservée, et les jeunes filles y jetaient incessamment des fleurs qu'elles effeuillaient en chantant à voix basse je ne sais quelles mysté-

rieuses paroles dont la mélodie faisait pourtant battre le cœur.

Mais les gondoles frémirent de joie, agitèrent tout à coup leurs grandes ailes, et formant un demi-cercle, volèrent avec rapidité au-devant d'un petit esquif aux voiles blanches manœuvré par un seul homme.

Cet homme, c'était Brulart... mais beau, mais noble, mais paré...

D'un bond il fit disparaître son canot, sauta dans une des gondoles et regagna le palais de marbre, escorté par les filles pâles aux yeux noirs qui continuaient leurs chants d'une harmonie ravissante...

Et s'étendant avec délices sur les fleurs qu'elles avaient effeuillées, il attira une des jeunes femmes sur ses genoux :

— Oh! viens; que j'aime la douceur de ta voix, que j'aime ton sourire... Dénoue tes cheveux au vent... que je les sente caresser mon front... Donne... oh! donne un baiser de ta bouche amoureuse... j'en ai besoin, j'ai tant souffert! Oui, au lieu de vous, mes sœurs, j'ai vu en songe des êtres noirs et difformes! au lieu de notre beau lac limpide, de ses rivages fleuris... une mer triste et brumeuse, un ciel gris et sombre! puis un vaisseau sans pourpre, sans dorure et sans femmes... un homme qui se tordait sur des cadavres, en poussant des cris horribles... au lieu de cette mélodie, de ce langage pur et doux, j'ai entendu je ne sais quels éclats rauques et discordants!...

Et puis, horreur!... je me voyais, moi, couvert de haillons, me jetant çà et là au milieu de cette bizarre et étrange tourbe d'hommes affreux, parlant leur langue, riant de leur rire, tuant avec leur poignard... moi, moi, si noble et si fier...

Oh! quel rêve, quel rêve!... oublions-le... Oui... ces souvenirs déjà lointains s'effacent tout à fait... A moi, mes femmes! à moi, mes sœurs! franchissons ces degrés; entrons sous cette coupole étincelante de lumière... mettons-nous à cette table couverte de vermeil, de cristaux et de fleurs...

Tout disparaissait.

Et il se trouvait au milieu d'un immense jardin rempli d'arbres courbant sous le poids de leurs fruits.

Il avait bien soif... sa langue était sèche et rude, son gosier brûlant.

Il prit une orange couverte d'une peau vermeille et fine et tenta de la lui ôter...

Mais à chaque morceau d'écorce qu'il enlevait, l'orange saignait comme une blessure fraîche...

C'était du vrai sang, du sang noir, épais et chaud.

Il continua... ses mains étaient tout ensanglantées...

Il arracha le dernier lambeau...

Mais, à l'instant, il se sentit mordu au doigt, mordu avec rage, comme par une bouche humaine, comme par des dents aiguës, convulsivement serrées.

Et il se prit à fuir.

Et il secouait sa main toujours mordue par l'orange, qui, s'étant attachée à son doigt, le mâchait... le mâchait...

Et il sentait les dents froides, arrivant jusqu'à l'os, glisser et crier sur sa membrane luisante.

Et les dents firent rouler cet os entre elles comme entre deux lames de scie.

L'os se divisa...

Alors le contact des dents glaciales avec la moelle fit circuler un horrible frisson dans tous les membres de Brulart...

Et la moelle fut aussi divisée... comme l'os...

Alors il sentit l'impression fraîche et humide d'une bouche de femme effleurer ses lèvres brûlantes... et une voix bien connue murmurait à son oreille : — Ne crains rien, je veille sur toi... attends-moi...

Et tout disparut encore.

Alors il était dans une vaste chambre, toute tapissée de soie amarante brochée d'or, éclairée par l'invisible foyer d'une lumière égale et pure.

Au fond, se dressait un lit de bois de sandal, magnifiquement incrusté de nacre et d'ivoire, couvert d'une riche dentelle et entouré d'élégants rideaux rouges qui laissaient pénétrer dans l'alcôve une lueur faible, rose et mystérieuse.

Puis, de légers tourbillons d'une vapeur embaumée, s'échappant de riches cassolettes de bronze, adoucissaient le vif et brillant éclat de délicieuses peintures qu'ils semblaient voiler.

Et ces tableaux voluptueux faisaient battre les artères et porter le sang au visage...

On entendit marcher... et *lui* se cacha dans un petit réduit, proche de l'alcôve.

Mais de là il pouvait tout voir...

Elle entra suivie de ses femmes...

C'était peut-être une reine, car elle portait un éblouissant diadème sur son beau et noble front.

Et apercevant un lis qu'*il* avait posé sur sa toilette, elle sourit...

Mais bientôt, impatiente, emportée, elle gronda ses femmes, car chaque fleur, chaque diamant, chaque bijou, tombait avec une lenteur bien cruelle!...

Enfin sa lourde robe bleue, toute roide d'or et de pierreries, glissant à ses pieds, laissa nues ses épaules d'albâtre, larges et rondes, avec une petite fossette au milieu.

Et l'on vit son cou gracieux et cet endroit si blanc, si doux, où naît une chevelure brune, lisse et épaisse, élégamment relevée, peignée, lustrée...

Elle se retourna...

Sa figure d'un parfait ovale avait une expression rayonnante... ses grands yeux bleus étincelaient humides et brillants, sous des sourcils châtains, étroits et bien arqués, que ses désirs haletants fronçaient un peu...

Sa gorge bondissait d'une façon étrange et faisait craquer son corset.

Elle croisa sa jolie jambe sur son genou, et dénoua ou plutôt rompit avec violence les longs cordons de soie qui attachaient un petit soulier de satin.

Et puis enfin elle renvoya ses femmes; elle voulut, quel caprice! les suivre jusqu'au bout d'une galerie qui communiquait à son appartement.

Après avoir soigneusement fermé la porte de cette galerie, rapide comme un oiseau elle vola dans sa chambre.

— Oh! mon amour! mon seul amour! — murmura-t-elle en ombant dans ses bras, à lui qui, debout, la soutenait en sentant avec ivresse le contact électrique de ce corps, d'admirables proportions.

— Tiens, — disait-elle tout bas... — aujourd'hui... partout tes louanges, partout on disait ton nom, mon adoré; partout on disait ton courage, ton noble caractère, ta beauté... et heu-

reuse, fière, je me disais : Ce courage, ce noble cœur, cette beauté, tout est à moi... mon Arthur !

— Oh ! Marie... quel doux réveil !... n'ai-je pas rêvé, mon ange... que tu m'avais trahi... tué... que sais-je, moi ! Me pardonnes-tu, dis ?

— Non, non... tu mourras palpitant sous mes baisers, — dit-elle en bondissant comme une jeune panthère, et lui mordant les lèvres avec une amoureuse frénésie...

— Oh ! viens, viens, — dit-il, et l'on entendit crier les anneaux d'or des rideaux soyeux de l'alcôve...

— Mais, mille millions de tonnerres de diable ! — hurlait le Malais à la porte de la dunette, qu'il ébranlait de toutes ses forces, — il est donc mort !... Capitaine... c'est la goëlette qui est à poupe, et maître le Borgne qui dit que nous sommes chassés... Capitaine... capitaine !

Cet infernal bruit tira Brulart de son sommeil fantastique. — Déjà... — s'écria-t-il douloureusement (je le crois) en regardant à travers les joints de ses persiennes.

Et tout avait fui avec le réveil ; il ne restait qu'un vague et confus souvenir qui ne faisait que l'accabler davantage.

Le dieu retombait brigand.

Et, sans se donner la peine d'ouvrir sa porte verrouillée et fermée, d'un effroyable coup de tête il la défonça au moment où le Malais frappait encore ; celui-ci fut rouler à vingt pieds...

Fort heureusement, car Brulart l'eût tué.

Mais que devint le capitaine, lorsqu'il vit la goëlette en panne, et qu'il entendit le Borgne lui crier :

— Ah çà, vous êtes donc sourd, capitaine, voilà une heure que je m'égosille à vous héler ; nous sommes chassés, et par une frégate, je crois ; il n'y a pas à lanterner... je vais aller vous trouver, et nous causerons... vite... car elle a bonne brise, et c'est un vilain jeu à jouer... Tenez... voyez-vous ce signal qu'elle vient de faire encore !

— F..... — dit Brulart.

FIN DU LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

LA FRÉGATE

Vienge par mer al duc den k'il ara boen vent :
Tot sa navie amaint, si n'i demort noient.

ROBERT WACE, *Roman du Rou et des ducs de Normandie.*

— Mais, sacredieu ! c'est une horreur... — cria le premier lieutenant de la frégate qui devait intriguer si fortement le Borgne et Brulart.

— Le cœur me manque, et ma tante qui m'a défendu les émotions fortes, — dit d'une voix flûtée le commissaire du bord, petit jeune homme frisé, musqué, cambré, qui portait des gants, même à table...

— C'est à interrompre la digestion la mieux commencée, — soupira le docteur frais, vermeil, fort obèse, et gourmand comme une femme de quarante ans qui a deux amants ou plus...

— C'est à écarteler un brigand de cette espèce, si on le rencontre !... — reprit le lieutenant ; — mais voyons, ne crains rien... raconte-nous ça en détail... veux-tu *reboire*, mon garçon ?...

— Je n'y tiendrais pas... ce serait à m'évanouir... les jambes me flageolent déjà... heureusement j'ai mon vinaigre et mon éther... — s'écria le commissaire en se sauvant du *carré* de la frégate.

— Moi, je reste, — dit le docteur ; — maintenant que le coup est porté... je n'en digérerai ni plus ni moins... je ne vous quitte pas, mon cher Pleyston... — ajouta-t-il en serrant le bras du lieutenant avec cordialité...

— Voyons maintenant... parle, — reprit celui-ci ; il s'adressait en français à un homme pâle, décharné, qui tremblait encore de frayeur et de froid.

C'était le Grand-Sec, que *le Cambrian*, frégate anglaise de quarante-quatre, avait rencontré sur la cage à poules, avec les deux négresses mortes, et que l'on avait humainement recueilli à bord le lendemain de son accident.

Il était temps, je vous assure.

La scène se passait dans le *carré* ou *grande chambre* du bâtiment, et les interlocuteurs étaient, comme nous l'avons dit, le docteur et le *lieutenant en pied* de la frégate.

Le Grand-Sec reprit la parole en regardant toujours autour de lui d'un air effaré...

— Oui, mon lieutenant, voici la chose... Pour lors, il a volé le négrier, pris les nègres, le navire, a troqué le capitaine et l'équipage pour des noirs, et pour lors, finalement, l'a laissé dans une *patrie* ousqu'on l'a dévoré lui et ses matelots... avec leurs pantalons, leurs souliers, leurs vestes, et tout; car ces gens-là est trop sauvage pour les avoir épluchés...

— Et ça devait être d'un dur... — fit le médecin.

— Taisez-vous donc, docteur... — reprit le lieutenant; — continue, mon garçon...

— Pour lors, mon lieutenant, voilà que quand nous avons fait la chose de prendre le brick, notre capitaine à nous y porte son bazar et s'y installe... bon... pour lors, voilà qu'un jour, on fait monter les noirauds pour chiquer leur *ration d'air et de soleil*... bon... pour lors voilà que lorsque les femelles s'affalent en bas pour rallier leur coucher... c'était, mon lieutenant, l'histoire de rire... pour lors j'en arrête une par les cheveux et je l'embrasse... bon... je la réembrasse... bon... mais pour lors, voilà le... capit... aine, — Grand-Sec tremblait encore à ce souvenir, et ses dents s'entre-choquaient, — voilà... le capit... aine... qui... me... voit... et comme... il... l'avait... dé... fendu, il me fait mettre à cheval sur une barre de cabestan avec des pierriers à chaque jambe... et puis après... amarrer sur une cage à poules avec les... deux...

Ici le pauvre garçon ne put continuer, et perdit connaissance.

— Allons, allons, docteur... à votre pharmacie.

— Faites-le coucher; c'est moral, purement moral : de l'eau de fleur d'orange, des calmants...

— Je vous le laisse, mon ami, — dit le lieutenant, — je

monte chez le *pacha*[1] pour causer de tout cela avec lui...

Arrivé dans la batterie, le lieutenant Pleyston se dirigea vers l'arrière, dit deux mots à un factionnaire qui montait la garde près la porte de l'appartement du commandant, et entra.

Comme à bord de toutes les frégates, il traversa la salle du conseil, laissa la chambre à coucher à droite, l'office à gauche, et arriva dans la galerie ou salon situé sous le couronnement.

Là, se trouvait le commandant, sir Edward Burnett.

Cette galerie avait tout à la fois l'air d'une bibliothèque et d'un musée, partout des peintures, des livres, des cartes, enfin un asile de savant et d'artiste. Couché sur un moelleux sofa, un jeune homme de trente ans, vêtu d'un élégant uniforme brodé... feuilletait un volume de Shakspeare... autour de lui, sur son tapis de Perse, étaient ouverts çà et là d'autres livres, Volney, Sterne, Swift, Montesquieu, Corneille, Moore, Byron, etc... et on voyait que le lecteur avait butiné çà et là une pensée, une idée, une anecdote... agissant en véritable épicurien qui goûte de tout avec choix et friandise.

Quand le lieutenant entra, sir Burnett leva la tête, et l'on vit une charmante figure de brillant et fashionable officier...

— Ah !... bonjour, mon cher Pleyston, — dit-il en se levant et tendant la main à son second avec la plus exquise politesse; — eh bien... quelles nouvelles ?... asseyez-vous là... prenez donc un verre de madère avec moi...

Il sonna, son valet de chambre servit et se retira.

— Toujours du madère, commandant, et pour moi seul, car vous ne buvez que de l'eau... jamais de pipe... jamais une pauvre chique... — ajouta Pleyston en dissimulant la sienne.

— Mais vous voyez que j'ai du vin, mon bon lieutenant; et quant au tabac... j'en possède aussi de parfait...

— Pour nous autres... comme le madère...

— Ne parlons plus de ça, qu'avons-nous de nouveau ?...

— Commandant, il y a de nouveau que ce malheureux que l'on a repêché, confirme tout ce qu'il nous avait d'abord dit...

— C'est inconcevable... c'est d'une cruauté inouïe... Mais quelle route suit ce forban ?...

[1] On appelle ainsi le commandant en style familier.

— Il fait voile pour la Jamaïque, commandant...

— Nous devons le rencontrer en courant la même bordée; faites, je vous prie, gréer les bonnettes, couvrez la frégate de toile... il est possible que nous l'atteignions avant la nuit... nous ferons alors une bonne et prompte justice de ce misérable... Rien de plus... Pleyston?

— Non, commandant...

— Oh! quel ennuyeux métier! chasser des négriers, c'est à périr de monotonie...

— Ah! commandant, pardieu, vous aimeriez mieux retourner dans votre Londres... aux courses de New-Markett... Dame... riche et jeune... joli garçon... le câble file sans qu'on y regarde...

— Non, non, mon cher lieutenant, j'aimerais mieux une bonne campagne de guerre...

— Vous êtes payé pour cela... à trente ans deux combats, cinq blessures, et capitaine de frégate... ça donne envie...

— Non, mon ami, cela donne des regrets, surtout quand on voit des vétérans comme vous rester aussi longtemps dans les bas grades... mais vous savez que je me suis chargé de vous faire rendre justice, et...

Un nouveau personnage entra bruyamment... figure commune, quarante ans, grand, gros, lourd, l'air niais et brutal.

C'était un de ces officiers sans mérite qui, ayant langui dans les emplois inférieurs à cause de leur stupide ignorance, nourrissent une haine d'instinct et d'envie contre tout ce qui est jeune et d'une portée supérieure; le grand refrain de cette espèce est celui-ci : « Je suis vieux, donc j'ai des droits. » Quant au mérite, à la capacité, aux services rendus, on n'en parle pas.

— Je crois, — dit le nouveau venu, presque sans saluer son supérieur, — je crois qu'on voit les deux navires que vous avez fait chasser depuis ce matin, mais la nuit viendra avant qu'on ait pu les rallier... aussi, cordieu! c'est votre faute, commandant.

— Vous oubliez, monsieur, que le temps était trop forcé pour nous permettre de faire plus de voile...

— Non... on pouvait faire plus de voile; d'ailleurs, c'est mon

opinion, et les opinions sont libres... nous ne sommes pas des esclaves; des anciens comme nous peuvent dire ce qu'ils pensent... et leur opinion...

— C'est un droit que je ne vous conteste pas, monsieur, je reçois avec reconnaissance les conseils de gens expérimentés, mais j'ai agi comme je croyais devoir agir, et je viens de donner l'ordre au lieutenant en pied de gréer les bonnettes.

— C'est trop tard; je puis bien trouver que c'est trop tard, c'est mon opinion.

— Monsieur Jacquey, — reprit le commandant avec un mouvement d'impatience, — depuis quelque temps vous prenez avec moi de singulières licences; je suis seul chef ici, j'agis comme bon me semble, monsieur, et je vous engage à y songer.

— Commandant, — dit Pleyston tout bas, — vous savez qu'il est bourru et bête comme un âne.

— Mon cher lieutenant, veuillez, je vous prie, faire exécuter mes ordres, — dit le commandant.

Pleyston sortit.

— Monsieur Jacquey, vous avez de l'humeur; il est pénible, je le conçois, à votre âge, de n'occuper qu'un grade inférieur... mais vos camarades... Pleyston lui-même... un officier rempli de mérite.

— C'est un brosseur, vous dites cela parce qu'il vous flatte...

— Vous me manquez en parlant ainsi d'un officier qui m'approche, monsieur.

— Je suis fâché, c'est mon opinion... je suis un ancien... un franc marin... et je dis ce que je pense.

— On peut, monsieur, être à la fois ancien marin et calomniateur en accusant à faux un brave et loyal camarade... J'en suis fâché, mais vous m'obligez à vous infliger une punition : vous garderez les arrêts huit jours, monsieur.

— Mille tempêtes! être puni par un enfant... par un mousse...

Le commandant pâlit, ses lèvres se contractèrent, mais il répondit avec le plus grand calme :

— Monsieur, vous perdez la tête, vous oubliez que chacun de mes grades a été acheté par une blessure ou une action

qu'on a bien voulu remarquer... ne me faites donc pas rougir, en m'obligeant à parler ainsi de moi... Vous n'êtes pas généreux, monsieur, vous savez que le temps, le lieu et ma position ne me permettent pas de répondre à votre injure; mais comme avant tout je suis commandant de cette frégate, vous garderez les arrêts forcés pendant un mois, monsieur, et je suis indulgent; car vous m'avez injurié chez moi, et je pouvais vous faire passer à un conseil. Je désire être seul, monsieur.

Et le commandant se remit froidement à lire.

— Mais tonnerre de...

— Monsieur, — dit le jeune officier en se levant, — je serais désolé de finir par appeler le capitaine d'armes...

Et le lieutenant Jacquey, vaincu par cette fermeté, sortit en maugréant.

— Je suis fâché de tout ça, — dit sir Edward, — mais parce qu'ils sont vieux et ignorants... il faudrait tout leur passer, c'est impossible...

Les ordres furent exécutés; et les bonnettes donnant une nouvelle vitesse au *Cambrian*, cette belle frégate ne se trouvait guère qu'à douze milles du brick et de la goëlette de Brulart, au coucher du soleil.

Tout l'état-major était monté sur le pont, attiré par la curiosité; car l'histoire du Grand-Sec s'était répandue, et l'on attendait avec une incroyable impatience le moment ou l'on s'emparerait de ces deux navires, et de l'infâme Brulart surtout.

Pourtant l'équipage ne montrait pas la même horreur que les officiers pour ces méfaits, et les marins du *Cambrian* parlaient de Brulart comme les femmes parlent de ce qu'on appelle vulgairement *les mauvais sujets*.

— C'est ça un crâne négociant, — disait l'un, — quel toupet!...

— C'est égal, — reprenait un autre, — il doit être *chenu;* c'est pas un combat ou une tempête qui lui ferait cligner l'œil à celui-là...

— Enfin, on le pendrait que ça serait bien juste... mais tout de même ça me pincerait le ventre... parce qu'après tout on regrette toujours un brave... — disait un troisième.

Quand le soleil fut couché, on continua d'observer *la Cathe-*

rine et *la Hyène* au moyen de longues-vues de nuit qui p
mettaient de suivre leurs manœuvres...

— Allons-nous souper, Pleyston? — disait le docteur, —
un appétit de vautour... Nous avons, entre autres choses,
endaubage d'Appert, des perdreaux farcis... qui ont une min
une mine... à en devenir amoureux... à se mettre à gen
devant, à ne les manger que respectueusement découver
tête nue...

— Ah... vieux... vieux docteur, va... tu prends pour toi t
les appétits que tu défends à tes malades! Quel coffre! c
une vraie cale aux vivres! Allons, commissaire, allons don
que faites-vous là?

— Ce que je fais?... mon Dieu, je tâche de voir ces d
infâmes bâtiments; il n'y a aucun danger, n'est-ce pas, l
tenant? quelle figure ils doivent avoir!... Dieu! si ma t
savait à quoi l'on m'expose...

— Ah! est-il drôle, le commissaire, avec sa tante! Tene
vous devriez mettre une cornette et du rouge... et vous lui r
sembleriez à votre tante; soyez donc homme, cordieu! m
vous ne savez donc pas qu'une fois les navires amarinés, c
vous qui serez chargé d'aller à bord faire l'inventaire des nè
et des pirates?

— Dieu du ciel!... à bord... mais ce doit être infect... No
non, je n'irai pas... pour attraper une bonne maladie... l
tante m'a bien dit d'être prudent!

— Pleyston... tu te feras tuer, — disait le docteur à mo
descendu, et dont on ne voyait plus que la joyeuse figure
rayonnait au-dessus du grand panneau... — à ton premier c
de grog... je te soignerai...

— Je te suis, vieux... Allons, madame, voulez-vous ma ma
— dit le lieutenant d'un air goguenard au commissaire.

— Monsieur, toujours route à l'ouest-nord-ouest, et ave
tissez-moi dès que nous serons à portée de canon de ces pirate
— dit le commandant à l'officier de quart en rentrant chez l

CHAPITRE II

UNE RUSE

Gueule Dieu! c'est lui qui nous pousse céans, et il nous plante là au milieu de la besogne!

VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris.*

Oh! oh! le rusé compère... voilà de quoi nous faire rire le soir à la veillée.

BURLE, *la Femme folle.*

Le matin, sur les quatre heures, la frégate était au plus à un mille de *la Catherine* et de *la Hyène;* mais ses grandes voiles blanches et ses feux qui étincelaient au milieu d'une de ces nuits des tropiques si claires et si transparentes, avaient merveilleusement aidé le Borgne à découvrir l'ennemi qui le poursuivait.

Les deux navires de Brulart venaient de mettre en panne, et le Borgne s'était rendu à bord du brick.

Lui, Brulart et le Malais tenaient conseil sur l'arrière de la lunette.

— Il n'y a qu'une chose à faire, — disait le Borgne... — c'est de filer...

— Filons... — répéta le Malais.

— Anes, chiens, que vous êtes! — cria Brulart, — la frégate vous laissera faire, n'est-ce pas? car elle m'a l'air de marcher comme une autruche. Ce n'est pas ça... réponds, le Borgne, combien peut-il tenir de noirs... en plus dans la goëlette?

— Mais, en les serrant un peu... trente...

— Pas plus?...

— Non, car ils n'auraient pas même leurs coudées franches, faudra les arrimer de côté...

— Mettons quarante; ils ne sont pas ici au bal pour faire les beaux bras et les jolis cœurs.

— Alors mettons cinquante, — dit le Borgne.

— Bon... cinquante... que tu vas choisir ici, parmi l grands Namaquois; tu les amarreras d'un côté et les peti Namaquois de l'autre, pour qu'ils ne se dévorent pas... t m'entends?

— Oui, capitaine.

— Pendant ce temps-là, toi, le Malais, tu prendras tout qui nous reste de poudre à bord de la goëlette, moins un bar et tu l'apporteras ici... tu m'entends?...

— Oui, capitaine.

— Et dépêchons, car je vous cognerai si dans une dem heure tout n'est pas paré...

Le Borgne descendit dans le faux-pont du brick, choisit peu près cinquante nègres ou négresses, y compris Atar-Gull. doubla leurs fers et les fit embarquer à mesure par section dix, dans un canot qui les transportait à bord de la goëlett là, on les déposait provisoirement sur le pont... bien et dûmen enchaînés.

De son côté, le Malais ouvrit la soute aux poudres de l *Hyène*, fort honnêtement garnie, et fit apporter sur le pont d *la Catherine* environ trois cents kilogrammes de poudre ren fermée dans de petits barils.

Pendant ce temps, Brulart fixait son regard pénétrant, qu semblait percer l'obscurité de la nuit, sur la frégate, qu avançait toujours... et à une lueur qui éclata tout à coup (c'était sans doute un signal), il put juger sûrement de l distance qui le séparait d'elle...

— Sacré mille tonnerres de diable! — cria-t-il... — c'e juste ce qu'il nous reste de temps pour prendre de l'air... l Borgne... le Borgne... ici, chien, ici...

Le Borgne accourut...

— Fais embarquer tout l'équipage à bord de la goëlette, compris les noirs.

— Les noirs y sont déjà...

— Bien... tu resteras ici seul avec moi et le Malais...

Le Borgne frémit...

— Et dis à un vieux matelot de tout parer pour prendre l large sitôt que nous retournerons à bord de *la Hyène*.

Ces ordres furent exécutés avec une merveilleuse rapidité, ce

au bout d'un quart d'heure, Brulart, le Borgne et le Malais restaient seuls sur le pont de *la Catherine* qui se balançait silencieuse sur l'Océan...

La Hyène, aussi toujours en panne, n'attendait que la présence de Brulart et de ses deux acolytes pour mettre à la voile.

Le Borgne et le Malais échangeaient de fréquents regards et des mouvements d'yeux expressifs en considérant Brulart, qui, appuyé sur son gros bâton, semblait méditer profondément.

Cet infernal trio avait une singulière expression, éclairé à moitié par la clarté du fanal que Cartahut balançait machinalement.

La figure de Brulart, reflétée au plafond par cette lumière rougeâtre, avait une horrible expression de méchanceté; on voyait aux rides qui, se croisant dans tous les sens sur son large front, s'effaçaient, allaient et revenaient, qu'il était sous l'influence d'une idée fixe, cherhant sans doute la solution d'un projet quelconque...

Enfin... frappant un grand coup de bâton sur le dos de Cartahut, il s'écria joyeux et triomphant :

— J'y suis... j'y suis. Ah! dame frégate, tu veux manger dans ma gamelle... eh bien! tu vas goûter de ma soupe... Et vous autres, — dit-il au Borgne et au Malais, qui causaient à voix basse de je ne sais quel meurtre ou quel vol, — vous autres, imitez-moi... prenez des haches... mais d'abord descendons ces barils de poudre dans le faux-pont...

Ce qui fut fait... puis ils enlevèrent avec précaution le dessus de chaque baril de poudre...

Puis ils agglomérèrent ces barils en les entourant de trois ou quatre tours de câbles et de chaînes... afin de les faire éclater avec une incroyable violence.

Puis Brulart mit au-dessus d'un des barils un pistolet armé et chargé, dont le canon plongeait dans la poudre.

Puis il attacha une longue corde à la détente de ce pistolet.

Pendant cette délicate opération, ses deux confrères se regardaient en frissonnant, il fallait un geste, un rien pour les faire sauter. Mais Brulart avait tant de sang-froid et d'adresse!...

— Montons là-haut, — reprit-il en emportant le bout de la

grande corne qui répondait au pistolet, — et toi, Cartahut, tu resteras ici...

Le malheureux mousse jeta un cri d'effroi.

— Allons, — dit Brulart, — non, je ne t'y laisserai pas tout a fait, seulement ferme et calfate bien l'entrée du petit panneau... Nous allons t'attendre sur le pont... — et il poussait du coude ses acolytes comme pour les prévenir d'une intention plaisante...

J'oubliais de dire qu'il restait une ou deux douzaines de nègres dans le faux-pont, de ceux que le Borgne n'avait pas désignés comme devant aller à bord de la goëlette...

Cartahut ferma, verrouilla le petit panneau, et sortit par le grand...

— Alors Brulart, avant de recouvrir cette ouverture avec la planche carrée destinée à cet effet, attacha au-dessous de cette planche, du côté qui donnait dans le faux-pont, attacha, dis-je, la corde qui répondait à son pétard, et replaça ce couvercle sur le panneau à demi ouvert.

— Comprenez-vous ? — dit-il aux deux autres, qui suivaient ses mouvements avec une impatiente curiosité.

— Non... capitaine...

— Vous êtes des bêtes... je... Mais nous causerons de ça à bord de *la Hyène;* toi, le Borgne, laisse le brick amuré comme il l'est, laisse-le en panne, et suis-moi.

Or, tous trois descendirent dans la yole amarrée aux flancs du brick, suivis de Cartahut, qui l'avait échappé belle.. ma foi; et, le Malais et le Borgne ramant avec ardeur, ils atteignirent *la Hyène* en un instant...

A peine Brulart fut-il sur le pont que, de sa grosse et tonnante voix, il cria :

— Brassez bâbord, laissez arriver vent arrière, larguez toutes les voiles, toutes, à chavirer s'il le faut... mais filons vite, car la camarade... nous apprête une chasse.

Et, la nuit devenant plus claire, il montrait la frégate qui était à deux ou trois portées de canon...

La Hyène sentit bientôt cette augmentation de voiles, et vola avec une inconcevable rapidité sur la surface de la mer, favorisée par une bonne brise...

— Eh bien... vous abandonnez donc le brick, capitaine? — crièrent le Borgne et le Malais.

— Je le crois bien... mais voici la chose : Comme vous voyez, il reste en panne dans l'aire de vent de la frégate; nous sommes deux navires, elle est seule, il faut choisir; elle pique d'abord droit au cul lourd, au bâtiment en panne, on ne se défie pas de ça, un vrai bateau marchand; elle s'approche à petite portée de voix... et se met à héler... pas un mot de réponse; embêtée de ça, elle envoie du monde à bord, on monte... — personne... — on va au petit panneau... fermé, verrouillé; on va au grand... Bon! — font-ils; il est à moitié ouvert, ils veulent l'ouvrir tout à fait, la corde roidit, la détente part... et allez donc! six cents livres de poudre en feu. Avis aux amateurs!

— Quel homme! — se dirent des yeux le Borgne et le Malais...

— Vous voyez la chose : le brûlot éclate, désempare la frégate ou à peu près, lui tue un monde fou; si proche, c'est une bénédiction! elle ne pense pas à nous poursuivre; nous profitons de ça pour filer, et dans deux jours nous sommes à la Jamaïque... à boire...

Et il se dit en lui-même : *Quel vilain rêve!*

Le pont de *la Hyène* offrait un singulier spectacle : encombré de nègres et de matelots, chargé de plus du double de monde qu'il n'en pouvait contenir; vrai, c'était à faire pitié que de voir ces noirs, enchaînés, battus, foulés aux pieds pendant les manœuvres, ne sachant où se mettre et roués de coups par les marins.

— Avant qu'il soit dix minutes, — murmura Brulart, — vous verrez l'effet de ma mécanique.

A peine achevait-il ces mots qu'une immense clarté illumina le ciel et l'Océan, une énorme colonne de fumée blanche et compacte se déroula en larges volutes, et la goëlette trembla dans sa membrure au bruit d'une épouvantable détonation.

... C'était cette pauvre *Catherine* qui sautait en l'air en couvrant sans doute la frégate *le Cambrian* de ses débris enflammés, tuant peut-être son jeune et brave commandant, son bon et gourmand docteur, son petit commissaire malgré sa tante... que sais-je, moi?

Pauvre *Catherine,* adieu ! laissez-moi lui donner un regret!

Adieu, c'en est donc fait; aussi bien tu devais suivre la destinée de ton capitaine, du bon et digne Benoît, car sans lui que serais-tu devenu, pauvre cher brick?... quelque infâme bâtiment pirate... toi, accoutumée aux jurons si chastes, si candides de Claude-Borromée-Martial, tu aurais peut-être retenti d'ignobles et crapuleux blasphèmes ! d'infâmes orgies eussent souillé la blancheur virginale de ton plancher, tes mâts en auraient frémi d'indignation, et, au lieu de voir pendre à tes jolies vergues luisantes l'habit et le pantalon de ton bon capitaine, qui soignait si bien sa modeste garde-robe, on les aurait peut-être vues fléchir, ces jolies vergues, sous les balancements de cadavres pendus çà et là.

Ainsi, repose en paix, *Catherine,* tu as trouvé un tombeau digne de toi; mieux vaut cent fois pour tombe la profondeur transparente de l'Océan que les lourds et chauds estomacs des petits Namaquois...

Et certes, Benoît le dirait, s'il vivait, s'il n'avait pas été digéré, le pauvre homme...

Adieu donc encore... adieu, *Catherine...* que les vagues te soient légères...

. . . . . .

On ne peut se faire une idée du transport, du délire que cet événement excita à bord de *la Hyène :* c'étaient des cris, des battements de mains à la faire sombrer; Brulart surtout ne se possédait pas de joie; il sautait, gambadait, tonnait, ravi de voir la réussite de sa *ruse...*

Au lever du soleil il avait perdu la frégate de vue.

Le surlendemain, sur les quatre heures du soir, il débarquait ses nègres à la Jamaïque, près de l'anse Carbet... sur l'habitation de M. Wil, brave colon, une de ses plus anciennes pratiques.

Par exemple, sur les noirs sauvés du brick, il n'en restait que dix-sept et Atar-Gull. La cargaison de la goëlette avait moins souffert, il en restait les deux tiers; somme toute : — il jouissait de quarante-sept nègres ou négresses, qu'il vendit, l'un dans l'autre, quinze cents francs pièce, c'était donné...

Tom Wil le paya comptant, mais il l'engagea à ne pas

faire un long séjour dans la colonie, par mesure de prudence...

Brulart goûta d'autant plus cet avis qu'il se souvenait de l'espièglerie faite à la frégate; or, il mit bientôt à la voile pour Saint-Thomas, en se proposant de renouveler *sa tontine* s'il en trouvait l'occasion, car Tom Wil lui avait appris que, comptant marier sa fille, il faudrait alors monter l'atelier qu'il lui donnait en dot, et que lui, Brulart, étant raisonnable, il voulait le charger de cette fourniture.

Brulart partit donc, et de quelque temps on n'en entendit plus parler.

CHAPITRE III

LE COLON

Sucre, café, coton, indigo, rhum, tafia, — Exportation : 000,000,000. — Frais bruts : 0,000,000,000. — Gain : 00,000.

B. Poivre, *Économie politique.*

C'est qu'il y a certains personnages dont on s'est fait une habitude de rire, et qu'on ne plaint de rien.

Diderot, *Romans.*

C'était un digne et honnête homme que ce bon M. Wil, un des plus riches colons de la Jamaïque; il était riche, puisque ses plantations s'étendaient depuis la pointe de l'Acona jusqu'au Carbet; il était bon, car ses voisins le taxaient de faiblesse envers ses noirs.

Le fait est que M. Wil recevait *le Times;* aussi l'esprit négrophile de cette feuille avait-il développé en lui des sentiments de philanthropie qui seraient peut-être restés enfouis au fond de son cœur si leur germe n'avait été fécondé par la lecture de cette estimable feuille, lecture que le colon comparait poétiquement à la bienfaisante rosée qui fait poindre et éclore les cannes à sucre, car le colon avait quelques lettres, et lisait bien autre chose que le *code noir* ou *la mercuriale* de la Jamaïque.

Or, un matin, environ deux mois après la visite de Brulart, M. Wil fut inspecter sa sucrerie de l'anse aux Bananiers, dont les ateliers étaient presque tous montés avec les noirs de feu le capitaine Benoît. Grands et petits Namaquois y vivaient en bonne intelligence, *la rigoise* du commandeur ayant éteint toutes les haines, nivelé tous les caractères.

M. Wil partit donc un matin; devant lui deux nègres armés de coutelas marchaient pieds nus; ces fidèles serviteurs, couverts de simples caleçons de toile, devaient, en abattant des haziers épineux, frayer un chemin plus facile à la mule de leur maître, écarter les ronces qui l'auraient blessée, et surtout détruire les reptiles, si nombreux dans cette partie de la colonie, qui pouvaient piquer mortellement cette belle bête, que M. Wil n'eût pas donnée pour trois cents gourdes, tant elle avait de bonnes et franches allures.

On arriva. Le commandeur de l'habitation fouettait un nègre, attaché à un poteau.

— Holà! Tomy, — dit M. Wil, — qu'a fait cet esclave?

— Maître, il arrive de la geôle, il s'était enfui *marron* [1]. Son *droit* est de cinquante coups de fouet; mais, comme vous avez été assez bon pour réduire toutes les peines de moitié, ça ne nous fait que vingt-cinq, et je suis au douzième...

— Continue... — dit le Titus, et il s'en fut aux acclamations de ses nègres, réellement fiers d'avoir un si doux maître.

Il entra dans le moulin à sucre : cette machine se compose de deux énormes cylindres de pierre, qui tournent sur leur axe, en laissant entre eux deux un étroit intervalle, dans lequel on introduit des bottes de cannes à sucre, que l'on avance à mesure que le mouvement de rotation les attire et les broie...

Comme le colon marchait sur des feuilles de palmier, dont on avait jonché le sol, il ne fut point entendu d'une jeune négresse qui présentait des cannes au moulin.

Mais ce n'était pas le moulin que regardait la pauvre fille! Ses yeux étaient tournés vers un jeune, beau grand nègre...

[1] On appelle nègres marrons ceux qui se sauvent des habitations pour se cacher dans les bois.

aux yeux vifs, aux dents blanches... à la peau noire et luisante...

Or, Atar-Gull, car c'était lui, s'approchait quelquefois pour effleurer les lèvres merveilles de la négresse; mais elle baissait la tête, et la bouche de son amant ne rencontrait que ses cheveux longs et doux.

Alors elle riait aux éclats, la pauvre fille... et les deux cylindres attiraient toujours les bottes de cannes, et elle, suivant leur mouvement, approchait de la meule sans y penser, occupée qu'elle était des tendres propos de son amant...

Le père Wil voyait tout cela et se mourait d'envie de châtier un peu ces fainéants; mais il contint sa colère...

— Narina, — disait Atar-Gull dans sa belle langue cafre, si suave, si expressive, — Narina, tu me refuses un baiser, et pourtant je t'ai fait de beaux colliers avec les graines rouges du caïtier; pour toi, j'ai souvent surpris l'anoli aux écailles bleues et dorées, je t'ai donné un madras qui eût fait envie à la plus belle mulâtresse de la Basse-Terre; vingt fois j'ai porté tes fardeaux; ces cicatrices profondes prouvent que j'ai reçu pour toi la punition que tu méritais, quand tu laissas échapper le ramier favori du maître... et pour tout cela un baiser... un seul...

Narina n'était pas ingrate, non; aussi elle avançait en souriant ses lèvres de corail... lorsqu'elle poussa un cri horrible, un cri qui fit retourner le colon, car il cherchait déjà le commandeur pour livrer à son fouet la négresse indolente et rieuse.

Toute à son amour, avançant toujours machinalement sa main vers le moulin, la malheureuse ne s'était pas aperçue qu'il ne restait plus de cannes à moudre, et, au moment où Atar-Gull l'embrassait... elle engageait sa main entre les deux cylindres, qui, continuant leur mouvement d'attraction, l'eurent bientôt écrasée; l'avant-bras suivait la main, lorsque le nègre sauta sur la hache de salut [1], et d'un coup sépara le bras de l'avant-bras, qui disparut broyé entre les deux meules..

[1] Une hache attachée dans chaque moulin est destinée à remédier ainsi à ces accidents qui arrivent fréquemment.

Le commandeur accourut aux cris du bonhomme Wil et à ceux des noirs...

On transporta Narina à l'infirmerie, où elle fut parfaitement soignée.

Avec un maître moins humain que le colon, elle eût reçu une vigoureuse correction à sa convalescence, car enfin elle ne perdait à tout cela qu'un bras, le propriétaire y perdait au moins cent gourdes...

— Que décidez-vous de ce gaillard? — demanda le commandeur, — il mérite quelque chose pour avoir retardé la fabrication et *détérioré* une de vos esclaves.

— Sa conduite?

— Pour ce qui est de cela, monsieur Wil, excellente; travailleur comme un bison, un peu taciturne, mais doux comme un agneau, pas plus de fiel qu'un pigeon...

— Vraiment! pardieu, alors je l'emmène avec moi... justement cet animal de Cham, à qui j'ai donné la direction de mes chiens, se néglige de jour en jour... je te l'enverrai pour remplacer celui-ci à l'atelier... Parle-t-il un peu anglais?

— Quelques mots de patois, mais il entend très-bien les signes.

— Allons, c'est dit, je le prends... mais avant, pour ne pas encourager de telles dégradations, fais-lui administrer quelque chose... un rien... pour l'exemple, et fais vite... car ma femme et Jenny m'attendent pour déjeuner, et je veux rentrer avant la chaleur...

— Alors, monsieur Wil, la douzaine...

— Comment! la douzaine?

— Oui, monsieur, — répondit le commandeur en agitant son fouet...

— Ah!... je n'y étais, ma foi, pas du tout; oui, oui, la douzaine... et envoie-le-moi tout de suite...

Atar-Gull fut donc attaché et fouetté.

Son calme, son sourire doux ne l'abandonnèrent pas un instant; pas une plainte, pas un gémissement, c'était plutôt avec une expression de joie et de contentement qu'il recevait les coups...

Et au fait, le pauvre garçon, tout le servait à souhait;

depuis une certaine aventure, il n'avait eu qu'un but, celui de se rapprocher de M. Wil, d'être autant que possible admis dans son intérieur; car il vivait maintenant de deux haines bien distinctes : — Brulart et le colon.

Et encore la haine qu'il portait à Brulart était-elle pâle et froide auprès de celle qu'il avait vouée au bonhomme Wil.

Aussi sa conduite sage, laborieuse, réglée, soumise, portait déjà son fruit; car, avant la correction, et comme pour la lui faire endurer plus patiemment, le commandeur lui avait expliqué qu'il allait suivre le colon, et que c'était à sa bonne conduite qu'il devait cette faveur inespérée.

Comment, après cela, n'eût-il pas béni cent fois les coups! n'eût-il pas baisé les lanières qui le déchiraient!

Quand on eut fini, Atar-Gull fit un paquet du peu qu'il possédait, et courut tenir l'étrier de M. Wil, qui, flatté de son activité et de son peu de rancune, lui tapa légèrement la joue d'un air riant et paternel.

Atar-Gull partit sans même voir Narina; il s'agissait bien d'amour vraiment...

Qu'est-ce que l'amour, dites-moi, en présence d'une bonne haine africaine, profonde et vivace?

Quand le colon arriva près du Carbet, le soleil était fort ardent; aussi commençait-il à regretter son grand parasol, et à se tourmenter sur sa mule, lorsqu'une voix bien connue le fit tressaillir...

Il parcourait une longue avenue d'épais tamarins, entourés de lianes et de haziers, lorsque d'un des côtés accourut, toute gaie, toute palpitante, toute rose, une ravissante jeune fille...

C'était Jenny...

Et puis derrière elle, un beau jeune homme qui portait le parasol tant désiré... et donnait le bras à une femme à cheveux gris, un peu courbée...

C'était Théodrick et madame Wil...

— Prends garde, prends garde, ma Jenny, — dit le colon... — tu vas faire écraser tes petits pieds par la *biche* — (c'était le nom de sa mule).

Et, au fait, la jeune folle se précipitait sur la main de son père, qu'elle baisait avec tendresse, sans craindre les atteintes

de la *biche;* et comme son grand chapeau de paille tomba, ses jolis yeux disparurent presque sous ses beaux cheveux blonds tout bouclés...

— Pauvre père, — dit-elle en attachant sur le colon un regard tendre et inquiet, — comme il a chaud... et nous avions oublié ce parasol... c'est de la faute de Théodrick aussi...

— Ah!... Jenny... tu vas gronder ton Théodrick...

Madame Wil approcha...

— Eh bien, mon ami, tu dois être fatigué...

— Voulez-vous descendre de mule, monsieur Wil? — demanda Théodrick avec intérêt.

— Non, mes enfants, non, je me trouve très-bien... quelle est la fatigue qui ne s'oublierait pas avec une réception aussi cordiale!... pourtant j'aime mieux finir la route à pied... avec vous...

Et le colon descendit de sa monture, la flatta un peu de sa grosse main, et la remit à un des nègres qui l'avaient suivi...

— Quel est ce nouveau venu? — demanda madame Wil en montrant Atar-Gull.

— Un diamant... un vrai diamant, à ce que m'a assuré Jacob... je vais lui donner la place de ce paresseux de Cham[1]...

— Tu es bien sûr au moins de cet esclave, mon ami?...

— Tu sais que Jacob s'y connaît... Allons, allons, marchons vite, je me sens en appétit...

— Vous aurez de quoi le satisfaire, monsieur, — dit d'un air sérieusement comique madame Wil, — je crois que Tony s'est surpassé... vous avez des langoustes au piment, un chou-palmiste au coulis, des...

— Tais-toi, tais-toi, ne me dis pas; madame Wil, tu m'ôtes la surprise... Mais vois donc Jenny et Théodrick! chers enfants... ils sont bien faits l'un pour l'autre... qu'ils sont beaux! regarde donc cette taille, hein... ma Jenny n'est-elle pas une des plus jolies filles de la Jamaïque?...

[1] On ne doit pas s'étonner de voir des nègres porter des noms bibliques ou mythologiques. — Sitôt qu'une *fournée* de nègres arrive dans la colonie, on les baptise; ainsi tous les noirs d'une habitation ont des noms tels que Job, Cham, Japhet, etc. — Ceux d'une autre portent ceux d'Apollon, de Mars, de Vulcain, etc., etc., selon le caprice du maître

— Dites donc notre Jenny, s'il vous plaît, monsieur Wil, — reprit madame Wil.

Le colon embrassa joyeusement sa femme pour toute réponse...

On arriva enfin dans une salle à manger fraîche et spacieuse, et toute cette bonne et honnête famille s'attabla gaiement autour d'un splendide déjeuner.

—Faites appeler Cham, — dit M. Wil quand il eut pris son thé.

Au bout d'un quart d'heure Cham se présenta tout tremblant.

Le colon, à demi couché sur son canapé, tenait un superbe fusil de chasse, dont il s'amusait à faire jouer les ressorts. — Cham, — dit le maître, — je m'aperçois de plus en plus de ta négligence; d'abord, tu maigris, tandis qu'un bon esclave doit toujours être bien portant pour faire honneur à son maître, et représenter le plus d'argent qu'il peut; mes chiens de chasse dépérissaient aussi, je t'en ai ôté la surveillance; je t'avais donné la direction de la purgerie, tu t'en acquittes fort mal. Or, tu ne mettras plus les pieds chez moi, dans la maîtresse case, tu partageras les travaux des autres esclaves; c'est Atar-Gull, — dit-il en montrant le noir qui, déjà installé dans son poste, était assis au pied du colon, et le rafraîchissait avec un éventail, — c'est Atar-Gull qui te remplacera...

Le pauvre Cham baissa tristement la tête en disant à voix basse :

— Pardon, maître, pardon, pardon, il y a seulement neuf jours que je néglige mes devoirs, jusque-là...

— Jusque-là, c'est vrai, tu t'étais montré un digne serviteur, — dit le colon en jetant un morceau de sucre à Atar-Gull, qui le disputa à un superbe épagneul, — mais depuis il a fallu ma bonté pour ne pas te laisser mourir sous le fouet du commandeur, car, Dieu me damne ! si je sais à quoi attribuer ce changement dans ta conduite.

Alors Cham, comme s'il fût sorti d'un combat qu'il se livrait intérieurement, articula avec peine et angoisse : — C'est que depuis neuf jours mon fils a disparu, et je ne puis penser qu'à cette perte cruelle; je l'aimais tant mon premier-né !

— Ton fils a disparu ! — s'écria l'honnête Wil en se levant sur son séant et ajustant Cham avec son fusil, qui, heureusement, n'était pas chargé (Cham valait au moins trois cents

gourdes), — ton fils a disparu, misérable! un négrillon Congo de la plus belle espèce! Non content de laisser dépérir mes chiens, de maigrir toi-même, tu *me* perds ton fils! mais tu veux donc me ruiner, misérable! Songes-y bien!... si demain à pareille heure ton fils n'est pas retrouvé, si dans quinze jours tu ne commences pas à avoir un embonpoint convenable, tu seras châtié d'importance. Va-t'en, que je ne te voie plus; et toi, mon fidèle Atar-Gull, tiens, voici une montre que je destinais à cette brute; que ce soit une récompense et un encouragement; et toi, Cham... sors ou, pardieu! tu connaîtras ce que pèse la crosse de mon fusil.

Cham sortit en jetant un furieux regard sur son rival qui se livrait à une joie d'enfant en approchant la montre de son oreille pour écouter le bruit du mouvement.

Voici donc Atar-Gull en faveur chez le colon.

CHAPITRE IV

LE PÈRE ET LE FILS

Il y a une grande différence, voyez-vous, entre un capital productif et un capital improductif.

Car un capital, employé productivement, est un des trois grands agents de la production, et prend part aux profits de cette production.

Employer un capital dans la production, c'est avancer les frais de production. La valeur du produit qui en résulte rembourse cette avance.

J. B. Say, *Économie politique*, t. II, p. 255.

— Sais-tu ce que c'est que ce supplice que vous font subir durant de longues nuits vos artères qui bouillonnent, votre cœur qui crève, votre tête qui rompt, vos dents qui mordent vos mains; tourmenteurs acharnés qui vous retournent sans relâche comme sur un gril ardent?...

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris.*

Il est, je crois, nécessaire d'expliquer le motif de la haine que portait Atar-Gull à M. Wil, qui, par sa conduite, ne paraît

peut-être pas, comme le capitaine Brulart, devoir inspirer cet affreux sentiment à son esclave.

Voici le fait :

C'était quelque vingt jours après l'arrivée des grands et petits Namaquois dans la colonie; M. Wil dînait ce jour-là chez M. Beufry, riche et industrieux planteur.

Quand vint le dessert, l'heure des confidences, les dames s'en allèrent, et chaque femme fut remplacée par une respectable bouteille d'un excellent et vieux madère... c'était le seul moyen de compenser la retraite du beau sexe.

La conversation vint à tomber sur les nègres, les habitations, les chances, les pertes, les bénéfices, et M. Wil et M. Beufry occupèrent bientôt l'attention générale, car on avait une entière confiance dans leurs lumières et dans leur longue expérience.

BEUFRY. — Eh bien! dites-moi, Wil, êtes-vous content de votre acquisition? Comment vont les nouveaux?... se font-ils un peu?...

WIL. — Très-bien... très-bien... Ce diable de Brulart a la main heureuse, il les choisit à ravir... je n'en ai perdu que cinq...

BEUFRY. — Par exemple, que Dieu me damne si je sais comment il y trouve son compte en les donnant à ce prix...

WIL. — Ma foi, peu m'importe, c'est la troisième fournée qu'il me procure depuis dix-huit mois, et il ne m'a jamais trompé... c'est-à-dire... si... une fois... oh! j'ai été joué... c'est un fin maquignon, allez...

BEUFRY ET LES CONVIVES. — Contez-nous ça, monsieur Wil, c'est utile...

WIL. — Eh bien! car je n'y mets pas d'amour-prope, il y a trois mois, il m'a fourré, au milieu de son avant-dernière fourniture, un vieux, vieux nègre, auquel il avait teint les cheveux avec du charbon, et qu'il avait sans doute engraissé avec de la farine ou je ne sais quoi. — Enfin... trois jours après son départ, j'envoie faire baigner mes noirs à la mer, et mon vieil animal me revient les cheveux tout blancs; au bout de cinq jours cette graisse factice tombe, car il était soufflé, et je m'aperçois aux dents, aux plis du front et des yeux, que c'est

un homme d'au moins soixante ans, et si faible, si faible, qu'il est depuis ce temps-là incapable de me rendre aucun service; et pourtant le scélérat mange comme un vautour; aussi c'est un cheval à l'écurie... ça fait le cinquième que je nourris à rien faire... et quand on les a payés des quinze cents, des deux mille francs, ce n'est pas gai...

BEUFRY. — C'est un voleur que votre Brulart; mais moi j'ai un moyen bien commode, non-seulement d'éviter la nourriture de mes vieux nègres hors de service, mais encore de rentrer dans mes fonds et au delà...

WIL ET LES CONVIVES. — Contez-nous ça... c'est un miracle.

BEUFRY. — Du tout, c'est bien simple : vous savez que le gouvernement donne deux mille francs de tout nègre supplicié pour assassinat ou pour vol, afin que le propriétaire n'essaye pas de soustraire le coupable à la justice, dans la crainte de perdre une valeur...

WIL. — Eh bien?

BEUFRY. — Eh bien!... les gueux de noirs, arrivés surtout à un âge très-avancé, ont bien toujours quelques peccadilles sur la conscience, c'est impossible autrement; ainsi, on est toujours sûr de ne pas se tromper; on aposte donc deux témoins qui affirment l'avoir vu voler, par exemple. Les preuves ne manquent pas; on l'envoie à la geôle, et, s'il est trouvé coupable, ce qui arrive ordinairement, on le pend... et, en échange, on vous compte deux mille francs écus..

WIL, avec répugnance. — Diable... diable.

BEUFRY. — N'allez-vous pas faire la petite bouche? au lieu d'un capital improductif qui vous absorbe encore un intérêt quelconque... vous avez, par mon procédé... un capital productif qui peut vous rapporter sept et huit pour cent... c'est hors de toute proportion...

WIL. — Oui, mais c'est un peu dur... de... (faisant le geste de pendre).

BEUFRY. — Ah! pardieu, s'il s'agissait d'un homme, je ne vous dirais pas un mot de cela; mes principes sont connus, je crois avoir prouvé dans ce dernier incendie que j'avais quelque humanité...

WIL. — C'est vrai; non content d'avoir sauvé ce pauvre Col-

strop et ses deux enfants, vous l'avez aidé à rebâtir sa caféirie de vos propres deniers... mais faire pendre... hum...

BEUFRY. — Ah! mon Dieu, avez-vous la tête dure! Supposez qu'une loi vous dise : « Chaque mulet atteint de la morve (par exemple) sera détruit, mais on indemnisera le propriétaire en lui en comptant la valeur; » est-ce que, si vous pouviez faire passer pour morveux un vieux mulet qui croupit à rien faire dans votre écurie, vous ne le feriez pas, préférant avoir deux cents bonnes gourdes bien sonnantes qui vous en rapporteraient quinze ou vingt, à garder un animal infirme qui vous en dépense la moitié sans vous rendre aucun service? Que diable! soyez donc conséquent; pourquoi ne pas faire pour un nègre ce que vous feriez pour un mulet?

PLUSIEURS VOIX. — Il a raison, c'est clair comme deux et deux font quatre.

WIL. — Pardieu, je le sais bien, je n'aime pas plus qu'un autre à avoir de l'argent *en friche*, et puisque Beufry s'est servi de cette combinaison... puisque vous autres ne la désapprouvez pas...

PLUSIEURS VOIX. — Mais au contraire... nous ferions de même.

WIL. — Au fait, je ne vois pas pourquoi je m'amuserais à jeter de l'argent par les fenêtres... Ce qui me retenait, voyez-vous, c'était le respect humain... parce que, avant tout, on tient à l'opinion de la société, et quand on est père de famille, quand depuis quarante ans on mène une conduite irréprochable... on n'aime pas à la voir ternir...

BEUFRY. — Je ne puis mieux faire que de me citer pour exemple...

WIL. — Je me rends, mon ami, je me rends; j'étais un fou; mais dites-moi, le témoignage de deux blancs suffit-il?

BEUFRY. — De deux blancs ou de quatre mulâtres... et on ous débarrasse de votre *capital improductif*... après quoi, e greffier vous *rembourse* le pendu en espèces sonnantes.

WIL. — Pas plus tard que demain, j'en essayerai...

BEUFRY. — Ah çà, messieurs, c'est assez parler d'affaires; ces dames doivent s'ennuyer, un verre de madère, et allons les rejoindre dans la galerie... Wil, je vous retiens pour ma partie de trictrac...

WIL. — C'est donc une revanche que vous voulez... vous l'aurez... à vos ordres... mais nous ne jouerons pas tard, car j'ai ma fille un peu souffrante. (Ils sortent.)

Cinq jours après cette conversation, le bonhomme Wil comptait, en soupirant un peu, dix piles de quarante gourdes chacune... (Oh! dans ce doux pays les exécutions et les procédures marchent grand train, grâce à la justice coloniale.)

Mais la cabane du vieux Job était déserte...

Seulement deux ou trois petits enfants pleuraient assis à la porte, car le pauvre vieux Job, qui ne pouvait plus travailler, aimait à s'asseoir au soleil et à faire des jouets en bois de palmier pour tous les négrillons de son voisinage... qui sautaient de joie et battaient des mains à son approche... en criant : — Voilà le père Job... hé! bon Job?...

Aussi ils pleuraient le vieux nègre dont le cadavre se balançait accroché au gibet de la savane, et qui ainsi ne coûtait plus rien à son maître.

Le lendemain de l'exécution, il était nuit, mais une nuit des tropiques, une belle nuit claire et transparente, inondée de la molle clarté de la lune.

Les noirs s'étaient agenouillés au dernier coup de cloche, car M. Wil, sa femme et sa fille leur avaient donné l'exemple, en commençant la prière commune à haute voix.

Et c'était un grand et noble spectacle que de voir le maître et l'esclave égaux devant le Créateur, se courbant ensemble, prier de la même prière sous la voûte azurée du firmament, tout étincelante du feu des étoiles.

Autour d'eux... pas le plus léger bruit... on n'entendait que la voix grave et sonore du colon, et par instants le timbre pur et argentin de celle de Jenny, qui répétait une phrase sainte avec sa mère.

Les palmiers agitaient en silence leurs grandes feuilles vernissées, et les fleurs du caféier, s'ouvrant à la fraîcheur de la nuit, répandaient une senteur délicieuse.

Après la prière, les nègres allèrent se reposer ou errer dans les savanes, car on leur accordait cette permission.

Atar-Gull ne pouvait dormir la nuit, lui...

Oh! la nuit il aimait à errer seul, c'était l'unique instant où

il pouvait quitter son masque d'humble et basse soumission, son doux et tendre sourire.

Il fallait alors le voir bondir, haletant, crispé, furieux, se rouler en rugissant comme un lion, et mordre la terre avec rage, en pensant aux outrages, aux coups de chaque jour!

En pensant à Brulart, qu'il espérait revoir tôt ou tard; au colon qui l'avait fait battre, et avait pour lui une pitié insultante, un attachement d'homme à bête, de maître à chien! Alors ses yeux étincelaient dans l'ombre, ses dents s'entrechoquaient.

Et voyez quelle puissance il avait sur lui-même!... avec ce caractère indomptable et sauvage, cette énergie dévorante; dans le jour, il souriait à chaque coup qu'il recevait, et baisait la main qui le frappait.

Il fallait pour arriver à ce résultat incroyable une idée fixe, arrêtée, immuable, à laquelle le nègre fait tous les sacrifices :

La vengeance!

Et encore cette vengeance n'était motivée que par la brutalité de Brulart et la rage de se voir esclave; mais à quel degré d'intensité arriva-t-elle, mon Dieu! quand il sut ce que vous allez savoir.

Entraîné dans une course rapide, ce malheureux bondissait çà et là comme pour s'échapper à lui-même...

En vain l'air pur et embaumé, la douce solitude de la nuit venaient rafraîchir ses sens.

Toujours courant, il arriva près d'une savane déserte que la lune couvrait d'une nappe de pâle lumière.

Au milieu s'élevait un gibet.

Après le gibet était accroché un noir, c'était le vieux Job.

Atar-Gull, sortant des allées sombres et obscures qui entouraient cet espace nu et découvert, fut comme ébloui de cette clarté resplendissante qui argentait les longues herbes de la savane et le rideau de tamarin et de mangotiers qui l'ombrageaient.

Mais bientôt il fut saisi d'un inexplicable sentiment de douleur en voyant ce gibet noir et ce corps noir, qui se dressaient et se découpaient si sombres sur les feuilles brillantes et nacrées de la forêt.

Il s'approcha plus près...

Plus près encore...

Ses jambes fléchirent... il tomba... la face contre terre...

Après être resté quelques minutes dans cette position, il se releva, et s'élançant comme un tigre, sauta d'un bond sur la fourche du gibet.

Arrivé là, il poussa un cri... un cri dont vous comprendrez l'expression quand vous saurez que le malheureux venait de reconnaître...

Son père...

Son père vendu comme lui, victime de la traite, et volé peut-être par Brulart à quelque autre Benoît.

Atar-Gull ne conserva plus aucun doute quand il eut vu une espèce de talisman ou de fétiche que le vieillard portait au cou...

Couper la corde qui attachait le cadavre à la potence, le prendre sur ses épaules et fuir dans les bois avec ce précieux fardeau, ce fut l'affaire d'un moment pour Atar-Gull.

Il est de ces douleurs qui ont besoin d'ombre et de profonde solitude.

. . . . . .

Le lendemain, au premier coup de cloche, Atar-Gull était déjà rendu à l'atelier, toujours avec sa bonne figure ouverte et franche, son éternel sourire qui laissait voir ses dents blanches et aiguës...

Et voilà pourquoi M. Wil partageait avec Brulart le privilége d'occuper incessamment l'imagination d'Atar-Gull, d'autant plus que Cham, auquel Atar-Gull avait fait sa confidence, que Cham, auquel cinq ans de séjour dans la colonie et dans l'intérieur du colon avaient donné quelque habitude et quelque connaissance des spéculations des planteurs, mit charitablement Atar-Gull au fait des causes et résultats de la mort de son père.

Quant au cadavre du vieux Job, on ne le retrouva plus, et on pensa sur l'habitation que les *empoisonneurs* s'en étaient emparés pour quelques-unes de leurs opérations magiques.

On conçoit maintenant, je crois, la haine du noir pour cet estimable colon, et quelle dut être sa joie lorsqu'il put soupçonner que son service presque intime le mettrait à même de

se venger; aussi, pendant cinq mois qui servirent d'essai, d'épreuves, il étonna tellement M. Wil par son zèle, par son dévouement, son activité, que le colon le proclama le modèle des bons serviteurs, l'éleva à la dignité de valet de chambre et mit en lui sa plus entière confiance.

Cet engouement est d'ailleurs un des traits caractéristiques des colons.

Ainsi Atar-Gull fut chargé de surveiller les préparatifs de la fête qui devait précéder les fiançailles de la jolie Jenny et de Théodrick.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE PREMIER

FÊTE

Les étreintes caressantes, le frémissement de leurs mains enlacées, l'expression si éloquente de leurs regards, qui disaient tout, et ne disaient jamais trop ; ce langage, semblable à celui des oiseaux, connu des amants, ou du moins n'ayant un sens que pour eux, ces phrases qui font sourire, et qui sembleraient absurdes à ceux qui ont cessé de les entendre ou qui ne les ont jamais entendues. — Tels étaient leurs plaisirs. — Car c'étaient encore deux enfants.

BYRON, *Don Juan*, ch. IV, st. XIV.

Cette âme tomba dans une nuit profonde, la mélancolie du misérable devint incurable et complète.

VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris*.

Heureux Théodrick!... heureuse Jenny, voici donc enfin ce jour de fiançailles si impatiemment désiré... Ne baisse pas tes beaux yeux... Jenny... laisses-y briller tout le bonheur que tu éprouves, cette expression rayonnante le rend si heureux, ton amant... qui, retiré dans un coin obscur des immenses salons du bonhomme Wil, ne te quitte pas du regard.

Si tu savais comme son cœur se dilate, s'épanouit, en voyant les hommages qui t'environnent et l'influence que ta beauté, que ta douceur exercent sur cette foule toujours envieuse ou injuste!

Il se dit : Mon avenir est à jamais fixé! c'est une longue suite de jours riants et paisibles. *Elle* et *moi*, ma vie se résume dans ces deux mots; vrai, je suis trop heureux.

Et ses yeux se mouillaient de larmes en la contemplant avec amour et reconnaissance.

Or, cette impression douce et pleine de charmes fut comme sympathique... car au même instant Jenny fixa sur lui ses deux grands yeux humides aussi...

Mais un troisième regard, se bifurquant, pour ainsi dire, se partageait entre les deux fiancés.

C'était celui d'Atar-Gull.

Placé dans l'embrasure d'une fenêtre, tout en activant le service des nègres, sa bouche conservait toujours ce sourire stéréotypé que vous connaissez... et il regardait Théodrick et Jenny d'un air joyeux.

« Oh! — pensait-il en lui-même, — que les voilà satisfaits, riches, beaux et jeunes... et leur père... lui aussi est heureux de leur bonheur... un père! — un père... c'est pour ce blanc un ami tendre, un homme qui lui donne de l'or et une belle jeune fille... une riche habitation et beaucoup d'esclaves.

» Pour moi!... un père, c'est un cadavre pendu à un gibet!

» Pour eux, la vie, ce sont des instants qui fuient rapides, car ils comptent le temps, non par heures, mais par plaisirs...

» Pour moi, la vie, c'est l'esclavage, le travail et les coups...

» Oh! mais aussi j'ai un bonheur, moi : c'est de tenir ces brillantes et joyeuses destinées dans une main d'esclave, au bout de mon couteau; c'est de pouvoir me dire : A l'instant, si je veux, je fais un cercueil de ce lit nuptial, une orpheline de cette fille, un veuf de ce jeune homme, des larmes de ces rires...

» Mon bonheur, c'est de me dire : Et ce sera un jour, un jour! par moi, moi seul! cette famille sera exterminée! et pourtant le dernier me serrera encore la main, en me disant : Brave et digne serviteur, je te bénis. »

Et il continuait son bon et touchant regard, de telle façon que Théodrick et Jenny, le rencontrant fixé sur eux, se dirent d'un coup d'œil : « Brave Atar-Gull! voilà un esclave sûr et dévoué. »

— Allons donc, allons donc, paresseux, — dit le bonhomme Wil en prenant doucement le nègre par l'oreille, — le service languit par là... on voit bien que tu n'y es pas.

Atar-Gull, saluant, disparut vite et obéit avec une admirable activité.

Tous les colons de la Jamaïque semblaient s'être donné rendez-vous dans la maison vaste et commode du père de Jenny,

et c'est à peine si la belle habitation pouvait contenir cette foule de visiteurs.

Au milieu de la grande galerie boisée de cèdre et d'acap, éclairée par mille bougies odorantes, des nègres richement habillés offraient tour à tour les ananas et les pastèques sortant des glacières, les longues bananes si douces au goût, l'avocat ou beurre végétal qui renferme une crème parfumée et le poison le plus subtil, la goiave, le gingembre, la pomme rose et une foule de fruits cristallisés dans un sucre brillant et candi qui étincelaient comme des diamants, et puis deux maîtres d'hôtel mulâtres faisaient circuler de larges jattes de punch au rhum et au tafia, que l'on servait avec de petites tranches de choux-palmistes saupoudrées de sucre et de vanille; vrai, c'était alors un Élysée que le salon du bonhomme Wil.

Là se pressaient, se heurtaient de fringantes créoles aux yeux noirs et brillants, rieuses, souples et légères comme les filles de Grenade; à leur gai sourire, au piquant abandon de leur toilette, on reconnaissait les brunes Jamaïquaises.

Les unes, couchées dans les hamacs de mille couleurs, se laissaient mollement balancer, et, rapides, effleurant le sol de leurs jolis pieds, agitaient en riant les plumes bigarrées de leurs éventails.

Les autres, réunies ensemble, se faisaient de ces naïves et joyeuses confidences de femmes; c'étaient de petits éclats de rire doux et frais, un peu comprimés par la présence de graves parents.

Et puis, si un indiscret et hardi jeune homme s'approchait de ce ravissant groupe de figures malignes et vives, de blanches épaules, de cheveux parfumés, de gazes, de rubans et de fleurs... tout cela se divisait, disparaissait, fuyait comme une volée de tourterelles à l'approche d'un milan.

Et le bonhomme Wil et sa femme allaient et venaient, recevant les félicitations de chacun avec franchise et cordialité... ivres qu'ils étaient du bonheur de leur enfant.

— Votre fête est charmante, mon cher Wil, — lui dit le colon Beufry (l'homme qui faisait pendre ses nègres pour quinze cents francs); — mais permettez-moi de vous présenter M. Pleyston, lieutenant en pied de la frégate *le Cambrian*,

qui vient de mouiller dans notre rade; M. Peel, médecin du même navire, et M. Delly, commissaire du bord.

— Messieurs, soyez les bienvenus; votre présence ne peut que m'être infiniment agréable, et surtout dans un jour comme celui-ci.

C'était une partie de l'état-major de la frégate que Brulart avait tenté de faire sauter au moyen de la pauvre *Catherine*, qu'il avait installée en brûlôt, comme on sait.

Après quelques civilités, le colon, s'adressant au commissaire, dont la petite voix et l'air féminin lui inspiraient plus de confiance...

— Pardon, monsieur, de l'indiscrétion; mais mon correspondant de Portsmouth m'avait annoncé qu'un des officiers les plus distingués de notre marine, sir Edwards Burnett, commandait *le Cambrian*, et j'aurais même quelques commissions pour lui... ne le verrons-nous donc pas aujourd'hui?

— Hélas! monsieur, — dit le petit jeune homme en pâlissant, — je vous en supplie... par pitié... parlons d'autre chose... tenez... voyez comme je suis agité... seulement que de penser à cet horrible événement.

Et, au fait, le pauvre commissaire tremblait de tous ses membres...

— Mon Dieu, je suis désolé, monsieur, — reprit l'honnête colon, — d'avoir, sans y songer, éveillé sans doute de pénibles souvenirs... Est-ce qu'un malheur serait arrivé à...

— Grâce... monsieur... ne m'en parlez pas... — dit le jeune homme, qui se perdit au milieu de la foule...

— Diable, — se dit Wil, cela m'inquiète... voyons, il faut en interroger un autre qui soit moins nerveux, — et justement il avisa la figure pleine et vermeille du docteur Peel, qui causait avec Beufry, tenant d'une main un verre de punch, et de l'autre une tranche de chou-palmiste.

— Ah! monsieur, — répondit l'Esculape, après avoir entendu la question du colon, — ah! monsieur, — et il vida son verre avec un long et bruyant soupir, essuya sa bouche, et prit Wil par le bras... — c'est une bien affreuse histoire : écoutez-la donc, vous frémirez...

« Sachez que nous rencontrâmes, il y a environ cinq mois,

à cinquante lieues de la Jamaïque, un matelot attaché sur deux cadavres de négresses, et abandonné en pleine mer sur une cage à poules... »

— C'est affreux, — dit Wil.

« Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. Nous recueillons ce misérable, et il nous apprend qu'un infâme pirate, à bord duquel il était d'ailleurs engagé, que l'infâme pirate, dis-je, pour le punir d'une légère infraction à ses ordres, l'a fait jeter à la mer, ainsi que vous savez, et que le forban a le cap sur la Jamaïque... notre pauvre commandant, un digne et brave jeune homme, fait tenir la même route... Or, la nuit même, sur les quatre heures... on signale deux voiles à bâbord... et bientôt on les reconnaît pour le brick et la goëlette montés par cet infâme scélérat et par un de ses acolytes...

» Nous faisons force de voiles, et au point du jour nous n'en étions qu'à deux portées de canon.

» Alors... que voyons-nous? la goëlette mâtée d'une inconcevable hauteur, filer vent arrière... mais d'une vitesse... d'une vitesse dont on n'a pas d'idée... laissant le brick en panne. Il n'y avait pas à balancer, il fallait choisir entre l'une ou l'autre, comme vous pensez...

» Le commandant fit donc tenir le travers, afin de mettre garnison à bord du brick pour pouvoir continuer de donner la chasse à la goëlette.

» Nous nous approchons à portée de fusil, et l'on envoie quarante hommes bien armés dans la chaloupe, sous la conduite d'un lieutenant, pour s'emparer du brick, qui ne bougeait pas plus qu'un poisson mort...

» Mon Dieu, je les vois comme si j'y étais; ils accostent et montent tous sur le pont de l'infernal bâtiment, quatre hommes seulement restent dans la chaloupe... Le lieutenant, arrivé sur les passavants, divisa son monde en deux escouades, et, entendant des cris dans le faux-pont, ordonna à la première d'y descendre par le petit panneau; on essaye en vain, il était verrouillé en dedans.

» Un jeune aspirant s'écria : — Lieutenant, le grand panneau est à moitié ouvert!

» — Eh bien! ouvre-le tout à fait... dit l'officier : le pau-

vre enfant se baisse, attire la lourde planche... Ah! monsieur!... » dit le docteur en pâlissant.

— Eh bien!... eh bien! — fit l'honnête Wil.

« Eh bien! monsieur, une effroyable détonation se fait entendre, nous sommes à l'instant couverts de débris, de flammes et de feu; le pont de la frégate est jonché de cadavres, d'éclats de mâts et de vergues; notre beaupré et notre guibre sont fracassés, et notre brave et jeune commandant écrasé sous une énorme poutre lancée en l'air par l'explosion du brick. »

— Dieu du ciel!... c'était donc un brûlot?

« Hélas! oui, que cet infâme négrier avait laissé là, espérant qu'à l'aide de cette horrible, infernale invention, il aurait le temps de disparaître. Le monstre ne se trompait malheureusement pas : nous eûmes cinquante blessés, trente-cinq morts, sans compter notre jeune commandant... un officier d'une si haute et si brillante espérance...

» Enfin, le misérable nous échappa, comme bien vous pouvez penser; nous fûmes relâcher à Porto-Rico, dont nous étions heureusement près, pour nous radouber, et nous venons ici faire de l'eau et repartir pour l'Angleterre.

» Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous apprendre sur notre brave et malheureux sir Edwards... » dit le docteur en essuyant une larme et en demandant un verre de punch.

— D'après tout ce que je vois, — se dit le colon, — ce gredin-là n'était autre que Brulart; c'est un de ses tours... Mais aussi pourquoi s'avisent-ils d'empêcher la traite?... c'est le bon Dieu qui les punit.

Peu à peu les invités de M. Wil se séparèrent, et avant minuit il restait seul avec sa femme, Théodrick et Jenny.

Suivant son antique et respectable coutume, il baisa sa fille au front et la bénit après la prière du soir, qu'ils firent ensemble.

Bientôt toute cette honnête famille dormait profondément, bercée par l'espérance du lendemain, car le lendemain était la veille du jour de noces, du beau jour de noces de Théodrick et de Jenny.

— Atar-Gull, — avait dit le bon Wil, avant de s'endormir, — comme tu t'es surpassé aujourd'hui, voici pour toi.

Et il lui donna une fort belle chaîne de montre...

Le nègre se jeta aux pieds de son maître, qu'il baisa en sanglotant.

— Allons, va, — reprit le colon, — va dormir, mon garçon, car tu dois avoir besoin de repos.

Atar-Gull se retira...

Et sortant de l'habitation avec mystère, il se dirigea vers le bois du Morne-aux-Loups; car c'est là que les empoisonneurs tenaient leurs séances cette nuit même.

Il arriva bientôt au pied d'un ravin et des rochers qui servent de base à cette montagne.

CHAPITRE II

Les empoisonneurs[1]

C'est là que sont les angoisses toujours nouvelles qui se multiplient jusqu'à ce que leur nombre même endurcisse l'homme qui voit l'agonie sous tant de formes diverses. — Ici, l'un gémit; là, un autre se roule dans la poussière, et un troisième tourne dans leur orbite ses yeux d'une terne blancheur.

Byron, *Don Juan*, ch. viii, liv. XIII.

Oh! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant, loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel?

Victor Hugo, ode xvi.

Il était nuit, on n'entendait que le bruissement des longues flèches des palmiers balancés par la brise du soir, les cris aigus des anolis ou le chant plaintif des ramiers et des jerrys.

Atar-Gull gravissait péniblement les rochers à pic qui for-

[1] Il existait encore en 1822, dans toutes les Antilles françaises et anglaises, la secte des empoisonneurs : cette espèce de tribunal secret, composé de nègres marrons, s'assemblait à époques fixes dans des retraites inaccessibles, connues seulement des esclaves de l'île.

Là, chaque noir apportait son sujet de plainte, déduisait ses motifs de

ment la base de la Soufrière, montagne située vers le nord-ouest de la Jamaïque.

Tantôt il s'accrochait aux lianes qui flottaient sur les masses de granit rouge; tantôt, à l'aide d'un bâton ferré dont il se servait avec une adresse singulière, il s'élançait d'un quartier de roche à un autre, et vous auriez pâli de le voir suspendu au-dessus de ces précipices sans fond.

Une fois, épuisé de fatigue, glissant sur la pente rapide d'un ravin, cherchant un point d'appui et croyant voir se balancer près de lui un de ces beaux cactus aux fleurs rouges et bleues, il le saisit haletant... mais tout à coup il rejette avec horreur ce corps froid et visqueux... c'était un long serpent qui se jouait au clair de lune.

Atar-Gull roule alors et bondit sur la roche, mais dans sa chute il rencontre une large touffe de raquettes fortes et épaisses, s'y cramponne, aperçoit un sentier à dix pieds au-dessous de lui, se laisse glisser, tombe, et reconnaît un chemin qui devait le mener plus directement au sommet de la montagne. Enfin, après des efforts inouïs, Atar-Gull, meurtri, sanglant, arriva.

Elle était, dans cet endroit, couverte de palmiers, d'aloès, de bananiers qui n'avaient pas encore été mutilés par le fer, et dont la végétation forte et vigoureuse était si serrée que le nègre n'aurait jamais pu pénétrer à travers ces milliers de plantes qui se croisaient et s'étreignaient en tous sens, s'il n'avait eu l'aide de son bon coutelas, qui lui fraya bientôt un passage au milieu de cet épais fourré.

Et comme il commençait à apercevoir au loin une lueur rougeâtre qui éclairait les haziers, il se prit à sourire d'une étrange façon, s'arrêta, remit son couteau à sa ceinture, et prêta l'oreille...

On n'entendait que le cri des anolis ou le chant plaintif des ramiers...

vengeance, et, après avoir prêté le serment nécessaire, on lui donnait le poison dont il pouvait avoir besoin pour détruire les bestiaux ou les blancs.

Les derniers empoisonneurs furent suppliciés à la Guadeloupe en 1823. Les détails qu'on va lire, tels affreux qu'ils soient, sont en partie extraits des procès-verbaux, révélations ou actes d'accusation déposés au greffe de Saint-Pierre (Martinique).

Atar-Gull se trouvait dans une espèce de chemin frayé : il le suivit assez longtemps, écoutant toujours avec attention.

Il distingua bientôt un chant bizarre et solennel, mais faible et éloigné... Il doubla le pas.

Le chant devint plus distinct... Atar-Gull avançait toujours avec rapidité.

Tout à coup on cessa de chanter, il se fit un moment de silence...

Puis on entendit comme des cris d'enfant, d'abord horriblement aigus, ensuite mourants et convulsifs.

Et le chant bizarre et solennel devenait de plus en plus éclatant, et Atar-Gull courait toujours vers la lueur rougeâtre qui teignait de pourpre une partie des arbres gigantesques de la forêt, tandis que les autres se dessinaient noirs sur ce fond enflammé.

Le nègre arriva enfin, se fit reconnaître à un signe mystérieux qui consistait à se mordre les deux index, tandis que le petit doigt de chaque main revenait se poser sur le coin de l'œil.

Il s'assit à sa place, attendit son tour, et regarda.

Au milieu d'une vaste clairière étaient rassemblés une assez grande quantité de nègres, tous accroupis, les bras croisés, les yeux ardemment fixés sur trois noirs qui entouraient une cuve d'airain posée sur un brasier ardent.

Auprès, posée au bout d'un long roseau, était une tête fraîche et saignante.

C'était la tête du fils de Cham, du nègre qu'Atar-Gull avait remplacé dans les bonnes grâces du colon, depuis que la perte de son enfant lui avait fait si cruellement oublier ses devoirs.

Le reste du jeune négrillon bouillait dans la chaudière.

Car, outre deux pintades blanches, cinq têtes de serpents mâles, trois verts palmistes, un ramier noir, un bon nombre de plantes vénéneuses, pour que le philtre fût complet, il avait bien fallu se procurer le corps d'un enfant de cinq ans, ni plus ni moins, cinq ans juste...

Aussi les empoisonneurs s'étaient-ils emparés du pauvre petit un jour qu'égaré, au coucher du soleil, il poursuivait de belles perruches bleues sur les bords déserts du lac Salé.

Les trois noirs, ayant fini leur opération, retirèrent la cuve du feu et se placèrent sur les blocs de rochers...

Atar-Gull s'avança...

— Que veux-tu, mon fils? dit un des trois nègres, dont le front était presque caché sous des cheveux blancs et crépus.

— Mort et ruine sur l'habitation de l'anse Nelson, mort sur les bestiaux, ruine sur les récoltes et les bâtiments.

— Mais on dit que le colon Wil est humain pour ses noirs... Songe, mon fils, que les empoisonneurs sont justes dans leurs vengeances...

— Aussi, mon père, — dit Atar-Gull, qui avait prévu l'espèce d'intégrité sauvage qui a de tout temps présidé à ces terribles associations du faible contre le fort, depuis les chrétiens jusqu'aux carbonari; — aussi, mon père, je ne demande pas mort sur ses habitants. Le maître est bon, nos cases sont saines et propres, les fruits de nos jardins sont à nous, et jamais on ne sépare nos femmes de leurs enfants avant qu'ils aient atteint leur douzième année.

La morue sèche et le manioc se distribuent abondamment, et tous les dimanches il fait beau nous voir sauter et bondir sur le bord de la mer, ou plonger au fond de l'eau pour rapporter les gourdes que le maître abandonne au plus adroit nageur.

Quant aux fouets du commandeur, — dit Atar-Gull avec son sourire, — nos enfants s'en servent pour retourner les tortues sur la grève, et vingt d'entre nous ont refusé l'affranchissement pour rester avec un aussi bon maître.

— Que veux-tu donc, alors? — dit le vieux nègre avec impatience.

— M'y voici, mon digne père : le planteur Wil est riche; maintenant il veut, dit-on, retourner en Europe, alors l'habitation sera peut-être achetée par un mauvais blanc, qui ferait remettre des lanières neuves au fouet du bourreau; aussi les noirs de l'anse de Nelson m'envoient vers toi pour demander de frapper notre bon maître dans ses récoltes et ses bestiaux, afin de le ruiner assez, ce bon maître, pour qu'il ne puisse quitter l'île et que nous le conservions encore longtemps, ce maître chéri.

Il y avait dans tout ceci une conséquence logique, Atar-Gull jouait prudemment son rôle; car, même au milieu des ennemis les plus acharnés des blancs, il pouvait se glisser un espion, un traître. En appelant de cette façon la terrible et sûre vengeance des empoisonneurs sur son maître, Atar-Gull se réservait encore un moyen de défense auprès du colon; il pouvait trouver une excuse dans son attachement sauvage et égoïste, il est vrai, mais qui, après tout, prouvait sa violence même par l'étrangeté des moyens qu'il employait; c'est encore pour cela qu'il ne pouvait y avoir de ressentiment personnel.

Alors le vieux nègre poussa un cri singulier que ses deux compagnons répétèrent avec recueillement; il s'écria :

— Comme rien n'est aussi rare qu'un bon blanc, qu'un bon maître, et que nos frères sont exposés, par le départ du colon Wil, à voir remplacer cet homme humain par un homme cruel, nous consentons à envoyer la ruine et la mort sur ses habitations et ses bestiaux, pour l'empêcher de quitter la colonie; les bons sont trop rares, on doit à tout prix les garder.

Puis il fit agenouiller Atar-Gull, et lui dit : — Jures-tu par la lune qui nous éclaire, par le sein de ta mère et les yeux de ton père, de garder le silence sur ce que tu as vu?

— Je le jure...

— Sais-tu qu'à la moindre révélation, tu tomberas sous le couteau des fils du Morne-aux-Loups?

— Je le sais.

— T'engages-tu par serment à servir la haine de tes frères, même sur ta femme et tes enfants, s'il fallait en arriver là, pour se venger plus sûrement d'un colon injuste et cruel?

— Je le jure.

— Va donc, et que justice soit faite.

Alors un des deux nègres qui étaient auprès du vieillard alla chercher plusieurs paquets de plantes vénéneuses d'un effet sûr et rapide.

Le nègre les trempa dans la chaudière, les retira aussitôt, et les remit à Atar-Gull en lui expliquant leurs propriétés...

Puis, trempant un roseau dans la chaudière, il le stigmatisa aux yeux, au front et à la poitrine,

En lui disant.

— Grâce à ce charme, l'effet de tes poisons est sûr... Adieu, fils. Justice et force... Nous t'aiderons, et le bon maître sera ruiné.

— Justice et force, dirent les nègres en chœur.

Alors le brasier ne jetait plus qu'une lueur pâle et incertaine. Les nègres se séparèrent en se donnant rendez-vous à dix-sept jours de là, et Atar-Gull regagna l'habitation du bonhomme Wil.

— Enfin la vengeance approche, disait le noir en rugissant comme un chacal, — je te frappe d'abord dans ta richesse; car il faut que tu restes ici, ici, que je voie tomber tes larmes une à une, que la misère t'atteigne devant moi, que tes noirs meurent, que tes bestiaux meurent, que tes bâtiments s'écroulent incendiés, et que tu arrives enfin à ce point de malheur de n'avoir plus que moi, moi seul, pour brave et dévoué serviteur, et alors...

Ici Atar-Gull poussa un horrible cri de joie infernale...

Et le soleil s'annonçait déjà par une éclatante lueur, lorsque le nègre arriva près de la maison du colon.

CHAPITRE III

LA VEILLE DES NOCES

J'oubliai de cacher le trouble de mon âme;
Il le vit, et ses yeux, pleins d'une douce flamme,
Pour m'en récompenser l'excitaient tendrement,
Et mon cœur se perdait dans cet enchantement.
Toi-même en souriant contemplais mon supplice
D'un regard à la fois maternel et complice.

DELPHINE GAY, *Essais poétiques.*

Seulement de temps à autre il levait le rideau rouge pour s'assurer si quelqu'un ne venait pas voler ses morts.

JULES JANIN, *l'Âne mort.*

Quand Atar-Gull atteignit la dernière rampe de la montagne, le soleil était déjà levé, et les rochers de la Soufrière projetaient au loin leurs grandes ombres.

Comme il allait entrer dans une espèce de bassin formé par plusieurs énormes blocs de granit qui entouraient une petite pelouse verte traversée par un filet d'eau, dont le courant se perdait sous de hautes herbes, il entendit le sifflement aigu d'un serpent, et s'arrêta.

Un bruit sourd et précipité lui fit aussi lever la tête, et il vit un *secretaris*[1] qui, décrivant dans son vol de larges cercles au-dessus du reptile, s'en approchait ainsi peu à peu...

Le serpent sentit l'inégalité de ses forces, et employa, pour fuir et regagner son trou qui était proche, cette prudence adroite, cette agilité calme qu'on lui connaît.

Mais l'oiseau, devinant son intention, s'abattit tout à coup, d'un saut se jeta au-devant de sa retraite, et l'arrêta court en lui présentant une de ses grandes ailes terminées par une protubérance osseuse dont il se servait à la fois comme d'une massue et d'un bouclier.

Alors le serpent se dressa furieux, les couleurs vives et bigarrées de sa peau étincelèrent au soleil comme des anneaux d'or et d'azur, sa tête se gonfla de venin, ses yeux rougirent, et il ouvrit une gueule menaçante en poussant d'affreux sifflements.

Le secretaris étendit une de ses ailes, et s'avança de côté contre son ennemi qui le guignait de l'œil, et faisait osciller son corps à droite ou à gauche, suivant ainsi les mouvements et les attaques de l'oiseau.

A un saut que fit ce dernier... le serpent s'abaissa tout à coup, et tenta de le mordre et de l'envelopper...

Mais le secretaris, livrant le bout osseux de ses ailes aux dents aiguës du reptile, le saisit dans ses serres, et d'un effroyable coup de bec lui ouvrit le crâne.

Le serpent agita violemment sa queue... en battit la terre... se roula... se tordit... finit par rester sans mouvement... et mourut.

Alors l'oiseau, revenant à la charge, lui déchiqueta la tête avec fureur, lorsqu'un coup de feu l'abattit...

Atar-Gull tressaillit, se retourna, et vit au-dessus de lui, sur une roche, Théodrick, son fusil à la main...

[1] Espèce d'aigle marin.

— Eh bien! Atar-Gull, — dit le jeune homme en se laissant glisser du sommet du rocher, — voilà de l'adresse, qu'en dis-tu?

— Bien tué, bien tué, maître; mais c'est dommage, car les secretaris nous débarrassent de ces mauvais serpents... tenez, voyez plutôt celui-ci...

Et le noir montrait le reptile mort, qu'il tenait par la queue, et qui pouvait avoir sept à huit pieds de long et quatre pouces de diamètre...

— Diable!... j'en suis fâché... car nous sommes infectés de ces animaux, et je donnerais bien mille gourdes... pour qu'il n'y en eût pas un dans toute l'île...

— Vous avez raison, maître... car les bestiaux sont souvent mortellement piqués...

— Oui, Atar-Gull, d'abord, et puis c'est que ma Jenny a encore une effroyable peur de ces animaux, moins pourtant qu'autrefois; car alors le nom seul la faisait pâlir comme une morte, la pauvre enfant... Son père, sa mère, moi, nous avons tout tenté pour faire passer cette frayeur... nous avons cent fois mis des serpents empaillés, morts, sur son passage... aussi maintenant elle commence à les moins redouter...

— C'est le seul moyen, maître, — dit Atar-Gull; — dans nos kraals, c'est ainsi que nous habituons nos enfants et nos femmes à ne rien craindre; mais j'y pense... en voici un... si vous l'employiez, maître, — dit Atar-Gull dont les yeux prirent une singulière expression qui disparut aussi vite que la pensée... mais il lui faut couper la tête, quoiqu'il soit mort... On ne saurait prendre trop de précautions.

— Brave homme! — dit Théodrick...

Et aidant le noir à séparer la tête du corps, afin que son innocente plaisanterie fût sans aucun danger, la tête tomba.

— Bien, — se dit Atar-Gull en lui-même, — *c'est une femelle...*

— Allons, — dit Théodrick, — dépêchons-nous d'arriver à l'habitation, afin qu'on ne nous voie pas... porte le serpent, Atar-Gull, et suis-moi...

L'habitation était tout proche; Théodrick marchait le premier, et le noir, tenant le serpent par la queue, le traînait

sur la savane, qui s'affaissait et formait un léger sillon ensanglanté sous le poids du cadavre de ce reptile.

Ils arrivèrent...

La maison du bonhomme Wil, comme toutes les demeures des colons, n'avait qu'un rez-de-chaussée et un premier étage.

Au rez-de-chaussée étaient les chambres de M. et de madame Wil et de Jenny.

Une double persienne et une jalousie les défendaient de la chaleur dévorante du ciel des tropiques.

Théodrick s'approcha sur la pointe du pied, car il trouva la persienne à demi ouverte...

Jenny n'était pas dans sa chambre, elle priait sans doute avec sa mère...

Alors Théodrick, écartant le store, enjamba la plinthe de la fenêtre, prit le serpent des mains d'Atar-Gull, qui, par une dernière mesure de précaution, voulut écraser encore le cou du reptile sur les dalles qui servaient d'appui au chambranle.

Puis Théodrick cacha le serpent, dont les vives couleurs étaient déjà ternies par la mort, sous une petite table, remit la jalousie, la persienne et le store en place, puis se retira.

Comme il se retournait vers Atar-Gull, qui suivait tous ses mouvements avec une singulière attention... on lui saisit violemment le bras...

— Ah! je vous y prends, monsieur le séducteur, — dit une bonne grosse voix avec un bruyant éclat de rire; — c'était le colon...

— Plus bas, monsieur Wil, plus bas, — dit Théodrick, — Jenny peut nous entendre...

— Eh bien!... monsieur l'amoureux?

— Eh bien! il ne le faut pas, je viens de faire ce que nous avons fait vingt fois... pour la guérir de sa malheureuse frayeur...

— Vrai... un serpent? oh! la bonne farce! ah! nous allons rire... mais il n'y a rien à craindre, au moins...

— La tête coupée et écrasée en deux endroits... monsieur Wil...

— Je suis tranquille, mon garçon... viens, nous allons nous cacher derrière la porte de la chambre, la bien tenir, et nous

entendrons ses cris de *Mélusine*, — dit le bonhomme en tâchant de marcher légèrement... pour gagner sans bruit la galerie sur laquelle donnait une des portes de l'appartement de Jenny.

L'autre porte donnait chez sa mère...

Et suspendant leur respiration, serrant le bouton de la serrure, échangeant de joyeux regards, ils attendirent...

Atar-Gull sourit plus que d'habitude en se rendant à son service.

C'était un ravissant réduit que la petite chambre de Jenny!

On voyait bien que la tendresse maternelle avait passé par là. — L'amour, l'idolâtrie que cette belle et douce fille inspirait à son père et à sa mère étaient signés partout, dans les moindres détails, dans les plus minutieux arrangements de cet asile élégant et complet d'un véritable *enfant gâté*, comme on dit.

Suivant l'usage, aucune tapisserie ne cachait les murailles nues, mais l'enduit qui les couvrait était d'un stuc si pur, si poli, si luisant, qu'on l'eût dit du plus beau marbre de Paros...

Dans le fond se dressait un petit lit de bois de citronnier, blanc, virginal, entouré d'une gaze transparente, soutenu par quatre colonnettes de cuivre ciselé.

Et puis, tout autour de l'appartement, on avait disposé des caisses d'acajou, assez profondes, supportées sur des pieds de bronze et remplies d'une foule de ces beaux camélias sans odeur que l'on peut conserver près de soi pendant la nuit...

Enfin, de jolies chaises, tissées d'une précieuse écorce d'arbres, reposaient sur une natte faite des joncs les plus fins et les plus variés dans leurs couleurs vives et brillantes qui l'émaillaient comme un parterre.

Le jour n'arrivait que faible et douteux au travers des jalousies, des persiennes et des stores de soie... seulement la fenêtre était entr'ouverte à cause de la chaleur.

Il régnait dans cette jolie pièce je ne sais quelle suave et douce senteur, quel parfum de jeune fille, quel aspect candide, qui réjouissaient l'âme.

Ce petit lit si frais, si blanc, ces murs polis et ces fleurs

étincelantes, cette douce obscurité, cette harpe silencieuse, ces vêtements de fête jetés çà et là, ce petit miroir et cette croix sainte, ces rubans et ce rameau bénit, ces simples bijoux, en un mot tous ces riens qui sont si précieux pour une jeune fille, tout cela disait uue vie de bonheur, d'innocence et d'amour..

La porte s'ouvrit, et Jenny entra.

Sa mère, qui l'accompagnait, avait tendrement lié son bras à la souple et gracieuse taille de sa fille, qui, tout en marchant, appuyait sa tête sur le sein maternel...

— Allons, recouche-toi, — dit madame Wil, — nous avons prié; il est encore de bonne heure, et tes yeux sont un peu battus... je suis sûre que tu as mal dormi...

Et elle fit asseoir sa fille sur le lit, et se mit près d'elle...

— C'est vrai, maman, j'ai peu dormi... car le bonheur, vois-tu... empêche de dormir... je l'aime tant... il est si bon pour toi, pour mon père... mon Théodrick... — dit la jeune fille d'une voix argentine et pure, en baisant les cheveux gris de sa mère qu'elle mêlait en souriant aux grosses boucles de sa chevelure blonde.

— Finis donc, Jenny, tu me décoiffes toute...

— Tiens, maman, je voudrais avoir tes cheveux, et que tu eusses les miens...

— Oh! la folle... je vais la battre... — disait la bonne mère en tapant légèrement les jolies épaules blanches de Jenny à moitié découvertes...

— Mais oui, maman, car alors tu serais jeune... moi, je serais vieille... et ainsi je mourrais avant toi...

Et ses deux bras caressants attiraient sa mère, qui détournait la tête pour que sa fille ne vît pas les larmes de tendresse qui roulaient dans ses yeux...

— Ah! maman... tu pleures... mon Dieu, t'aurais-je fait de la peine?...

Et Jenny, les yeux suppliants, les mains tendues, regardait sa mère avec anxiété.

— Chère, chère enfant adorée, — murmura madame Wil, en couvrant sa fille de ces baisers maternels qu'on payerait par des années de souffrance... quand on n'a plus de mère!...

Cette expansion un peu calmée, madame Wil se retira en ordonnant à sa fille de dormir encore un peu...

— Je dors, maman, — répondit-elle en s'étendant sur son lit et en fermant tout à coup ses beaux yeux; mais un malin sourire qui errait sur sa bouche dévoilait son vilain mensonge.

La porte de la chambre de sa mère se referma...

Alors Jenny ouvrit un œil attentif, puis l'autre, dressa sa jolie tête... son corps... écouta... les yeux grands, grands ouverts, comme une jeune biche aux aguets, et n'entendant rien, fut d'un bond auprès d'un petit meuble surmonté d'une glace.

Puis elle prit dans ce meuble des rubans, des fleurs, de la gaze... et, chantant à demi-voix la chanson que Théodrick aimait tant, elle essayait la coiffure qui plaisait aussi à Théodrick.

— Voyons, — disait-elle, — il faut qu'aujourd'hui je me fasse belle; mais demain... oh! demain... Quel beau jour!... quel bonheur!... et pourtant le cœur me bat bien fort quand j'y pense, mais ce n'est pas de frayeur... non... je ne crois pas... ô mon Théodrick! serai-je bien comme cela, dis?...

Et elle s'approchait si près, si près du petit miroir, pour juger de l'effet de la fleur, de la gaze qui devait tant plaire à son amant, que sa pure et fraîche haleine ternit d'une légère vapeur la surface brillante de la glace.

Alors, elle, promenant son joli doigt blanc sur cette humide rosée... y traçait, rêveuse et souriante, le nom de son Théodrick...

Un léger frôlement qu'elle entendit du côté de la fenêtre la fit tressaillir... elle tourna vivement la tête... les joues colorées, toute honteuse de se voir peut-être surprise dans ses secrets les plus chers...

Mais tout à coup ses lèvres pâlirent... elle jeta violemment ses mains en avant... essaya de se lever.... mais ne le put...

Elle retomba sur sa chaise, agitée d'un affreux tremblement...

La malheureuse enfant venait de voir la tête hideuse d'un monstrueux serpent qui se glissait à travers la jalousie et les persiennes, soulevait le store et s'avançait en rampant...

Il se cacha un moment dans la caisse de fleurs qui encadrait la fenêtre.

La disparition momentanée de cet affreux reptile semblant donner des forces à Jenny, elle se précipita vers la porte de la galerie, s'y cramponna, tâcha de l'ouvrir en criant : — Au secours!... ma mère... au secours!... un serpent...

Impossible...

Son père, sa mère et son amant tenaient cette porte en dehors, et Jenny entendit la joyeuse voix du bonhomme Wil qui disait :

— Oui, oui, crie bien, crie bien, ça t'apprendra à avoir peur... petite folle... il ne te mangera pas... sois donc raisonnable... mon Dieu! que tu es enfant!

— Prends cela sur toi, ma Jenny, — dit sa bonne mère... — une fois guérie de la peur, c'est pour toujours... Allons, sois gentille...

Jusqu'à son Théodrick qui ajouta : — C'est moi, ma Jenny, c'est moi qui ai tout fait, et tu me donneras pourtant un beau baiser pour ma peine, car c'est pour ton bien, ange de toute ma vie...

Ils croyaient, eux autres, qu'il s'agissait du serpent mort qu'ils avaient mis là pour *habituer* la pauvre enfant, comme ils disaient.

Jenny poussa un horrible cri et tomba au pied de la porte...

Le serpent venait de déborder la caisse, et sa queue était encore au milieu des fleurs, que sa gueule entr'ouverte, qui bavait l'écume, béait sur Jenny.

Il s'approcha, vit sa femelle morte, écrasée sous la petite table, et poussa un long sifflement sourd et caverneux.

Il entoura avec une inconcevable rapidité les jambes, le corps, les épaules de Jenny qui s'était évanouie.

Le col visqueux et froid du reptile se collait sur le sein de la jeune fille.

Et là, se repliant sur lui-même, il la mordit à la gorge...

La malheureuse, rappelée à elle par cette atroce blessure, ouvrit les yeux et ne vit que la tête grise sanglante du serpent, et ses yeux gonflés de rage qui flamboyaient.

— Ma mère, ô ma mère!... — cria-t-elle d'une voix éteinte et mourante.

A ce cri de mort, convulsif, râlant, saccadé, un éclat de rire, faible et strident, répondit...

Et l'on put voir l'affreuse figure d'Atar-Gull qui soulevait un coin du store comme avait fait le serpent.

Il riait, le noir!!!

Jenny ne criait plus... elle était morte...

— Ouvrons-lui, car la peur, trop prolongée, pourrait devenir dangereuse, — dit le bonhomme Wil, cédant aux sollicitations de Théodrick et de sa femme.

Il voulut ouvrir...

Il ne pouvait... le corps de sa fille gênait...

Il donna une violente secousse, et le cœur lui manqua lorsqu'il se précipita dans la chambre, suivi de sa femme et de Théodrick, tous deux dans un effroyable état d'agitation.

Ils virent leur fille morte...

Et comme ils entraient, le serpent disparaissait par la fenêtre...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

N. B. Il reste à expliquer ce fait, historique d'ailleurs, et la part qu'Atar-Gull eut à cet événement tragique.

Connaissant, comme tous les nègres, les habitudes des animaux de la contrée, il eut un rayon d'espoir quand il proposa à Théodrick de porter le serpent mort dans la chambre de Jenny.

Il savait que ces animaux s'accouplaient toujours, et que le mâle rentrant dans son trou, et ne trouvant plus sa femelle, la chercherait et suivrait peut-être sa piste.

Aussi eut-il le soin, comme on l'a dit, de prendre la femelle par la queue, à cette fin que la partie saignante, écrasée, traînée par terre, laissât une trace, un fumet, capable de guider le mâle...

Ce qui arriva.

Le mâle, en entrant dans son trou, et ne trouvant pas sa femelle, suivit la piste, arriva au pied de la fenêtre du rez-de-chaussée, où le nègre, par un excès d'infernale prévision, avait encore écrasé une partie du corps, grimpa, souleva la jalousie, entra dans la chambre, étrangla Jenny et regagna son antre.

Atar-Gull avait calculé juste : la haine se trompe rarement,

CHAPITRE IV

LE DÉPART

Ah! j'en perdrai la vie
Par la douleur que j'ai.

E. Scribe.

C'était quelque vingt jours après la mort de Jenny, le soleil se couchait, et ses rayons obliques, traversant les jalousies de la chambre de madame Wil, inondaient cette pièce d'une lumière vive et dorée.

Au fond, une femme était couchée dans un lit, soigneusement entouré d'une moustiquaire, et un vieillard vêtu de deuil soutenait la tête de la malade en lui faisant respirer un cordial.

Un nègre, armé d'un long éventail de plumes, chassait les insectes qui auraient pu importuner madame Wil.

Car c'était elle qu'une bien affreuse maladie, causée par ses chagrins, avait réduite à cet état effrayant de maigreur et de marasme.

Elle ouvrit les yeux, et son premier regard fut pour son mari, l'honnête Wil, qui attachait sur elle un œil attendri et inquiet.

— Je me sens mieux, quoique bien faible, mon ami... — dit-elle d'une voix basse et creuse à son mari, — du courage.

Mais le colon, au lieu de lui répondre, baissa tristement la tête en signe d'approbation et serra la main tremblante de sa femme.

C'est que le malheureux avait éprouvé une émotion si violente à la vue de sa fille morte, qu'il n'avait pu jeter un cri; lors de cet affreux événement, sa langue avait été frappée de paralysie, depuis il était resté muet.

Madame Wil comprit son regard, car elle reprit : — Du courage, pourquoi?... la mort, mon Dieu, ne m'effraye plus... je la désire, au contraire... car au moins je pourrai revoir bien-

tôt Jenny... — Et, en prononçant ce nom, la pauvre mère poussa un cri perçant, un cri aigu qui sembla user le reste de ses forces.

M. Wil, aidé d'Atar-Gull qui pleurait, eut encore recours à son flacon.

Elle revint à elle.

— Pardon, mon bon Wil, je t'avais promis de ne plus prononcer le nom de notre fille, je sais quel mal cela te fait, ainsi qu'à ce digne serviteur... je veux dire ce digne ami, Wil, car un ami seul peut rendre de tels services : vingt et un jours sans dormir, et veiller, sans compter les périls qu'il a courus en allant à la recherche de Théodrick... Et ta blessure va-t-elle mieux, Atar-Gull? — demanda madame Wil d'une voix faible.

— Bien, très-bien, ma bonne maîtresse... mais ne parlez pas, ça vous fatigue.

— Et dire, — murmura-t-elle, — que Théodrick a disparu sans qu'on puisse savoir comment, depuis le jour fatal où il s'est précipité hors de la chambre à la poursuite de cet affreux serpent!

Le colon, agenouillé près du lit de sa femme, priait la tête cachée dans ses mains.

Il fut tiré de cet état douloureux par un cri du noir.

— Maître, maître... la maîtresse se meurt.

La pauvre mère, en effet, s'affaiblissait à vue d'œil, tous les ressorts de cette âme si tendre et si aimante avaient été brisés par la mort de sa fille.

Elle touchait à son dernier moment.

Elle fit signe qu'elle désirait parler...

Le colon et le nègre écoutèrent silencieux, à genoux.

— Mon ami, — dit-elle d'une voix éteinte et mourante, — quittez l'île... les pertes énormes que la mort de presque tous vos bestiaux, d'une partie de vos esclaves, vous a causées rendent ce départ nécessaire... ne songez pas à y rétablir votre fortune... trop d'amers souvenirs vous tueraient ici... Réalisez le peu qui vous reste de notre bien, et partez... emmenez Atar-Gull, c'est un ami dévoué... Allez en Europe, Wil... c'est la prière d'une mourante... ne me refusez pas... jurez, promettez-le-moi, au nom de ma Jenny...

Elle avait au plus encore une minute à vivre.

Le colon tenait ses lèvres collées sur la main de sa femme déjà glacée et sanglotait.

A un mouvement que fit madame Wil, Atar-Gull s'approcha d'elle pour relever le chevet de sa maîtresse.

Et il se remit à genoux pour soutenir le corps défaillant de madame Wil, en disant tout haut : — Pauvre bonne maîtresse... pauvre maîtresse...

Mais une horrible expression de joie, qu'il n'avait pu cacher en regardant sa maîtresse mourante, terrifia madame Wil, et l'admirable instinct de son cœur lui révéla tout à coup l'atroce hypocrisie que cette joie venait de trahir.

Aussi la malheureuse femme ouvrit affreusement les yeux, se dressa roide sur son séant, et cria d'une voix strangulée en jetant ses bras en avant avec un indéfinissable accent de terreur :

— Wil, Wil... Atar-Gull... ne... Jenny... — ses forces la trahissant, elle ne put achever.

M. Wil fit un signe d'approbation, croyant qu'il s'agissait de la promesse d'emmener Atar-Gull.

— Père, père, — dit bas Atar-Gull, — les victimes ne te manqueront pas là-haut; la vengeance commence.

On arracha M. Wil de la chambre de sa femme.

Atar-Gull fit pour lui ce qu'il avait fait pour madame Wil, le veilla, le soigna avec tant de zèle, d'abnégation de lui-même, que le gouverneur, voulant lui donner une marque d'estime probante, ajouta de sa main, sur son acte d'affranchissement, qui fut demandé par le colon, les louanges les plus flatteuses sur son zèle et son vertueux attachement pour ses maîtres.

Enfin, deux mois après la mort de sa femme, M. Wil réalisa le peu qui lui restait, paya ses dettes, et s'embarqua avec son fidèle noir pour Portsmouth, sur la frégate *le Cambrian*, qui retournait en Angleterre.

CHAPITRE V

RENCONTRE

Un bienfait n'est jamais perdu.
Proverbe populaire.

— Allons, allons, que diable, un peu de courage, monsieur Wil, — disait le docteur au silencieux et taciturne colon... — Prenez un peu sur vous, je sais que tout cela est affreux; mais enfin ça est, ainsi soyez raisonnable; si le temps nous favorise, dans un mois nous serons à Portsmouth : depuis cinq jours que nous avons quitté la Jamaïque, le temps nous favorise... la brise est faite, nous entrons dans les vents alizés... et tenez, un beau temps, un beau ciel, une mer comme celle-ci, ça donne espoir et courage... Quant à votre infirmité, ça ne peut pas durer, votre mutisme cessera... c'est une émotion forte qui l'a causée, il y a toujours du remède. — Ainsi parlait le bon et jovial docteur du *Cambrian*, en montrant à M. Wil le sillage rapide de la frégate, qui prouvait la vérité de son assertion, car ils étaient assis sur le couronnement et passaient le temps à faire ce que d'aucuns font si souvent à bord, à regarder passer l'eau.

Le colon tendit les mains au docteur, le remercia d'un regard, et secoua tristement la tête en montrant le ciel et en s'essuyant les yeux au souvenir de sa femme et de sa fille.

Et le docteur allait recommencer toutes ses banales consolations, quand Atar-Gull parut sur le pont, portant une petite théière...

— Tenez, maître, — dit-il respectueusement au colon, — voici le tilleul et le tamarin qu'on vous a ordonnés.

M. Wil fit signe qu'il n'avait pas soif.

— C'est égal, maître, — dit le noir avec cette intonation grondeuse qui sied si bien aux serviteurs dévoués, — c'est égal... ça vous fera du bien... n'est-il pas vrai, monsieur le docteur?

— Certainement... buvez... buvez, monsieur Wil.

Et le colon but la potion, forcé d'obéir à cette coalition de volontés, et remercia du geste son fidèle serviteur.

— Ça m'a l'air d'un bien brave domestique, — dit le médecin.

Le colon leva les yeux au ciel agitant ses mains, comme s'il eût dit : « Un ange, docteur. »

— Eh bien, dites donc du mal des nègres après cela!

Le colon haussa les épaules.

Atar-Gull revint; mais cette fois ce fut pour apporter à Wil une tabatière pleine, dans le cas où celle du colon eût été vidée...

Ce dernier échangea un regard presque fier contre le coup d'œil approbateur du médecin.

— Hein... quelles attentions! — disait l'un.

— Parfait! admirable! — répondait l'autre.

Pendant cette muette pantomime, Atar-Gull, isolant les rayons visuels en mettant sa main au-dessus de ses yeux, regarda quelque temps à l'horizon avec attention, et s'écria tout à coup :

— Maître, là-bas, tout là-bas, un canot!...

Le docteur et le colon redressèrent la tête, suivirent des yeux la direction que le noir leur indiquait et ne virent rien.

— Tu te trompes, mon garçon, — dit le médecin, — mais demande une longue-vue au timonier, nous nous en assurerons nous-mêmes.

Et en effet, après deux minutes d'observation, le docteur s'écria :

— Il a, pardieu, raison, monsieur Wil; c'est une petite embarcation... et, si je ne me trompe, on voit un homme dedans... Timonier... prévenez donc l'officier de quart.

— Regardez, — dit le docteur à ce nouveau venu, — un canot abandonné en pleine mer... qu'est-ce que ça peut être?

— Sans doute le reste d'un équipage qui aura péri... il a besoin de secours sans doute. Je vais demander au nouveau commandant la permission de faire porter sur lui...

L'officier descendit et remonta presque aussitôt, en disant au timonier :

— Laisse arriver sur ce point noir que tu aperçois là-bas...

Plus la frégate approchait, plus on voyait distinctement ce petit canot : il était sale, presque démembré, et l'homme qui le montait semblait vider l'eau qui allait peut-être le submerger.

Le Cambrian mit en panne à une portée de pistolet... et le héla en anglais.

L'homme du canot fit signe qu'il ne comprenait pas...

— Appelez ce marin qu'on a recueilli, et qui s'est engagé comme matelot avec nous, — dit le lieutenant, — il parle espagnol et français... il le comprendra peut-être...

Le Grand-Sec monta sur le pont; on le mena sur l'arrière, en lui désignant l'homme et le canot...

Mais le malheureux pâlit... bégaya... et tomba à la renverse...

Il venait de reconnaître... Brulart.

Et le bonhomme Wil aussi avait reconnu son pourvoyeur de noirs...

Et Atar-Gull aussi avait reconnu celui qui partageait avec le colon toute sa haine africaine; mais, fidèle à son système, Atar-Gull resta calme et froid...

Le bonhomme Wil descendit dans la grand'chambre, se souciant peu de la reconnaissance.

Or, le Grand-Sec désira parler en secret à l'instant même au lieutenant Pleyston, qui entendait le français; et, comme il se rendait chez cet officier, Brulart montait à bord avec l'habitude et l'agilité d'un bon marin.

Brulart était toujours dans son costume; mais il portait avec lui son précieux coffret, et fut aussitôt entouré par l'équipage du *Cambrian*, qui le regardait avec curiosité...

Comme il s'apprêtait à parler, il se sentit saisir par derrière.

Et il tomba sur le pont en blasphémant, et deux minutes après, il était garrotté, enchevêtré, comme il avait jadis garrotté ce pauvre Claude-Borromée-Martial...

Et on le transporta, malgré ses cris, dans la grand'chambre du conseil, où il vit l'état-major de la frégate rangé autour d'une table, et d'un côté le Grand-Sec, qu'il reconnut aussitôt, et de l'autre le bonhomme Wil... auquel il fit un salut amical...

— Interrogez-le, — dit le commandant, — et vous, commis-

saire, écrivez ses réponses, car heureusement voici le lieutenant Pleyston qui nous servira d'interprète.

Le petit commissaire prépara sa plume, et demanda trois fois si le monstre était solidement attaché.

L'interrogatoire commença...

LE LIEUTENANT. — Tu dois reconnaître, misérable forban, ce matelot que tu as si cruellement jeté à la mer?

BRULART. — C'est le Grand-Sec... un de mes agneaux.

LE LIEUTENANT. — A la bonne heure; mais ce que tu ne reconnais peut-être pas, c'est cette frégate, qui t'a donné la chasse et que tu as manqué de faire couler par ton infernal brûlot...

BRULART, avec étonnement et satisfaction. — Ah... bah!... comment! c'est vous qui avez goûté de ma mécanique... ah! bon... bon... D'une voix sourde:) — Je comprends maintenant; mon affaire est sûre... (Il fait avec sa main le geste d'être pendu.)

LE LIEUTENANT. — Un peu... ainsi tu avoues...

BRULART. — Tout... Je n'avouerais pas, que vous me pendriez la même chose...

LE LIEUTENANT. — Comment t'es-tu trouvé seul dans ton canot?...

BRULART. — Mon équipage s'est blasé, fatigué de moi; en un mot, il s'est révolté, par les conseils de mon second; un chien maudit qui s'appelait le Borgne... On m'a garrotté, descendu dans ce canot avec deux jours de vivres, un fusil et du plomb, et ils m'ont laissé en pleine mer... C'est une plaisanterie comme j'en ai tant fait moi-même.

LE LIEUTENANT. — Tu n'as rien à dire autre chose?

BRULART. — Ma foi, non, si ce n'est de vous dépêcher le plus tôt possible, car c'est un vilain rêve.

LE TIEUTENANT, à part. — Il appelle ça un rêve, à la bonne heure. Alors, mon garçon, élève ton âme à Dieu; car, avant le coucher du soleil, tu seras pendu.

BRULART. — Suffit...

LE LIEUTENANT. — Emmenez-le, conduisez-le dans la cale, les fers aux pieds et aux mains... A propos... qu'est-ce que ce coffret?... Diable! une couronne de comte... un vol... encore.

BRULART, riant. — Un vol... ce sont, corbleu, bien mes armoiries, à moi, mes gentilshommes !

LE LIEUTENANT. — Ah ! mon Dieu, quel joli flacon... voyez donc ce qu'il contient, docteur...

LE DOCTEUR. — De l'opium... c'est de l'opium...

LE LIEUTENANT. — Voudrait-il s'empoisonner ?...

LE DOCTEUR. — Oh ! avec ceci, il s'endormirait tout au plus, mais pour s'empoisonner, diable, il en faut davantage...

BRULART. — Laissez-moi ce coffret, je n'ai que cela, vous le prendrez après ; d'ailleurs examinez-le, vous verrez qu'il n'y a aucune arme : on ne refuse pas ordinairement un condamné... ainsi...

LE LIEUTENANT, s'adressant au commandant. — Il demande qu'on lui laisse ce coffret, le docteur assure qu'il n'y a aucun danger.

LE COMMANDANT. — Laissez-le-lui.

LE LIEUTENANT. — Tiens, et grand bien te fasse... Emmenez-le, vous autres...

On l'emmena, le commissaire lut les demandes, les réponses ; on mit aux voix, et le corsaire fut condamné à l'unanimité à être pendu à la grande vergue du *Cambrian*, au coucher du soleil.

On descendit Brulart dans la cale, il était onze heures. — L'exécution était pour six.

A trois heures il but ce qui restait dans son flacon, et retomba bientôt endormi sur le plancher froid et humide de la cale.

Et, toujours sous l'influence de l'opium, il rêva.

CHAPITRE VI

SONGE

Laisse la Thessalie, Lorenzo, réveille-toi... vois les rayons du soleil levant qui frappent la tête colossale de saint Charles. — Écoute le bruit du lac qui vient mourir sur la grève au pied de notre jolie maison d'Arona. — Respire les brises du matin qui portent sur leurs ailes si fraîches tous les parfums des jardins et des îles, tous les murmures du jour naissant.

CHARLES NODIER, *Smarra.*

Vous en parlez bien à votre aise, répliqua le bandit ; si, comme moi, vous aviez été pendu...

— Pendu, vous ?

— Pendu...

JULES JANIN, *l'Ane mort.*

O mon ange ! veillez sur moi.

A. M., *Romance.*

Dans ce rêve il était rajeuni.

Il avait seize ans...

Une de ces ravissantes figures de jeune homme, douce et pâle, avec de grands yeux mélancoliques parfois qui s'animaient pourtant d'un feu inconnu.

Il était aspirant de la marine, le pauvre enfant, embarqué à bord du *Cygne,* un brick leste et joli comme son nom.

Il s'éveilla en disant :

— Me pendre... me pendre... moi, pirate, moi, vieux et laid... Ah !... quel cauchemar !...

Et, mollement balancé sur son hamac, il ne dormait plus, il pensait à je ne sais quelle grande et noble dame qu'il avait vue à Brest, je crois... et cette imagination de seize ans, ardente et rêveuse, se jouait autour de cette charmante image... C'était sa taille de reine... son regard imposant et ses grands sourcils noirs, dont il avait peur, le naïf jeune homme... sa main douce et blanche qu'il toucha une fois...

une seule... et qui lui fit éprouver une commotion si singulière... à la fois voluptueuse et cruelle...

Et puis, à ce souvenir, ses artères battaient, sa tête brûlait, ses yeux se noyaient de larmes.

— Mon Dieu, mon Dieu, — disait-il en se tordant sur son hamac, — que je suis malheureux... Quelle existence! l'Océan, toujours l'Océan! des matelots rudes et sauvages, des visages durs et repoussants, une vie de froid égoïsme, une vie de prêtre, sans amour et sans femmes! Et pourtant le cœur me bat dans la poitrine... et la vue d'une femme me fait tressaillir... J'éprouve un immense besoin de souffrir, de pleurer aux pieds d'une femme; je n'ai plus de mère, moi!... seul, isolé, il faut bien que j'aime quelqu'un... qu'une bouche de femme me console ou me plaigne!

Et le canon tonnait tout à coup.

Alors il se jetait à bas de son lit, prenait à la hâte sa veste bleue avec sa mince broderie d'or, son beau poignard, sa hache luisante, son chapeau ciré, qui cachait sa chevelure brune, bouclée comme celle d'une jeune fille, et il courait sur le pont...

En le voyant, les vieux matelots se poussaient du coude, car c'était un hardi et intrépide enfant, le premier au feu, à l'abordage; oh! une âme forte et puissante bouillonnait dans cette enveloppe efféminée... et plus d'une fois son jeune bras avait paru bien lourd aux Anglais.

Et il se trouvait au milieu d'une horrible mêlée; le joli brick *le Cygne* était attaqué par une corvette anglaise, et des grappins de fer liaient ces deux bâtiments l'un à l'autre.

L'abordage... l'abordage!

Et, à travers le feu, les balles et la mitraille, l'aspirant s'élançait une hache au poing; à sa voix, l'équipage se rallie, les rangs se serrent, et l'ennemi abandonne l'avant du navire sur lequel il débordait...

Le capitaine du brick... mort, — le second, mort, — l'équipage, mort; — il ne restait que lui, le jeune enfant, et quelques matelots d'élite. Il met le pied sur le bâtiment ennemi... On se presse, on se heurte, on écrase les mourants, le sang coule, le canon vomit la mitraille, l'aspirant lui-même... tombe au

pied du grand mât de la corvette anglaise... mais de son coup de poignard il a renversé le capitaine.

L'Anglais est pris; victoire, hourra... victoire, gloire à l'aspirant!

Mais sa blessure est grave, et l'on se dispose à rentrer dans le port afin de réparer le navire.

Mais le vent mugissait, la mer grondait, et une effroyable tempête jetait le brick sur des rochers.

Une énorme lame emportait l'aspirant, le précipitait, meurtri, sanglant, sur le rivage...

Et il se levait avec peine, et cherchait un asile dans une caverne qu'un éclair lui faisait découvrir.

Il avançait en rampant dans cet antre obscur, déchiré par les cristaux et les granits qui couvraient le sol.

Mais une lueur douce et rose venait tout à coup se jouer sur les facettes des brillants stalactites...

Et bientôt il se trouvait dans une grotte immense, éblouissante de diamants, de topazes et de rubis qui étincelaient, scintillaient en gerbes, en cercles et en pyramides chatoyantes.

Sur un trône taillé d'une seule émeraude était une divinité majestueuse.

Une couronne d'étoiles de feu flamboyait sur ses cheveux noirs; le zodiaque, gravé sur sa ceinture d'or, était relevé par des émaux diaprés; une tunique blanche, un voile bleu, brodé de fleurs d'argent et de perles, puis des brodequins couleur d'azur formaient son noble vêtement.

— Je t'attendais, — disait la divinité en faisant asseoir l'enfant près d'elle : — vois, cet empire est le mien; quand je le veux les tempêtes grondent et mugissent; d'un mot, je fais pâlir les marins les plus intrépides : c'est par ma volonté que ton vaisseau s'est brisé sur les rochers... je voulais te voir... car tu es mon fils... tiens, juge, et sois fier de la puissance de ta mère.

Aussitôt un bruit affreux se fait entendre, toute lumière disparaît, un froid mortel se répand dans la caverne, la terre tremble, les voûtes sont ébranlées, c'est le vent du nord qui rugit, et dont les lugubres sifflements retentissent d'échos en échos...

— Je veux que le calme renaisse, — dit la divinité, — et qu'il vienne caresser mon fils.

Et une douce chaleur, un parfum délicieux, une éclatante lumière, un bruissement léger comme celui du feuillage qu'une faible brise agite et balance, remplacent cet horrible ouragan.

Un joli nuage, ressemblant à de l'air condensé, mélangé d'or, de pourpre et de soleil, chargé d'une poussière de roses et de jasmin, se balançait au milieu de la grotte et s'y évaporait en merveilleuse senteur, en éblouissante clarté.

Le jeune homme, entouré de cette vapeur transparente et embaumée, se fondait dans un océan de délices; son état d'extase se rapprochait de toutes les sensations, de tous les sentiments, de toute espèce de jouissance.

Et la divinité se penchait à son oreille en lui disant :

— Ce bonheur ineffable n'est pourtant rien auprès de celui que tu goûteras auprès d'*elle*, car elle t'aimera... car tu es un de mes fils; je te laisse sur la terre, mais je veille sur toi...

Et la divinité le baisait au front... et tout disparaissait...

. . . . . .

Et il se trouvait couché dans un lit moelleux, couvert d'édredon, entouré de glaces et de soie, sa tête reposait sur de magnifiques dentelles, et elle était là, celle dont le souvenir l'avait tant de fois mis hors de lui.

Celle qui devait l'aimer, avait dit la divinité.

Elle était là, à genoux, près de lui, une cuiller d'or à la main, ses beaux sourcils un peu froncés par l'inquiétude, lui offrant un cordial suave et parfumé.

— Oh! mon Dieu, — dit-il, — oh! madame, c'est vous... mais où suis-je?... j'ai donc fait un rêve?... cette éblouissante caverne... cette divinité...

— Pauvre enfant, remettez-vous, — dit la jolie femme. — Un affreux coup de vent a brisé votre navire, des pêcheurs vous ont trouvé presque mourant sur la côte, à l'entrée d'une grotte, et vous ont apporté ici, chez moi, à Brest; mais votre blessure était si grave, si grave, que j'ai demandé comme une faveur de vous soigner.

— Ah... oui; mais en vous voyant, madame, j'avais oublié ma blessure...

Et il fallait voir quelle délicieuse expression de candeur voilait ses beaux yeux timidement baissés...

Et elle se disait en souriant : — Il a l'air d'une fille, et pourtant si jeune, si joli, tout cet équipage de vieux matelots qu'il a conduit au feu, tremblait à sa voix... comme je tremble moi-même, — pensa-t-elle en rougissant.

— Madame... est-ce que j'aurai le bonheur de rester longtemps ici ?...

— Jusqu'à ce que votre guérison soit complète, mon enfant...

— Ah !... — dit-il, en fixant des yeux ravis sur la belle et voluptueuse figure de sa protectrice... mais peu à peu il pâlit... et perdit connaissance... Cet espoir de bonheur était au-dessus de ses forces.

— Grand Dieu... il se trouve mal !... — cria la jolie femme en se pendant à un cordon de sonnette qu'elle agita violemment. . . . . .

Et quinze jours après, il souffrait moins, sa figure était encore un peu pâle, mais cette pâleur lui allait si bien... disait la dame aux sourcils noirs. . . . . .

Et un jour qu'il rêvait, assis devant un beau portrait de cette ravissante personne, elle entra.

Elle ne lui avait jamais semblé plus belle.

— Arthur... — lui dit-elle en se plaçant sur un doux sofa, — j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer... venez près de moi... mais ne tremblez pas, comme toujours...

Le jeune homme n'osait lever les yeux, et son cœur battait bien fort...

— On vous accorde un congé de trois mois pour vous rétablir, et après vous viendrez prendre possession de votre nouveau grade... Ces trois mois, — ajouta-t-elle à voix basse... — nous les passerons... à ma terre... le voulez-vous ?...

Arthur pâlissait et restait muet... il ne pouvait croire à tant de bonheur.

— Comme vous n'avez ni parents, ni amis, j'ai cru pouvoir prendre cette décision sans vous consulter... Allons, Arthur, ne tremblez donc pas ainsi... ne suis-je pas votre amie... votre mère... pauvre enfant ?...

Elle prit la main du jeune homme en l'attirant près d'elle...

— Oh! oui, — dit-il en tombant à ses genoux, — oh! oui, vous êtes tout pour moi... vous êtes la seule qui m'ayez témoigné de l'intérêt... je vous aime de toute la tendresse que j'ai dans le cœur, je vous aime comme une mère, comme une sœur, comme une amie; ô vous... toujours vous... vous serez mon Dieu, ma religion, ma croyance...

Et Arthur, hors de lui, baisait les genoux, les mains, les pieds de la jeune femme, dont le sein palpitait... et qui disait d'une voix émue... — Arthur... mon enfant... je crois à votre reconnaissance... j'y crois... finissez... Arthur...

. . . . . .

Et il se trouvait à la terre de sa protectrice.

C'étaient de fraîches eaux, d'épais ombrages, une solitude profonde, un parc entouré de hautes murailles, pas d'autres valets qu'une vieille gouvernante dévouée et un jardinier sourd.

Elle lui avait promis quelque chose qu'il attendait avec une inconcevable impatience.

Les appartements de ce château étaient vastes et gothiques, mais commodes, retirés, silencieux.

Et il voyait la jeune femme à moitié couchée sur un de ces antiques fauteuils si bons et si moelleux.

Vêtue d'un blanc et frais peignoir de mousseline qui laissait voir le bout de sa jambe fine et ronde et son joli pied chaussé d'une petite pantoufle bleue... son beau bras passé autour du cou d'Arthur, elle abaissait sur lui son humide regard.

— Tu m'aimeras donc toujours... Arthur, — lui disait-elle... en le baisant au front.

— Oh! toujours, ma vie, à toi, ma vie... — disait l'ardent jeune homme en liant avec volupté ses bras à la divine taille de sa jolie sœur, mère ou amie, comme il disait.

Elle fit un mouvement en arrière... son peigne tomba, et son admirable chevelure noire se déroula sur son cou, sur ses épaules, sur ses bras, en une multitude de boucles brunes et luisantes...

Et Arthur baisait ces beaux cheveux avec transport et ivresse, les divisait, les nattait, en couvrait sa figure.

Et elle, palpitante et rêveuse, le laissait faire, mais elle

sentit tout à coup les lèvres de l'enfant frissonner sur les siennes.

Il s'était traîtreusement caché sous l'épaisse chevelure de la jeune femme, et, dressant tout à coup sa jolie figure au milieu de cette forêt d'ébène, qu'il partagea en deux touffes soyeuses... il avait surpris un délirant baiser...

— Ah! — dit-elle... avec une petite moue enchanteresse... — ah! vous me trompiez... Arthur, je vais vous étrangler...

En approchant la tête d'Arthur de son sein qui bondissait, elle entoura le cou du jeune homme de longues tresses de ses cheveux, et les serra en souriant... . . . .

— Oh! — dit-il, en baisant sa gorge d'ivoire... — méchante, tu veux me tuer... car tu serres bien fort... c'est comme dans le rêve de cette nuit... mais que fais-tu? oh!... à toi... ma vie... je meurs... mon ange...

. . . . . .

C'est qu'à ce moment de son rêve on pendait réellement Brulart à bord du *Cambrian*, et que le poids de son corps, pesant sur la corde qu'on avait passée au bout dehors de la frégate, avait opéré la strangulation.

Abîmé dans l'état de torpeur, de somnolence que lui avait procuré sa dose d'opium, et qui, sans être le réveil ni le sommeil, l'avait plongé dans une espèce de somnambulisme, il avait suivi machinalement ses guides à moitié endormi, appuyé sur eux, les yeux ouverts, sans voir, s'était laissé attacher, hisser et pendre, sans y faire la plus légère attention, plongé qu'il était dans les délices de ses songes merveilleux.

Alors qu'on pendait le corps l'esprit était ailleurs. Somme toute, il mourut dans une ravissante extase de plaisir.

Et le docteur remarqua comme un phénomène physiologique que la physionomie du patient, jusque-là froide et immobile, prit, au moment de la strangulation, une inconcevable expression de bonheur.

Cette particularité repose sur la nature du songe de Brulart et sur des effets propres à la pendaison. (Voir le *Dictionnaire des Sciences médicales*.)

Justice rendue, le corps du pirate fut jeté à la mer avec deux boulets aux pieds.

Le reste de la traversée n'offrit rien de remarquable, et *le Cambrian* toucha les côtes d'Angleterre au bout de quarante jours de mer.

Atar-Gull débarqua avec son maître. Le commandant de la frégate voulut ajouter les témoignages les plus flatteurs en faveur du nègre, qui, par ses soins pour le malheureux Wil, avait excité la sympathie de tout l'équipage.

Mais M. Wil ne resta pas longtemps en Angleterre; ses ressources étaient modiques; et, suivant les conseils d'Atar-Gull et du docteur, qui venait quelquefois le voir à Portsmouth, il partit pour la France, où l'on vivait à bien meilleur marché, lui disait-on.

— Enfin, — se dit Atar-Gull, — je touche au moment de compléter ma vengeance... Oh!... elle sera terrible et longue surtout... J'aurais pu le tuer... mais la mort serait un incroyable bienfait auprès de la vie que je lui prépare...

FIN DU LIVRE CINQUIÈME

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE PREMIER

LA RUE TIRECHAPE

Il y a dans mon cœur un levain horrible de cruauté. — Je voudrais que ceux qui ont fait souffrir les autres souffrissent une fois tout ce qu'ils ont fait souffrir. Je voudrais que cette impression fût déchirante, et profonde, et atroce, et irrésistible. — Je voudrais qu'elle saisît l'âme comme un fer ardent; je voudrais qu'elle pénétrât dans la moelle des os comme un plomb fondu; je voudrais qu'elle enveloppât tous les organes de la vie comme la robe du centaure!

CHARLES NODIER, *Roi de Bohême.*

Enfin, mon enfant, ce bon serviteur, non content de prodiguer au vieillard les soins les plus touchants, le nourrissait de son pain, ce qui vous prouve qu'on ne doit jamais rudoyer les domestiques.

Contes à Lolo, par un académicien. — Édition rare.

Figurez-vous une de ces noires et antiques maisons du vieux Paris, située vers le milieu de la rue Tirechape... — Neuf étages, je crois, couleur brune et sale, solives saillantes, fenêtres étroites et sombres, escalier roide, obscur, véritable labyrinthe dans lequel on ne peut se guider qu'au moyen d'une grosse corde à puits, grasse et luisante de vétusté... puis une république d'industrieux proletaires, allant, venant, courant, montant, nichant et pullulant dans ces cellules étagées et entassées au-dessus les unes des autres comme les cases d'une ruche à miel...

Et pour pivot, pour centre de toutes ces existences de travail et de fatigue, une portière vieille, édentée, hargneuse, bavarde, un de ces types si admirablement mis en relief par notre Henri Monnier.

Il était nuit; un homme assez âgé, vêtu de noir, descen-

dait péniblement les hautes marches de l'escalier, étreignant avec force la bienheureuse corde à puits.

La portière, entendant un bruit inusité à cette heure, où tout dormait dans la maison, ouvrit brusquement le carreau de son antre, et y passa d'abord son vilain bras jaune armé d'une chandelle fétide, puis sa figure fâcheuse et renfrognée...

— Qui descend là?... répondez donc... c'est des heures indues...

— C'est moi, c'est moi... le docteur... — dit une voix de basse-taille.

Ici, le cerbère quitta son ton aigre et criard pour une espèce de glapissement amical.

— Ah! mon Dieu, c'est vous, monsieur le docteur; mais il fallait m'appeler pour éclairer... Eh bien! comment va-t-il le vieux muet? Il est dur à partir celui-là... en a-t-il encore pour longtemps? — demanda-t-elle en se mettant devant le docteur, afin d'obtenir une réponse, ou de se faire, comme on dit, passer sur le corps.

— Comme ça... il va tout doucement, madame Bougnol...

— C'est pourtant pas faute de soins, — dit celle-ci d'un air revêche... — c'est qu'il s'entête alors, car il a son nègre, M. Targu, que c'est une adoration d'homme, quoi, de voir comme il s'oublie pour son maître...

— Il est vrai que c'est un bien fidèle serviteur... il ne le quitte pas d'un moment...

— Ça n'empêche pas qu'il est encore bon enfant, le nègre, de rester comme ça domestique d'un vieux grigou qui ne lui donne rien... puisque c'est au contraire le domestique qui nourrit son maître, c'est encore du propre...

— C'est un vertueux domestique, madame Bougnol, et c'est un exemple que les autres ne suivent malheureusement pas toujours...

— Et puis que ça doit être une fameuse scie... un muet... pas le moyen de causer... mais, après tout, il parlerait que ça serait tout de même, car on dirait que son nègre a peur qu'on ne lui mange son maître; personne ne peut l'approcher.

— C'est qu'il est apparemment jaloux de son affection, — dit le médecin fatigué de la longueur de la conversation et

cherchant à passer adroitement entre le mur et la portière.

Mais celle-ci, qui le guignait de l'œil et suivait tous ses mouvements, faisant toujours face à l'ennemi, rendit cette tentative inutile, et continua.

— Monsieur, quelle est donc sa maladie, à ce pauvre vieux? est-ce vrai qu'il est fou?... Pendant les deux premiers mois qu'il est venu loger ici, il se portait comme un charme, et voilà près d'un an qu'il est si malingre qu'il n'est pas descendu une fois dans la rue...

— Et il n'y descendra peut-être plus jamais, — dit le docteur en secouant tristement la tête, et essayant de forcer le passage de vive force.

— Ah! Dieu du ciel, est-ce qu'il va mourir? — dit la portière avec inquiétude, — c'est qu'alors il faudrait mettre écriteau, voyez-vous, monsieur le docteur; nous approchons du terme...

— Je ne vous dis pas ça... mais il n'est pas bien du tout...

Et le docteur, profitant d'un moment d'inattention de madame Bougnol, se cramponna vite à la corde et se laissa glisser jusqu'en bas presque sans toucher les marches de l'escalier, avec autant de rapidité qu'un matelot qui s'affale le long d'un cordage.

— C'est égal, — se dit la portière, — je vais monter chez le vieux muet pour savoir quelque chose, si c'est possible.

Alors, fermant sa loge avec soin, elle commença son ascension, non sans faire une pause à chaque étage; enfin elle atteignit le septième et se trouva en face d'une petite porte grise.

Là elle moucha sa chandelle, s'emplit le nez de tabac, et agita timidement un cordon de sonnette terminé par une patte de lièvre.

Un instant après la porte s'entr'ouvrit assez pour donner passage à une grosse tête noire et crépue, coiffée d'une casquette rouge...

C'était Atar-Gull...

— Que voulez-vous, madame? — demanda-t-il d'un ton brusque.

— Monsieur Targu, — dit la Bougnol en faisant l'agréable, — je voudrais savoir des nouvelles de votre bon maître,

— Mon maître est souffrant, très-souffrant, — dit l'honnête serviteur avec un soupir qui fendit le cœur de la portière... et même il essuya une larme.

— Que voulez-vous, monsieur Targu, il faut bien se faire une raison; tout le monde d'abord sait ici que vous nourrissez votre maître... et M. le maire, qui est venu pour cet indigent de là-haut, a dit qu'il écrirait de votre conduite au gouvernement, que tôt ou tard un bienfait trouve sa récompense... et que....

— Merci, — dit Atar-Gull en poussant brusquement sa porte au nez de la portière, qui redescendit en grondant.

Quand Atar-Gull se fut renfermé, il s'arrêta un moment dans la petite pièce qui donnait sur l'escalier... écouta avec attention... avant que d'entrer dans l'autre chambre, qui paraissait plus grande.

Dans celle où il se trouvait, on voyait deux vieilles malles vides, une chaise et une natte sur laquelle il se couchait...

Il poussa doucement la porte de l'autre pièce et entra.

C'était le tableau le plus complet de la misère, mais non une misère sale et repoussante, car le peu de meubles qui garnissaient cette chambre nue étaient propres et cirés, les carreaux nets et transparents; puis on voyait en outre un fauteuil de paille, garni de deux minces coussins, placé près de la fenêtre ombragée par des feuilles vertes et les fleurs rouges de hautes capucines, qui couraient sur un treillage de corde.

Enfin, sur un lit, composé d'un seul matelas et d'une paillasse, mais soigneusement tiré, rangé, bordé, dormait M. Wil.

Quel changement, mon Dieu! ce n'était plus que l'ombre de lui-même; cette figure, autrefois si riante, si joyeuse, si vermeille, était maintenant jaune, osseuse, allongée; ses cheveux rares étaient tout blancs, et même pendant son sommeil un tremblement convulsif, presque continuel, agitait ses sourcils et sa lèvre supérieure, qui en se retroussant laissait voir ses dents serrées...

Atar-Gull, debout au pied du lit, les bras croisés, le considérait avec une inconcevable expression de joie et de haine satisfaite! car il était enfin satisfait... sa vengeance était complète...

Oui, vous saurez que le cachot le plus noir, le plus infect, le plus horrible... eût été un palais, un Louvre pour le colon auprès de cette chambre froide et propre...

Oui, vous saurez que les tortures les plus lentes et les plus affreuses, la mort la plus cruelle eussent été des délices ineffables pour le colon auprès de la soumission humble et attentive de son esclave!

Jugez :

La somme que M. Wil avait réalisée s'était trouvée tellement modique qu'elle ne put, on le sait, le faire subsister en Angleterre, et qu'il fut obligé de prendre la résolution de venir habiter Paris...

Comme il cherchait une rue sombre, retirée, pour s'y loger à bon compte, le maître de la modeste auberge où il était descendu l'adressa rue Tirechape.

Wil, dont la tristesse et la mélancolie s'augmentaient de jour en jour, insouciant et chagrin, prit ce logement, parce que ce fut le premier qu'il vit.

Il était bien malheureux, et pourtant les soins d'Atar-Gull faisaient parfois luire une larme de bonheur dans ses yeux, et le dévouement incroyable de cet esclave le reposait un peu des horribles souvenirs de la Jamaïque.

Le zèle du noir ne se démentit pas pendant les deux premiers mois du séjour de M. Wil à Paris; seulement il usa d'une adresse prodigieuse pour éloigner toutes les personnes qui auraient pu s'approcher de son maître, ce qui lui fut d'autant plus facile que le colon n'entendait pas un mot de français et qu'Atar-Gull ne savait de cette langue que juste ce qu'il fallait pour demander les objets de première nécessité.

Bientôt je ne sais quelle banqueroute diminua tellement la modique existence du colon que son mince revenu ne lui eût pas suffi, si Atar-Gull, en faisant dans le jour quelques commissions, en rendant de légers services aux locataires, n'eût pas augmenté un peu le bien-être de M. Wil, à la grande édification du voisinage et du quartier.

Or M. Wil n'avait d'autre distraction que quelques rares promenades qu'il faisait, appuyé sur le bras d'Atar-Gull, et le temps qu'il employait, le pauvre homme, à écrire une relation

de ses malheurs, dans laquelle il ne tarissait pas d'éloges sur la belle conduite de son esclave et sur les admirables soins qu'il lui prodiguait, surtout depuis son séjour en France...

Un jour, environ deux mois après son arrivée à Paris, il fit signe à Atar-Gull de s'asseoir près de son lit, et lui fit lire l'espèce de journal dont nous avons parlé, qui à chaque page portait le nom d'Atar-Gull pompeusement entouré d'épithètes flatteuses et touchantes.

Enfin ce journal finissait par ces mots :

« Au moins, après ma mort, mon bon serviteur gardera ce témoignage de mon attachement et de ma reconnaissance; car, le ciel m'ayant retiré ma famille, je reste tout seul au monde, isolé sur une terre étrangère, et je ne serais pleuré par personne, si le fidèle ami qui me sert, me nourrit même du peu qu'il gagne... n'était là pour me fermer les yeux et me donner une larme... »

Quand Atar-Gull eut lu ces passages, il les prit, et les serra, d'après l'ordre du colon, dans une petite cassette dont il avait seul la clef...

Mais le lendemain il se passa dans cette chambre triste et retirée, entre ce bon et digne homme et son fidèle serviteur, l'horrible et inconcevable scène qu'on va lire.

CHAPITRE II

ATAR-GULL

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait d'un air doux
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux

Orgon, TARTUFE, acte I, sc. VI.

— Tu n'as pas reçu mission de faire ce que tu m'as fait... donc que les pleurs et le sang retombent sur ta ta tête.

ALEX. DUMAS, *Napoléon Bonaparte.*

. . . . . .
. . . . . Il tremblait de mourir;
Mourir! c'est un instant de supplice... mais vivre...

FRÉDÉRIC SOULIÉ, *Christine.*

C'était le soir... le jour baissait... le colon venait de terminer son modeste repas; et, comme il était dans l'impossibilité de marcher et même de se servir de ses mains, étant paralysé, son noir, l'ayant bien et dûment posé et encaissé dans son grand fauteuil... l'avait roulé tout près de la fenêtre, d'où M. Wil aimait à voir encore les dernières lueurs du soleil dorer les fleurs pourpres de ses capucines, et étinceler sur ses épais carreaux...

Cette atmosphère enflammée des feux d'un soleil à son déclin, ces fleurs pâles et froides qui brillaient pour quelques minutes d'un vif et brûlant éclat, rappelaient au pauvre colon son beau ciel de la Jamaïque, ses palmiers si verdoyants, ses aloès parfumés, ses camélias fleuris, toute cette végétation si puissante et si forte... et puis aussi peu à peu venaient se grouper sous ses arbres gigantesques sa bonne et tendre femme... sa douce Jenny... son loyal et franc Théodrick... c'est alors qu'il pensait avec amertume à leurs longues promenades du soir après la prière, à leur joie innocente, à ces fêtes tumultueuses, bruyantes, qu'il donnait pour sa fille... à

ses naïves caresses, à sa gaieté si folle... et enfin à tout cet avenir de bonheur, de richesses et d'amour, flétri, tué en deux mois par une si inconcevable fatalité...

Car il se voyait, lui, un des plus riches planteurs de la Jamaïque, réduit à vivre des aumônes d'un nègre, d'un esclave, qui partageait avec lui, Tom Wil, une misérable chambre, triste et obscure, avec lui, dont les magnifiques et vastes habitations étaient autrefois couvertes d'hommes qui tremblaient à sa voix...

Quels souvenirs!

Aussi, sa pâle figure s'assombrissait de plus en plus, et les rayons obliques du soleil, qui l'éclairaient fortement, en faisaient ressortir encore l'expression mélancolique, et lui donnaient un aspect de tristesse indéfinissable, de chagrin profond, de regret amer, qui eût attendri l'âme la plus atroce...

Bientôt des larmes coulèrent de ses yeux, et il laissa tomber sa tête chauve et vénérable dans ses mains tremblantes, puis s'ensevelit dans une profonde méditation.

La nuit était tout à fait venue.

Atar-Gull alla soigneusement fermer la porte qui donnait sur l'escalier, poussa les verrous et prit la même précaution pour celle qui ouvrait sur la chambre où était son maître...

Il alluma une lampe qui ne jetait qu'une clarté faible et douteuse, s'approcha du colon, toujours absorbé dans ses pensées, et le contempla un instant...

Puis, lui frappant avec force sur l'épaule, de sa large et formidable main, il l'éveilla en sursaut, car l'honnête Wil avait fini par sommeiller un peu....

Pour la première fois le maître tressaillit à la vue de son esclave...

C'est qu'aussi la scène avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Au milieu de cette chambre vaste et basse, à peine éclairée par la lumière vacillante et rougeâtre de la lampe... se dressait de toute la hauteur de sa taille athlétique, Atar-Gull... le regard flamboyant, les bras croisés, et un affreux sourire sur ses lèvres contractées qui laissaient entendre le sourd claque-

ment de ses dents qui s'entre-choquaient comme celles d'un tigre qui mâche à vide...

On ne voyait de ce colosse noir que deux yeux blancs fixes et arrêtés, et au milieu de ce blanc un point lumineux qui brillait comme du phosphore dans l'ombre.

C'était aussi la première fois que le nègre s'était permis de frapper si familièrement sur l'épaule de son maître : aussi ce dernier le regarda-t-il avec un étonnement stupide.

« Écoute, blanc... — dit Atar-Gull d'une voix caverneuse... — écoute bien... une singulière histoire... »

Ce tutoiement, cette phrase, ce ton dur et presque solennel, bouleversèrent les idées du colon qui attachait des yeux inquiets sur le nègre, qui continua ainsi :

« Le premier blanc que j'ai haï a été cet homme que l'on a pendu à bord de la frégate anglaise.

» Il m'avait acheté, battu et vendu. — Justice a été faite.

» Le second blanc que j'ai haï, mais d'une haine aussi brûlante que le feu... aussi aiguë que la pointe d'un couteau, aussi vivace que l'apios qui fleurit chaque jour...

» C'est toi... toi, Tom Wil, colon, planteur de la Jamaïque... »

Le colon voulut se lever, et, faible qu'il était, retomba sur son fauteuil en faisant entendre un gémissement sourd...

Le nègre continua :

« Garde tes gémissements pour plus tard... ce n'est pas encore l'heure; Tom Wil, planteur de la Jamaïque... Tom Wil, qui fus riche à millions... Tom Wil, qui fus tendre père, heureux mari... plus tard... tu gémiras... tu pleureras du sang...

» S'il avait fallu, vois-tu, comparer la haine que je portais au négrier qu'on a pendu à celle que je portais à toi, Tom Wil, j'aurais dit que je l'aimais, lui, comme un frère...

» Et pourtant mon cœur a bondi de joie en voyant son supplice...

» Enfin, sais-tu ce que tu m'as fait, Tom Wil? le sais-tu?

» Pour de l'or, tu as vendu mon sang... un pauvre vieillard qui ne demandait qu'un peu de maïs et de soleil pour vivre quelques jours encore, et puis mourir... pour de l'or... tu l'as fait supplicier du supplice d'un voleur et d'un assassin...

» C'était mon père... Tom Wil! le vieux Job! c'était mon père! comprends-tu maintenant? »

Et le colon... haletant... comme fasciné par le regard d'Atar-Gull... le contemplait en silence.

« Alors, vois-tu, — reprit le noir, — il m'a fallu dévorer ma haine, qui me tordait le cœur; le jour, le rire sur les lèvres, te servir et baiser ta main qui me frappait, en pleurant de joie...

» Et c'est de joie aussi que je pleurais, Tom Wil... car chaque coup... chaque humiliation que j'endurais avançaient ma vengeance d'un pas...

» Et j'ai eu ta confiance! ton attachement! enfin! »

Hurla le noir avec un affreux éclat de rire.

« Et c'est moi qui t'ai traduit au tribunal des empoisonneurs, qui ai fait empoisonner tes bestiaux, tes noirs, et même le premier-né que j'eus de Narina, pour éloigner tout soupçon de moi... bon et fidèle serviteur... »

Et Atar-Gull fit une pause, un silence, comme pour donner à chacune de ses atroces révélations le temps d'entrer bien douloureusement au cœur du colon, qui croyait rêver.

Puis il reprit :

« Et c'est moi, Tom Wil, qui ai incendié tes propriétés en incendiant aussi la case que tu m'avais donnée, et qui ai couru au milieu du feu, pour qu'on ne pensât pas à m'accuser... moi, bon et fidèle serviteur... »

Ici une nouvelle pause...

» Et c'est moi, Tom Wil, qui ai presque guidé par mon adresse le serpent qui a étranglé ta fille, et qui l'ai poursuivi après... moi, bon et fidèle serviteur... »

Par un effort surnaturel, le colon se leva debout, les yeux menaçants, et s'avança sur Atar-Gull, mais à peine eut-il fait deux pas qu'il tomba par terre.

Atar-Gull resta debout, regarda de toute sa hauteur son maître qui, étendu à ses pieds, se roulait, en poussant d'affreux sanglots.

Il continua...

« Et cette mort, Tom Wil, t'a rendu muet; le ciel devait bien cela à ma vengeance... et c'est moi qui ai conduit Théo-

drick au Morne-aux-Loups... va, va demander aux profondeurs de ces gouffres quel est le corps poignardé et mutilé qu'ils ont reçu.

» Et la mort de ta femme, et ta ruine, c'est moi seul qui ai tout fait... tout fait, Tom Wil... et ce n'est rien encore... c'est maintenant que ton supplice commence et que mon père savoure la vengeance là-haut!

» Écoute, Tom Wil : depuis que nous sommes ici, j'ai éloigné tout le monde de toi; je passe pour le serviteur le plus dévoué qu'il y ait sur la terre... tu l'as d'ailleurs écrit là... »

Et il montra la cassette où était renfermé le testament du colon.

« Tu es muet... tu ne pourras me démentir.

» Tu n'écriras pas... car je serai sans cesse auprès de toi, et tu es perclus de tes mains...

» Et chaque jour, à chaque heure, vois-tu... tu auras devant toi le bourreau de ta famille... l'auteur de ta ruine...

» Et la nuit, je t'éveillerai, et à la lueur de cette lampe, tu verras encore le bourreau de ta famille et l'auteur de ta ruine!

» Au dehors, je serai loué, montré, fêté, comme le modèle des serviteurs, et je te soignerai, et je soutiendrai ta vie, car elle m'est précieuse ta vie... plus que la mienne, vois-tu; il faut que tu vives longtemps pour moi, pour ma vengeance... oh! bien longtemps... — l'éternité, si je pouvais... — Et si un étranger entrait ici... ce serait pour te dire mes louanges, te vanter mon dévouement à moi, qui ai tué... tué ta famille... qui t'ai rendu muet et misérable... car c'est moi... c'est moi, entends-tu, Tom Wil... c'est moi seul qui ai tout fait... moi seul... »

Hurlait le nègre en rugissant comme un tigre, et bondissant dans cette chambre en poussant des cris qui n'avaient rien d'humain.

. . . . . .

Quand cet accès frénétique fut passé, il s'occupa du colon que cette effrayante secousse avait fait évanouir.

Il le ramassa et le plaça avec soin sur son lit en lui faisant respirer un peu de vinaigre.

Tom Will ouvrit les yeux d'un air étonné, inquiet; le pauvre

homme croyait avoir fait un mauvais rêve; aussi en se retrouvant au milieu des soins empressés de son esclave, il sourit à Atar-Gull avec une admirable expression de reconnaissance.

Mais celui-ci avait suivi sur les traits du colon toutes ses pensées, et pour ne lui pas laisser cette consolante illusion, il reprit en lui serrant la main violemment :

« C'est moi seul, Tom Wil, qui ai tué ta femme et ta fille... tu n'as pas rêvé, Tom Wil, c'est moi... »

. . . . . .

Il est plus facile d'imaginer que d'écrire tout ce que dut souffrir le malheureux colon; aussi depuis cette époque sa santé s'affaiblit, mais, grâce aux horribles soins d'Atar-Gull, elle se soutint chancelante.

Une fois le colon refusa de rien prendre, voulant terminer cette vie d'angoisse et de torture.

Alors, aidé de deux locataires, Atar-Gull lui fit avaler de force quelques cuillerées de bouillon, et le pauvre colon entendit un des voisins s'écrier : — Quelle vertu ce pauvre nègre doit-il avoir pour servir un vieux maniaque de cette trempe-là!

Enfin, au bout de six mois de cette horrible existence, la santé du colon s'altérant sensiblement, sa raison commença de s'égarer; alors son esclave fit demander un médecin.

Or, c'est après une de ces visites que madame Bougnol venait de l'arrêter curieusement comme nous l'avons dit, afin de savoir des nouvelles du vieux muet.

Mais la raison du colon se perdit bientôt tout à fait, et, sauf quelques moments lucides pendant lesquels son affreuse position se représentait à lui dans tout son jour, il était dans un état de démence complète et furieux parfois. Alors Atar-Gull avait recours à la camisole de force.

Ordinairement à ces transports frénétiques succédaient quelques moments de calme; aussi le docteur sortait-il comme un des accès du malheureux Wil venait de finir.

CHAPITRE III

LE BAPTÊME

Un frère est un ami donné par la nature
LEGOUVÉ.

Quelques jours après la visite du médecin dont nous avons parlé, toute la maison de la rue Tirechape était en émoi; un aigre inconcevable bourdonnement allait, venait, montait d'étage en étage, et, dominant sur le tout, on entendait glapir la voix de la portière, gourmandant les uns et les autres : — Un tas de curieux imbéciles, — disait-elle, — qui ne laisseraient pas ce pauvre cher homme mourir en paix.

En effet, M. Wil était au plus mal; à la suite d'un long accès de démence, sa paralysie s'était portée sur l'estomac, et il se trouvait dans un effrayant état de faiblesse et de stupeur.

Les fenêtres de sa chambre avaient été ouvertes par l'ordre du médecin, car l'odeur des potions, des drogues, épaississait encore l'atmosphère morbide de cet appartement.

Debout, au pied de son lit, se tenait Atar-Gull, ses yeux constamment fixés sur les yeux du mourant...

Il ne voulait pas perdre un seul de ses regards...

Et une inconcevable expression de tristesse ridait le front du nègre : il voyait sa proie lui échapper, sa victime mourait.

Oh! qu'il eût donné la moitié des jours qui lui restaient pour prolonger d'autant l'existence du colon! Mais Dieu est juste...

Dans un autre coin de la chambre, le docteur était assis, pensif; quelquefois il levait la tête et contemplait Atar-Gull avec admiration.

« Voilà donc, — disait l'Esculape, — ces êtres auxquels, dans notre froid et cruel égoïsme, nous refusons presque le nom d'hommes... que nous reléguons à l'affreuse condition d'esclaves, de bêtes de somme... et pourtant voyez celui-ci... quelle délicatesse de dévouement! quels soins attentifs!... pauvre homme, quelle tristesse est empreinte sur son front, quelle

anxiété dans ses regards!... oh! il ne le quittera pas de l'œil un seul moment. O humanité! humanité! que tes jugements sont faux... que tes préjugés sont cruels!... »

L'honnête médecin eût sans doute continué encore longtemps cette dissertation mentale, négro-philosophique, si un cri du noir n'eût interrompu le précieux cours de ses pensées.

Il se leva précipitamment et s'approcha du moribond...

— Eh bien! eh bien! — lui dit-il en anglais, — mon ami, comment allons-nous?... du courage... du courage...

Le colon tourna la tête de son côté, les yeux secs, ardents, et, d'un geste aussi furieux que sa faiblesse lui permettait de le faire, montra le noir... immobile, silencieux au pied du lit...

— Je le vois, je le vois, mon ami, — dit le docteur, — je sais que c'est un digne et loyal serviteur... mais tel maître tel valet, et avec un maître comme vous...

Les yeux du colon brillèrent d'un feu inaccoutumé, et il fit violemment un geste négatif en secouant sa tête, qui bientôt retomba lourde et pesante sur son oreiller.

— Si, si, vous êtes un bon maître, — reprit imperturbablement l'Esculape, — aussi bon maître qu'il est bon esclave... bon ami, voulais-je dire.

Ici M. Wil, brisé par la fièvre et la douleur, ne put faire un mouvement, seulement ses yeux s'emplirent de larmes, et il les leva au ciel avec un regard qui semblait dire : « Mon Dieu, tu l'entends... toi, qui sais la vérité... tonne donc. »

Dieu ne tonna pas, et le docteur, interprétant à sa manière ces pleurs et cette invocation tacite, ajouta :

— Oh! oui, pleurez de reconnaissance, et recommandez-le au ciel, ce bon esclave... mon cher ami, c'est bien naturel... ces larmes-là sont douces, n'est-ce pas?...

Et l'honnête médecin tendit la main à Atar-Gull en essuyant ses yeux humides...

— Je n'ose, monsieur le docteur, — dit le nègre avec humilité...

— Allons donc, mon garçon, mon ami; mais je m'honore, moi, en pressant la main d'un modèle de vertu et d'héroïsme... car enfin c'est de l'héroïsme, — disait le docteur en serrant Atar-Gull dans ses bras.

Ce spectacle fut au-dessus des forces du colon.

Sa figure, de pâle et livide qu'elle était, devint rose, rouge, pourpre et violacée...

Ses yeux s'ouvrirent, et la prunelle disparut sous la paupière...

Il fit entendre une espèce de cri guttural, rauque et métallique... et sa bouche écuma... et ses membres se roidirent...

— Son accès lui reprend, monsieur le docteur, — dit le nègre... — vite la camisole.

— Non, — dit tristement le médecin, — non, c'est inutile; ce spasme, cet éréthisme vont consumer le reste de ses forces... Faible qu'il est, sa dernière heure approche... Pourquoi vous le cacher, mon ami... dans une heure peut-être... vous ne verrez plus votre maître... plus jamais... Allons... allons... du calme... faites-vous une raison... écoutez-moi...

Mais Atar-Gull ne l'écoutait plus.

— Déjà... déjà... — hurlait-il en se tordant à terre... — déjà mourir, lui... et il n'y a pas un an qu'il est ici avec moi... mais non... ce n'est pas possible...

Et, se relevant terrible, menaçant, les yeux enflammés, il saisit le docteur de sa forte et puissante main, et, levant une chaise sur le crâne chauve du savant... il s'écria furieux :

— Je ne veux pas qu'il meure encore, moi! il n'est pas temps... entends-tu... il n'est pas temps... et s'il meurt... je te tue.

Et il brandissait la chaise avec violence.

— Il ne mourra pas... il ne mourra pas, — dit le docteur pâle et tremblant... — je vous le promets...

Atar-Gull... laissa retomber la chaise... et s'assit par terre, près du lit du colon, sa tête cachée dans ses mains...

— Il n'y a que les nègres pour aimer ainsi, — disait le médecin en rajustant sa cravate et son collet, — c'est du délire... mais c'est admirable... on le dirait qu'on ne le croirait pas... Mais il paraît pensif, absorbé... je vais profiter de cela pour m'esquiver... C'en est fait du colon... l'agonie approche... et, malgré ma promesse, je ne me soucie pas d'assister à sa mort.

Et le bon docteur se retira *suspenso pede*, en faisant le moins de bruit possible pour ne pas tirer le noir de sa rêverie.

Il respira plus librement quand il se vit sur l'escalier, quoiqu'il eût encore à affronter le feu des questions de la Bougnol et des commères de chaque étage...

Quand Atar-Gull revint à lui, il chercha le médecin, et, ne le trouvant pas, s'écria :

— Il s'en est allé, il n'y a donc plus d'espoir...

Et il se dressa debout pour contempler le colon qui agonisait.

D'un geste il tira la mince et pauvre couverture qui dessinait les formes déjà cadavéreuses du malheureux Wil, comme pour ne rien perdre de ce hideux spectacle...

Le colon tressaillait de tous ses membres, réduits à un état de maigreur et de marasme effrayant.

Ses mains s'agitaient en tous sens comme pour ramener quelque chose sur lui par un geste familier aux mourants...

— Oh ! que ta mort est douce ! — disait le noir, — tu meurs dans un lit... toi... tu n'as souffert que six mois... toi... tu n'as pas été obligé de rire pendant que la haine te tordait le cœur... toi... Comment... des années de soumission, de tortures, de soins, ne m'auront servi qu'à te faire souffrir huit mois... huit mois seulement ! mais c'est infâme ; oh ! les blancs ! les blancs ! m'écraseront-ils toujours sous le poids de leur infernal bonheur !

A ce moment la porte s'ouvrit...

C'était un prêtre, deux enfants de chœur et un cortége de femmes.

— Que voulez-vous ? — dit Atar-Gull.

— Aider ce chrétien à mourir, — dit le prêtre... — adoucir, consoler ses derniers moments...

— Consoler ses derniers moments ? — dit le noir en rugissant... — Oh ! non, non... il est fou...

— O mon Dieu !... — dit le prêtre avec un accent de tristesse... — ô mon Dieu, recevez-le toujours dans votre saint paradis...

— Et puis il est homicide, assassin ; il a tué mon père... — dit Atar-Gull hors de lui... en se tordant sur le lit du colon.

— Monsieur l'abbé, — dit la portière, — faites pas attention, ce pauvre M. Targu est fou lui-même de chagrin de voir

son maître *s'en aller;* depuis un an qu'il est ici, il le soigne comme son père, il le nourrit; à chaque heure du jour ou de la nuit il est debout à ses côtés... la douleur l'égare... le pauvre garçon.

— Oh! monsieur, — dit Atar-Gull en se précipitant aux genoux du prêtre, les yeux baignés de larmes, — oh! monsieur, faites qu'il vive... On dit votre Dieu bon et juste... qu'il vive... le colon... qu'il vive... voyez-vous, il le faut, il me faut sa vie... vous ne savez donc pas que c'est par là seulement que je tiens à l'existence... Tenez... monsieur, qu'il vive... je foule aux pieds mes fétiches, qui furent ceux de mes pères... et j'embrasse votre religion... mais qu'il vive!... par pitié, qu'il vive!

— Digne et cher serviteur, — dit le prêtre attendri, — Dieu l'appelle à lui... la volonté de l'homme n'y peut rien... mais si la religion ne peut vous le rendre... elle vous consolera de sa perte...

— Monsieur l'abbé, — le locataire se meurt, — dit la Bougnol... — je puis mettre écriteau, n'est-ce pas?...

L'abbé se tira des mains d'Atar-Gull, et s'approcha du colon.

Le pauvre Wil était hors d'état de rien entendre, il reçut machinalement les sacrements et mourut...

Le médecin entrait au moment où il rendait le dernier soupir.

Le nègre tomba comme si ses jambes se fussent dérobées sous lui.

— Saisissons cet instant pour l'entraîner hors d'ici, — dit le médecin, — je m'en charge...

— C'est moi, — dit l'abbé... — je vous en prie, monsieur, laissez-moi cette bonne œuvre... il m'a presque promis d'embrasser notre sainte religion.

— C'est une raison contre laquelle je ne puis rien objecter, — répondit le docteur; — mais, de mon côté, je vais faire mon rapport au maire de cet arrondissement; car, si de telles vertus sont récompensées dans le ciel, elles doivent aussi l'être sur la terre...

— Nous nous entendons, je le vois, — dit le vertueux prêtre en prenant la main du médecin.

Atar-Gull était sans connaissance, on le transporta chez l'abbé, et le commissaire vint mettre les scellés sur le misérable mobilier du colon.

On trouva dans la petite cassette l'espèce de journal dont nous avons parlé, qui faisait un si pompeux éloge d'Atar-Gull, et l'instituait légataire de tout ce que le colon possédait.

Le surlendemain de la mort du pauvre Wil, les passants se découvraient devant le corbillard des pauvres qui se dirigeait vers le cimetière de l'Est, suivi d'un nègre qui pleurait fort, soutenu par un prêtre et un homme à cheveux blancs (le médecin).

Environ deux mois après, Atar-Gull, suffisamment instruit dans notre religion, avait été solennellement baptisé, à Sainte-Geneviève, sous le nom de Bernard-Augustin, et un soir, le 24 août, le jeune et digne prêtre qui l'avait recueilli, lui parlait de je ne sais quelle imposante cérémonie où le nouveau néophyte devait jouer le principal rôle, grâce aux soins et démarches du docteur, secondé par tous les locataires de la rue Tirechape et les habitants du quartier, que la belle et vertueuse conduite de M. Targu pour son maître avait édifiés.

CHAPITRE IV

LE PRIX DE VERTU

... La vertu est une chose sans prix...

M. le Marquis, *Vaudeville.*

Une autre intention que nous pouvons tout aussi raisonnablement supposer au noble fondateur, c'est celle de convertir ces hommes assez malheureux pour ne pas croire à la vertu.

Discours de M. le baron Cuvier.

Le 25 août ***, par un riant soleil qui inondait de clarté la belle coupole de la salle des réunions solennelles de l'Institut, l'élite de la société de Paris se pressait sur les banquettes, impatiente de voir face à face les immortels, et d'ouïr quelque

menue lecture de vers allégoriques, de poëmes didactiques ou de contes politiques, qui devaient tout doucettement conduire la patiente et benoîte assemblée jusqu'au rapport de la commission chargée de décerner le prix de vertu fondé par M. de Montyon.

Et puis aussi on devait distribuer des palmes aux lauréats, aux favoris d'Apollon... aux bien-aimés des Muses...

Or, pour la cent troisième fois, M. ***, bien-aimé d'Apollon et favori des Muses, vint saluer modestement la foule endormie et baiser le président, qui lui mit sur les oreilles une couronne de chêne vert, en lui disant : *Macte animo.*

Des larmes coulèrent de tous les yeux, et le lauréat se promit bien de ne pas rester en si beau chemin, de s'atteler ferme et fort, incessamment et toujours, au vermoulu char du dieu des vers, et de le traîner bon gré mal gré, friand qu'était le poëte de sa botte de lauriers académiques et de sa ration de louangeuses et classiques mélopées.

Après quoi, un murmure sourd et prolongé circula dans la salle; chacun s'établit commodément pour entendre, le programme sur les genoux, les mains croisées et les yeux attentivement fixés sur le président qui se préparait à lire le rapport de la commission.

Bientôt le plus profond silence régna dans l'assemblée, et le président commença ainsi d'une voix lente, sonore et accentuée :

« Messieurs,

» La commission chargée de l'examen des titres des concurrents qui se présentaient comme ayant droit au prix de vertu fondé par M. de Montyon, après s'être occupée de ces recherches avec religion et scrupule, a décidé à l'unanimité que le prix de dix mille francs serait accordé cette année au sieur Bernard-Augustin Atar-Gull, nègre, né sur la côte d'Afrique, âgé de trente ans et quelques mois.

» Le résumé court et rapide de sa vie tout entière, consacrée à son maître avec un dévouement sans bornes, constatera, je l'espère, l'impartialité de la commission.

» Victime de la traite des noirs et de l'esclavage, Bernard-

Augustin Atar-Gull fut transporté il y a environ cinq ans à la Jamaïque, et pourtant sa conduite sage, soumise, laborieuse, attira bientôt l'attention de son maître, qui lui donna toute sa confiance.

» Des malheurs imprévus et cruels vinrent tout à coup fondre sur le colon Tom Wil, et peu à peu ce malheureux perdit sa femme, sa fille, son gendre, son immense fortune, et fut forcé de quitter la Jamaïque, où de trop douloureux souvenirs l'eussent mené au tombeau.

» Eh bien! messieurs, au milieu de ces calamités, le colon eut l'inestimable bonheur de rencontrer un ami sûr, dévoué, infatigable, ce fut Atar-Gull, qui trouvait toujours de nouvelles forces dans l'excès même de son dévouement.

» Ah! messieurs, combien d'autres esclaves, à sa place, auraient joui en secret des peines qui venaient accabler celui qui les avait achetés, enlevés indirectement à leurs affections, à leurs pays. — Non, non, messieurs! Atar-Gull n'avait, lui, qu'une idée fixe... l'attachement et la reconnaissance qu'il devait à son maître, pour les bontés dont il l'avait comblé...

» Et soit dit en passant, messieurs, de tels faits valent des volumes pour réfuter la logique de ces froids et cruels sceptiques qui mettent encore en doute le développement de l'intelligence des noirs, et qui, sous de spécieux et paradoxals prétextes, osent soutenir la nécessité, la légitimité de la traite, de cet infâme trafic.

» Mais revenons à Atar-Gull, messieurs.

» Il aurait pu profiter de son acte d'affranchissement sollicité par son maître; il ne le fit pas, et suivit le colon en Europe, en Angleterre, en France, à Paris, avec la même abnégation, le même dévouement.

» Mais c'est à Paris surtout qu'il faut suivre tous les développements de cet attachement si énergique dans son expression et si profond dans ses racines.

» Les modiques ressources du colon étaient épuisées; le nègre passait des jours, des nuits à travailler, et de ce modique labeur il soutenait un vieillard infirme, que ses nombreux malheurs avaient amené à un état continuel d'irritation et de colère, bien excusable sans doute, mais enfin dont le pauvre

noir supportait les effets sans se plaindre, sans le moindre murmure.

» Que vous dirai-je, messieurs? le malheureux colon, privé de la parole, perdit bientôt l'usage de ses facultés, sa raison s'égara; et, sauf quelques moments lucides, il vécut encore un an dans un état de démence complet.

» Enfin, le colon succomba à tant de tourments et de chagrins amers.

» C'est ici, messieurs, qu'il faut voir jusqu'à quel point peuvent aller la reconnaissance et l'affection chez de tels hommes.

» A peine le bon et digne médecin, qui prodiguait au mourant les soins les plus désintéressés, eut-il annoncé au fidèle serviteur la prochaine mort de son maître, que celui-ci, dans un emportement, un délire que les motifs feront pardonner et admirer peut-être, s'écria : — Je ne veux pas qu'il meure, moi... Je ne tiens à l'existence que par sa vie... et s'il meurt, je te tue...

» Et ces paroles, ces regrets énergiques et profonds, empreints de toute l'exaltation fougueuse d'un Africain, retentiront, j'espère, dans le cœur des gens qui, nous le répétons, s'obstinent à regarder les noirs comme une classe à part.

» Mais bientôt, messieurs, toute espérance fut détruite, et le ministre de Dieu vint apporter ses saintes consolations au malheureux... disons plutôt à l'heureux colon, car c'est encore du bonheur, même au milieu des plus cruelles infortunes, que de trouver un ami, un frère, un fils tel qu'Atar-Gull.

» Mais voyez, messieurs, combien une âme noble et élevée, sous quelque enveloppe qu'elle soit, à de secrètes affinités avec une religion dont la portée est si haute et si puissante, c'est au nom de notre religion à nous, de la religion du Christ, que ce noir, abjurant son idolâtrie, demande la vie de son maître!!!

» Ah! messieurs, laissez couler mes larmes, elles sont bien douces, je vous assure... et n'y a-t-il pas un plus touchant, un plus noble tableau que celui-ci... un pauvre nègre, devinant comme par l'instinct d'une âme aimante tout ce qu'il y a de consolation et d'espérance dans une religion qu'il ignore pourtant, mais dont l'idée confuse vient apparaître à son esprit comme ces saintes et mystiques visions qui venaient soudain éclairer nos Pères de l'Église.

» Enfin, messieurs, comme pour compléter, pour clore dignement cette vie tout entière consacrée au dévouement pour son semblable, Atar-Gull, instruit dans notre religion, s'est fait baptiser, et nous comptons un chrétien de plus.

» Ce qui a décidé, messieurs, la commission à attirer sur cet homme estimable les regards et la reconnaissance de la société, c'est cette grandeur d'âme, cette élévation de caractère qui ont été assez puissantes chez Atar-Gull pour faire surmonter toute haine primitive.

» Oui, messieurs, car chez un de nos concitoyens, élevé dans nos mœurs, dans nos habitudes, dans nos lois, une pareille conduite serait déjà digne des plus grands éloges, digne des plus hautes récompenses.

» A quelle hauteur sera-t-elle donc élevée, cette action, messieurs, quand vous songerez que cet homme à demi sauvage, livré à toute l'impétuosité de ses passions, sans instruction, sans croyance, sans frein, a oublié l'affreuse distance que le fouet et la cruauté des colons avaient mise entre lui et un blanc, pour se vouer corps et âme au service de ce blanc et lui prouver une affection toute filiale !

» Alors, messieurs, je le crois, vous ne pouvez que ratifier le jugement de la commission, et vous écrier avec nous : Si l'âme généreuse de M. de Montyon prend encore quelque connaissance de ce qui se fait sur la terre, elle doit être heureuse et satisfaite, car nous avons eu le bonheur de concilier les deux idées qui l'occupèrent pendant toute sa vie, et auxquelles en mourant il a consacré toute sa fortune :

» Faire du bien aux infortunés et exciter à leur en faire tous ceux qui en ont la possibilité. (Applaudissements prolongés.)

» Il nous reste, messieurs, à faire connaître les pièces justificatives qui seront déposées au secrétariat de l'Institut :

» 1° Le testament olographe de M. Wil, qui, par les clauses les plus flatteuses, institue Atar-Gull légataire universel du peu qu'il possédait;

» 2° L'acte d'affranchissement du nègre, apostillé longuement par le gouverneur de la Jamaïque, qui rend un éclatant hommage aux excellentes et nobles qualités d'Atar-Gull, et cite les faits honorables qui lui ont mérité cette faveur;

» 3° Un certificat du commandant de la frégate anglaise *le Cambrian*, qui a ramené en Europe le colon et son fidèle esclave; lequel certificat, signé de tout l'état-major, contient les plus grands éloges sur l'admirable conduite du nègre pour le colon;

» 4° Une demande signée par les locataires qui habitent la maison où était logé M. Wil, et appuyée des attestations des principaux habitants du quartier, qui affirment que la conduite d'Atar-Gull a été parfaite et dévouée, et qui s'intéressent tous à ce qu'elle ne reste pas sans récompense;

» 5° Des notes particulières remises par le médecin qui a soigné M. Wil dans sa dernière maladie, et qui le premier a appelé les regards de l'autorité sur ces faits si honorables pour l'espèce humaine;

» 6° Une lettre de M. Duval, prêtre à Sainte-Geneviève, qui a suivi Atar-Gull dans tous les exercices religieux, et a été édifié de sa conduite admirable et de ses regrets sincères et touchants.

» Voici, messieurs, les titres sur lesquels la commission a basé son jugement. Nous osons croire qu'elle trouvera des approbateurs, et l'imposante et sainte mission qui nous a été confiée aura été religieusement et consciencieusement remplie aux yeux de tous.

» D'après ce, le prix de vertu de dix mille francs, fondé par feu M. de Montyon, est décerné à Atar-Gull Bernard-Augustin. »

Il est impossible de décrire les transports et l'ivresse que ce long rapport excita dans l'assemblée.

C'était comme un nouveau triomphe que la civilisation remportait sur la barbarie.

Une quête spontanément faite au profit du bon noir produisit près de deux mille francs, qui furent remis au président, et le soir, dans tout Paris, on ne parlait que d'Atar-Gull ou le bon nègre.

Pendant toute cette séance, au fond d'une obscure travée, masquée par un rideau rouge... un personnage sombre et silencieux avait prêté une oreille attentive...

C'était Atar-Gull.

« Oh! — pensait-il parfois, — au moins, si ma victime m'a échappé... si je n'ai pu me venger en détail... que je me venge bien sur cette société tout entière!...

» Oh! que c'est pitié... pitié de voir ces savants, ces philanthropes, cette élite de Paris, de leur Paris... du monde... être joués par un misérable esclave, un pauvre nègre, qui a encore le dos tout meurtri des coups de fouet du commandeur...

» ... Oh! quel rire... pour moi, si je me levais tout à coup... si je faisais tourner vers moi ces yeux qui pleurent, ces cœurs qui battent, ces bouches qui me louent et m'exaltent...

» Et si je disais à cette foule attendrie... ce que j'ai dit au planteur Tom Wil...

» Ce serait, sur *leur Dieu!* un singulier spectacle...

» J'en ai bien envie...

» Beaux résultats, sur ma parole... — leur dirais-je. — L'assassinat, l'hypocrisie et le blasphème, sacrés par la religion et la vertu...

» Mais non, fou, fou que je suis... je m'abaisse et je devrais m'élever; c'est avec orgueil, c'est dressé de toute ma hauteur, le front haut et fier, que je devrais crier à cette foule :

» Après avoir acheté mon père comme une bête de somme, on a pendu mon père comme voleur, parce qu'il était vieux, qu'il ne pouvait plus payer son pain par son travail...

» J'avais à venger sa vie et sa mort.

» Pour un bon fils,

» VENGEANCE EST VERTU.

» Or, creusez le mobile de mes actions, pesez ma vie d'esclave, comptez mes tortures, et vous verrez que le prix est bien gagné et bien donné.

» Je le prends...

» Père... es-tu satisfait? Attends... *je te rejoins...* »

En effet, Atar-Gull mourut bientôt nostalgique et chrétien.

FIN D'ATAR-GULL

TABLE DES CHAPITRES

PLIK ET PLOK

Pages

Préface. 1

KERNOK DE PIRATE

Chapitre Ier. Le cacou et la sorcière. 9
— II. Kernok. 12
— III. La bonne aventure. 16
— IV. Le brick *l'Épervier*. 22
— V. Retour. 25
— VI. Appareillage. 31
— VII. Carlos et Anita. 35
— VIII. Prise. 37
— IX. Orgie. 41
— X. Chasse. 47
— XI. Combat. 52
— XII. Combat. 56
— XIII. Les deux amis. 65
— XIV. La messe des morts. 70

EL GITANO.

Chapitre Ier. Le barbier de Santa-Maria. 75
— II. La course de taureaux. 82
— III. El Gitano. 88

Pages

CHAPITRE IV. Les deux tartanes. 94
— V. Le blasphème. 100
— VI. La Monja, la nonne 111
— VII. Le levante. 116
— VIII. La châsse de saint Joseph. 121
— IX. Le récit. 131
— X. Le prodige. 141
— XI. Amour. 150
— XII. La chapelle ardente. 156
— XIII. El garrote, le garrot 165
— XIV. Maître Plok. 176

ATAR-GULL

A MONSIEUR FENIMORE COOPER. 183

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier. *La Catherine*. 189
— II. L'ouragan. 196
— III. Le courtier. 204
— IV. La vente. 211

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE Ier. L'inconnue. 221
— II. *La Hyène*. 228
— III. Monsieur Brulart. 233
— IV. Arthur et Marie. 238
— V. Que le bon Dieu vous punit de faire la traite. 246

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE Ier. Le faux-pont. 254
— II. Atar-Gull. 260
— III. Mystère. 270
— IV. Opium. 273
Songe. 275
Réveil. 279

LIVRE QUATRIÈME

Pages
CHAPITRE Ier. La frégate. 280
— II. Une ruse. 287
— III. Le colon. 293
— IV. Le père et le fils. 300

LIVRE CINQUIÈME

CHAPITRE Ier. Fête. 308
— II. Les empoisonneurs. 314
— III. La veille des noces. 319
— IV. Le départ. 328
— V. Rencontre. 331
— VI. Songe. 336

LIVRE SIXIÈME

CHAPITRE Ier. La rue Tirechape. 344
— II. Atar-Gull. 350
— III. Le baptême. 356
— IV. Le prix de vertu. 361

FIN DE LA TABLE

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

COLLECTION MICHEL LÉVY

UN DRAME
DANS LES MERS BORÉALES

— SOUVENIRS DU KAMTSCHATKA —

DU MÊME AUTEUR :

DE DELHI

A CAWNPORE

JOURNAL D'UNE DAME ANGLAISE

— PAGES DE L'INSURRECTION HINDOUE —

Un volume grand in-18.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.

UN DRAME

DANS

LES MERS BORÉALES

— SOUVENIRS DU KAMTSCHATKA —

PAR

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859.

Reproduction et traduction réservées.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

UN DRAME

DANS LES MERS BORÉALES

— SOUVENIRS DU KAMTCHATKA —

I

Les baleines trahissent leur voisinage autrement que par les évolutions de leurs nageoires et de leur queue, autrement que par le double jet d'eau qui s'échappe de leurs évents ; elles laissent sur la mer des traces de leur passage, des *pistes grasses*, si je puis m'exprimer ainsi, et les vagues, malgré leur incessante mobilité, conservent longtemps ces pistes. Là où une baleine s'est arrêtée, la transparence des houles est obscurcie par les nuances plombées de grandes taches d'huile ; ces mêmes taches d'huile se retrou-

vent dans ses remous, surtout quand elle ne voyage pas entre deux eaux, et que ses évents se dilatent et se contractent au grand air. — Cette huile est sécrétée par la peau brune qui recouvre le corps de l'animal : c'est sa transpiration ; elle lubrifie son sillage, et cette huile et l'eau de mer se balancent longtemps de conserve avant de se mélanger.

Souvent aussi, l'on voit flotter sur l'Océan de grandes taches rougeâtres, semblables à des bancs de sable ou à d'immenses plaques de sang coagulé ; ces plaques de sang, ces *syrtes*, sont formées par la réunion d'innombrables milliards de petits globules rouges, ptéropodes microscopiques, dont la baleine se nourrit ; elle en est très-friande ; aussi, quand on rencontre une de ces banquises d'animalcules, peut-on être certain que le cétacé rôde aux environs.

Un savant du siècle dernier, le R. P. Feuillée, parle de ces banquises rouges dans le récit de ses voyages, et, loin de les prendre, comme nos matelots, pour du *manger de baleine*, il affirme qu'elles émanent des cétacés femelles. Le grand Cuvier, mal informé, a commis une erreur presque semblable. — Mais les pêcheurs ne s'y trompent pas ; partout où l'on aper-

çoit ces taches rougeâtres, le baleinier s'attend à rencontrer la proie convoitée, et les vigies placées au sommet des mâts *ouvrent l'œil* avec un soin particulier.

Quelquefois, au lieu d'être tachée par ces bancs de ptéropodes en nombre infini, la mer est agitée par des légions de sardines lilliputiennes, des *clupès*, proie fort recherchée par les baleines, et dont la présence sert d'indice au pêcheur.

C'est à l'aide de ces diverses traces, en les cherchant, en les suivant, que le baleinier fait sa chasse. Des matelots, placés en vigie aux sommets des mâts, interrogent sans relâche tous les points de l'horizon : découvrir une baleine et lui donner la chasse est le seul intérêt que chacun ressente à la fois dans l'étroit espace que nous habitons, et il n'est pas rare que les officiers eux-mêmes passent des heures entières juchés dans une hune, la longue-vue à l'œil, à fouiller dans toutes les portions de sa surface, le monotone spectacle des vagues qui se déroulent et se remplacent incessamment. Pour ma part, j'aimais à passer de longues heures dans la hune d'artimon, épiant sur la mer les traces ou les souffles, ou bien fouillant la côte, lorsque nous en étions assez rapprochés pour y distinguer sur

les collines nues des bandes de Koriaks errants avec leurs troupeaux de rennes. Souvent, à force de contempler ces teintes uniformes, et de regarder dans le vide, mes paupières se fermaient lourdement, et c'était alors que mes yeux commençaient à voir quelque chose, mais loin... bien loin devant nous... par delà le continent tout entier... la France !

On éprouve malgré soi, sous ces sombres latitudes, les étreintes d'une profonde mélancolie : à mesure que le soleil s'éloigne et que les nuages s'immobilisent en masses grisâtres, enveloppant tout le ciel et se reflétant sur les eaux, le rire, les chansons et l'entrain des hommes de mer disparaissent; le vent apporte des effluves de tristesse et d'ennui ; le sillage du bâtiment ne réjouit plus la vue ; l'écume des vagues est moins légère et moins brillante ; la présence, le langage, le contact des compagnons de voyage les mieux aimés deviennent insupportables; on préfère au son de leur voix les cris aigus et funèbres des procellaires, et l'on voudrait fuir loin de ce navire dont les bastingages s'élèvent comme les murailles infranchissables d'une prison... Enfin, une douleur sans nom, une maladie inconnue, mystérieuse, vous terrasse. Ce

n'est pas le spleen, c'est quelque chose de plus fort, de plus dissolvant que le spleen, et dans l'isolement des tortures qu'on éprouve, on croirait faire un bon marché en échangeant cette vie contre la mort.

Le marin, dans les zones torrides ou glaciales, n'a pas le loisir de s'abandonner à l'ennui et au dégoût de l'existence ; il a besoin de tout son entrain, de toute son énergie, pour lutter contre les calmes de l'équateur et contre les glaces du pôle : il en est de même sous les latitudes tempérées, où les manœuvres ont lieu sans relâche, soit pour échapper aux orages, soit pour utiliser l'inconstance des vents. — Mais dans ces régions de transition, régions sans chaleur comme sans frimas extrêmes, sans tempêtes comme sans calmes, régions bâtardes, où le ciel et l'Océan, tous deux plombés, tous deux en deuil, confondent leurs limites à l'horizon dans une nuance unique, la majeure partie des gens de mer perd courage et se démoralise... Le temps pousse au suicide. — C'est alors que le désespoir inspire de sinistres résolutions : un novice, un mousse, un enfant, exaspéré par des corrections quotidiennes se pend aux espars ; un matelot, au milieu de la nuit, se laisse glisser le long du bord, tombe sans bruit à la mer, et

disparaît pour toujours; un chirurgien s'empoisonne; un capitaine se brûle la cervelle.

Ces catastrophes, hélas! ne sont que trop fréquentes à bord des navires baleiniers; on ne croise pas impunément sous de pareilles latitudes. — Mais que le navire largue toute sa toile et s'élance vers le nord ou vers le sud, en dehors de ces zones de malheur, et que bientôt le bleu du firmament et de l'Océan se mélangent à l'horizon, les hommes éprouveront aussitôt des sensations nouvelles et les accès de spleen, et la fièvre du suicide disparaîtront.

Nous avions donc hâte de quitter ces parages maudits, et l'équipage poussa joyeusement trois longs hourras lorsque le capitaine, après avoir achevé ses calculs de latitude à midi, annonça que, dès le soir même, nous manœuvrerions pour sortir de la mer d'Okhotsk. — Mais *il était écrit* que nous ne nous *déhalerions* pas de cette zone de malheur sans en emporter quelque lugubre souvenir!!

Le matin qui suivit la première nuit passée sous grande voilure de route, nous nous arrêtâmes à douze milles de terre environ, en face d'un grand rocher blanc qui paraissait servir d'amers à un petit port de re-

fuge. Çà et là, jaillissaient des souffles de baleines franches ; nos embarcations entrèrent aussitôt en chasse, mais la chasse ne fut pas heureuse ; maintes fois, les piqueurs, debout à l'avant du canot, lancèrent le harpon ; les baleines se laissèrent couler à pic et disparurent sans que le harpon pût mordre sur leur dos.

Les pirogues regagnèrent le bord à midi ; on dîna, on *mangea en double,* selon l'expression consacrée, et l'on repartit aussitôt en chasse, car les hommes de vigie signalaient encore des souffles de baleines franches dans toutes les aires du vent.

La grande voile était donc larguée, le grand hunier masqué, les perroquets amenés, le grand foc halé bas et le navire sous le petit hunier, le petit foc, la brigantine et la misaine, croise au vent de nos quatre embarcations ; il ne restait plus à bord qu'une douzaine d'hommes : les blessés, les malades, le maître coq, le mousse et moi. Je montai dans la grand'hune, et, armé d'une longue-vue, j'assistai, le cœur plein d'espérances et de craintes, aux évolutions de mes intrépides camarades. Tantôt ils s'éloignaient à la poursuite d'une baleine qui disparaissait rapidement à l'horizon, tantôt ils se rapprochaient à la vue d'un nouveau souffle ;

chaque équipage de pirogue ambitionnait l'honneur de lancer le premier harpon, et ils luttaient entre eux de vitesse, d'agilité et de ruse pour atteindre le but, qui changeait toujours de place.

II

Enfin l'homme de vigie à la tête du grand mât s'écria :

« Amarrée ! amarrée ! une baleine amarrée !

— De quel côté? demandai-je.

— Par la hanche de tribord, sous le vent. »

En effet, la mer bouillonnait, écumait sur ce point : alors, agenouillé dans la hune, épaulé par le mât, la poitrine haletante et le cœur dans les yeux, j'observai avec ma longue vue les phases diverses de cette lutte bien autrement terrible que les plus terribles luttes des *sportmen* de terre ferme !

Ceux qui se jouent des coups de boutoir du sanglier, qui méprisent les étreintes de l'ours, qui attaquent le lion et le tigre, qui domptent l'éléphant, ceux-là, je voudrais les voir courir sus à la baleine, et l'attaquer sans peur et sans faiblesse, comme nos pê-

cheurs l'attaquent ! Ici, pas de carabine de précision pour tuer de loin, de bien loin... ni rochers, ni arbres pour lieux de refuge, ni cheval pour faire de la stratégie ou pour fuir, ni même le sol pour point d'appui ! La mer avec l'abîme sans fin, voilà le champ clos; et un canot dont chaque vague menace de broyer les minces bordages, voilà le poste de combat ! Dans ce poste de combat, six hommes ont pris place, et entre ces six hommes un seul est armé ! les cinq autres ne possèdent qu'un morceau de bois, un aviron !

Témoin chaque jour de ces luttes surhumaines, j'aurais dû finir par ne plus m'émouvoir devant leurs sanglantes péripéties, et ne plus m'inquiéter que de leurs résultats pécuniaires ; mais non : à chaque départ de nos pirogues, j'éprouvais de nouvelles angoisses ; je ne pouvais oublier que la vie de mes camarades était compromise tant que durerait leur absence du bord, et je n'étais débarrassé de mes craintes qu'au retour, quand personne ne manquait à l'appel et alors qu'une grosse chaîne de fer, sortie par l'écubier de tribord, retenait dans un nœud coulant le *small* d'une baleine et maintenant son cadavre à flot le long du navire !

Du haut de mon observatoire, je contemplais donc, plein d'anxiété, ce qui se passait depuis l'amarrage de la baleine. La partie était ainsi engagée : trois de nos pirogues marchaient de front et luttaient de vitesse pour rejoindre la quatrième, celle du capitaine, qui s'éloignait rapidement, remorquée par la baleine, et disparaissait souvent au milieu des masses d'écume que soulevait l'animal blessé. Cette fuite dura sans déviations et sans ralentissement pendant quelques minutes ; mais bientôt le cétacé redoubla d'efforts pour se délivrer du harpon, se mit à battre la mer à grands coups de queue et de nageoires, et tournoya sur lui-même en bondissant à moitié corps hors des vagues.

La pirogue amarrée de trop près courait de grands dangers ; — notre capitaine eut la prudence de larguer cinquante ou soixante mètres de ligne, et l'animal, qui se sentit serré de moins près, s'éloigna, usant sa fureur dans le vide, mais entraînant toujours la pirogue à sa suite.

J'ai décrit ailleurs ce moment, le moins terrible et le plus doux de la pêche ; c'est un entr'acte dans le drame, c'est une promenade en calèche ou en char-à-bancs, comme disent nos matelots : mais le véhicule

est sans essieux et sans roues, et le cheval sans jambes ; cependant, la vitesse de la course égale celle d'une locomotive ; une ligne, une corde de quatre cents pieds de longueur sert de guides, et le fer d'un harpon a éperonné le monstre ! Les pêcheurs alors se reposent et se croisent les bras ; car les avirons sont *apiqués* c'est-à-dire que le bout de manche de chacun est planté dans le trou d'un taquet, que le milieu repose entre les tollets et que la pelle, encore mouillée d'eau de mer, resplendit au soleil.

Mais cet instant de repos est court, bien court. Il faut que, malgré la rapidité avec laquelle la baleine s'enfuit (quatorze lieues à l'heure), il faut que le canot se rapproche d'elle et l'oblige, par sa résistance de drague, à ralentir sa marche, sinon elle serait bientôt hors de vue du navire ; dans ce but, la ligne de pêche est retenue par un double tour sur le taberin du canot et les matelots des deux premiers bancs halent de toutes leurs forces sur cette ligne, qu'un autre matelot *love* soigneusement dans la baille à mesure qu'elle rentre à bord et que la distance qui sépare la baleine des assaillants diminue ; cette manœuvre exige autant d'adresse que de vigueur. L'officier qui gouverne la

pirogue la place de temps en temps en travers du sillage de la baleine, pour qu'elle remplisse mieux l'office d'une drague et présente plus de résistance. Les hommes ne halent la ligne qu'avec des coussinets de toile à voile rembourrés d'étoupe, de peur qu'en s'échappant tout à coup par l'étrave elle ne leur enlève la peau des mains, et le harponneur, la hachette haute, veille et se tient prêt à la couper dans le cas où la baleine, exécutant un plongeon instantané et prolongeant indéfiniment son temps de sonde, menacerait d'entraîner avec elle la pirogue dans l'abîme. Quand le temps est gros, l'officier *patine* le grand aviron de manière à empêcher les embardées et à éviter les paquets de mer, et le novice, avec sa seille, rejette pardessus bord l'eau qui embarque toujours dans le bateau le mieux construit et le mieux conduit.

Enfin la course de la baleine s'est ralentie, la ligne revient à bord sans obstacles, les matelots reprennent leurs avirons et la pirogue, qui glisse sur les lames, arrive bientôt *au vent* de sa victime. C'est alors que l'officier abandonne au harponneur le grand aviron de gouverne et passe au gaillard d'avant, afin de transpercer d'un bon coup de lance le cœur ou les pou-

mons du cétacé. L'officier à l'œuvre aujourd'hui, c'est notre capitaine, un intrépide et rusé pêcheur, un Américain de Nantucket, c'est tout dire. Il est fils et petit-fils de pêcheurs de baleines ; il est né à la pêche, il y a vécu, il y vivra, il y mourra.....

J'ai souvent rencontré dans l'océan Pacifique des capitaines américains qui passaient leur vie à chasser le cachalot. Ces braves Yankees étaient propriétaires du navire et voyageaient en famille : des frères, des beaux-frères, des cousins, des alliés formaient l'équipage ; ceux qui étaient mariés embarquaient leurs épouses. Le voyage durait quatre ans, cinq ans, et l'on rentrait au port d'armement avec une cale remplie d'*huile blonde* et un rôle d'équipage surchargé d'une douzaine de citoyens venus au monde sous voiles. Mon capitaine avait eu un de ces navires pour maison paternelle, et certes il ne démentait pas son origine.

Du haut de ma hune, je le reconnaissais, j'admirais son courage, et j'avais tant de confiance en son adresse que je ne ressentais plus mes terreurs habituelles et que je riais de nos autres chefs de pirogue, qui faisaient tous leurs efforts pour le rejoindre et prendre part au combat.

La baleine, cependant, *ne soufflait pas encore le sang*, et je cherchais à m'expliquer pourquoi le capitaine, ordinairement si prompt, si actif, ne lui avait pas déjà donné le coup mortel, quand tout à coup l'amas d'écume que soulevait cette baleine harponnée se divisa en deux parties; l'une de ces parties ne s'éloigna pas de notre pirogue, mais l'autre fut emportée à l'écart, et nos trois canots retardataires renoncèrent aussitôt à rejoindre le capitaine et gouvernèrent sur elle. Que signifiait cette manœuvre? Ma longue-vue m'en donna bientôt l'explication. Notre capitaine avait accosté deux baleines qui folâtraient ou pêchaient de conserve, et il n'en avait harponné qu'une seule; les masses noires des deux cétacés étaient restées confondues pour nos yeux, et enveloppées dans la même écume. Un nouveau combat allait donc s'engager, et je ne savais plus auquel des deux accorder mon attention. Les rameurs du capitaine faisaient merveille; tantôt leur légère embarcation accostait les flancs du monstre et s'en éloignait à reculons; tantôt elle se rapprochait à angle droit de sa gueule béante; tantôt aussi elle s'élançait parallèlement à lui, au risque d'être écrasée d'un coup de nageoire ou d'un coup de queue. Debout à l'avant

du canot, la cuisse gauche emboîtée dans le gaillard, le pied droit arc-bouté au premier banc, les mains fermées sur le manche de sa lance et les bras tendus, le capitaine se cambrait en épiant le moment favorable pour foudroyer sa victime, et le roulis et les mille balancements de la pirogue ne lui faisaient rien perdre de son aplomb élastique; il était superbe ainsi. Je m'attendais, à chaque seconde, à voir jaillir une colonne de sang des évents de la baleine, ainsi que jaillit la colonne d'eau d'un puits artésien, et je ne donnais plus que quelques regards à la dérobée sur le cétacé que pourchassaient toujours nos trois autres pirogues.

Mais les exclamations de l'homme de vigie m'annoncèrent un nouveau succès.

« Amarrée, s'écria-t-il; la seconde baleine amarrée!

— Bien joué, pensai-je; si le capitaine n'avait pas *fait son choix,* la seconde baleine nous eût échappé comme tant d'autres !... »

Un mot d'explication sur ce que j'appelle *le choix* du capitaine. Puisque le hasard avait permis qu'une de nos pirogues troublât les loisirs, les amours peut-être, de deux baleines accouplées, fallait-il lancer le

harpon indifféremment sur l'une ou sur l'autre et piquer celle des deux qui s'offrait dans la position la plus favorable? Non, certes; les baleiniers ont eu mille fois occasion de constater dans leur métier l'application d'un phénomène psychologique qui date du temps où Adam mangea la pomme pour ne pas se séparer d'Ève. Un mâle n'abandonne jamais sa femelle morte ou blessée, tandis que celle-ci n'a pas plutôt aperçu le sang du pauvre vaincu qu'elle fuit sans vergogne et l'abandonne pour ne plus revenir. Les matelots ont fait là-dessus une chanson grivoise un peu trop pittoresque pour être rapportée ici et où la baleine femelle est fort maltraitée; ils vont jusqu'à l'accuser d'avoir un cœur de femme et cherchent à se venger, en maltraitant la pauvre bête, des abandons de leurs payses. Mais il y aurait à faire une autre chanson, touchante et triste, sur l'héroïsme de cette même baleine une fois qu'elle est mère. Quand les pêcheurs rencontrent dans les baies, aux époques de l'allaitement, une baleine et son baleineau, ils tuent celui-ci d'un coup de harpon et le prennent à la remorque. La mère alors leur appartient; son odorat et son cœur suivent la piste des meurtriers; elle vient heurter du museau les

bordages du navire sur le pont duquel on a hissé son nourisson; elle rôde sans cesse de l'avant à l'arrière, et chacun de ses souffles s'accompagne d'un long gémissement. Elle semble attendre qu'un coup de lance la réunisse à celui qu'elle a perdu, et on la tue quand on veut, quand on est prêt, quand l'entre-pont est débarrassé, je suppose, des produits de la pêche des jours précédents.

Ce meurtre des baleineaux et des mères baleines est un vol et un crime. L'espèce disparaîtra bientôt si des règlements n'interdisent pas la pêche d'hiver dans les baies.

III

Revenons à nos pirogues. C'était donc la femelle que le capitaine avait frappée et les autres embarcations poursuivaient le mâle, qu'elles étaient bien sûres de ne pas perdre de vue. Oh! que n'avais-je alors deux télescopes et quatre mains pour observer simultanément toutes les phases de cette double lutte! Quoique les deux pirogues amarrées fussent séparées l'une de l'autre par un très-long espace, je cherchais

néanmoins à les réunir sous le même objectif; je voulais tout voir à la fois, et les coups de lance du capitaine et les manœuvres du lieutenant (le deuxième canot amarré était le sien), et les soubresauts furibonds de sa baleine qui, au lieu de fuir comme la première, dans une direction quelconque, essayait de se rapprocher de sa compagne, qu'elle avait abandonnée sans doute involontairement et entraînée par les hasards et les désordres de la lutte.

Se délivreront-elles de nos harpons? épuiseront-elles toutes nos lignes de pêche attachées bout à bout les unes aux autres? s'enfuiront-elles dans l'immensité avec leurs souffles incolores, et sans être blessées à mort? ou bien viendront-elles flotter comme des masses inertes le long de notre bord, et allumerons-nous nos fourneaux la nuit prochaine pour fondre leur gras en faisant route vers une terre de relâche?

Je me répétai à moi-même toutes ces questions pendant de longues minutes d'attente... minutes pleines d'angoisses pour moi, et de dangers pour mes compagnons.

Enfin surgit à l'horizon une colonne de sang, qui retombe en pluie, surgit encore et se dissipe emportée par

le vent. Hourra pour le capitaine ! ont crié les matelots, hourra ! sa baleine est frappée à mort. La voilà qui plonge, plonge, reparaît et bondit hors des vagues en vomissant par les évents un liquide vermeil et rutilant d'abord, puis épais et noir et condensé en caillots énormes; elle ne fuit plus, elle n'a plus la force de fuir; elle s'élance à toute vitesse et s'arrête soudain; elle plonge encore, elle sonde l'abîme, l'abîme la repousse et elle remonte au niveau de la surface qu'elle ne peut plus quitter et où elle consumera ses forces en tournoyant follement sur elle-même et en arrosant ses meurtriers des dernières gouttes de son sang. — Laissons-la donc *fleurir* dans son agonie. Nos matelots disent qu'une baleine *fleurit* quand elle s'agite dans les dernières convulsions de la mort.

L'autre baleine se défend plus énergiquement. Elle ne fuit pas, elle combat, et l'on dirait qu'elle veut venger la mort de sa compagne. On plante un second harpon sur son dos, et, puisqu'elle ne démarre pas, il faut que la ligne soit des plus solides et que les harpons aient mordu profondément dans ses chairs et bien au delà de son enveloppe de graisse. Elle joue des nageoires comme une lavandière joue du battoir;

elle manœuvre sa queue comme le batteur de blé manœuvre son fléau sur l'aire, et une seule de ses nageoires est aussi large que la pirogue assaillante, et sa queue, bifurquée à son extrémité en deux lobes horizontaux, sa queue se mâte à plus de vingt pieds de hauteur, s'agite de droite et de gauche, tournoie, retombe sur les vagues, se mâte encore et fouette l'atmosphère...

Jamais un coup de lance ne pourra maîtriser les fureurs de ce monstre; il sera invincible tant que sa terrible queue jouira de toute sa liberté de mouvements. Il faut donc changer de tactique et d'arme, quitter la lance et prendre le louchet.

Une lance se compose d'un bâton de frêne, long de deux mètres, et portant, à l'une de ses extrémités, la douille d'une tige de fer de longueur égale. Cette tige de fer est grosse comme le petit doigt et se termine en spatule, spatule ni plus grande, ni plus épaisse qu'une pièce de cinq francs, et dont les bords ont été aiguisés et ont reçu le fil du plus fin rasoir anglais ; ainsi fabriqué, le fer de la lance peut être plongé jusqu'au manche dans une masse de chair et en être retiré sans difficulté : la lance agit donc autrement que le harpon, dont les deux ailes, tranchantes à l'extérieur et émous-

sées à l'intérieur, sont retenues au retour par les tissus et les fibres des parties charnues qu'elles ont traversées. La lance à spatule, maniable comme la tige du piston d'un corps de pompe, transperce de part en part les poumons d'un cétacé, pénètre jusqu'à son cœur, reparaît au dehors ensanglantée et peut être replongée dix fois de suite dans ce vaste thorax, pourvu qu'on l'y introduise par un point d'élection un peu au-dessous et à droite de chaque nageoire, là où elle ne risque pas de s'ébrécher sur les côtes.

La lame du louchet de forme trapézoïde, emmanchée, comme la lance, d'un long bâton de frêne, mais n'ayant qu'une tige très-courte, ressemble à une bêche plate, et chacun de ses côtés, sauf celui qui porte la douille, a reçu le tranchant d'une hache. L'acier en est si bien trempé, si bien affilé, qu'il entamerait un bloc de granit ou couperait un cheveu au vol. Tel est l'instrument dont va se servir le lieutenant pour mettre fin à la folie furieuse du cétacé. Le duel au louchet est inévitable quand l'animal harponné n'épuise pas ses forces en exécutant de fréquents coups de sonde, c'est-à-dire en plongeant brusquement, ou en fuyant avec la rapidité d'une locomotive.

Ainsi, tandis que notre capitaine assiste tranquillement à l'agonie de sa baleine, le lieutenant s'escrime avec la sienne, et nos deux autres pirogues s'en rapprochent pour lui prêter main-forte et assistance en cas de sinistre. Je vois la silhouette de cet intrépide marin surgir à l'avant de son canot. Le harponneur gouverne ; il commande aux rameurs et les rameurs obéissent avec une précision mathématique, avec une prestesse merveilleuse, car la sûreté, la vie de tous peut-être, dépendent de cette prestesse et de cette précision ; il s'agit d'échapper aux atteintes de la baleine, tout en demeurant exposés à ses coups, afin que l'œuvre du louchet s'accomplisse...

« Nage ! nage de l'avant ! nage dur, enfants ! » s'écrie le harponneur.

Et le canot danse sous la queue du cétacé, pendant que cette queue, perpendiculairement dressée hors de l'eau, se balance et menace de retomber à plat sur les pygmées.

« Scie ! scie à culer ! scie ! »

Et le canot, glissant à reculons, évite le coup de queue, dont les deux lobes en éventail s'enfoncent en tressaillant dans les vagues.

— Scie un, nage trois! scie trois, nage un!

Et le canot voltige de droite et de gauche entre les nageoires du monstre, qui fouettent le vide de gauche et de droite. Malheur! cent fois malheur! si l'une de ces nageoires heurtait les planches fragiles!

Voici le moment le plus terrible de ce combat, qui ne peut durer longtemps encore : il faut frapper un grand coup et frapper vite, épuiser sans retard les forces et la rage de la *right-whale*, sinon les rameurs, accablés de fatigue, molliront bientôt sur leurs avirons, et une catastrophe sera inévitable. Au louchet donc, au louchet! Une seule entaille du louchet dans ce faisceau de muscles et de tendons qui se réunissent pour former la queue, une seule entaille, en travers, et les muscles et les tendons ne pourront plus soulever cette queue, qui traînera désormais dans l'eau, à moitié submergée, inerte et inoffensive. Alors le lieutenant accostera le thorax du géant et y plongera sa lance; mais combien de sang-froid, de courage et d'adresse ne faut-il pas dépenser avant de pouvoir donner ce coup de grâce?

Qu'on se figure un bûcheron qui, pour abattre les hautes branches d'un arbre, jetterait vers elle sa hache

à tour de bras. Ainsi procède notre baleinier : il saisit le moment où le cétacé tient sa queue mâtée au-dessus de la pirogue, et darde son louchet vers elle à l'instar d'un javelot; dix fois, il manque le but ou il l'effleure, et dix fois la pirogue *évite* en diligence pendant qu'il repêche le louchet tombé à la mer, et qu'il le ramène à lui à l'aide d'une légère ligne de rappel *frappée* sur le manche. Du haut de mon observatoire, je contemplais avec inquiétude ces manœuvres, ces évolutions, ces tentatives, et je m'étonnais de ce que le lieutenant, si adroit et si chanceux d'habitude, tardât longtemps aujourd'hui à remporter la victoire; et à mesure que les minutes s'écoulaient lentes comme des heures, j'éprouvais le pressentiment d'une catastrophe. Il ne se décourageait pas, cependant, ce brave officier, et son équipage, digne de lui, montrait autant de vigueur et d'entrain qu'au début de la lutte. Chacun redoublait même d'efforts et d'énergie, stimulé par l'amour-propre, par l'orgueil et par le désir de vaincre sans le secours des autres pirogues qui se rapprochaient du champ de bataille. — Quel dépit ! quelle honte si les deux pirogues n'arrivaient si tard que pour leur enlever l'honneur de la victoire !

Dans le journal du bord, chaque paragraphe où il est fait mention de la capture d'une baleine est timbré par un cachet de bois représentant en noir l'image d'un cétacé. Cette empreinte est une décoration collective dont s'enorgueillissent les matelots de chaque pirogue victorieuse, et quand on rentre en France, les honneurs de la campagne appartiennent à l'équipage de canot qui réunit à son avoir le plus grand nombre de ces glorieux stigmates.

Encore quelques minutes, et nos trois pirogues allaient entremêler leurs pelles d'aviron, lorsque la baleine, au paroxysme de la rage, bondit tout entière et horizontalement au-dessus des vagues, et retomba...

Un nuage passa sur mes yeux; je frémis et je me sentis inondé d'une sueur glacée, car je ne vis plus rien là-bas, — sinon la mer qui déferlait comme sur un écueil, et les deux pirogues en retard volant à toc d'avirons vers l'endroit où venait de disparaître, dans un tourbillon d'écume, la pirogue amarrée... Avait-elle coulé bas, écrasée sous le ventre de la baleine? Les six hommes qui la montaient avaient-ils été tués d'un seul coup et ensevelis dans l'abîme? Horrible sinistre dont j'aurais voulu pouvoir douter encore, mais qui

devenait de plus en plus probable, à mesure que le nuage d'écume se dissipait et que les vagues se nivelaient... car bientôt surnagèrent les épaves du désastre : des débris de planches et d'espars ballottés par la houle ; une moitié de pirogue renversée, la quille en l'air, et çà et là plusieurs points noirs flottant et disparaissant tour à tour...

« Laisse arriver ! tout ! tout ! m'écriai-je, car je cumulais alors avec mes fonctions de chirurgien celles de pilote provisoire, quand les officiers partaient en chasse ; laisse arriver ! »

Le timonier obéit : je descendis de la hune pour donner un coup de main à hisser les huniers et les perroquets, à border la grande voile et à brasser-carré !... et le navire s'élança dans la direction du sinistre.

Je ne saurais dire quelles angoisses me torturèrent tant que l'éloignement m'empêcha de mesurer l'étendue de la catastrophe ; je dus subir la loi commune en pareil cas, et je m'exagérai le nombre des victimes. Je n'avais réellement vu que le saut extraordinaire de la baleine hors des flots, et sa rentrée instantanée, ou plutôt sa chute horizontale dans la mer, et je ne pou-

vais affirmer qu'à cet instant notre pirogue s'était trouvée placée entre elle et l'Océan... Cependant j'aurais juré que pas un de mes compagnons n'avait échappé à la mort; non, pas un seul n'attendait le sauvetage! ces points noirs que je voyais rouler dans l'écume des vagues, ce n'étaient pas des têtes de nageurs, — c'étaient des cadavres ou des morceaux de cadavres qui s'imprégnaient d'eau de mer avant de couler bas!...

Je ne fis donc aucuns préparatifs pour recevoir des blessés; — on n'en ramènerait aucun à bord, et si l'on repêchait quelque malheureux, ce ne serait que pour lui rendre les derniers honneurs de la sépulture du matelot!

Mais, Dieu soit béni! ma joie fut grande lorsque le navire, arrivant à un demi-mille des pirogues, je reconnus qu'on opérait un véritable sauvetage. Une pirogue reçut deux naufragés à son bord, une autre deux encore, et je remarquai que ces quatre hommes n'avaient aucune blessure grave; car ils se tenaient debout sur les bancs ou prêtaient déjà la main au sauvetage des épaves. — En serions-nous quittes pour un canot brisé? pensai-je, en supposant que la piro-

gue du capitaine recueillerait les deux absents; vraiment l'aventure serait trop miraculeuse, et l'on ne voudrait jamais croire que six hommes, surpris par la chute d'un animal pesant plus de cent mille kilogrammes et tombant en plein sur leur dos, puissent encore être comptés au nombre des vivants... Hélas! mes illusions, mes espérances s'évanouirent promptement; le capitaine qui était libre, car sa baleine venait de mourir, et il l'avait abandonnée flottant en dérive avec un pavillon de vigie planté sur le dos, le capitaine rejoignit les deux pirogues et je ne comptai que cinq matelots à son bord... L'abîme retenait donc deux de nos frères, écrasés, broyés, noyés, ou peut-être, tant la bonté de Dieu est infinie, étourdis seulement, à moitié asphyxiés, et roulant sous la première couche des vagues. Faible, bien faible espoir! Aussi les trois pirogues se séparèrent-elles aussitôt pour quêter dans la houle sur une certaine étendue; l'une gouverna au vent, une autre sous le vent; la troisième croisa entre elles deux et elles décrivirent de grands cercles. Les rameurs nageaient lentement et penchaient la tête hors du plat-bord pour sonder de l'œil la transparence de l'eau; ceux qui ne nageaient

pas, ainsi que les harponneurs et les chefs de pirogue, se tenaient debout sur les gaillards et sur les bancs, afin de projeter leurs regards aussi loin que possible aux alentours, et de mon côté j'arrêtai la marche du navire et envoyai deux hommes en vigie à chaque tête de mât.

Pendant plus d'une heure on surveilla minutieusement le développement des lames, leurs points d'émergence, leurs milieux, leurs chocs et leur écume, et on glana tout ce qui surnageait aux environs : — des manches de lances et de harpons, des fragments d'avirons, la voile, son mâtereau et sa livarde, les tollets, le baril à eau, celui du fanal et du biscuit, la seille et la baille à ligne, tout enfin, tout ce qui faisait partie de l'armement de la pirogue, et la pirogue elle-même, ou plutôt deux de ses morceaux, l'avant et l'arrière, aplatis et concassés, et qui furent pris à la remorque. — Mais de la ligne de pêche et des deux matelots absents nulles traces... et comme pour insulter à notre malheur, la baleine, auteur du sinistre, surgit tout à coup dans le voisinage et se mit à bondir de nouveau et à battre la mer à grands coups de queue. Le harpon apparaissait encore planté sur son

dos, mais sa tige de fer était tordue et le bout du manche traînait dans l'eau avec les premières brasses de la ligne. Toujours furieuse, elle se démenait avec rage, comme si l'embarcation était encore à ses trousses; mais elle se calma soudain, et sembla s'apercevoir qu'on ne la poursuivait plus, — puis, ouvrant sa gueule immense, elle aspira bruyamment les émanations répandues dans l'atmosphère, hésita pendant quelques secondes sur la route à suivre et se dirigea à toute vitesse vers le cadavre flottant de sa compagne.

En toute autre circonstance nous eussions admiré la sensibilité de cette noble bête, qui, renonçant à fuir, tournoyait autour de la morte, l'arrosait de l'eau de ses souffles, et cherchait à la réveiller en la caressant de ses nageoires et en frottant ses flancs contre les siens.

L'occasion était bien favorable pour aller lui donner un coup de lance; elle se serait laissé tuer sans la moindre résistance; mais pouvions-nous abandonner déjà nos recherches? — Non, certes. — La miséricorde de Dieu est infinie et l'asphyxie par submersion n'est pas toujours mortelle! Les trois pirogues continuèrent donc à inspecter la surface et les premières

couches transparentes de l'Océan. Une nouvelle heure s'écoula, et une autre encore, et rien ne parut.

« Ici, par ici, — trois-quarts au vent, » s'écria enfin l'homme de vigie au mât de misaine; et à l'aide du ballon noir à signaux il indiqua sur quel point il découvrait quelque chose. Les pirogues se précipitèrent aussitôt vers l'endroit désigné, et je vis des rameurs abandonner leurs avirons, se pencher en dehors du plat-bord, et ramasser dans la mer un objet, une masse inerte, qu'ils déposèrent lentement et avec de grandes précautions sur les bancs de la pirogue. — L'un des absents était retrouvé; la pirogue me l'apporta en toute hâte, et dès que j'eus jeté un coup d'œil sur lui, je compris qu'il serait inutile de chercher à le rappeler à la vie. — La vie, hélas! était partie depuis longtemps, depuis trois heures, depuis l'instant du choc.

On aurait cru qu'il dormait, ce pauvre matelot, car sa figure, à peine bleuie par la fraîcheur du flot, ne gardait aucune trace des convulsions de l'agonie... Mais sous sa chemise de laine rouge et imprégnée d'eau de mer, on reconnaissait au toucher les causes de la mort. — La poitrine était défoncée, aplatie, les

côtes brisées; on aurait dit des fragments d'os et des lambeaux de chair entassés dans un sac; en haut le col de la chemise, en bas, la ceinture du pantalon nouaient le sac à ses deux bouts; les jambes, de même que la tête étaient demeurées intactes.

Pauvre matelot!

On le couchâ sur une voile de perroquet pliée en quatre; on le déposa au pied d'un mât d'artimon, et l'on étendit sur lui le drapeau de la nation, en attendant l'heure des funérailles.

Les recherches continuèrent longtemps encore, mais l'Océan ne rendit pas la seconde victime.

Nous aimions également nos deux compagnons de misères et de dangers; une même catastrophe nous les enlève, eh bien! les regrets qu'ils inspirent diffèrent... Malgré nous, nous nous apitoyons plus longuement sur le sort de celui que nous ne pouvons retrouver; il nous semble que son agonie dure encore et qu'il est mille fois plus malheureux que le malheureux couché maintenant sur le tillac... On a déjà fait l'oraison funèbre de celui-là, en disant : *Il n'a pas dû souffrir!* — Puis on l'ensevelira pieusement au fond de la mer, et sur le rôle d'équipage on écrira à la suite de son

nom : *mort*, tel jour, *tué par une baleine*. Mais l'autre qui roule encore de vague en vague..., qui ne recevra ni adieux ni sépulture, et que les poissons commenceront à dévorer au moment peut-être où il sortira d'une syncope, d'une léthargie, oh! cet autre, il est bien plus à plaindre! tout doit nous faire croire qu'il est mort depuis longtemps, mais rien ne le prouve ; on écrira sur le rôle d'équipage cette mention mystérieuse : un tel, *disparu à la mer*, et après dix années seulement il sera légalement reconnu défunt.

Vers deux heures et demie, le capitaine donna le signal de suspendre les recherches du second cadavre ; mais ce ne fut pas pour rentrer à bord du navire. Une des embarcations se chargea d'y reconduire les quatre survivants du sinistre ; et celles du capitaine et du second s'en allèrent demander une revanche à la terrible baleine qui n'abandonnait pas les flancs de sa défunte compagne ; cette dernière ressemblait de loin à un écueil, à un rocher noir signalé par le pavillon d'une balise.

Quiconque lira ce récit (il n'a qu'un seul mérite, celui d'être vrai), ne pourra s'empêcher d'admirer l'insouciance, le sang-froid, la persévérance et le courage

de ces baleiniers, qui recommencent, sans désemparer, une nouvelle lutte avec le léviathan qui vient de tuer deux de leurs frères. Ces baleiniers, après qu'ils eurent scrupuleusement accompli les devoirs du sauvetage, auraient cru tromper et voler les armateurs du navire, s'ils n'avaient pas encore une fois tenté la fortune, et le capitaine se serait déshonoré aux yeux de son équipage en ordonnant la retraite sous prétexte de deuil. Ils ressaisirent donc promptement, à l'aide d'une gaffe, la ligne de pêche *frappée* sur le manche du harpon, toujours planté dans le corps de la baleine vivante, et pendant que leurs bras vigoureux halaient ce cordage, notre capitaine, toujours le premier à l'œuvre, s'approcha du cétacé à une longueur d'aviron; là il crut devoir, par mesure de prudence, et avant de se servir de sa lance, étudier les dispositions de l'animal, et s'assurer s'il jouerait encore de la queue; il s'arma donc du louchet et ordonna aux canotiers de pousser tous à la fois de grands cris et de battre la mer à coups de pelles d'avirons. — Les canotiers obéirent; un tapage infernal ricocha sur l'Océan; mais l'animal ne s'en émut guère, et ne cessa de caresser la morte; le chagrin annihilait en lui l'instinct de la conservation,

et il ne paraissait pas se douter de notre retour offensif. — Aussi l'affaire ne traîna-t-elle pas en longueur; la pirogue l'accosta comme si elle accostait une roche et le capitaine lui enfonça sa lance dans le thorax; il l'enfonça jusqu'au manche, la retira et l'enfonça encore.... La pauvre bête ne s'éveilla que lorsqu'un jet de sang fit irruption par ses évents; elle partit alors rapide comme une flèche, s'éloigna à une trentaine de mètres, s'arrêta, plongea, reparut tout près de sa compagne, décrivit deux ou trois cercles autour d'elle en rejetant des masses de sang coagulé, puis, se couchant à ses côtés, elle mourut une nageoire en l'air.

L'agonie des baleines frappées d'un coup mortel n'a pas toujours le même caractère; les unes vendent chèrement leur vie; les autres se laissent tuer comme des brebis. Cela tient sans doute à la manière dont on les attaque et à la situation des premières blessures qu'elles reçoivent. Le harpon d'abord et la lance ensuite, transpercent-ils leur poitrine, sans s'émousser sur les côtes? elles perdent aussitôt leur énergie et ne tardent pas à succomber. Les amarre-t-on sur le rable, sur la colonne vertébrale, sur une nageoire ou sur une partie de la queue? — La lutte devient alors très-

dangereuse, et la victoire des assaillants très-problématique. Certaines circonstances augmentent encore les difficultés et les périls de l'attaque et du combat ; ainsi, le mâle, à l'heure de ses amours, est longtemps indomptable : indomptable aussi est la mère qui allaite, surtout quand on ne tue pas immédiatement le baleineau.

La queue est l'arme défensive des baleines franches, arme terrible tant que le louchet n'a pas tranché le faisceau des tendons qui la relient aux muscles du corps. La baleine, sans cette queue, serait à la merci des pêcheurs; ses ailerons la protégent à peine, son museau, pointu et rembourré de graisse, ne peut faire tête à une embarcation, et elle ne saurait menacer ses adversaires avec une mâchoire plantée de fanons flexibles comme des roseaux et une gueule obstruée par une langue énorme.

Les pêcheurs s'efforcent donc toujours de harponner la baleine en l'accostant par le flanc, ou à défaut du flanc par la tête, car la tête n'est pas mobile et se confond avec le corps, les vertèbres cervicales et les premières dorsales étant soudées ensemble. Cette inflexibilité de la tête est si rigide et si complète que lorsque l'animal veut observer ou écouter ce qui se

passe derrière lui, il est obligé de mouvoir son corps entier.

IV

Je reviens à notre pêche. Par un bonheur inconcevable, les quatre matelots survivants de la pirogue brisée rentrèrent à bord sans blessures et sans contusions, mais non sans avoir avalé bon nombre de verres d'eau salée.

« Enfants! s'écria notre capitaine, dès que les deux baleines flottèrent *chaînoppées* le long du navire, ce n'est pas le moment de pleurer les défunts; on va *piquer* trois heures et nous pouvons compter encore sur six heures de jour ; il faut donc en profiter et enlever, *main sur main, pal sur pal,* le gras de nos deux right-whales, et quand la soute au lard sera pleine, nous allumerons les fourneaux et nous ferons route pour Taiouiskoï, afin d'y enterrer François (c'était le nom du mort). Nous sommes trop près de la côte pour le jeter à l'eau; la mer n'est pas assez profonde, le corps flotterait dès demain et la marée l'emporterait sur le rivage. Allons, enfants, du courage et en avant les *anspects!* »

Ces quelques mots relevèrent le moral de l'équipage; et le *virage* des deux baleines commença.

Les matelots pesèrent, de toute la force de leurs bras, sur les anspects; les engrenages du guindeau clapotèrent, et les câbles des apparaux, enroulés par un bout sur le guindeau, glissèrent dans les poulies estropées à la tête du grand mât, et enlevèrent, à l'aide d'un gros croc de fer, la bande épaisse de lard que le capitaine et son second taillaient à coups de louchet dans l'enveloppe du cétacé.

Habituellement, pendant ce rude travail, un chanteur patenté, qui reçoit pour émoluments un ou deux boujarons d'eau-de-vie, en sus de la ration réglementaire, exécute à pleine voix un chant cadencé, dont chaque phrase est répétée en chœur par l'équipage. Joyeux ou mélancolique, rapide ou lent, tantôt saccadé, tantôt filé, toujours plein d'entrain et d'énergie, ce chant convient à la manœuvre du guindeau, comme le tambour et le clairon à la marche d'un régiment; il dirige, il soutient, il active, il harmonise les forces. Avec lui, deux heures suffisent pour virer une baleine; sans lui, l'opération languirait indéfiniment; aussi, quand les matelots sont mécontents ou infectés de

l'esprit de mutinerie, manient-ils silencieusement les anspects ou les barres de guindeau.

Ce n'était guère le cas de travailler en chantant et de répéter en chœur les paroles grivoises d'une cantate de matelots, quand le cadavre d'un de nos frères gisait au pied du mât d'artimon, et que le souvenir de celui qui venait de disparaître dans l'abîme était encore si cuisant. Mais qu'importe! eux aujourd'hui, nous demain! La mort, une mort imprévue, brutale, n'entre-t-elle pas dans le programme de la vie d'un marin baleinier? Les armateurs ne lui garantissent pas son existence, comme ils lui garantissent sa part d'huile au retour. La tristesse et le deuil nuisent au travail et à l'activité; pas de deuil! pas de tristesse! Ceux qui voudront pleurer pleureront demain, quand on enterrera le défunt!

Chacun de nous, depuis le mousse jusqu'au capitaine, pensa ainsi, et les voyageurs qui par hasard auraient navigué dans notre voisinage ne se seraient jamais doutés de ce que coûtaient les deux baleines amarrées le long de notre bord, tant nos matelots répétaient avec enthousiasme la chanson du guindeau.

Le soleil se cachait derrière les cimes des Stano-

voï-Krebel, quand le dernier morceau du gras de la seconde baleine fut remisé dans l'entre-pont.

En quelques minutes, les pirogues remontèrent à leur place; le grand pavois de décharge fut relevé; les instruments du virage, gaffes, piques, coutelas, louchets, billots, etc., rentrèrent en magasin; on balaya et l'on jeta à la mer toutes les immodices du travail : les parcelles de graisse, les lambeaux de chairs, les caillots de sang, les débris de fanon; le tillac imprégné d'huile reçut une couche de sciure de bois qui le rendit moins glissant, — et nous descendîmes souper.

Alors vint une réaction de tristesse.

Nous étions cinq muets à la table de l'état-major; chacun de nous ne détournait pas les yeux du fond de son assiette; nous avions l'air de manger et nous ne mangions pas; nous tendions machinalement au maître d'hôtel notre tasse à thé : il la remplissait et nous ne la vidions pas. — Ce simulacre de repas dura je ne sais combien de temps. Je me levai de table le premier et montai sur le pont; la nuit était si obscure que je faillis tomber en heurtant du pied le cadavre de François. J'allai m'accouder sur la lisse du côté de la terre; là, sans penser à rien, pas même à celui sur les restes

duquel je venais de marcher, je prêtai l'oreille aux mugissements lointains des lames déferlant sur le rivage; nous ne devions pas être éloignés de terre de plus de six milles. — Tout à coup, je crus reconnaître que le bruit du flot battant la grève était trop fort pour une telle distance, et je pensai que les courants ou la marée avaient drossé le navire vers la côte.

Rien ne s'y opposait, car la brise soufflait du large, et nos basses voiles carguées, nos huniers et nos perroquets amenés comme pendant le jour, offraient encore assez de prise au vent; la barre du gouvernail était retenue immobile par une amarre, de sorte que le bâtiment, bercé par la houle, s'en allait à la garde de Dieu. L'obscurité enfante des illusions d'optique; elle efface les petits objets et rapproche les grandes masses; je savais cela; mais le bruit du flot était si intense et la terre me semblait si peu éloignée que je craignis de faire naufrage sur cette côte inhospitalière et descendis prévenir le capitaine.

Il monta aussitôt sur le pont, et la position du bâtiment fut relevée; je ne m'étais pas trompé; nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres d'un

banc de roches, et il fallait appareiller et appareiller au plus vite; l'équipage s'élança donc aux manœuvres, et le navire, orienté *au plus près*, tira une bordée vers la haute mer.

V

Il est onze heures du soir; la fonte du gras des baleines est commencée. Debout sur l'estrade du fourneau, un officier et deux harponneurs, la pique, la fourche et la poêle en main, travaillent activement; l'un attise le feu, l'autre brasse les tranches de lard en ébullition dans les chaudières; le troisième y puise de l'huile et la verse dans un refroidissoir; de temps en temps, une aigrette de flammes s'échappe des conduits à fumée, éclaire les mouvements de ces hommes, et fait ressortir sur les obscures profondeurs de l'espace les fantastiques et changeants contours de leurs silhouettes. Nul autre bruit que celui des outils et des pas des travailleurs ne se fait entendre. Garder le silence, n'est-ce pas porter le deuil des amis qui ne sont plus?

Près du capot de la grande chambre, trois compa-

gnons, le cuisinier, le maître voilier et le charpentier sont agenouillés autour du mort et se préparent à l'ensevelir. Je me tiens adossé au capot et je regarde; la lumière tremblotante d'un fanal les éclaire; ils dépouillent le mort de ses vêtements, une chemise de laine rouge et un pantalon de toile bleue, — voilà tout; — et, quand cela fut fait, je me penchai vers le cadavre et j'appuyai le creux de mes deux mains sur sa poitrine; il fallait bien recueillir les éléments du procès-verbal que je devais rédiger sur mon journal officiel. Les côtes étaient brisées et fléchissaient en dedans sous la moindre pression; la peau, en beaucoup d'endroits, était déchirée par des esquilles; les désordres internes devaient être nombreux, et je me sentis convaincu de ce que j'avais soupçonné tantôt, c'est que la mort de François avait été *instantanée* et produite par écrasement, sans être précédée des angoisses de l'asphyxie par submersion. Je terminai donc mon examen avec ces mots de consolation, que nous nous redisions les uns aux autres depuis l'accident : — *Il n'a pas dû souffrir ;* et soulagés par cette déclaration officielle, les ensevelisseurs procédèrent aussitôt *à la toilette* du défunt.

Ils épongèrent le corps, et ils le revêtirent des plus beaux habits trouvés dans son coffre, habits qu'il ne portait jamais qu'aux jours de fêtes ; la fine chemise à fleurs ; le large pantalon de drap bleu retenu sur les hanches par une ceinture de laine rouge ; le gilet bleu, la veste bleue aux boutons à l'ancre, brillants comme des louis d'or, la cravate aux chatoyantes couleurs ; les bas blancs et les fins escarpins mis en réserve pour les *fandangos* de Monterey !

Pauvre François ! le voilà *gréé, espalmé* de la tête aux pieds comme s'il partait en bordée du dimanche ; il ne lui manque rien, pas même le chapeau vernissé, *donnant de la bande* sur l'oreille gauche, et laissant flotter jusqu'au milieu du dos deux longues flammes de rubans noirs !

Tel est l'usage, quand on peut rendre les derniers devoirs au marin décédé en mer ; on le revêt de ses plus beaux habits, car il faut qu'il se présente devant le Père Éternel, comme il se présenterait à la revue du commissaire des classes, — en grande tenue !

Pas de suaires, pas de linceuls à bord ; ces objets n'entrent jamais dans l'armement d'un navire du commerce : il faut donc y suppléer, et on emploie les

vêtements du défunt; ce serait faire paradé d'une grande impiété et d'un mépris navrant, que d'abandonner toute nue aux poissons de la mer la dépouille mortelle d'un compagnon de voyage et de misère!

En pleine mer, on enferme le cadavre tout habillé dans un sac de toile à voile neuve, solidement cousu; on attache à ses pieds un poids de quelques centaines de livres, — de la mitraille, des gueuses de fer, ou des briques, et on le dépose dans les vagues en le faisant glisser doucement sur une planche inclinée en dehors du navire.

A terre, le marin décédé a droit à un cercueil et à une fosse comme tout le monde. Or, nous l'avons déjà dit, François devait être mis en terre le lendemain matin sur les grèves de Taiouiskoï, car la mer d'Okhotsk n'avait pas assez de profondeur dans les parages où nous croisions, et d'ailleurs nous étions beaucoup trop près de la côte pour oser jeter le cadavre à l'eau. Il lui fallait donc un cercueil, un *bateau de fossoyeur* ou *une guérite de la mort*, ainsi que notre maître coq appelait ce triste et dernier meuble.

« A ton tour, maître charpentier, dit-il, en se relevant; la toilette est faite.

— Non, répliqua celui-ci, ce n'est pas mon tour ; c'est celui du maître voilier.

— Le maître voilier n'est pas ébéniste en cercueil.

— Et moi, charpentier, je n'en fabrique qu'avec des planches.

— Alors, prends tes mesures et choisis tes planches.

— Il n'y en a pas à bord.

— Pas de planches à bord ?

— Non ; j'ai cherché déjà partout ; dans le magasin d'entre-pont il n'y a que du sapin d'Amérique pour raccommoder les pirogues, et il ne vaut rien pour la chose. »

Le coq, très-étonné, ne souffla mot d'abord et se croisa les bras, puis il poussa un gros et long soupir, et s'écria :

« Quel dommage d'enterrer un chrétien ainsi qu'on *enroche* une bête ! »

Le voilier et le charpentier pensaient, sans doute, ce que pensait le maître coq, car ils se relevèrent en poussant comme lui un gros et long soupir. Moi aussi, j'éprouvais un grand serrement de cœur, et je trouvais qu'il y avait honte et sacrilége à jeter notre camarade dans une fosse, sans que les parois d'une

bière défendissent son corps contre le choc des pelletées de terre. Longtemps nous demeurâmes là tous quatre debout, autour du cadavre, et rêvant chacun de notre côté aux moyens de trouver des planches ou de suppléer à leur absence. Le fanal tremblotait toujours à nos pieds, et les lueurs du fourneau arrivaient par instants jusqu'à nous.

« Parbleu ! s'écria tout à coup le maître coq, nous sommes sauvés ; j'ai *mis le cap* sur des planches. La soute aux pommes de terre est vide, démolissons la soute.

— La soute est carrée et les planches n'ont qu'un mètre de longueur, répliqua le charpentier.

— C'est vrai, reprit le coq, et François ne serait pas arrimé à son aise dans une boîte d'un mètre de long. »

Et très-désappointé, le cuisinier se livra par la pensée à de nouvelles investigations ; il proposa tour à tour d'utiliser le couvercle du fourneau, les cloisons d'entre-pont, les caissons de la chambre, et même le plancher supplémentaire qui garnissait le dessus du tillac entre le grand mât et le mât de misaine ; mais, à chacune de ses combinaisons, le charpentier opposait une fin de non-recevoir ; l'idée de dédoubler le plancher du tillac était cependant exécutable, à la rigueur.

« Eh bien ! dit le maître voilier qui, jusqu'alors, n'avait soufflé mot, la paumelle fera l'ouvrage du rabot ; je vais lui coudre, à ce pauvre François, un paletot-sac en double toile à voile neuve. »

En ce moment l'homme qui tenait la barre du gouvernail *piqua huit*, c'est-à-dire qu'il frappa huit coups, deux par deux, sur une cloche suspendue à portée de sa main. Ces huit coups annonçaient l'heure de minuit et le commencement d'un second quart de nuit.

« Si vous m'en croyez, enfants, dit le coq, nous irons prendre notre quart en bas ; il est temps d'*affourcher* pour dormir, et nous trouverons peut-être des planches en rêvant. Mais d'abord, transportons François à son poste. »

Et il se pencha vers le mort, qu'il saisit par-dessous les épaules, tandis que le charpentier s'emparait des pieds et que le voilier soutenait le corps par le milieu. La place d'un mort, sur un navire baleinier, en attendant le moment des funérailles, est dans la pirogue du capitaine à tribord ; c'est une place d'honneur. Ils y transportèrent donc le corps et l'y déposèrent tout de son long, en travers sur les bancs, la tête à l'arrière, les pieds à l'avant, la face tournée vers le ciel, et ils

étendirent par-dessus la pirogue, en guise de drap mortuaire, notre grand pavillon tricolore. En l'absence d'un mousse ou d'un novice, j'avais ramassé le fanal et j'éclairais cette première scène du convoi.

Nous avions à peine terminé cet emménagement provisoire lorsque le capitaine, qui d'habitude se réveillait à minuit et montait sur le pont pour y donner le coup d'œil du maître, déboucha du capot de la chambre. Le cuisinier ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il recommença ses lamentations sur les horreurs d'un enterrement sans cercueil, et lui fit part de ses combinaisons rejetées par le charpentier. Le capitaine donna raison au charpentier, s'efforça, lui aussi, de trouver le moyen de fabriquer un cercueil sans rien démolir dans le navire. Mais il chercha en vain et ne put satisfaire le charpentier, qui réclamait imperturbablement des planches de près d'un mètre et quatre-vingts centimètres de longueur.

« C'est triste, mes amis ! nous dit-il, triste, très-triste ! Mais il n'y a pas de notre faute, et le bon Dieu ne nous en voudra pas... Voilier ! tu prendras, au quart de quatre heures, ton aiguille la mieux trempée, ta paumelle la plus souple, ton fil le mieux tordu ; tu

choisiras dans le magasin la pièce de toile de Rennes la plus forte, la mieux tissée, et tu tailleras dedans un sac de voyage avec double doublure... »

Et il tourna les talons pour regagner sa cabine; mais une idée, une idée providentielle venait de traverser mon cerveau :

— Capitaine ! m'écriai-je, j'ai un cercueil tout fabriqué, une bière toute prête !...

— Votre coffre à médicaments ? répliqua-t-il sans s'arrêter.

— Non ! non ! m'écriai-je de nouveau en le saisissant par le bas de sa vareuse, au moment où il disparaissait dans l'escalier; non ! capitaine ! c'est un vrai cercueil !

Il s'arrêta et se retourna vers moi pour m'écouter. Les trois maîtres, qui s'en allaient aussi, revinrent près de moi. Je tenais toujours le fanal à la main, et il éclairait leurs figures où se peignaient l'attente et le doute.

— Eh bien ! quoi ? dit le capitaine.

— Oui, repris-je, j'ai trouvé un cercueil et j'en trouverais quarante autres, si par malheur...

— Accostez donc ! expliquez-vous !

— Voilà, capitaine: pourquoi ne renfermerions-

nous pas le cadavre de François dans une barrique neuve, dans une de ces grandes pipes à huile, de deux mètres, qu'on amarre debout dans l'entre-pont ? Il n'en coûterait que quelques coups de pioche de plus pour creuser une fosse assez grande.

—Il a ma foi raison, le docteur ! s'écria le maître coq.

— On remplirait les vides de la pièce avec de l'étoupe. Que pensez-vous de mon idée, capitaine ?

— Bonne ! très-bonne ! murmura-t-il.

— *Sterling*, ajouta le coq.

Le capitaine réfléchit encore pendant quelques secondes, et il dit:

— Charpentier, tu avertiras le maître tonnelier pour qu'il vienne me parler au premier coup de quatre heures. »

Et il descendit aussitôt dans la chambre. J'allais le suivre ; mais, au moment de poser le pied sur la première marche de l'escalier, je sentis qu'on me retenait à mon tour par le bas de mon paletot. C'était le vieux maître coq qui me tendait la main. Je lui tendis aussi la mienne, et il la pressa rudement pour me remercier sans doute d'avoir trouvé le moyen d'enterrer chrétiennement François ; et nous nous séparâmes.

VI

Il faisait grand jour quand je remontai sur le pont. La brise de terre soufflait, et le navire, toutes voiles dehors, courait bordées sur bordées pour gagner dans le vent et jeter l'ancre le plus tôt possible. Nous pouvions être alors à quatre milles de la côte, et, quoique le temps fût magnifique, le soleil vif, le ciel bleu, le paysage me paraissait encore plus triste, plus désolé que les jours précédents ; pas d'arbres, pas de gazons, pas de fleurs ; rien de ce qui plaît tant aux yeux quand on les détourne de l'Océan : ici des dunes de sable, là des fourrés de hautes herbes jaunies par la sécheresse, plus loin des buissons rabougris, au feuillage sombre et presque noir. Nous mouillâmes au fond du port à huit heures du matin ; et le capitaine et moi, escortés d'une demi-douzaine de matelots, descendîmes aussitôt à terre. Un monticule, vrai tumulus par sa forme circulaire et conique, fut choisi à cinquante mètres environ de la crique sablonneuse où nous venions de débarquer.

— François sera bien placé là, dit un matelot. Pas

un navire entrant en baie ne manquera d'apercevoir les deux mâtereaux plantés en forme de croix au-dessus de sa tombe. »

La réflexion de ce matelot reporta mes pensées loin, bien loin de ce rivage de la mer d'Okhotsk. Je me souvins que sur les côtes de Patagonie, au sud du port de Saint-Julien, le paysage est jalonné de croix : autant de croix, autant de mausolées ; chaque baie, chaque promontoire a le sien, où repose une victime de la pêche. Le baleinier, qui passe au large, ne relève pas la position de ces funèbres amers comme il relèverait celle d'un logis, d'un rocher, d'une tour, d'un bouquet d'arbres sur les côtes de Normandie ; il se signe involontairement à l'apparition de ces balises de la mort : il pense tout à coup aux mille dangers de son existence ; il murmure un mot de prière pour ses frères inconnus, et il demande au bon Dieu la grâce de s'endormir, le plus tard possible, dans le même endroit où il est né.

« Allons, enfants ! dit le capitaine, travaillez en double ; il faut que le trou ait deux mètres et demi de profondeur, sur autant de largeur, et deux mètres et demi de longueur. »

Les fossoyeurs attaquèrent aussitôt le terrain; mais à peine eurent-ils écaillé la superficie du sol qu'ils s'arrêtèrent; les louchets s'ébréchaient, et leur tige ployait; le sol était composé d'un banc de coquilles roulées et cimentées entre elles. Il aurait fallu un pic de terrassier pour y pénétrer. On chercha dans les environs une place plus propice; malheureusement, le banc s'étendait jusqu'aux sables de la grève, et se prolongeait indéfiniment dans les autres directions.

« Embarque! » s'écria le capitaine très-contrarié.

Nous revînmes à bord. Ah! si la brise de ce matin durait encore, comme nous appareillerions immédiatement pour gagner au large pendant la journée, et jeter ce soir notre cadavre dans une mer sans fond! Mais la brise se taisait depuis que le soleil montait, et nous ne pouvions prévoir quand elle recommencerait à souffler. Les vents, sous ces latitudes, ne sont pas réglés comme entre les tropiques.

Le capitaine, homme d'action, ne tergiversait jamais. Il appela donc le forgeron, lui ordonna d'allumer sa forge, de choisir, dans notre approvisionnement de barres de fer et d'acier, les morceaux convenables pour fabriquer des pics, et de confectionner ces pics

au plus vite. Le forgeron promit qu'avant le coucher du soleil, l'outillage demandé serait complet. Il tint sa promesse; et, à cinq heures de l'après-midi, une embarcation reconduisit à terre les travailleurs du matin; à six heures et demie, ils rentraient à bord et annonçaient que la fosse était creusée.

Le cuisinier, le voilier et le charpentier reprirent aussitôt leurs fonctions de la veille, et le mort fut introduit par les pieds dans la barrique; ils le poussèrent ensuite doucement par les épaules, de haut en bas, de sorte que son corps fléchit sur les genoux et qu'il se trouva presque assis sur une planchette que supportaient des tasseaux cloués à l'intérieur des douves, et, pour empêcher que le cadavre ne ballottât, les vides autour de lui furent comblés avec de l'étoupe, jusqu'à la hauteur des coudes.

« Allons, s'écria le maître tonnelier, qui, monté sur un escabeau, se préparait à foncer la barrique, Avez-vous fini, vous autres?

— Minute! riposta le coq, qui courut à sa cuisine et revint aussitôt avec une petite croix formée de deux bûchettes de bois blanc, minute! il ne sera pas dit

qu'on l'aura laissé partir sans un signe de ralliement et de reconnaissance pour là-haut. »

Et il plaça pieusement la croix le long de la poitrine de François, la rattacha par un brin de fil de caret à une des boutonnières et, afin qu'elle demeurât debout, il entre-croisa les bras du mort par-dessus.

« Une fois ! deux fois ! trois fois ! est-ce tout ? s'écria de nouveau le tonnelier en faisant tournoyer à bras tendus le fond supérieur de la pipe, comme s'il avait jonglé avec un disque. — Personne n'a plus rien à dire ? plus rien à réclamer ? Personne ne réclame ? »

Les assistants gardèrent le silence.

« Adjugé alors, et en présence de témoins je fonce le cercueil. »

Aussitôt les aides et le voilier jetèrent par-dessus le défunt deux ou trois fortes brassées d'étoupe, et le tonneau fut hermétiquement fermé à grands coups de *chasse*.

Le bruit d'un marteau clouant les planches d'un cercueil m'aurait alors semblé moins lugubre que le fracas de ces chasses, de ces marteaux de fer frappant en cadence sur cette pièce à huile, qui sonnait creux quoique trop bien remplie, hélas ! ! !

Le capitaine, accoudé sur le couronnement du navire, suivait de l'œil les manœuvres des ensevelisseurs, et ne témoignait ni approbation ni désapprobation de leurs façons d'agir ; on l'aurait cru indifférent à ce qui se passait ; il ne l'était cependant pas, car il réfléchissait profondément au parti qu'il devait prendre pour terminer au plus tôt les funérailles. Fallait-il enterrer François cette nuit, afin d'appareiller avec la brise du point du jour ? — Fallait-il remettre à demain matin la cérémonie funèbre, ce qui serait plus régulier, plus décent ?

Son incertitude durait encore quand nous descendîmes souper, et il nous demanda notre avis. — A l'unanimité, on décida que le cadavre serait mis en terre immédiatement : et cela pour deux raisons ; si nous attendions au lendemain, nous risquions de manquer l'appareillage, car la brise cessait après le lever du soleil, et si on enterrait François en plein jour, nous avions à redouter une violation de sépulture de la part des naturels du pays, qui, sans doute, épiaient nos actions, en se tenant cachés dans les broussailles des environs.

« Je pense aux Koriaques depuis ce matin, s'écria

le second lieutenant ; il me semble en avoir vu rôder quelques-uns au sommet de la montagne, et, si vous me croyez, capitaine, nous irons tout de suite à terre, nous creuserons une nouvelle fosse au bord des sables, nous y déposerons François, et nous comblerons le premier trou. — Ils seront bien attrapés s'ils vont y fouiller après notre départ, les Koriaques. »

La proposition du lieutenant était pleine de bon sens, et chacun de nous y applaudit par un signe de tête.

« Ma foi oui ! vous avez raison, dit le capitaine après un long silence. — En route donc ! mais buvons d'abord le coup de l'adieu. « Et à la ronde il versa du cognac dans nos tasses à thé, ces *lanternes sourdes*, où, sans rougir de son intempérance, on peut, à l'abri des regards curieux, laisser monter le niveau du liquide.

« Au souvenir de François ! s'écria le capitaine en buvant.

— A son souvenir ! répondîmes-nous.

— C'était un brave ! ajouta-t-il. Voilà six ans que nous naviguions ensemble ; je l'avais pris mousse et je l'ai fait matelot ; je l'aurais fait harponneur, officier, capitaine ! »

Il prononça ces paroles d'un ton de voix assourdie par la douleur. François, en effet, était son protégé.

« Et, ajouta-t-il après un instant de silence, que dirai-je à sa vieille mère qui me l'avait confié et qui me le redemandera ? »

A neuf heures du soir, le signal du convoi fut donné, et trois embarcations, emportant presque tout l'équipage, se dirigèrent vers le fond de la crique et remorquèrent la barrique, qui avait été mise à l'eau aussi doucement que possible. Par prudence, afin d'échapper à la surveillance des Koriaques, nous n'avions pas allumé les fanaux et nous gardions le plus profond silence ; les pagaies, qui entament la mer sans bruit, remplaçaient les avirons. Rendus à terre, nous nous arrêtâmes à dix mètres du ressac des vagues ; nous nous plaçâmes en demi-cercle, le dos tourné à l'intérieur du pays, et quatre vigoureux piocheurs creusèrent le sable pendant que deux autres matelots s'en allèrent combler la première fosse. Une heure après, la barrique fut roulée au bord du nouveau trou, et elle y descendit lentement, soutenue par des cordes. La bonde, placée de notre côté, indiquait que le mort avait toujours la face tournée vers le ciel ; les cordes

la déposèrent d'aplomb sur le sol et remontèrent lentement, et le sable tomba, puis nous nivelâmes les dehors de la fosse en piétinant par-dessus, et nous cachâmes, sous une couche de sable fin, les traces de nos pas. Il n'y eut ni chants, ni prières, ni adieux ; ceux qui prièrent le firent mentalement ; les adieux se manifestèrent par des soupirs étouffés, et les larmes coulèrent sans être vues. Nous ressemblions à des pirates enfouissant un trésor plutôt qu'à des chrétiens rendant les derniers devoirs à un de leurs frères.

Le capitaine donna le signal du retour, en se dirigeant, sans mot dire, vers son canot. J'arrivai, je ne sais pourquoi, un des derniers au bord de la mer et sautai dans l'embarcation du lieutenant, la seule qui n'eût pas encore pris le large.

« Qu'attendez-vous donc ? lui demandai-je .

— J'attends notre vieux coq et un novice.

—Voilà ! voilà ! murmura le bonhomme en s'élançant dans la pirogue, suivi de l'autre retardataire. Pardon, lieutenant, n'est-ce pas que c'est déshonorant d'enterrer un chétien sans planter une croix ; je sais que si nous en avions mâté une au-dessus de François, elle aurait servi d'enseigne aux Koriaques ; mais

Joseph (le novice) vient de m'aider à placer quatre grosses pierres en croix sur la fosse de notre cher défunt, et j'espère que le bon Dieu défendra à la marée de les enlever quand elle passera par-dessus...»

Le lendemain matin, et avant le jour, nous quittâmes, avec une jolie brise, les parages de Taeinschi.

LES COMPAGNONS

DE LA BALEINE

Nous portons toutes nos voiles et nous croisons en tirant des bordées, en virant de bord d'heure en heure, avec des vigies à la tête du mât pour découvrir au loin les souffles de baleine. — Un seul navire passe au vent à nous. Il n'a plus que ses bas-mâts. La tempête des jours derniers a sans doute fracassé ses mâts de hune. Il doit nous apercevoir. S'il avait besoin de secours, son pavillon serait en berne. — Nous nous éloignons donc l'un de l'autre, sans échanger de signaux.

Des nuées de procellaires voltigent autour de notre navire; et nos hommes de quart s'amusent à pêcher les plus gloutons. — Une ligne de bitord, un vieux clou recourbé en croc et un morceau de lard suffisent. Cet

hameçon flotte et sautille dans le sillage du bâtiment ; l'albatros goulu planant sur nos traces, l'aperçoit, pique une tête vers lui en ouvrant son grand bec et l'avale — le pêcheur aussitôt hale la ligne ; l'oiseau, sentant le morceau de lard dans son gosier, ferme le bec, replie le col, et résiste d'abord à la remorque du navire. — Mais ses forces le trahissent, et il veut abandonner sa proie. Il n'est plus temps — la pointe du clou s'est enfoncée dans son palais ou dans l'extrémité recourbée de son bec ; elle y pénètre de plus en plus à chaque secousse — et bientôt l'oiseau hissé hors de l'eau arrive vivant sur le pont.

Quand nous avons besoin d'un albatros, nous le pêchons ainsi. — Ne faut-il pas ménager notre plomb et notre poudre pour nos chasses de terre ?

Je dis : quand nous avons besoin d'un albatros — et cela est vrai. Ils nous rendent parfois de grands services. — Voilà comment l'expérience a prouvé que là où un navire tue une baleine, la baleine n'est jamais isolée. Chaque pêcheur oisif se met donc à la recherche du pêcheur qui réussit ; et le hasard seul ne doit pas le guider dans sa route. Il tâche de s'emparer d'un albatros, le tue et lui ouvre le ventre ; si dans le ventre

de l'oiseau, il trouve des morceaux de gras de baleine qui ne sont pas encore digérés, c'est un signe certain que non loin de là quelque confrère a fait une bonne rencontre. Mais quelle direction prendre pour découvrir ce confrère ? Celle que l'albatros lui-même indique, car il vole contre le vent, de même que le marsouin voyage en remontant vers le lit du fleuve. — Cette espèce de pilote ne nous a jamais trompés, et quand nous l'avons interrogé, dans nos quêtes de cétacés, nous avons toujours découvert, après quelques bordées au plus près, un navire fondant ou virant une baleine.

Qu'Audubon et le prince Charles-Bonaparte me pardonnent de chasser sur leurs terres. — Mais je ne puis résister au plaisir de faire un peu d'ornithologie.

Les règnes végétal et animal des terres océaniennes, si différents de ceux des anciens continents, nous offren tdes individus identiquement semblables dans les nombreuses familles des oiseaux de mer. Je croyais revoir ici les mêmes damiers, les mêmes alcyons, les mêmes pétrels, les mêmes albatros qu'aux environs du cap de Bonne-Espérance et du cap Horn.

Le premier, le plus grand, le plus fort de tous les

procellaires, c'est l'albatros, *le mouton du cap, le Jean de Jenteo* des Hollandais. La puissance de son vol est miraculeuse. On le rencontre planant dans l'atmosphère à plus de cinq cents lieues des terres; il nage aussi vite que marcherait notre plus fine pirogue armée de nos cinq meilleurs rameurs; et quand il se repose, c'est à la cime d'une vague qui le berce. J'en ai vu de blancs comme le cygne le plus irréprochablement blanc; d'autres tachetés de gris et de noir, d'autres, tout à fait gris avec la tête jaune et l'extrémité du bec aussi noire que s'ils l'avaient plongée dans un encrier.

L'albatros est gros comme un gros cygne. Quelques naturalistes l'ont confondu à tort avec la *frégate*, qui ne fréquente que les latitudes tropicales, tandis que l'albatros appartient aux zones tempérées et froides de l'hémisphère sud. L'appareil osseux de ses ailes dépouillé de ses plumes a quatre mètres soixante-dix centimètres de longueur et se compose de quatre parties articulées. J'en ai conservé un, avec les ligaments et les capsules articulaires. Ces os, dont le plus long a la grosseur du petit doigt, peuvent servir de tuyau de pipe; et j'ai fabriqué avec l'enveloppe des pattes palmées de l'oiseau, plus d'une blague à tabac,

joli sachet triangulaire, aux griffes aiguës, au tissu imperméable, écailleux et flexible.

M. Milne-Edwards évalue la longueur du corps de l'albatros à la longueur du premier os de l'aile. Cette évaluation est arbitraire, car dans le *steam-boat*, surnom donné à une espèce d'albatros plus petite que celle du vrai *mouton du cap*, ce premier os de de l'aile est, à lui seul plus long que le corps du plus grand mouton. Ce *steam-boat*, qui vole avec une vitesse fantastique, a la taille d'une oie commune, son bec corné et composé de plusieurs pièces articulées se recourbe à l'avant, en forme de croc. Il est poltron. — Les mouettes lui font une guerre acharnée, et ce n'est que tout en les fuyant sans cesse qu'il peut recueillir sa nourriture : le frai des poissons, les détritus de mollusques et les fragments des gras de baleines. Il mourrait de faim, si la Providence, en compensation de sa lâcheté naturelle, ne lui avait donné les moyens de parcourir l'espace avec une rapidité fabuleuse. Quand j'étais riche en munitions, j'aimais beaucoup à lui envoyer quelque chevrotine; et pour l'atteindre, l'expérience m'avait appris à viser dans le vide au-devant de lui et à une distance de sa tête proportionnée

à son éloignement du navire. La chevrotine touchait alors au-dessous des ailes. Si je le visais à la tête, je manquais presque toujours mon coup. Souvent, dans son estomac autopsié, j'ai rencontré une substance cornée d'un rouge brunâtre, une espèce d'ongle en écaille provenant des mollusques qu'il avait avalés (*Sepia otopeda*).

Le vol de l'aigle cesse d'être majestueux, comparé à celui des albatros et des *steam-boats*. Les pêcheurs errant dans les solitudes des mers australes saluent leur arrivée par des hourras de joie. — C'est un heureux présage, car si la baleine n'est pas là, ils diront où elle se trouve. Ils apparaissent d'abord à l'horizon comme une tache légère et perdue dans l'immensité; puis, ils grandissent, ils grossissent à vue d'œil et tout à coup viennent tourbillonner à l'entour des voiles.

Les matelots ressemblent parfois aux enfants; comme eux ils sont cruels, cruels sans nécessité, cruels pour se distraire. Je m'indignais souvent quand, après avoir capturé un de ces moutons, ils lui coupaient les pattes et le renvoyaient ainsi mutilé. Le pauvre oiseau, croyant retrouver la liberté, volait pendant

quelques instants, puis il retombait sanglant à la mer. D'autres matelots, plus cruels encore, en ont jeté vivants dans les chaudières d'huile bouillante. Ils prétendaient, ceux-là, que la chair de l'albatros rôtie qui, d'ordinaire, est dure, filamenteuse et désagréable, acquérait par ce genre de cuisson des qualités délicieuses. Notre capitaine dut intervenir et déclarer qu'il punirait sérieusement quiconque commettrait désormais de pareilles atrocités.

Je me suis amusé quelquefois à attacher au col d'un albatros que je rendais à la liberté un morceau de parchemin, sur lequel j'écrivais un mot à mes amours de France. Je n'ai jamais su si mes missives étaient parvenues à leur adresse, par l'entremise de ce nouveau facteur.

Pendant que le capitaine était en veine d'humanité, il eût bien dû défendre aussi un autre jeu barbare ; il se contenta de le modifier. Figurez-vous deux morceaux de corde attachés ensemble par le milieu et formant quatre branches. A chaque branche on plaçait un hameçon amorcé avec du lard. Un morceau de bois réuni à cet appareil devait le maintenir à flot dans le sillage du navire. A peine ce quadruple

appât tombait-il à la mer que les albatros se précipitaient en foule sur lui ; les quatre plus agiles de la bande en avalaient chacun un morceau ; et chacun faisait des efforts inouïs pour l'ingurgiter complétement. Il y avait alors quatre tractions opérées en sens contraires et les quatre dévorants demeuraient pris par le bec aux quatre hameçons.

Bientôt épuisés par leurs efforts, ils battaient de l'aile ; et disparaissaient submergés par les flots.

Le capitaine, sur mon observation, ne voulant pas priver l'équipage de cette distraction, se contenta de modifier le programme de ce féroce amusement. Il prohiba les hameçons ; et ce ne fut plus que risible de voir les gloutons obligés de vomir leur proie que d'autres avalaient après eux pour la vomir encore.

Le plus intrépide de tous les procellaires c'est le *pétrel*. — Compagnon inséparable de la baleine, il descend sur elle pour becqueter les myriades d'insectes qui pullulent à l'entour de ses yeux et de ses évents et forment, sur son museau, une couronne jaunâtre dont ils sont les fines pierreries auprès des gros diamants et des grosses perles représentés par les tarets, les balanes, les bénacles, les coquilles étoilées in-

crustées dans sa peau noire. Armé de longues ailes, le pétrel vole des jours entiers, sans repos ; muni de pattes palmées, il nage, il court ; il marche si bien sur les vagues que Buffon suppose que les matelots anglais qui, les premiers ont observé cette facilité de locomotion, ont nommé cet oiseau le *Petrel* ou oiseau *Pierre*, en souvenir de l'apôtre qui marchait sur la mer.

Les pétrels se divisent en nombreuses tribus distinctes les unes des autres ; ils ne fréquentent la côte que pour se reproduire. Les nids sont placés dans les fentes des rochers. Ils se nourrissent comme les albatros et alimentent, dit-on, les petits en leur dégorgeant dans le bec des substances ramollies par un commencement de digestion. Duteurs se faisait le dénicheur de pétrels sur les rivages de Chiloë et des îles Malouines, car leurs œufs frais sont aussi bons que des œufs de poule. Je crois avoir remarqué cette manœuvre, mais ils ne m'ont jamais craché leurs aliments au visage, comme certains voyageurs le racontent. Ces oiseaux se réunissent, par bandes innombrables, pour pondre et pratiquer l'incubation, de sorte qu'il est très-facile de les observer à l'œuvre, sans qu'ils prennent la fuite en s'épouvantant.

Linné n'admettait que six espèces de pétrels; Forster en reconnaît douze. Je serais tenté de croire qu'il y en a un plus grand nombre dans les mers du Sud, car aux environs du cap de Bonne-Espérance et des îles Saint-Pierre et Saint-Paul, j'ai compté jusqu'à seize variétés de Bobe.

Le pétrel de ces derniers parages est le *cheval de mer*, car, d'après Pontoppidam, son cri ressemble à un hennissement. Je mets ce cri au nombre des fables. Ce pétrel crie comme nos canards domestiques, mais sur un ton plus aigu. — Voilà tout.

Les pétrels s'abattent en si grand nombre sur la baleine qu'on dépouille le long du bord, qu'il est facile alors de les tuer à coups d'espars, petites solives, petits mâts de canots, véritables *gaules*.

Le *damier*, si joli et si commun au sud du Capricorne, est le damier à robe carrelée de blanc et de noir. De loin, il ressemble au pigeon par sa grosseur et ses formes élégantes, et sa queue frangée aussi de blanc et de noir s'étend, dit Frézier, et se déploie comme une écharpe de demi-deuil. Les Portugais le nomment pintado. Son frère, le pétrel bleu, pullule comme lui dans l'hémisphère sud. Le pétrel de Tasmanie (*Pussimus*

brevicaudus,) pétrel à courte queue, rend des services à la thérapeutique. On montrait à l'exposition universelle de Londres (1851) un flacon d'une huile précieuse pour la guérison des rhumatismes et extraite, par la pression de l'estomac, de ce dernier genre de pétrel.

Les damiers se réunissent aux albatros et aux autres procellaires, pour piller en commun la carcasse flottante des cétacés. J'ai sur la conscience le meurtre inutile d'un très-grand nombre de ces pauvres oiseaux. — Meurtre inutile, car il est impossible de manger leur chair si dure et si huileuse que, même en temps de disette et de scorbut, nous le repoussions de notre ordinaire; elle nous produisait l'effet d'un purgatif et même de l'émétique.

Quand gronde la tempête et que les violences de l'ouragan les empêchent de traverser l'atmosphère, je crois les voir encore s'abattre au fond de la vallée liquide que dominent les remblais de deux grandes vagues, et là, les ailes à demi étendues et le col gracieusement rejeté en arrière, ils se laissent bercer en repos par les ondulations de la mer.

J'en ai remarqué ce que remarqua, du fond de son

cabinet notre grand naturaliste, M. de Buffon, c'est-à-dire que les damiers fussent des êtres civilisés, et tellement civilisés qu'ils appellent à eux le festin que le hasard ou la Providence leur envoie.

Le damier ressemble à tous les carnassiers voyageurs; il quête pour lui seul et dévorerait tout ce qu'il rencontre, si l'instinct et la voracité de ses compagnons, qui quêtent comme lui, ne venaient lui disputer une portion de sa proie.

Buffon ajoute que le damier donne des signes de tristesse et de deuil quand la mort frappe un de ses semblables.

Ce passage est trop curieux pour que je ne le transcrive pas :

— « Quoique les damiers paraissent ordinairement « en troupes au milieu des vastes mers qu'ils habitent, « et qu'une sorte d'instinct social semble les tenir ras- « semblés, on assure qu'un attachement plus particu- « lier très-marqué tient unis le mâle et la femelle et qu'à « peine l'un se pose sur l'eau que l'autre vient s'y met- « tre, qu'ils s'invitent réciproquement à partager la « nourriture que le hasard leur fait rencontrer; qu'enfin « si l'un d'eux est tué, la troupe entière donne à la vé-

« rité des signes de regrets en s'abattant et demeurant « quelques instants autour du mort, mais que celui qui « survit donne des marques évidentes de tendresse et « de douleur. Il becquette le corps de son compagnon, « comme pour essayer de le ranimer, et il reste encore « tristement et longtemps auprès du cadavre après « que la troupe entière s'est éloignée (1) ! »

Vraiment cela est joli ! Vous serez peut-être tentés de croire comme moi, que le baron de Lacépède, corrigeant, augmentant, éditant, les œuvres de Buffon, y a ajouté après coup ce tableau idyllique de la sociabilité des pétrels. Il a dit tant d'autres choses de la même force à propos des cétacés.

Vous verrez plus loin.

Mais moi, qui ne suis pas un homme de cabinet, moi, qui ai flâné tant de fois sur les îlots antipodiques, sur Tristan d'Acuhana, sur les rivages est et ouest de la portion magellanique de l'Amérique méridionale; moi enfin qui ai vécu si longtemps avec les pétrels ; j'ai vu qu'à la saison des amours, le mâle et la femelle se suivaient et ne se quittaient jamais, imi-

(1) Buffon, *Œuvres complètes*, remises en ordre par Lacépède, 1828.

tant en cela le commun des oiseaux. J'ai vu aussi qu'aussitôt cette saison passée et les nouveau-nés en état de voyager, les habitants ailés de la même contrée, du même îlot, des mêmes rochers, se réunissaient par phalanges innombrables et partaient pour la haute mer où ils vivront désormais isolés ou par bandes, mais indépendants les uns des autres jusqu'au retour du printemps prochain. J'ai vu aussi que lorsque je tirais un coup de fusil sur un de leurs pelotons, le mort tombait et demeurait seul et abandonné, tandis que ses prétendus amis s'enfuyaient à tire d'ailes. — J'ai vu enfin qu'ils ne pensaient nullement à se convoquer au partage d'une bonne aubaine, qu'ils se disputaient avec acharnement à qui happerait le premier l'appât jeté à leur gloutonnerie, et qu'un fidèle et tendre compagnon n'accourait jamais au secours de celui qui, pris à l'hameçon, se débattait, entraîné par une ligne funeste dans le remous du navire.

Bon! J'allais oublier le pétrel bleu, le pétrel noir, le pétrel de neige ou pétrel blanc, le fulmar ou l'oiseau-diable, le *quebrante* ou casseur d'os des Espagnols, le poulet de mère Carrey, le majogue, le maître blanc et le bolze noir à ventre blanc, etc., etc., etc. Ces es-

pèces sont moins communes que les damiers. Leurs principales différences consistent dans la teinte de la robe, la grosseur et le nombre des ongles, mais toutes sont palmées et organisées pour exécuter de grands voyages atmosphériques.

Notre hémisphère possède quelques genres de pétrels, et ceux du Spitzberg ressemblent assez au bolze noir à ventre blanc.

Le bleu fréquente le Pacifique entre la Nouvelle-Zélande et le Chili; le blanc se rapproche du pôle et stationne sur les banquises de glaces. Le quebrante, le plus grand de tous, a été retrouvé quelquefois au nord de l'équateur et dans les mers de l'Europe. C'est lui-même, ou plutôt un individu presque identique, qu'on nomme dans l'archipel grec l'oiseau de Diomède, guerrier métamorphosé, qui vient pousser des cris plaintifs sur les malheurs de la mère-patrie.

Nos matelots donnent le nom caractéristique de *croque-mort* au pétrel noir du Sud, qui ramasse les immondices tombées hors des bâtiments ; il y a aussi le Procureur et le Cordonnier, oiseaux d'un noir terne.

Le docteur Martin prétend que l'oiseau-diable, le fulmar, se sert de son éperon pour s'ancrer sur la

baleine, quand il veut manger les parasites dont j'ai parlé plus haut.—Erreur,—presque aussi poltron que le mouton du Cap, il ne s'abat sur la baleine que quand elle est morte, et c'est à plein vol et de la pointe du bec qu'il enlève ces gros poux jaunes dont il est si friand.

L'histoire du pétrel fulmar crachant au nez de celui qui le déniche, et dont j'ai parlé plus haut, appartient à ce même docteur Martin.

Il est un genre de pétrel, pas plus gros que le passereau et qui n'apparaît que pendant les tempêtes ; c'est le *pinson de l'orage*, le *storm-finch* des Anglais. Plus l'ouragan a de violence, plus l'oiseau est vif, actif et sémillant. Il varie et enlace sans cesse les mille méandres de son vol. Sa présence alarme les matelots, et sitôt qu'elle est signalée, on serre les voiles légères, on se met en garde contre la tempête.

Une fois j'ai vu tomber nos mâts de perroquet, et la mer briser nos pavois de l'arrière et balayer le pont, après avoir éventré les deux canots de la drome, tandis que cette hirondelle de malheur voltigeait joyeusement au ras de l'écume des vagues. Il est noir, noir comme du charbon, mais d'un noir terne et si-

nistre. Ses ailes étendues plutôt en long que transversalement dépassent sa queue, et quand il se tient en repos, si jamais il se repose, elles se replient sur son dos en deux compartiments.

Une autre variété de pétrel, aussi petit que le pinson de l'orage et dont j'ignore le vrai nom, mais qui se rapproche du bolze par son ventre blanc et le plumage brun du reste de son corps, est remarquable par son talent de plongeur. Je l'ai vu demeurer sous l'eau pendant plus de vingt minutes.

Les diables ou diablotins, ou *poulets de la mère Carrey*, abondent aux atterrissages du Chili et de la terre de Van-Diemen. J'ai vainement cherché à découvrir d'où leur vient cette qualification de *poulets de la mère Carrey*. Sans nul doute, quelque vieille chronique de mer s'y rattache. Le père Labat, naïf et verbeux narrateur, a fait une longue description de cette tribu de pétrels, et il en résume ainsi la monographie :

« *Le mâle adulte est de la grosseur d'une poule à fleurs, et c'est un mets délicieux qu'un jeune poulet* (de la mère Carrey), *au sortir de la broche.* »

Il avait reconnu plus haut : *que leurs grands yeux à fleur de tête leur servaient pour voir.*

Milne Edwards place les albatros et les pétrels dans l'ordre des palmipèdes, famille des longipennes. Les mouettes, les sternes ou hirondelles de mer, appartiennent à cette même famille, tandis que la frégate, le fou de Bassan, l'aningha, le phaéton ou paille en queue, ou oiseau des tropiques, dépendent de celle des latipalmes. Quoique ces oiseaux ne descendent pas jusque vers les latitudes où nous croisons, je ne puis m'empêcher d'en dire un mot.

La frégate (trachypète) noire et blanche n'habite que les régions tropicales, où elle fréquente le cachalot. Rien de plus majestueux, de plus rapide à la fois, que son vol aux grandes allures. Ses ailes immenses et aiguës emportent son corps plus gros mais plus allongé que celui de la grande palombe — une queue fourchue lui sert d'aviron de gouverne, et quand le poisson volant s'élance hors de l'eau pour échapper à ses ennemis sous-marins, la frégate fond sur lui et le dévore sans s'arrêter. On dit, mais c'est encore du fantastique en histoire naturelle ; on dit qu'elle fait la guerre au fou de Bassan non pour le tuer, mais pour lui faire dégorger le produit de sa pêche et l'avaler ensuite. La frégate est trop adroite,

trop noble pour s'abaisser à de telles manœuvres. Je l'ai vue en chasse, ainsi que le fou. Le fou conserve dans son estomac tout ce qu'il a avalé ; mais comme ses mouvements sont lents, il garde quelques instants en travers de son bec le poisson qu'il vient de capturer et la frégate le lui escamote avec une merveilleuse dextérité.

Ce pauvre fou (Salà) ou boubi a la réputation d'être très-bête ; à le voir voler on croirait qu'il ne sait où il va, il n'a pas de *ligne de conduite*; nos matelots l'appellent l'oie de mer, parce qu'il est bête comme une oie.

L'aningha (plotus) est un vrai cormoran. J'ai rencontré cet habile plongeur sur le littoral de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande.

Le phaéton, l'oiseau du tropique, le paille en queue, ne s'éloigne jamais de l'équateur, il va et vient du Cancer au Capricorne et du Capricorne au Cancer. J'en ai cependant tué un aux environs de l'île Tristan d'Acuhana par 37° 5' latitude sud. — Emporté sans doute par un coup de vent loin des zones tièdes, où l'instinct lui ordonne de vivre, il vint harassé de fatigue se poser sur la corne d'artimon de l'*Asia*. C'était

un soir; on le prit à la main. Je voulais lui rendre la liberté, mais il n'aurait pas eu la force de retourner vers le soleil, et comme dans sa captivité à bord il serait mort de faim, je pensai qu'il était plus humain de l'étouffer de suite.

J'eusse jeté sa dépouille à la mer, car lorsque les oiseaux ne sont pas rares on doit épargner le savon arsenical; mais celui-là se distinguait du commun de son espèce par la longueur démesurée de la plume caudale qui, s'échappant du bouquet de la queue, lui fait donner ce nom de *paille en queue*; cette plume était longue d'un grand pied, et l'oiseau, tout blanc, sauf deux linéaments gris-clair au bord externe des ailes, n'était pas plus gros qu'une perdrix. Le préparateur qui a exécuté le montage de sa dépouille à mon retour en France, a eu la bonne idée de l'immobiliser les ailes ouvertes, les pattes reployées en nageoires et la paille horizontalement tendue. Un fil qui descend du plafond et le retient par le milieu du dos, aide à l'illusion. On croirait qu'il est vivant, et qu'il vient d'entrer, arrivant du large, dans le cabinet de l'ami auquel j'en ai fait don.

Les navires servent quelquefois de refuge à de pau-

vres petits oiseaux égarés, qui, après s'être éloignés des arbres du rivage à l'heure du calme, n'ont pu remonter le courant d'une brise soudainement partie de la côte.

Nous avons recueilli des passereaux à plus de trois cents lieues de toute terre, et je ne puis m'expliquer leur présence à des distances aussi considérables, qu'en admettant qu'ils ont passé d'un navire à un autre, espérant toujours que du haut de la vergue sur laquelle ils se posent, ils verront bientôt verdoyer la terre.

Le marsouin, comme l'albatros, est le courrier de la baleine : il nous indique si hors de vue quelque pêcheur travaille fructueusement, car il charge sa panse de morceaux de gras de baleine, qu'il n'a pas toujours le temps de digérer, avant qu'un coup de harpon l'arrête au passage.

Les marsouins voyagent par bataillons épais ; on les aperçoit venir de loin, comme une bourrasque qui fait moutonner la mer ; chaque individu nage en jetant sa queue hors de l'eau, et la vague écume, blanchit et bouillonne sous leurs élans.

Rencontrent-ils un navire, ils tournoient longtemps autour de lui et semblent se complaire à déployer aux

yeux de l'équipage toute leur agilité, agilité surprenante et pareille à celle du chien de chasse qui va et vient, retourne, revient encore ; cette meute de la mer parcourt deux fois, trois fois dans le même laps de temps, la même étendue d'espace que parcourt le navire filant avec sa plus grande vitesse.

On dirait, quand les marsouins se livrent à cet exercice, que la mer est saupoudrée de virgules, d'accents aigus, d'accents graves et même de points d'exclamation, tant leurs queues flexibles prennent des positions variées !

A peine la phalange a-t-elle commencé ses évolutions, qu'à bord on siffle en les appelant de leur nom anglais : Porpers ! Porpers (*porcus piscis*) ! Alors on croirait qu'ils entendent les matelots et se réjouissent d'être reconnus. Alors le plus alerte des harponneurs s'élance à la martingale du beaupré, et là, debout sur une corde, son harpon à la main pour balancier, il attend, il choisit, il vise le plus gros ou le plus effronté de la bande qui passe et repasse, et grouille et fourmille sous l'étrave ; le harpon retenu par une ligne tombe et traverse de part en part la victime que l'on hisse à bord en moins d'une seconde,

et sitôt que le sang de sa blessure fait tache sur la mer, la bande épouvantée s'enfuit rapide comme un vol d'oiseaux et reprend sa route dans le lit du vent.

Et maintenant pourquoi nagent-ils ainsi toujours dans le vent ?

« Il est assez plausible, nous dit je ne sais plus quel « naturaliste, que cette habitude provient du besoin « et du désir qu'ils ont d'être avertis plus facilement, « par les émanations odorantes que le vent apporte « à l'organe de leur odorat, de la présence des objets « qu'ils redoutent ou qu'ils recherchent. »

Cependant Cuvier, d'après la nature des membranes qui tapissent l'intérieur de leurs narines, leur refuserait presque le sens de l'odorat, à peu près nul chez les autres cétacés.

Mais ne peut-on pas répondre que si cette marche debout au vent ne profite pas au sens de l'odorat, elle peut être utile au sens de l'ouïe ?

On fête à bord la prise d'un marsouin ; le coq à cette occasion déploie ses talents culinaires, il délaie dans de la farine et de l'eau la cervelle du marsouin, comme on délaierait des œufs, et il en fabrique des crêpes.

Il a eu soin préalablement d'extorquer au capitaine

un flacon de rhum qu'il doit v
afin d'y provoquer un commence
mais il se trompe de récipient et
au lieu de verser dans la terrine
ques gouttes au fond du flacon, (

En outre, le rable et surtout
neront d'excellents beéfsteaks
fera les délices du déjeuner de l
qui reste de la masse muscula
marmite en compagnie de tra
boulettes de pâte à pain, de pru
de pommes de terre, de pimen
d'ail, de sel et de poivre pour
délices du baleinier américain.

Les quatre côtés des deux m
cune de vingt-cinq dents blanc
nettoyés et dépouillés de leurs
précieusement conservés pour l
qui en feront des démêloirs.

J'hésite à décrire avec trop
le dauphin-marsouin, cet être
Grecs, et que nos grossiers m
simplement *cochon de mer ;* ma

server vos illusions d'enfance à l'endroit du sauveur d'Arion, lisez ce qu'en écrit M. de Lacépède, tome V de la continuation de Buffon, page 465.

Je n'ai jamais rien lu de si sentimental.

Avant de citer la prose poétique de l'illustre naturaliste, disons dans notre prose toute matérielle, que le marsouin n'a de beau que son agilité ; il est laid et ressemble à un énorme radis noir doué du mouvement perpétuel.

Et cependant M. de Lacépède s'écrie (*risum teneatis!*):

« Ses proportions ne sont pas éloignées de celles que nous regardons comme le type de la beauté ! »

Puis, comme il ne se serait pas trop enthousiasmé pour si peu, il ajoute :

« Aucun objet ne frappe plus l'imagination de « l'homme que le dauphin, dans les longues naviga- « tions; quand on le rencontre, il charme par ses évo- « lutions vives et folâtres l'ennui des calmes pro- « longés. »

Je crois qu'il serait peut-être moins poétique, mais plus scientifique de dire tout simplement ce qui se passe quand un bataillon de marsouins rencontre un navire.

L'agilité de ces animaux, à laquelle nous assignons une cause toute naturelle, n'est-elle pas déjà assez admirable par elle-même, sans qu'on se batte les flancs, pour arrondir en périodes des phrases semblables à celle-ci :

« Le navigateur voit le dauphin se plaire autour de « lui, disparaître comme l'éclair, s'échapper comme « l'oiseau qui fend l'air, reparaître, s'enfuir, se mon- « trer de nouveau, jouer avec les flots agités, braver la « tempête et ne redouter ni les éléments, ni la dis- « tance, ni les tyrans des mers. »

Voyez-vous un poisson qui ne redoute pas l'eau ! Ah ! M. de Lacépède, que M. de la Palisse était peu de chose près de vous !

— Ce n'est pas tout.

« Quand le navigateur est revenu dans ses retraites « paisibles, qu'il s'est plu à orner, il jouit encore de l'i- « mage du dauphin que la main des arts a tracée sur « les chefs-d'œuvre qu'elle a créés, il en parcourt la « touchante histoire dans les productions immortelles « que le génie de la poésie présente à son esprit et à son « cœur, et lorsqu'au milieu d'une nuit paisible, dans les « moments de calme et de mélancolie, où la méditation

« et de tendres souvenirs donnent tant de force à tout « ce que son âme éprouve, il laisse errer sa pensée « de la terre vers le ciel, et qu'il lève les yeux vers la « voûte éthérée, il voit encore cette même image du « dauphin briller parmi les étoiles. »

Ouf !!

En voilà des mots pour nous dire que le marsouin *qui nage comme un poisson,* c'est déjà convenu, a posé pour les sculptures de l'antiquité, et que les astronomes ont donné le nom de dauphin à une constellation.

A mon tour quelques mots :

Je suis un navigateur, M. de Lacépède, j'ai fait deux fois et demie le tour du monde. Eh bien ! je vous jure, que quand le vent du sud-ouest mugit et promène dans le ciel d'immenses montagnes de nuages noirs, et qu'à cent lieues de la côte, dans l'intérieur des terre, je crois, assis devant mon feu, entendre encore battre les larges ailes de la tempête, s'il m'arrive alors de rêver aux aventures de mes longues années de navigation, si mon cœur bat au souvenir de cet abîme béant, où cent fois j'ai pensé être englouti, je vous jure, M. de Lacépède, que jamais il n'est arrivé à mon imagination, si vagabonde qu'elle soit, de mêler à ces

souvenirs l'image enchanteresse d'un marsouin.

Ah ! poëtes de la Grèce, créateurs d'un dauphin spécial, aussi intelligent que l'albatros et que l'oiseau de Diomède, qui gardait dans son bec l'eau de la mer pour en aller asperger, comme d'une eau lustrale, le temple de Delphes ! poëtes, qu'est devenu votre dauphin, qui mériterait aujourd'hui des médailles de sauvetage ? où est-il, votre dauphin dilettante ? où retrouverons-nous ce dauphin sybarite qu'un proconsul africain faisait oindre de parfums, et qui revenait au rivage, lorsque ces cosmétiques avaient perdu leur arôme ?

Hélas ! il faut bien le dire, ô poëtes ! il est devenu ce que le matelot appelle le *cochon de mer*, alerte et agile animal, si alerte et si agile, que Rondelet compare ceux qui se tourmentent pour faire une chose impossible, à ceux qui tenteraient de lier un dauphin par la queue.

En effet, ce n'est point à tort que Bernardin de Saint-Pierre le nomme la *flèche de la mer*.

Revenons à cette bonne et simple réalité qui, en histoire naturelle, me paraît déjà si merveilleuse.

J'ai toujours vu, disais-je tout à l'heure, qu'aussitôt qu'un marsouin était transpercé par le harpon, la

troupe de ses compagnons prenait la fuite. Aristote cependant raconte qu'un jour, sur les rivages de Carie, un marsouin ayant été pris par des pêcheurs, les autres marsouins, ses camarades, envahirent le port et protestèrent si énergiquement à cet attentat contre la liberté individuelle, qu'ils ne regagnèrent la pleine mer que quand le captif leur eut été rendu sain et sauf.

Aristote raconte le fait, il ne dit point qu'il l'a vu.

Quant à moi, j'y vois une allégorie qui prouve qu'il arrive parfois qu'une protestation collective est écoutée là où une protestation individuelle ne l'est pas.

Pline, qui comme M. de Lacépède s'est beaucoup occupé du marsouin, Pline assure qu'il est susceptible de concevoir une grande affection pour l'homme : un animal de cette espèce, raconte-t-il, s'approchait chaque jour du rivage où était bâtie la petite ville d'Hippo-Diarrhyte en Barbarie ; là *il enseignait la natation* aux baigneurs de la contrée, et recevait en récompense la nourriture de la main de quiconque voulait la lui offrir.

Que dis-tu de cela, vénérable père Jean, doyen des maîtres des bains nageurs du pont Louis XV? Ne te paraît-il pas bien merveilleux qu'un dauphin, qui n'a que des nageoires et une queue apprenne

à nager à un homme qui a des bras et des jambes?

Jusqu'à présent, tu avais dit à tes écoliers : *Regardez la grenouille,* tu leur diras maintenant : Regardez le dauphin.

Macenas Fabius et Flavius Rufus mentionnent dans leurs chroniques, qu'un dauphin ayant pénétré dans le lac Lucrin, s'était lié d'amitié avec un jeune enfant qui chaque jour partageait son pain avec lui. Le dauphin accourait à la voix de l'enfant et le laissait monter sur son dos.

L'enfant mourut !

Le dauphin anéanti par la douleur vint s'échouer sur la grève et y expira.

C'est le premier suicide qui ait été constaté chez les poissons.

C'est celui-là qui a été divinisé et placé aux cieux par les astronomes.

Vous savez de quelle intelligence était doué le dauphin du Pirée qui portait sur son dos un singe au lieu d'un homme et qui, après une erreur géographique commise par celui-ci, reconnut sa méprise et le noya.

Phalante fait naufrage sur les côtes de l'Italie — c'est un marsouin qui le sauve.

De féroces matelots jettent Arion à la mer ; par bonheur il a sa lyre ; vous croyez qu'il va se sauver dessus comme sur une cage à poules.

Vous n'y êtes pas.

Arion donne le *la* — et un dauphin lui prête son dos-*do*.

Les Thraces, qui osèrent tuer des dauphins, furent mis au ban de tous les peuples de l'antiquité.

Spiralisé à la tige d'une ancre, ou bien formant une demi-auréole au-dessus d'une tête humaine, c'est le signe hiéroglyphique de ce mélange de lenteur et de promptitude que l'on nomme la prudence. C'est la traduction animalisée de ce proverbe d'Auguste :

« Hâte-toi lentement. »

Les chefs gaulois, nos ancêtres, l'ont placé au nombre de leurs emblèmes guerriers ; et le fils aîné de nos rois, quand nous avions des rois, s'appelait le Dauphin.

Enfin il rampe aux pieds de la plus belle Vénus de notre musée, et comme nous l'a dit si élégamment M. de Lacépède, les astronomes l'ont placé dans les cieux.

Il y a bien de quoi le consoler, convenez-en, de ce que les matelots l'appellent le cochon de mer.

Potier s'étonnait que l'auteur des *Frères féroces* ou des *Querelles de famille* infiniment trop prolongées n'eût fait que trois actes avec un pareil titre.

On a le droit de s'étonner que M. de Lacépède, avec de pareilles autorités, n'ait écrit sur le dauphin que l'article dont nous avons donné des extraits à nos lecteurs.

Buffon hésite à décider qui, du cygne ou du marsouin, a servi de gabarit au premier navire.

Que d'allégories où figure le dauphin !

L'amour est représenté avec un dauphin dans une main et des fleurs dans l'autre, pour indiquer que son empire s'étend *sur la terre et sur l'onde*.

Le dauphin se recourbant autour d'un trident symbolise la liberté du commerce.

Caressé par Neptune, il signifie le calme prochain des flots et présage le salut des nautoniers.

Les armes d'Ulysse, les médailles de Tarente, de Pæstum et de Corinthe, nous offrent l'empreinte d'un dauphin.

III

UN MOT SUR LES PHOQUES.

Mais avouons-le d'abord, les Américains et les Anglais

sont nos maîtres, comme pêcheurs de loups, de veaux, de lions, d'éléphants marins, de toute la famille enfin des phoques et des morses.

Les ports de la Rochelle, de Nantes et de Bordeaux expédiaient, il y a quelques années, des navires vers les îles Saint-Pierre et Saint-Paul, d'Amsterdam et de Crozet, les groupes des Malouines, les nouvelles Sethlands, le détroit de Magellan, la Terre de feu, le sud de la Nouvelle-Hollande, le sud du Chili, etc.

Mais depuis longtemps, ils ont renoncé à ces expéditions, dont le produit ne compensait que rarement les frais d'armement.

Les Anglais et les Américains ont tant et si bien exploité les terres australes, que les phoques y sont devenus très-rares et qu'il faut les aller chercher jusque sur les promontoires de glaces des continents polaires du Sud, dont les limites nord ont été découvertes par Dumont-Durville, Wilkis, Ross.

Je m'étonne que l'espèce tout entière n'en soit pas déjà anéantie.

Dans cinquante ans, le phoque sera, comme le griffon, un animal fabuleux.

Les Américains s'associent pour faire un arme-

ment de pêche. Un village, deux villages, plusieurs villages réunissent leurs capitaux, construisent ou achètent un navire, un brick, un schooner, une grande goëlette, dont le faible tirant d'eau permettra d'accoster les bas-fonds, et ils choisissent parmi eux un capitaine expérimenté, pour diriger l'expédition. Lisez les *Lions de mer* de Cooper, et vous verrez quelles misères, quels dangers ils endurent, ces aventuriers du pôle, et combien peu d'entre eux revoient leur patrie.

Les phoques sont recherchés pour deux motifs: l'huile et la peau; mais les phoques sont parfois si maigres, si étiques, que l'huile qu'on en retirerait ne suffirait pas à remplir la cale du bateau.

Les peaux, au contraire, sont très-estimées, et se vendent un très-haut prix, surtout quand elles sont à double poil.

La plupart des pêcheurs ne s'arrêtent même pas, là où ils ne s'attendent à rencontrer que des phoques à fourrure simple.

Les phoques se trouvaient autrefois sur les côtes de toutes les mers du globe; il n'y a pas longtemps encore qu'ils habitaient en foule le littoral de la mer Caspienne; maintenant, on en voit encore quel-

ques-uns sur les rochers de la Bretagne et sur les sables du golfe de Gascogne, mais par couples seulement, ou isolés.

Le navire qui entreprend une campagne contre les phoques est monté par cinquante ou soixante hommes, quelquefois plus, quelquefois moins. Arrivé au lieu de pêche, le capitaine dépose sur un îlot cinq ou six hommes, autant sur un autre, sur deux, sur trois, sur quatre autres ; ils ont avec eux leurs provisions de vivres et d'eau, et c'est à eux de demeurer là comme ils pourront, sans mourir de froid ; puis, au bout d'un certain temps, le capitaine revient, en faisant une tournée pour ramasser ses hommes et charger l'huile et les peaux qu'ils ont dû recueillir. Ils ont pour abri une cabane qu'ils bâtissent ou un trou qu'ils creusent; pour armes, des fusils et des battoirs; et, dans le cas où le bâtiment qui les a apportés fait naufrage, pour tout moyen de regagner la patrie distante de trois cents, cinq cents, de deux mille lieues et plus, un canot avec une paire de rames, un mât et une voile.

Les rivages fréquentés par les phoques sont ordinairement peu élevés; comme la nature n'a pas doué ces animaux de moyens de locomotion très-faciles, il faut

qu'ils puissent facilement passer de la terre à l'eau et de l'eau à la terre. Les chasseurs qui les guettent ont soin d'étudier l'endroit où ils abordent, de se placer sous le vent à eux, et de garder un profond silence, car s'ils n'ont pas les mouvements dégagés, ils ont au moins les sens de l'odorat et de l'ouïe on ne peut plus subtils.

Le troupeau d'amphibies s'avance presque toujours sur plusieurs rangs; le premier rang est poussé en avant par le second qui débarque, et ainsi de suite.

Puis presque aussitôt, si rien ne leur révèle le danger qui les menace, les animaux s'endorment.

Ce sommeil immédiat, symptôme évident de lassitude, semblerait indiquer que ces animaux viennent de faire une longue route à la nage.

Les chasseurs alors se séparent, puis arrivent, par plusieurs lignes convergeant au même point, à cerner les dormeurs. Chaque chasseur est armé d'un bâton ou plutôt d'un battoir, espèce de trique longue de cinq pieds, et dont l'extrémité inférieure est plus grosse et plus large que la supérieure. Quelquefois ils portent une gaffe, arme doublement meurtrière en ce qu'elle est armée d'un croc et d'une pique. A un signal du

chef, toute l'escouade des chasseurs s'élance et assène de vigoureux coups sur le crâne des phoques. Le phoque qui ne tombe pas étourdi cherche à fuir et même à faire tête à son agresseur, mais celui-ci applique sur le museau de l'animal le pic de sa gaffe, et s'arc-boute sur lui, tandis qu'un compagnon achève de lui briser le crâne. La tuerie va vite : au bout d'une heure le champ de bataille est jonché de cadavres, et ceux qui ont échappé à la mort, regagnent la mer pour ne plus revenir que quand ils auront oublié le danger qu'ils viennent de courir.

Les morts sont jugulés et dépouillés, leurs peaux sèchent étendues au soleil, leur graisse fond dans une vaste chaudière, et pourvu que les pêcheurs aient une semblable aubaine par semaine, la joie sera grande, quand le navire viendra les relever de faction.

On donne le nom de phoques à toutes ces variétés d'amphibies : le loup, le chien, le veau, l'éléphant, le cheval marins; animaux qui diffèrent entre eux par les détails, mais qui sont semblables par les caractères généraux de leur organisation.

Leur taille, après croissance entière, varie de douze à vingt pieds de longueur sur huit à quinze pieds de

circonférence; quand ils sont, gras on ne trouve leurs muscles que sous une enveloppe épaisse de sept, huit et dix pouces, qui fondue peut produire jusqu'à cinq cents litres d'huile; leur appareil circulatoire est très-développé; leur robe est rousse et brillante, ou blanche, leurs queues et les nageoires qui leur servent de pieds sur terre sont noires; la nageoire ressemble assez à une main dont les doigts seraient réunis par une forte membrane; les mâles ont une trompe au bout de la mâchoire supérieure, les femelles en sont privées; les corps pointus jusqu'aux museaux, gonflés au milieu, se terminent en fuseau jusqu'à la queue bifurquée. Ils passent l'hiver et l'été à la mer, mais à terre, le printemps, époque du rut, et l'automne, époque de la parturition.

La femelle a deux petits qui tettent dès leur naissance. Les adultes se nourrissent d'herbages et de poissons, et passent à dormir dans les sables boueux le temps où ils ne paissent pas. On prétend que chaque groupe à terre est protégé par une sentinelle qui a l'instinct de donner un signal d'alarme aussitôt qu'un bruit inconnu se fait entendre.

Leurs cris sont bruyants; des espèces grognent

comme des pourceaux; d'autres hennissent comme des chevaux, rugissent comme des lions, hurlent comme des loups, aboient comme des chiens, et autant ils sont lourds et pesants sur terre, autant ils déploient à la mer une incroyable vitesse. J'ai parlé de M. Morell et de la chasse terrible qu'il avait faite aux phoques des les Auckland; il a laissé une relation de son voyage, et dans cette relation un chapitre est consacré aux amours des éléphants, veaux, chiens, chevaux et loups marins.

J'en extrairai les observations les plus originales.

D'abord M. Morell se plaint, et avec raison, de ce que jusqu'à présent les naturalistes ne se sont occupés que de nous expliquer la forme et la grandeur de ces intéressants animaux, auxquels la civilisation de nos boulevards est parvenue à apprendre à dire papa, sans que ces naturalistes aient jamais eu l'idée de nous parler de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leurs amours.

Il affirme que lorsqu'on tue une femelle prête à mettre bas, il arrive souvent que le coup de bâton qui lui a fracassé le crâne, produit par sympathie une blessure semblable aux crânes de chacun des deux fœtus qu'elle porte dans ses entrailles.

Il va sans dire que je laisse à M. Morell toute la responsabilité de cette observation.

Continuons; ce n'est plus moi qui écris, je me contente de traduire.

« Ces animaux ne viennent à terre que pour céder à « l'influence irrésistible de l'amour : à la mer les dif« férents sexes vivent séparés; les mâles sont plus par« tisans de la polygamie que les enfants de Mahomet; « ils ont chacun une douzaine de femelles qu'ils ai« ment tendrement et l'on comprendra sans peine « qu'avec un pareil harem, quand ils quittent la terre « après avoir rempli le but qu'ils s'étaient proposé « en y venant, ils sont d'une maigreur extrême. »

« Échauffés par le printemps, les mâles viennent à « la côte dans le mois de novembre (printemps aus« tral), pour se préparer à y recevoir les femelles qui « n'arrivent qu'en décembre. Aussitôt qu'une d'elles « paraît, toute la troupe des célibataires s'élance à sa « rencontre et le plus galant la prend sous sa protec« tion; mais souvent il lui faut le droit de conquête « pour pouvoir jouir en paix des charmes de la nou« velle venue.

« Alors s'engage un combat terrible; la femelle as-

« siste au tournoi étendue sur le sable tiède ; elle sem-
« ble applaudir aux coups les plus meurtriers de ses
« amants ; son visage, qui rappelle de loin celui de la
« femme, semble rayonner de cet orgueilleux bonheur
« qu'éprouve toute femelle, à quelque race qu'elle ap-
« partienne, de voir disputer sa possession, et quand
« le carrousel est terminé, elle jette un regard de
« dédain au vaincu et vient s'offrir d'elle-même au
« vainqueur. »

« Celui-ci la conduit alors à la couche nuptiale qu'il
« a préparée d'avance, et là, ajoute l'auteur américain,
« il s'acquitte de ses devoirs avec une courtoisie et une
« tendresse que beaucoup de maris devraient bien
« prendre pour exemple. »

Ici je ferai observer à mes lecteurs que beaucoup de compatriotes de M. Morell m'ont affirmé que ce n'était pas lui, mais sa femme, qui avait rédigé la relation de son voyage. Ceci expliquerait la tournure épigrammatique de la dernière phase des amours des phoques.

UNE RELACHE

AU

KAMTSCHATKA

SAINT-PIERRE-ET-SAINT-PAUL. — HISTOIRE DE LA COLONIE. — LES INDIGÈNES.

I

Remplir trente futailles d'eau douce, acheter des porcs et des pommes de terre, suspendre à l'étai du grand mât une longue guirlande de choux verts, pêcher à la seine dans les bas-fonds si poissonneux de la baie d'Avatcha, ravitailler enfin le navire de manière à faire route, sans trop jeûner, pour Monterey de Californie, tel fut le motif de notre relâche à Saint-Pierre-et-Saint-Paul du Kamtschatka. Nous venions de croiser pendant cinq mois dans les brumes éternelles de la Manche de Tartarie et de la mer d'Okhotsk ; nous y

avions tué et fondu six baleines de trente mille kilogrammes d'huile, et nous espérions compléter rapidement le chargement du navire, quand les approches de l'hiver et des symptômes de scorbut nous obligèrent à battre en retraite; et il fallait maintenant courir à quinze cents lieues de là pour trouver un port de refuge et de ravitaillement, tandis qu'une bonne brise de nord-est aurait pu nous conduire en quatre ou cinq jours dans un des havres de la grande île japonaise d'Iéso ! Mais l'entrée de ce mystérieux empire du Japon était encore fermée aux barbares de l'Occident. Quel mépris du droit des gens et des saintes lois de la charité ! Un navire désemparé, coulant bas d'eau, à court de vivres, se présente devant un des ports de Niphon ou d'Iéso, et, pavillon en berne, implore des secours : la tempête sévit au large, il est perdu corps et biens s'il ne trouve un abri. N'importe, il faut qu'il vire de bord, qu'il s'éloigne au plus vite !

Maintenant que je mets en ordre mes notes de voyage, je regrette beaucoup d'avoir navigué sous ces latitudes avant la conclusion du traité de commerce et de bonne amitié qui ouvre aux Russes, aux Anglais

et aux Américains l'entrée de cinq des principaux ports japonais. J'aurais quelque chose de neuf et d'inconnu à raconter, tandis que je suis réduit à parler du Kamtschatka..... que tout le monde croit connaître. Quand je rêve aux pérégrinations de ma jeunesse, aux mille dangers que j'ai courus et aux bontés de la Providence qui m'a ramené sain et sauf dans ma patrie, j'ai parfois l'ingratitude de me plaindre de n'avoir jamais fait naufrage. Heureux, trois fois heureux un mien confrère, pêchant comme moi des baleines dans la mer d'Okhotsk ! Les tempêtes, les brouillards, les courants et je ne sais trop quelles autres causes, ont jeté son navire à la côte. Le navire seul a péri, et lui, l'heureux homme, il a pu visiter quelques points inconnus du littoral de la Tartarie orientale avant que de rejoindre, à San-Francisco, le navire qui l'a reconduit en France. Cette chance n'était pas faite pour moi; je sors de la mer d'Okhotsk comme j'y suis entré, sans accidents ; et une bonne brise grand largue nous emporte rapidement dans le détroit qui sépare le cap Lopatka, — pointe sud de la péninsule du Kamtschatka, de Choum-Choum, l'île la plus au nord de l'archipel des Kouriles. On prétend qu'une barre de ro-

ches sous-marines, occupant le milieu du détroit, rend ce passage difficile et dangereux, et qu'il est prudent de traverser l'archipel dans le sud; mais il y a *un bon Dieu* pour les baleiniers, et nous avons marché comme à cent lieues de terre !

Cette mer d'Okhotsk, longue de deux mille kilomètres environ, sur seize cents de large, est bornée au nord et à l'ouest par le continent asiatique, à l'est par la péninsule du Kamtschatka, au sud-est et au sud par l'archipel des Kouriles et l'île d'Iéso; elle se relie à la mer du Japon par la Manche de Tartarie, que découvrit La Peyrouse quand il passa, en 1787, entre le continent et l'île oblongue de Tarrakaï, autrement dite l'île Saghalienne. Le ciel, sous ces latitudes, est perpétuellement enveloppé de nuages ; les calculs astronomiques y deviennent souvent impossibles, et l'on ne peut estimer les routes parcourues qu'à l'aide du loch, instrument défectueux et beaucoup trop élémentaire. Les courants, heureusement, ne sont pas violents, et le capitaine qui connaît les qualités de son navire peut rectifier facilement ses positions.

Dès que l'île Choum-Choum disparaît à l'horizon par la hanche de tribord, nous changeons de route et

portons au nord-est en louvoyant. Nous nous trouvons, le 27 octobre 1852, par 50° 15′ latitude nord et 159° 45″ longitude est du méridien de l'Observatoire de Paris; le vent est contraire, mais il est encore préférable au calme. Hélas! ce calme que nous redoutions survient tout à coup au coucher du soleil, et voilà le navire prisonnier sur place, qui roule, lourdement bercé par des houles gigantesques comme je n'en ai jamais vu qu'aux alentours des îles Malouines et du cap Horn. Nous ne devons pas être loin de terre, car des paquets énormes de fucus flottent le long du bord, et des troncs d'arbres tournoient dans le remous du gouvernail, les uns presque verts encore, les autres pourris, moussus et constellés d'anatifes et de crustacés.

On met à la cape pour la nuit. Vers trois heures du matin, mon voisin de cabine, le troisième lieutenant, alors de quart, vient me réveiller et m'engage à monter sur le pont; je monte. Tout l'équipage est là, l'oreille au guet, dans la direction d'une petite brise qui commence à souffler; on entend un bruit sourd, grondant au loin; tantôt ce bruit ressemble aux roulements du tonnerre, tantôt il se transforme en gémis-

sements, en sifflements, puis il s'affaiblit peu à peu, redouble d'énergie, s'affaiblit encore, et cesse pour quelques minutes après une explosion comparable à celle d'une mine. D'où vient-il, ce bruit? Des flancs d'une falaise démolie par les vagues et croulant dans la mer? Non! les marins reconnaissent entre mille bruits divers le bruit des vagues déferlant sur une côte... le bruit qui nous inquiète est d'une autre nature. Sort-il des entrailles d'un volcan en éruption? Non! les flammes de ce volcan se refléteraient dans l'obscurité du ciel. Qu'est-ce donc? Nous cherchons vainement à le deviner, et les plus braves d'entre nous ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur superstitieuse à mesure que ces grondements inconnus ricochent sur l'Océan. On jette la sonde : pas de fond; on veut virer de bord pour gagner le large : impossible; la petite brise qui a soufflé pendant un instant ne souffle déjà plus. Bref, notre anxiété dure jusqu'à cinq heures du matin; alors le bruit mystérieux cesse tout à coup, le vent du sud se lève et balaye les brouillards, et le soleil qui monte à l'horizon éclaire les hautes terres de la péninsule du Kamtschatka! Le capitaine ordonne les préparatifs du mouillage. A midi, le 28, les hommes

de vigie signalent le cap Favaréa ou Porotnoï, point de reconnaissance très-utile pour donner dans le goulet d'Awatcha, la grande baie, sur les bords de laquelle les Russes ont bâti le nouveau chef-lieu de leur colonie située autrefois à l'embouchure de la Bolkaïa-Reicka.

Bientôt les sommets neigeux de Willhemkinsky et de Gavaréakinky nous servent d'amers, ainsi que le pic de Koriotshoï, qui n'a que cent quatre mètres de moins de hauteur que le pic de Ténériffe (3800—3696). Vers l'est, une colonne de fumée s'élève et se perd dans le firmament; c'est la fumée du Koselkoï, volcan toujours en ignition, et dont les laves ont creusé sur les pentes de la montagne, à travers les glaciers et les neiges, de noirs et tortueux sentiers. Une terrible éruption dura trois années, en 1730-31-32. Une autre montagne apparaît vers l'ouest; mais son sommet est heureusement invisible. On dit que lorsqu'on le découvre dans l'azur du ciel, et que différentes zones de nuages sont étagées sur ses flancs, la tempête ne tardera pas à gronder. J'ai observé le même phénomène sur le pic de l'île de Tristan d'Acunha, dans l'Océan Atlantique.

Le ciel, comme pour fêter notre arrivée, est d'un

bleu sans taches, et le soleil fait vivement ressortir sur l'horizon tous les reliefs de cette nature à la fois vigoureuse et désolée. — Une longue série de falaises aux sommets nivelés et sans dentelures se prolonge à perte de vue vers le Nord ; des massifs de forêts au feuillage sombre apparaissent çà et là comme des points noirs sur leurs pentes grisâtres et noyées de lumière, et des collines s'élevant d'étages en étages vont se réunir aux contre-forts des grandes montagnes de l'intérieur. Nous approchons rapidement du goulet : nous passons entre *la Basse* des Trois Frères et la pointe Staniski ; nous doublons la roche Babouska ou de la Vieille-Femme, et nous laissons tomber l'ancre à un mille de terre devant la petite ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, Petropauloskoï.

Chaque pays a son genre de beauté spéciale, son cachet de grandeur, son originalité de création : aussi cette baie d'Awatcha qui, sous le ciel des tropiques, et placée, je suppose, en regard de celle de Rio-Janeiro, ne serait qu'une espèce de mer Morte encaissée dans les grèves d'un affreux désert ; cette baie, voisine du cercle polaire, nous apparaît aussi belle et aussi riche que le plus riche et le plus beau lac des zones

tempérées. — Les neiges de l'horizon servent en quelque sorte de fard à son paysage d'été, et l'on admire ici ce que l'on regarderait à peine sur nos côtes de France, — les verdoyantes prairies arrosées par les nombreux cours d'eau, et les ravins boisés qui descendent en convergeant du flanc des montagnes aux galets de la plage. La baie de Petropauloskoï est comparable à celle de Brest; elle lui est même supérieure par l'étroitesse de son goulet, qu'on pourrait facilement rendre infranchissable aux vaisseaux ennemis, et par la qualité de ses fonds vaseux d'où les ancres ne dérapent jamais. Le nom d'Awatcha lui vient d'une grande rivière qui se décharge dans le golfe sur la côte ouest. — Sa forme générale est ronde; elle mesure vingt-quatre verstes de long (18 kilomètres) sur autant de large, et renferme dans les échancrures de ses bords trois grands ports naturels : Niakina, Rakowina et Tareina. — Un corps de garde, un poste de soldats et de douaniers et une batterie de plusieurs pièces de campagne commandent le mouillage. La ville primitivement bâtie dans Niakina a été reconstruite à Tareina. De vastes magasins d'approvisionnements, vivres et matériaux de construction, s'étendent au nord de

l'ancrage; les poudrières sont situées un peu plus loin: chaque crique, chaque calangue a ses bâtisses agricoles, industrielles ou militaires; le rivage, en beaucoup d'endroits, se termine en pentes si douces et si mollement sablonneuses, qu'on pourrait y abattre des vaisseaux en carène; bref, Tareina ou Tareinsky est, selon le capitaine Bechey, le *beau idéal* d'un port.

Notre second lieutenant a relevé les positions du goulet. Sa largeur varie entre trois ou quatre cents mètres; la passe se dirige au sud-est de dedans en dehors, et est praticable aux bâtiments du plus fort tonnage, et il faut, pour entrer, gouverner au nord-nord-ouest, puïs au nord-ouest-nord.

Je n'ai observé que très-superficiellement, je l'avoue, le chef-lieu de ce département du Finistère de l'empire russe. Mon carnet de voyage ne contient qu'une seule phrase sur son compte, et cette phrase la voilà, telle que je l'écrivis, le 30 octobre au soir, après une journée de flânerie :

«... — Pétropauloskoï est plutôt une bourgade qu'une ville. Beringh en est le fondateur (1739-1740), et elle a reçu le nom des deux paquebots qu'il commandait alors. Les maisons petites et grandes sont

toutes appelées *casernes :* si jamais l'envie me prend de me retirer dans une chartreuse pour y faire pénitence, je demanderai au gouvernement russe la permission de résider ici... Du reste, c'est un très-bon endroit de relâche pour les navires du commerce. Nous avons acheté dans les magasins du gouvernement, par l'entremise d'un courtier et à *prix doux,* tout ce qui nous manquait : cordages, bois, biscuit, salaisons, etc., etc. L'État a le monopole de toutes ces fournitures, ainsi que du débit des boissons spiritueuses; et les particuliers n'ont le droit de vendre que les denrées fraîches, viandes, gibiers, poissons, légumes et fruits. — Il y a beaucoup de zaïmkas ou colonies militaires aux environs de la ville; chaque colonie possède son haras, et les chevaux commencent à être si communs, qu'on ne voit plus comme autrefois une foule de chiens de traîneaux attachés à des piquets devant les portes des maisons, et hurlant sans cesse en grattant la terre où ils se creusent une niche. M. de Lesseps ne reconnaîtrait plus la localité de 1787. La population de la ville se monte aujourd'hui à 2,000 âmes, me dit un marchand de fourrures, et à plus de 2,500, affirme le chef du poste de la douane ; les deux tiers des habitants

sont Russes libres ou déportés, l'autre tiers métis ; à peine trouverait-on dans la cité un Kamtschatkadale pur sang ; ceux qui existent encore se sont retirés dans l'intérieur de la péninsule et vers le nord, du côté des Koriaques ; l'étendue des terrains cultivés augmente chaque année, et les produits appartiennent en majeure partie à l'État ; le sol est sablonneux et stérile aux environs de la ville, mais il y a des pâturages superbes dans les vallées, et les terrains, abrités contre les vents du nord et du nord-est par les projections des montagnes, sont d'une fertilité extraordinaire. — L'hiver et le printemps occupent plus de la moitié de l'année ; les rivières gèlent dès le mois de novembre ; à la même époque la neige tombe, ne fond plus, se tasse, durcit et devient propre au traînage ; mais si l'hiver dure longtemps, les froids ne sont jamais rigoureux. L'été est presque toujours pluvieux ; les brouillards sont quotidiens, et les jours complétement beaux sont très-rares ; l'automne est la saison la plus agréable ; jamais d'orages violents. — La péninsule du Kamtschatka est comprise entre les 50° et 62° de latitude nord, et 151° et 162° de longitude est du méridien de Paris. » Ces mesures ne sont pas d'une ri-

goureuse exactitude. Il peut y avoir quelques minutes d'erreur en latitude et en longitude.

S'il existait un guide Richard, publié à l'intention de messieurs les voyageurs dans l'extrême Orient, ne croirait-on pas que j'ai copié sur lui cette page de mon journal? — Je n'ai écrit que cela : mais plus tard, pendant les longues journées de navigation, j'ai interrogé ma mémoire et j'ai trouvé, enfouies dans un coin de mon cerveau, les images de toutes les choses que j'ai entrevues pendant cette relâche... Ainsi procèdent, je crois, la plupart de ceux qui écrivent des récits de voyages.

II

Le Kamtschatka n'est qu'un appendice de notre vieux monde, et cependant nous ne l'avons connu que longtemps après la découverte des deux Amériques. — Les savants du seizième siècle le regardaient tantôt comme une province du Cathay, ce merveilleux empire de l'Est, le plus riche, le plus opulent de tous les empires, tantôt comme la partie nord de la grande île

japonaise d'Iédo ; on allait même jusqu'à supprimer les zones septentrionales de l'océan Pacifique pour le réunir au territoire californien. Les Russes seuls avaient des données à peu près exactes, non pas sur sa position géographique, mais sur son climat, ses productions, ses habitants. Certes, des géographes tels que Plancius, Pontanus, Lamartinière, Castel, d'Anville, De l'Isle, Buache, Belin, et beaucoup d'autres, n'auraient pas commis tant d'erreurs à propos de cette presqu'île, si les czars, imitant les anciens ducs de Moscovie, n'avaient menacé des châtiments les plus sévères quiconque, revenant d'une expédition dans l'Est, oserait parler de ces contrées inconnues. On lit dans une géographie de 1727 : « Le Kathay ou Kitay est situé au nord de la Chine et du Japon. C'est la région la plus grande de la Tartarie, la plus peuplée et la plus riche, et elle est ornée de plusieurs grandes villes dont la capitale est Cambalu, de laquelle quelques géographes rapportent des merveilles, savoir : qu'au palais ou château du roi il y a vingt-quatre colonnes d'or massif, et encore une qui est un peu plus grande et dont tout le sommet est orné d'une grosse pomme de pin composée de pures pierreries, etc., etc. »

Le Kamtschatka ne perdit sa réputation d'Eldorado qu'après la mort de Pierre le Grand, et quand un officier de la marine russe, voulant réfuter certaines assertions du géographe De l'Isle, le frère de l'abbé De La Croyère, publia quelques documents relatifs aux navigations de Beringh et de Tschirikow. Le Cathay fut mis alors au nombre des empires fantastiques, et le Kamtschatka, « cette grande terre (comme dit le père Castel) dont le nom si beau réveillait tous les curieux d'Europe et surtout ceux du métier, MM. les géographes de profession, » retomba dans l'oubli.

C'était un progrès ; il y avait désormais quelques fables de moins dans l'histoire de l'univers. Mais les extrémités du contient asiatique devaient rester longtemps encore inconnues et inabordables. Les ducs de Moscovie, et après eux les czars, ont toujours fermé l'entrée de leurs vastes domaines aux voyageurs étrangers. Et même aujourd'hui, dans cette époque de paix et de bonne amitié, ne pénètre pas qui veut au sein des provinces orientales de l'empire russe. Un Anglais, le lieutenant Holman, se rendit, il y a quelque temps, à Irkutsk avec l'intention de gagner par terre, et à l'aide de la navigation fluviale, la mer d'Ok-

hotsk et le Kamtschatka. Le général Livinsky, qui commandait alors à Irkutsk, écrivit à Saint-Pétersbourg, pour savoir s'il devait permettre à l'Anglais de continuer son voyage ; un courrier lui apporta l'ordre de renvoyer au plus tôt l'Anglais en Europe et de le faire accompagner par un Cosaque, qui ne le quitterait qu'en dehors du territoire de l'empire. Cet ordre fut exécuté, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le lieutenant Holman qui portait tant d'ombrage était aveugle !!

Nos livres de géographie les plus modernes et les plus estimés ne parlent donc du Kamtschatka que pour le compter au nombre des provinces russes, et c'est à peine s'ils lui consacrent quelques paragraphes insignifiants remplis d'erreurs et de vieilles redites.

L'époque à laquelle les chasseurs moscovites ou promylschlénis pénétrèrent au Kamtschatka pour la première fois est inconnue. L'impôt payé par les Sibériens aux ducs de Moscovie puis aux czars, consistait en peaux de zibelines, de martres, de goulus, de renards, d'ours, etc., etc.; chaque Sibérien mâle ou plutôt *chaque arc* était redevable d'une ou de plusieurs peaux selon son âge; or, les chasseurs contri-

buables, menacés du knout et même punis de mort s'ils n'acquittaient pas régulièrement l'impôt et pour eux personnellement et pour les vieillards et pour les enfants, s'avancèrent graduellement vers l'est à la recherche d'un gibier plus abondant et moins farouche, et arrivèrent enfin sur les bords de la mer d'Okhotsk; de là ils passèrent aux îles Schantares, où pullulaient les zibelines avant qu'un incendie, allumé fortuitement par des matelots, n'en eût consumé les forêts; partant de ces îles Schantares, les uns traversèrent la mer, les autres retournèrent sur le continent, suivirent la côte par le nord et par l'est, contournèrent le golfe de Pinjensky, et, descendant au sud, entrèrent dans un pays très-peuplé d'hommes trapus et sans barbe et où les renards bleus et noirs étaient si abondants qu'il fallait que ces hommes les expulsassent à coups de bâton du voisinage de leurs demeures. — Ces hommes, qui n'avaient jamais eu de rapports avec les gens de l'Occident, ignoraient la valeur des peaux de renards et des autres animaux à fourrures, et ne les tuaient que pour faire manger de la viande aux chiens de leurs traîneaux et confectionner quelques vêtements avec leurs dépouilles.

D'autres bandes de Promylschlénis allèrent aussi du côté de l'est dès le quatorzième siècle, et sans doute plus tôt, voyageant tantôt par eau, tantôt par terre; ils partaient d'Irkutsk ou de quelque ostrog sibérien, descendaient jusqu'à son embouchure l'une des rivières qui se déchargent dans la mer Glaciale, la Léna, la Yana, l'Indigyrka, l'Alazéa, la Kolyma, suivaient les bords du continent de l'ouest à l'est jusqu'au cap qui le termine, doublaient ce cap, visitaient les peuples Tschuktschis et pénétraient au sud chez les Anadirskiens, chez les Koriaques, chez les Kamtschatkadales, chez les Kouriliens, et même, suppose-t-on, jusque chez les Japonais et dans la Mantchourie; trafiquant avec les forts, rançonnant les faibles, chassant toujours la bête fauve et bâtissant de distance en distance des simovies, cabanes fortifiées où ils laissaient en dépôt, sous la garde de quelques-uns d'entre eux, leurs récoltes de fourrures, de peaux de veaux marins et de dents de phoques; ces dents qui, selon le Père du Halde, se vendaient plus cher à Nangazaki et à Péking que l'ivoire des éléphants. Quelques-uns de ces aventuriers n'allaient pas jusqu'au cap Tschukotskoï; ils obliquaient à droite, remontaient le cours du Tchaou,

franchissaient une chaîne de montagnes, se rembarquaient sur le fleuve Anadyr et gagnaient l'Océan de l'est bien plus promptement que leurs compagnons.

Voilà comment fut découvert le Kamtschatka.

Ces intrépides Promylschlénis ont été les pionniers de la civilisation russe dans l'est. Après les bêtes à fourrures des Schantares, du Pinjensky et du Kamtschatka, ils traquèrent celles des Kouriles ; après celles des Kouriles, celles des Aléoutiennes, et, après celles des Aléoutiennes, celles du continent américain ; plus tard, ils fraternisèrent avec les chasseurs anglais de la Compagnie de la baie d'Hudson et les aventuriers canadiens. Ce sont eux qui ont planté dans les déserts qui s'étendent au nord-ouest des montagnes Rocheuses, les jalons de la route que parcourt aujourd'hui la puissante Compagnie russo-américaine, dont la neutralité a été solennellement reconnue, en 1855, par les amiraux Bruce et Fourichon devant le comptoir de Zitka.

Tandis que l'appât des fourrures attirait les Russes vers les extrémités du continent asiatique, la possibilité d'aller par la mer du Nord aux Indes orientales se révélait aux marchands hollandais et anglais, et ils

lançaient leurs plus habiles pilotes à la recherche de ce bras de mer qui sépare l'Asie et l'Amérique, détroit signalé, ou plutôt deviné par l'un des frères Cortereal, qui le plaçait à l'ouest du Groënland. L'existence de ce détroit admise, l'idée de le traverser pour se rendre au Cathay, au Japon, à la Chine et dans les Indes orientales était toute naturelle et d'autant plus séduisante, que les tentatives nombreuses faites, avant et après Christophe Colomb, pour aller aussi loin que possible dans l'ouest du Groënland n'avaient pas réussi. On espérait être plus heureux en naviguant à l'est. On sait que l'existence de ce bras de mer, séparant l'Asie et l'Amérique, ne fut prouvée que sous le règne de Catherine Ire, après deux siècles de dissertations pour et contre. Kæmpfer disait avoir vu au Japon une mappemonde où l'Amérique et l'Asie étaient séparées par la mer; mais la plupart des savants, ses contemporains, ceux surtout qui voulaient que l'Amérique ait été peuplée exclusivement d'émigrants asiatiques et que cette émigration continuât, accusèrent Kæmpfer d'avoir mal vu, mal étudié la mappemonde japonaise. La majeure partie des cartes européennes de l'époque indique cependant un bras de mer entre

les deux continents, lequel bras de mer se nommait jadis, on ne sait pourquoi, détroit d'Anian, et se nomme aujourd'hui détroit de Beringh ou de Cook.

Hughes Willoughby et Richard Chancellor (1553), Burrough (1556), Jackman et Pett (1580) cherchèrent vainement une mer libre au nord de la Sibérie.

Les Anglais, découragés, renoncèrent à leurs expéditions du nord-est et les Hollandais entrèrent en campagne. Trois intrépides marchands de Zélande, que n'effrayaient pas les malheurs de leurs confrères de Londres, associèrent leurs capitaux et leurs espérances, et résolurent de s'ouvrir par le nord-est un nouveau chemin aux Indes, d'où ils avaient été injustement exclus par Charles-Quint et Philippe II. Ils comptaient échapper par cette route aux navires espagnols, alors maîtres de la mer, et dans la Manche, et dans l'Atlantique, et sur les côtes du Chili, du Pérou et de l'Amérique centrale. Leur plan consistait à passer au nord de la Laponie, puis à suivre les côtes de Sibérie et de Tartarie jusqu'au détroit d'Anian, qui leur permettrait ensuite de gagner les îles aux Épices, puis le Mexique ; le Cathay ne les occupait guère ; ils avaient seulement à cœur de rétablir leurs comptoirs anéantis par les rois

très-catholiques, en vertu de la bulle papale qui concédait aux Espagnols la propriété exclusive des terres situées à l'ouest d'un méridien de fantaisie.

Balthazar Moucheron, le promoteur et le chef de l'association composée de Jean-Jeanzen Charles, de Dirick-Van et de plusieurs hauts dignitaires et grands négociants de la république batave, demanda aux États généraux et au prince Maurice, amiral-général, l'autorisation d'équiper trois navires pour exécuter ce grand projet. L'autorisation fut accordée, et Guillaume Barentz reçut le commandement en chef de l'expédition (1594). Barentz fit deux voyages inutiles; la route suivie dans le deuxième avait cependant été tracée par le plus célèbre cosmographe de l'époque, Pierre Plancius, qui, ne doutant pas de l'existence du Cathay, indiquait, avec une minutieuse exactitude, sa position sur les cartes. Barentz, loin de se rebuter, dressa le plan d'une troisième expédition; elle devait lui être fatale. Son navire se perdit dans les glaces, sous le 76° de latitude nord, et il mourut, épuisé par la misère et le travail, au moment où, après avoir construit deux chaloupes avec les débris de son vaisseau pendant un long et cruel hivernage à la Nouvelle-Zemble, il allait

conduire son équipage à Cola de Laponie. Gérard de Veer ramena les survivants de l'expédition à Rotterdam (1597). Je n'ai jamais rien lu d'aussi poignant, d'aussi noblement triste que la naïve relation de ce dernier voyage de Barentz. En 1609, les directeurs de la Compagnie hollandaise expédièrent dans le nord-est un célèbre navigateur anglais, Henri Hudson. Ce voyage fut très-court et ne produisit aucun résultat.

Cependant le Cathay exaltait toujours l'imagination des Européens. Pourquoi? C'est qu'alors l'astrologie était encore toute-puissante et que l'on croyait toutours aux influences astrales. La forme et l'étendue du globe terrestre n'étant pas déterminées, les idées sur les positions de l'Orient et de l'Occident étaient absurdes ; on ne voulait pas admettre qu'il n'y eût ni Orient ni Occident fixes, mais des points relatifs variant selon les différentes longitudes; on ne voulait pas comprendre enfin que, si la Russie est à l'orient de la France, la France est, à son tour, à l'orient de l'Amérique, et *vice versâ*. On accordait aux terres orientales des qualités supérieures à celles des terres occidentales, parce qu'elles étaient favorisées par les premiers rayons du soleil levant, ces rayons divins qui font

germer l'or et les matières précieuses, tandis qu'ailleurs ils n'ont pouvoir que de faire pousser les plantes, de mûrir les fruits et de réchauffer les animaux. Or, le Cathay se trouvait situé sous *l'ascendant ou sous la première maison des cieux*, c'est-à-dire, droit sous le soleil levant, et le Cathay devait nécessairement être un véritable Eldorado. Ces idées, dont nous nous moquons aujourd'hui, un peu trop exclusivement peut-être, étaient généralement admises au temps de Louis XIV; Colbert ne prohiba l'enseignement de l'astrologie et ne fonda l'Académie des sciences qu'en 1666.

On lisait donc avec avidité tout ce qui s'imprimait sur le Cathay. Un précurseur de Law aurait pu le mettre en actions, comme plus tard le Mississipi, sans crainte de manquer de souscripteurs. Les savants dissertaient sur son climat, sur ses productions, sur les mœurs de ses peuples, et Isaac Pontanus, *un puits de science* de l'époque, publiait un Mémoire en réponse aux objections de ceux qui trouvaient trop de difficultés à la recherche du passage aux Indes par le nord de la Tartarie, et proposait *les moyens les plus sûrs pour réussir dans ce dessein.*

La possibilité de parvenir en moins de six semaines de voyage dans ces mêmes contrées où l'on n'arrivait qu'après neuf ou dix mois de mer, en doublant le cap de Bonne-Espérance ou le cap Horn, chatouillait trop vivement la cupidité des marchands hollandais pour qu'ils renonçassent tout à fait à découvrir ce passage introuvable. Mais leur zèle se serait refroidi bien vite s'ils avaient connu alors les véritables mesures du globe terrestre et l'étendue des mers qui séparent les côtes nord-est et est de la Tartarie de l'archipel indien, et combien le pays des Tschuktschis, des Koriaques, des Kamtschatkadales, des Kouriles et des Aléoutiens ressemblait peu à un paradis terrestre! Ils continuèrent donc leurs armements pour ces parages mystérieux, et les pêcheurs de baleines s'engagèrent à pousser vers l'est aussi loin que possible, en naviguant au nord de la Nouvelle-Zemble, où, selon les idées de Barentz, la mer devait être praticable.

Vers 1675, alors que la Hollande et la Grande-Bretagne étaient en guerre et que le commerce anglais périclitait dans l'Atlantique, dans le Pacifique et dans les mers de l'Inde, la Société Royale de Londres reprit l'œuvre abandonnée depuis Élisabeth, et envoya

les capitaines Jean Wood et Flawes à la recherche du célèbre passage. Wood partit plein d'espoir : sept raisons principales, dit-il dans son rapport, lui avaient donné au début de la campagne la conviction d'une prompte réussite ; — mais ces sept raisons étaient, hélas ! toutes plus chimériques les unes que les autres, et il en confessa l'inanité à son retour. Il existait cependant, ce passage tant cherché, et il avait déjà été fréquenté par plusieurs aventuriers ; mais on ne devait retrouver les preuves certaines de sa réalité que quatre-vingts ans plus tard !

La France ne prit alors aucune part à ces tentatives, et l'on ne s'y occupa du Kamtschatka, ou du moins des pays situés vers l'extrême Orient, que pour écouter et débiter des fables et des légendes sur ce nouveau paradis terrestre. La politique cependant daigna tourner les yeux de ce côté, et Louis XIV fut sur le point d'envoyer un ambassadeur à son cousin du Cathay !

Mais bientôt la vérité allait être connue : les lettres de nos missionnaires de la Chine et du Japon et des documents arrivés de Russie commencèrent à éclairer nos géographes, et les mémoires de Trévoux pour l'année 1737 publièrent un travail du P. Castel, inti-

tulé : *Dissertation sur la célèbre terre du Kamtschatka.* Ce travail, résumé incomplet et inexact des connaissances acquises sur cette péninsule, depuis la mort de Pierre le Grand, donna lieu à une savante discussion dans le sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Selon l'histoire, c'est à la sollicitation de quelques marchands et armateurs hollandais rêvant toujours au passage du nord-est, que Pierre le Grand, lors de son séjour à Amsterdam, promit d'envoyer des Cosaques en découverte vers les extrémités nord et est de la Tartarie, et dans le détroit d'Anian. — Cela est peu probable ; le czar n'était pas homme à attendre que des marchands d'épices lui conseillassent d'inventorier les provinces les plus reculées de son immense empire. Et d'ailleurs, pouvait-il ignorer d'où lui venaient les tributs payés par les Promylschlénis? N'avait-il pas, dès 1714, donné ordre au prince Gagarin de construire des navires dans le port d'Okhotsk sur le continent et d'aller par mer au Kamtschatka, fonder un ostrog, ou poste militaire, à l'embouchure de la Bolchkaïa-Reïa? Ses Cosaques n'étaient-ils pas déjà établis sur la péninsule depuis plusieurs années, et n'a-

vaient-ils pas réprimé deux révoltes des naturels en 1710 et 1713? Et en 1702, Kovirewki n'avait-il pas été nommé par le czar gouverneur de cette péninsule, succédant à Kobelew qui succédait à.... etc., etc.? Toujours est-il que si Pierre le Grand promit quelque chose aux Hollandais, ce ne fut pas de découvrir le Cathay dont il savait la place occupée par le Kamtschatka, l'archipel des Kouriles, le delta du fleuve Amour, la côte continentale de la Manche de Tartarie, la grande île de Tarrakaï et les îles nord du Japon. Mais prévoyant que dans l'avenir le Kamtschatka deviendrait l'une des provinces les plus importantes de l'empire russe, Pierre avait résolu d'y créer une colonie militaire, un avant-poste d'où ses successeurs s'élanceraient à la conquête du monde oriental. Les circonstances entravèrent longtemps la réalisation de ce projet, et ce ne fut qu'après la paix de Newstadt, au milieu des souffrances de sa dernière maladie et sentant les approches de la mort, qu'il ordonna une grande expédition dans l'Est, travailla lui-même à en préparer le plan et écrivit de sa main les instructions que reçut le grand-amiral Fœdor Apraxin.

Comme préliminaires de cette vaste entreprise,

l'empereur envoya, dès la fin de 1717, deux célèbres géodésistes étudier la péninsule, Jerewinow et Luschin ; et des savants tels que Muller, Zellar, Gmelin, De l'Isle de la Croyère reçurent l'ordre de se préparer à accompagner les capitaines Beringh et Tschirikow. Muller obtint la permission, ainsi que Gmelin, de rester à terre pour étudier l'histoire naturelle de la Sibérie. C'est alors qu'il découvrit dans les archives d'Yakutsk le récit du voyage d'une troupe de Cosaques qui se rendirent *par mer*, en doublant le cap Tschukotskoï, de l'embouchure de la Léna à celle de l'Anadyr au Kamtschatka ; on attribuait à Wladimir Atlassow la découverte de cette contrée. — Cet honneur, selon Muller, reviendrait à Iwanowitch Deschenew. Mais, avant Deschenew lui-même, il est certain que ce pays était connu et fréquenté par les Moscovites depuis un temps immémorial. La chronique d'Anica, *le Grand Paysan de Moscovie*, et de ses fils, qui ne cessèrent d'aller en chasse du côté du soleil levant, sans jamais retourner sur leurs pas, en est une preuve incontestable. Aussi Atlassow, quand il entreprit la conquête de la péninsule pour le compte du czar (1697), ne fut-il pas reçu comme un étranger par les habitants ; ils lui racon-

tèrent que, longtemps avant son arrivée, un certain Fedotow, un homme semblable à lui, Atlassow, avait demeuré parmi eux avec plusieurs de ses compagnons qui se marièrent avec des filles du pays; ils lui montrèrent aussi l'emplacement des simovies construites par les nouveaux venus au bord d'une rivière qui retenait le nom de Fedotova. Atlassow ne put savoir ce qu'étaient devenus ces Moscovites et leurs descendants ; il supposa que le plus grand nombre avaient été massacrés par les Kamtschatkadales et que les survivants s'étaient réfugiés dans le fond du golfe Pinjensky. Il y avait bien, parmi les compagnons de Deschenew, un nommé Fœdot ; mais ce ne pouvait être le personnage de la légende ; le voyage de Deschenew n'était pas assez ancien pour que le souvenir en fût oublié ou dénaturé à un tel point.

Ainsi Atlassow ne doubla point le cap Tschukotskoï ; il passa par l'Anadyr, s'avança au sud jusqu'à la rivière qui porte le nom de Kamtschatka et planta une croix sur le rivage. Il parle, dans ses rapports au gouvernement, d'un Japonais qui vivait en bonne intelligence avec les naturels du pays.

Le Cosaque Iwanowitch Deschenew, commissaire

du czar pour surveiller la perception de l'impôt dans la Sibérie orientale et dans les contrées adjacentes, commandait en 1648 une flottille de *kotsches* et de *loddies*, espèces de chaloupes et de bateaux pontés ; il entreprit un voyage de cabotage sur la mer Glaciale, et, favorisé par un été exceptionnel, trouva des eaux libres le long du continent, et visita les golfes nombreux qui précèdent le cap Tschukotskoï. Trois de ses navires doublèrent le cap dans le détroit d'Anian. Les difficultés d'un tel voyage semblaient vaincues, et Deschenew pouvait se croire désormais à l'abri des désastreuses influences du pôle, quand un jour il se trouva séparé des deux kotsches qui naviguaient de conserve avec lui. — Ces kotsches s'étaient-ils brisés la nuit sur des glaçons flottants ? Avaient-ils fait fausse route dans la brume ? Les courants les avaient-ils repoussés vers le nord ? Jamais on ne connut leur destinée, et Deschenew arriva seul au Kamtschatka.

Je possède une vieille carte de l'empire Russien, sur laquelle le tracé de la route suivie par Deschenew sans doute est indiqué avec cette légende : *Mer anciennement fort fréquentée ; voyage fait par trois vaisseaux russiens dont un est parvenu jusqu'au Kamtschatka.*

Les successeurs de Deschenew et d'Atlassow furent tous des hommes plus ou moins obscurs, des aventuriers, des chefs de Promylschlénis, des piœtidescœnicks ou sergents de Cosaques.

On avait donc complétement oublié à Saint-Pétersbourg l'odyssée de Deschenew, et les plus savants géographes n'osaient affirmer que l'Asie et l'Amérique fussent séparées l'une de l'autre par un bras de mer, quand Beringh reçut l'ordre de se rendre au Kamtschatka par la route de terre et par la mer d'Okhotsk, et d'y construire, dans un endroit convenable, deux paquebots avec lesquels il visiterait les terres inconnues du nord-est et de l'est, relèverait leurs positions, chercherait s'il y existait des ports déjà fréquentés par les Européens venant des mers de l'Inde, et déterminerait la forme de l'extrémité orientale de l'Asie, ainsi que les dimensions du bras de mer intercontinental. Les naturels du Kamtschatka parlaient souvent de ces terres de l'est et racontaient que quelques-uns de leurs pêcheurs, emportés au large par la tempête, les avaient entrevues à l'horizon.

Pierre le Grand mourut avant le départ de Beringh, mais Catherine ne changea rien au plan de cette cam-

pagne, et la première expédition régulière pour transformer le Kamtschatka en province russe date de son règne.

Le gouvernement russe garda longtemps le silence sur les résultats des expéditions de Beringh, de Tschirikow et de leurs lieutenants, et, comme je l'ai dit plus haut, l'Europe n'en fut informée que lorsqu'un officier de la marine russe réfuta, dans une lettre, les assertions du frère de l'abbé de l'Isle de la Croyère. On apprit, par la même occasion, la fin malheureuse de Beringh.

Le doute n'était donc plus permis ; le passage du nord-est existait ; mais se demandera-t-on maintenant pourquoi cette route, jadis fréquentée, ne l'est-elle plus aujourd'hui ? pourquoi le commerce, qui cherche toujours et partout à abréger les distances, ne renonce-t-il pas au cap de Bonne-Espérance et au cap Horn ? pourquoi nos navires, autrement puissants et solides que les kotsches et les loddies de Deschenew, n'entreprennent-ils pas une campagne vers le terrible Tschukotskoï ? pourquoi, enfin, le détroit de Beringh ne nous conduit-il pas au Cathay de nos pères, comme l'isthme de Suez, jadis canalisé, conduisait les Hébreux, les Sy-

riens, les Romains dans la mer Rouge ; comme l'isthme de Panama, les Espagnols dans l'océan Pacifique ?

Les documents les plus récents publiés par l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg répondent à ces questions. Il paraîtrait que, depuis cinquante années (ou du moins on n'a observé que depuis cette époque seulement un phénomène qui existait sans doute antérieurement), il paraîtrait, dis-je, que les glaces n'ont cessé d'être compactes et immobilisées le long du littoral sibérien entre le cap Sévérovostotchnoï et le détroit de Beringh, et que pas un soleil d'été n'a eu la force de désagréger les contiguïtés de leurs surfaces. Il y a débâcle chaque année au cap nord de la Laponie, et les navires se rendent facilement à Arkhangel ; mais au cap Swiatoy, au Kekourngi, au Tschukotskoï et sur les points intermédiaires, ces glaces sont en quelque sorte soudées au continent, quoique cependant ces côtes et ces caps se trouvent à un ou deux degrés sud de la pointe extrême de la Laponie.

La température de cette partie du globe se serait-elle donc abaissée depuis un certain nombre d'années? Les observations thermométriques ne l'ont pas prouvé jusqu'à présent, et il faut chercher ailleurs que dans la

diminution du calorique de l'atmosphère la cause de cette congélation permanente.

Les idées de Muller à ce sujet me paraissent admissibles : il attribuait la facilité et la persistance de congélation des eaux de la mer sibérienne à l'exhaussement graduel du fond de cette mer. Ce phénomène, selon lui, s'accomplirait sans interruption, et il pensait que plus la masse d'eau diminue d'épaisseur, plus vite elle se refroidit sous une atmosphère déjà réduite à une température très-basse. La glace, ayant acquis avec le temps une consistance marmoréenne, demeure désormais réfractaire à l'influence des étés polaires. Or, les fleuves nombreux se jetant dans la mer Glaciale entraînent avec eux des sables et des graviers qui exhaussent peu à peu le fond de cette mer. Cette raison peut être valable, mais il en existe une autre plus valable encore. Les grands courants d'eau chaude, qui sortent du golfe du Mexique et se dirigent au nord-est, modifient sensiblement la température de l'Europe occidentale et septentrionale, et, sans eux, la rudesse de notre climat serait insupportable ; mais ces courants, qui projettent leur action bienfaisante jusque par delà la Norwége et la Laponie, soit en pénétrant dans la

Baltique par la Manche et le Pas-de-Calais, soit en contournant le nord de l'Écosse; ces courants rencontrent, dans la terre de la Nouvelle-Zemble, presque perpendiculaire au continent européen, une barrière infranchissable qui prive la côte sibérienne de leur tiède influence. Des résultats identiques s'observent sur la côte nord-est de l'Amérique septentrionale, à Terre-Neuve, au Labrador. L'hiver est plus rude à Québec qu'à Paris, quoique Paris soit situé deux degrés plus au nord que Québec.

III

Ce n'est qu'à son second voyage, et après avoir été prendre les ordres de l'impératrice Catherine, que Beringh fonda, dans la grande baie d'Awatcha, sur la côte orientale de la presqu'île, la ville de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, autrement dite Pétropauloskoï.

Bolkeretchoï, petit port de la grande baie de Bolchkaïa-Reïa, où le prince Gagarin aborda en 1711, fut longtemps le chef-lieu des premiers postes russes, Beringh, lors de sa deuxième expédition, transporta le

chef-lieu de la colonie à Awatcha, et fonda, dans le havre de Niakina, la ville de Petropauloskoï, qu'il plaça sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, les patrons de ses deux navires. La ville nouvelle demeura longtemps stationnaire. Une église, des magasins, des casernes, un hôpital et quelques petites maisonnettes en bois, tel fut l'ensemble de ses constructions jusqu'au moment où l'amiral Krusenstern réorganisa la colonie (1822) et fit de Petropauloskoï la place de guerre, l'arsenal et l'entrepôt de la puissante Compagnie commerciale russo-américaine.

Les navires européens ne fréquentant ces parages que depuis quelques années, il est difficile ou plutôt impossible de faire l'historique de cette colonie pendant les dernières années du dix-huitième siècle et la première partie du dix-neuvième. L'abbé Chappe d'Auteroche a placé à la suite de la relation de son voyage à Tobolsk une traduction du livre de Krascheninnikow, et les renseignements qu'il contient s'arrêtent à Beringh. King et Clerck, les compagnons de Cook, ont fait l'hydrographie de la péninsule ; la Peyrouse est venu s'y ravitaillier ; de Lesseps, qui y séjourna, esquisse dans les premières pages de sa relation la

physionomie de la colonie naissante et lui prédit un bel avenir : « Là où il n'existe que cinq ou six maisons, dit-il, les voyageurs qui y aborderont trouveront une ville entière bien bâtie et passablement fortifiée. » Les escadres alliées de France et d'Angleterre ont dû s'apercevoir, en 1854, que cette prophétie de 1787 s'était presque réalisée.

Dobell fit, en 1812, plusieurs voyages par terre de Saint-Pétersbourg au Kamtschatka, dans le but d'y établir des relations commerciales ; il échoua, mais il nous a laissé des récits très-intéressants et qui mériteraient d'être traduits en français. De tous les navigateurs qui ont visité Awatcha depuis Krusenstern, je ne citerai que Bechey et Dupetit-Thouars : Bechey y relâcha deux fois (1827-28) lors des tentatives qu'il fit pour se réunir à Franklin, qui explorait alors de l'est à l'ouest la côte nord de l'Amérique septentrionale. L'amiral Dupetit-Thouars relâcha à Awatcha en 1837. Son rapport ne nous apprend rien de nouveau.

La marine marchande de l'Europe et des Etats-Unis ne fréquente régulièrement ces latitudes que depuis une dizaine d'années. Bechey ayant annoncé que les baleines abondaient dans le détroit de Beringh,

les pêcheurs américains y accoururent et recueillirent en deux saisons pour plus de quarante millions de francs d'huile. Les Anglais vinrent ensuite, puis, selon leur habitude, ou plutôt par obéissance aux ordres de nos armateurs timorés, les capitaines français arrivèrent à la fin de la curée.

Tous les baleiniers, soit avant, soit après une saison de pêche, ont l'habitude de mouiller devant Petropaulowskoï, pour s'approvisionner d'eau douce et de combustibles; ils préféreraient un port du Japon, mais, on le sait, cinq de ces ports n'ont été ouverts aux *Barbares* que tout récemment.

Les Russes n'ont pas négligé la pêche des cétacés; ils ont établi des stations de pêche dans presque toutes les baies de la péninsule du Pinjensky, de l'Anadyr et de la Tartarie, et les étrangers n'ont plus le droit de venir s'y installer pendant les mois d'hiver, comme nous jadis dans les baies de la Nouvelle-Zélande. Il faut aujourd'hui pêcher sous voiles, et le métier est plus rude que jamais, quoique toujours lucratif. Les baleines passent le détroit deux fois l'an, et on les guette au passage : au commencement de l'hiver, quand elles descendent au sud pour trouver, sur les

côtes de la presqu'île, au milieu des Kouriles et des Aléoutiennes, sur les bords de la mer d'Okhotsk et de la Manche de Tartarie, des eaux calmes et des bas-fonds favorables à l'allaitement de leurs jeunes *caffres*, et au début de l'été, alors qu'elles retournent vers le pôle, près des frontières des banquises, où abondent les animalcules, les poissons gélatineux, les ptéropodes et les crustacés microscopiques qui leur servent de nourriture. Les journaux du Havre nous apprennent que nos pêcheurs passent le détroit et s'aventurent jusqu'au 78e degré de latitude nord. Le capitaine Hache, commandant le navire *l'Orion* il y a quelques années, et dernièrement le *Jonas*, annonçait dans son rapport que les grands cétacés, maintenant si rares dans les mers tempérées, abondent au milieu des glaces flottantes.

Ce Kamtschatka, qui nous semble relégué dans un coin du globe, est cependant à portée des régions les plus peuplées de la terre. Avec la vapeur, on peut aller d'Awatcha au Japon en moins de quarante-huit heures; en dix jours, en huit jours, aux îles Sandwich, à Macao, dans toute la Chine, à l'Orégon, en Californie; en quinze jours à Panama, etc.

Le développement des rapports européens avec l'extrême Orient, l'inviolabilité de la Chine, détruite par la révolution et par la seconde guerre de l'opium, la colonisation miraculeuse du territoire Californien et celle des rives du Columbus, la fréquentation par les baleiniers du nord-ouest de l'océan Pacifique, les nombreuses stations russo-américaines, établies depuis le 60e degré de latitude jusqu'aux limites des glaces, la création de nouvelles routes traversant la Russie européenne et asiatique et la Sibérie, tous les progrès d'expansion déjà accomplis et ceux près de s'accomplir, ont fait de Petropauloskoï un centre militaire et commercial, dont l'importance s'accroîtra forcément d'année en année; c'est la future Odessa du Nord!

Je m'étonne que les Anglais et les Américains aient eu l'imprudence de confier aux abîmes de l'Atlantique le câble de métal qui doit établir des rapprochements intimes entre les deux mondes; les poteaux du télégraphe plantés de Paris ou de Londres à New-York devraient passer par le Kamtschatka, et cette humble bourgade de Saint-Pierre-et-Saint-Paul deviendrait, grâce à son voisinage du détroit de Beringh, la capitale des dépêches universelles!

Tôt ou tard, je n'en doute pas, la télégraphie électrique, devenue une nécessité pour tous les peuples, et, en même temps, une impossibilité avec les tempêtes sous-marines de l'Océan [1], suivra cette route de terre, la seule rationnelle et véritablement sûre, quoique la plus longue. Les obstacles qui semblent s'opposer à son organisation sont de ceux que la civilisation et le temps font disparaître. Le terrain, avec la paix, serait libre de Paris à Saint-Pétersbourg et aussi de Saint-Pétersbourg au Kamtschatka, car le czar possède assez de Cosaques à son service pour échelonner, sur tout le parcours de la ligne, des brigades de surveillance. Les Américains auront achevé avant deux ans la voie carrossable qui conduit de la dernière station des railways de l'Ouest à San-Francisco, à travers les montagnes Rocheuses. Les cantonniers ne manqueront pas non plus sur ce chemin pour protéger les poteaux. De San-Francisco à l'embouchure du Columbus, il existe déjà un commerce de roulage ; le district de l'Orégon se peuple de jour en jour. Il en est de même du Nouveau-Hanovre, du Nouveau-Cornouailles, du

[1] On sait que la tentative d'immersion du câble transatlantique vient d'échouer.

Nouveau-Norfolk ; les chasseurs de la Compagnie russo-américaine y sont les maîtres ; ils voyagent à volonté de Zitka, un de leurs postes maritimes, au cap du Prince-de-Galles, sur le détroit de Beringh, et les naturels de ces contrées, les Kitèques, les Ougalakmioutis, de cent mille combattants qu'ils étaient naguère, sont réduits à quelques misérables bandes de mendiants trembleurs et abrutis par l'ivrognerie. La pose et la conservation des fils électriques ne sont donc impossibles nulle part sur cet immense tracé, et le câble qui traversera le détroit de Beringh sera moins long que celui qui reliaît, pendant la guerre d'Orient, la Crimée à la Bessarabie.

Admettons que l'opération tentée aujourd'hui par les frégates *Niagara* et *Agamemnon* réussisse, que leur câble soit immergé sans accidents et que les nouvelles circulent avec facilité et régularité entre l'Irlande et les États-Unis ; ces communications offriront-elles autant de chances de stabilité que si les agents de transmission fonctionnaient à ciel ouvert et sous le regard, sous la main des surveillants et des ingénieurs ? Non, certes ! Le câble, roulé sur le lit de l'Océan ou tendu du sommet d'une montagne sous-marine à une autre

et secoué sans cesse par les houles, s'usera et se brisera indubitablement.

La vraie route télégraphique entre l'Europe et l'Amérique doit donc passer par l'Asie, et elle y passera un jour, j'en ai la conviction. Les difficultés à vaincre sont presque nulles : la diplomatie les aplanirait, et, d'ailleurs, les hommes qui veulent supprimer l'isthme de Suez sont bien capables de planter des pieux autour du monde ! Autre espérance ! Un temps viendra où la Russie aura allongé ses chemins de fer jusqu'aux rivages de Tartarie, et les Américains achevé le railway de l'Atlantique au Pacifique. Pourquoi alors un ingénieur ne bâtirait-il pas au-dessus du détroit de Beringh le grand viaduc du chemin de fer universel de l'hémisphère nord ? En fait de travaux publics est-il rien d'impossible aujourd'hui ?

IV

On sait que M. de Lesseps se sépara ici de la Peyrouse. Il employa une année entière à traverser l'empire russe ; Catherine avait cependant donné des ordres

pour que tous les moyens de voyager aussi rapidement que possible fussent mis à son service. Quelques Russes m'ont affirmé qu'aujourd'hui on se rend en un mois ou six semaines de Saint-Pétersbourg à Pétropauloskoï; les voies de communication ont été améliorées, et elles seraient devenues bientôt aussi praticables qu'en Europe, si la guerre d'Orient avait duré quelques années encore. N'aurait-il pas fallu créer une grande route militaire à travers le continent asiatique, pour envoyer dans la colonie et sur les rives de l'Amour des troupes et des munitions? Les mers n'étaient plus libres depuis que le *Zitka*, un bâtiment de huit cents tonneaux et porteur d'une cargaison estimée plus d'un million de roubles, était tombé entre les mains des croiseurs anglo-français.

Les yourtes ou cabanes souterraines du premier ostrog d'Awatcha n'existent plus; la ville de Beringh elle-même, cette ville dont Kastof réformait les plans devant de Lesseps, a quitté la calangue de Niakina pour venir s'asseoir dans celle de Tareinski, au fond d'une petite vallée traversée par plusieurs cours d'eau et abritée par de hautes collines contre les vents du nord et du nord-est.

Trois grands édifices, l'église, l'hôpital et la maison d'école, dominent l'ensemble des maisons, — modestes logis à un seul étage, bâtis de pierres, de briques ou de bois, — parfaitement appropriés au climat, — ayant chacun leur calorifère et des carreaux de verre à la place des anciens volets de tôle aux ouvertures garnies de papier huilé ou d'intestins de phoques. Autant que j'ai pu le constater en visitant deux ou trois familles, la propreté et le confortable de l'Occident ne seraient pas tout à fait inconnus à Pétropauloskoï; — le luxe même commençait à poindre. Le gouverneur civil, le grand conseiller de justice et les autorités y résident. Le gouverneur militaire, un général, habite une maison de campagne à quelque distance; le colonel de la garnison le remplace pour le courant des affaires. Nous n'avons eu de rapports qu'avec ce dernier personnage, l'agent principal des douanes et le capitaine de port commandant un sloop de guerre en station dans la baie.

De mon temps, le mouillage et la ville n'étaient défendus que par une faible batterie de pièces de campagne; des palissades et des remblais protégeaient les magasins de l'État. Mais, en 1854, nos marins trouvèrent d'autres obstacles à vaincre. Le goulet et

les hauteurs voisines de Tareinsky étaient hérissés de canons; des fortifications en pierres de taille, des fossés, des redoutes entouraient la ville, et une garnison de plus de deux mille hommes veillait. On sait que les amiraux alliés se retirèrent après un bombardement de quelques heures et une tentative inutile de débarquement; mais ils avaient atteint leur but, car ils n'étaient entrés dans Awatcha que pour s'assurer que l'escadre russe n'y était pas mouillée; cette escadre introuvable pendant deux années, si introuvable que nos matelots, amis du merveilleux, disaient qu'elle devait avoir pour vaisseau-amiral le *Grand voltigeur hollandais*. On sait aussi que, l'année suivante, les contre-amiraux Bruce et Fourrichon, reparurent devant Pétropauloskoï; mais Pétropauloskoï venait d'être abandonné par ses défenseurs, malgré les nouveaux travaux de défense exécutés depuis leur première visite; la ville fut alors livrée aux flammes, excepté l'église, l'hôpital et la maison d'école, et les fortifications rasées. Les journaux russes nous ont appris dernièrement que le czar avait déjà pensé à réparer les désastres d'Awatcha. « Pétropauloskoï est rebâti et fortifié comme une place de premier ordre. Il y aura des

arsenaux et des chantiers de construction; quarante-cinq navires ont quitté Cronstadt depuis la conclusion de la paix et fait route pour ces parages. Vingt des plus petits seront spécialement affectés à la navigation locale de la péninsule, de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, des Aléoutiennes, des Kouriles et de la Tartarie orientale; et du point central Awatcha partiront en croisières les navires de plus grandes dimensions, tels que frégates, corvettes, bricks et bateaux à vapeur, etc. »

Le hasard voulut que le négociant russe, chargé de fournir nos provisions, fût grand causeur et parlât assez clairement l'anglais. Aussi l'ai-je interrogé très-souvent sur cette contrée, et depuis j'ai paraphrasé, commenté ses conversations.

Je crois n'avoir pas vu un seul naturel pur sang parmi tous les curieux qui épiaient nos démarches. La population n'a plus cette physionomie originale esquissée par de Lesseps; les envahisseurs ont imposé aux envahis leurs coutumes, leur mœurs et leur langage, et il faudrait remonter cinquante lieues au nord pour observer de véritables Kamtschatkadales. C'est la veuve de Pierre le Grand qui a commencé cette œuvre de

transformation si bien continuée par ses successeurs. D'après ses ordres, les mariages entre Kamtschatkadales ont été interdits, et ceux entre Russes et Kamtschatkadales ont fait prime. Elle a renversé les idoles, bâillonné les *chamans*, les prêtres sorciers, institué des popes et des protopopes du rite grec, donné le grade de sergent aux chefs de tribus, les *taïons*, et défendu sous les peines les plus sévères la construction des *yourtes*. Ces yourtes étaient des espèces de caves circulaires voûtées, en bois et en chaume, et recevant l'air par deux ouvertures ; l'une au toit, l'autre creusée en côté comme un terrier de renard. L'ouverture du toit servait à la fois d'entrée aux hommes et d'issue à la fumée ; un baliveau formait l'échelle ; les femmes n'avaient pas le droit de poser le pied sur cette échelle ; elles pénétraient à l'intérieur par la galerie souterraine creusée en pente douce, et l'homme qui prenait ce chemin facile était déshonoré pour toute sa vie. Les *balanganes* ou maisons d'été, construites en écorces de bouleaux, furent épargnées. Leur intérieur était moins sale, moins hideux que celui des yourtes. Les combats et les maladies achevèrent d'anéantir cette malheureuse population ; de fréquentes révoltes furent

comprimées par le massacre des révoltés, et la petite vérole visita toutes les tribus, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Un navire pêcheur de phoques relâcha à Awatcha en 1667 et y déposa un matelot convalescent de la petite vérole. Un mois après, le fléau sévissait, et la colonie faillit être dépeuplée comme jadis le Groënland, qui perdit en peu de temps trente mille habitants moissonnés par cette même maladie.

On m'a parlé d'un phénomène que je crois devoir signaler à l'attention des médecins vaccinateurs, obligés, par les circonstances, d'opérer pendant l'hiver : l'inoculation, pratiquée au Kamtschatka comme nous la pratiquons en Europe, ne réussit pas ; les piqûres de lancettes imprégnées de vaccin ne laissent aucune trace d'inflammation, et, pour qu'un bouton de bonne nature apparaisse sur le bras de l'individu vacciné, il faut employer vingt fois plus de vaccin que nous n'en employons en Europe et *le verser*, en quelque sorte, dans une plaie béante. Ce phénomène tient-il à la nature du vaccin, ou au tempérament des individus, ou bien encore à la rudesse du climat? Je crois à cette dernière cause. Il est à remarquer que les vaccinations faites pendant l'hiver en France échouent presque tou-

jours; on agirait donc sagement en opérant, comme au Kamtschatka, lorsque les circonstances s'opposent à ce qu'on attende le retour du printemps.

Comment le Kamtschatka a-t-il été peuplé? L'émigration a-t-elle eu lieu d'Amérique en Asie ou d'Asie en Amérique? Les peuples qui habitent les deux rives du détroit de Beringh sont-ils de la même famille? De ces trois questions, la première seule nous regarde. On a écrit des volumes sur les deux autres, et, entre tous ces volumes, je conseille aux curieux de choisir celui que publia, vers la fin du siècle dernier, Le Bailli d'Engel. Les ressemblances de caractères, de mœurs, de langage, de physionomie, ne permettent pas toujours d'affirmer, d'une manière irréfutable, que tels ou tels peuples ont des liens de parenté entre eux; ces ressemblances existent dans la nature même de l'homme. J'ai retrouvé chez les Océaniens certaines habitudes propres à nos villageois de France, et j'aurais eu tort d'en conclure qu'Océaniens et villagois sortaient du même berceau.

Le père Castel suppose que le mot *ka* est russe ou polonais, et fait descendre les Kamtschatkadales des anciennes familles de Promylschlénis qui, voyageant

vers l'est à la recherche des fourrures, s'établirent dans la péninsule où le gibier abondait. Les enfants de ces Promylschénis oublièrent leur origine après deux ou trois générations, et, quand les Russes les retrouvèrent, ils ne connaissaient plus la valeur des peaux et n'avaient conservé que quelques monosyllabes de la langue de leurs ancêtres. Les pères Du Halde, Charlevoix, Gaubil, etc., etc., ayant écrit que l'île d'Iédo et le Kamtschatka ne faisaient qu'une seule et même terre, on donna aux habitants de cette dernière contrée une origine japonaise. Krascheninnikow les fait descendre des Mongols et réfute je ne sais plus quel étymologiste, qui veut que le mot Kamtschatka vienne de Kontschalo, nom que les Koriaques donnèrent à des voisins qui leur firent la guerre sous le commandement d'un guerrier célèbre nommé Kontschal. Les Russes, auxquels ils racontèrent cette légende, firent les Konts, Kants, Kamts et Kamtschalka, pour désigner le pays des hommes de Kontschal. Zeller partage l'opinion de Krascheninnikow sur la descendance des Mongols; mais il suppose que le mot Kamtschatka vient de Kootchaï, qui signifie habitant des bords d'une rivière. Quant au nom du guerrier célèbre,

Kontschal, c'est une qualification qu'ils se donnent habituellement d'homme à homme. Kootschaï aurait donc fait par gradations Kontschala, puis Kamtschatka. Cette étymologie, qui nous semble un peu hasardée, parut sans doute fort naturelle aux Russes, et Kootschaï, se transformant en Konts-Chala, puis en Kamts-Chat avec la terminaison *ka*, doit donner une idée assez exacte des mœurs et des goûts de ce peuple, essentiellement ichthyophage, qui adore Kout, le dieu colonisateur du bord des rivières, et bâtit toujours sa yourte ou sa balangane dans le voisinage d'un cours d'eau d'un lac ou d'une baie.

Tschirikow pensait qu'une grande émigration avait eu lieu (aux siècles passés) d'Asie en Amérique par le détroit d'Anian, et qu'une bande d'émigrants s'était détournée de sa route pour s'établir au nord de la presqu'île et dans son intérieur. D'où les Koriaques, hommes à rennes, du mot *kora* (renne), et les Kamtschatkadales, hommes de rivière, de Koots-Chaï. Il supposait que ces peuplades, ainsi que les Tschuktschis du nord conservaient encore quelques rapports avec leurs frères devenus Américains, et, dans ce but, il embarqua à son bord deux naturels du cap nord Asiati-

que, pour lui servir d'interprètes sur la côte américaine ; mais on les provoqua inutilement à entamer un dialogue de circonstance ; Américains et Asiatiques avaient oublié leur commune origine. Ils se bornèrent donc à échanger de nombreuses grimaces d'abord, puis des gestes provocateurs, et la conférence fut levée sans résultats.

Il est impossible cependant de ne pas reconnaître certaines similitudes morales et matérielles entre les Américains et les Asiatiques. La plupart des voyageurs qui ont exploré ces parages, Kotzebue surtout, les ont observées et décrites avec une entière bonne foi et non pour récolter des arguments à l'appui de tel ou tel système ; mais nos cartes de géographie les plus modernes sont beaucoup trop explicites en donnant le même nom de Tschuktschis aux habitants des deux rives du détroit de Beringh.

Lesson, résumant les observations de la Peyrouse, de Brougthon, de Pallas, de Kotzebue, de Desmoulins, et de quelques autres, considère les Kamtschatkadales comme appartenant à la famille hyperboréenne, l'une des trois familles du grand rameau mongol-asiatique. Mais ils ne sont véritablement hyperboréens que par

leur manque de barbe, leur petite taille, leurs goûts d'ichthyophages et leur chamanisme : l'ensemble de leurs traits appartient au type mongol, modifié par des nuances siniques empruntées à leurs voisins des îles Kouriles. Muller ne dit-il pas qu'ils ont été longtemps esclaves des Kouriliens avant d'être absorbés par les Russes? Il est donc incontestable qu'une bande de Mongols est venue jadis habiter cette péninsule dont les Koriaques occupent l'entrée au nord. Mais en quittant la Mongolie, cette bande a-t-elle traversé les hautes montagnes des Daouries et des Constawanoï-Urbel qui partent du lac Baïckal et se terminent brusquement au cap Tschukotskoï ? — Ce n'est pas probable. Elle se serait fusionnée en route, de gré ou de force, avec les peuples habitant au nord de ces montagnes, les Yakoutes, les Youkagires, les Koriaques, et ne serait parvenue que transformée complétement en hyperboréenne, tout en conservant le type mongol. Elle a donc suivi une autre route, soit celle de mer, soit celle de la corniche des monts Daouries, corniche qui commence devant les îles Schantares et contourne la mer d'Okhotsk jusqu'au golfe de Pinjenski, et l'élément hyperboréen lui aurait été inoculé par les

Koriaques. — Préfère-t-on qu'elle ait gagné la péninsule par mer ? Quelques documents historiques viennent à l'appui de cette dernière opinion.

Le tome XXVIII des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1761) contient une notice de M. de Guignes sur la route suivie l'an 458 de notre ère par des bonzes qui allèrent prêcher le culte du dieu Lama au Mexique. Ces bonzes, au lieu de traverser l'océan Pacifique, suivirent les côtes de la Corée et de la Mantchourie, remontèrent d'île en île l'archipel des Kouriles, touchèrent à la péninsule du Kamtschatka, gagnèrent les îles Aléoutiennes et, parvenus sur le continent américain, descendirent jusqu'au tropique. Si ce voyage a eu lieu, les bonzes missionnaires ne voyageaient pas seuls, et une partie de leur escorte a bien pu s'arrêter dans la péninsule, alors riche en bêtes fauves et sillonnée de cours d'eau très-poissonneux..... Ce routier, ridiculisé par plusieurs savants contemporains de M. de Guignes, est cependant très-rationnel eu égard aux connaissances nautiques de ces apôtres. Le Périple d'Hannon fut une navigation de cabotage, et chez tous les peuples le cabotage a précédé la navigation hauturière. Les jour-

naux anglais du mois d'avril 1857 contenaient une nouvelle qui, si elle est vraie, donnerait raison à de Guignes. On a découvert, disent-ils, des manuscrits chinois de plus de mille années d'existence, où sont racontés divers voyages des Chinois sur le continent américain. — Il est probable qu'en étudiant ces manuscrits, on verrait que ces voyages ont été exécutés sans perdre la terre de vue; les jonques d'aujourd'hui sont incapables d'aller au Mexique par la pleine mer, et à plus forte raison celles d'autrefois ne pouvaient entreprendre une telle traversée. Quelque monarque du Céleste-Empire aura interdit à une époque inconnue les voyages au nord, et la colonie des bonzes du Kamtschatka, abandonnée à elle-même, a dû dégénérer rapidement et oublier son origine.

Un savant allemand a dressé dernièrement la carte routière des Asiatiques émigrant en Amérique. On sait que trois couples en se multipliant trente fois donnent au delà de six cents millions d'âmes. La terre, quelque vaste qu'elle soit, n'aura donc pas été longtemps à se peupler, et, en admettant, selon l'idée le plus généralement répandue, que l'Asie est le berceau du genre humain, les familles qui allèrent peupler ce nou-

veau monde partirent du Caucase, traversèrent la Sibérie et pénétrèrent par le nord dans l'Amérique septentrionale.... Les Indiens américains, les Eskimaux surtout, se donnent une origine orientale.... On trouve de loin en loin dans l'Amérique du Nord des tumulus entourés de fossés et de jetées. Quelques-uns ressemblent assez à ceux de la plaine de Troie. Le plus considérable est situé à Grave-Creek sur l'Ohio.... La roche de Taunton, dans le comté de Massachusets, est couverte d'inscriptions dont les caractères sont identiques à ceux des inscriptions du Fezzan et de l'Atlas.... Ces monuments, ainsi que ceux de l'Amérique centrale, sont les dernières traces d'une antique population.

Les nombreuses ruines de grands bâtiments en pierres éparses dans les environs de la baie d'Awatcha, indiquent que le Kamtschatka fut jadis très-peuplé; sans doute après que les bonzes l'eurent colonisé. — Mais la péninsule retomba dans la barbarie dès qu'elle cessa d'être la principale étape de la route que suivaient les Mongols ou les Chinois pour gagner le continent américain. — Puis ensuite arrivèrent les hommes de l'Occident, les Moscovites, et maintenant la race

blanche a dévoré la race jaune; le rameau Esclavon a partout remplacé le rameau Mongolien; les Hyperboréens, les Itelmans ou hommes aux quatre dialectes, ont disparu, et il n'y a plus que des Russes au Kamtschatka.

La mythologie des anciens Kamtschatkadales et de ceux qui vivent encore indépendants, mais en très-petit nombre, dans le voisinage des Koriaques, est d'une simplicité tout à fait poétique. C'est peut-être cette simplicité qui fait dire à nos géographes qu'ils n'ont aucune religion et que leurs chamans ne sont pas des prêtres, mais des sorciers nécromanciens. Les chamans sont de vrais prêtres; ils ont des autels et des idoles, et, de même que les anciens prêtres égyptiens, ils exercent l'art de guérir et formulent des oracles. *Kout* est leur grand Jupiter; il a créé le monde solide, et sur le monde solide il a creusé le bassin des mers et le lit des rivières; il était marin autrefois, mais il a renoncé à la navigation et remisé ses canots au sommet d'une haute montagne, où j'ai vu, en effet, à l'aide de la longue-vue, de grands rochers blancs qui ont la forme de baïdars. Kout, ne naviguant plus et n'ayant plus besoin de ses mariniers, leur assigna pour résidence le

bord des rivières poissonneuses. Voilà l'origine des Kamtschatkadales.

Les actions de Kout se rapportent toutes à des phénomènes météorologiques. Lorsque le tonnerre gronde, c'est lui, le dieu des orages, qui bat le tambour dans le ciel pour rassembler ses fidèles sujets, les anciens pêcheurs et mariniers. La pluie tombe-t-elle par torrents? C'est lui qui verse cette eau. N'est-ce qu'une légère ondée? Elle est émise par Biboutchi et Gamouli, ses aides de camp, deux demi-dieux en sous-ordre qu'il expédie souvent en mission sur la terre. Ce Biboutchi et ce Gamouli sont chargés de fabriquer les éclairs : ils s'en acquittent en agitant dans le ciel des lout-chines ou torches flamboyantes en bois de sapin résineux. L'arc-en-ciel paraît-il après la pluie? C'est Kout qui déploie son manteau rayé de vives couleurs, ce superbe manteau qu'il met pour présider à la fête du beau temps et qui n'est composé que de peaux de goulus, fourrures précieuses entre toutes les fourrures! Les vents sont des personnages célestes; celui du sud-est amène la pluie; celui du nord-est la fait cesser; nous savons tous que d'ordinaire, quand l'horizon est trop fortement teinté de rouge au coucher du

soleil, la journée du lendemain est pluvieuse : eh bien ! quand cette journée a été ainsi pronostiquée la veille et que le vent de nord-est ne souffle pas, les Kamtschatkadales disent que Balakitch, l'épouse du vent de nord-est, est triste et pleure, parce que son mari n'est pas rentré de toute la nuit..... Elle l'attendait cependant avec amour, car avant de se coucher hier soir, *elle avait mis du rouge sur ses joues*. La lune, les étoiles, le soleil, sont autant de personnages subordonnés à Kout. Kout est une trinité, et comme l'univers est divisé en trois mondes, celui d'en haut, celui du milieu et celui d'en bas, la trinité Kout se compose aussi du dieu d'en bas, du dieu du milieu et de celui d'en haut. Pour être conséquents avec cette théogonie, ils admettent trois états dans la vie future et trois catégories de défunts. Les bons vivent avec le Dieu d'en haut, dans les espaces célestes où la vie est toujours heureuse, où jamais ils n'ont faim, où jamais ils n'ont froid, revêtus qu'ils sont des rayons du soleil. Les demi-bons demeurent prisonniers temporaires dans l'intérieur des montagnes et sous l'écorce du globe, et attendent avec impatience dans ce purgatoire l'heure de s'envoler au ciel. Ils ont faim, ils ont froid, et se

nourrissent de la chair des baleines que les méchants condamnés à travailler éternellement vont pêcher au fond d'une grande mer souterraine. Les ossements de ces baleines alimentent le foyer des yourtes du purgatoire, et la vapeur qui s'élève des sources thermales n'est autre chose que la fumée de ces foyers. — Un volcan entre-t-il en éruption? un tremblement de terre se fait-il sentir? — Ce sont les méchants, les esclaves, les damnés qui se révoltent, qui incendient les yourtes et cherchent à renverser les remparts de leurs prisons... Mais Kout-Pluton ordonne à ses Gamoulis, les sergents de l'enfer, d'écraser les insurgés sous des avalanches de rochers et d'éteindre l'incendie... et tout rentre dans l'ordre après une commotion du globe.

Le chaman n'est plus prêtre, les czars lui ont enlevé son caractère officiel; mais il est resté devin, sorcier et prophète, et son pouvoir occulte est toujours grand... Jadis, aux heures des cérémonies religieuses, il se livrait à une danse effrénée, tombait pantelant sur le sol et l'écume à la bouche prophétisait. Aujourd'hui que le bâton des deciaskis ou officiers de police l'arracherait à son extase, il se contente de pratiquer la chiro-

mancie, la cartomancie, d'interpréter les rêves et de pronostiquer heur ou malheur d'après la forme, l'espèce et le nombre d'arêtes de poisson que le postulant a puisées de la main gauche dans un grand sac de peau de valrus. — Ce sac renferme des millions d'arêtes recueillies depuis un grand nombre d'années et provenant de poissons de toutes sortes, mais pêchés uniquement pendant les mois de Tchougelingetch ou mois du printemps. — L'autorité n'ignore pas que les chamans exercent cette industrie, mais elle ferme les yeux ou plutôt elle prête elle-même l'oreille à leurs paroles divinatoires. Les femmes des officiers qui espèrent retourner tôt ou tard en Europe mourraient de chagrin si on les privait de leurs chamans.

Les anciens Kamtschatkadales célébraient, à l'époque du Tchougelingetch, le printemps, une fête de la purification des yourtes; chaque yourte, à tour de rôle, était débarrassée des immondices accumulées pendant l'hiver ; puis, quand l'air avait été renouvelé, les parois lavées à l'eau bouillante et frottées d'herbes odorantes, le sol bêché et recouvert de sable frais, les cendres du foyer, où l'on ne conservait qu'un charbon, jetées à la rivière, la famille s'asseyait en rond autour

d'un mannequin de forme humaine, mannequin à charpente de bois sec, rempli de foin et vêtu de peaux de renards fauves. Venait alors un vénérable chaman qui renversait le mannequin par terre, le plaçait le ventre en l'air auprès du feu, et accrochait un de ses membres à une poutrelle de la toiture pendant que la famille marmottait des prières. A ces prières succédait une psalmodie lente et entrecoupée de cris d'angoisse ; la psalmodie achevée, le chaman décrochait le membre, l'allumait au foyer et aspergeait de fumée les assistants qui criaient à tue-tête : *Oufaï ! oufaï ! oufaï !* tant que flambait le mannequin bourré de chanvre indigène. Le mannequin consumé, les cendres de cet auto-da-fé, religieusement ramassées et versées dans un sac de peau, étaient enfouies aussitôt sous la pierre de l'âtre ; l'année suivante, on les jetait à la rivière avec les cendres ordinaires du ménage.

D'où venait-il, l'apôtre qui institua chez les Kamtschatkadales une telle fête, hygiénique plutôt que religieuse ? Toutes les religions anciennes et modernes ont leurs cérémonies de purifications ; mais la purification par le feu est une spécialité de certains cultes de l'Indostan. Nous retrouvons encore chez eux des

souvenirs de l'antiquité païenne dans les espèces de saturnales qui se renouvellent chaque année pendant la récolte des fruits sauvages, des plantes et des racines alimentaires. Les femmes seules travaillent à cette moisson, tandis que les hommes doivent être occupés à chasser ou à pêcher; malheur alors à celui qu'elles rencontrent oisif dans la campagne! elles se précipitent sur lui et le fouettent ignominieusement; puis, esclaves révoltées, transformées en bacchantes, elles célèbrent ce triomphe d'un instant et passent la nuit à chanter, à danser et à s'enivrer de watki!

Le culte principal de Kout n'excluait pas celui des idoles, et chaque demeure était placée sous la double protection de deux génies spéciaux: *Ajouchack*, le génie mâle, et *Kantaï*, le génie femelle. Un billot de bois, très-grossièrement travaillé en forme de tête humaine aplatie et oblongue, représentait Ajouchack; Kantaï était une sirène en bois de bouleau, à tête de chien et à poitrine de femme avec des ailes d'oiseau de mer pour bras, et pour membres inférieurs une queue de poisson contournée sur elle-même. Cent coups de bâton et un mois de travail forcé dans une ferme du gouvernement attendent le chef de famille qui n'a pas

jeté au feu ces divinités proscrites. Mais cette pénalité est impuissante ; les nouveaux convertis à la religion grecque ne cessent pas d'adorer en secret les mêmes morceaux de bois qu'adoraient leurs pères. Ils ont brûlé en public des idoles factices et enterré les véritables dans un coin de leur logis d'où ils les exhument mystérieusement la veille d'une noce, d'un baptême, d'une chasse ou d'un voyage.

Voilà tout ce que j'ai recueilli sur l'ancien culte national de ce peuple, que la plupart des géographes nous ont présenté comme n'ayant jamais professé aucune religion. Il est devenu complétement Russe et Cosaque, mais il conserve toujours quelques réminiscences des superstitions de ses ancêtres. De même que les vallées, les montagnes, les rivières ont leurs génies malfaisants ou protecteurs, de même aussi chaque famille a son *Domovoï-Douk*, son esprit familier qui revêt, selon ses caprices, la forme d'un oiseau, d'un insecte, d'un reptile, d'une fleur, d'un fruit, ou se manifeste dans le bruit du vent, dans le frémissement du feuillage, dans un rayon du soleil, dans les clartés de la lune, dans la lueur des étoiles. Les fêtes, les pantomimes, les coutumes de la vie publique et privée

sont presque toutes caractérisées par des symboles empruntés aux anciennes croyances. Le czar n'a pu étouffer ces souvenirs; il les tolère quand ils n'insultent pas aux dogmes de la religion grecque. Ainsi, la fête du *Lotimum* a été conservée. Le *lotimum* est une étroite bande de terrain qui longe la rivière de Kamtschatka, au pied d'une haute muraille de rochers à pic au sommet desquels le dieu Kout venait s'asseoir quand il était las de parcourir la contrée. Chaque année, à la fin de l'automne, alors que commence la saison de la chasse, les jeunes gens de la colonie, Européens, métis, indigènes, viennent s'exercer à tirer à l'arc sur le lotimum, et ceux dont les flèches disparaissent par-dessus la muraille sont proclamés vainqueurs et reçoivent un brevet de centenaire que leur délivre l'opinion publique. Jadis ils étaient regardés comme les amis, les protégés, les favoris de Kout qui les rendait invulnérables et invincibles.

Pour vivre longtemps, pour ne pas craindre ses ennemis, pour être redouté d'eux, pour se trouver toujours heureux et toujours dans l'abondance, il faut, chez un peuple éminemment chasseur et pêcheur, posséder une force et une adresse supérieures et avoir

des muscles trempés pour la lutte et la fatigue: n'était-ce pas remplir ces conditions que de pouvoir lancer une flèche à plus de trois cents mètres en l'air? Les flèches des archers chétifs et malingres mouraient à moitié chemin, sur la falaise : ainsi devaient mourir ces archers après une courte et misérable carrière.

On a écrit que les Kamtschatkadales conduisaient les malades et les vieillards moribonds dans une forêt, et les y abandonnaient avec des vivres pour huit jours; on a dit aussi qu'ils livraient leurs morts à la dent des chiens : double fable; il se peut que chez les Tschuktschis les chiens enlèvent des cadavres de dessous les tas de pierres qui leur servent de tombeau. Peut-être aussi les peuplades errantes dans les montagnes glacées de la Nouvelle-Sibérie, de la Terre de Banks, de Bothnia, de Melville, de Cockburn, etc., où la chair des mastodontes antédiluviens s'est conservée saignante sous la neige, préfèrent que leurs morts soient mangés par les chiens d'attelage, dont ils réparent les forces, plutôt que de servir de pâture aux renards et aux ours; mais les Kamtschatkadales qui peuvent enterrer leurs morts ne se sont jamais rendus coupables de pareilles profanations. Ils n'abandonnent pas non

plus leurs mourants en plein air et loin de tout secours; cela peut se faire sur les bords du Gange, et non pas dans une zone aussi froide que celle de la péninsule.

V

Les phénomènes géologiques et météorologiques et les traces des anciens cataclysmes ont donné lieu à une foule de légendes pleines de naïveté et de poésie. Ainsi, ils racontent que la montagne de la *Cheweletcha* (la Montagne aux Marmottes), isolée au milieu d'une plaine immense parsemée de lacs, occupait jadis une autre place, mais que, fatiguée d'être rongée sans cesse par les marmottes, elle changea un beau matin d'assiette et vint se poser où elle est aujourd'hui, en laissant derrière elle les empreintes de ses pas, qui formèrent autant de lacs.... N'est-ce pas là une légende de tremblement de terre? — D'où viennent les ossements de cétacés épars sur les montagnes ou dans les vallées, sinon de cette mer intérieure où les damnés pêchent la baleine, au service des habitants du Purgatoire? Nos Kamtschatkadales ne sont pas assez savants

pour comprendre que l'Océan a jadis roulé ses vagues par-dessus les plus hautes montagnes de leur péninsule.

On trouve dans leurs superstitions des analogies nombreuses avec celles de maint peuple civilisé. Je m'abstiendrai de les signaler, elles s'offriront d'elles-mêmes au lecteur. Tel endroit de la contrée est hanté par les mauvais esprits; eh bien ! tout individu, homme, femme ou enfant, passant par là, ramasse un caillou, le jette violemment sur cet endroit et s'enfuit : de sorte qu'on trouve des tas énormes de pierres, accumulées çà et là depuis des siècles, afin de conjurer les maléfices d'*Oumkalak*, l'esprit mauvais. Un archéologue en voyage s'acharnerait à fouiller ces prétendus tumulus, pour y retrouver des ossements et des ustensiles d'autochthones. On pourrait en effet supposer qu'à l'exemple des Hyperboréens, les Kamtschatkadales entassent des pierres sur leurs morts, afin que l'âme de ces morts puisse s'échapper plus facilement des corps en putréfaction. Mais non ; ils les enterrent au pied d'une montagne voisine de l'ostrog, et creusent des fosses très-profondes; ce genre de sépulture convient mieux à leurs croyances sur la vie future, partagée, ainsi que je l'ai

dit, en trois périodes : deux qui s'écoulent au centre des montagnes et dans la terre ; la troisième, dans les régions du ciel. Si les Eskimaux, les Samoyèdes, et d'autres habitants de zone glaciale, ne creusent jamais une fosse, c'est que la terre est trop dure, trop fortement gelée ; admettons qu'ils parviendraient à la creuser, le corps ne s'y décomposerait pas ; la putréfaction ne peut avoir lieu qu'avec le concours de l'air et de l'humidité. — Cet air, cette humidité qui circulent à travers les pierres du tumulus, ils l'appellent l'âme du mort !...

L'éruption d'un volcan est un présage de guerre sanglante ; les habitants du monde intérieur, les morts du purgatoire et de l'enfer se battent entre eux ; et les vivants, les hommes du nord et du sud, du couchant et du levant marcheront bientôt au combat. Les Russes ne sont pas moins superstitieux. Le volcan de Koselkoï, ayant jeté pendant huit jours, en 1853, une très-grande quantité de flammes, les habitants de la colonie supplièrent le général commandant d'organiser la défense de la ville et du goulet de la baie. Le général y consentit afin de tranquilliser les citadins ; six mois après, on recevait à Petropauloskoï la nouvelle de l'ouverture

des hostilités en Crimée, et l'escadre anglo-française pénétrait dans la baie d'Awatcha, d'où elle ne tardait pas à sortir. A propos de volcan, on nous a affirmé que le bruit entendu par nous en pleine mer la veille de notre arrivée provenait d'une éruption du Koselkoï.

Les voyageurs qui ont parcouru les contrées polaires ou visité les glaciers des Alpes et des Pyrénées n'ignorent pas que les résonnances du bruit et même les sons de la voix humaine répercutés par les échos, provoquent la chute des avalanches et des blocs de glace. Les chasseurs Kamtschatkadales connaissent et redoutent ce phénomène. Aussi gardent-ils le plus profond silence quand les hasards de la chasse les obligent à traverser la vallée du *Werblio-Gergarlow*, la vallée du col de Renne, encaissée entre deux murailles de rochers à pic au-dessus desquels surplombent de chaque côté d'immenses falaises de neige ; mais ce phénomène d'une avalanche qui tombe n'est pas provoqué, selon, eux par les ébranlements de l'atmosphère. — C'est le dieu, c'est le génie de la vallée qui punit de mort et ensevelit sous les neiges quiconque ose lui manquer de respect en ne traversant pas silencieusement ses domaines. Ce génie, nommé Pilliatouchkine,

ce lieutenant de Kout chargé de faire la police des vallées et de réglementer les niveaux des neiges, est un tout petit personnage qui voyage de montagne en montagne, assis dans un chariot d'argent, traîné par deux renards noirs et quatre perdrix blanches; il suit les pas du chasseur qui s'engage dans les défilés, et ordonne à l'avalanche de descendre et d'écraser l'impie dont la voix se fait entendre. Parfois le chasseur, pieux observateur du silence, croit reconnaître les traces du char de Pilliatouchkine dans ces ondulations en relief que produit la neige nouvellement tombée et balayée par le vent sur le lit congelé d'une ancienne couche de neige.— Cette rencontre est ordinairement d'un bon augure et le chasseur revient à l'ostrog chargé de gibier.

Les lézards pullulent dans la presqu'île, mais ils ne sont pas les amis de l'homme comme en Europe. Bien au contraire, ce sont tous des espions à la solde du dieu souterrain, des agents de police toujours en course pour surveiller les hommes et faire des rapports sur leur conduite. Aussi les Kamtschatkadales leur ont-ils juré une haine à mort et s'efforcent-ils de capturer tous ceux qu'ils aperçoivent. L'infortuné rep-

tile qui tombe entre leurs mains est coupé en menus morceaux, et ces morceaux sont disséminés en mille endroits, de peur qu'ils ne se réunissent en corps pour aller rendre compte de leur mission. L'homme qui a poursuivi un lézard sans pouvoir l'attraper se laisse aller quelquefois à une tristesse si profonde qu'elle aboutit au suicide.

On sait qu'un de nos plus célèbres géomètres se plaisait à croquer des araignées. Les femmes Kamtschatkadales en font autant, et elles prétendent que ces insectes les rendent fécondes. Mais cette fécondité ne doit pas aller jusqu'à produire une grossesse double; de deux jumeaux naissants, la mère étouffe toujours le premier-né; elle croirait commettre un crime en laissant vivre les deux frères, car, pense-t-elle, ils se nuiraient mutuellement et ne manqueraient pas de mourir bientôt l'un et l'autre. Ces infanticides par amour filial n'ont plus lieu que dans le nord de la péninsule, vers la frontière des Koriaques, où les anciennes coutumes échappent encore à l'action réformatrice de la loi russe. Sitôt qu'un enfant a vu le jour, une matrone, espèce de *chaman* femelle, le coiffe d'une vessie de loup marin; dès lors il est sacré pé-

cheur de profession, et plus cette coiffe restera longtemps sur sa tête sans se déchirer, plus il sera heureux dans toutes ses entreprises sur mer. Cette habitude me rappelle que nous qualifions de gens *nés coiffés* les gens heureux.

L'éducation des enfants est tout à fait appropriée à leur genre de vie future. On les laisse se traîner tout nus sur le sol, afin qu'ils s'habituent à la rudesse du climat ; l'hiver, quand le sein de la mère est épuisé, on leur donne à tetter une boule de neige. On les plonge chaque jour dans le cours d'eau voisin de l'ostrog, et, à peine âgés d'une année, ils nagent comme des amphibies. Viennent ensuite les exercices à l'arc et au javelot, puis le maniement des armes européennes et l'étude de la langue russe pendant deux ou trois hivers, et, à l'âge de quinze ans, ils sont soldats ou matelots, selon le gré du tout-puissant czar.

J'ai déjà dit que les Kamtschatkadales s'étaient révoltés plusieurs fois et que les Cosaques avaient dû les exterminer impitoyablement pour se rendre maîtres de la contrée. Plus nombreux, leurs frères du Nord, les Koriaques, les Tschuktschis, ont conservé leur indépendance, et le tribut qu'ils payent au czar est pres-

que volontaire. L'héroïsme de l'ancien Kamtschatkadale défendant sa yourte allait jusqu'à la folie. Sur le point d'être vaincu, il égorgeait sa femme et ses enfants et ne prenait la fuite que pour gagner la montagne et se jeter dans un précipice ; ou bien, s'il ne pouvait fuir, il s'élançait tête baissée au milieu des assaillants et cherchait à en tuer quelques-uns avant d'être tué lui-même. Il appelait cela *se faire un lit*. En 1740, à Autholock, village situé au sommet d'une falaise, des révoltés, sur le point d'être faits prisonniers, égorgèrent les femmes, les enfants et les vieillards, et se jetèrent à la mer.

Aux premiers temps de la conquête, les indigènes s'imaginèrent que les Russes étaient des dieux, des immortels, des invulnérables, et ils les adorèrent sous le nom de *Brichtatin* ou *Gens à feu* à cause de leurs mousquets ; mais l'illusion ne dura pas. Un jour les prétendus dieux se querellèrent entre eux, se battirent à coups de sabre et à coups de fusil, et le sang coula. Les Kamtschatkadales comprirent alors qu'ils pouvaient lutter contre les tyrans, puisque les tyrans avaient du sang qui coulait à la moindre blessure, et ils luttèrent.

Les armes anciennes ont disparu. Celles que j'ai vues formaient panoplie dans un salon du gouverneur. Une espèce d'industriel anglais, un déserteur de navire établi à Pétropauloskoï en qualité d'ébéniste, fabrique assez bien des armes apocryphes, et il faut en être prévenu pour reconnaître la fraude. La panoplie du gouverneur se composait de plusieurs arcs en mélèze, garnis d'écorce de bouleau et ayant pour cordes des nerfs de baleines, d'une trentaine de *pinchs* ou flèches de toutes grandeurs, les unes en roseau à pointe de fer, les autres en bois plein et lourd à pointe d'os empoisonné, de quelques *oukarels*, courtes piques en bois très-dur, et de deux cuirasses composées de petits os plats cousus bout à bout et côte à côte, à l'aide de fils en boyaux tordus ; une peau de valrus recouvrait le tout, de sorte que l'ensemble de l'armure était flexible et se prêtait aux formes du corps. Au-dessous des cuirasses étaient placées, comme des tablettes, les planchettes que les guerriers s'attachaient derrière le dos et qui étaient assez longues pour dépasser le soumet de leur tête. Il y avait sur les tablettes des couteaux en jade vert pareil au jade de la Nouvelle-Zélande, des pointes de flèches et de piques en silex ou en cria-

taux de diverses couleurs, des aiguilles en os de zibelines, des pelotons de fil arrachés aux fanons de baleine et plusieurs autres petits ustensiles de ménage, de pêche et de chasse.

L'industrie nationale ne fonctionne plus; elle a été absorbée et renouvelée par le génie russe, comme la religion, les mœurs, le tempérament et le langage. On ne parle plus que le russe dans toute la colonie ; l'ancien idiome ou plutôt les quatre idiomes des naturels, les itelmans, sont oubliés. Cependant quelques érudits en conservent le souvenir et l'emploient dans leurs missions chez les Koriaques ; il est rude et fatigue l'oreille, tandis que celui des riverains de la mer d'Okhotsk et celui des Kouriles est très-doux et très-harmonieux.

Les Kamtschatkadales n'ont jamais eu de langue écrite. Les traditions, les légendes où dominent le merveilleux et le fantastique ont été transmises de génération en génération, de bouche en bouche, de mémoire en mémoire ; chaque parole est l'image d'une chose ou d'une pensée, chaque phrase est l'esquisse d'une situation ou d'un fait.

Il est à regretter que les Russes, dès leur arrivée

dans le pays, n'aient pas recueilli les mots de cette langue parlée, qui s'est successivement altérée et amoindrie, et finira bientôt par être oubliée complétement. Mais les Promylschlénis et les Cosaques étaient aussi ignorants que les Kamtschatkadales.

Krascheninnikow nous a transmis quelques échantillons de leur langue, ainsi que leur manière de qualifier et de diviser le temps. Ils comptaient jusqu'à dix, parce que les mains ont dix doigts. L'année était partagée en dix parties; et chaque partie ou plutôt chaque mois portait un nom caractéristique annonçant la température, la saison et le genre d'occupations auxquelles on devait se livrer pendant ce mois. Ainsi, le *kelouol* comprend les mois d'hiver, décembre et janvier, et ce mot de *kelouol* indique que les lacs et les cours d'eau sont gelés. Le *tchougelingetch*, le premier mois du printemps, ou le dernier de l'hiver, est le mois des purifications par le feu. La dernière période du printemps se nomme à la fois *kouoël* et *chizo*; *kouoël* signifie que les vaches marines vont mettre bas, et *chizo* que les femelles à lait sur terre ont déjà des petits. Le *koyr*, époque de la parturition des rennes domestiques, ainsi que le *kiaou*, époque de celle des

rennes sauvages, terminent le printemps et se confondent avec les mois précédents. Le *kouilkoyaledetch* est le mois des pluies ; le *masgalkooltch* (avril et mai) celui du beau temps ou des hoche-queues, oiseaux qui aiment à voltiger dans les arbres. Les râles apparaissent pendant le *tavakalatch* (mai-juin) ; les coucous, dans le *koaltchic-kaoukaltch* (juin-juillet), et les vanneaux durant le *pickis-kaouàltch* (juillet-août). Le temps de la chute des feuilles, en septembre et octobre, se nomme *koatyoulitchack*, et l'on se livre au tissage des orties pendant les veillées du *koza-koatchibk* (novembre et décembre).

Les deux exemples suivants prouveront qu'un seul mot peut rendre une pensée qui, chez nous, demanderait une longue phrase pour être comprise. Le mot *koukambilingtch* signifie que le froid est si intense que les haches, les pioches et les bêches éclateraient plutôt que d'entamer la terre gelée ou le sol de glace qui recouvre les rivières et les lacs. Le mot *zizakoosnokil* résume un long précepte d'après lequel l'homme sage ne doit jamais boire dans un vase, à même un cours d'eau, pendant le mois du *kelouol*, du froid, de peur de se geler les lèvres. La saison pluvieuse, qui débute par la persistance des vents du sud-ouest, se nomme

guimgi-eemchkt ou saison des femmes, parce que le ciel pleure alors comme une femme. Et toutes les femmes sont des *guimgis*, des pleureuses, depuis que l'ennemi, qui a réduit la nation en esclavage, est venu du côté du soleil couchant ; car alors les femmes ne firent que verser des larmes, tandis que les hommes versaient leur sang pour la défense de la patrie ! Du temps de M. de Lesseps, on appelait *kazouketch*, braillardes, les plus vieilles femmes, parce qu'elles étaient censées venues au monde à l'époque où les Cosaques envahirent le pays.

PRODUCTIONS DU SOL. — LES ANIMAUX A FOURRURES. LE TRAINAGE. — LES CONDAMNÉS POLITIQUES.

V

La fertilité de cette terre, engourdie par le froid pendant sept mois de l'année, est vraiment extraordinaire ; les vapeurs, qui s'élèvent des nombreuses sources thermales, adoucissent l'âpreté du climat, favorisent la germination et activent la croissance des céréales, qui n'ont plus qu'à jaunir sous le soleil de juin ou de juillet.

Pétropauloskoï est donc le grenier d'abondance de la compagnie américo-russe, et les colonnes ne s'inquiètent plus, comme au temps de Pierre le Grand et de Catherine, de l'arrivée des traîneaux chargés de grains; — et d'ailleurs les céréales manqueraient que la famine ne serait pas à craindre, tant la Flore est riche en racines, en plantes alimentaires et en fruits sauvages, espèces inconnues dans l'Europe occidentale et qu'il serait utile d'y acclimater en prévision de la cherté périodique des grains.

J'ai visité le jardin du gouverneur et je ne puis mieux le comparer qu'au jardin d'essai de l'Algérie. Comme lui, c'est un immense parallélogramme entouré de fossés sur trois côtés et limité au quatrième par la grève. Mais il possède ce qui manque au jardin d'Alger, un cours d'eau dévalant, rapide et limpide, sur un lit de cailloux, noirs, blancs et roses, avec de petits ponts de bois aux arcades ogivales. Une partie du jardin est plantée en verger; la vigne et les arbres à fruit sucrés sont remplacés par des néfliers, des cornouilliers, etc., etc. Des massifs de rosiers gigantesques servent de haies aux fossés; des saules-pleureurs entourent un vaste bassin d'eau dormante où nagent fièrement les

cygnes du Japon, à la robe de neige et à la crête charnue et rubiconde ; et un double rideau de peupliers blancs et de cyprès protége les plantations contre la bise du nord. Lors de mon passage, on construisait à l'exposition du midi, sur le talus d'un terre-plain, une serre chaude où les fleurs les plus rares devaient naître et s'épanouir pour les dames de l'aristocratie de Petropauloskoï. Jamais la poussière de charbon et la fumée d'un fourneau ne souilleront ces fleurs ; une source thermale captée dans le sol même de la serre, remplacera le combustible et entretiendra sous les vitraux une chaleur tropicale.

Les produits de la Flore sauvage remplaçaient ici les céréales avant l'arrivée des Russes, et elles les remplaceraient encore, si les perturbations atmosphériques détruisaient les récoltes de seigle, de froment, de maïs et de pommes de terre, et si la guerre arrêtait l'importation de ces denrées de première nécessité. — La richesse de cette Flore, ainsi que l'abondance des poissons dans les baies, dans les rivières et dans les lacs, rendent la famine impossible au Kamtschatka, quand même le pays serait aussi peuplé que la France et l'Angleterre. La Faune, qui enrichit la colonie par

le commerce de fourrures, concourt aussi dans une grande proportion à l'alimentation des habitants. La viande *y est fabriquée*, comme dirait Liebig, dans les vastes prairies qui s'étendent le long des principaux cours d'eau. Il n'y avait jadis dans la presqu'île que des ours, des renards, des rennes, des chiens et des quadrupèdes sauvages. — Aujourd'hui, d'immenses troupeaux de bœufs paissent dans ces prairies, où Pawlusky introduisit, en 1734, la première bête à cornes.

Nos forêts d'Europe ne produisent que des glands ; celles du Kamtschatka sont riches en fruits sauvages. Des groseilliers et des framboisiers d'espèces particulières y atteignent les proportions du chêne. De même qu'à la Nouvelle-Zélande, des fougères grandissant jusqu'à quatre-vingts pieds de haut. Le *rubus hœmerosus*, un arbre magnifique, se couvre en automne de fruits semblables à la pomme d'amour ; c'est encore un arbre, le *kreinska*, qui donne un genre de fraises aussi parfumées, aussi délicates que les nôtres. Il est probable que ces grands végétaux ne s'abâtardiraient pas dans nos jardins. La société d'acclimatation les utilisera peut-être un jour. Les mûriers, les genévriers, les sorbiers, les aubépines, l'ai-

relle-myrtil, et d'autres essences abondent dans toutes les vallées et sur les pentes abritées contre les vents du pôle et produisent une grande quantité de fruits ou de baies. Les Kamtschatkadales en font provision pour l'hiver, ainsi que des noix du cèdre rampant, dont ils disputent la cueillette aux ours, aux rats et aux écureuils. Quelques autres arbres concourent encore à l'alimentation de l'homme. Ainsi, l'écorce du bouleau-tortueux est transformée en vermicelle et mangée avec du caviar. On voit souvent des femmes assises l'hiver le long d'un tronc de bouleau, en enlever l'écorce, la hacher menue et l'empaqueter dans de petits sacs de peau comme on empaquette notre tabac de la régie. On dit que cette écorce est assez tendre après un moment de cuisson à l'eau et conserve un arome agréable. Cette même écorce, plongée dans l'eau et soumise à un certain degré de fermentation, fournit une boisson aigre-douce, que je n'ai pas trouvée trop nauséabonde. L'écorce, qui recouvre comme d'une calotte les plus grosses excroissances et les nodosités du tronc, est enlevée avec soin et transformée en vases, cuvettes ou écuelles. Les Kamtschatkadales qui guérissent les douleurs rhumatismales et les lumbagos par l'application des

moxas (preuve qu'ils ont eu jadis des rapports avec le Japon et la Chine), fabriquent ces moxas soit avec l'agaric du bouleau, soit avec l'écorce quand elle est très-sèche. L'écorce verte du saule, la seconde surtout, malgré son amertume, est mangée comme friandise ; celle du cèdre, concassée, pulvérisée et jetée sur les ulcères de mauvaise nature, les modifie et procure une prompte guérison, sans doute à cause du tannin qu'elle contient en fortes proportions.

Vraiment elles descendent du ciel les inspirations de l'homme qui souffre ! Il demande un remède à telle ou telle plante, il choisit celle-ci ou celle-là, suivant que l'inspiration guide le regard qui la découvre et conduit la main qui la cueille, au milieu de cent autres ! Et il se trouve que dans son ignorance il a fait un bon choix ; — la science et l'analyse le prouveront plus tard. Ainsi, pour se débarrasser des tumeurs glanduleuses, très-fréquentes dans cette contrée humide, les habitants boivent une décotion d'éponges et de varechs, et les tumeurs fondent et disparaissent. Qui donc leur a enseigné, il y a mille ans peut-être, ce que nous ne savons que depuis quelques années, c'est-à-dire que l'iodure de potassium, contenu en nature dans les va-

rechs et les éponges, est un spécifique infaillible contre l'engorgement des glandes ?

Les sommités des pousses du cèdre-nain ou rampant dont les noix sont si estimées, remplacent ici le thé de la Chine ; dans toutes les maisons, il y a à perpétuité un samovar ou une bouilloire devant le feu. Les noix du cèdre, concassées et infusées dans l'eau, procurent une boisson très-agréable. Les arbres dont nous avons parlé plus haut rendent encore d'autres services. L'écorce des grands bouleaux tapisse l'intérieur des balanganes et sert à fabriquer des coffres, des auges, des canots ; celle du saule est employée pour teindre en vert les cuirs, et ses cendres, mêlées aux cendres des baies du wodianitza et incorporées dans de la graisse de poisson avec addition d'alun, servent à noircir les peaux avariées ou de mauvaise qualité des castors et des zibelines. Ces peaux revêtent alors des teintes si brillantes, des reflets si riches que l'œil le mieux exercé ne reconnaît pas toujours la fraude.

Si j'ai parlé de l'écorce du saule, pour teindre en vert les peaux et les tissus, c'est que je me suis rappelé que les nuances de ce vert se rapprochaient beaucoup de celles du vert de Chine : or, on ne sait pas encore

à quelle source les Chinois puisent cette belle couleur verte ; quelques savants en font honneur au *nerprun ;* un chimiste qui tenterait l'aventure en découvrirait peut-être les éléments dans l'écorce de notre saule commun.

Parmi les arbres les plus utiles, n'oublions pas les larix, les mélèzes et surtout les peupliers blancs. Les bords de tous les ruisseaux qui se jettent dans la baie d'Awatcha sont couverts de peupliers blancs ; et je me souviens qu'à la vue de leurs immenses rideaux de feuillage, je me pris à rêver à la France bien-aimée. Les pins et les peupliers noirs manquent. Les sapins ne croissent que dans un seul endroit, près de la Berezowad, une petite rivière ; ce sont des arbres sacrés, et jamais la hache ne les touche ; j'ai demandé pourquoi : une sainte légende les protége ; ils ont poussé dans l'endroit où tombèrent les premiers indigènes qui luttèrent contre les Russes. Voici la traduction mot à mot d'un hymne qui se chante chaque année au printemps, quand les tiges de l'angélique ont acquis tout leur développement. Les enfants fabriquent des espèces de flûtes ou plutôt des mirlitons avec ces tiges, de même que nos villageois fabriquent des cornets à bouquin avec l'écorce du saule ou de l'aubier ; une troupe d'instrumentistes accompa-

gnent une troupe de ténors qui parcourent la slobode (la grande rue) en chantant:

— Si j'étais le cuisinier du major (un tel), — j'ôterais sa marmite qui est dessus le feu et je mangerais la viande qui est dedans.

— Si j'étais cuisinier de l'enseigne (un tel), — je n'ôterais la marmite qu'avec des gants, et ne mangerais pas la viande, elle est trop mauvaise...

Si j'étais monsieur Pawlusky, — je porterais toujours une cravate blanche.

— Si j'étais Ivan, le valet de M. Pawlusky, — je porterais toujours de beaux bas rouges.

Si j'étais l'étudiant (un tel), — je ferais le portrait de toutes les belles filles.

— Si j'étais le savant (un tel), — je décrirais le poisson bouïk, et les cormorans, et les hirondelles de mer, et les nids d'aigles, et les fontaines bouillantes, et les montagnes avec la neige, et tous les oiseaux, et tous les poissons de la mer, etc., etc.

L'origine de cette chanson doit être assez ancienne, surtout si ce Pawlusky est le même que celui qui introduisit le bétail au Kamtschatka; les noms du colonel, du major, de l'enseigne, du savant qui est le

maître d'école, et de l'étudiant, son aide, changent avec ces fonctionnaires.

Les racines et les plantes utiles et nutritives sont encore plus nombreuses que les arbres et les arbustes, et les Russes auraient pu se dispenser d'importer au Kamtschatka les espèces légumières de nos contrées.

C'est d'abord la *markarshina*, pareille à notre vioulte commune, ou à la dent de chien. Cette racine a le goût de la châtaigne ; elle est grosse comme le petit doigt, et n'a que dix centimètres de longueur ; elle croît partout, sans culture, et se conserve longtemps ; il suffit de lui enlever son enveloppe, un peu amère, pour qu'elle soit mangeable.

La *kimsherga* ressemble à la pomme de terre. Elle croît aussi au hasard ; et si on la soumettait à une culture régulière, elle donnerait peut-être un type nouveau de pommes de terre, propre à remplacer l'espèce qui semble vouloir dégénérer en Europe. Je recommande surtout à la société d'acclimatation la *sarana* qui fournit en abondance de la farine et du gruau de première qualité, et mérite aussi bien que le *sorgho* l'honneur d'être introduite en France. — La *sarana* est un lis, le *lilium flore atro urbente* de Gme-

lin, et les botanistes russes prétendent que cette espèce ne se rencontre qu'au Kamtschatka. — Tige grosse comme un tuyau de plume et haute de quinze à vingt centimètres, verte au sommet, brunâtre à sa base; deux rangs de feuilles, trois feuilles en bas, quatre en haut en forme de croix; fleur rouge cerise foncé, unique et semblable à celle du lis ardent, mais plus petite et divisée en dix parties égales; racine grosse comme une gousse d'ail; elle fleurit en juillet et se récolte en automne. — La racine, séchée au soleil et triturée, fournit un gruau d'excellente qualité. Cuite au four et pilée avec différentes baies d'arbres soit la *galoubitza*, une baie du *myrtilus grandis*, soit le fruit du genévrier, elle forme un mets acide et doux très-agréable au goût; et surtout si nourrissant qu'il suppléerait au pain. La *sarana* ne demande aucun soin de culture et elle se plairait très-bien dans nos terrains perdus, le long des routes, des fossés de clôture et des haies.

Les femmes Kamtschatkadales, qui la récoltent en automne, savent par expérience que les rats sont très-friands de ce tubercule, et en font provision pour la saison d'hiver. Aussi s'appliquent-elles à découvrir des

nids de rats qu'elles dévalisent sans pitié. — Un Tayon, chef indigène d'une tribu, énumérant les quantités de provisions de bouche entassées dans son cellier, disait : « Je possède, outre un millier de saumons fumés, deux mille livres de sarana enlevées aux rats des champs. »

Tous les légumes d'Europe prospèrent ; le chou commun, et surtout le chou rouge, sont très-répandus, ainsi que les *brassica rapa, rapus* et *oleracea*, etc. Une autre racine comestible, la *pastinacia* de Gmelin, semblable à notre panais, croît partout en abondance, ainsi que l'asperge sauvage, la *corruda* des anciens. J'avais recueilli quelques griffes de *corruda* dans le but d'enrichir mon jardin d'une nouvelle variété d'asperges ; mais l'humidité et les vers rongeurs ont détruit, pendant le voyage, l'espoir de mes futures récoltes. Les *corruda* d'Awatcha sont si belles, si vigoureuses, que je n'aurais pas été étonné d'obtenir, par la culture, des asperges semblables à celles de Ravenne si grosses, dit Pline, qu'il n'en faut que trois pour une livre. La cive, la grande ciboule, l'appétit, la fausse échalotte, toutes les variétés enfin de l'*allium schœnoprasum* de Linnée, abondent au Kamtschatka et en Sibérie ; et quelques naturalistes prétendent

que les variétés cultivées dans nos jardins potagers viennent de cette dernière contrée ; car les Grecs et les Romains ne connaissaient que les *allium sativum*, *porium*, *scorodoprasum*, *cepa*, etc. Gmelin qualifie l'ail sauvage du Kamtschatka d'*allium foliis radicalibus petiolatis, floribus umbellatis*, et les naturels le nomment *tscheremtscha*. La tscheremtscha jouit de propriétés à la fois nutritives et antiscorbutiques. Sa tige fraîche est employée comme condiment ; soumise à une longue macération, elle donne une liqueur qui fermente et aigrit, et que l'on boit mélangée avec le *staï-kaia- kava*, la célèbre eau-de-vie d'herbes douces dont le gouvernement a monopolisé la fabrication et la vente.

Connaissez-vous en France une plante à la tige cannelée, haute de trois ou quatre pieds, aux grandes feuilles rudes au toucher en dessus et velues en dessous, aux pinnules lobées et crénelées, aux fleurs blanches d'un blanc sale, aux ombelles bien garnies et à la racine épaisse et fusiforme ? Elle croît sur la lisière des bois et dans les lieux incultes ; souvent aussi elle envahit les prairies, les pâturages, les champs, et alors elle est proscrite par l'agriculture, car elle gêne la crois-

sance des céréales et détériore les foins. On la nomme tantôt *Berce*, tantôt Branche-Ursine, tantôt Acanthe d'Allemagne. Les savants lui donnent le nom d'*Heracleum* en souvenir d'Hercule, qui, selon Pline, apprit aux hommes à l'utiliser. Eh bien! cette plante que nous méprisons, que nous rangeons au nombre des végétaux inutiles et même nuisibles, les Kamtschatkadales la regardent comme la plus précieuse de toutes celles qui croissent à l'aventure sur les terrains vierges de leur presqu'île. — Est-ce le hasard qui leur a fait connaître les vertus de cette plante ? Est-ce la tradition qui, parcourant une route inconnue à travers les âges, est venue enseigner à leurs ancêtres comment se fabriquait la *Panacée*, la liqueur qui réparait les forces du divin Hercule ? — La racine, l'écorce, l'intérieur de la tige, les feuilles, les pédicules, enfin toutes les parties de l'*Heracleum spondylium foliis pinnatifidis* de Linnée, la *Sloka-Trava* des Kamtschatkadales, peuvent être utilisées. L'écorce, à l'état frais, contient des principes si âcres, si corrosifs, que les femmes qui broient les tiges pour en extraire le suc, ont toujours soin de prendre des gants et de se voiler le visage avec un lambeau transparent d'intestin de valrus. Dé-

pouillées de leur écorce, les tiges et les pétioles peuvent être mâchées sans danger ; elles donnent un suc mucilagineux et sucré, le *poot-kèe*. Une portion de ce poot-kèe est consommée de suite, l'autre est jetée avec les tiges dans un tonneau rempli d'eau. Après un mois de macération à couvert, cette eau acidulée et sucrée est très-rafraîchissante. — Hercule aurait bien fait de garder pour lui le secret des autres transformations que peut subir ce liquide inoffensif ! Abandonné, pendant quelques jours, à la fermentation que provoque le contact de l'air ; aromatisé avec des baies de genévrier et de myrte concassées, il produit le *brague*, une bière violente et infernale ; soumis à la distillation, le brague passe à l'état de *stai-kaia-kava*, eau-de-vie d'herbes douces, mille fois plus active et plus ardente que l'alcool de grains. J'ai goûté le wiskey écossais, j'ai essayé du watky, l'eau-de-vie de riz ; eh bien ! je le déclare, le wiskey et le watky, quoiqu'ils m'aient corrodé le gosier, ne sont que du sirop de gomme comparé à la *stai-kaia-kava !* Un petit verre de stai-kaia-kava, suffit pour enivrer un Européen, pour l'abrutir, pour le terrasser, pour le cyanoser, l'anéantir et le plonger dans une torpeur qui ressemblerait à la

mort si d'horribles cauchemars ne la traversaient accompagnés d'affreuses convulsions. J'ai vu deux de nos matelots se tordre sous l'influence de ce breuvage, et j'ai eu peur... Un sergent russe calma mes craintes ; il parvint à entonner un verre d'eau froide dans le gosier de chaque ivrogne et leur ivresse disparut comme par enchantement ; mais les accidents recommencèrent plus tard et il fallut les tenir au régime de l'eau froide pendant toute une journée.

Le gouvernement russe, je l'ai déjà dit, a monopolisé la distillation et la vente de l'eau-de-vie d'herbes douces ; il moissonne toute l'héraclée sauvage de la colonie ; celle qu'il cultive atteint une hauteur double de celle de France. — Pourquoi ne ferions-nous pas des alcools de berce, comme on fait déjà des alcools d'asphodèle ? Je crois que l'industriel qui entreprendrait de distiller la berce recueillerait de beaux bénéfices et nous rendrait un grand service. Ses produits arrêteraient la hausse permanente des sucres et des vins. Il n'est pas nécessaire que cette plante soit toujours fraîche pour pouvoir être convertie en alcool. Voici comment les Russes préparent celle qu'ils conservent à l'état sec : ils prennent seulement les pédi-

cules des feuilles, les ratissent un à un et les exposent au soleil ; après quelques heures d'insolation, ils les lient douze par douze en fagots, qui réunis, aussi au nombre de douze, forment une gerbe ou une *grosse*. Ces gerbes demeurent de nouveau exposées au soleil jusqu'à ce qu'elles aient perdu toute leur humidité, puis on les enferme dans des sacs de toile. Quand le moment de les employer est arrivé, on flagelle fortement le sac et les pédicules se cassent, se divisent et tombent en poussière. Cette poussière, un peu jaunâtre, a le goût de la poudre de réglisse, mais elle est beaucoup plus sucrée. Quand on veut du brague, on délaie cette poussière dans l'eau et on la laisse fermenter. Ce même liquide distillé produit, ainsi que nous l'avons dit, un alcool du plus haut titre. On tire communément dix livres de poudre de quarante livres de pédicules. Les paysans polonais utilisent aussi l'héraclée, mais non pas en boisson ; ils préparent, avec ses tiges et ses racines décortiquées, un mets aigrelet très-nourrissant ; et qui est pour eux ce que la choucroute est pour les Allemands. Si j'avais le bonheur de vivre à la campagne, je révélerais aux cultivateurs et surtout aux indigents les propriétés de cette plante,

qui pullule le long des chemins, sur le bord des fossés et des bois, dans les champs, dans les prairies, partout enfin; et on cesserait de la mépriser et de la proscrire ! Elle contient des trésors sous son enveloppe vénéneuse ! Le peuple cependant ne la regarde pas comme tout à fait inutile. Il sait que le suc de son écorce tue la vermine, et il lui a donné le nom d'*herbe aux punaises*

On recherche aujourd'hui tous les végétaux, arbres ou plantes, susceptibles de vivre dans les sables, de les immobiliser et de leur donner quelques-unes des qualités de la terre végétale. Je crois donc devoir signaler à l'attention des agriculteurs, qui rêvent la fertilisation des grèves maritimes de la Gascogne, deux espèces de froment sauvage : le *triticum junceum* et le *triticum glaucum*, dont les racines rampantes ont fixé la végétation sur les collines sablonneuses et salées du fond de la baie d'Awatcha — Leurs tiges vertes sont douées d'une flexibilité, d'une ténacité et d'une force remarquables ; et les habitants fabriquent avec elles des cordages et des filets de pêche. Ils emploient au même usage les tiges du seigle sauvage, que les Russes ont amendé par la culture, et qui donne des récoltes abondantes dans ces terres froides, où le blé européen

ne mûrirait jamais. — Qui sait ? Le *triticum junceum* et le *glaucum*, après quelques années de culture, se transformeraient peut-être comme le seigle sauvage ; et l'on verrait alors des moissonneurs sur les dunes entre l'Adour et la Gironde !!

Parmi les plantes utiles dont la Providence a doté le Kamtschatka, il faut encore compter l'*ortie* : l'*épilobe*, plusieurs *cypéroïdes*, l'*hémérocale*, la *ciguë*, etc. — L'ortie, soumise au rouissage, se transforme en étoupe ; les femmes, pendant les longues soirées d'hiver, filent à la quenouille les aigrettes des semences de l'*epilotium spicatum*, une variété de notre herbe de Saint-Antoine. — Ces diverses plantes textiles portent le nom de *kipreis*. Deux cypéroïdes, l'*osoka* et la *bolotnaïa*, et une liliacée, l'*hémérocale*, fournissent une ouate couleur d'or si moelleuse et si douce, qu'on la prendrait pour de la soie. Celle de la *bolotnaïa*, la plus estimée, prend le nom de *tonchitcha*, herbe à chaleur. Les habitants de la péninsule ne redoutent plus le froid quand ils ont leurs vêtements et leurs chaussures ouatés de tonchitcha. Je supposai d'abord que le coton cardé produirait les mêmes effets, mais je me suis convaincu de mon erreur par l'expérience ; je plaçai sur ma poitrine une poignée

de cette ouate, et au bout de deux minutes je ressentis à la peau une chaleur pénétrante. L'enfant, au moment de sa naissance, est déposé tout nu dans une corbeille remplie de tonchitcha. Le chasseur qui se dirige vers le nord et dont un vent glacial coupe la respiration, introduit un peu de tonchitcha dans ses narines et retrouve aussitôt ses forces et sa liberté d'action. La ciguë du Kamtschatka mériterait aussi d'être importée en France : Gmelin, Zeller, Krascheninnikow signalent en elle des propriétés thérapeutiques très-énergiques. Parmi les antiscorbutiques, je citerai le *vaccinium* semblable à notre airelle carneberge ou coussinet; l'*empetrum*, espèce de bruyère rampante aux baies acidules, et plusieurs variétés de *sisymbrium* et de *cochléariées*. — La reine des prés, la *spirea ulmaria* de Linnée, combat les constipations, de même que des boulettes d'une terre glaise verdâtre ramassée au bord des lacs arrête la dyssenterie; la partie huileuse de la *tradescantia*, l'éphémère aux fleurs roses, procure le sommeil; l'iris sauvage et l'ail sauvage font disparaître l'ictère; le suc aigri du *kiprei* apaise les maux de gorge.

Je ne sais à quelles familles on doit rapporter trois

plantes que les naturels estiment beaucoup et que je n'ai vues que desséchées et brisées : la *skeletaïa*, souveraine contre la gale et les maladies de peau ; la *ziza*, dont le suc fait disparaître les ophthalmies ; et le *ngèdu*, dont les feuilles provoquent la prompte cicatrisation des blessures. Le ngèdu ressemble à notre raifort sauvage, et les habitants prétendent qu'ils ont appris à connaître ses propriétés en remarquant que les ours blessés mâchaient ses feuilles et les appliquaient comme un topique sur leurs plaies. Aussi cette plante a-t-elle reçu le nom d'*herbe à l'ours*. J'oublie volontairement une foule d'autres plantes utiles.

On sait que, chez tous les peuples, l'usage des armes empoisonnées a précédé celui des armes à feu. Les Kamtschatkadales, ne trouvant pas au milieu de leurs forêts les lianes des tropiques, ont instinctivement demandé à d'autres végétaux l'agent toxique qui leur manquait, et l'ont trouvé dans le suc d'une espèce d'anémone. Ils s'en servent encore aujourd'hui pour empoisonner les harpons avec lesquels ils attaquent les baleines et les grands souffleurs qui fréquentent leurs baies. Ce n'est pas un poison violent comme le *curare* des Guyanais, mais le cétacé harponné n'échappe point

à la mort ; il meurt quelques jours après avoir été blessé, et les courants l'entraînent à la côte.

Tous les peuples ont des vices similaires, des passions identiques ; les Européens s'abrutissent avec l'alcool, les Hindous et les Africains s'enivrent de hachich, les Américains du Sud mâchent les feuilles de la coca, les Océaniens boivent le kawas, les Musulmans et les Chinois fument et mangent l'opium, et les Hyperboréens, les Tunguses, les Tschucktchis, les Koriaques, les Kamtschatkadales, demandent au *mucho-more* une série de surexcitations et d'hallucinations qui, pour d'autres tempéraments que les leurs, se termineraient par la folie ou par la mort.

Le *mucho-more* est un champignon vénéneux, un fungus très-abondant sur la presqu'île ; les naturels lui donnent un nom que je n'ai pu retenir, tant il est difficile à prononcer ; les Russes l'appellent mort-aux-mouches, mucho-more, à cause de sa ressemblance avec le *Fliegen-Schwamm*, tue-mouches des Allemands (*agaricus pseudo-aurantiacus*), agaric tacheté ou fausse oronge. — L'agaric allemand est rouge écarlate avec des écailles blanches en dessus et blanc de lait en dessous ; on le coupe par morceaux, on jette ces morceaux

dans un vase plein d'eau, et dès que l'eau se colore, les mouches viennent voltiger au-dessus du vase et tombent asphyxiées. On trouve aux environs de Paris, dans les bois de Verrières, d'Aulnay, de Meudon, un agaric du même genre, le *pantherinus*. L'agaric du Kamtschatka a la même forme et la même coloration, mais sa partie écarlate est couverte d'une multitude de petites taches blanches et non d'écailles. On m'a dit que le principe enivrant, hallucinant du véritable mucho-more résidait dans ces taches, et que plus il en montrait, plus il était énergique. Celui qui croît dans le sud de la péninsule et aux environs d'Awatcha est caractérisé par un très-grand nombre de taches ; aussi les peuples du nord, les Tunguses, les Tschuktchis, les Koriaques le préfèrent-ils à tout autre et le payent-ils fort cher. Il y a des marchands à Petropauloskoï qui se sont enrichis rien qu'en préparant et en vendant du mucho-more. La préparation consiste à couper le champignon en tranches très-minces, à faire sécher ces tranches au soleil, puis à les conserver à l'abri de toute humidité dans des boîtes rembourrées de tonchitcha, l'herbe à chaleur. Les amateurs de mucho-more le consomment, à l'état naturel, en roulant une tranche

entre leurs doigts pour l'avaler plus facilement, ou bien en infusion dans l'eau simple ou dans la liqueur du tscheremtscha. Une ou deux tranches exaltent l'imagination, trois font rêver ; on devient poëte, on prophétise avec la quatrième ; la cinquième et la sixième conduisent au paradis, et la folie, la frénésie n'a plus de bornes après la septième. Il y a un dieu dans le mucho-more, disent les Kamtschatkadales, et les hommes qui ont mangé de ce dieu lui appartiennent et lui obéissent jusqu'à la mort. Le dieu leur ordonne-t-il de s'ouvrir le ventre ou de se pendre? ils n'hésitent pas une minute; voilà pourquoi sans doute les suicides sont si fréquents dans la colonie.

L'homme qui veut en tuer un autre par vengeance, mais qui n'ose l'attaquer de sang-froid, avale du mucho-more et frappe sans crainte et sans remords. On raconte qu'un soldat russe, faisant partie d'un régiment en voyage, forma le projet d'assassiner un officier qui l'avait bâtonné. Il avala donc plusieurs tranches de mucho-more le matin, et quelque temps après avoir quitté l'étape il se sentit prêt à frapper. Mais l'officier n'était plus là, le général l'avait envoyé en avant de la colonne pour reconnaître le pays. Incapable de maîtri-

ser sa fureur et voulant à toute force une victime, le soldat s'échappa des rangs, creusa une fosse dans la neige, s'y coucha tout de son long, s'ouvrit le ventre par deux grandes incisions en forme de croix grecque, et mourut en fouillant ses entrailles avec la lame de son sabre. Les épicuriens du Nord, qui ne veulent éprouver que des sensations agréables, font doser leur mucho-more par les chamans-médecins; et il faut être riche pour pouvoir se livrer à de pareilles jouissances, car ce champignon se vend au poids de l'or. Un jour, à bord, je me suis hasardé à avaler une tranche de mucho-more, et voici les symptômes que j'ai éprouvés ; je les ai notés sur mon carnet immédiatement après la crise : « Trois quarts d'heure après avoir avalé une tranche de fungus, longue de deux centimètres sur un seul de large et épaisse de deux millimètres, j'ai senti tout mon corps trembler... ma tête tournait et je me suis étendu sur mon cadre, j'étais ivre.... Le capitaine m'a dit que je m'étais mis à parler et à chanter.... mais je ne me rappelai rien à mon réveil. Au réveil, j'ai vu tourner autour de moi des êtres bizarres; et ma cabine, qui n'a que deux mètres de longeur, sur autant de largeur et de hauteur, m'a paru semblable à la salle des

Pas-Perdus du palais de justice de Poitiers.... Le hublot, par où mon poing passerait à peine, était grand comme une porte cochère. Peu à peu les objets reprennent leurs dimensions naturelles, et après six heures de prostration, j'ai bu un plein verre d'eau froide, et je suis remonté sur le pont, n'éprouvant plus rien qu'un léger mal de tête. »

La presqu'île, ainsi que la Sibérie et la Laponie, produit un autre champignon vénéneux dont l'usage est loin de pousser au meurtre. C'est une espèce d'agaric musqué semblable à l'*agaricus camphoratus* des environs de Paris, et qui n'en diffère que par l'odeur. Une autre odeur innommée pour moi, mais des plus agréables, se dégage de ses pores, quand il est sec, et corrige ce que l'odeur du musc a de trop violent. Les amoureux Kamtschatkadales s'en parfument des pieds à la tête; ils croient que sans cela leurs paroles d'amour seraient autant de paroles perdues.

VI

Nulle part dans l'univers les bas-fonds de la mer, les cours d'eau douce et les lacs ne sont plus poisson-

neux qu'au Kamtschatka ; aussi la base de la nourriture animale se compose-t-elle uniquement de poisson frais, ou fumé, ou salé. Presque tous les animaux, les chiens, les ours et les hommes, mangent sans cesse du poisson. M. Dobell raconte que les pas de ses chevaux, en traversant la rivière guéable, ont été entravés par des milliers de saumons. Après les inondations, quand les eaux sont rentrées dans leur lit, le sol est couvert de poissons morts, dont la putréfaction empoisonne l'atmosphère.

Chaque fois que je me suis mis à table à Pétropauloskoï, j'ai vu et goûté vingt espèces de poissons. On commence par la choucroute de saumon fermenté ; c'est le plat de fondation, de résistance, ainsi que le *schami*, ragoût froid composé de choux, d'oignons, de kavas, de poissons, d'ail sauvage et de pieds de cochon. Le plat de poisson frais bouilli avec la *sarana* lui fait concurrence. Vient ensuite le *tchouprikri*, un énorme esturgeon rôti dans sa peau et ayant le ventre farci de filets de poissons, de je ne sais combien d'espèces, le tout fortement épicé et relevé par la saveur acide des baies de l'airelle-myrtil et l'arome piquant de la ciboule nationale ; le *toukola*, poisson sec qui se

broie comme le biscuit, remplace le pain. La bouillie, ou plutôt la crème de poisson, composée de lait et de harengs séchés au four et réduits en farine, constitue un entremets ; le rôti est un *tchawortcha*, espèce d'alose monstrueuse cuite à la broche comme un gigot, arrosée de graisse de loup marin et entourée de tiges de varech, comme une oie rôtie peut l'être de céleri. Le fumet communiqué par le varech est des plus appétissants ; la même espèce de varech, réduite en cendre, sert de poivre. Le *bèlaïa*, poisson blanc aussi délicat que le *whit-bay* de la Tamise, le caviar frais ou vieux, les petites merluches marinées dans la *staïkaïa-kava*, et beaucoup d'autres préparations dont le nom m'échappe, nous servent de hors-d'œuvre. L'anguille, la lamproie, la raie, le maquereau, la barbue sont peu estimés, tant ils sont communs ; on les donne aux chiens d'attelage.

Les Russes, qui ont des pêcheurs à gages, exigent qu'au début de la saison de pêche on leur fasse hommage de la première alose ou du premier saumon capturé. C'est une espèce de droit du seigneur auquel ils tiennent beaucoup ; mais les indigènes croiraient faire insulte à la divinité protectrice des pêcheurs, à la Pro-

vidence, s'ils ne profitaient eux-mêmes de ce premier fruit de leur travail. De là des discussions, des fraudes, des vengeances, des inimitiés.

Le Kamtschatka doit sans doute à ses côtes généralement sablonneuses, à son voisinage des mers polaires et à sa position dans l'axe des courants qui sortent du détroit de Beringh, cette richesse incommensurable de poissons. Les poissons émigrent du pôle, expulsés par la débâcle des glaces, et, stimulés par l'instinct de la reproduction, recherchent chaque année, à l'époque du frai, les eaux tranquilles des baies et l'embouchure des rivières et des fleuves. Ils arrivent donc sur les côtes de la péninsule, en bandes si nombreuses, en légions si épaisses, que les filets les plus solides, tendus à leur rencontre, se déchirent sous leur poids. S'engagent-ils dans un cours d'eau, il suffit de pratiquer une saignée latérale communiquant avec une fosse; la fosse se remplit d'eau, et, quand on la tarit, on obtient une pêche miraculeuse. — Les Russes ont établi là des usines de colle de poisson; et ils en exportent en Europe des quantités considérables.

L'ichthyophagie entretient chez les habitants une soif perpétuelle; aussi sont-ils grands buveurs, et il

est nécessaire qu'ils le soient pour contre-balancer les effets excitants du phosphore sur leur organisme. Ils aiment la neige à la folie. Une corbeille de neige recueillie sur le Wilhemkinsky, pendant l'été, voilà le plus beau cadeau que puisse faire un fiancé à sa promise ; l'enfant, comme je l'ai déjà dit, quitte le sein de sa mère pour teter une boule de neige.

Les ressources alimentaires sont donc inépuisables dans ce coin de l'univers, où pourraient vivre à l'aise trente millions d'habitants. — Partout ailleurs, la neige qui tombe et séjourne sur le sol engendre la famine quand les approvisionnements font défaut; ici, au contraire, la neige amène l'abondance. Voilà le *pourgi*, le vent du nord-est, le vent de neige qui souffle... Hourrah ! s'écrient les Kamtschatkadales et les colons, le *pourgi !* c'est le *kaspouil*, c'est le *vent gras*, c'est celui qui brise les lisières des banquises, balaie leurs fragments dans le détroit de Beringh et les pousse sur les côtes de la péninsule ; et sur ces fragments de banquises, sur ces radeaux de glace, apparaissent des troupes de phoques, de morses, de valrus ; des lions, des loups, des veaux, des chiens et des chats marins qui ont été surpris par la débâcle et naviguent à l'a-

venture. Alors commence une tuerie générale le long des grèves, et il se fait une abondante récolte de viandes, de graisses, d'huiles, de dents et de fourrures. Autrefois, on fumait, on boucanait la chair des phoques; on la sale maintenant, depuis que les Russes ont établi des salines et raffineries de sel ; et la chair des mammifères marins est aussi bonne en salaison que le bœuf d'Amérique. La pêche de la baleine dans les baies augmente encore les approvisionnements de viandes et d'huiles, et les fanons qu'on n'exporte pas en Europe sont vendus aux Japonais et aux Chinois avec les dents de valrus dont l'ivoire est aussi estimé que celui de l'éléphant. Je relèverai ici une erreur souvent répétée par les voyageurs qui ont visité les peuples hyperboréens. Ces peuples, disent-ils, utilisent non-seulement la chair, la graisse, les fanons et les intestins des baleines, mais encore ils se taillent dans leur peau des vêtements imperméables. C'est là une chose impossible: la peau de la baleine se divise en deux parties bien distinctes: l'extérieure, pareille à du taffetas noir, s'enlève par grandes plaques et ne présente pas plus de résistance qu'une feuille de papier de soie; celle du dessous, qui, adhérente à la graisse,

est épaisse de un à deux centimètres, est composée de fibres perpendiculaires serrées les unes contre les autres, de sorte que le tissu n'a de résistance que de haut en bas, et se fractionne au moindre effort latéral; sa fragilité est encore plus grande quand il est sec. Les manteaux, les capuchons, les chaussures en peau de baleine n'ont donc jamais existé.

Les Kamtschatkadales, aux temps où la religion grecque ne leur était pas imposée, célébraient chaque année la fête du *vent gras*, du *pourgi*, du *kaspouil*. Les chamans promenaient sur le bord de la mer la statue en bois d'une vache marine; les populations se pressaient à leur suite, et dans chaque promontoire, on faisait une station pour adorer l'idole. La vache marine est une mère nourricière pour les habitants du Tschuktschoï et de l'Anadyr, du littoral sibérien et des terres polaires; elle les nourrit de sa chair et les habille de sa peau à doubles poils; on dit même qu'elle s'apprivoise au point de se laisser teter par les enfants des Tunguses.

Les fourrures entreposées à Petropauloskoï, d'où elles sont expédiées à travers la Sibérie et la Tartarie, sur les deux plus grands marchés du monde, Nijni-

Novogorod et Leipsik, proviennent principalement de l'archipel des Kouriles et des Aléoutiennes, de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, du pays des Koriaques, des Tschuktchis, de l'Anadyr, des Schantares et des rives du Saghalien. Le Kamtschatka proprement dit n'en fournit qu'un très-petit nombre. Les bêtes fauves disparaissent à mesure que la colonisation gagne du terrain; et, aujourd'hui, les Russes et les indigènes chassent plutôt par désœuvrement et par plaisir que dans un but de spéculation. Cependant l'ours brun, le bélier sauvage, l'*argali*, le renard de montagnes, l'*isatis*, le renard noir, sont encore assez nombreux dans les solitudes des montagnes que dominent les pics du Gavareakinsky et du Kariatskoï; mais la zibeline, l'hermine, le goulu, sont aussi rares que les perdreaux et les lièvres dans notre plaine de Saint-Denis.

Le négociant désigné par le gouverneur pour approvisionner notre navire était garde-magasin des fourrures de la couronne. Il nous a fait visiter les hangars où sèchent les peaux avant d'être empaquetées, et les espèces de casemates où elles attendent, à l'abri de l'humidité et des insectes, l'heure de leur

départ pour l'Europe. Depuis la paix, le transport de ces fourrures par mer est possible à l'aide des bâtiments qui relient le continent asiatique à l'isthme de Panama, et l'isthme de Panama à l'Europe ; et il est, malgré le taux énorme du fret, beaucoup moins onéreux que le transport par terre en traîneaux. Je vois donc les fourrures très à la mode l'hiver prochain et en même temps beaucoup moins chères qu'autrefois.

Les magasins de M. Schporine, notre fournisseur, contenaient pour plusieurs millions de roubles de pelleteries : veaux marins à doubles poils, renards ordinaires et antarctiques, bleus, gris, argentés, noirs et rouges ; loutres américaines ; lièvres blancs ; ours blancs ; loups polaires, goulus et blaireaux gigantesques. C'est là que j'ai appris à distinguer la zibeline ordinaire de la zibeline pure et de la zibeline *sable* noire ; et l'hermine dite *la belle*, au dos brun clair et au ventre jaune, de l'hermine *la superbe*, à la robe grise mouchetée de blanc et de jaune. L'hermine blanche, ce symbole d'innocence et de pureté, qui se laisse tuer plutôt que de salir sa robe, quand, pour fuir, il faut traverser un terrain boueux, l'hermine blanche, j'en suis fort étonné, n'a qu'une valeur commerciale très-

minime et très-inférieure à celle des martres brunes et des rats gris-perle. Les anciens Kamtschatkadales estimaient si peu les zibelines, qu'ils ne les chassaient que pour s'amuser et les laissaient dévorer par leurs chiens. Aujourd'hui, c'est différent; une zibeline noire se vend jusqu'à deux cents francs; les Chinois les payent ce prix-là, et on leur en fournit qui ont subi la préparation tinctoriale dont j'ai parlé plus haut. Mais les Chinois, très-rusés et grands imitateurs, ont reconnu la fraude. Ils donnent à ces fourrures une nouvelle teinte plus noire et plus brillante encore, et les revendent aux Européens comme des zibelines véritables. — Un chasseur qui peut prendre cinq ou six de ces animaux, pendant un hiver, s'estime fort heureux. On leur tend des piéges et des filets, de peur d'avarier leur peau par un coup de feu.

Les habitants du nord de la péninsule et les Koriaques s'habillent en hiver avec des peaux de marmottes, à la fois très-légères et très-chaudes. La peau du goulu est employée au même usage ; mais les riches seuls peuvent s'en servir, car elle se vend un très-haut prix. Quand on veut dire combien un homme est riche, on dit qu'il est vêtu de peaux de goulu. Dieu lui-même,

dans toute sa splendeur, n'est vêtu que de goulu jaune et blanc ! — De même, qu'une corbeille de neige ramassée sur la montagne est le cadeau le plus agréable qu'un fiancé puisse faire à sa belle, pendant l'été ; de même aussi une peau de goulu est le plus riche présent de noces.

Le goulu a quitté les rivières de la péninsule ; on ne le rencontre plus que sur les bords de l'Anadyr et des autres fleuves du continent. C'est un animal aussi rusé, aussi prévoyant que vorace. Quand il veut surprendre un renne, il fait un paquet de la mousse qu'aiment tant ces animaux et grimpe sur un arbre avec ce paquet ; un renne vient-il à passer, il laisse tomber le paquet de mousse et le renne s'arrête pour le brouter..... Le goulu saute alors sur son dos, lui crève les yeux avec ses griffes antérieures et lui déchire le col à belles dents. Le malheureux renne se débat, perd tout son sang et succombe ; le goulu le partage alors en plusieurs morceaux, en dévore un seul, séance tenante, et ensevelit les autres en divers endroits sous des tas d'herbes et de feuilles sèches, afin que les autres carnassiers du pays ne les découvrent pas ; il saura bien retrouver ce garde-manger quand la faim se fera sen-

tir. On dit qu'il détruit beaucoup de jeunes poulains dans les colonies russes des bords de la Léna. Les couguars ou pumas, lions d'Amérique, attaquent de la même manière les chevaux des prairies. Quelques naturalistes prétendent que lorsque le goulu a trop mangé, il cherche dans la forêt deux arbres placés très-près l'un de l'autre et se glisse entre ces deux arbres afin d'y comprimer son ventre.

Les renards, jadis très-nombreux, sont plus estimés que ceux de Sibérie, mais moins que ceux de l'Anadyr ; il est probable que ces derniers, très-voyageurs de leur naturel, descendent au Kamtschatka et remontent au nord, selon les saisons ; car, lorsque la chasse est abondante dans un de ces deux pays, elle est nulle dans l'autre. Plus le renard est beau, plus il est rusé. J'ai entendu dire que de vieux chasseurs poursuivaient le même renard pendant plusieurs années, et que l'animal se présentait souvent au bout de leur fusil, les regardait en agitant la queue comme pour les narguer ; et disparaissait sans que jamais ils pussent l'atteindre. On les chasse habituellement à l'arc, ainsi que les ours : les coups de fusil attirent l'attention de tous ceux qui rôdent dans la contrée,

et il est impossible ensuite de les approcher. Les piéges tendus en hiver sur la neige ne réussissent pas toujours ; le prudent animal creuse un tunnel et enlève la neige en dessous de l'appât, de sorte que la trappe retombe sans lui faire de mal, et qu'il a sa retraite assurée. L'hiver, quand la faim le tourmente, il se couche sur le sol, le ventre en l'air, et fait le mort ; les oiseaux de mer, les *priuwers*, les *malamoks*, fondent sur lui comme sur une proie, mais à peine l'ont-ils effleuré du bec qu'il les appréhende d'un coup de patte. La dépouille d'un renard noir coûte cher, par deux raisons : d'abord parce qu'elle est fort belle, ensuite parce qu'il est assez difficile de s'en procurer : les chasseurs indigènes, quoique convertis à la religion grecque, ont conservé la plupart de leurs superstitions ; ils n'osent tuer un animal qui fait partie de l'attelage du dieu Pilliatouchkine, en compagnie de deux perdrix blanches. Le renard, poussé par la faim, mange les rats. L'isatis proprement dit, espèce de renard blanc ou cendré, appartient spécialement à la Sibérie, et nous n'avons pas à nous en occuper.

Les rennes ont disparu de la péninsule ; on ne les rencontre plus paissant en liberté que dans les *Toundas*,

ces immenses plaines moussues du pays des Tschuktchis et des Yakoutes. Le gouvernement russe entretient cependant plusieurs troupeaux de rennes dans ses colonies militaires du littoral de la mer d'Okhotsk et de la frontière des Koriaques ; et ces animaux rendent de grands services pendant la saison du traînage.

La chasse du bélier de montagne, animal aussi vif à la course que le chevreuil, est un des principaux amusements des officiers de la colonie. Sa fourrure est très-chaude, sa chair très-délicate, et ses cornes, entortillées et pesant chacune ving-cinq à trente livres font merveille dans un trophée. L'auteur d'un article sur les rats, publié récemment par la *Revue d'Edimbourg*, a oublié de parler des rats du Kamtschatka. On en connaît deux espèces : l'une grise, petite et très-familière, errant sans peur dans les balanganes, dans les maisons ; — l'autre, plus grosse que la plus grosse d'Europe, habitant la campagne, ayant le cri du cochon de lait et la robe couleur feuille morte. Les rats de cette dernière espèce ont les mœurs des fourmis : ils vivent en commun et thésaurisent comme elles. Cette vertu serait inutile à leurs frères de la petite race, puisqu'ils vivent avec les hommes. Les *tego-*

lichticks, les rats des champs, se creusent des nids très-grands, très-confortables et divisés en plusieurs compartiments. Devant le nid s'étend un vaste atelier où les travailleurs de la tribu nettoient et préparent les abondantes provisions d'hiver : les baies, les racines, les noix de cèdre, les *sarana*, qu'ils emmagasinent dans les casemates de la communauté. On dit que cette espèce de rongeurs quitte parfois la péninsule et n'y revient que quelques mois et même quelques années après. Le temps de cette absence est considéré par les habitants comme une époque de malheur ; car tant qu'elle dure les grandes pluies ou les sécheresses affligent le pays, et la famine est à craindre. Mais que les *tegolichticks* reviennent ; et le beau temps et l'abondance reviennent avec eux. Le premier ostrog qui voit reparaître les rats expédie des messagers dans tout le pays, pour annoncer cette bonne nouvelle. L'émigration des rats n'a jamais lieu qu'au printemps. Ils courent, par troupes nombreuses, de l'est à l'ouest ou du sud au nord en appuyant vers l'ouest ; traversent à la nage les rivières, les lacs et même les bras de mer, et arrivent épuisés sur le rivage où ils demeurent, inertes et comme morts, exposés à la voracité des

gros poissons et des canards sauvages. — Mais bientôt la chaleur du soleil les ranime, l'asphyxie cesse et ils reprennent leur course. Le Kamtschatkadale qui rencontre un de ces moribonds abandonné au bord d'une rivière, se hâte de lui porter secours, le retire de la vase et l'expose, sur le sable, aux rayons du soleil. Je ne m'étonne plus si les anciens Égyptiens croyaient que la vase du Nil engendrait des rats, sous l'influence des rayons solaires. La chaleur suffit quelquefois pour neutraliser, même chez les hommes, les funestes conséquences de l'asphyxie par submersion. Les Kamtschatkadales prétendent que les jeunes rats, incapables de traverser une rivière à la nage, s'embarquent sur des coquilles de moules. L'écureuil accroupi sur un copeau flottant, et dressant sa queue touffue en guise de voile, a sans doute donné lieu à cette fable. — Autre fable : — J'ai dit plus haut que les femmes à la recherche des noix de cèdre, pendant l'automne, dévalisaient souvent les greniers des rats; eh bien ! les rats, que ce larcin plonge dans le désespoir, grimpent sur un arbre, choisissent les fourches les plus étroites des branches et s'y étranglent... Aussi les voleuses de noix de cèdre qui croient à ce genre de suicide, ont-

elles toujours soin de remplacer, par du caviar sec, les provisions qu'elles enlèvent aux terriers des rats.

Le chien est l'animal le plus utile, depuis que les rennes ont disparu de la contrée; mais l'importance de son rôle diminue de jour en jour ; les Russes ont établi des haras dans toutes les zaimkas ; les poulains foisonnent ; et, dans peu d'années, il y aura autant de chevaux au Kamstchatka qu'en Écosse et en Irlande. Le traînage par les chiens n'aura plus lieu que dans la Sibérie septentrionale.

Figurez-vous nos chiens de bergers ou nos chiens-loups, un peu plus élevés sur pattes, le museau effilé, les oreilles droites, la robe fauve, blanche ou mouchetée. Cette espèce fournit des individus d'aptitudes diverses : chiens de chasse, de garde, de reproduction et d'attelage. Le chien de chasse, de garde, ou de reproduction est traité et dressé, comme nous traitons et dressons les nôtres. Celui d'attelage est châtré ; et, par suite de cette opération, il perd le nez et devient pusillanime et très-docile. On le laisse errer en liberté pendant tout l'été ; mais, dès l'automne, on le couple et on le retient à l'attache afin de le faire maigrir et de le préparer à porter le harnais. C'est alors que ces ani-

maux, attachés deux par deux à un piquet, se creusent un terrier sur place, s'y blottissent et ne cessent de hurler que pour dévorer l'*opanga*, pitance composée de détritus de poissons pétris dans l'eau et réduits en bouillie. Quand ils voyagent, on leur fait attendre cette maigre nourriture, comme le salaire de leur travail; et ils ne la reçoivent qu'à la fin de la journée, après des trottes de quinze lieues, fournies parfois sans interruption, sans une minute de repos. On attelle six et même douze chiens à un traîneau de quatre mètres de long sur un de large; le fond du traîneau, mesure prise sur la quille, n'a pas plus de cinq centimètres d'épaisseur; et les lattes qui forment les côtés sont si minces qu'un homme peut facilement porter le traîneau sur son dos. La vitesse des chiens est vraiment extraordinaire; ils hurlent en courant et ne se taisent qu'au relais, alors que, couchés en avant du traîneau, le ventre haletant sur la neige et le museau appuyé sur leurs pattes allongées, ils attendent l'*opanga*. Le gouvernement russe entretient dans l'intérieur de la Sibérie des postes régulières de chiens ; plus on est pressé, plus on attelle de chiens. De Lesseps parle de traîneaux à trente-sept chiens. En tête de chaque attelage, on place un chien

savant, chargé de régulariser la marche, de corriger les déviations, et surtout de modérer l'élan, car la troupe entière prend quelquefois le mors aux dents; et il est alors très-difficile de l'arrêter. Il serait impossible, dit-on, de maintenir en bride des chiens entiers. J'ai ouï dire à de vieux Russes que les chevaux ne peuvent remplacer les chiens. Les chiens ne s'égarent jamais, quelque sombre que soit la nuit; ou bien, s'ils s'égarent, ils ne tardent pas à retrouver la route, même pendant les tourmentes de neige les plus épaisses. Le traîneau s'arrête-t-il? les chiens réchauffent le voyageur en se couchant autour de lui et presque sur lui; ils annoncent le mauvais temps sans jamais se tromper; et quand ils grattent la neige, avec leurs pattes de devant, il faut se hâter de chercher un gîte ou bien ne pas partir si on a déjà le bonheur d'être à l'abri. Les chiens de la meilleure race ont le poil moitié fauve et moitié blanc.

VII

Nous n'étions qu'au début de l'hiver; mais je ne voulus pas quitter ce pays, sans me faire voiturer par des chiens. On me fit remarquer que le chemin de la

plaine, au nord de la ville, était le moins accidenté, le moins raboteux de tous ceux de la contrée ; et que, sauf quelques cahots, je pourrais, par approximation, éprouver les douceurs du traînage sur la neige. Je louai donc, au prix de trois kopecks par mille (environ quinze centimes par kilomètre), une *sanneka*, traîneau de plaisance, avec un *povod* ou attelage de cinq chiens ; un de mes compagnons de voyage, le chef de notre quatrième pirogue, choisit une *narte*, autre espèce de traîneau plus léger et attelé aussi de cinq chiens. Me voilà assis dans le véhicule comme dans un fauteuil ; le conducteur, moitié Russe, moitié indigène, monte sur une sellette garnie de peau d'ours derrière le fauteuil ; puis, armé de son *oschtol*, bâton ferré garni d'anneaux résonnant comme des clochettes, il donne l'élan aux chiens en criant du gosier : *Kâ! kâ! kâ! kâ!* et les chiens partent à fond de train dans la direction de l'ostrog de Machoura. Avais-je subi l'influence du pays? Étais-je devenu un de ces vieux Russes qui se piquent de détester les voitures à ressorts? J'éprouvais une sensation de plaisir, en me voyant ainsi emporté et cahoté à fleur de terre par ces dogues rapides et bruyants; j'avouerai cependant que l'imagina-

tion se mit en frais pour embellir cette promenade. Je me figurai, non sans effort, que les patins d'os de baleine de mon traîneau glissaient sur une surface de neige congelée, et que mon âme, ou ma respiration plutôt, se dilatait dans la froide et pure atmosphère des plus beaux jours du Nord. Les chiens, maintenus par les *halakis*, légers harnais en lanières de cuir de renne, couraient et semblaient dévorer l'espace. Mon conducteur, ou mon *brodowchiki*, comme on l'appelle, avait, sans doute pour me faire honneur, revêtu le costume national, le bonnet en peau d'ours blanc avec la bande de zibeline sur le front ; la *koudlanka*, houppelande en fourrures d'argali ; la cravate en peau de renard bleu, la culotte de peau de renne, le *thigi* ou chaussure aussi en peau de renne, ayant les poils en dedans. Je l'avais déjà vu chez M. Schporine ; et il m'avait paru sous ses vêtements russes assez maigre et fluet ; mais sous ses habits de fourrures, il ressemblait à un gros et frileux Hollandais.

Les hommes et les femmes ne se vêtissent que de peaux pendant l'hiver, et il n'y a pas d'élégance possible avec un tel *paquetage* de fourrures. Les femmes surtout affectent d'être frileuses dès la saison d'automne ; et

comparativement à elles, le conducteur de mon traîneau était vêtu à la légère. Il ne manque au costume d'hiver des hommes et des femmes de Pétropauloskoï qu'une queue de renard pour qu'il soit semblable à celui des Esquimaux. Cette queue de renard est un ornement fort à la mode chez ces derniers peuples; et ils en enjolivent l'extrémité libre de la ceinture, qui retient sur leurs hanches la culotte de peau de renne. Quelques voyageurs, le père Avril entre autres, ont commis la plaisante erreur de prendre cet appendice de fantaisie, pour une véritable queue.

Dans le nord de notre hémisphère, le nombre des vêtements et leur épaisseur ne suffisent pas pour garantir l'homme contre les rigueurs d'un froid qui se maintient, en moyenne, du dixième au quinzième degré au-dessous de zéro, centigrade ; il faut encore que ces vêtements soient confectionnés d'une certaine manière et qu'ils enveloppent le corps, sans le surcharger, et sans gêner ses mouvements. Les historiens russes prétendent que, lors de la retraite de Moscou, l'armée française ne fut anéantie que parce qu'elle était vêtue d'une manière peu appropriée au climat. L'état politique de l'Europe, et même du monde entier, dépendit

donc alors d'une question de vêtements ; et jamais Napoléon ne se fût habillé de cotonnades anglaises, à Sainte-Hélène, si l'uniforme de son armée de 1812 eût été taillé sur le patron de l'uniforme russe.

La tenue d'hiver des soldats russes en Sibérie se compose des pièces suivantes : Un bonnet de drap, avec oreillères, s'abattant autour de la tête ; chemise et caleçon de toile ou de coton ; bas de laine feutrée ou tricotée ; bottes de cuir ; gants de laine et mitaines de cuir ; long surtout en peau de mouton, la laine à l'intérieur, et l'extérieur doublé de cuir ; larges pantalons ou culottes de peau. Ces vêtements sont amples, et loin d'entraver la circulation du sang, ils l'entretiennent, grâce à leur souplesse et à leur parfaite imperméabilité qui conservent la chaleur animale, également répartie sur toute la périphérie du corps, qu'ils protégent contre l'humidité et l'âpreté de l'air ambiant. Leur ensemble, dit-on, pèse cinq kilogrammes de moins que l'accoutrement d'un de nos fantassins.

Les peuples qui habitent au nord de la presqu'île, tels que les Koriaques, les Tchuktschis et autres, ainsi que les riverains du fleuve Amour et les Tunguses du littoral nord de la mer, se couvrent de fourrures pendant

l'hiver ; ils portent l'été des vêtements en peau de poisson et des surtouts imperméables fabriqués avec des intestins de baleine. Je reviens à mon traîneau.

Nous traversions, depuis un quart d'heure, une plaine assez bien nivelée, sans collines et sans monticules, mais entrecoupée de ravins qu'on franchit sur de légers ponts de bois. Mon guide me fit comprendre que nous irions dix fois plus rapidement si l'hiver, le vrai cantonier de ce pays-là, pavait les routes d'une couche de neige congelée. Ici, plus il tombe de neige, moins la population souffre ; un hiver sans neige est un fléau ; le traînage cesse, plus d'échanges, plus de communications, plus de commerce. Misère et famine pour tous ; et la végétation n'étant pas protégée contre l'âpreté du froid, les céréales et les fleurs, les légumes et les arbres meurent.

J'eus un instant la fantaisie de conduire moi-même le traîneau ; le guide alors, sans quitter son siége, se découvrit la tête, plaça les rênes sur son bonnet, et me les offrit fort respectueusement ; mais je lui laissai le maniement du bâton aux grelots, et l'emploi de chanteur. Je n'avais pas trop de mes deux mains pour maintenir accouplés les coursiers de l'attelage ; et je doutais

de la puissance de mon gosier pour croasser d'une façon assez retentissante le motet en *kâ ! kâ ! kâ ! kâ !* sans lequel un *povod* ne graviterait qu'à pas de tortue.

Nous approchions d'une maisonnette isolée, assise au bord d'un grand ravin, quand le postillon, avec un nouveau salut, me présenta son bonnet, comme un laquais présenterait un plateau, et me fit signe d'y déposer les guides. Je pensai qu'il ne voulait pas se confier à mon habileté, pour traverser le pont de bois du ravin; et j'abdiquai volontiers le gouvernement du traîneau ; mais le gaillard avait d'autres intentions, et il me fit entendre, en appliquant son large pouce sur sa protubérance laryngienne, que son gosier s'était fatigué et desséché à force de crier *kâ ! kâ ! kâ ! kâ !* — Puis clignant de l'œil, et secouant la tête avec une grimace oblique, il me montra, à l'un des angles de la maison, un grand poteau bariolé de lignes en spirale rouges et blanches, et portant à moitié de sa hautenr une planche transversale sur laquelle étaient écrits, en caractères majuscules, ces mots : *Prïtynni-habatchsk.* Je ne sus que plus tard que cela signifiait, en langue russe, *petit cabaret de refuge* ; mais je devinai que mon conducteur était de l'école de nos anciens conducteurs

de diligence, et ne brûlait jamais la politesse aux aubergistes établis sur sa route.

— *Bono Frantzouz, bono!* répéta-t-il dix fois en descendant de la sellette et en attachant son attelage à un pieu, aussitôt que je lui eus fait signe que je consentais de grand cœur à relâcher au cabaret; puis, triomphant et joyeux, il se tourna vers le traîneau de mon lieutenant, demeuré fort en arrière; et le poing fermé, le bras tendu, il apostropha vivement son confrère, comme pour l'inviter à partager le pourboire du *Frantzouz;* le confrère répondit à l'invitation par un carillon frénétique de son bâton à grelots; ses chiens trouvèrent des ailes; et les sueurs fumantes qui s'exhalaient de leurs flancs nous enveloppèrent d'un nuage, avant que l'hôtelier, le *ferêze*, le bonnet fourré à la main et le dos voûté en plein cintre, eût le temps de nous offrir ses services.

Nous entrâmes; le cabaret était sombre, et je crus y voir des ours tranquillement assis sur la banquette scellée à la muraille et régnant au pourtour de la salle. Le grognement, qui salua notre arrivée, compléta l'illusion; et il me sembla que les âcres et nauséabondes senteurs qui me prenaient à la gorge s'exhalaient d'une

véritable tanière. — L'hôtelier nous traita, mon lieutenant et moi, en *barines*, c'est-à-dire en maîtres ou en seigneurs ; et nous introduisit dans un sanctuaire réservé aux gens de qualité, tandis que nos postillons demeurèrent confondus avec les moujicks et les Cosaques, dans la salle commune.

Le rez-de-chaussée des cabarets russes est presque toujours divisé en deux parties : l'une, petite, obscure, et ne recevant le jour que par la porte d'entrée ; l'autre, plus grande et percée d'une ou deux fenêtres. Cette dernière, la *béélaia-izba*, ou chambre claire, est scindée, aussi en deux compartiments, par une cloison : le premier compartiment est destiné aux clients de qualité ; et celui du fond sert à la famille du cabaretier. Une table étroite s'étend le long de la cloison de la *béélaia-izba* ; et cette cloison est percée, en son milieu, d'une ouverture dans le genre d'une grande fenêtre ogivale : elle sert de cadre à la figure du maître tavernier, qui y stationne, à l'instar d'un saint dans sa niche ; derrière lui se dresse une étagère, vers laquelle il lui suffit d'étendre la main pour y trouver des flacons de spiritueux ou des pots de brague, selon le goût des consommateurs qui affluent devant la niche,

ainsi qu'aux époques d'échéance on se présente au guichet de la caisse d'un banquier. Chacune de ces divisions du rez-de-chaussée possède sa madone, la *Panagia*, la statuette ou l'image de la sainte Vierge, placée dans un angle, au-dessus d'une petite table ou d'un petit buffet qui sert d'autel ; et sur lequel brûle perpétuellement une lampe alimentée par l'huile de baleine. — Je remarquai un fumeur dont la pipe avait un tuyau gros comme le bras ; ce fumeur ouvrit ce tuyau en deux, en racla l'intérieur, et bourra sa pipe avec ces raclures. — Etait-ce économie ou manque de tabac ? — Souvent, m'a-t-on dit, la fumée du tabac enivre ces intrépides fumeurs, ils tombent en pâmoison et leur corps se couvre d'une sueur froide.

Nous ne restâmes pas longtemps dans ce réduit infect et privé d'air ; et le pot d'eau de noix de cèdre vidé, nous sortîmes, malgré les instances du brave limonadier, qui se livrait à une pantomime des plus expressives pour nous retenir sur ses escabeaux.

— En route, docteur, me dit le lieutenant, poussons une reconnaissance jusqu'à Machoura, la *zaimka* voisine.

— En route, répondis-je.

Notre dépense et celle de nos conducteurs était soldée ; et nous traversâmes, en nous bouchant les narines, l'antichambre obscure remplie de moujicks.

M. de Custine dit, dans sa quinzième lettre, écrite sur la route de Moscou à Nijni-Novorod : « ..... A chaque pas que je fais ici, je vois se lever devant moi le fantôme de la Sibérie, et je pense à tout ce que signifie le nom de ce désert politique, de cet abîme de misères, de ce cimetière des vivants : monde de douleurs fabuleuses, terre peuplée de criminels infâmes et de héros sublimes ; colonie sans laquelle cet empire serait incomplet, comme un palais sans caves ! » Et plus loin, lettre vingt et unième : « Savez-vous qu'à l'heure qu'il est, les chemins de l'Asie sont couverts d'exilés nouvellement arrachés à leurs foyers ; et qui vont à pied chercher leur tombe, comme les troupeaux sortent des pâturages, pour aller à la boucherie... Mon cœur saigne pour les bannis, pour leurs familles, pour leur pays !... Qu'arrivera-t-il quand les oppresseurs de ce coin de terre (la Pologne), où fleurit la chevalerie, auront rempli la Tartarie de ce qu'il y avait de plus noble et de plus courageux parmi les enfants de la vieille Europe ? Alors, achevant de combler leur gla-

cière politique, ils jouiront de leurs succès; — la Sibérie sera devenue le royaume ; et la Pologne le désert..... »

Les exagérations de M. de Custine ont été réfutées. On sait que la Sibérie, sauf sur le littoral de la mer Glaciale, n'est pas une terre plus froide, plus désolée que le nord de l'Écosse, le Danemark et la Finlande ; on sait aussi que ses principales villes sont habitées par des hommes libres, autant que les institutions le comportent, et que les souffrances des bannis (je ne veux parler que des bannis politiques), ne sont pas augmentées par la rudesse du climat. Qu'on ne prenne pas cependant à la lettre les paroles de M. Grethn, quand il dit que la vie des exilés en Sibérie est si douce qu'ils passent leur temps à sabler des allées de jardin et à arroser des fleurs. La Sibérie n'est plus un désert ; les distances qui la séparaient du reste de l'empire, à la fin du dernier siècle, se sont raccourcies, à mesure que la civilisation s'est étendue. Tobolsk est aujourd'hui trop près de Saint-Pétersbourg pour être encore un chef-lieu de déportation ; de même que les Promylschlénis s'avancèrent jadis vers l'est, à la recherche des fourrures, de même les bannis sont

poussés en avant vers de nouvelles solitudes ; et on les rencontre maintenant, de l'autre côté du détroit de Béringh, prisonniers des postes de Cosaques ou esclaves des chasseurs patentés que la Compagnie russo-américaine entretient sur le nouveau continent, au nord du cinquante-septième degré de latitude.

Avant que Petropauloskoï ne fût devenu le chef-lieu politique, militaire et commercial de la puissance russe aux confins du nord-est de l'Asie, le Kamtschatka, la dernière des étapes sur cette grande route de l'exil, était considéré et administré comme une colonie pénitentiaire. Aujourd'hui encore la colonie reçoit des malfaiteurs déportés ; mais ce n'est que, par faveur, que les condamnés politiques obtiennent la permission de résider dans le sud de la péninsule. On m'a dit que les déportés étaient divisés en plusieurs catégories, comme dans les établissements anglais de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diément. Les uns vivent en liberté, mais n'ont pas le droit de sortir de la ville ou de franchir les limites d'un certain rayon ; d'autres, au début de la peine, sont retenus en prison et employés à des travaux rigoureux ; la catégorie des *mutilés* a disparu.

Autrefois, il existait des bannis qui jouissaient d'une pleine et entière liberté, mais qui portaient sur leur visage la marque ineffaçable de leur condamnation; tantôt le nez avait été coupé, tantôt une ou deux oreilles manquaient, tantôt une croix ou un signe quelconque était imprimé au fer rouge au milieu du front. Cette barbare précaution de défigurer les prisonniers datait de 1769, alors que l'aventurier Beniouski, déporté en Sibérie d'abord, puis au Kamtschatka, se révolta; et, à la tête d'une troupe d'exilés, attaqua et détruisit le poste de Bolschereïtsk, tua de sa main le commandant Niloff; puis, s'emparant d'un navire au mouillage, fit voile vers le Japon et la Chine. Les aventures de Beniouski sont connues; et je renvoie les curieux aux deux volumes de ses mémoires rédigés par M. de Magellan. Ils sont très-intéressants; et, longtemps après les avoir lus, on se rappelle avec plaisir la noble et belle physionomie de mademoiselle de Niloff, l'amante dévouée du proscrit. De Lesseps affirme que, de son temps, le nom français n'était pas en odeur de sainteté au Kamtschatka; et il trouve la cause de la haine qu'on nous portait dans les excès de Beniouski, cet Esclavon de naissance, qui

se disait Français, en agissant comme un Vandale.

Un autre proscrit non moins célèbre, et dont les Anglais ont beaucoup parlé, c'est Ivaschkin, l'ancien favori de l'impératrice Catherine, soudainement disgracié en 1780 et transporté au Kamtschatka, où il résida pendant vingt ans, après avoir été odieusement défiguré... On lui avait arraché les narines !... Les gouverneurs reçurent l'ordre de le laisser libre, mais de lui refuser les vivres accordés aux autres exilés. Il dut chasser pour se nourrir, et se fit naturaliser Kamtschatkadale, afin de se créer un simulacre de famille et de combattre la maladie mortelle de l'isolement. On ignore les motifs de sa disgrâce et les causes de son bannissement. On suppose seulement qu'il révéla quelques particularités secrètes de ses amours avec Catherine; car l'impératrice ne lui pardonna jamais. Il était âgé de soixante-cinq ans lorsque le czar Paul lui permit de se rendre à Yakoutsk; c'était un acheminement pour rentrer en Russie, mais il refusa cette grâce tardive et préféra mourir loin du monde, tant était repoussante et hideuse la laideur de son visage. La Peyrouse, pendant son séjour à Awatcha, reçut le malheureux proscrit à son bord; et s'ef-

força de lui faire oublier un instant ses infortunes.

La Peyrouse, dont les capacités comme marin ont été révoquées en doute et la fin malheureuse prédite en quelque sorte dans un mémoire, aujourd'hui fort rare, adressé au roi Louis XVI, quelques semaines avant le départ de l'expédition, la Peyrouse a laissé de beaux souvenirs au Kamtschatka. On y parle de lui comme si la *Boussole* et l'*Astrolabe*, ses deux frégates, n'avaient quitté le mouillage que depuis huit jours, et les habitants se souviennent encore qu'il a renouvelé les graines potagères abâtardies et permis aux chirurgiens de ses navires de donner gratuitement des médicaments et des soins aux malades de la colonie. Avant d'appareiller, il obtient de Kastoff, le gouverneur, de faire sceller une plaque de cuivre dans le tronc de l'arbre au pied duquel était enterré l'un des compagnons de Cook, le capitaine Clerke; et de construire un monument, en l'honneur d'un savant académicien français, l'abbé de l'Isle de La Croyère, qui mourut sur le navire commandé par Tschirikow.

Un Français, prisonnier de guerre depuis 1815, est mort à Pétropauloskoï, quelques mois avant notre arrivée. Il n'habitait pas la ville lors du passage de

M. Dupetit-Thouars, et résidait dans un autre port sur la côte occidentale. Il était veuf d'une femme indigène; et laissait après lui une jeune fille de neuf à dix ans. Je l'ai vue, cette orpheline ; on me l'a montrée passant dans la rue ; le gouverneur s'intéressait, dit-on, beaucoup à son sort; et l'on espérait que bientôt elle serait renvoyée en France, dans la famille de son père. Je me permis de demander à un aubergiste, chez lequel nous avions élu domicile pour quelques instants, le nom de ce Français, ainsi que des renseignements sur sa vie. L'aubergiste, ancien soldat qui comprenait assez bien notre langue, posa son index en travers sur sa bouche, et signala d'un clignement d'œil expressif la présence de quatre sergents ou agents de police attablés dans un coin de la béélaïa-izba, la salle du cabaret. Je compris les motifs de son silence; et j'éprouvai un subit attendrissement en pensant aux souffrances du pauvre prisonnier, qui mourut sans doute les yeux tournés vers les frontières de notre chère patrie ! Mais je m'attendrissais à tort, car j'appris une heure plus tard, de la bouche de maître Schporine, que le prisonnier de guerre fut un gaillard qui menait joyeuse vie dans les zaimkas et les ostrogs de la colo-

nie. — Grand chasseur, grand mangeur, plus grand buve ur encore, il semblait avoir adopté la péninsule pour sa véritable patrie ; et il avait refusé maintes fois de retourner dans son village de la Champagne pouilleuse !

VIII

C'était un soir : nous allions appareiller, quand un officier, un lieutenant de port, je crois, accompagné d'un des chefs de la douane et d'une escouade de soldats monta à bord ; ces messieurs nous rapportaient les papiers du navire, déposés à l'amirauté sitôt notre arrivée, à défaut d'agent consulaire français résidant à Pétropauloskoï ; ils venaient en même temps s'assurer, par eux-mêmes, si nous ne donnions pas asile à quelque déporté fugitif, et si nous n'avions pas embarqué des marchandises prohibées à l'exportation, ou payant des droits de sortie. Comme nous n'avions aucun délit, aucune fraude à nous reprocher, nous nous inquiétâmes fort peu de leur présence et continuâmes à tout préparer pour l'appareillage. L'officier voulut remplir son mandat avec une scrupuleuse exactitude ; le douanier, de son côté, ne montra pas moins de zèle ;

et il fallut nous soumettre et prêter la main à des investigations toutes plus minutieuses les unes que les autres. Un bâtiment accusé de piraterie ou de traite n'eût pas été autant visité et contre-visité que le fut alors notre barque baleinière. Appel des hommes d'équipage, au pied du mât d'artimon ; dénombrement de ces hommes défilant, un à un, comme défilent les moutons à l'entrée ou à la sortie d'un parc ; — vérification, à l'improviste, de leurs numéros d'ordre et de leurs noms, sur le rôle de l'équipage ; — exploration de la chambre et des cabines d'état-major, du poste des harponneurs, de celui des matelots, du cul-de-lampe, de la cale et de l'entre-pont ; sondage des couchettes, des lambris, des soufflages ; ainsi que du premier plan des pièces à eau et des pièces à huile ; ouverture des malles, des coffres, des boîtes, des caisses et des soutes à provisions ; inspection générale, enfin, des coins et recoins les plus insignifiants de notre pacifique et vertueux bateau : voilà le programme des gendarmes russes. Leur acharnement nous déplaisait infiniment, mais il fallait le supporter, sans mot dire, sans réclamer, de peur que la séance ne recommençât le lendemain. J'avouerai cependant que les Russes, malgré

leur âpreté aux recherches, sont beaucoup plus polis que les Anglais exerçant le droit de visite.

Nous dissimulâmes donc notre mécontentement; mais ils ne nous surent pas gré de notre résignation et de nos prévenances. — l'officier, cependant, y mettait des formes; il parlait assez bien le français, et le comprenait encore mieux; moins rogue et plus communicatif que son collègue des douanes, il daigna nous dévoiler le but de cette visite si minutieuse: selon lui, tous les navires étrangers, en partance, étaient soumis à de pareilles formalités. On voulait moins vérifier leur chargement que s'assurer qu'aucun prisonnier d'Etat ne se cachait à bord.

Notre capitaine alors jura ses grands dieux qu'il n'y avait à bord d'autres êtres vivants que les cochons, les poules et les gens d'équipage; il était de bonne foi, le brave et loyal baleinier; mais plus il entassait serments sur serments; plus il se proclamait trop honnête homme et trop délicat pour s'associer à des criminels; et payer ainsi par une noire ingratitude l'hospitalité et les secours qui lui avaient été si gracieusement accordés sur le sol de l'empire de Russie; plus le douanier et l'officier redoublaient d'activité dans leurs recherches.

Elles cessèrent enfin, à notre grande joie, et les Russes redescendirent dans leur canot; — nous étions libres ! Aussitôt l'ancre fut mise en veille, les voiles bordées; et nous nous élançâmes dans la direction du goulet. — La nuit était venue, mais avec les bons relèvements pris de jour, et le fanal du Staninki pour amer, nous pensions éviter la passe des Trois-Frères et la roche de la Vieille-Femme. Une bonne brise allait donc nous emporter au large, quand soudain un coup de canon retentit sur la batterie voisine de Pétropauloskoï; et moins d'une minute après l'éclair d'un second coup, parti de la pointe Staninski, traversa le goulet. Nous nous inquiétâmes peu de ce duo d'artillerie, pensant qu'il servait de signal entre les différentes stations militaires du pourtour de la baie et continuâmes notre route; mais au moment où nous allions donner en plein dans le goulet, un feu de Bengale illumina la nuit; et nous aperçûmes, postée en travers de la passe, une grande chaloupe chargée de soldats; l'officier qui les commandait se tenait debout à l'arrière de l'embarcation; il emboucha un porte-voix et nous ordonna de *stopper* immédiatement. On obéit; on masqua le grand hunier, et la chaloupe, qu'éclairaient

deux fanaux, vint se ranger sous notre étrave. Notre capitaine l'ayant hélée pour demander le motif de ce temps d'arrêt forcé, reçut pour toute réponse l'ordre formel de rester en panne ; sinon la redoute Staninski nous saluerait à mitraille. Et comme si l'effet devait suivre la menace, des torches, flamboyant derrière les embrasures du fort, nous laissèrent entrevoir les noires silhouettes des canonniers à leurs pièces.

Que signifiait un ordre si sévère? Pourquoi cette drague dans notre sillage quand la brise était si bonne pour gagner promptement la haute mer? N'avions-nous pas été épluchés par la police et par la douane ; et enfin déclarés innocents et parfaitement en règle? Quelle chicane voulait-on nous chercher encore?

— Est-ce qu'un bandit d'entre vous est parti sans payer? cria le capitaine en interpellant l'équipage qui s'était groupé sur la coursive de tribord. Quelques dames de la ville ou quelques épiciers marchands de grog réclameraient-ils leur dû? Ils ont le bras long, les créanciers des matelots, quoiqu'on dise le contraire.

L'équipage demeura silencieux et le capitaine continua :

— Allons, parlez, avouez... avouez donc, coquins, je paierai et nous filerons notre nœud.

L'équipage n'avoua pas et demeura muet.

— Ah! que le feu du ciel m'élingue et que l'arc-en-ciel du nord me serve de cravate, ajouta le capitaine en arpentant vivement le gaillard d'arrière, si jamais j'accoste ici à longueur d'aviron! ne dirait-on pas que nous avons voulu révolutionner les Kamtschatkadales? Je me plaindrai au gouvernement français.

Pendant que notre brave commandant donnait un libre cours à son indignation, deux pirogues parties de la ville abordaient le navire, et on ne s'apercevait de leur arrivée qu'au bruit des avirons; elles n'avaient pas allumé leurs feux, pour mieux cacher leur approche; et elles savaient que la chaloupe du fort Staninski, prévenue par le premier coup de canon, nous avait déjà barré le chemin. Instantanément, et avant qu'on eût eu le temps de les héler, les soldats qu'elles transportaient escaladèrent nos pavois; et, obéissant sans doute à des ordres donnés antérieurement, allèrent se poster, deux par deux, en faction aux écoutilles, aux capots, aux porte-haubans, au pied des mâts, aux écubiers, à la proue et au couronnement; de sorte que, sans être vu,

personne ne pouvait désormais monter sur le pont ou en descendre.

— Capitaine ! s'écria l'officier commandant ce détachement de soldats, faites allumer tous les fanaux du bord et qu'on me les apporte ; j'ai besoin d'y voir clair....

Notre capitaine communiqua l'ordre à son second ; et quelques instants après toutes nos lanternes disponibles se groupèrent comme autant de satellites aux pieds du Russe qui se tenait à tribord près du gouvernail. L'officier russe choisit alors la lanterne la plus brillante, l'éleva à hauteur d'homme, et projetant la lumière sur le visage du capitaine, s'écria :

— Au nom de l'Empereur, je confisque ce navire et je vous déclare prisonniers, vous et tous ceux qui font partie de l'équipage. Soldats, obéissez !

On entendit aussitôt dégaîner les sabres, rebondir sur le tillac les crosses des fusils ; et les lanternes furent partagées entre les factionnaires.

Nous venions de reconnaître le même officier qui avait procédé à la première visite. Sa physionomie n'annonçait rien de bon : la colère, bien plus encore que les pâles reflets du fanal et de la lampe d'habitacle,

lui donnaient un air sinistre ; on devinait qu'il voulait se venger d'une mystification, tout en nous punissant du délit dont nous pourrions être coupables.

Mais quel délit ? quelle mystification ?

— Allons, virez de bord et regagnez le mouillage, s'écria-t-il, sans répondre aux questions de notre capitaine.

— Pare à virer ! commanda douloureusement celui-ci.

Il sentait et nous sentions comme lui que toute résistance devenait impossible.

Ah ! si, au lieu de voiles, nous avions eu des roues de bateau à vapeur ou une hélice, comme on leur eût procuré le plaisir d'une petite promenade en pleine mer, à ces aimables gendarmes du pôle boréal ! Certes, nous eussions pu franchir la passe en compagnie de tels otages ; sans redouter la mitraille du Staninski.

Pendant qu'on manœuvrait pour virer de bord, opération assez délicate et plus longue que d'habitude, à cause de l'obscurité et du voisinage des terres, l'officier russe s'humanisa au point de nous dire pourquoi il nous déclarait prisonniers et confisquait le navire.

Nous étions accusés de cacher à bord un déporté politique, qui avait manqué à l'appel du soir; on ne s'était aperçu de son absence qu'après le retour du lieutenant visiteur et de l'inspecteur des douanes; or, comme nul bâtiment, excepté le nôtre, n'avait quitté la baie ce jour-là; comme les chemins conduisant de la ville vers l'intérieur de la colonie étaient gardés par de nombreux postes de soldats, et comme aussi la police aurait déjà découvert la maison, la cave, l'endroit où se serait caché le fugitif s'il n'était pas encore sorti de la ville, il devenait évident qu'il n'avait pu trouver asile ailleurs que chez nous. — En outre, ce personnage avait été vu, pendant la journée, causant et fraternisant avec nos matelots.

A cette déclaration, notre infortuné capitaine, saisi d'un violent désespoir, leva les mains au ciel; et invoqua le Tout-Puissant en témoignage de son innocence. Il savait, par expérience, qu'un navire confisqué, à tort ou à raison, est toujours un navire perdu; et il se voyait, dans l'avenir, maudit par ses armateurs et ruiné jusqu'au dernier centime.

L'officier russe fit mine de s'attendrir; et promit de nous laisser partir, si on lui livrait le déporté.

— Et comment vous le livrer? s'écria le capitaine, je vous jure qu'il n'est pas monté à bord.... Vous avez tout visité, tout fouillé.

— Alors, reprit le Russe, amarrez vos basses voiles et étarquez vos huniers, afin que nous arrivions plus vite au mouillage.

Cet ordre fut donné, mais nos hommes ne l'exécutèrent que très-mollement; une nouvelle relâche forcée au Kamtschatka ne leur souriait guère. Et certes, si l'un d'eux avait aidé le fugitif à se cacher à bord, je crois qu'il s'en serait repenti et l'aurait livré à ses geôliers dans l'intérêt général.

— Enfants, criait le capitaine, arpentant comme un fou le tillac de l'avant à l'arrière, enfants! dites la vérité; si l'un de vous a commis la faute, je lui pardonne. Souvenez-vous que nous pouvons revoir la France dans six mois; allons, répondez; dites où il est; personne ne sera puni.

Personne ne répondit, et personne ne pouvait répondre, car nous étions tous de bonne foi; et si réellement quelque déporté se cachait dans le navire, c'était à notre insu.

— Eh bien! je vais faire une visite à mon tour, s'é-

cria notre second lieutenant, et je vous garantis que si le gibier est venu se remiser ici, il se lèvera !

Et une troisième visite commença, plus minutieuse encore que les deux autres, mais tout aussi infructueuse ; nous étions si intéressés à sa réussite que presque tous les matelots s'en mêlèrent : on fouilla partout, dans les bouteilles, dans les fourneaux, dans les chaudières, dans les caissons, dans la poulaine, dans les puits aux chaînes et aux pompes, partout enfin jusque dans les réservoirs à eau et à huile de baleine. — Rien, nulle part, rien ! — Pas plus de prisonnier dans ces sombres cachettes que sur les barres de cacatouas. Alors un soupçon nous traversa l'esprit : cette accusation de recel n'était peut-être qu'un prétexte pour s'emparer du navire et de sa cargaison. Mais, après tout, que nous servait de deviner la vérité ; nous étions les plus faibles et il devait nous importer peu que l'on nous crût réellement coupables, ou que l'on fît semblant de nous croire tels. — Ah ! l'on nous traiterait autrement, pensions-nous, si un navire de guerre français battait pavillon sur ces côtes !

Nous avions déjà dépassé le point de notre mouillage de la veille ; et d'après les ordres du Russe, nous

nous approchions encore de terre pour jeter l'ancre sous les canons du fort de la ville, quand soudain le maître coq, le cuisinier, que les malheurs de la circonstance n'empêchaient pas de vaquer à ses occupations, poussa un hurlement de surprise et de terreur.... Il venait de plonger le bras dans le charnier aux viandes salées, pour en retirer nos rations du lendemain.....

— A moi ! à moi ! s'écria-t-il, je le tiens ! à moi !

On accourut vers lui ; le capitaine et l'officier russe des premiers ; un fanal fut apporté à l'ouverture du charnier, et sa lumière éclaira le bras du maître coq s'appesantissant sur l'échine d'un individu accroupi au milieu de nos rations de salaison. C'était le déporté dont on nous accusait d'avoir comploté l'évasion.

Quand il sortit de cette caque pour recevoir les menottes, je reconnus en lui un condamné politique à longs cheveux qu'on m'avait montré à l'auberge, et auquel manquaient, dit-on, les deux oreilles ; il avait quitté l'uniforme de prisonnier pour revêtir l'armiak en peau de renne. Le malheureux ! quelques minutes encore de sillage, et nous laissions derrière nous le goulet avant que le canon de la ville ne donnât l'éveil au poste de Staninski, et il était sauvé ! Une fois en pleine mer,

notre capitaine n'aurait pas rebroussé chemin pour le reconduire à terre ; il devenait notre hôte, et, comme les nègres, il se retrouvait libre à l'ombre de notre pavillon.

Un mot d'explication est nécessaire, afin que les personnes qui n'ont jamais navigué se rendent bien compte de la façon dont le maître coq mit la main sur le fugitif. On appelle charnier une barrique placée debout sur le tillac, à l'arrière des navires de commerce, et solidement amarrée aux jambettes. Son fond supérieur est immobile, mais on y a pratiqué une ouverture carrée fermée par une trappe ; tous les huit jours environ, on extrait de la cale plusieurs barils de bœuf et de lard salés, on les vide dans le charnier dont l'ouverture est assez grande pour donner passage à de très-gros quartiers de viande, et chaque soir le capitaine et le coq pèsent nos rations à l'aide d'une romaine. Voilà ce que nous appelons à bord un charnier, et, quand il n'est pas plein, un homme peut s'y blottir.

Or, cet échappé de Petropauloskoï, très-fluet de sa personne, n'avait pas eu de peine à s'introduire dans ce tabernacle. Mais comment s'y était-il pris pour quitter la ville, monter à bord, et faire un plongeon dans notre saumure sans être remarqué ? Nous nous rappe-

lâmes qu'à la nuit tombante, et quelques instants avant l'arrivée de l'officier russe et du douanier, une embarcation du pays, montée par des Kamtschatkadales, en costume national, nous avait accostés; et que quelques-uns d'entre eux étaient montés à bord, pour nous vendre des fourrures de renards et de lièvres blancs, et une peau d'ours blanc.

Le prisonnier faisait sans doute partie de cette bande de trafiquants, et n'avait pas été reconnu grâce à son travestissement en naturel du pays; grâce aussi au crépuscule, il avait pu sauter dans le charnier sans être vu de personne. Il espérait, avec raison, qu'on ne visiterait pas une pareille cachette, et que le navire aurait pris le large avant l'appel des prisonniers, qui a lieu chaque soir. Le hasard en décida autrement, et le malheureux dut retourner à la geôle.

Le général commandant la province reçut le rapport de son lieutenant, et déclara que nous n'étions pas coupables; aussi une heure après cet événement, nous *torchions* de la toile en pleine mer.

La joie que je ressentis en m'éloignant n'était pas complète..... Je pensais à ce malheureux captif qui avait vu de si près la liberté!....

UNE STATION

DES FLOTTES ANGLO-FRANÇAISES

AU KAMTSCHATKA

J'ai pensé qu'on lirait avec plaisir un résumé succinct des deux campagnes des flottes anglo-françaises au Kamtschatka. — Les documents relatifs à cette expédition sont rares ; nous ne possédons que quelques rapports publiés dans le Moniteur et reproduits par les autres journaux de l'époque. Cependant l'histoire de la guerre d'Orient sera incomplète tant qu'on n'aura pas raconté les événements de cette campagne lointaine.

Certes, elle mérite bien le nom de *Guerre d'Orient*, cette guerre qui eut pour double théâtre le Kamtschatka et la Crimée ! Nous sommes encore plongés dans l'obscurité de la nuit que déjà le soleil éclaire ces deux presqu'îles, ces deux pointes extrêmes d'un

même continent qui s'étend sous une seule enjambée du colosse russe !....

Les cris de victoire poussés par nos soldats sur ces deux champs de bataille, éloignés l'un de l'autre de plus de deux mille lieues, se réunirent dans l'espace ; et le même jour on apprit en France la destruction de Malakoff et de Petropauloskoï.

Permettez-moi donc d'ajouter à mes récits de voyage quelques renseignements sur les opérations des flottes alliées au Kamtschatka. Je crois voir nos vaisseaux à l'œuvre, je m'enrôle dans les compagnies de débarquement, je mesure l'intensité des flammes qui dévorent la cité ; et quand nous nous retirons sans être ni vainqueurs, ni vaincus, je panse des blessés qui ont hâte de guérir, pour prendre leur revanche.

De tout temps l'Angleterre et la France envoyèrent des croiseurs dans l'océan Pacifique ; le nombre en fut augmenté au commencement de l'année 1854 ; et dès l'ouverture des hostilités contre la Russie, la réunion de ces croiseurs, ralliés par ceux qui tenaient les mers de l'Inde, forma une double escadre sous le commandement des amiraux Price et Febvrier-Despointes. Cette escadre avait pour mission d'attaquer,

d'amariner ou de détruire les bâtiments ennemis de guerre ou de commerce qu'elle rencontrerait dans ces parages ; et de ruiner les établissements coloniaux fondés par la Russie : sur les côtes de la Tartarie orientale, sur la presqu'île du Kamtschatka, dans les archipels des Kouriles et des Aléoutiennes ; et sur le continent américain du Nord-Ouest.

On savait que l'amiral Pontiatine parcourait ces mers et que ses forces se composaient : de la frégate la *Pallas* de 60 canons, de la *Diana* et de l'*Aurore* de cinquante, de l'*Aleutia* de vingt-quatre, d'un brick de vingt, d'une goëlette de douze, de deux bateaux à vapeur et de plusieurs navires de transport armés en guerre : tels que la *Zitka*, le *Kamtschatka* et la *Dwina*, portant douze pièces d'artillerie. Les derniers avis reçus annonçaient qu'après avoir croisé, à la hauteur des îles Sandwich, il devait toucher au Japon, gagner Petropauloskoï, pénétrer dans la manche de Tartarie et visiter les parages que fréquentent les baleiniers anglais et français.

Les amiraux alliés ayant opéré leur jonction à Valparaiso, au mois de juin 1854, se lancèrent à la poursuite de la flotte russe ; mais arrivés à Hoholulu (îles

Sandwich), ils apprirent que Pontiatine s'était réfugié dans la grande baie d'Awatcha, avec ses onze bâtiments armés de 240 bouches à feu. La division anglo-française se composait alors d'un plus petit nombre de voiles : La frégate la *Forte* de 50 canons, la corvette l'*Eurydice* de vingt et le brig *Obligado* de douze, du côté des Français ; du côté des Anglais, la frégate le *Président* de 50 canons, la corvette la *Pique* de quarante, l'*Amphitrité* de vingt-quatre et la *Virago*, vapeur de trois cents chevaux de force et de six canons ; en tout sept bâtiments et deux cents bouches à feu.

Le 28 août 1854, heure de midi, les forces alliées se trouvèrent réunies devant la rade d'Awatcha. La *Virago* poussa une reconnaissance dans l'intérieur de la baie, et revint le soir annonçant que si la flotte russe en entier avait réellement pénétré dans la rade, elle ne pouvait être mouillée ailleurs que dans le port de Petropauloskoï.

Le 29, la flotte anglo-française, partagée en deux divisions, appareilla pour entrer dans la baie et fut saluée par toutes les batteries de la côte au moment où elle arriva devant le havre, au fond duquel est située la ville. Nos amiraux mouillèrent hors de portée des boulets,

des obus et des bombes ; et consacrèrent la journée du 30 à former leurs plans d'attaque et à reconnaître la position de l'ennemi, ainsi que ses moyens de défense.

Six batteries, à feux croisés, commandaient l'entrée du havre ; quatre de ces batteries protégeaient spécialement la ville dans une direction nord et sud ; et derrière la langue de sable dont je vous ai déjà parlé et qui ferme à peu près le port, du coté sud, apparaissait embossée une partie de la flotte russe : l'*Aurore*, la *Dwina* et le *Kamtschatka*. Ces navires n'avaient plus que leurs bas mâts ; et la dune de sable, tout en nous cachant leurs coques, leur permettait d'utiliser leurs caronades. En résumé les Russes occupaient des positions presque inexpugnables. — Nos amiraux cependant résolurent de les attaquer immédiatement, plutôt que d'établir le blocus d'Awatcha ; et l'après-midi l'ordre fut donné de se préparer au combat. — Déjà le vapeur la *Virago* chauffait pour remorquer la frégate la *Pique* par bâbord, le *Président* par l'arrière, et la *Forte* par tribord ; lorsque le commandant Nikolson vint annoncer à M. Febvrier-Despointes la mort subite de l'amiral Price.

Le combat désormais ne pouvait plus s'engager ce

jour-là : il fallait, avant tout, que le successeur de l'amiral anglais prît connaissance des plans d'attaque. Les navires regagnèrent donc leur mouillage, hors la portée des batteries de terre; et le soir à huit heures tous les capitaines de la flotte alliée se réunirent, en conseil, à bord de la *Forte*. Là le commandant Nikolson fut reconnu comme successeur de l'amiral Price; on convint qu'il ne serait rien changé aux plans précédemment arrêtés ; et que dès le lendemain, au point du jour, on ouvrirait le feu.

Donc le 3 août, à huit heures onze minutes, la *Virago* remorquant la *Forte* par tribord, la *Pique* par bâbord et le *Président* par derrière, chauffa et gouverna sur le fort Schakoff, établi à la pointe sud de la levée qui protége la ville. Nos bâtiments comptaient s'embosser, à cinq encâblures de ce fort ; mais les courants portaient tellement au large que l'amiral Febvrier-Despointes renonça à lutter contre eux ; et fit larguer les amarres de la *Forte* et du *Président* qui mouillèrent à sept encâblures et demie du fort, tandis que la *Virago*, conduisait la *Pique* à l'endroit primitivement désigné pour l'embossage. Nos navires exécutèrent ces manœuvres sous le feu des canons de la levée, du fort Schakoff,

d'une autre batterie rasante et de la batterie de droite. Ils y répondirent vivement; et à neuf heures cinquante-cinq minutes les Russes évacuaient le fort Schakoff.

Pendant cette attaque, la *Virago* conduisait à terre les compagnies de débarquement qui, à dix heures quarante-cinq minutes, enclouaient et démontaient les pièces de la batterie de droite. En ce moment, deux cents Russes environ, sortis de la ville, se dirigèrent vers cette batterie ; mais la *Pique* envoya aussitôt un détachement de Royale-Marine au secours de nos hommes, que vint aussi renforcer une nouvelle compagnie de débarquement partie de la *Forte*. Les *Russes* s'arrêtèrent alors à portée de mousquet; et le but du débarquement étant atteint, nos marins rentrèrent dans leurs canots, sur lesquels la frégate *Aurore* tirait continuellement, mais sans succès.

Ainsi finit le premier combat de la journée; on se reposa, on dîna avant de recommencer l'attaque.

A une heure quarante-cinq minutes, la *Forte* leva l'ancre et appareilla pour se rapprocher autant que possible des batteries Russes ; mais le courant la contrariant toujours, elle ne put ouvrir son feu qu'à cinq encâblures et demie du fort Schakoff; et à huit et demie

de la batterie rasante. Cette dernière entretint un feu très-nourri et très-habilement dirigé contre la *Forte*, qui y répondit si efficacement qu'en moins de quarante minutes les canons russes furent réduits au silence. Le *Président* la rejoignit alors pendant que la *Pique*, restée à son mouillage du matin, ne cessait de tirer avec ses pièces de gros calibre. Les officiers anglais, émerveillés du sang-froid et du courage de l'équipage de la *Forte*, qui soutint seule pendant un certain temps le feu de l'ennemi, envoyèrent complimenter l'amiral français.

A quatre heures quarante-cinq minutes, les Russes, ne tiraient plus un seul coup de canon ; le fort Schakoff était évacué, la batterie droite détruite, la batterie restante de douze pièces abandonnée. — La journée avait donc été bonne.

Le lendemain la *Virago*, envoyée de l'autre côté de la baie, pour inhumer le corps de l'amiral Price, fit prisonniers deux hommes qui coupaient du bois ; ces hommes donnèrent quelques renseignements sur Petropauloskoï. — D'après eux, un débarquement devait infailliblement réussir, si on l'opérait dans un certain endroit, et si, pour gagner la ville, on

suivait des chemins qu'ils offraient d'indiquer.

Les commandants et les capitaines de la flotte alliée se réunirent en conseil; et délibérèrent sur le degré de confiance que pouvaient inspirer les propositions de ces deux prisonniers. Les avis furent partagés. Quelques-uns pensaient avec l'amiral Despointes qu'il fallait préalablement détruire toutes les batteries extérieures de la ville ; et acquérir une connaissance très-approfondie des localités. D'autres opinaient pour le débarquement immédiat et une marche dans la campagne, sous la conduite des prisonniers. La majorité du conseil adopta malheureusement ce dernier plan, dont l'exécution fut confiée à sept cents hommes, moitié Français, moitié Anglais, réunis sous les ordres des capitaines Burridge, du *Président*, et de la Grandière, de l'*Eurydice*.

Le 4 septembre, à cinq heures du matin, la *Virago* recevait ces sept cents hommes; et la *Forte* se rapprochait des deux batteries qu'il s'agissait de détruire : celle de la levée et celle du fort du Nord, afin que nos troupes pussent prendre terre. La *Forte*, dans cette manœuvre, protégea de sa masse la *Virago* qui remorquait le *Président* ; et pendant quelques instants,

elle souffrit beaucoup en essuyant en écharpe, sans riposter le feu de l'ennemi. Mais dès qu'elle put présenter le travers, elle eut sa revanche, passa à trois encâblures du fort du Nord; en démonta les pièces, le fit momentanément évacuer; et alla s'embosser devant la batterie de la levée, qui ne tarda pas, elle aussi, à être abandonnée, tant le tir de la *Forte* était rigoureusement juste. Les volées du *Président*, resté vis-à-vis du premier fort, complétèrent l'œuvre de la *Forte*; et la *Virago* poursuivant sa route déposa nos compagnies sur le rivage.

On était convenu d'occuper au plus vite une petite montagne peu éloignée de la grève. L'avant-garde, composée de soldats anglais et de quelques-uns de nos pelotons d'élite, s'élance au pas de course, escalade le monticule, sous le feu des Russes; et s'arrête sur le plateau pour attendre le gros de la troupe. Là, quelques hommes emportés par leur ardeur s'étant avancés un peu plus loin, vers des fourrés très-épais, les tirailleurs russes, qui s'y tenaient embusqués et à l'abri, les accueillirent par un feu tellement vif que notre avant-garde reçut l'ordre de se replier sur le centre.

Pendant ce temps M. de la Grandière, à la tête des marins de la *Forte* et de l'*Eurydice*, avait tourné la

montagne ; mais il dut, lui aussi, se replier après une vive fusillade ; et dès lors le rembarquement de nos sept cents hommes s'effectua, car le nombre des Russes augmentait sans cesse.

Les résultats de cette entreprise furent presque nuls ; on encloua quelques canons, mais on perdit quelques hommes. Heureusement pour nous, les Russes ne profitèrent pas des avantages de leur position ; ils pouvaient, des hauteurs qu'ils occupaient, fusiller en bloc les compagnies de débarquement, qui regagnèrent leur bord sans désordre, et, pour ainsi dire, avec les honneurs de la guerre.

Le 6 septembre, les alliés avaient repris leur ancien mouillage ; et se livraient paisiblement aux réparations de leurs avaries, quand le soir de ce même jour, les vigies signalèrent l'apparition de plusieurs feux, au large de l'entrée de la baie d'Awatcha. A cette nouvelle, l'enthousiasme renaît, des cris de joie, des hourras frénétiques accueillent sur chaque navire l'ordre d'appareiller au plus vite ; c'est le gros de la flotte russe qui s'avance, dit-on ; et la grande bataille sous voiles, si longtemps désirée, si longtemps cherchée, se livrera au point du jour ! Amère déception ! Le jour

vint, mais la flotte russe n'était pas encore là; et deux voiles seulement, une petite goëlette et une lourde gabarre, prenaient chasse devant les pavillons de France et d'Angleterre. On les amarina lestement. La goëlette se nommait l'*Anadyr;* elle portait deux caronades et un chargement de bois de construction et de vivres pour Petropauloskoï. La grande gabarre de 800 tonneaux avait nom *Zitka,* était armée de douze canons, et renfermait une cargaison d'une valeur de plus d'un million. Elle apportait aussi des munitions et des vivres au Kamtschatka ; et comptait, parmi ses passagers, le gouverneur en second de la province, un capitaine d'artillerie et plusieurs nouveaux employés de l'administration civile.

On brûla la goëlette, on prit la *Zitka* à la remorque ; et les commandants alliés s'éloignèrent du Kamtschatka où l'état avancé de la saison, ainsi que leurs instructions, ne leur permettaient pas de faire un plus long séjour.

Il résulte des renseignements donnés par les prisonniers que Petropauloskoï avait alors, pour se défendre, une garnison de douze cents hommes et quatre-vingts pièces en batterie, sans compter les renforts d'hommes et de canons fournis par les navires de guerre au

mouillage. — Les pertes des Russes furent nombreuses ainsi que les nôtres. — On accuse de notre côté vingt-six morts, parmi lesquels figurent MM. les lieutenants de vaisseau Lefebvre et Dourasset, de l'*Eurydice*, et Gicquel-Destouches, enseigne de l'*Obligado*. — On ne parle point des prisonniers français. Il y en eut cependant quelques-uns, ainsi qu'on le verra plus bas.

Les bâtiments alliés se séparèrent. La division anglaise se dirigea vers la baie de Vancouver, sur la côte nord-ouest de l'Amérique ; et la division française vint se ravitailler à San-Francisco.

Le 15 mai 1855, huit bâtiments, tant à vapeur qu'à voiles et détachés du gros de la flotte alliée qui se composait alors de dix-huit navires, rentrèrent dans la baie d'Awatcha ; et vinrent s'embosser devant Petropaulos-koï. — Les contre-amiraux Fourrichon et Bruce, qui les commandaient, s'attendaient à une résistanee encore plus vigoureuse que celle de l'année dernière. Jugez de leur étonnnement, de leur stupéfaction, lorsque les forts et les batteries les laissèrent s'approcher de terre et choisir un mouillage à leur fantaisie, sans tirer le moindre coup de canon. Le rivage et les environs étaient déserts ; et les longues-vues découvrirent seu-

lement trois individus assis à l'extrémité des terrassements du fort Schakoff et fumant tranquillement leur pipe. Nul pavillon ne flottait au-dessus des casernes et du palais du gouverneur; un silence de mort planait sur la ville.

Nos amiraux fort intrigués voulurent provoquer l'ennemi, jusque derrière ses retranchements; et envoyèrent aussitôt à terre un détachement de marins. Le détachement débarque tranquillement, traverse lentement les ouvrages avancés de la place, et pénètre dans la ville sans rencontrer le moindre obstacle. Pas un *qui vive*, pas un coup de fusil ne retentit; et les fumeurs, signalés par le télescope, viennent souhaiter la bienvenue aux nouveaux débarqués.

Les Russes avaient évacué Petropauloskoï depuis un mois; il n'y restait plus qu'un Français naturalisé Russe et trois Américains, qui se regardaient déjà comme légitimes propriétaires des terres et des maisons abandonnées par les Russes. Une centaine de ces beaux chiens du Kamtschatka erraient affamés par les rues; et léchaient les mains de nos matelots, pour attraper un morceau de biscuit. M. de Rosencourt, de l'*Obligado*, s'empara du moins étique de ces pauvres animaux.

Le détachement, après avoir examiné à loisir la ville déserte, se divisa par compagnies qui reçurent l'ordre de démolir, d'incendier, de détruire enfin par tous les moyens possibles les maisons, les magasins, les arsenaux et les fortifications ; et tout fut anéanti excepté l'église, l'hôpital et quelques habitations d'indigents.

Les habitants, conduits par les autorités civiles, étaient partis le 20 avril dernier, peu de temps avant la retraite de la garnison ; ils avaient l'intention de gagner la ville de Tchimsk dans l'intérieur ; mais la femme du gouverneur civil, ne pouvant soutenir les fatigues d'un aussi long voyage, à cause de son état avancé de grossesse, ils s'arrêtèrent dans un petit village à vingt milles de Petropauloskoï.

La garnison s'échappa par mer. L'ordre d'évacuer la place lui fut expédié d'un des quartiers généraux russes de Sibérie, — et l'on s'étonne à bon droit que les vaisseaux, qui la transportèrent à l'embouchure du fleuve Amour, aient pu sortir du port encore pris par les glaces, au mois d'avril, et échapper aux deux bateaux à vapeur anglais l'*Encounter* et le *Baracounter*, qui croisèrent, pendant tout l'hiver, à l'entrée de la baie d'Awatcha.

Un journal de Saint-Pétesbourg raconta comment la flotte russe de l'océan Pacifique échappa aux croiseurs anglais.

Dès que l'amiral Savoïko, commandant de Petropauloskoï, eut reçu l'ordre d'abandonner les fortifications de cette ville et de se rendre au Liman de l'Amour, il prit ses dispositions d'évacuation ; fit scier la glace dans la baie d'Awatcha, et mit en mer en avril, avec la frégate *Aurora*, les corvettes *Liwoutza* et *Dwina*, et plusieurs autres bâtiments de transport. Outre la garnison, l'escadre avait à bord des habitants de la ville au nombre de trois cents, hommes, femmes et enfants. Les croiseurs anglais ne s'aperçurent de rien. — Le 13 mai, après une navigation des plus pénibles, il jeta l'ancre dans la baie de Castries, (51° 29, latitude nord) ; et plaça ses vaisseaux derrière des bas-fonds et des bancs de sable, de manière qu'ils ne pussent être tournés par l'ennemi, si l'ennemi découvrait sa retraite. — Le 20 mai une frégate, une corvette et un brick anglais se montrèrent ; mais ils reprirent bientôt le large, après que la frégate eut envoyé quelques volées de boulets qui ne firent aucun mal aux vaisseaux russes.

L'amiral Savoïko ayant appris que le cap Lazareff, situé plus au nord que la baie de Castries et à l'embouchure de l'Amour, était enfin libre de glaces, profita du départ des bâtiments anglais pour quitter ce mouillage ; et donna liberté de manœuvre à ses vaisseaux qui arrivèrent tous l'un après l'autre, du 1er au 6 juin, dans le Liman ; et quelques jours après, il les remisait déchargés derrière les barres de l'*Amour*.

L'amiral russe, pendant cette pénible traversée de la baie de Castries au Liman, rencontra le *William Penn*, bâtiment américain, où se trouvaient cent cinquante Russes provenant de l'équipage de la frégate *Diana*, naufragée à Simoda (Japon), lors d'un tremblement de terre. Le commandant de cette frégate, l'amiral Pontiatine ne rejoignit Savoïko, au cap Lazareff, qu'après une longue et curieuse odyssée.

Réfugié dans un petit port japonais, après la perte de sa frégate, il tenta de s'emparer d'un navire baleinier du Havre, pour s'y embarquer avec les hommes de son équipage qui n'avaient pu prendre place sur le *William Penn*. Mais le capitaine havrais eut vent de sa convoitise ; et s'envola fort habilement au large. Pontiatine alors entreprit de construire un schooner. Six

semaines après, grâce aux secours du gouvernement japonais et des habitants qui lui fournirent des voiles, des cordages et autres objets de gréement, il put prendre la mer avec quarante hommes et sept officiers sur un petit navire qui reçut le nom de *Kida*, du nom de l'endroit où il avait été construit.

Le 23 mai il entrait dans le port de Petropauloskoï, presqu'au moment où les amiraux alliés en sortaient; et se hâtait de quitter ces parages soumis à la surveillance des croiseurs anglo-français; il passa, afin de gagner le détroit de La Peyrouse, entre les îles Saghaliennes et Iédo; une nuit, dans ce détroit, un croiseur ennemi apparut à une centaine de brasses de son schooner et lui appuya une chasse vigoureuse. Pontiatine eut le bonheur de lui échapper, et ayant rallié la flotte au cap Lazareff, il fit transporter au poste de Nicolas, la principale forteresse du territoire de l'Amour, tout le matériel de guerre et les approvisionnements que l'escadre de Savoïko avait enlevés de Petropauloskoï.

On ne s'explique guère la fuite des Russes de Petropauloskoï, surtout lorsqu'on songe aux immenses travaux de défense exécutés depuis la première attaque

de la flotte alliée. Les murailles avaient été renforcées, les fortifications avaient plus de seize pieds d'épaisseur; et il fallut employer la mine pour les faire sauter. Le nombre des canons avait été triplé, et les embrasures des nouveaux forts paraissaient être calculées pour relever des pièces de gros calibre. — Peut-être l'ordre d'évacuation ne fut-il donné que parcequ'on reconnut l'impossibilité de se procurer aux États-Unis, ces pièces de gros calibre, l'inviolabilité des navires neutres cessant dès qu'ils chargent des provisions de guerre.

Petropauloskoï détruit, les amiraux Bruce et Fourrichon se dirigèrent sur Zitka, en longeant les îles Aléoutiennes; ils espéraient y rencontrer la flotte russe, partout introuvable. Arrivés devant Zitka, ils montèrent sur un vaisseau à vapeur, le *Brisk*, et pénétrèrent dans la passe. Un autre bateau à vapeur appartenant à la compagnie américo-russe vint aussitôt au-devant d'eux; et le secrétaire du gouvernement, qui se trouvait à bord leur annonça que la place était hors d'état de se défendre et se rendrait à la première sommation : il leur rappela en même temps, qu'en vertu d'un arrangement conclu entre la compagnie russo-américaine et la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, arran-

gement sanctionné par les gouvernements respectifs, l'établissement de Zitka se trouvait placé, pour l'Angleterre du moins, en dehors des hostilités. — Il n'y avait en rade aucun bâtiment russe, et les amiraux alliés retournèrent à leur bord.

LES OURS

AU KAMTSCHATKA

I

— Maître Schporine, garde-magasin des fourrures de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, et ravitailleur patenté des navires européens en relâche au Kamtschatka, parlait assez clairement un jargon anglo-américain. — Nous le parlions aussi ; et la conversation allait son train sur la Slobode, la grand'rue de Petropauloskoï, quand un individu, moitié Russe et moitié indigène par l'accoutrement, et tenant dans chaque main un petit paquet de fourrures de couleur fauve, nous accosta en criant d'une voix gutturale et saccadée :

— Dix roubles la paire ! dix roubles !

— Ah ! c'est toi Mickaël, dit maître Schporine, tu as donc été heureux en chasse ?

Le Mickaël ne répondit que par un brusque salut de tête ; et s'adressant spécialement à mon capitaine et à moi, recommença à crier :

— Dix roubles la paire ! dix roubles !

— La paire de quoi ? demandai-je.

— Eh ! la paire d'oursons, répliqua Schporine, — ne les voyez-vous pas ?

Je ne les voyais pas, en effet, et je ne me serais jamais douté que ces deux paquets de poils appartinssent au genre *ursinus*, si l'homme qui les vendait à la criée ne les eût déposés à nos pieds ; car alors ces deux paquets s'animèrent, se transformèrent, s'allongèrent, marchèrent ; et de dessous leur épaisse enveloppe s'élevèrent de petits grognements aigus, en même temps qu'apparurent, au milieu des longues soies de la tête, les hiatus vermeils de leur gueule et les éclairs de leurs yeux noirs.

— Dix roubles la paire, dix roubles ! répétait sans cesse le chasseur accroupi devant les oursons et les excitant à s'ébattre, en faisant claquer ses doigts.

— Les jolies bêtes ! murmura mon capitaine. Quel

âge ont-elles ? huit jours, peut-être ? Le chasseur ne répondit pas ; et moi je me mis à réfléchir sur les nombreux mensonges des naturalistes. Évidemment ces messieurs ont calomnié les jeunes ours, en prétendant qu'ils naissent informes et mal léchés. La Fontaine, moins injuste, dit seulement : « A demi léchés. » La vérité est qu'ils sont parfaitement conformés. En voilà deux, nés d'hier, peut-être ; et ils ressemblent à ces mignons petits chiens blancs, à poils frisés, que des spéculateurs ambulants exposent sur les boulevards de Paris, avec un ruban rose pour collier.

— Les achetons-nous ? demanda mon capitaine.

— Comme il vous plaira, répondis-je avec une indifférence simulée.

— Mais, ajouta-t-il, ils sont peut-être trop jeunes pour vivre en mer ?

— Oh ! non, s'écria le fournisseur. J'en ai élevé de bien plus jeunes que ceux-là.

— Quel âge ont-ils donc ?

Maître Schporine entama aussitôt un dialogue des plus vifs avec Mickaël, qui cessa d'être taciturne et sournois, dès qu'il eut compris que nous avions envié de sa marchandise. Les oursons étaient âgés de vingt

jours environ : Mickaël les possédait depuis une quinzaine et les nourrissait avec des noix de cèdre broyées et ramollies dans du lait de vache. Il avait découvert leur tanière dans une gorge de la Cheweletcha, la montagne aux marmottes ; cette célèbre montagne qui, ennuyée d'être sans cesse rongée par les marmottes, changea de place un beau matin et creusa des lacs en marchant ; il s'était emparé d'eux en tuant le père et la mère. Nous pouvions donc les acheter, sans craindre de les voir mourir faute d'une alimentation appropriée à leur âge ; ils étaient déjà en état de se passer de laitage ; et une bonne provision de noix de cèdre, ainsi que le biscuit du bord, nous permettaient de les conduire sains et saufs en Europe.

Mon capitaine hésitait encore à conclure le marché ; mais dès que j'eus proposé de payer ma part et que j'eus pris, en outre, l'engagement de veiller attentivement, pendant toute la traversée, sur la santé de ces gentilles bêtes, il solda les vingt roubles et un de nos matelots, qui passait par là, en sortant du pritynniah-batchsk (du cabaret), fut chargé de conduire immédiatement à bord de notre navire *Zémire* et *Azor*.

C'est ainsi que mon spirituel commodore baptisa ce

jeune couple d'oursons qui devaient me causer tant de soucis, tant d'ennuis pendant les derniers mois de notre campagne..... Ah ! si j'avais pu, si j'avais su prévoir !.... Mais je ne voyais rien, je ne pressentais rien ! Bien au contraire, je m'abandonnais à des rêves ambitieux ! j'admirais les oursons devenus ours, et ours d'espèce inconnue en France ! J'en ferais don au Jardin des Plantes ; on creusait pour eux une fosse nouvelle, et au-dessus de cette fosse on plantait un écriteau de fer, sur le fond blanc duquel se lisait écrite en lettres capitales, cette phrase : Ours mâle et femelle du Kamtschatka, donnés par le capitaine..... et le docteur.....

Le marchand d'ours reçut les dix roubles dans le créux de sa main droite, les soupesa plusieurs fois en les faisant sauter l'un après dans sa main gauche, examina comme un vrai numismate l'exergue, l'effigie et la tranche de chacun d'eux ; et convaincu enfin qu'on ne le payait pas en fausse monnaie, tourna les talons et s'éloigna sans mot dire, sans adieux, sans salutations.

— Le coquin, s'écria Schporine, il ne serait ni muet ni raide, si nous étions des fonctionnaires militaires ; voyez, messieurs : il entre au cabaret au lieu de retourner près de sa femme et de ses enfants qui meurent de

faim. Les malheureux ne verront pas même la couleur des roubles ; il s'enivrera de brague et de watki ; il ne rentrera chez lui que lorsqu'il ne lui restera plus un seul kopeck en poche, et il dira à sa femme que les chiens de la Slobode ont étranglé les oursons. Heureuse encore la pauvre Baba, la pauvre vieille femme, s'il ne s'avise pas de boire le machamore, cette liqueur de champignons fermentés qui nous rend fous furieux et nous pousse au meurtre... Après tout, sa conduite ne m'étonne pas, c'est un draucky...

— Qu'appelez-vous draucky, demandai-je?

— Le draucky est un homme qui a été scalpé par un ours, c'est-à-dire qu'un ours lui a déchiré la peau du crâne. Cela arrive souvent quand le chasseur manque d'adresse. L'ours le terrasse et ne le tue que très-rarement, mais il se contente de lui donner un bon coup de dent sur la nuque, de fendre la peau d'une oreille à l'autre, de détacher cette peau de dessus le crâne, de la ramener en avant vers le front et de la lui rabattre sur les yeux... puis il s'en va satisfait.

— Et l'homme ne meurt pas?

— Non, certes !— Mickaël le prouve : il a subi cette opération et jouit cependant d'une bonne santé. Je

connais vingt autres drauckys dans la colonie. Ils prétendent qu'ils faisaient semblant d'être morts pendant que l'ours les scalpait, et ils s'imaginent que cet animal ne rabat une telle visière sur leurs yeux que parce qu'il redoute le regard de l'homme, même quand l'homme a cessé de vivre.

Je ne pus retenir un gros rire d'incrédulité.

— Riez, riez, reprit maître Schporine : il n'en est pas moins vrai que Mickaël et vingt autres sont drauckys ; je garantis le fait, mais je ne garantis pas ce qu'on raconte des terreurs de l'ours, devant le regard immobile d'un cadavre.

— J'aurais cru, répliquai-je, qu'il devait survenir une inflammation mortelle, après une si vaste plaie du cuir chevelu.

— C'est possible : vous devez vous y connaître, puisque vous êtes médecin ; mais quelque savant que vous soyez, vous ne savez pas tout... Ce qui est mortel chez vous peut ne pas l'être ici ; nous avons des remèdes qui vous manquent ; et l'herbe dont le jus cicatrise, en vingt-quatre heures, les blessures les plus terribles ne pousse pas sans doute dans les champs où j'ai entendu dire que mon père était mort, en marchant sur

Paris... Nous avons ici une herbe qu'on nomme justement l'herbe à l'ours, parce que les ours s'en servent quand ils sont blessés; eh bien ! cette herbe rattacherait mon poignet à mon bras, si un coup de sabre les séparait; je vous ferai voir cette herbe...

— Je préférerais d'abord examiner les cicatrices de la tête de Mickaël; priez-le donc de venir ici, — il y aura un rouble pour lui.

— Impossible ! Saint Serge ne le ferait pas démarrer du cabaret, avant que son dernier kopeck ait soldé son dernier verre de watki; et vous aurez laissé bien loin derrière vous la baie d'Awatcha quand on le reconduira, à coups de bâton, chez sa femme.

Ces dernières paroles du fournisseur nous rappelèrent que nous n'avions plus que quelques heures à rester à terre; aussi nous hâtâmes-nous d'aller faire notre choix de fourrures.

— Ah ! vous ne connaissez pas les ours de notre pays, répéta Schporine, en nous introduisant dans ses vastes magasins, où trente et quelques employés opéraient le triage et l'empaquetage de peaux de toutes sortes : renards rouges, gris, bleus, blancs et noirs; ours noirs, ours blancs, ours fauves; zibelines, martres,

goulus, blaireaux, chiens, lièvres, argalis, etc., etc.

— Voyez, messieurs! s'écria-t-il en étalant devant nous une magnifique peau d'ours, d'un fauve rutilant, si largequ'il ne pouvait assez étendre les bras pour lui conserver toute son ampleur, et si longue qu'elle retombait sur le sol, quoiqu'il se cachât tout debout derrière elle ; lui qui avait cependant une taille de près de six pieds ; — voyez, messieurs! c'est la dépouille d'un ours mâle, et elle est destinée, ainsi qu'une autre de même grandeur que j'ai là et qui provient de la femelle de ce mâle, elle est destinée, dis-je, à doubler une pelisse de Sa Majesté l'empereur Nicolas (que Dieu garde) : eh bien! nous les devons au courage d'une jeune fille. — Des chasseurs ont été faits *drauckis* en poursuivant ces monstrueux animaux ; elle seule a vaincu... parce qu'elle était belle...

L'idée me vint que ce Russe astucieux et vernissé de bonhomie allemande voulait nous vendre, au plus haut prix possible ces deux peaux d'ours ; et qu'il se livrait en conséquence à un *boniment* d'à-propos. Aussi, afin de couper court à sa faconde, lui demandai-je brusquement pour combien de roubles il nous les céderait.

— Capitaine, s'écria-t-il, quelle est la valeur de

l'huile de baleine que vous avez recueillie depuis votre départ du Havre?

— Environ quatre cent mille francs.

— Eh bien! vous me proposeriez d'échanger votre huile contre ces peaux d'ours, que je vous répondrais : Gardez votre huile, mes peaux, je les garde!

Et il étendit la dépouille du mâle à côté de celle de la femelle; et, les bras croisés, il contempla longtemps en silence leurs nuances veloutées, qu'illuminait un pâle rayon de soleil se fourvoyant dans le magasin, par une lucarne entr'ouverte.... Certes! il les admirait de bonne foi! Mais en aurait-il réellement refusé quatre cent mille francs, si, par hasard, nous lui avions offert de payer ces peaux quatre cent mille francs? Hélas! oui. Le marché était impossible, d'après la loi du pays; et il voulait nous faire croire qu'il refusait de vendre, par sa propre volonté. Il pensait que nous ignorions que le gouvernement russe a tout monopolisé; que les marchands comme lui sont des entrepositaires; et que ces peaux appartiennent au czar, de même qu'en France les plus beaux arbres de nos forêts appartiennent aux arsenaux de l'État. Ainsi, en Sibérie, en Tartarie, au Kamtschatka, les plus beaux produits de la chasse sont reven-

diqués par les agents du fisc, et malheur au promyschlencs, au chasseur, au marchand, qui trafique pour son propre compte sur les fourrures précieuses : le knout et l'exil chez les Koriabnes, voilà ses bénéfices les plus clairs.

Maître Schporine réfléchissait sans doute aux cruautés du despotisme russe, car il avait perdu sa faconde et sa gaieté. Elles lui revinrent cependant peu à peu, à mesure que nous débattions les prix de quelques fourrures communes, les seules que les étrangers aient le droit d'emporter. Mon capitaine acheta deux renards noirs et deux ours blancs; je préférai quatre zibelines et un goulu. Cette peau est si estimée, que celle que j'achetai avait un défaut; sans cela, je n'aurais pu l'obtenir. Quand les Kamtschatkadales veulent exprimer combien un homme est riche, ils disent qu'il est habillé de peaux de goulu. Dieu lui-même ne doit être vêtu que de goulu jaune et blanc... quand il se met en grande tenue...

Je parvins, en discutant le marché, à ramener la conversation sur la jeune fille et les peaux d'ours. Cette fille maîtrisant un ours me rappelait le tableau du lion aux griffes rognées.

— Non, messieurs, reprit enfin Schporine, non, vous ne connaissez pas l'ours de notre pays !... Il est moins féroce que partout ailleurs ; et en même temps il est plus civilisé, plus intelligent que les indigènes de cette contrée et que nos voisins les Koriaques. Jamais il n'attaque l'homme, à moins que l'homme ne le provoque ; et il faut qu'un chasseur passe près de lui quand il dort et le réveille, pour qu'il s'élance sur le chasseur, le terrasse et le scalpe. On dit même que parfois il exerce une vengeance bien plus cruelle ; et que la malheureuse victime affreusement mutilée devient pour toujours *biréouck*.

— Biréouck ?

— Oui, biréouck ! c'est-à-dire triste, silencieux, solitaire, fuyant parents, amis et maîtresses ; car désormais il n'est plus un homme ; et il lui manque ce qui nous rend tous égaux à notre divin et tout-puissant czar !

Le négociant nous dit cela, avec un tel accent de gravité, que je crus entendre M. Prudhomme en tournée au Kamtschatka ; mais je n'osai le contredire et prêtai une oreille attentive à cette leçon d'histoire naturelle, dans l'espoir qu'il reparlerait de la jeune fille.

— D'ailleurs, reprit-il, nos ours sont galants avec les

femmes : jamais ils ne se permettent de leur donner un seul coup de dent; au contraire, ils caressent de leurs grosses pattes les jeunes et les jolies; et jouent quelques mauvais tours aux laides et aux vieilles. Ils les suivent, comme des chiens dociles, quand elles vont en troupes, pendant l'automne, ramasser dans les forêts des baies, des fruits, et surtout des noix de cèdre; et ne les quittent que lorsqu'elles rentrent au village; parfois ils accostent celles que le poids d'une récolte trop abondante retient en arrière, et ne leur rendent la liberté que lorsqu'elles ont déposé à terre une rançon de noix de cèdres, dont ils sont très-friands.

L'automne dernier, la fille d'un tayon, un chef d'indigènes d'un ostrog situé à quelques werstes de la ville, étant allée cueillir des baies dans la forêt, en compagnie d'une troupe de femmes, s'isola involontairement, s'égara et ne reparut pas le soir chez son père. Grande désolation dans la famille, grandes rumeurs dans l'ostrog. Les hommes disponibles partirent à sa recherche, et durant toute la nuit on fouilla, aux lueurs des loutchines (1), les coins et recoins de la fo-

(1) Bâtons de sapin résineux servant de torches.

rêt. — Vaines tentatives ! on ne la retrouva ni morte ni vivante, et l'on pensa qu'elle avait été enlevée par un de ces déportés, en rupture de ban, qui vagabondent sur les confins de la colonie, et vivent de chasse et de rapines. Le vieux tayon, son père, alla dès le matin consulter le chaman, sorcier, et le chaman lui dit :

— Console-toi, tu reverras ta fille dès que l'autre sera revenue.

— Quelle autre ? demanda le bonhomme peu satisfait de cet oracle ; je n'ai qu'une fille... je n'en ai jamais eu qu'une seule ! que *Kout*, le dieu tout-puissant la protége !

La journée s'écoula sans nouvelles de la fille ; et les parents, les amis qui avaient continué à battre les bois, rentrèrent désespérés.

La nuit suivante, pendant que les habitants de l'ostrog dormaient, le tayon et sa femme se barricadèrent chez eux, plantèrent aux quatre coins de leur réduit une loutchine allumée, et se couchèrent, à plat ventre sur le sol, pour adorer le dieu Kout et implorer son assistance. Cette prière dura une heure ; puis ils se re-

levèrent et se mirent à creuser la terre dans l'angle oriental de la balangane (1).

— Ajouchack ! murmurait l'homme.

— Kantaï ! répondait la femme.

Ajouchack ! Kantaï ! Kantaï ! Ajouchack ! Et ils creusaient toujours. Enfin, après un travail opiniâtre, ils exhumèrent deux morceaux de bois informes ; chacun en prit un entre ses bras, le pressa, contre sa poitrine et le déposa sur une petite table couverte d'une natte de kiprei, et placée comme un autel au centre des loutchines. Ajouchack, l'un de ces morceaux de bois, avait la forme d'une tête humaine oblongue et démesurément grosse ; Kantaï, mieux sculpté, représentait une syrène de fantaisie, à museau de chien et à poitrine de femme, avec des ailes de mallemoques pour bras; et pour membres inférieurs une queue de poisson contournée sur elle-même. C'étaient là les anciens dieux tutélaires de la nation, les saintes idoles renversées par l'impératrice Catherine !... La loi punit de mort quiconque les adore; mais les Kamtschatka-

(1) Maison de bois qui remplace la yourte ou maison souterraine.

dales ne manquent jamais d'implorer leur assistance aux jours de malheur.

Le vieux couple adressait donc prières sur prières aux deux idoles, et les conjurait de leur rendre une fille chérie ; et, entre chaque prière, l'homme frictionnait, avec de la graisse d'ours et de l'huile de poisson, la tête d'Ajouchack ; et la femme exécutait la même manœuvre sur le corps entier de Kantaï. Ils faisaient vœu aussi de renouveler chaque nuit cette pieuse cérémonie, au risque d'être découverts par le denaski, l'officier de police de l'ostrog, tant que la prédiction du chaman ne se serait pas accomplie.

Soudain, au milieu d'une fervente oraison, la porte de la balangane est violemment agitée ; un courant d'air arrive du dehors, et les loutchines flamboient.

— Femme ! s'écrie l'homme, c'est le domovoï-douck (l'esprit familier de la maison) : il revient de la forêt ; il a vu la fille !...

— Kantaï ! Kantaï ! Kantaï ! répéta la mère en frissonnant.

Et tous deux gardèrent le silence, pour mieux entendre. Cependant la porte était de plus en plus rudement secouée ; le vent pénétrait dans la cabane, et

les flammes des loutchines s'élançaient jusqu'au toit.

— Ouvrez ! ouvrez ! c'est moi ! disait une voix douce, au dehors.

— Ouvrez de par la loi ! croyaient entendre les adorateurs des faux dieux.

Et, saisis de terreur, ils demeuraient immobiles à genoux ; et se voyaient déjà aux mains du denaski et de ses soldats.

— Mon père ! ma mère ! reprit la douce voix, ouvrez vite !...

— Ah ! c'est elle ! c'est Manga, notre fille ! s'écrièrent enfin les vieillards, en s'élançant vers la porte.

C'était bien elle, en effet ; saine et sauve, toujours belle, et ne tremblant plus que de froid ou de fatigue, si toutefois elle tremblait encore.

Ses parents l'interrogèrent sur les causes de son absence ; elle se contenta de répondre qu'elle s'était égarée dans les bois ; qu'elle avait erré sans pouvoir retrouver son chemin ; et que sa bonne étoile venait de la reconduire au milieu de la nuit, dans le voisinage de l'ostrog.

Le lendemain, toutes les commères et tous les galants du pays la félicitèrent de son heureux retour ; et l'acca-

blèrent de questions. Mais elle fit la discrète et ne répondit que ce qu'elle avait déjà répondu ; si bien que les indifférents cessèrent promptement de s'occuper d'elle.

Cependant deux personnages, son père et son fiancé Krolyck, l'un des plus intrépides chasseurs de la presqu'île, n'étaient pas satisfaits de ses réponses : il y avait un mystère là-dessous, pensaient-ils, et pourquoi le cachait-elle ? Krolyck, jaloux, flairait un rival rôdant aux environs ; et le tayon commentait en lui-même la phrase plus énigmatique que jamais du chaman : — Tu reverras ta fille quand l'autre sera revenue.

La nuit suivante, les habitants de la balangane furent réveillés par un certain bruit : on cherchait à forcer la porte ; mais la porte, solidement construite et verrouillée, résistait ; on aurait dit qu'un homme des plus vigoureux s'efforçait de l'enlever de dessus ses gonds, en la poussant par l'épaule, de bas en haut.

— Qui va là ? demanda le tayon. Pas de réponse. — Silence complet. — Et quelques minutes après, le bruit recommença. Les balanganes n'ayant pas d'autre ouverture que celle de la porte et celle du toit par où s'échappe la fumée du foyer, le tayon ne put recon-

naître le perturbateur de son repos. — Était-ce un voleur ? non : un voleur agirait plus adroitement. — Était-ce un galant de sa fille ? encore moins : les galants sont plus sournois. Qui donc assiégeait son logis ?

Le jour allait poindre quand une roulade de sourds grognements retentit dans le lointain, s'approcha rapidement et vint se mêler à de nouveaux grognements qui éclatèrent au seuil même de la porte ; puis on entendit des trépignements sur le sol et le bruit concentré d'une lutte muette, mais ardente... Les voisins s'éveillèrent et entr'ouvrirent leurs portes ; mais la lutte cessa aussitôt, et on reconnut à travers le crépuscule deux ours monstrueux détalant au plus vite...

Pendant toute la journée, on ne parla dans l'ostrog que de la visite nocturne des deux ours ; et personne ne s'imaginant qu'ils reviendraient la nuit prochaine, on ne fit aucun préparatif pour les recevoir. Ils revinrent cependant ; un nouvel assaut de la porte du tayon eut lieu à la même heure, tenté par un seul ours ; il se termina, comme le premier, aussitôt l'arrivée de la seconde bête et le réveil des gens du voisinage.

La conduite mystérieuse de ces animaux excita vive-

ment la curiosité et la cupidité des chasseurs de la tribu. Le soir venu, les plus vaillants d'entre eux s'embusquèrent derrière la palissade d'un enclos, sur le chemin de la forêt, afin de recevoir les ours à coups de fusil.— Mais les ours ne revinrent pas. Étaient-ils partis en maraude d'un autre côté? — peut-être ; peut-être aussi avaient-ils éventé le piége ! Et je le croirais assez, car ils flairent l'odeur de la poudre, à plus de dix werstes de distance. Les Kamtschatkadales sont très-superstitieux; ils s'imaginèrent que ces ours étaient des Gamoulis ou des Biboutchis, des esprits célestes, des envoyés sur terre du grand dieu Kout. Or, malheur à ceux qui contrecarrent les desseins de ces esprits célestes ! — Ils s'abstinrent donc de retourner en embuscade la nuit suivante ; — mais justement pendant cette quatrième nuit les deux ours reparurent, un seul d'abord, un autre ensuite ; et ils s'enfuirent au point du jour.

Autant le tayon et sa femme étaient inquiets et tristes, autant la belle Manga se montrait insouciante et gaie ; mais cette gaieté, cette insouciance n'étaient que factices ; la pauvrette ne maîtrisait qu'à grand'peine des frissons de terreur, quand on parlait devant elle des Gamoulis et des Biboutchis travestis en ours. Ces bon-

nes gens, ainsi que Krolyck, devinèrent ses angoisses et la supplièrent d'en révéler les causes: si un danger la menaçait, elle devait signaler ce danger, et le danger signalé cessait d'être redoutable. —Krolyck, son fiancé, n'était-il pas là pour la défendre, et de jour et de nuit, et à tout jamais? Prières inutiles: elle resta muette, impénétrable; et en désespoir de cause, le tayon alla de nouveau consulter le chaman. Le chaman répondit :

— Puisque ta fille est revenue, il faut la tuer. Tu auras la paix ensuite.

Jugez de la douleur du bonhomme! Il rentre chez lui désespéré et se roule sur le sol en répétant, hachée par les sanglots, la terrible sentence du chaman. Mais à peine la fille a-t-elle entendu cette sentence, qu'elle pousse un cri de joie, se penche vers son père, le relève, lui dit qu'elle est sauvée, et jure que si les ours reviennent encore cette nuit à la porte de la balangane, ils y reviendront pour la dernière fois. Elle aussi croyait à l'incarnation en ours des Gamoulis et des Biboutchis, et c'est pourquoi elle gardait le silence de peur d'indisposer Kout. Mais puisque le chaman avait parlé, elle pouvait maintenant parler sans crainte; — alors elle raconta, en rougissant, ses aventures dans la forêt,

révéla le but des tentatives nocturnes du premier ours; et traça le plan à suivre, pour purger la contrée de ce dangereux animal et de son compagnon. Un coutelas et une forte lanière de cuir de renne, ayant un nœud coulant à une de ses extrémités, voilà tout ce qu'il fallait pour exécuter ce plan.

— Mon histoire vous paraît absurde, n'est-ce pas, messieurs? dit maître Schporine, s'interrompant pour expulser une nuée de moucherons qui venaient de s'abattre sur les deux merveilleuses peaux d'ours de sa future pelisse impériale ; c'est que vous ne la comprenez pas encore, — mais patience !

Une solide lanière en cuir de renne fut donc choisie et jetée par-dessus la maîtresse-poutre du toit et ses deux extrémités demeurèrent pendantes jusqu'à terre : l'une, bien huilée, bien souple, se terminait en nœud coulant ; l'autre restait droite et rêche. Krolyck, averti du rôle qu'il devait jouer, donna le fil à son meilleur coutelas de chasse ; le père affûta un oukarel, une pique courte ; la mère remplit une petite calebasse de watky, d'eau-de-vie de riz, et la plaça près du foyer ; afin qu'au premier signal, la chambre pût être éclairée instantanément, en arrosant de watky les charbons ca-

chés sous la cendre; et la fille, l'héroïne du drame, surveillait cette mise en scène.

La nuit vint; le village s'endormit. Seuls, les habitants de la balangane veillèrent plongés dans une obscurité profonde; et, prêtant une oreille attentive aux moindres bruits du dehors. Par intervalles, les chiens aboyaient, les rennes brâmaient, les poulains des Zaimkas hennissaient; et le vent qui soufflait du côté d'Awatcha apportait les bruissements solennels de la marée montante.

Manga, debout derrière la porte entre-bâillée, maintenait ouvert le nœud coulant; et le tayon, sa femme et le futur gendre groupés au milieu du logis, sous la maîtresse-poutre, étaient prêts à s'atteler à l'autre extrémité de la lanière.

Vers minuit commencèrent à grincer les graviers de la Slobode. Ce grincement, d'abord léger et intermittent, tantôt lent, tantôt précipité, augmenta peu à peu d'intensité, en se rapprochant de la balangane : on aurait dit un homme, un malfaiteur cherchant à dissimuler le bruit de ses pas et s'avançant, avec hésitation dans l'obscurité...

— Le voilà! pensèrent-ils, attention!

Cependant le silence régna de nouveau aux alentours, et si complet, si profond, qu'ils doutèrent presque d'avoir entendu quelque chose.

Mais tout à coup la porte, poussée du dehors, s'entr'ouvre; et l'intérieur de la balangane retentit du ronflement d'un soupir formidable, tel que n'en exhala jamais aucune poitrine humaine...

Épouvantée, la jeune fille oublie son rôle, se rejette en arrière et veut fuir... Impossible ! Elle sent tomber sur ses épaules quelque chose comme deux lourdes mains de plomb gantées de velours, qui la retiennent en place; et elle s'affaisse, presque suffoquée par les chaudes effluves que la respiration du mystérieux visiteur lui lance en plein visage !

—Kantaï ! Kantaï ! a murmuré la mère, qui devine le danger.

Au mot de Kantaï, l'héroïne reprend courage, se redresse, reconnaît la position de la tête du monstre à l'éclat de ses yeux, qui brillent dans la nuit comme deux charbons ardents, lui jette le nœud coulant autour du cou; et bondit hors des pattes qui se repliaient déjà pour l'étreindre.

L'ours bondit, lui aussi; mais il s'arrête, comme s'ar-

rêterait un dogue retenu par sa chaîne, au milieu de son élan; une violente secousse le fait reculer, une autre le rejette en avant; puis son arrière-train quitte le sol... puis il monte, monte en rugissant d'abord, en râlant ensuite; et enfin il se tord dans une dernière convulsion, pendant que le tayon, sa femme et Krolyck, les bras roidis sur la lanière de cuir, achèvent de le hisser jusqu'au toit.

La femme proposait déjà d'allumer les loutchines pour admirer le pendu, quand des grondements furieux annoncèrent l'entrée en scène d'un nouvel acteur.

Krolyck n'a que le temps de saisir son coutelas et de se camper en face de la porte, le dos tourné au pendu derrière lequel il se réfugiera, s'il manque son premier coup. Le vieillard, armé de son oukarel, se prépare à une attaque de flanc; et les deux femmes, accroupies devant le foyer, sont prêtes à arroser les tisons de watki.

La femelle de l'ours, car c'est elle, a retrouvé les pistes de son mâle; et sans hésiter, sans dévier d'une ligne, elle franchit le seuil de la balangane et pique une tête entre les jambes de Krolyck. Krolyck adossé à l'ours, tient bon. La bête, arrêtée dans son élan, s'é-

broue, grogne, mugit, lève le nez, flaire l'obstacle; et reconnaissant son mâle, s'assied sur les jarrets et jette en avant ses deux pattes pour l'embrasser... Mais c'est Krolyck qu'elle embrasse, Krolyck qui se trouvant alors poitrine contre poitrine avec elle, lui enfonce son coutelas dans le cœur jusqu'au manche.

Les flammes du foyer illuminèrent aussitôt la balangane; et la famille du tayon réveilla tout l'ostrog, en poussant des cris de victoire.

C'est ainsi, messieurs, que le pays fut délivré de ces deux terribles bêtes qui avaient déjà scalpé une douzaine de chasseurs.

Mais, me demanderez-vous, quelle était donc la cause de l'absence de Manga? et pourquoi, depuis son retour, l'ours mâle venait-il, chaque nuit, assiéger la porte du tayon? Pourquoi aussi la femelle accourait-elle sur les traces de son mâle?

— Je vous ai déjà dit que les ours mâles du Kamtschatka ne se montraient pas insensibles à la beauté de nos femmes; or, celui-ci était amoureux fou de Manga, une bien jolie fille, ma foi!

Manga raconta ainsi ses aventures: « Un jour que s'étant séparée involontairement de ses compagnes,

en cueillant des baies dans la forêt, elle cherchait à s'orienter, elle rencontra un ours qui lui barra le chemin et l'obligea à s'enfoncer dans le plus épais du bois, en la poussant de la tête et en se frottant le flanc le long de sa robe. Elle céda d'abord par crainte, puis elle voulut refuser de marcher ; mais il la saisit entre ses pattes et l'emporta évanouie. La pauvre enfant se réveilla longtemps après, couchée au fond d'une grotte, sur un lit de feuilles sèches; il y avait à ses côtés une ample provision de fruits et de poissons fumés. — Je rêve, pensa-t-elle d'abord ; mais quelle ne fut pas son épouvante, lorsqu'elle aperçut accroupi à l'entrée de la grotte l'ours, qui fixait sur elle des yeux ardents et soupirait comme le tonnerre gronde? elle crut alors sa dernière heure venue; et se voila le visage de désespoir. Cependant, la journée s'écoula, sans que l'animal manifestât de sinistres intentions.

« Au contraire, ses soupirs, de plus en plus fréquents, se transformèrent en ronflements amoureux; et le feu de ses regards s'éteignit dans une douce langueur; puis il rampa, rampa doucement vers elle; et se mit à lui lécher les pieds...

« Ranimée par l'instinct de la conservation, Manga

eut le courage de caresser à deux mains cet adorateur d'un nouveau genre, afin d'entretenir sa miraculeuse bienveillance ; mais elle frissonnait d'horreur en sentant passer sur sa peau la langue brûlante du monstre; et elle fermait les yeux pour ne pas voir les dents blanches, pointues et longues, entre lesquelles allait et venait cette langue...

« — Krolyck ! Krolyck ! murmurait-elle par instants, à moi Krolyck !

« Au nom de Krolyck, et comme s'il comprenait le sens de cette invocation, l'ours agitait sa tête, secouait son rable; et poussait un rugissement sinistre...

« Combien de temps encore durerait cet affreux tête-à-tête, avant-coureur d'une mort inévitable ?

« Heureusement, vers minuit, une chance de salut vient s'offrir à la pauvre Manga : des hurlements plaintifs retentissent à quelque distance dans la forêt; et l'ours, comme pour obéir à un appel, se remet brusquement sur ses pattes; et se dirige en toute hâte du côté de ces hurlements. La prisonnière, elle aussi, se remet sur pieds et prête l'oreille ; l'ours s'éloigne toujours, les broussailles craquent sur son passage, et les hurlements continuent. Mais tout à coup ils cessent,

et un duo de rugissements effrénés leur succède : rugissements entremêlés de cris aigus, de sifflements de rage, de sourds rebondissements sur le sol, de tout le fracas enfin d'une lutte acharnée... — A la garde de Kout ! s'écrie alors la prisonnière ; et rassemblant ses forces, elle s'élance comme un trait hors de la caverne ; et s'enfuit au hasard droit devant elle. »

Vous savez le reste.

Quand les ours sont accouplés ou qu'ils élèvent des petits, le mâle et la femelle ont l'habitude d'aller, chacun à leur tour, en maraude pour nourrir la famille. Notre ours s'était donc amouraché de la fille du tayon pendant les absences de sa femelle : il avait déserté le domicile conjugal pour entretenir, dans une grotte particulière, la beauté de son choix; et sa femelle arrivait cette fois-ci fort à propos. Le chaman avait eu raison d'annoncer que Manga reparaîtrait après le retour de l'ourse; et que le tayon aurait la paix, après la mort de cette bête jalouse.

Schporine nous dit encore des choses incroyables sur les ours du Kamtschatka. Inventait-il, racontait-il ce qu'il avait observé, ou n'était-il qu'un écho des légendes populaires ? Je ne sais : toujours est-il que de-

puis mon retour en France, j'ai lu, dans des relations de voyages et dans des mémoires de géographie et d'histoire naturelle, des faits presque semblables et non moins extraordinaires concernant les ours de divers pays. — Or, Schporine, complétement illettré, n'ayant jamais vécu en Europe et ne fréquentant depuis son bas âge que des Cosaques et des Promyschlenis, n'avait certainement pas eu connaissance directe ou indirecte de ces faits.

Il ignorait, sans nul doute, que De Gennis raconte que des femelles d'ours, en Norwége, pénètrent dans des maisons de paysans mal gardées, saisissent les enfants qu'elles y trouvent au berceau, les emportent dans leur tanière; et les allaitent avec autant de soins et de sollicitude que leurs propres oursons.

Il ignorait aussi qu'Olaüs Magnus, évêque d'Upsal, a écrit ceci dans son *Histoire des nations septentrionales*, livre XVIII, chapitre 30 :

« Un ours enleva un jour une jeune fille assez jolie « qui se divertissait avec ses compagnes. Cet animal « la trouva si fort à son gré que sa voracité se changea « en l'amour le plus tendre et le plus complaisant, qui « lui gagna le cœur de la fille. Ils vécurent plusieurs

« mois ensemble ; et sans doute que cette fille trouvait « quelque plaisir dans une association de cette espèce « puisqu'elle ne revint dans sa famille qu'après que « son amant eut été pris par des chasseurs. »

S'il m'est permis un jour de continuer l'inventaire de mes souvenirs sur les ours, on verra des choses vraiment merveilleuses.

FIN.

JUL 8 1959